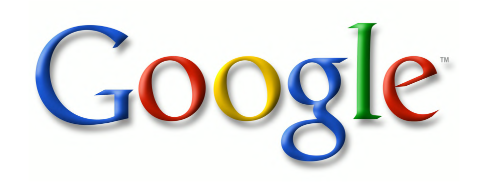
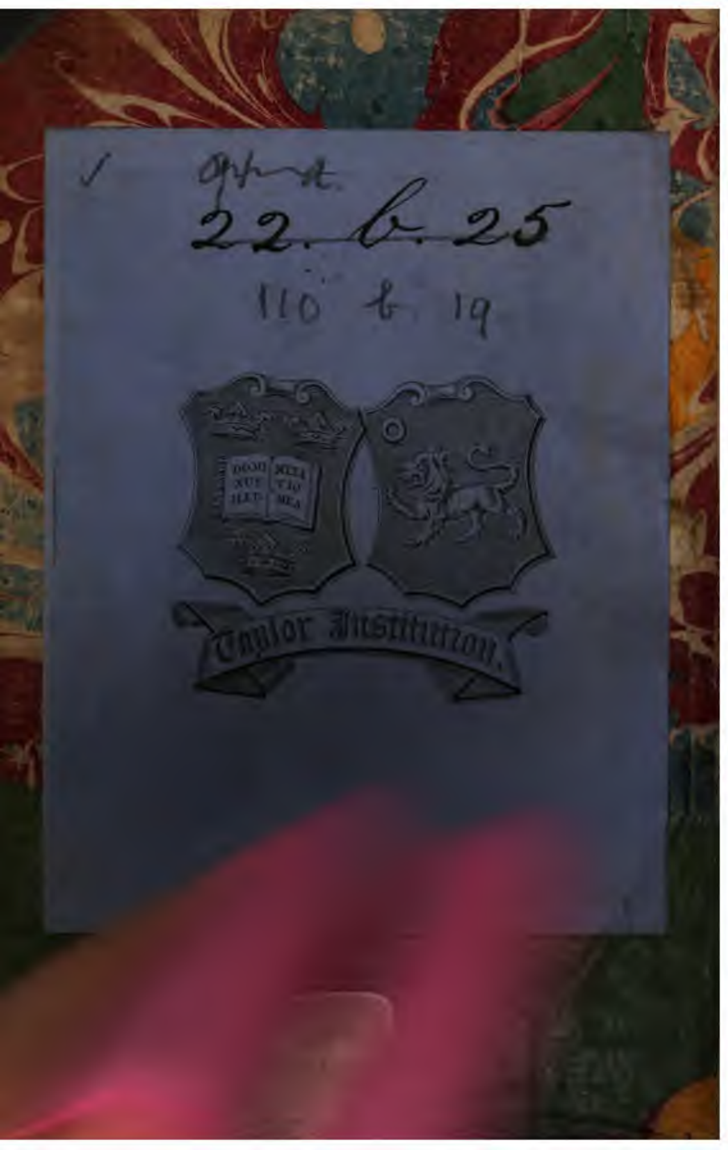





22. b. 25
110 b. 19
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.

PARRHASIANA
OU
PENSÉES DIVERSES
SUR DES MATIÉRES
DE CRITIQUE,
D'HISTOIRE,
DE MORALE
ET DE
POLITIQUE.

Avec la Défense de divers Ouvrages de Mr. Le Clerk

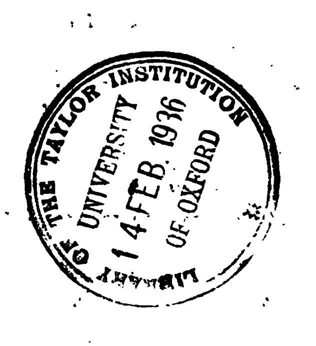
Par THEODORE PARRHASE.

TOME PREMIER.

Seconde Edition revuë & augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez HENRI SCHELTE.
MDCCI.



PREFACE.

IL y a déja assez longtemps, que l'on remarque que le Public se plait à lire des pensées détachées, sur divers sujets. C'est ce que l'on a pû reconnoître au débit, non seulement des Pensées de Mr. Paschal, *& des Mœurs de ce siecle, par* Mr. de la Bruyere; *mais encore des* Scaligerana, Perroniana, Sorberiana, Valesiana, Menagiana *&c. que l'on a publiez plusieurs fois. C'est aussi ce qui m'a fait venir la pensée de mettre sur le papier diverses reflexions, que j'ai faites, sur des sujets assez differents, & de les publier, comme je le fais à présent.*

** Je n'ai divisé ces pensées en aucuns Chapitres, mais seulement par quelques notes marginales; parce que je ne me suis pas proposé de donner rien de complet, sur aucune des matiéres que je traite. J'avouë néanmoins qu'elles sont géneralement plus suivies, que*

* On a fait quelque petit changement dans cette seconde Edition, à cet égard.

les pensées de ceux que je viens de nommer. On auroit pû faire divers petits Traitez de chacune, en y ajoûtant quelque chose, & on auroit pû même en diviser quelques unes par Chapitres. Mais pour les réduire à cette régularité, il auroit nécessairement fallu dire des choses, que d'autres ont dites d'une maniére si exacte & si nette, qu'il n'étoit pas besoin d'y revenir après eux. Je n'avois dessein de toucher, que des choses, que je ne sâche pas que l'on ait dites, ou que l'on ait au moins étendues & appuiées de la maniére dont je le fais ici. Il y a assez, par exemple, de Traitez complets de Rhétorique & de l'Art d'écrire l'Histoire, ausquels on peut avoir recours, pour se former une idée exacte de ces Sciences; mais je n'ai rien lû, où j'aie vû les matiéres, que j'ai touchées, traitées dans toute l'étenduë qu'elles meriteroient. Ainsi l'on peut, si l'on veut, joindre ce que j'en dis, comme un supplément, aux Traitez de Rhétorique & d'Histoire que l'on a;

ou tirer des autres ce qui me manque.

La principale chose, dont je me suis mis en peine, dans cet amas de pensées diverses, c'est de dire quelque chose, dont nôtre siecle eût besoin. C'est au Lecteur à juger si je lui ai donné quelques bons avertissemens. Pour moi, je suis persuadé qu'il avoit besoin qu'on lui dit quelque chose de semblable; que les habiles gens pourront mieux dire que je n'ai fait, & l'étendre davantage.

On trouvera peutêtre qu'il y a un peu de Liberté, dans mes pensées & dans mes expressions; mais on n'y verra rien, si je ne me trompe, qui blesse le moins du monde ni la Religion, ni les bonnes Mœurs. Personne n'est plus persuadé que moi de la verité & de l'importance de l'une & de l'autre de ces deux choses; & je n'entreprens rien si volontiers, que de les défendre, contre ceux qui les attaquent. L'obeïssance aux Souverains & aux Magistrats n'a rien non plus d'incompatible avec cette Liberté, & ce n'est pas une chose difficile à se persuader, dans le lieu où je

demeure ; puis qu'il n'y a personne, qui n'ait sujet de se louër de la douceur du Gouvernement, & de ses excellentes Maximes ; dont l'une des principales est de laisser parler librement ceux qui lui sont soumis, en obeïssant aux Lois Civiles. En effet, que l'on pousse si loin que l'on voudra la Liberté, pourvû qu'elle soit accompagnée de l'amour de la Justice & de l'Ordre, cette Liberté ne peut servir qu'à faire mieux reconnoître l'excellence de ce Gouvernement, & à porter ceux qui lui sont soumis à lui obeïr, avec plus de plaisir.

Au reste, la Liberté, que je dis que l'on pourra remarquer, dans les pensées de ce Recueuil, ne va point à chercher querelle. Je ne m'en suis servi, que pour dire des Veritez génerales ; dont je n'ai fait application, qu'à des Auteurs morts, il y a longtemps. Que s'il se trouve encore aujourdhui, qu'il y ait des gens dans le même cas, ce n'est pas ma faute. On ne pourroit jamais reprendre aucun desordre, si l'on attendoit qu'il n'y eût personne, qui pût s'appliquer,

quer, à quelque égard, ce que l'on en dit. Il suffit qu'on n'ait aucune vuë particuliére, & qu'on ne désigne qui que ce soit.

J'ai seulement entrepris de défendre, à la fin de ce Recueuil, les Ecrits d'un Auteur en qui je dois m'interesser, & si j'ai répondu un peu vigoureusement aux calomnies de ses Adversaires; je puis dire que ce n'est qu'aprés que plusieurs d'entre eux ont abusé longtemps de son silence, & se sont épuisez plus d'une fois en médisances & en injures. On a accoûtumé de permettre à celui qui se défend de parler plus haut que ceux qui attaquent son innocence, & on lui passe bien des choses qu'on ne pardonne point aux aggresseurs; mais ici je puis dire que j'ai parlé avec infiniment plus de douceur, que ceux qui ont attaqué celui que je défends. Ceux qui auront lû leurs libelles n'en pourront pas douter. Je ne suis entré ici en aucune matiére, je me suis contenté de toucher quelques faits; en attendant que l'occasion vienne d'expli-

pliquer les matiéres, autant qu'on le trouvera à propos. Cependant le Public ne pourra pas s'étonner que celui, que l'on défend ici, n'ait pas répondu autrement à ceux qui vouloient se quereller avec lui. Il a eu, & il a encore des occupations, qui lui paroissent plus utiles, & ausquelles par conséquent il vaut mieux qu'il s'attache. Mille personnes éclairées & équitables ne manqueront pas de prendre son parti, en attendant qu'il se défende lui-même, lors qu'il sera nécessaire. S'il peut rendre au Public quelque service, dans la recherche, ou dans la confirmation d'une seule Verité, d'un usage important & géneral; on lui en devra, ce me semble, savoir plus de gré, que s'il avoit convaincu en forme ses Adversaires de mille faux raisonnemens & de mille calomnies. Comme il aura sacrifié son ressentiment particulier à l'utilité publique: il aura sujet d'attendre du Public, qu'il lui fasse justice, sans qu'il soit besoin de l'en importuner.

PAR-



PARRHASIANA, OU PENSE'ES DIVERSES.

I. *Reflexions sur les Poëtes & sur la Poësie.*

I. BIEN des gens lisent les Poëtes, sans savoir ce que c'est qu'un Poëte; ou au moins, sans pouvoir exprimer ce qu'ils en savent. Un Poëte est un homme qui invente, ou en tout, ou en partie, le sujet qu'il traite; qui le range, selon un certain ordre propre à surprendre le Lecteur, & à le rendre attentif; & qui l'exprime d'une maniére éloignée des expressions vulgaires, non seulement pour la cadence, mais encore pour l'éloquution. Cela veut dire que quand on se met à lire *Usage des Poëtes.*

un Poëme, il faut se dire que c'est l'ouvrage d'un menteur, qui nous veut entretenir de chimeres, ou au moins de veritez si gâtées qu'on a bien de la peine à distinguer le vrai du faux. Il faut se ressouvenir que les expressions pompeuses, dont il se sert, ne sont le plus souvent que pour surprendre nôtre Raison; & que la cadence, qu'il emploie, n'est que pour flatter nos oreilles; afin de nous faire admirer son sujet & de nous donner une grande idée de lui même. Ces pensées serviront de contre-poison, dans cette sorte de lecture, qui peut être de quelque utilité à ceux qui ont l'esprit droit & juste; mais qui n'est propre qu'à brouiller ceux dont la Raison n'est pas assez forte, lors qu'ils s'y plaisent trop.

Si l'on demande quel usage on peut faire des Poëtes; il faut d'abord distinguer les anciens, des modernes; ceux qui écrivent dans les Langues vivantes, de ceux qui font des vers dans les Langues mortes. Il faut encore distinguer avec soin l'utilité, que l'on peut retirer des Poëtes seuls, & que l'on ne trouve pas dans les autres lectures; de celle qui est commune aux Ecrits des Poëtes, & à ceux des autres Auteurs. On peut dire, sur tout cela, des choses differentes.

Pour

Pour ne pas parler de l'utilité que l'on peut trouver dans la lecture des Auteurs en prose, aussi bien que dans celle des Poëtes; il est certain que les Poëtes anciens peuvent servir à deux choses. La premiere c'est qu'ils remplissent l'esprit de très-bonnes leçons de Morale, & de Politique, dont ils embellissent leurs Ouvrages; & que leurs maximes étant exprimées en beaux termes & en vers, on en est plus *touché* & on les retient plus *facilement*. La seconde c'est que leur *style étant* noble & élevé, il réchauffe l'imagination de ceux qui les lisent, & peut *les* accoûtumer à s'exprimer d'une maniére vive & animée. C'est pourquoi les anciens Rheteurs conseillent de les lire à ceux, qui s'appliquent à l'étude de l'éloquence.

Ce sont là en géneral les plus grands usages que l'on puisse tirer des Poëtes anciens, car je n'appelle pas un usage celui qu'en font ceux qui ne les lisent, que pour se divertir; puis qu'on peut se divertir de même, dans la lecture des Historiens, outre que ne lire que pour s'amuser ne peut pas être regardé comme une occupation sérieuse. Mais vous me demanderez peut-être, si les Modernes, qui font des vers Grecs ou Latins, ne sont

pas de la même utilité. Je réponds que non, parce qu'ils sont inferieurs en toutes maniéres aux Anciens. Ces belles sentences, que l'on admire dans leurs Ecrits, ne se trouvent guere dans ceux des Modernes; & il s'en faut de beaucoup que le stile des derniers soit aussi bon que le leur.

Bien des Modernes, qui ont fait des vers Latins ou Grecs, ressemblent aux Anciens, comme les singes ressemblent aux hommes. Ils imitent leurs défauts, bien plus que leurs bonnes qualitez; & il y a du danger à imiter les pensées des Modernes, aussi bien que leur stile. Au lieu de sentences graves & élevées, ils ne nous donnent que des pensées plates & rampantes. Au lieu d'un stile pur & serré, on voit dans leurs vers des maniéres de parler très-suspectes, & des répetitions ennuieuses d'expressions synonymes, empruntées des Anciens, & mises hors de leur place. Il n'y a guere de Poëtes modernes, Latins, & Grecs, à qui l'on ne puisse reprocher une bonne partie de ce que je viens de dire. Aussi n'y a-t-il personne, qui conseille de les lire, à ceux qui étudient les belles Lettres. On renvoie la Jeunesse aux Anciens, & on lui en recommende la lecture, sans daigner lui indiquer les Poëtes modernes. En

effet

effet il seroit souvent aussi ridicule de lire les Modernes, pour s'instruire de la Poësie ancienne; que de lire les vers Italiens des étrangers, comme ceux de *Mr. Menage*, pour apprendre à écrire en Italien. On sait que les Italiens s'en moquent, & qu'ils y trouvent de très-grandes fautes. Ne doutez pas que, si les Poëtes Anciens ressuscitoient, ils ne se moquassent de même de nos vers Grecs & Latins; & ne fussent surpris que l'on trouve des gens, qui perdent tant de temps à y réüssir si mal.

Si les anciens Philosophes revenoient à *présent* au monde, & qu'ils étudiassent, sans préjugé, nos Philosophes modernes; ils reconnoîtroient, de bonne foi, qu'ils ne leur sont comparables en rien; ni dans l'art de raisonner juste, ni dans celui de ranger & d'exprimer nettement ses pensées, ni dans l'importance des découvertes. On peut dire la même chose des anciens Critiques, & des anciens Interpretes de l'Ecriture Sainte, comparez avec les modernes. Mais à l'égard des Poëtes, la plûpart de ceux d'aujourdhui (je parle de ceux qui écrivent dans les Langues mortes) ne sont que des Ecoliers, en comparaison de ceux d'autrefois. D'où vient cela? C'est que les Modernes sont de vils imitateurs des Anciens, qu'ils n'ont rien

d'original, & qu'ils ne sont Poëtes que par routine & par imitation; & nullement parce qu'ils ont pénetré les principes de l'art, dont ils font profession; comme ont fait les Philosophes modernes & les autres, dont je viens de parler.

Pour se défaire de cet esprit servile d'imitation, il faut écrire dans sa Langue. Alors on pense moins aux expressions & aux pensées des Anciens; & comme on est plein de mots & d'idées modernes, que l'on possede parfaitement, on devient soi même un original. Les Poëtes de cette sorte rendent à leur Langue, & à leur Nation le même service, que les Poëtes Grecs & Latins rendirent autrefois aux leurs. S'il n'y en a pas encore, qui aient égalé *Homere* & *Virgile*, dans les Langues modernes; c'est, comme je croi, que l'esprit d'imitation régne trop parmi eux, & qu'ils n'ont pas encore osé prendre l'essor, qu'une noble imagination, éclairée & reglée par le bon sens, peut avoir. Ils mêlent encore trop dans leurs Ecrits des ornemens Poëtiques de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie; dont il faudroit entierement se défaire, pour passer pour des originaux. Pour cela, il faut que quelque heureux génie, & qui soit entierement au dessus des pédan-

danteries de l'Ecole, montre exemple aux autres, & fasse voir aux nations d'aujourdhui, ce qu'*Homere* pourroit leur faire voir, s'il naissoit à présent parmi nous, & qu'il inventât de nouveau la Poësie sur les idées du bon sens, qui sont infiniment plus connues à présent qu'autrefois. Alors on pourroit voir des Poëmes dégagez de tout ce fatras de Divinitez Païennes, que les Anciens pouvoient mêler dans les leurs, parce que le peuple croioit ce qu'ils en disoient. Aujourdhui qu'on ne le croit plus, on ne peut trouver beaux ces ornemens, qu'en oubliant le siécle auquel nous vivons, & les veritez desquelles nous sommes le plus assûrez. Il faut, pour ainsi dire, transplanter son esprit dans les siecles passez, afin de prendre leur goût & leurs maniéres; sans quoi, on ne sauroit digerer ces étranges ornemens.

Quoi qu'il en soit, les Poëtes des Langues modernes ne laissent pas d'être utiles, & pour les pensées, & pour le stile, comme je l'ai dit des Anciens. Je pose en fait que les François & ceux des autres nations qui entendent bien la Langue Françoise sont aussi obligez à Mrs. *Corneille*, *Despreaux*, *Racine*, *de la Fontaine*, *de Fontenelle*, & aux autres qui ont excellé en quelque genre de Poësie: que les An-

ciens l'ont pû être à leurs meilleurs Poëtes. On voit dans leurs Ecrits une force de bon sens peu commune, une élevation, & une délicatesse de pensées, jointes avec tant de beautez & de finesses dans l'expression; qu'on ne peut les lire, sans les admirer. Les autres nations, même celles du Nord, se ventent d'en avoir, qui ne leur cedent guere, ou qui même les égalent; mais c'est de quoi je ne saurois juger.

Après avoir dit les principaux avantages, que l'on peut tirer de la lecture des Poëtes anciens & modernes; il faut que je dise le mal qu'ils peuvent causer à ceux qui s'y attachent trop, & qui n'ont pas assez cultivé leur Raison. Premierement les Poëtes sont pleins de fausses pensées, par lesquelles si l'on n'est pas trompé, on pert insensiblement le bon goût, & la droiture d'esprit, qui sont les plus beaux ornemens de la nature humaine. En lisant trop souvent de ces sortes de livres, non seulement avec indulgence, mais encore avec admiration, à cause de la beauté du stile; on s'accoûtume, sans s'en appercevoir, à penser de même, & à trouver juste ce qui est entierement faux. On peut s'appercevoir de cette foiblesse de l'esprit humain, dans une lecture fort differente; mais qui produit le même effet,

à cau-

à cause de la même raison. On lit, en quelques endroits, les Peres de l'Eglise, sur tout les Latins; dans une forte résolution de les trouver beaux & solides, & de leur sacrifier humblement toute sa Raison; après quoi, on fait non seulement quartier aux fausses pensées, & aux méchants raisonnemens dont leurs Ecrits sont pleins; mais peu à peu on les admire, & on les imite. On ne garde aucun ordre dans ses pensées, *que* celui qu'une imagination échauffée, *par* les enthousiasmes d'une fausse *Rhétorique*, suggere; & tout raisonnement, qui a quelque legere apparence, passe pour bon. Il en est de même de ceux, qui s'échauffent trop le cerveau de la lecture des Poëtes. Ils n'ont à la fin aucun goût, pour l'exactitude du raisonnement. *Une figure* de Rhétorique passe chez eux, pour une bonne preuve; pourvû qu'elle soit exprimée en beaux termes, & que la cadence en soit harmonieuse. Comme on pardonne mille fadaises à *l'Opera*, en faveur de la Musique: le son agreable des paroles & l'élegance de l'expression fait que l'on pardonne d'abord de semblables choses aux Poëtes, & ensuite à soi même.

Si l'on imite les fausses pensées des Poëtes à force de les lire, on se laisse bien plus gâter par leur stile, sur tout lors qu'on

est jeune. Ce qui n'est pas trop enflé en vers est insupportable en prose ; & cependant lors qu'on est accoûtumé aux termes empoulez des Poëtes, on s'imagine de ramper, quand on parle d'une maniere naturelle, & les expressions les plus relevées de la prose paroissent froides. Ainsi en tâchant de composer une prose sublime, on se jette dans une enflure poëtique, condamnée par tous les Maîtres de l'Art. *A corruptissimo quoque Poëtarum*, † dit Quintilien, *figuras seu translationes mutuamur; tum demum ingeniosi, scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio.* „ Nous empruntons des figures, & des métaphores, des „ plus méchants Poëtes; & nous croions „ être fort ingenieux, lors qu'il faut avoir „ de l'esprit, pour nous entendre.

† *In Proam. Lib. VIII.*

Cependant il arrive que, par un stile trop figuré, on tombe dans le stile froid, que l'on prétendoit éviter par là. Car il n'y a rien de plus froid, que de vouloir faire passer des choses très-vulgaires, pour de grandes choses, en les exprimant d'une maniere trop relevée. C'est ce qui fait que pendant qu'un Orateur de cette sorte se donne presque des mouvemens convulsifs, pour émouvoir son Auditoire ; ceux qui l'écoutent s'endorment, ou sont dans un calme qui n'est pas fort éloigné du sommeil.

meil. Que s'il s'avise de donner au Public quelque Ouvrage de sa façon, c'est encore bien pis; parce qu'un lecteur est infiniment plus rigoureux, qu'un auditeur.

C'est là le mal, que la lecture des Poëtes peut causer à ceux, qui ne les lisent pas avec assez de jugement. Je ne parle pas ici de ce qu'elle peut avoir de commun avec la lecture d'autres Ouvrages, qui peuvent corrompre l'esprit & le coeur, mais de ce qu'elle a de mauvais en particulier, si l'on n'y prend garde.

Pourquoi la Poësie plait si fort.

II. Il n'y a que trois choses, qui puissent plaire dans un discours; la matiére dont il est composé, l'ordre selon lequel cette matiére est rangée, & le stile dont on se sert pour l'exprimer. La Poësie plait de ces trois côtez; mais aussi il y a bien des choses à redire dans la Poësie, à ces trois égards.

La matiére des Poëmes Heroïques & Tragiques, pour ne parler que de ceux là, plait par la grandeur des actions & des évenemens qu'elle renferme, & par des accidens peu communs, ou propres à émouvoir les passions. L'admiration mêlée de la crainte, de la pitié, & de l'indignation, qu'ils excitent tour à tour, dans nôtre esprit, nous appliquent, & nous attachent à ce qu'ils représentent, & nous font

font trouver un plaisir sensible à les lire. Le cœur de l'homme est fait pour être passionné, il se plait à être remué, il n'y a rien dont il s'accommode moins que du calme & de l'indolence; & c'est par là que les Poëtes le gagnent. Qui peut lire dans l'Eneïde les avantures de *Turnus*, sans en être touché, & sans s'abandonner avec plaisir à une agreable mélancholie? On ne peut pas même lire, sans émotion, la description des passions qui agitoient l'impitoiable *Mezence*, après la mort de son fils, & que *Virgile* a exprimée de la sorte:

† Lib. Æneid. X. 871.

——— —— —— † *Aestuat ingens*
Imo in corde pudor, mistóque insania luctu,
Et furiis agitatus amor, & conscia virtus.

„La honte, la douleur de la mort de son „fils mêlée d'une furieuse colere, l'amitié „qu'il lui portoit irritée au dernier point „& le sentiment de sa bravoure agitoient „tout à la fois son ame. On n'est plus en état de bien juger des choses, dès que l'on est passionné. On pardonne tout, & l'on trouve tout beau, dans un Poëte qui a sû nous ébranler.

Les Romains, qui avoient accoûtumé d'user genereusement de la victoire, & qui auroient trouvé étrange, que l'on eût égorgé

gé de sang froid des gens sur le bucher d'un Général tué dans le combat, ne trouvoient pas mauvais que *Virgile* introduisist son Enée, le plus pieux de tous les hommes; & le plus agreable aux Dieux, tuant huit personnes sur le bucher de Pallas.

——— † *Sulmone creatos*
Quattuor, hîc juvenes totidem quos educat Ufens
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris,
Captivóque rogi perfundat sanguine flammas.

† *Aeneid. L. X. 518. Vide & Lib. XI. 18.*

Rien ne peut excuser *Virgile*, que l'exemple *d'Homere* qu'il a suivi en cela. Car *Homere* fait commettre la même cruauté à son Achille, qui immole douze Troïens, autour du bucher de Patrocle, dans le XXIII. de l'Iliade. Mais ce qui pouvoit être pardonnable à un enragé & à un brutal, comme étoit Achille, ne l'étoit pas au pieux Enée. D'ailleurs *Virgile*, qui avoit bien plus de bon sens & qui vivoit dans un siecle infiniment plus poli que celui d'*Homere*, est moins pardonnable que lui, d'avoir fait commettre une action si barbare à son Heros. On lui passe néanmoins cette barbarie, en faveur des grandes choses, qu'il fait executer à Enée, & de la haute idée qu'il en donne par tout ailleurs.

Si *Virgile* a peché contre la bienséance, en faisant faire cette horrible action à

son Enée ; il a peché contre le bon sens, en faisant changer en branches d'un arbre, duquel Polydore est la racine, les traits dont Polymnestor l'avoit percé, dans le III. de l'Eneïde ; en faisant naître d'un autre arbre un rameau d'or, dans le VI. & en faisant metamorphoser en Nymphes marines les vaisseaux embrasez d'Enée, dans le XI. † Je sai que l'on excuse *Virgile*, en disant qu'il a suivi en cela l'usage des anciennes fables, & les idées du peuple, qui trouvoit ces fictions belles & qui croioit que les Poëtes en usoient bien modestement, quand ils n'attribuoient pas aux Dieux des choses palpablement contradictoires. Ces raisons sont bonnes, pour excuser des contes de vieilles, qu'on ne fait que pour endormir les enfans ; mais non pas un Poëme, travaillé avec beaucoup d'art, & où l'on ne doit rien mettre que de vrai-semblable. On ne peut pas dire que le merveilleux se trouve mieux, dans ces sortes de choses, que dans ce qui peut arriver. Ces fictions, s'il faut dire la verité, ne sont point merveilleuses, elles sont ridicules. On m'avouëra que si *Virgile* les avoit omises, l'Eneïde n'auroit rien perdu de ses beautez ; & l'on n'auroit pas la peine de les excuser. A parler à la rigueur, nos Romans d'aujourdhui ne

† *Vossius Inst. Poët. Lib. I. c. 2.*

sont,

sont, s'il faut ainsi dire, que des Poëmes en prose. Mais si l'on y mettoit de semblables fictions, ils seroient sifflez; quoi que l'on y introduise quelquefois des Heros, qui ont vêcu dans des siecles fort éloignez; tel qu'est Cyrus. Jamais *Scudery* n'auroit eu la consolation de voir la fin de ce gros Roman, s'il y eût mis de semblables chimeres. Son Libraire ne pouvant vendre les premiers volumes, n'auroit jamais voulu continuer jusqu'au douziéme. *Pour moi*, je trouve qu'il y a autant de difference, entre les fictions des Romans modernes, si l'on s'arrête à la seule matiére, & celles des Poëmes antiques; qu'il y en auroit entre les portraits d'un Peintre, qui imite la nature, & qui ne représente que ce que l'on peut voir: & ceux d'un Peintre, qui feroit des animaux qu'on n'auroit jamais vûs, comme seroit un Elephant avec une tête de Crocodile, ou d'autres monstres semblables. Ces derniers portraits blesseroient plus la vuë, qu'ils ne la rejouïroient, & la beauté du coloris ne seroit point suffisante, pour faire goûter la bizarrerie du Peintre. Il n'est pas besoin que j'applique cette comparaison au sujet, dont il s'agit.

Pour parler de la disposition du Poëme, il est certain qu'elle a quelque chose de sur-

surprenant, & qui rend d'abord le Lecteur attentif; parce qu'au lieu de prendre l'action par le commencement, le Poëte la prend par le milieu; ce qui tient le Lecteur en haleine, & lui fait souhaiter de savoir comment le Heros, dont il s'agit, en est venu à l'état, où on le représente d'abord. C'est ce que *Virgile* a bien mieux observé dans son Eneïde, qu'*Homere* ne l'a fait dans son Iliade. Ce dernier commence par la querelle d'Achille & d'Agamemnon, & continue selon l'ordre du temps, sans faire raconter nulle part ce qui s'étoit passé auparavant, que par lambeaux; ausquels il faut ajoûter beaucoup, pour avoir une idée complette de la guerre de Troïe, jusqu'à la mort & aux funerailles d'Hector, par où il finit son Poëme. Il est vrai que l'Odyssée est mieux disposée; mais l'Eneide l'est parfaitement bien. Elle commence à la septiéme année, & le Heros du Poëme raconte dans le second & dans le troisiéme livre tout ce qui lui étoit arrivé auparavant. Ainsi le Lecteur se trouve d'abord engagé à lire la suite, dès qu'il a lû le commencement, & la pitié que lui donnent les malheurs des Troyens, que *Virgile* étale d'abord avec beaucoup d'art, lui cause une forte envie de voir comment ils s'en tireront. Quoi

que

que l'on sâche que c'est une pure fiction du Poëte, la matiére est si touchante & elle est si bien rangée, que l'on oublie que ce n'est qu'un Roman, & que l'on en est aussi ému non seulement que si c'étoit une chose veritable, mais encore que si l'on y étoit interessé. Dès lors, comme je l'ai déja dit, tout plait, & de Critique ou de Lecteur sévere on devient admirateur; après quoi, l'on s'interesse dans la gloire de ceux que l'on a admirez. On ne peut souffrir que qui que ce soit y trouve quelque défaut, quoi qu'il soit palpable. C'est ce qui a fait que *Zoïle*, surnommé *le fouët d'Homere*, a été mille fois plus détesté, pour avoir osé censurer les défauts de ce Poëte; que s'il avoit blasphemé contre tous les Dieux. Sa mémoire étoit en horreur & en détestation parmi les Grammairiens, partisans jurez d'*Homere*; qui ne manquoient pas d'inspirer la même haine à leurs disciples; c'est à dire, à tout le monde, car tous ceux qui apprenoient quelque chose, passoient d'abord par leurs mains. Ces impressions de l'enfance ne s'effaçant qu'avec peine, il ne faut pas s'étonner si l'on a été si longtemps entêté d'*Homere*, & si l'on a imité ses défauts.

Adrien de Valois, qui étoit un fort habile homme, † a remarqué que *Virgile* a com-

† *Valesiana. p. 63.*

 mis

mis une grande faute, dans la description qu'il fait d'Ascanius. Il devoit avoir au moins sept ans, l'année que Troie fut prise, puis qu'il étoit en état de marcher avec son Pere, qui le tenoit par la main, en fuiant de Troie. *Sequitúrque patrem non passibus æquis*, dit *Virgile*, dans le second de l'Eneide. Par conséquent quand Enée fut à Carthage, sept ans après, il devoit avoir pour le moins quatorze ans. Didon parle ainsi à Enée, sur la fin du premier livre:

—— nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris & fluctibus æstas.

En effet, en ce temps-là Ascanius fut d'une partie de chasse, où il alla à cheval. Il souhaitoit même de voir venir des montagnes quelque sanglier, ou quelque lion. Il paroit par là qu'il savoit non seulement conduire un cheval, mais qu'il avoit déja du courage & de la force.

† *Aeneid. Lib. IV. 156.*

† *At puer Ascanius, mediis in vallibus, acri*
Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos;
Spumantémque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.

Cepen-

Cependant, * dans le même livre, aussi bien que dans le premier, Didon le tient sur ses genoux, comme un enfant de quatre ou cinq ans. Il est visible que lors que *Virgile* mettoit cette circonstance, dans son Poëme, il avoit oublié l'âge qu'Ascanius devoit avoir, selon sa premiere supposition. Néanmoins sa narration gagne si fort l'esprit du Lecteur, qu'il ne s'apperçoit pas de cette contradiction, & ne veut pas même la voir, lors qu'on l'en avertit.

* *Aeneid. Lib. I. 722. IV. 84.*

La troisiéme chose, qui nous fait trouver tant de plaisir dans la lecture des Poëtes, c'est leur stile, où il y a deux choses à remarquer. L'une est l'expression considerée en elle même, & l'autre la cadence, ou l'harmonie de leurs vers. Leur expression plait, quand elle est selon les Regles de l'Art; parce qu'elle est pure, propre & simple quand il le faut, & figurée quand elle le doit être. Les figures sur tout y sont fréquentes, & tirées des choses les plus relevées & les plus belles; de sorte qu'elles ne présentent à l'esprit, que de nobles & de sublimes idées.

Quoi qu'en géneral les Poëtes doivent suivre les mêmes Regles de Rhétorique, que ceux qui écrivent en prose; il leur est néanmoins permis d'emploier beaucoup plus d'ornemens, & de réhausser toutes

leurs descriptions des plus vives couleurs. Il y a autant de difference, entre un même sujet traité par un Poëte, & par un Orateur, qu'il y en a entre une assemblée vêtue d'habits simples & ordinaires, & la même assemblée vêtue d'habits de céremonie, dans quelque fête solennelle. Les descriptions bien touchées charment sur tout le Lecteur, qui s'imagine, non de lire les descriptions des choses dont le Poëte parle, mais de les voir & d'être présent aux actions qu'il raconte. *Homere* excelle en ceci, ce qui a fait dire qu'il surpassoit les Peintres, qui ne peignent que ce qui frappe les yeux : au lieu que souvent il peint les pensées, sans même les dire. Ainsi il ne faut pas être surpris, si les Poëtes nous rejouïssent plus que les Orateurs.

La vivacité des couleurs, qu'ils emploient, frape si fort nos yeux, que nous oublions avec eux les Regles du bon sens ; si nous ne sommes pas extrémement sur nos gardes, en les lisant. L'imagination dereglée du Poëte s'exprime d'une maniére si noble & si relevée, qu'elle éblouït facilement la nôtre, & lui donne les mêmes mouvemens dont elle se trouve agitée, ce qui fait disparoître toutes les irrégularitez. Par exemple *Virgile*, dans le premier livre de l'Eneïde, † décrit ainsi la demeure des vents;

† *Vers. 55. & seqq.*

--*Hic*

—— Hic vasto Rex Aeolus antro
Luctantes ventos, tempestatésque sonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frenat.

„*Là* dans une vaste caverne, le Roi E-„*ole* commende aux vents, qui s'effor-„cent de sortir, & aux bruiantes tempê-„tes, qu'il retient en prison. Je ne dirois rien du *ridicule* qu'il y a à faire sortir d'un seul *trou* d'un rocher d'une petite île, *proche* de la Sicile, les quatre vents; *parce* qu'on peut dire que les Poëtes *sont* pleins de semblables sottises, & qu'il ne faut pas être si severe envers eux; si quelques Interpretes ne vouloient nous persuader que c'est là un effet de la science de *Virgile*, qui savoit que les vents naissent de vapeurs soûterraines. Car supposé que cela soit, quoi qu'il n'y en ait aucune apparence; il falloit donner à chaque vent son antre, & mettre le vent d'Est au bout oriental de l'Asie, & ainsi du reste; puis que l'on ne pourroit établir la source des vents, s'il y en avoit quelcune, que vers les lieux d'où ils semblent venir. C'est pour cela que les Anciens Grecs mettoient en Thrace la demeure de Borée, qui en vint pour enlever la fille d'un Roi d'Athenes; quoique je

ne comprenne pas comment il y retourna, à moins qu'on ne dise comme celui, qui aiant donné le nom de vent de Sud à un vent de Nord, se défendit en disant *que c'étoit en effet un vent de Sud, mais qui s'en retournoit chez lui*. Mais voions la suite:

Illi indignantes magno cum murmure montis,
Circum claustra fremunt. Celsâ sedet Aeolus arce.
Sceptra tenens, mollitque animos & temperat iras.
Nî faciat, maria ac terras cœlúmque profundum
Quippe ferant rapidi secum, verrántque per auras.

„Irritez d'être resserrez de la sorte, ils „frémissent avec un grand murmure, au„tour de la montagne qui les enferme. „Mais Eole, qui est assis au haut, & qui „tient son sceptre, les adoucit & modere „leur colere. S'il ne le faisoit pas, ils em„porteroient avec eux les mers, les ter„res, & le ciel, comme des balliures par „l'air. C'est là ce qu'on pourroit nommer *emporter la maison par les fenêtres*. Peut-on supposer, avec quelque sorte de vrai-semblance, que des vents qui naissent de la terre & qui coulent sur sa superficie, empor-

porteroient la terre ailleurs, si l'on n'y prenoit garde ? Outre cela, où l'emporteroient-ils ? Seroit-ce dans les espaces imaginaires, ou dans les *intermondes* d'*Epicure* ? Quel est ce *ciel*, que les vents emporteroient par l'air ? Quelques Interpretes disent que c'est l'air. Mais qu'y auroit-il de plus ridicule que de dire que le vent emporte *l'air*, *par l'air*; c'est à dire, que l'air coulant d'un certain côté est emporté au travers de soi même ? Si l'on entend les corps célestes; savoir, les étoiles fixes & errantes ; il n'y aura pas seulement ici une ignorance dans la Physique, pire que les plus creuses réveries d'*Epicure*, mais ce sera une monstrueuse hyperbole. Je sai qu'on peut dire que *Virgile* regarde les vents, comme des personnes, & même comme des Dieux ; mais ce que l'on feint de cette espece de Dieux, que les Mythologistes nomment *Dieux physiques*, doit être fondé sur la nature des choses, que l'on déifie. Ainsi de quelque maniére qu'on s'y prenne, on ne sauroit excuser cet endroit de *Virgile*. Il ajoûte encore ;

Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens, molémque & montes insuper altos

Imposuit, regémque dedit, qui fœdere certo
Et premere & laxas sciret dare jussus habenas,

„Mais le pere tout-puissant craignant ce-„la (*Jupiter*) les a cachez dans de noires „cavernes, & leur a mis dessus une masse „de hautes montagnes. Outre cela, il „leur a donné un Roi ; qui par son or-„dre sauroit les retenir & leur lâcher la „bride, selon de certaines loix. Comme si deux ou trois petites montagnes pouvoient retenir des Divinitez, qui peuvent en soufflant chasser ailleurs *le ciel & la terre, comme des balliures*; & comme si une chose aussi changeante que les vents variables, autant qu'ils nous sont connus, pouvoit être assujettie à des loix ! Cependant les belles expressions, dont se sert ici *Virgile*, éblouïssent si fort les Lecteurs, qu'ils ne s'apperçoivent point de l'absurdité de sa fiction. Il y en a bien d'autres dans *Homere*, que je ne veux pas examiner ; n'aiant aucun dessein de faire une Critique complette de ces deux grands Poëtes, ni de quelque autre que ce soit.

Je sai que ce qu'on nomme *vrai-semblable & merveilleux*, en matiére de Poësie, signifie autre chose que ce qu'on nomme ordinairement ainsi. On regarde dans

Ho-

Homere & dans *Hesiode*, comme une chose qui est merveilleuse, & qui n'est pas hors de la vrai-semblance poëtique * qu'il y ait sur un seul bouclier plus de sculptures en bas relief, qu'on n'en pourroit mettre dans un espace cent fois plus grand; que les sculptures s'y remuent & parlent, comme si c'étoient des personnes vivantes; & qu'il y en ait même qui soient suspenduës en l'air & qui volent autour du bouclier, comme des mouches, sans s'en éloigner. *Pour* sauver le ridicule de ces *fictions*, on attribuë ces boucliers à un *Dieu*; mais avoit-on jamais vû les Dieux faire des miracles de cette nature? Croioit-on qu'il y eût jamais eu rien de semblable? On auroit traité tout cela d'absurde & de ridicule, si on l'avoit écrit en prose; mais on l'admire en vers, à cause de la beauté de l'expression: comme on admire des figures grotesques sur du marbre, à cause de la finesse de la sculpture. C'est ce qui a donné à *Virgile* l'envie d'imiter ces Poëtes, dans la description du bouclier d'Enée, qui se trouve au VIII. de l'Eneïde, quoi qu'elle soit un peu moins hardie. *Théocrite* a hazardé la même chose, sur un méchant gobelet de bois, dans sa premiere Idylle, où il représente aussi des choses que la sculpture ne peut pas exprimer.

* *Hom. Iliad. Lib. XVIII. Hesiod. in Clypeo Herculis.*

Mais afin que l'on conçoive mieux le ridicule de cette vrai-ſemblance des Poëtes, écoutons ce qu'en dit *Ariſtote*, dans ſa Poëtique, quoi qu'il prétende défendre les Poëtes, & leur donner des Regles. * *Il faut jetter*, dit-il, *le merveilleux dans la Tragedie, mais encore plus dans l'Epopée*, (ou le Poëme Heroïque) *qui va en cela jusqu'au DERAISONNABLE; car comme dans l'Epopée, on ne voit pas les perſonnages, qui agiſſent, tout ce qui paſſe les bornes de la raiſon eſt très-propre à y produire le merveilleux. Par exemple, ce qu'Homere dit d'Hector pourſuivi par Achille, ſeroit ridicule ſur le Théatre; car on ne pourroit s'empêcher de rire de voir d'un côté les Grecs ſans faire aucun mouvement, & Achille de l'autre qui pourſuit Hector & qui fait ſigne aux troupes. Mais c'eſt ce qui ne paroit pas dans l'Epopée. Or le merveilleux eſt toûjours agréable, & une preuve de cela c'eſt que ceux qui racontent quelque choſe ajoûtent d'ordinaire à la verité, pour plaire davantage à ceux qui les écoutent*. Cela eſt bon, lors qu'on ne fait qu'un peu outrer les choſes; mais quand on va juſqu'au *déraiſonnable*, on ſe rend ridicule à ceux qui aiment à faire en toutes choſes uſage de leur Raiſon, c'eſt à dire, aux gens ſages. *Le Poëte*, dit-il un peu plus bas, *doit plûtôt choiſir les choſes impoſſibles, pourvu qu'elles ſoient vrai-ſemblables*,

* *Ch. xxv. On ſuit la verſion de M. Dacier.*

bles, que les possibles qui sont incroiables, avec toute leur possibilité. J'avouë que tout ce qui est *possible* n'est pas croiable; mais ce qui est *impossible* l'est, ce me semble, encore moins. On a beau dire que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas aux Dieux; & qu'ainsi lors que les Dieux interviennent, il y a des choses impossibles aux hommes, qui deviennent vrai-semblables; ceux qui n'ont pas le goût gâté, par l'admiration aveugle de l'Antiquité, ne sauroient digerer cette prodigalité de miracles, pour des bagatelles, dont *Homere est* tout plein. Il n'y a que des * *Phéaques*, tels qu'étoient ceux à qui Ulysse contoit tout ce qu'il vouloit, sans crainte d'être traité de menteur, qui pussent se divertir à lire ces miracles ridicules; s'ils n'étoient racontez avec tout l'agrément possible, pour les expressions.

* *Habitans de l'Ile Scherie, dans la mer Ionienne.*

L'autre chose, qui contribue beaucoup à surprendre nôtre Raison, dans la lecture des Poëtes, c'est l'agréable cadence de leurs vers, qui flatte nos oreilles de même que la Musique. Quand un air nous plait, nous ne chicanons guere les paroles, comme on le voit par les *Opera*; que l'on ne sauroit lire, mais que l'on entend représenter avec admiration. Comme la Musique charme nos oreilles, en les frappant

pant diverſement, en de certains temps meſurez; en ne paſſant jamais tout d'un coup d'un ton extrême à un autre tout oppoſé; en n'outrant aucun ton, de peur de nous étourdir, mais en emploiant des tons proportionnez à nos organes; & enfin en nous faiſant ouïr les mêmes cadences, dans le même ordre, plus d'une fois: de même les Poëtes, en emploiant des ſyllabes d'une certaine quantité (je parle des Latins & des Grecs) en certains endroits; en choiſiſſant des mots, dont le ſon eſt agréable; en rompant leur cours, qui ſeroit autrement dur, par des céſures; & en nous faiſant entendre cette harmonie quelque temps de ſuite, nous rempliſſent ſi agréablement les oreilles, qu'ils obtiennent de nous grace pour beaucoup de fauſſes penſées.

Pour ſe convaincre de la verité de ce que je dis, il ne faut que mettre dans l'ordre de la conſtruction les plus beaux endroits des Poëtes, & l'on n'y trouvera plus rien qui plaiſe. Quoique l'on y voie les morceaux dont les vers ſont compoſez, *disjecti membra Poëtæ*, comme parle *Horace*, tout cela n'eſt plus qu'un froid amas de grands mots. Voici le commencement de la harangue de Sinon, dans le ſecond livre de l'Eneïde, qui eſt aſſurément la

plus

plus artificieuse harangue, qu'il soit possible de faire, & qui charme tous ceux qui la lisent. *Equidem, Rex, fatebor tibi cuncta, quæcumque fuerint vera, neque negabo me de gente Argolica. Hoc primum; nec si improba fortuna finxit Sinonem miserum, finget etiam vanum, mendacémque.* Voilà bien un discours Latin, mais il n'approche pas des vers. Je n'en mettrai pas davantage, parce que chacun peut essaier ce que je viens de dire, sur tel endroit qu'il lui plaira. Il est aussi facile d'exprimer de même la description de l'antre d'Eole, & l'on s'appercevra d'abord, que la cadence des vers sert beaucoup à la faire passer.

Incommoditez de la Poësie.

III. Il y a néanmoins une chose à remarquer, à l'égard des vers; c'est que si les Poëtes ont de l'avantage sur ceux qui écrivent en prose, par leur cadence, il y a des incommoditez qu'ils ne sauroient toûjours éviter. C'est qu'ils ne disent pas tout ce qu'ils veulent, qu'ils ne le disent pas comme ils le souhaiteroient, qu'ils renversent l'ordre des mots malgré qu'ils en aient, qu'ils disent souvent ce qu'ils ne voudroient pas dire, & qu'ils chargent leurs discours d'épithetes superflues, & quelquefois forcées, pour remplir la mesure de leurs vers. Il y a beaucoup de mots très-beaux & très-significatifs, qui

n'en-

n'entrent point dans les vers, sur tout dans les Heroïques; de sorte que l'on est souvent obligé d'omettre de bonnes pensées, qui viennent dans l'esprit, parce que les mots, qui sont nécessaires pour les bien exprimer, ne peuvent entrer dans les vers. Si l'on s'opiniâtre, il faut emploier d'autres mots peu propres, & souvent les renverser étrangement, pour trouver la mesure. Il est vrai qu'en cela on rend assez justice aux Poëtes, en faveur de la cadence; puis que l'on a domné des noms de figures à de veritables défauts du discours, selon la remarque de Quintilien: † *Poëtis, quia plerumque metro servire coguntur, adeò ignoscitur ut vitia ipsa aliis in carmine appellationibus nominentur. Metaplasmos enim & Schematismos & Schemata vocamus, & laudem virtutis necessitati damus.* „On pardonne si fort aux Poëtes, parce „qu'ils sont assujettis à la mesure; que „quand il s'agit de vers, les fautes du „langage changent de nom. On les nom„me Metaplasmes, & figures; & l'on don„ne le nom de beauté à la necessité où ils „ont été de parler autrement qu'il ne fal„loit.

† *Lib. I. c. 8.*

Mais il n'y a rien de plus incommode, que lors que ne trouvant pas de quoi remplir un vers bien commencé, on est obli-

obligé de le finir mal. Il n'y a rien de plus commun dans *Homere* & dans *Hesiode*, que ces chevilles d'un mot, ou de plusieurs, pour achever le vers. Il y a même des vers entiers & des expressions, qui reviennent à tous momens; plutôt pour servir, pour ainsi dire, de *passevolants*, & pour faire nombre, que par necessité. Ce qu'ils pourroient exprimer en un mot, ou en deux, ils emploient souvent un vers, ou même plusieurs à le dire; sans que cela fasse autre chose, que rendre le discours plus plat, & plus ennuieux. Si cet Ouvrage étoit en Latin, j'en donnerois un bon nombre d'exemples. Cependant j'en prends à témoins tous ceux, qui ont lû ces Poëtes, avec un esprit dégagé des préjugez des Grammairiens.

Il y a beaucoup d'apparence, que *Virgile*, qui a plus évité ces défauts que les Poëtes Grecs, que je viens de nommer, n'a laissé quelques vers imparfaits dans son Eneïde; que parce qu'il ne pouvoit d'abord venir à bout de les remplir, sans y mettre des chevilles, ou des redites inutiles pour le sens. Il y a là dessus quelques endroits dignes de remarque, dans sa vie. Cependant il n'a pas laissé de mettre de temps en temps bien des mots & des expressions, qui ne servent qu'à remplir la mesure.

mesure. Ainsi dans le premier livre de l'Eneïde, après avoir dit un peu auparavant, en plusieurs vers, la raison qui faisoit que Junon étoit si contraire à Enée, il redit encore au vers 40. *æternum servans sub pectore vulnus*, „ gardant une éternelle „ blessure dans son ame. Otez ces paroles, vous estropierez un vers, mais vous n'ôterez rien du tout au sens. Un peu plus bas, Junon promet Deïopée pour femme à Eole en ces termes, vers 77.

Connubio jungam stabili, propriámque dicabo,
Omnes ut tecum, meritis pro talibus, annos
Exigat & pulcrâ faciat te prole parentem.

„ Je vous la donnerai en mariage, pour „ toûjours, afin qu'elle passe ses jours avec „ vous, & vous fasse pere de beaux enfans. Il n'y a rien là, qui appartienne au sens, que ces paroles *connubio jungam, quæ pulcrâ faciat te prole parentem*, " je vous la don„ nerai en mariage, pour vous faire pere „ de beaux enfans; quoi qu'en disent les Interpretes. Jupiter, en disant à Venus quel seroit le sort de la posterité d'Enée, pour dire qu'Ascanius regneroit trente ans, lui dit vers 271.

At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo
Ad-

Additur (Ilus erat dum res stetit Ilia regno) Triginta magnos volvendis mensibus orbes Imperio explebit. " Mais le jeune Asca-
„ nius, qui est présentement surnommé
„ Iüle (Il se nommoit Ilus, pendant que
„ le regne d'Ilion subsistoit) régnera pen-
„ dant trente longues années. Il n'y a rien *là* d'essentiel que les trois premiers mots du premier vers, & le troisiéme vers, *at puer Ascanius triginta* &c. Soit que l'on mette les autres paroles dans la bouche de Jupiter, *ou* dans celle du Poëte, qui parle par *parenthese*; c'est une cheville, que la nécessité de la mesure a arrachée à *Virgile*. Ce qu'il y a de pire c'est que souvent des Poëtes moins judicieux, qui ont pris ces fautes pour de beaux endroits, se sont épuisez à redire la même chose en divers mots; comme si l'on avoit dû estimer leurs vers, par leur nombre, & non par le sens qu'ils renferment. C'est un défaut, qu'on a reproché avec raison à *Ovide* & à *Lucain*; quoi que le dernier ne manque point d'enthousiasme poëtique, & que le premier ait la versification du monde la plus facile.

Jules Cesar Scaliger, qui étoit un assez bon Poëte & qui entendoit les regles de la Poësie à fonds, a fait là-dessus un aveu fort sincere, & en même temps une ré-

paration publique au Bon Sens, que bien des gens lui devroient aussi faire; quand il a dit dans son Hipponax, „qu'il se re„pentoit plus du tems, qu'il avoit em„ployé à lire les Grammairiens, les ba„billards & les vaines sottises des Poëtes, „qu'à lire des Livres barbares, & que ce „qu'il avoit à dire là dessus se réduisoit „à ceci; c'est qu'il faut être fou, „stupide & en délire, pour abandonner „les choses & vieillir dans la recherche „des paroles.

Plus pœnitet me temporis, quod impendi
In Grammatistas & leves loquutores,
Vanas Poëtarum atque perditas nugas,
Quàm barbarorum quæ leguntur in libris.
Hæc est meorum tota summa summarum
Stultum ac stupidum plumbeique delirii,
Rebus relictis, consenescere in verbis.

Défauts personnels des Poëtes.

IV. On trouve, dans les *Scaligerana*, ce jugement de *Joseph Scaliger* : *Jamais homme ne fut Poëte, ou aima la lecture des Poëtes, qui n'eût le cœur assis en bon lieu.* Il s'exprime encore plus fortement en Latin. Je croi que, par *avoir le cœur assis en bon lieu*, il entend être glorieux; car en effet il n'y a guere de Poëte, qui ne le soit un peu. L'enthousiasme Poëtique persuade à ces

Messieurs qu'ils sont je ne sai quoi de plus que les autres, parce qu'ils parlent un langage tout particulier; & quand la fureur poëtique les prend souvent, il en reste des traces sur leur visage, qui font dire aux connoisseurs

† *Aut insanit homo, aut versus facit* --- † *Hor. Lib. II. Sat. VII. vers.* 117.

„ Cet homme-là est fou, ou Poëte. Leur démarche lente, & leur air rêveur semble venir *de là*; car accoûtumez à se promener *en* versifiant & en se rongeant les *ongles*, *ils* marchent de même, & ont le même air, que s'ils pensoient à quelque chose, quoi qu'ils ne pensent, comme l'on dit, à rien. Pour revenir à *Scaliger*, s'il s'est imaginé que les Poëtes, ou les amateurs de la Poësie ne sont pas gens à faire des bassesses; il faut qu'il n'ait pas crû Poëtes, ou amateurs de la Poësie, ceux qui ont tant fait de vers à la loüange des Empereurs Romains, & de leurs Favoris, dont ils ont loüé les vices, aussi bien que les vertus; c'est à dire, *Virgile*, *Horace*, *Ovide*, *Stace*, *Martial*, & tous les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, après avoir parlé de ces cinq-là; dont les trois premiers ont loüé excessivement Auguste, & ceux qui avoient de l'accès auprès de lui; & les deux autres l'infame

Domitien. Quelles bassesses *Ovide* en particulier n'a-t-il pas faites, pour être rappellé de l'exil? *Virgile* & *Horace* n'ont-ils pas aussi mis Auguste, de son vivant, parmi les Dieux? Ainsi on ne sauroit excuser ce jugement de *Scaliger*, qui n'étoit pas Poëte, quoi qu'il fit quelquefois des vers; qu'en vertu du privilege poëtique de mentir, lors que l'on en a besoin.

Examen de ce qu'Horace dit en faveur des Poëtes.

V. HORACE dans sa 1. Epître du second Livre, qui est adressée à Auguste, fait une espece d'Apologie pour les Poëtes, sur laquelle il n'est pas difficile de le réfuter. Voici ce qu'il dit:

Hic error tamen & levis hæc insania quantas
Virtutes habeat sic collige; vatis avarus
Non temerè est animus; versus amat, hoc studet unum.

„ Aprenez, dit-il, les vertus qui sont atta-
„ chées à ce défaut & à cette legere folie. Il
„ est rare qu'un Poëte ait l'ame avare, il
„ n'aime que les vers, c'est-là toute sa pas-
„ sion. Mais la passion de faire des vers s'accorde quelquefois fort bien avec celle d'amasser de l'argent; & il n'y a guere de gens, qui croient que l'on doive plus paier leurs veilles, que les Poëtes. *Horace* à la verité n'étoit pas avare, autant qu'on

qu'on en peut juger par ses Ecrits; mais l'un des Poëtes Grecs, qu'il estimoit le plus, l'inimitable *Pindare*, l'étoit autant qu'on le peut être. Ses Odes n'ont été faites, que pour de l'argent, & il y fait par tout le Panegyrique des richesses, comme pour marquer qu'il s'attendoit à des présents. Qu'y a-t-il de plus honteux, que le compliment qu'il fait à Xenocrate d'Agrigente, dans la seconde Ode de ses Isthmiennes? *La Muse*, dit-il, *n'étoit pas encore alors amie du gain, ni mercenaire, & l'on ne vendoit pas les douces & les agreables chansons de Terpsichore, qui ont le front argenté; mais à présent elle permet de suivre le mot d'un Argien, qui n'est pas fort éloigné de la verité. Les richesses, les richesses font l'homme, disoit-il destitué de biens & d'amis. Vous êtes sage, & je ne chante pas pour un ignorant.* C'est à dire, qu'à bon entendeur, il ne falloit pas tant de paroles, pour comprendre que le Poëte s'attendoit à une recompense. Si *Chapelain* avoit été en quelque sorte comparable à *Pindare*, ce seroit encore un Poëte qu'il faudroit excepter de ceux dont parle *Horace*. Mais *Pindare* seul suffit pour le démentir, & je laisse à ceux, qui ont plus de loisir que moi, à faire une liste des Poëtes avares. J'ajoûterai seulement qu'*Horace* se contredit lui même, dans la suite,

comme si la Poësie leur donnoit de mauvais penchants. Ils n'en sont à cet égard ni meilleurs, ni pires que les autres. *Horace* continue à parler d'eux de la sorte:

'*Militiæ quamquam piger & malus, utilis urbi.*

„ Quoique méchant soldat & paresseux, „ il ne laisse pas d'être utile à l'Etat. *Horace* entendoit sans doute parler des Poëtes de son temps; car il savoit bien que *Tyrtée*, *Alcée*, & d'autres Poëtes de l'Antiquité avoient fait des merveilles à la guerre. Pour lui, il avoit pris la fuite à la bataille de Philippes, † *relictâ non bene parmulâ*, après avoir jetté son bouclier. Mais voions en quoi un Poëte pouvoit être utile à l'Etat, en temps de paix:

† *Od. VII L. 2.*

'*Si das hoc, parvis quoque rebus magna juvari,*
'*Os tenerum pueri balbúmque Poëta figurat.*
'*Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem,*
'*Mox etiam pectus præceptis format amicis,*
'*Asperitatis & invidiæ corrector & iræ.*
'*Rectè facta refert, orientia tempora notis*
'*Instruit exemplis, inopem solatur & ægrum.*

„ Si vous m'accordez que les petites cho„ ses servent aux grandes, le Poëte for„ me la parole aux enfans qui ne savent

„ pas

„ pas encore bien parler. Il détourne
„ dès lors leurs oreilles des discours mal-
„ honêtes, en suite il leur forme le
„ cœur, par des préceptes d'ami. Il corri-
„ ge les maniéres dures, l'envie, & la co-
„ lere. Il raporte les belles actions, il four-
„ nit la jeunesse d'exemples fameux. Il
„ *console* le pauvre, & celui qui est acca-
„ *blé* de chagrins. *Horace* fait d'abord allu-
sion à la coûtume que l'on avoit de faire apprendre aux enfans les Poëtes, présque dès qu'ils *savoient* parler. Cela servoit si fort *à leur* inspirer de la véneration pour eux, *qu'ils* n'en revenoient jamais ; de *sorte* que les choses les plus absurdes ne les choquoient point, dans un âge plus avancé. On faisoit, par exemple, apprendre *Homere* aux enfans, lui qui parle des Dieux non seulement comme de simples hommes, mais même comme d'hommes vicieux ; après quoi, on étoit disposé à recevoir toutes sortes d'absurditez, en matiére de Religion, & on les recevoit en effet. On peut voir ce que je viens de dire du soin, que l'on avoit d'enseigner *Homere* aux enfans, dans le commencement des *Allegories d'Heraclide du Pont.* Les Philosophes se sont plaints, avant & après le temps d'*Horace*, de ce mauvais effet des fables ; témoins *Platon* dans ses livres de la République &

Plutarque, dans son traité *de la maniére dont les jeunes gens doivent lire les Poëmes.*

On a beau dire que l'on y voit de bons exemples, on y en voit aussi de très-mauvais. *Homere* loue souvent la vertu, mais il represente aussi de très-méchantes gens, comme favorisez des Dieux. Achille, par exemple, en est extraordinairement protegé, parce qu'il est fils de Thetis; quoi que ce fût un enragé, plus semblable à une bête feroce, qu'à un homme. Il ne represente jamais les Dieux aimans la vertu, ou haïssans le vice, comme il l'auroit dû; mais au contraire se partageans entre eux, sur les divers interêts des hommes, par passion, sans avoir aucun égard à leurs moeurs, ni à la bonne, ou à la mauvaise cause. Il n'y en avoit pas moins pour les Troiens, que pour les Grecs, quoi que la cause des premiers fût insoûtenable. Les autres Poëtes, admirateurs aveugles d'*Homere*, ne sont pas plus soigneux de donner de bons exemples, comme il seroit aisé de le faire voir, si cela étoit nécessaire. On ne leur est obligé que de quelque sentence détachée, dont ils sont redevables aux Philosophes.

Pour ce qu'*Horace* dit, que les Poëtes détournent la jeunesse de discours malhonêtes, il ne seroit pas difficile de pro-

duire bien des endroits d'*Homere* & d'*Hesiode* propres à donner des idées très-vilaines, & à débaucher l'esprit des jeunes gens, si en les produisant on ne commettoit la même faute qu'eux. Que si on leur mettoit en main non seulement *Ovide* & *Catulle*, & une infinité d'autres bons Poëtes, mais *Horace* lui même, sans y rien retrancher, combien d'ordures n'apprendroient-ils pas? Mais la vertu du bon *Horace* n'étoit guere rigide, non plus que celle de son maître *Epicure*; & il réussit infiniment mieux à prêcher sur la vendange, qu'à parler d'une Morale suivie, & qui se soûtienne.

Ses Satires ne sont guere propres à corriger les manieres rudes, l'envie, & la colere; non plus que celles des autres Poëtes, qui nous restent. Elles sont toutes farcies de traits, qui ne viennent que de ces passions; quoi qu'il y ait par-ci par-là des moralitez sans liaison, & sans principes. Leurs discours ressemblent à ceux du Curé qui se donnoit au Diable, & qui juroit de toute sa force que s'il entendoit ses Paroissiens jurer, ou parler du Diable, il les excommunieroit. *Horace* lui même nous apprend un abus terrible de l'ancienne Poësie, dans ces paroles remarquables, où il parle de l'ancienne Comedie des Grecs: ---*Se-*

—— Sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, & per honestas
Ire minax impunè domos. Doluere cruento
Dente lacessiti, fuit intactis quoque cura
Conditione super communi; quin etiam lex
Pœnáque lata, malo quæ nollet carmine quemquam
Describi; vertere modum, formidine fustis
Ad benedicendum, delectandúmque coacti.

„ La cruelle raillerie devint une pure ra-„ ge, & déchira impunément & d'une „ maniére menaçante les plus honêtes fa-„ milles. Ceux qui furent mordus par les „ dents sanglantes des Poëtes en furent „ fâchez, & ceux qu'ils n'avoient pas „ touchez prirent l'alarme, à cause du „ danger commun. On fit même des „ loix, & l'on établit des peines, pour em-„ pêcher qu'on ne fît des vers médisans „ contre qui que ce soit. Les Poëtes chan-„ gerent de discours, par la crainte du bâ-„ ton, contraints de s'appliquer à dire du „ bien & à divertir leurs auditeurs. Nous avons encore *Aristophane*, qui fut l'un des principaux ornemens de cette ancienne Comedie, pleine de fiel & de médisances; & il y en avoit grand nombre, du temps d'*Horace*; dont il faisoit beaucoup de cas, comme il paroit par divers endroits de ses

ses ouvrages. Que pouvoit-on apprendre dans des Poëtes, pleins de calomnies & d'obscenitez, tel qu'est *Aristophane*, si on les lisoit dans un esprit d'admiration; si ce n'est à mordre sans pitié & sans discretion, & à parler de la maniére du monde la plus mal-honête? Ainsi la lecture de ces Poëtes ne pouvoit être que desavantageuse, quelque bonne opinion qu'*Horace* en ait euë. Quoi que l'on ne nommât plus les gens, dans les Comedies, comme avoient fait les anciens *Grecs*; on ne laissoit pas de faire de terribles Satires, où on les nommoit souvent, ou au moins on les décrivoit si bien, qu'il n'étoit pas difficile de reconnoître ceux à qui l'on en vouloit. Les Epigrammes aussi, qui étoient toûjours fort à la mode, sont pour la plûpart des pieces tout à fait mordantes. Ceux qui ont lû *Catulle*, *Horace*, *Perse*, *Juvenal* & *Martial* savent qu'il n'y a rien de si veritable que ce que je viens de dire. Après cela, il faut avouër qu'*Horace* se moque bien de nous de dire que les Poëtes servent à guerir la jeunesse de la colere, de l'envie, & des maniéres trop rudes.

Mais enfin, dira-t-on, on ne peut pas douter que ces Poëtes même, dont je viens de parler, n'aient mille belles moralitez, & ne servent, par exemple, beaucoup à con-

consoler ceux qui se trouvent dans la mauvaise fortune, ou dans quelque état fâcheux, comme *Horace* le dit. C'est ce qu'on ne sauroit nier, mais il faut aussi convenir qu'il y a mille autres choses dans ces Poëtes, propres à faire un effet tout contraire. Ils décrivent souvent les richesses, les honneurs, & les voluptez, d'une maniére si vive & si pleine de charmes; & au contraire, la pauvreté, la bassesse & les chagrins, comme quelque chose de si affreux & de si insupportable, qu'après les avoir lûs, il est difficile de n'en être pas extraordinairement épouvanté. Qu'on lise ce que *Theognis* dit de la pauvreté & du soin qu'il faut prendre à la fuir, & l'on avoüera qu'un avare ne sauroit en dire davantage. Cependant c'est un Poëte *sententieux*, que l'on met entre les mains de la jeunesse, à cause de ses moralitez. Qu'on lise dans *Horace*, & dans une infinité d'autres, ce qu'ils disent du plaisir qu'il y a d'être consideré dans le monde, de parvenir aux honneurs, & d'aquerir de la gloire; & l'on avouera que les descriptions qu'ils font de la vertu estimable, quoi que méprisée, sont extrémement forcées, en comparaison des loüanges qu'ils donnent aux honneurs & à la réputation. La raison de cette difference c'est que ces dernieres loüan-

loüanges coulent de source ; & que les autres ne viennent que par saillies, & pour imiter les Philosophes. Il n'est pas besoin de rien dire des plaisirs à ceux qui ont lû *Horace*, qui savent très-bien qu'il en parle d'une maniére si pénetrée, que son éloquence là dessus est tout à fait contagieuse. Si l'on trouve donc, dans les Poëtes, quelque chose de bien, ce que je ne nie pas, on y trouve aussi beaucoup de mal ; de sorte que l'on y voit ordinairement le pour & le contre, sans qu'ils donnent les moiens de discerner le mal du bien. C'est ce que l'on peut voir dans le Recueil de *Stobée*, où l'on trouve, sur divers sujets de Morale, de quoi appuier le pour & le contre, par des passages des Poëtes.

Mais pour revenir à *Horace*, il continuë à faire le Panegyrique de ceux de son métier en ces termes :

Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem nisi Musa dedisset ?
Poscit opem chorus & præsentia numina sentit.
Cœlestes implorat aquas, doctâ prece, blandus,
Avertit morbos, metuenda pericula pellit,
Impetrat & pacem & locupletem frugibus annum.

Car-

Carmine Dii superi placantur, carmine Manes.

„Les jeunes garçons & les jeunes filles, qui „n'ont point éprouvé ce que c'est que le „mariage, d'où apprendroient-ils des prie„res, si la Muse ne leur eût donné des „Poëtes? Le Choeur implore le secours „des Dieux, & ressent leur faveur; il de„mande de la pluie, par une priere qu'il „a apprise; il détourne les maladies & les „dangers, qui seroient à craindre; il ob„tient la paix & une fertile année. Les „vers appaisent également les Dieux du „Ciel & ceux des Enfers.

Je ne dirai pas que tout ce discours n'est qu'un galimathias, dans la bouche d'*Horace*, qui ne croioit pas que les Dieux se mêlassent de la conduite du monde, non plus qu'*Epicure*; puis que demander le secours des Dieux & s'adresser au concours fortuit des atomes c'étoit, selon lui, la même chose. Je dirai seulement qu'il fait allusion à la priere que de jeunes filles & de jeunes garçons chantoient, pendant trois jours & trois nuits, aux jeux que l'on nommoit séculaires. Mais qu'y a-t-il de plus ridicule que de dire, que l'on auroit manqué de priere, s'il n'y eût eu personne, qui eût sû faire des vers? Est-ce que l'on n'osoit pas prier en prose, ou que l'on

l'on croioit que la Divinité est plus touchée d'un discours pompeux, & cadencé, que d'une priere simple, & en prose? Croioit-on qu'elle aimât mieux une loüange en musique, qu'un éloge récité sans chanter? Quoi que cela soit de la derniére absurdité, il est certain que les Poëtes essaioient de *le persuader* au monde, pour faire valoir *le* mêtier. Ils ont feint des miracles, & ils ont fait revenir les ames du Purgatoire (Car les Payens avoient le leur, aussi bien qu'*une* partie des Chrétiens.) pour faire *accroire* que la Divinité se plaisoit davantage à être loüée en vers qu'en prose. * *Ils* ont dit, que Simonide s'étant accordé à un certain prix avec un Athlete, pour faire une Ode sur sa victoire; comme cet Athlete étoit trop obscur, pour fournir au Poëte de quoi remplir son Ode, il en emploia les deux tiers à loüer Castor & Pollux; sur quoi l'Athlete ne lui voulut donner que le tiers de ce qu'il lui avoit promis, en l'invitant néanmoins à dîner. *Simonide*, qui aimoit sans doute les bons morceaux, quand ils ne lui coûtoient rien, ne manqua pas de s'y trouver, quoi que trompé par l'Athlete. Comme on étoit à table & que l'on ne pensoit qu'à se bien divertir, *Simonide* mangeant & buvant sans doute de son mieux, pour se paier par

* *Voiez Phedre Liv. IV. Fab. 24.*

là d'une partie de ce que l'Athlete lui retenoit injustement, deux jeunes hommes couverts de poussiere, & trempez de sueur, comme s'ils venoient fort à la hâte, firent appeller *Simonide*, pour lui parler tout à l'heure. A peine *Simonide* averti de cela, avoit-il mis le pied hors de la chambre, lorsque (ô miracle inouï!) le plancher tombant accabla tous les autres conviez; sans que ceux, qui avoient demandé à parler à *Simonide*, parussent en aucun lieu. Tout le monde, dit l'Histoire, aiant sû comment cette affaire s'étoit passée, reconnut visiblement que Castor & Pollux étoient venus sauver la vie à ce Poëte, à cause des louanges qu'il leur avoit données. Ceux qui croioient cette légende n'avoient garde d'emploier *Simonide*, sans le bien paier. Ainsi il remplissoit le coffre fort, qu'il portoit, disoit-il, pour y mettre l'argent qu'il gagnoit. Car il avoit, comme il disoit, deux coffres, où il mettoit les recompenses qu'il recevoit, & dont l'un étoit toûjours extrémement leger, & l'autre assez pesant. Dans le premier étoient les complimens, & dans l'autre l'argent.

Ce qu'on dit de *Pindare* n'étoit pas moins propre à faire voir l'estime, que les Dieux faisoient de l'encens des Poëtes.

tes. †Etant sur la fin de sa vie, il songea que Proserpine lui reprochoit qu'elle étoit la seule de toutes les Divinitez, pour qui il n'avoit point fait d'Hymne; mais qu'elle s'attendoit qu'il en composeroit une à sa loüange, lors qu'il arriveroit chez elle. En effet étant mort, incontinent après il apparut en songe, dit la tradition, à une vieille parente qu'il avoit à Thebes, & lui chanta à l'honneur de la Déesse une chanson, que cette parente retint si bien qu'elle l'écrivit à son reveil, dans les mêmes termes qu'elle l'avoit entenduë. La Prêtresse de Delphes, comme nous l'apprend le même Auteur, rendit, par ordre d'Apollon, un très-grand service à un Poëte aussi avare que Pindare; en ordonnant à ceux de Delphes de partager avec lui toutes les premices, que l'on offroit à Apollon. C'est ainsi que les Poëtes & leurs amis tâchoient de persuader au monde, que les Dieux estimoient leur langage plus que celui des autres hommes; & par conséquent qu'ils en obtenoient, plus facilement que les autres, ce dont ils pouvoient avoir besoin.

† *Pausan. Baeoticor. p. 575.*

C'est ce qu'*Horace* étale aux yeux d'Auguste, & de ses Lecteurs, autant qu'il lui est possible, dans les vers que l'on en a rapportez. Les peuples crédules le croioient

effectivement ; mais que n'auroient pas crû des gens, qui s'imaginoient qu'en dansant autour d'un autel on appaisoit la colere de la Divinité ? Une grande partie du Paganisme, comme un homme d'esprit l'a remarqué, a été fortement persuadée que c'étoit paier les Dieux en bonne monoie, que de les paier *en sauts & en chansons*. Comme ces deux choses ont beaucoup de liaison, l'une avec l'autre, il ne faut pas douter que les Poëtes ne poussassent fortement à la roue pour entretenir les peuples dans ces pensées. Aussi voit-on, dans l'histoire Greque & Romaine, que dès que l'on croioit les Dieux irritez, on leur consacroit des jeux ; dont les Pieces de Theatre, les dances & les chansons faisoient une bonne partie.

Pourquoi le Droit Romain n'acorde aucune immunité aux Poëtes.

VII. CEPENDANT il semble que les Poëtes n'aient pas pû gagner les Jurisconsultes Romains. Au moins l'Empereur *Justinien* a inferé dans le Code une Loi de *Philippe*, qui leur est peu honorable & n'y a rien mis en leur faveur. Dans le Titre LII. du Livre X, où l'on trouve un recueuil des Loix faites par divers Empereurs, en faveur des Grammairiens, des Rhéteurs, des Jurisconsultes, & des Médecins ; & où l'on voit que l'on avoit accordé des immunitez, des privileges & des gages pu-

publics à ceux qui enseignoient ces Sciences, ou qui les exerçoient par autorité publique; on trouve cette loi de l'Empereur Philippe: *Poëtæ nullâ immunitàtis prærogativâ juvantur*; *LES POETES NE JOUISSENT DU PRIVILEGE D'AUCUNE IMMUNITE'.* On ne peut pas accuser *Philippe*, comme s'il avoit été le seul, qui n'eût pas été favorable aux Poëtes; car s'il y avoit eu quelque Ordonnance en leur faveur, *Tribonien* n'auroit pas manqué de l'inserer dans le Code. Il y a de l'apparence que du temps de Philippe, quelques Poëtes crottez voulurent avoir part aux immunitez des Professeurs des autres Sciences; & que quelcun s'en étant plaint à l'Empereur, il explica ainsi les Loix favorables à ceux qui enseignoient publiquement les Sciences. Les Interpretes du Code ont cherché avec soin la raison de cette Loi, comme je l'ai vû dans ceux que j'ai pû consulter; mais il me semble qu'ils ne l'ont pas trouvée. Cependant on peut en rendre de très-bonnes. La premiere est, que les Maîtres publics des autres Sciences rendent service à l'Etat, en donnant à la Jeunesse des connoissances utiles; mais un Poëte, dont le plus noble emploi consiste à passer sa vie à composer des Ro-

mans en vers; car les Poëmes Epiques sont les Ouvrages les plus relevez de la Poësie; un Poëte, dis-je, rend-il par là un service à l'Etat, qui mérite une recompense publique ? Aucun Empereur Romain ne l'a crû, & c'est pour cela qu'ils n'ont voulu donner aucune immunité aux Poëtes. En second lieu, s'il y avoit de l'utilité à avoir nombre de Poëtes, dans la République; il en auroit fallu remercier les Grammairiens, qui sans être Poëtes enseignent ce qu'on peut enseigner de l'art de la Poësie; témoins ceux qui en ont le mieux écrit, & qui n'ont pas été Poëtes. Enfin si l'on avoit donné quelque immunité aux Poëtes, tous les sujets de l'Empire Romain se seroient mis à faire des vers, & auroient prétendu passer pour Poëtes, pour s'exempter des charges de l'Etat. C'est alors que l'on auroit vû,

Corvos Poëtas & Poëtridas picas.

„les corbeaux devenir Poëtes, & les pies „*Poëtesses*. Qu'on ne me dise pas qu'on auroit pû établir des Tribunaux, qui auroient distingué les bons & les mauvais Poëtes. Il en auroit fallu un nombre prodigieux, pour lire & pour examiner les pieces qu'on leur auroit présentées, ce qui auroit été à charge à l'Etat; outre qu'il

s'y

s'y seroit glissé de terribles abus, qu'il n'est pas besoin de décrire au long. Je dirai seulement que tous ceux qui auroient pû égaler *Chérile* (méchant Poëte du temps d'*Alexandre*, & à qui ce Prince fit un gros présent,* pour des vers faits à sa loüange) auroient prétendu à l'immunité; comme étant bien raisonnable que des gens, qui auroient été jugez bons Poëtes par Alexandre disciple d'*Aristote*, & admirateur d'*Homere*, fussent mis dans ce rang-là. Les Empereurs auroient été tous les jours importunez de vers de toutes les façons des Poëtes qui se seroient plaints à eux, du prétendu tort qu'on leur auroit fait, en leur contestant ce glorieux nom. On ne peut pas dire à cela que chacun ne sait pas faire des vers; car quand il s'agit sur tout de la Langue maternelle, une infinité de gens s'imaginent d'en pouvoir faire; & cette imagination ridicule s'augmenteroit infiniment, par l'envie du gain.

† *Quis expedivit Psittaco suum* ΧΑΙΡΕ, † *Persius in Prologo.*
Picásque docuit verba nostra conari?
Magister artis, ingenîque largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos Poëtas & Poëtridas picas
Cantare cernas Pegaseïum melos.

„ Qui a appris, dit un Poëte, aux Perroquets à dire *bonjour* en Grec, & aux
„ Pies à essaier de parler comme nous?
„ Le Ventre, qui est le maître des arts,
„ qui donne de l'esprit & qui sait imiter des
„ paroles, que la nature n'a point apprises. Que s'il y avoit l'apparence trompeuse du moindre gain, vous verriez
„ les Corbeaux devenus Poëtes & les Pies
„ Poëtesses chanter d'admirables vers. Je ne conseillerois à aucun Prince de l'essaier, mais pour ne pas laisser éteindre l'esprit poëtique, on peut donner des recompenses à ceux qui sont capables d'enseigner les autres Sciences, & leur permettre de faire quelquefois des vers, s'ils y ont du talent.

Si les Poëtes Epiques ont écrit à dessein d'instruire, ou de divertir.

VIII. J'AI dit dès le commencement de cet Ouvrage, qu'il n'étoit pas inutile qu'il y eût eu des Poëtes. Je ne prétens pas m'en dédire, en cet endroit; mais je soûtiens que les Poëtes Epiques ne se proposent nullement d'instruire, comme la principale partie de leur dessein, mais uniquement de donner du plaisir au Lecteur, & de l'instruire seulement autant que cela peut servir à l'ornement du Poëme. Je sai que ceux qui ont écrit de l'Art Poëtique sont d'un sentiment contraire, mais je suis persuadé qu'ils ont plûtôt dit ce que les Poë-

tes auroient dû faire que ce qu'ils ont fait. Pour en convaincre aussi le Lecteur, il ne faut qu'examiner quelques unes de leurs principales raisons.

Un homme *d'esprit, qui a écrit en François *du Poëme Epique*, avec beaucoup d'art & de netteté, définit ainsi l'Epopée; *c'est*, dit-il, *un discours inventé avec art, pour former les mœurs, par des instructions déguisées sous les allegories d'une action importante, qui est racontée en vers, d'une maniére vrai-semblable, divertissante & merveilleuse.* Mais, si l'on y prend garde de près, on s'appercevra que cette définition n'est la définition que d'une idée. Car enfin si je nie qu'il paroisse, par aucun endroit d'*Homere* & de *Virgile*, qu'ils aient eu d'autre dessein que celui de plaire à leurs Lecteurs, personne ne sauroit prouver le contraire. On dira peutêtre que l'on peut tirer certaines instructions des évenemens, qu'ils racontent dans leurs Poëmes. Mais je soûtiens que quelque narration, que l'on fasse, il y aura de même toûjours quelque moralité à en tirer, quoi que celui qui a fait le discours n'y ait jamais pensé. Prenez quelque Roman, ou quelque Historiette, qu'il vous plaira; & je m'engage d'en tirer des instructions morales, que l'Auteur du Roman, ou de l'Historiette n'au-

* *Le Bossu* *Liv.* 1. *Ch.* 3.

ra eu aucun deſſein de nous donner. Comme l'homme eſt une Intelligence ſujette à des Loix qui reglent ſa conduite, on n'en ſauroit preſque rien raconter, ſur quoi l'on ne puiſſe moraliſer tant que l'on voudra. Pour être donc aſſuré qu'un Poëte a eu deſſein de nous donner de certaines leçons, il faudroit qu'il l'eût dit lui même, ou au moins qu'il l'eût marqué dans ſes Ecrits, d'une maniére qui ne fût point douteuſe. Or il eſt certain qu'il n'y a rien dans *Homere*, ou dans *Virgile*, qui nous puiſſe convaincre qu'ils ont eu deſſein de nous inſtruire de certaines Moralitez.

Je poſe même en fait, que ſi en raiſonnant on tire de ces Poëtes des inſtructions morales, conformes aux idées de vertu & de vice qu'ils pouvoient avoir (car il les faut juger, par leurs idées, & non par les nôtres;) on en tirera auſſi, par de ſemblables raiſonnemens, des concluſions toutes contraires. Cela étant, il eſt viſible que ce qu'il diſent en faveur de la vertu, & contre le vice doit être d'une très-petite utilité.

Voions ce qu'on dit de la Fable de l'Iliade, ou de ce que le Poëte a inventé, dans le deſſein d'inſinuer une certaine choſe aux Grecs. † On nous dit qu'*Homere*

† *Ibid.* c. *VIII.*

voiant

voiant la Grece divisée en autant d'Etats, qu'elle avoit de villes, & néanmoins contrainte de se reünir souvent, en un seul corps, contre ses ennemis communs; il entreprit de lui faire voir, dans son Iliade, qu'il n'y avoit que la bonne intelligence qui pût faire reüssir des desseins formez & conduits par plusieurs Chefs: & au contraire que la mesintelligence, a toûjours été la ruine inévitable de ces confédérations. *Homere*, dit-on, a donc pris pour le fonds de sa Fable, cette grande verité; que la mesintelligence des Princes ruine leurs propres Etats. *Je chante*, dit-il, *la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs & qui a fait perir tant de Heros, le Roi Agamemnon & ce Prince s'etant séparez en se querellant.*

J'avouë que l'on peut tirer cette instruction de l'Iliade, & qu'*Homere* raconte les maux que les Grecs souffrirent, pendant qu'Achille étoit irrité contre Agamemnon. Mais quoi qu'il eût raconté, on en eut pû tirer quelque Moralité, comme je l'ai déja dit; & l'on ne lit, en aucun endroit de son Poëme, qu'il se soit proposé ce but. Tout ce qu'on en dit n'est que par simple conjecture. On a autant de droit de la rejetter, que de la proposer. Si l'on peut conclurre de la narration d'*Homere*, touchant les Grecs, qu'il falloit,
dans

dans une confédération, comme la leur, que l'on se soumît à un seul Géneral; ne peut-on pas tirer une leçon toute contraire de ce qu'il dit des Troiens? Parce qu'ils obeïssoient tous à Priam, qui se laissoit gouverner par ses fils; & que leurs Chefs & ceux de leurs Alliez suivoient aveuglément l'avis d'Hector, ils se perdirent entierement. *Homere* nous apprend donc aussi par là, que la trop grande autorité d'un Prince, comme étoit celle de Priam, soûtenu de ses fils, est la ruine de l'Etat; qu'aucune concorde ne peut sauver, lors qu'il est trop mal gouverné. Il auroit bien mieux vallu, pour ce Prince & pour sa famille, qu'ils n'eussent pas eu assez d'autorité pour retenir Helene, malgré les Troiens; puis qu'en la rendant à son époux, ils auroient évité une guerre, qui leur causa les plus affreux malheurs, dont les Poëtes aient jamais parlé. Que ne pourroit-on pas dire, à cette occasion, sur cette admirable maxime de la bonne Politique; qu'il ne doit y avoir, dans un Etat bien reglé, aucune autorité au dessus des loix; ou aucune personne, qui puisse faire tout ce qu'elle trouve bon, sans avoir rien à craindre? On feroit aussi un beau commentaire sur le conseil de † Polydamas de rentrer dans la ville de Troie, pour éviter la colere

† *Voiez le Liv.* XVIII. *de l'Iliade.*

lere d'Achille, & sur la réponse d'Hector; où l'on montreroit qu'un Géneral doit écouter le conseil des principaux Officiers, & qu'il vaut mieux laisser échapper l'occasion de remporter quelque avantage sur l'ennemi, que de se perdre entierement en obeïssant à un Géneral, qui abuse de son autorité, & qui hazarde tout. On diroit encore qu' *Homere* ne s'est pôint proposé de montrer que la division est ruineuse; puis qu'il introduit, dans son Poëme, les Dieux étrangement * divisez entre eux, sur le sujet des Troiens & des Grecs; sans qu'il crût qu'on les pût blâmer pour cela.

* *Voiez particulierement le Liv. XX.*

Pour venir † à l'Odyssée, on dit que le principal dessein du Poëte est de faire voir que l'absence d'une personne hors de chez soi, ou qui n'a point l'œuil à ce qui s'y fait, y cause de grands desordres; de sorte que le principal de l'action & le plus essenciel est l'absence du Heros. On ne peut pas nier qu' *Homere* n'ait voulu décrire l'absence d'Ulysse, & les desordres qu'elle causa chez lui; mais qui peut assûrer que c'est là son principal dessein, & que ce n'est pas pour toucher, & pour divertir le Lecteur; en lui donnant de la pitié pour Ulysse & pour sa famille, & en excitant son admiration & sa curiosité, par les accidents extraordinaires qui lui arrivent?

† *Le Bou Liv. I. c. 10.*

vent ? Il a fallu faire Ulyſſe fort prudent & ſort favoriſé des Dieux, pour ſe tirer des dangers où il ſe trouva; ce qui le rend plus admirable, & qui lui attire l'eſtime du Lecteur. J'avoüë que parmi tout cela, il y a beaucoup de bonnes inſtructions; mais ce n'eſt que la broderie de la Fable, & non le principal deſſein du Poëte. On en trouve de ſemblables, dans tous les Romans; dont les Auteurs n'ont eu néanmoins d'autre deſſein que celui d'amuſer le Lecteur, en lui racontant agréablement un menſonge, comme une hiſtoire veritable. On ne peut donc tirer de là aucune conſéquence, en faveur d'*Homere*, à moins que d'attribuer auſſi à *Scudery* & à *Calprenede* la vuë philoſophique d'inſtruire le Public par leurs Romans; dont l'unique büt étoit d'amuſer & de divertir les perſonnes, qui ne ſavent à quoi emploier leur loiſir.

Outre cela, pour inſinuer qu'un Prince ne doit pas s'abſenter de chez lui, il auroit mieux vallu prendre quelque autre perſonnage que celui d'Ulyſſe; qui étoit ſorti malgré lui de ſa maiſon & de ſa patrie, & qui n'en demeuroit abſent que par force. Il auroit fallu choïſir quelcun, qui fût ſorti par imprudence, & qui demeurât dehors par mauvaiſe conduite; ce qui

qui auroit marqué bien plus clairement ce que le Poëte auroit eu dessein d'enseigner. En voiant l'imprudence punie, on comprendroit bien plus facilement, qu'il faut qu'un Prince demeure chez lui; qu'en voiant arriver du desordre dans la maison d'un homme, qui n'est absent, que parce *qu'il lui* est impossible de revenir.

Mais quand ces raisons ne seroient pas aussi fortes, qu'elles le sont; on pourroit renverser tout d'un coup la conjecture que l'on a rapportée, touchant le dessein d'*Homere* dans l'Odyssée; en proposant d'autres conjectures, qui n'auroient pas moins de vrai-semblance. Rien n'empêcheroit qu'on ne dit, sur les mêmes principes, que le dessein du Poëte a été de montrer, qu'aucun retardement, de quelque nature qu'il puisse être, ne peut empêcher l'execution des arrêts de la Destinée. C'est un dogme, qui n'est pas rare dans *Homere*, & dont l'Odyssée n'est que le commentaire. On y voit Ulysse dans des plaisirs, & dans des tentations considerables, pour lui faire oublier sa patrie. On le voit dans des dangers affreux, d'où il sort heureusement parce que le Destin vouloit qu'il retournât chez lui. *Homere* ne dit * pas fort loin du commencement de l'Odyssée, que lors que *les années* de l'absence d'Ulysse *s'étant* *écou-*

* *Odyss. vers. 16. Lib. I.*

écoulées, le temps fut venu auquel les Dieux avoient destiné son retour chez lui, dans l'île d'Ithaque, il ne se trouva pas sans peine, même parmi ses amis.

On pourroit aussi dire qu'*Homere* auroit eu dessein de décrire l'amour conjugal, en représentant d'un côté Penelope inébranlable aux caresses & aux menaces de ses amans, pendant une si longue absence; & se laissant plûtôt ruiner par tous ces gens-là, qui en lui faisant l'amour vivoient à ses dépens, que d'accorder à aucun d'eux ce qu'il souhaitoit: & de l'autre Ulysse ne pouvant être débauché ni par Circé, ni par Calypso, ni par la fille d'Alcinoüs, mais souhaitant toûjours passionnément de revoir Penelope; à qui il n'étoit pas néanmoins si fidele, qu'elle lui étoit. Mais cela même sert à faire voir sa constance, puisque des Déesses, comme Circé & Calypso, qui ne lui refusoient rien, ne purent le retenir dans leurs agréables îles, pas même en lui offrant l'immortalité. Il est vrai qu'*Homere* fait entrer, dans le desir qu'Ulysse avoit de retourner, l'amour de la patrie; mais il n'est point incompatible, avec celui de sa femme. *Patria*, † dit Ciceron, *tanta est vis, ac tanta natura, ut Ithacam illam in asperrimis saxulis, tamquam nidulum affixam, sapien-*

† *De Orator. L. I. c. 44.*

sapientissimus vir immortalitati anteponeret.
„L'amour de la patrie a tant de force,
„& il est si naturel, qu'un homme très-
„sage préferoit Itaque, qui est placée
„comme un nid d'oiseau, entre des cail-
„loux très-rudes, à l'immortalité.

On m'avouëra que puis qu'on peut donner tant de sens differens à la prétenduë allegorie, qui compose l'Odyssée; il n'y a pas grande apparence qu'*Homere* s'en soit proposé aucun en particulier, comme le but de son Ouvrage; ou que s'il avoit eu ce dessein, il l'auroit fort mal executé. Une *Allegorie* si obscure, qu'elle est également susceptible de divers sens, n'est plus une Allegorie, mais une Enigme.

Ce que l'on dit du dessein * moral, que *Virgile* s'est proposé dans l'Eneïde, n'est pas mieux fondé. On nous veut persuader que ce Poëte avoit dessein d'instruire Auguste, comme le fondateur d'un grand Empire, & lui inspirer, aussi bien qu'à ses successeurs, le même esprit & la même conduite, qui avoient fait cet Empire si grand. Un Romain, dit-on, très-savant & grand Politique (c'est *Ciceron*) nous apprend que la douceur étoit tellement l'esprit de cet Etat, qu'elle y regnoit jusqu'au milieu de la guerre; & qu'il n'y avoit qu'une nécessité absolue, qui pût

*Le Bossu Liv. I. c. 11.

en suspendre l'effet. On soûtient que c'est là l'instruction, que *Virgile* a voulu donner aux Empereurs Romains, dans son Eneïde.

Mais premierement on peut dire que *Virgile* représente bien par tout Enée dévot & attaché à suivre les ordres des Dieux; mais qu'au reste, il ne lui fait point exercer de douceur extraordinaire, envers les vaincus. On ne voit pas qu'il étale, en aucun lieu, sa clémence. Au contraire il lui fait tuer sans quartier, dans les combats, tous ceux qui l'implorent.

En second lieu, si l'on vouloit raisonner, dans la supposition que *Virgile* s'est proposé de donner des instructions morales; on diroit plûtôt qu'il a dessein de montrer qu'il faut se soumettre aux ordres de la Providence, quoi qu'ils paroissent durs & difficiles à executer. C'est là une pensée, qui regne dans toute l'Eneïde, comme il seroit facile de le faire voir. On pourroit dire aussi, qu'il auroit eu dessein de faire connoître aux Romains, que l'établissement d'un grand Empire ne se fait point, sans une providence particuliere du Ciel, & leur inspirer par conséquent de la dévotion. Mais ces projets ne tombent guere dans une ame Epicurienne, & tout le monde sait que *Virgile* étoit dans les senti-

sentimens d'Epicure, aussi bien que son bon ami *Horace*.

S'il faut dire la verité, comme elle est; il y a grande apparence, que *Virgile* n'a voulu que flatter les Romains & en particulier Auguste; en faisant un Roman sur l'origine de leur Empire, & de la famille *Julienne*, qu'il fait descendre d'*Iulus* fils d'Enée, selon la tradition de cette famille. C'est là le but du Poëte, qui ne perd guere d'occasion de flatter ou Auguste, ou tous les Romains, & non pas d'exhorter les Empereurs à la clémence.

Voilà donc les projets moraux des trois plus beaux Poëmes Epiques, qui aient jamais été faits, entierement renversez; après quoi, il ne sera pas difficile de croire que les Poëmes Tragiques n'ont pas eu des desseins plus relevez. *Aristote* * définit ainsi la Tragedie; *C'est*, dit-il, *une imitation d'une action grave, entiere & qui a une juste grandeur* &c. *qui par le moien de la compassion & de la terreur acheve de purger en nous ces sortes de passions, & toutes les autres semblables.* Ainsi les Poëtes Tragiques se proposeroient de guerir les passions de leurs Auditeurs, ou au moins de les diminuer, en excitant en eux la compassion & la terreur. Je ne voudrois

*Chap. IV. de sa Poëtique.

pas dire que jamais aucun Poëte Tragique ne s'est proposé un dessein moral; mais je croi que la plûpart du temps ils n'y ont pas pensé, & que les Moralitez, qu'ils mêlent dans leurs pieces, y sont plûtôt pour embellir le sujet & pour plaire à l'Auditeur, qu'à dessein de calmer ses passions. En y représentant les malheurs de la vie humaine & l'incertitude de tout ce qui la regarde, à dessein de toucher; il se pourroit faire que quelquefois les Auditeurs, frappez de ce qu'ils auroient oüi dire, se modéreroient un peu plus, dans leurs desirs & dans leurs emportemens. Mais la terreur & la pitié ne se guerissent pas en les excitant souvent dans le cœur; au contraire les hommes s'y accoûtument si bien, que la moindre chose est capable en suite de les émouvoir. C'est ainsi que se forment toutes les habitudes. A force d'avoir souvent les mêmes mouvemens, ils deviennent si naturels, qu'il est très-difficile de s'en défaire. Mais on dira peutêtre néanmoins qu'à force de considerer les objets tristes & propres à effrayer, que les Tragedies nous représentent, nous pourrions devenir, avec le temps, moins sensibles à la compassion & à la frayeur : comme les soldats s'accoûtument à mépriser les dangers, dans lesquels ils

se trouvent souvent engagez. Mais cette comparaison ne vaut rien, parce que les soldats font ce qu'ils peuvent, toutes les fois qu'ils se trouvent en danger, pour n'en avoir point peur, & pour se rassurer les uns les autres: au lieu que le Poëte Tragique n'oubliant rien de ce qu'il peut emploier, pour émouvoir ses Auditeurs; & ces derniers ne s'opposant nullement à son dessein, ils se font une habitude des passions qu'il excite en eux.

On dira encore que les exemples des malheurs de la vie humaine, que l'on voit dans les Tragedies, disposent ceux qui les ont souvent vû joüer à s'en étonner moins lors qu'ils leur arrivent à eux mêmes. * Il est vrai que les Philosophes tâchent de faire cet usage de la Tragedie, & qu'ils en tirent souvent des exemples pour porter les hommes à la constance. Mais autre chose est tâcher de tirer quelque utilité d'un usage qui est établi; & faire cette même chose, dans un certain dessein. Les Philosophes font bien de tâcher de porter les hommes à la vertu, par les objets mêmes de leurs passions & de leurs plaisirs; mais les Poëtes Tragiques se sont bien plus proposez l'applaudissement du peuple, & son divertissement, que sa correction. Aussi par-

† *Vide Marc. Antoninum Lib. XI. n. 6. & ad eum locum Th. Gatakerum.*

venoient-ils bien plus ſouvent à la premiere de ces deux fins, qu'à la ſeconde.

Les Poëtes Comiques prétendoient néanmoins auſſi avoir part à cet honneur; & l'on diſoit communément *enſeigner la Comedie*, auſſi bien que la Tragedie, pour dire publier des pieces de Théatre. En effet en repréſentant la vie commune & en raillant les ſottiſes des hommes, ils pouvoient peutêtre produire plus d'effet, qu'en leur étalant les malheurs extraordinaires des Héros de la Fable, comme faiſoient les Poëtes Tragiques. Il y a peu de Rois & de grands Seigneurs, à qui ſeuls les exemples de la Tragedie peuvent bien quadrer. Il y a au contraire une infinité de particuliers, qui peuvent voir utilement le ridicule de leurs paſſions joüé dans les Comedies. Mais afin que les Poëtes Comiques puiſſent paſſer pour des *Maîtres* publics de la Vertu, il faudroit qu'ils euſſent été Philoſophes; ou qu'il n'y eût eu que des Philoſophes, qui euſſent fait des Comedies. Cela n'étant point, il eſt arrivé que les Comedies, étant compoſées par des gens peu réglez, n'ont pas moins ſervi à introduire les vices, qu'à en faire voir le ridicule. Elles ne repréſentent la débauche & pluſieurs autres vices comme blâmables, que lors qu'ils ſont venus à

un assez grand excès; c'est à dire, lors seulement qu'ils peuvent nuire à l'établissement & à la fortune de ceux qui s'y abandonnent. Or la bonne Philosophie demande bien plus de vertu, qu'il n'en faut pour ne pas se diffamer, & pour ne pas se perdre dans le monde. Aussi, quoi qu'on en puisse dire, les Poëtes Comiques ne semblent avoir eu autre chose en vuë, que de divertir le Public, & de gagner de la réputation & de l'argent, en le divertissant. Pour cela, il a fallu nécessairement mêler beaucoup de Moralitez dans les conversations de leurs personnages; parce que l'on tient souvent de semblables discours, & parce qu'après avoir bien ri, le Public se divertit à moraliser de temps en temps; plûtôt pour changer de mêts, que pour s'instruire. Preuve de cela, c'est qu'on n'en faisoit aucun profit, comme un Poëte Comique l'a fort bien remarqué, * dans ces vers.

† *Plautus in Rud. Act. IV. Sc. 7.*

Spectavi ego pridem Comicos ad istum modum
Sapienter dicta dicere atque iis plaudier,
Cum illos sapientes mores monstrabant poplo;
Sed cùm inde suam quisque ibant divorsi domum,
Nullus erat illo pacto, ut illi jusserant.

 „J'ai

„J'ai vû souvent qu'après que les Poëtes „Comiques avoient dit de bonnes choses „& qu'ils en avoient été applaudis pen„dant qu'ils enseignoient les bonnes „mœurs au peuple ; chacun s'en étant „retourné chez soi, personne ne suivoit „leurs avis.

Je ne prétends pas prouver, par tout ce discours, que l'on ne puisse pas donner en vers de très-utiles préceptes, & que l'on n'en ait en effet donné. J'ai seulement voulu faire voir que ce que l'on dit, des desseins moraux des plus beaux Ouvrages de l'ancienne Poësie, a bien plus d'apparence que de solidité, lors qu'on le considere de près. Cela n'empêche nullement qu'un Poëte, qui auroit goûté les bonnes maximes d'une Philosophie un peu plus severe, que celle des plus grands Poëtes de l'Antiquité, & qui les possederoit comme ils possedoient les opinions de leurs temps, ne pût entreprendre un Poëme, dans les mêmes vuës qu'on leur a vainement attribuées ; & rétablir ainsi l'honneur de la Poësie diffamée, par les défauts que l'on y a remarquez. C'est de ce Poëte, dont on pourroit veritablement dire ce qu'*Horace* dit de celui qu'il tâchoit de former dans son *Art Poëtique* ;

Omne

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

„Celui-là gagne les suffrages de tout le „monde, qui mêle l'utile à l'agreable, en „divertissant le Lecteur, & en lui don„nant en même temps de bons avis. Mais j'ai grande peur, que ce Poëte ne soit pendant long-temps, qu'une pure idée sans réalité.

II. *De la vraie & de la fausse éloquence.*

IL n'y a rien que l'on estime davantage que l'Eloquence, non seulement parmi les personnes savantes, mais même parmi le peuple. Cependant il n'y a guere de Science, dont on ait communément une idée moins juste. On peut dire que c'est la chose du monde la plus utile, quand on la possede veritablement; mais on doit dire aussi, que lors que l'on croit seulement l'avoir, & que l'on en persuade la multitude, il n'y a guere de chose plus nuisible. Non seulement on prend un fantôme, pour quelque chose de réel; mais souvent même, au lieu de la Verité, on persuade le Mensonge; ou du moins au lieu d'éclaircir la Verité, on l'envelope de très-épaisses ténebres. J'appelle veri-

table Eloquence, afin que l'on ne s'y trompe pas, l'Art de dire la Verité, comme on la doit dire pour en convaincre des personnes raisonnables, pour les rendre attentifs, & pour les toucher, s'il est nécessaire, en la disant. Au contraire, la fausse Eloquence est l'Art, si on peut lui donner ce nom, de proposer le Mensonge comme la Verité, & de faire rendre au premier le respect qui n'est dû qu'à la seconde; à quoi l'on doit joindre la mal-habileté de ceux qui proposent la Verité même, d'une maniére si indigne, qu'ils en font douter ceux à qui ils en parlent, & que personne ne les écoute, ni n'est touché de leur discours, quoi que le fonds en soit veritable.

Pour faire voir toute l'excellence de la veritable Eloquence, & tous les desavantages de la fausse, il faudroit faire une Rhétorique entiére; ce que je n'ai garde d'entreprendre, en cet endroit. Je ferai seulement quelques réflexions génerales, sur les quatre parties de cette Science, *l'Invention*, *la Disposition*, *l'Expression*, & *la Prononciation*.

De l'Invention. I. *L'Invention* consiste, comme l'on fait, à découvrir ce que l'on peut dire, sur le sujet que l'on doit traiter, mais comme on ne doit pas dire tout ce qui se présente à l'es-

l'esprit, quoi que le sujet le renferme, parce qu'on ne finiroit point; il faut nécessairement faire un choix des pensées les plus propres au but, que l'on se propose. C'est en quoi consiste l'art & l'habileté d'un Orateur. A moins que d'être stupide & sans *lecture*, il n'est pas possible de manquer absolument de matiére, quand on a quelque verité, ou quelque fait à traiter; mais à moins que d'entendre l'art de penser juste & d'y avoir fait souvent de longues & de profondes réflexions; à moins que d'avoir du goût, & du discernement, on fait ordinairement un mauvais choix entre les choses qui se présentent à l'esprit. On s'étend beaucoup sur ce qui est peu important, on s'attache même à des choses qui ont une liaison trop éloignée avec le sujet, que l'on traite: pendant que l'on omet celles qui sont les plus importantes & les plus essentielles, ou qu'on ne les touche que légerement. C'est ce qui arrive tous les jours, sur tout aux Prédicateurs; qui, sans entendre les regles de l'Art, n'apprennent à prêcher que par coûtume.

Mais pour dire quelque chose de plus particulier, on commet en cette occasion principalement trois fautes; qui ne paroissent pas telles aux yeux de ceux qui ne savent pas distinguer la veritable Eloquen-

quence de la fauſſe, mais qui n'en ſont pas moins grandes, & qui, à cauſe de cela même, produiſent de très-mauvais effets.

La premiére, c'eſt qu'une infinité de gens s'imaginent que pourvû qu'ils parlent beaucoup, de ſorte que la matiére ne leur manque point, c'en eſt aſſez pour paſſer pour éloquens ; à moins qu'ils ne ſoient d'ailleurs tout à fait deſtituez des talens exterieurs, qui regardent le ſtile & la prononciation. Parler une heure, ou deux, ſur un pied de mouche, quoi que ſans choix & ſans diſcernement, paroît la plus belle choſe du monde ; pourvû qu'on n'héſite point, & qu'on s'émeuve beaucoup. On s'imagine d'aquerir la réputation d'homme d'eſprit, en dépit du bon ſens ; comme ſi l'un pouvoit être, ſans l'autre. Il en eſt de même des Auteurs, que des Orateurs ; quoi qu'ils devroient être d'autant plus ſeveres dans le choix de leurs penſées, qu'un Lecteur eſt infiniment plus difficile à contenter, qu'un Auditeur. Cependant pourvû qu'ils puiſſent faire un gros Livre & que les paroles ne leur manquent pas, quand on les attaque ; ils croient ſatisfaire parfaitement à toutes les difficultez, & répondre à toutes les objections. Auſſi cette eſpece de gens attaque univerſellement tout ce qui ne s'accommode

mode pas avec ses passions ; dans la confiance qu'un torrent de paroles les tirera facilement d'affaire, & que ce secours ne leur manquera jamais. Je connois un homme de ce caractere, qui croit que parler & prouver c'est tout un ; de sorte que quand il a beaucoup parlé, il s'imagine qu'il a apporté quantité de preuves, & qu'au contraire ceux qui parlent peu ne prouvent rien. Il se persuade que l'on compte les periodes sur le papier, comme l'on compte les soldats dans les armées ; & que plus on emploie d'encre, plus on a d'apparence de raison. On peut appliquer à cet homme-là ce mot de † *Sallufte : satis loquentiæ, sapientiæ parum*, assez de paroles, mais peu de bon sens. Au contraire ceux qui sont veritablement éloquens, après s'être formé une idée nette des propositions qu'ils veulent prouver, (car enfin c'est là le but de tous les discours, quels qu'ils puissent être, s'ils sont raisonnables) cherchent entre les preuves, que l'on en peut donner, celles qui leur paroissent les plus simples, les plus directes, & les plus sensibles, & abandonnent tout le reste. Ils embellissent ensuite les preuves, qu'ils ont choisies, de tous les ornemens, dont la solide Eloquence a accoûtumé de se servir, & dont je parlerai dans la suite de ces réfle-

† *Voiez Aulugel. le Liv. I. c. 15.*

flexions. Lors qu'ils ont un ſujet abondant, & qui mérite que l'on s'y étende, ils parlent plus long-temps ; quand leur ſujet eſt ſtérile, ou qu'il ne s'agit point d'une choſe, qui mérite qu'on en traite fort au long, ils finiſſent plûtôt. En un mot, ils étendent leurs diſcours, ſelon la nature de leur ſujet ; au lieu que les autres amplifient leurs ſujets, ſelon l'envie démeſurée qu'ils ont de parler, ou d'étaler leur prétenduë Eloquence. Les premiers parlent, quand ils ont à dire quelque choſe, qui mérite d'être écouté ; & les derniers ne ſe taiſent jamais, que lors que perſonne ne les écoute.

La ſeconde faute, que l'on remarque dans ceux, qui n'ont qu'une fauſſe Eloquence, & qui concerne le choix de ce qu'on doit dire ; c'eſt qu'ils croient que s'il ne leur eſt pas permis de dire tout ce qui leur vient dans l'eſprit, ils ne ſont néanmoins pas obligez de n'emploier que des preuves concluantes. Ils ſont perſuadez, qu'on les doit regarder comme des gens, dont le diſcernement eſt délicat, lors qu'ils n'emploient aucun raiſonnement, qui ſoit palpablement abſurde, ou qui choque l'imagination. Les plus légeres vrai-ſemblances, & les plus incertaines probabilitez leur ſuffiſent. Ils confondent perpe-

tuel-

tuellement le possible avec le vrai-semblable, & le vrai-semblable avec le vrai. Leurs discours & leurs ouvrages sont pleins de raisonnemens de cette nature, qui ne souffriroient pas plus l'examen de la Logique, qu'un metal doré ne souffriroit l'épreuve de la Coupelle. Si on les réduisoit en syllogismes, & que l'on prit garde avec soin à l'ambiguité des mots, & aux principes qu'ils supposent ; on s'appercevroit d'abord, que ce ne sont que de purs sophismes, fondez sur des équivoques ou sur des suppositions insoûtenables. On verroit qu'en raisonnant de la sorte, il n'y a rien qu'on ne pût combattre, & que l'on ne pût prouver. On trouve quantité d'exemples de ce que je dis, dans les Ecrits des anciens Philosophes & des Peres de l'Eglise ; sur tout quand ils disputent, ou qu'ils raisonnent sur le Vieux Testament. A chaque pas, on voit des suppositions tout à fait incertaines, & qu'il seroit impossible de prouver, si on les nioit ; & des raisonnemens qui ne sont appuiez que sur l'ambiguité de quelques mots, qu'ils ne se sont pas voulu donner la peine d'éclaircir, pour avoir occasion de raisonner à perte de vuë. On me dira peutêtre que l'on doit parler plus respectueusement des Peres ; & que le consentement de l'Antiquité à

rai-

raisonner de la sorte, prouve que cette maniére de discourir est bonne. Mais il ne s'agit pas ici de dogmes de Théologie, sur lesquels on a accoûtumé de faire valoir leur autorité; il s'agit de Logique, où il n'y a point d'autorité à citer, que les Regles de l'Art. Quiconque les viole est condamnable, devant le tribunal des Logiciens; fût-ce même un Concile Ecumenique, confirmé par plusieurs autres. Il n'y a point d'autorité au monde, qui puisse faire des loix arbitraires du bon raisonnement, ou changer un sophisme en un bon syllogisme, ou faire qu'un raisonnément juste devienne sophisme, sans y rien changer. Il n'y a personne, qui puisse accorder des immunitez contre les droits de la Raison, ou faire quelque exception en faveur de qui que ce soit. Il faut observer ses Regles, ou subir sa condamnation. Les veritables Rhétoriciens suivent, en cette occasion, l'autorité des Philosophes, ou plûtôt les lumiéres inviolables du Bon Sens. Ils soûtiennent que quand il s'agit de prouver solidement quelque chose, on ne doit emploier que des raisons concluantes. Si l'on veut se servir de raisonnemens vrai-semblables, ce que l'on en conclut ne peut pas être plus assuré, que les preuves qu'on en donne; l'on ne peut le débi-

débiter, que pour vrai-ſemblable. Comme il y a divers degrez de vrai-ſemblance, on doit auſſi avoir égard à cela, & ne donner jamais de légeres probabilitez, que pour ce qu'elles valent.

Dans la Juriſprudence, par exemple; il n'y a point d'autorité, qui puiſſe faire paſſer une mauvaiſe conſéquence pour bonne. Quand il s'agit de prouver quelque choſe, par une Loi, ou par un Acte; il faut faire voir clairement que les termes de la Loi, *ou* de l'Acte ne peuvent pas être entendus d'une autre maniére. La vrai-ſemblance, ſur tout lors qu'elle eſt légere, ne ſert qu'à ſe faire condamner; car l'Avocat de la partie, pour peu qu'il entende le mêtier, ne manque jamais de faire voir, que l'on ne dit rien de concluant; & les Juges demandent des preuves ſolides & non de ſimples conjectures. Si quelcun s'aviſoit de raiſonner, dans le Barreau, ſur les Loix, comme fait *Origene* ſur la Bible; il ſeroit ſifflé, & n'auroit en peu de temps aucune cauſe à plaider, à moins qu'il ne changeât entiérement de méthode. Qu'on diſe tout ce qu'on voudra, les Peres n'aiant point eu de privilege du Ciel, qui les exemptât de ſuivre les Loix de la bonne Logique; rien ne nous peut obliger de croire que des raiſonne-

mens, qui seroient mauvais par tout ailleurs, sont bons dans leurs Ecrits.

Cependant en bien des lieux, ceux qui se destinent à la Chaire les lisent, pour se former, sur leur éloquence, & pour se servir, dans le besoin, de leurs paroles ou de leurs raisonnemens; & comme ils n'osent pas emploier les regles de la Logique, pour les examiner, ils apprennent peu à peu à raisonner comme eux, & à déclamer ensuite contre la Raison; de peur, comme il semble, qu'on ne s'apperçoive de leurs Sophismes. C'est là un des plus grands défauts de l'éloquence de la Chaire, telle qu'on l'estime dans les lieux, où les Peres passent pour des modeles. Il faut laisser sa Raison & sa Logique à la porte de l'Eglise, pour être édifié des prédications. Aussi ces suppositions arbitraires & ces raisonnemens irréguliers ont fait dire aux Italiens, de ces sortes de discours, que *il creder è di cortesia*, que ce n'est que par civilité, pour ceux qui les débitent, qu'on ne les rejette pas. Lors qu'ils entendent quelque fausse pointe, ou quelque raisonnement peu juste, ils répondent aussi, à cause de ce que je viens dire, *guardate questo per la predica*, gardez ces sottises pour quand vous prêcherez. Ils sont convaincus, par l'experience, que bien

des choses, que l'on souffre dans la Chaire, seroient ridicules dans une conversation sérieuse de personnes raisonnables.

Au contraire, la veritable Eloquence ne souffre que l'on débite pour vrai, que ce que l'on prouve d'une maniére, où les Logiciens ne trouvent rien à reprendre. Si l'on n'a, comme je l'ai dit, que des choses vrai-semblables, ou probables à proposer, elle veut que l'on en avertisse l'Auditeur. Comme elle n'a aucun dessein, que celui d'instruire, & d'instruire d'une maniére solide; en sorte que l'Auditeur soit non seulement persuadé sur le champ, mais encore que la verité qu'on lui a prouvée lui demeure dans l'esprit; elle n'emploie rien de ce qui peut le surprendre, ou l'éblouïr dans le moment, mais qui s'évanouït dans la suite du temps. Elle ne se sert que des lumiéres éternelles & invariables du Bon Sens, qui paroissent d'autant plus veritables, qu'on les examine de plus près.

Il y a néanmoins une occasion, où il est permis de se servir de raisonnemens foibles, pour un peu de temps. C'est lors que ceux qui nous écoutent, ou qui nous lisent en sont plus touchez, que par de bonnes raisons. On est alors obligé de s'accommoder à leur foiblesse, pour les gagner, & être ensuite en état de les mieux in-

instruire, dès qu'ils pourront écouter ce qu'on a à leur dire, sans préjugez. L'esprit de l'homme est fier & ombrageux, & il ne peut souvent être détrompé que par lui-même, en se servant adroitement des principes qu'il admet, comme s'ils étoient veritables; en sorte qu'il attribue le changement, qui se fait en lui, à ses propres lumiéres, & non à celles des autres. Il faut donc se servir de ses principes, qui sont souvent ou faux, ou incertains, comme s'ils étoient vrais; pour lui en faire tirer une conséquence, qu'il n'admettroit pas autrement.

Si l'on n'avoit à faire qu'à des esprits droits & sinceres, & qui ne cherchassent que la Verité, il n'y auroit qu'à la leur proposer clairement, pour les gagner. Mais il s'agit à tous momens de détromper des gens passionnez, & prévenus de mille préjugez contraires à la Verité. Il faut, autant qu'il est possible, raisonner avec ces gens-là, ou sur des principes communs, ou sur leurs propres idées. Si l'on témoigne que l'on est trop éloigné de leurs sentimens, & qu'on regarde leurs erreurs avec mépris, ils croient qu'on les méprise eux mêmes, & cette seule pensée ferme leur esprit à la Verité. C'est pour cela que les Maîtres de l'Art avertissent ceux qui veulent

lent persuader, de n'avancer quoi que ce soit, qui puisse blesser le moins du monde l'imagination de leurs Auditeurs, & leur faire soupçonner qu'on manque de respect, ou de consideration pour eux. On peut remarquer cette sage précaution, dans les premiers discours que les Apôtres firent autrefois aux Juifs & aux Payens, qu'ils ménagerent autant qu'il leur étoit possible. On peut voir là dessus le discours que S. Paul fait aux *Atheniens*, au Ch. XVII. des Actes, où il se sert de l'inscription d'un *autel*, & des paroles d'un Poëte Grec, en leur donnant le meilleur sens qu'*il se* pouvoit; pour tâcher de gagner ces Idolatres, comme par leurs propres principes. On voit aussi, dans ses Ecrits, qu'il ménageoit extrémement les esprits des Juifs, avant qu'ils l'eussent contraint, par leurs mauvais traitemens, à rompre avec eux & à s'adresser aux Gentils. En ces occasions, on dit bien des choses, qui supposent des opinions vulgaires que l'on ne croit pas néanmoins tout à fait veritables. Mais on n'en doit jamais venir là, que par force; c'est à dire, lors que la Verité seroit d'abord rejettée, si elle paroissoit telle qu'elle est en elle même.

La troisiéme faute, que l'on peut reprendre, dans l'Eloquence de bien des

gens, c'eſt qu'ils croient qu'on les doit regarder comme des Auteurs, ou des Orateurs judicieux & de bon goût, lors que leurs raiſons ſont bonnes & concluantes; ſans ſe mettre trop en peine, ſi elles ſont au ſujet, ou au moins ſi ce qu'ils ſe propoſent de prouver eſt précisément ce qu'ils prouvent. Ils n'expriment pas aſſez clairement les queſtions, dont il s'agit; & les raiſons, qu'ils emploient enſuite, ne conduiſent point le Lecteur ou l'Auditeur à reconnoître les veritez, qu'ils s'engagent de prouver. Ils choiſiſſent quelques raiſonnemens, qu'ils étendent par diverſes réflexions & qu'ils embelliſſent de pluſieurs exemples; ſans ſe mettre en peine d'autre choſe, ſinon ſi ce qu'ils diſent eſt vrai en ſoi même, & s'il a quelque rapport avec ce qu'ils ont entrepris de traiter. Ainſi ils donnent le change à leurs Auditeurs, & s'ils ne les trompent pas, dans le fonds des choſes; ils les trompent au moins, dans leur attente. Les Auteurs, que j'ai nommez, ſont pleins de cette ſupercherie, s'il eſt permis de parler ainſi. Le titre de leurs Ouvrages & les promeſſes qu'ils font d'abord de traiter de certaines matiéres, attirent le Lecteur, qui ſouhaite d'en être inſtruit. Mais dès qu'il s'eſt mis à lire, il s'apperçoit que ſon Auteur lui donne

toute autre chose, que ce à quoi il s'attendoit. Il ne peut s'empêcher de dire, *quo nunc se proripit ille?* où s'enfuit donc cet Auteur? Il semble que dès qu'il a voulu entrer en matiére, son imagination dereglée a emporté sa Raison, où elle n'avoit aucun dessein d'aller: comme un cheval fougueux emporte un homme, malgré lui, lors qu'il n'a pas assez de force ou d'adresse, pour le retenir & pour le conduire. Il court, avec beaucoup de force, il ne bronche point, mais il va là où on ne l'attendoit pas.

Au contraire, ceux qui savent parler & écrire selon les Regles de l'Art, proposent d'abord la question qu'ils veulent traiter, avec toute la clarté possible; en sorte que ni eux, ni ceux qui les écoutent, ou qui lisent leurs Ecrits, ne s'y peuvent pas tromper. Ils vont à leur but, par le chemin le plus droit & le plus assuré, & tout leur discours conspire, pour parler ainsi, à prouver la même chose. L'Auditeur, ou le Lecteur de son côté comprenant parfaitement ce qu'on a voulu démontrer, & les preuves que l'on en a apportées, se trouve satisfait & éclairé, d'une maniére à ne pouvoir jamais être trompé sur le même sujet, pendant qu'il se souvient de ce qu'il a ouï dire, ou de ce qu'il a lû.

LES défauts, que je viens de remar- *Mauvais*
 quer,

effets de la fausse Rhetorique. quer, dans la fausse Eloquence, sont au moins en partie la source de plusieurs desordres, que l'on voit dans le monde; ausquels il n'y a que la veritable Rhétorique, qui pût remedier.

Le premier, c'est que ceux qui se laissent toucher, par la multitude des paroles, par de mauvaises raisons, ou par des pensées qui ne sont rien au sujet, sont bien étourdis par le bruit des paroles & par le grand nombre des pensées; mais ils n'entendent rien, dans la matiére. Encore qu'ils s'imaginent avoir beaucoup profité dans les discours de cette nature, qu'ils ont ouïs, ou qu'ils ont lûs; ils ne sauroient dire ce qu'ils renferment, ni le réduire à certains chefs clairs & suivis. Tout est confus, tout est renversé, dans leur esprit; & comme la liaison & l'ordre servent infiniment à la mémoire, qui se trouble & s'efface sans leurs secours, ces gens-là ont bien tôt oublié ce qu'ils avoient lû, ou ce qu'ils avoient ouï dire.

Le second desordre, que cette Eloquence prétenduë produit, c'est que ceux, qui s'y accoûtument, perdent peu à peu l'esprit & le goût; & se trouvent enfin tout à fait incapables de juger de ce qu'il faut dire ou omettre, d'un bon, ou d'un mauvais raisonnement, de ce qui est à propos,

pos, ou non. Ils ne peuvent plus démêler ce dont il s'agit, de ce qui ne fait rien au sujet; ni discerner les preuves dont on se sert pour arriver à ses fins, de ce que l'on n'ajoûte que par ornement, ou à cause de la ressemblance.

Le troisiéme desordre, c'est que si le but *des* discours, que l'on fait, est de corriger les défauts des Lecteurs ou des Auditeurs, la multitude des paroles inutiles, la foiblesse des raisonnemens, & le mauvais choix des pensées ne produisent que très-peu d'effet. Comme on est persuadé, sans savoir pourquoi, & que l'on n'a aucuns principes clairs & suivis, pour se garentir de l'erreur & pour bien regler sa conduite; les mœurs se ressentent infailliblement du desordre de l'esprit, on fait du bien & du mal, sans les discerner assez distinctement, & la vie devient un mélange perpetuel d'un peu de Vertu & de beaucoup de Vices. On connoit confusément les Regles générales du bien & du mal, & on les applique presque au hazard aux actions particulieres de la vie.

Supposons au contraire que, par miracle, il arrivât que dans un Roiaume, ou dans une République, il n'y eût pas un Orateur public, (on voit bien que j'entens par là les Prédicateurs) ni pas un

Ecrivain, qui n'observât exactement les Regles de la bonne Rhétorique, dont j'ai parlé; je ne doute nullement que l'on ne vît bien tôt un changement considerable dans les discours, & dans la vie. Les Assemblées publiques seroient d'excellentes Ecoles, pour se former l'esprit & le cœur. On y apprendroit à ne se paier pas de paroles inutiles, à ne dire rien qui ne soit à propos, & à raisonner juste, sur les dogmes de la Religion, & sur la Morale; & ces lumieres se répandroient sur toute la vie & sur toutes les actions. On ne verroit plus tant de gens, qui ne font du bien que présque par hazard, & qui n'évitent le mal, que par bonheur; à cause des lumieres confuses & peu certaines, sur lesquelles ils reglent leur conduite. Mais il faut avouër, si l'on veut dire la verité, comme on le doit dans une chose de si grande importance, que l'on voit communément dix Orateurs propres à détruire, pour un qui est capable d'édifier solidement; de sorte qu'on ne doit pas s'étonner de voir la multitude ignorante tâtonner en plein midi, sans savoir quel chemin elle doit prendre, ou suivre aveuglément le premier qu'elle rencontre.

De la Disposition. II. En voilà assez sur *l'Invention*, qui est la plus importante partie de la Rhéto-

rique, & le fondement de toutes les autres; puis qu'il faut savoir ce que l'on doit dire, avant que de penser à le ranger, ou à l'exprimer. Il est néanmoins aussi d'une très-grande conséquence de bien disposer la matiére, que l'on a trouvée en méditant; parce que la disposition sert infiniment à faire bien entendre ce que l'on veut dire & à faire sentir la force des preuves, dont on se sert.

Les Rhéteurs donnent de bons préceptes généraux, concernant la disposition du discours, à l'égard de l'ordre que l'on doit garder entre les parties qui le composent, & de ce que l'on doit observer dans chacune de ces parties. Je ne trouve rien à redire dans ce qu'ils enseignent là dessus, & je croi que ceux qui parlent en public, font bien de relire de temps en temps les préceptes des Maîtres de l'Art, dont la plûpart sont fondez sur le Bon Sens. Mais il y manque une chose si considerable, que sans elle tous les préceptes ne servent de rien. C'est qu'ils ne disent presque rien de l'ordre essentiel des pensées, entre elles, dans chaque partie du discours & qui est absolument nécessaire; soit pour éviter les redites, soit pour instruire plus facilement & pour convaincre le Lecteur, ou l'Auditeur. Cet ordre

est

eſt non ſeulement néceſſaire, dans les Diſcours, que l'on prononce, ſans les publier en les imprimant; mais principalement dans les Livres, de quelque nature qu'ils ſoient. Cependant on peut dire que rien n'a été plus négligé, non ſeulement par les anciens Orateurs, mais ſur tout par les Philoſophes, dont la plûpart des diſcours ſont de veritables cahos. *Plutarque*, par exemple, parmi les Grecs, & *Seneque*, parmi les Latins, ont écrit avec la plus grande confuſion du monde. Les Auteurs Eccleſiaſtiques les ont imitez, en cela. On voit les uns & les autres commencer ſouvent à traiter un ſujet, ſans propoſer nulle part l'état de la queſtion, en termes clairs & ſans équivoques; & continuer à parler, ſans ſavoir ni d'où ils viennent, ni où ils vont, juſqu'à ce que leur imagination ne leur fourniſſe plus rien. Liſez & reliſez leurs Traitez, & leurs Diſcours, & vous en trouverez un très-grand nombre, où vous ne pourrez comprendre ni le principal deſſein, ni la méthode qu'ils ſe ſont pû propoſer pour l'executer. Les meilleurs ſont ceux, dont on peut apercevoir le but en gros, & dont on voit que la matiére ne s'éloigne pas, quoi qu'il n'y ait aucun ordre. Ils ramaſſent quantité de materiaux, pour

bâtir,

bâtir, comme il semble, un bel édifice; mais ensuite ils mettent ces materiaux l'un sur l'autre, sans ordre & sans aucunes Regles d'Architecture. Aussi est-il très-difficile de bien débrouiller cette confusion de pensées, & de se former une idée claire & suivie de leurs sentimens; & c'est en partie ce qui cause tant de disputes, concernant leur doctrine.

Il faut avouër que ceux qui parlent ou qui écrivent aujourdhui ont beaucoup plus de méthode, au moins pour la plûpart; & il est incontestable qu'en cela nous surpassons de beaucoup les Anciens, quoi qu'en puissent dire les admirateurs de l'Antiquité. Néanmoins il y a encore une infinité de gens, qui n'ont jamais fait aucun réflexion sérieuse, sur la méthode de disposer des raisons, d'une maniere propre à rendre le discours clair & concluant. S'ils réüssissent quelquefois en cela, c'est par hazard, & ils péchent le plus souvent contre les Regles les plus essentielles.

Ces Regles étoient demeurées comme cachées, parmi les Géometres, jusqu'au temps de *Descartes*, qui a fait voir le premier leur grande utilité, pour toutes sortes de matiéres. Depuis les ouvertures qu'il a faites en nôtre siecle là-dessus, plu-

sieurs

sieurs personnes ont étendu & rectifié même ses pensées ; comme on le peut voir dans *la Logique de Port-Roial*, & dans *la Recherche de la Verité*. On a aussi traité la même matiére, avec soin, dans * une Logique Latine imprimée deux fois à Amsterdam, depuis quelques années ; & l'on a montré au long l'usage que l'on en peut faire, dans toutes sortes de recherches. Ces Livres sont trop communs, pour les transcrire ici.

† *Logica Joannis Clerici, denuo edita anno* 1698.

Je dirai seulement en géneral, que ces Régles apprennent qu'il faut premierement avoir une connoissance exacte de la question, que l'on veut traiter, & l'exprimer sans équivoque ; en second lieu, qu'il faut la diviser en ses parties, si elle est composée de plusieurs propositions ; troisiémement qu'il faut ranger ces propositions, en sorte que les plus simples & les plus faciles marchent les premiéres ; quatriémement que les propositions qui suivent doivent naître de celles qui précedent, autant qu'il est possible. Il y a d'autres Regles particulieres, ausquelles je ne m'arrêterai pas. Il suffit de remarquer que l'on viole étrangement ces Regles génerales, & dans les Discours & dans les Ecrits. On se met à composer, sans bien savoir de quoi l'on veut traiter, &

après

après quelque division mal entendue, on dit en chaque partie ce qu'on croit y appartenir, sans se mettre en peine dans quel ordre on le range. Bien des gens même, qui se piquent de bel esprit, affectent de débiter leurs pensées sans liaison, & se contentent que chacune en particulier ait du rapport avec le sujet qu'ils traitent. On appelle cela écrire & prêcher *par pensées*. C'est ainsi qu'est écrite une bonne partie des Traitez, qui composent le fameux recueuil *des Essais de Morale*; dont on ne peut souvent comprendre le but, que fort en géneral, & dont la méthode est extrémement brouillée. Quoi que le stile en soit beau & pur, & qu'il y ait quantité de belles pensées détachées; ces Ouvrages, s'il faut dire librement ce que l'on en pense, pris en gros sont pleins de galimathias, & de sophismes; seulement, comme je croi, parce que ceux qui les ont composez, n'ont pas sû ce que c'étoit que bonne méthode, ou au moins l'importance qu'il y a à l'observer.

Cependant personne ne peut disconvenir de l'excellence des Regles, que l'on a rapportées; quand ce ne seroit que parce que toutes les veritez des Mathematiques en dépendent. On ne sauroit nier que l'ordre, qu'elles prescrivent, ne soit

ad-

admirable, & pour éclairer l'esprit & pour toucher le cœur des personnes raisonnables. On ne sauroit douter non plus qu'il ne soit très-commode, pour ceux qui composent. Ils se forment par-là un plan de ce qu'ils doivent dire, avec beaucoup de facilité, dès qu'ils y sont accoûtumez; & ils évitent les redites inutiles, & la peine de chercher des pensées détachées & de les lier ensuite, par des transitions forcées. J'avouë que ceux qui n'ont pas la coûtume de se former le plan, qu'ils doivent suivre, & qui ont contracté l'habitude de parler sans cela, s'en trouvent gênez; mais ceux qui raisonnent mal n'aiment pas, pour la même raison, les Regles du bon raisonnement. S'ensuit-il qu'ils ne doivent pas tâcher de se corriger, ou que les autres les doivent imiter?

On peut seulement m'objecter quelques sentimens des Rhéteurs. Ils disent, par exemple, * qu'il n'est pas bon de diviser sa matiére, avec exactitude, parce „ que cela semble trop étudié & que la plûpart des choses sont plus agreables, lors „ qu'elles paroissent inventées sur le champ „ & nées de la chose même, que lors que „ l'on juge que l'Orateur les avoit méditées chez lui. *Pleraque gratiora sunt, si inventa subitò, nec domo allata, sed inter dicen-*

* *Quintil. Lib. IV. c. 5.*

dicendum ex re ipsa nata videantur. Je réponds à cela que cette remarque peut avoir quelque lieu dans une replique, que fait un Avocat devant les Juges, où quelque chose peut paroître avoir été inventé sur le champ. Mais dans d'autres rencontres, où tout le monde sait que l'on vient préparé, ou dans ce que l'on écrit, & que l'on fait imprimer, cette espece de tromperie n'a aucun lieu. Aussi *Quintilien* ne fait cette remarque qu'à l'occasion des Avocats, pour lesquels principalement il a composé ses Institutions. Dans cette occasion, ceux qui ont une mauvaise cause à défendre, sont souvent obligez de se servir de divers artifices, qui sont indignes de l'Eloquence dont je parle, qui ne se propose jamais que de soûtenir la bonne cause. Tel est l'artifice, dont ce même Rhéteur parle dans la suite: „ Quelquefois, „ dit-il, il faut tromper le juge, & s'insi-„ nuer dans son esprit par divers artifices; „ en sorte qu'il croie que nous avons un „ dessein different de celui que nous avons „ en effet. On a quelquefois à proposer „ quelque chose de difficile à obtenir; & „ si le juge le prévoit, il en a peur, avant „ qu'on le dise: de même qu'un malade „ a peur des instrumens d'un Chirurgien, „ quand il les voit avant que le Chirur-

„ gien s'en serve. Mais si le discours entre „ dans l'esprit du juge, qui ne se défie de „ rien, & qui n'aiant point été averti ne „ se tient pas sur ses gardes; alors il produit „ des effets, que l'on n'auroit pû croire, si „ on les avoit promis. Cependant il faut „ non seulement éviter la division de ce „ dont il s'agit, mais même ne le traiter „ point. Il faut émouvoir les passions de „ l'Auditeur, & l'empêcher d'être trop „ attentif au fait. Car un Orateur ne se „ propose pas seulement d'instruire, mais „ bien plus encore d'émouvoir. Il n'y a „ rien de plus contraire à cela qu'une di- „ vision scrupuleuse & exacte, dans le „ temps où l'on tâche d'empêcher que le „ juge ne se serve de son jugement. *Interim verò etiam fallendus est judex, & variis artibus subeundus; ut aliud agi, quàm quod petimus, putet. Nam est nonnumquam dura propositio, quam judex, si providet, non aliter reformidat, quàm qui ferrum medici prius quàm curetur adspexit*, &c.

Il est vrai qu'il y a quelquefois des esprits si chagrins & si ennemis de la Verité, que la disposition la plus exacte des raisons, & la plus propre à faire paroître leur force ou leur foiblesse, les choque & les irrite; en sorte qu'il faut nécessairement prendre des chemins détournez

&pleins

& pleins de circuits, pour l'introduire dans leur esprit. Quand on a à faire à des gens de cette sorte, on est obligé de faire une exception à la regle génerale; dont autrement on ne doit jamais s'éloigner, sans nécessité. Comme le principal but de ceux *qui parlent*, ou qui écrivent est de persuader la Verité, il faut changer l'ordre, dans lequel elle éclate le plus, si cet éclat blesse trop la vuë de ceux qui ne l'aiment pas encore. Les préceptes de l'Art n'aiant été formez, par ceux qui en ont écrit, que pour nous conduire à ce but; il les faut nécessairement abandonner, lors qu'*ils* ne nous y conduisent plus. „ Ce seroit manquer de sens commun, que d'observer superstitieusement les préceptes, „ contre l'interêt de la cause, que l'on a „ entrepris de défendre. † *Amentis est, superstitione praceptorum, contra rationem causa trahi.*

† *Quint.* Lib. IV. c. 2.

Autrement & dans les Livres & dans les Discours, on doit suivre la méthode la plus exacte qu'il est possible; en sorte que l'on voie d'abord nettement quel est le dessein géneral qu'on se propose, & quelles en sont les parties, & que l'on s'apperçoive de l'enchainure de toutes ces parties & de tous les raisonnemens, dont elles sont composées. Cet arrangement porte

avec lui la lumiére & la conviction, comme je l'ai déja dit, & outre céla le Lecteur, ou l'Auditeur y est plus attentif & se lasse beaucoup moins. C'est le jugement de *Quintilien*, qui dit que „la divi-„sion, quand on s'en sert à propos, don-„ne beaucoup de lumiére & de grace au „Discours. Elle fait non seulement, ajoû-„te-t-il, que ce qu'on dit est plus clair; en „tirant comme d'une foule de pensées ce „que l'on a dessein de dire, & en le met-„tant devant les yeux des juges, mais „elle délasse encore l'Auditeur, en mar-„quant la fin de chaque partie: de même „que les milles, marquez sur les pierres „des grands chemins, délassent beaucoup „ceux qui voiagent. Car on a du plaisir „à apprendre combien on a déja fait de „chemin, & l'on acheve le reste, avec plus „de courage, quand on en connoit la lon-„gueur: parce que rien de ce, dont on „voit le bout, ne peut paroître long. † *Opportunè adhibita plurimum orationi lucis & gratiæ confert. Neque enim id solum efficit ut clariora fiant quæ dicantur, rebus velut ex turba extractis, & in conspectu judicum positis; sed reficit quoque audientem, certo singularium partium fine: non aliter quàm facientibus iter multùm detrahunt fatigationis notata, inscriptis lapidibus, spatia. Nam & exhausti laboris nosse*

† *Lib. IV. c. 5.*

se

se mensuram voluptati est, & hortatur ad reliqua fortius exsequenda scire quantum supersit. Nihil enim longum videri necesse est, in quo quid ultimum sit certum est. Que si la seule division produit cet effet, selon cet habile Rhéteur, que ne doit-on pas attendre de toute la méthode, qui doit regner dans chaque partie du discours, & qui présente tous les raisonnemens dont elle est composée, dans leur ordre naturel?

Il n'y a guere aujourdhui d'Auteur, ni d'Orateur, qui écrive tout à fait sans division, comme *Plutarque* & *Seneque* l'ont fait, & comme quantité de Peres Grecs & Latins l'ont pratiqué; mais il y en a plusieurs, qui divisent mal leur sujet, & qui n'observent aucun ordre ni entre les parties génerales, ni entre les raisonnemens particuliers. Cela vient premiérement de ce qu'ils n'ont pas d'idée assez étendue de ce qu'ils veulent dire, & qu'ils divisent leur sujet, avant que de bien en connoître les parties; secondement de ce qu'ils ignorent les regles de la bonne division, ou qu'ils n'y pensent pas; & enfin de ce qu'ils ne savent point de quelle conséquence il est de faire préceder les idées les plus simples à celles qui sont plus composées. Pendant que ceux qui parlent & qui écrivent ignorent ces

principes géneraux de la Logique; il est impossible qu'il n'y ait beaucoup de confusion dans leurs discours, & par consequent beaucoup d'obscurité; ce qui diminue l'attention de ceux qui les écoutent ou qui les lisent, & qui leur cause nécessairement de l'ennui. Je suppose que les discours soient bons en eux mêmes, & qu'un homme instruit dans la méthode de ranger ses pensées pourroit en faire des discours exacts & solides. Mais c'est bien pis, quand ce n'est qu'un tissu confus de mauvais raisonnemens, & dont on ne pourroit rien faire de bon, dans quelque ordre qu'on les mît. La confusion sert alors comme de nuage, pour cacher la foiblesse des raisons, à ceux qui ne veulent pas se donner la peine de les examiner de plus près, ou qui n'en sont pas capables.

De l'Expression.

III. QUOI QUE l'*Invention* & la *Disposition* des pensées soient les deux premieres parties de la Rhétorique, & que personne ne puisse prétendre à l'Eloquence veritable, sans observer les Regles que l'on a rapportées, touchant l'une & l'autre, il est néanmoins certain, que si l'on n'ajoûtoit à cela ce que les Maîtres de l'Art demandent que l'on observe dans l'*Eloquqution*, on ne sauroit passer pour éloquent.

Car

Car enfin les pensées pourroient être justes & bien rangées, sans être, par exemple, intelligibles, à cause du mauvais choix des expressions. Or un discours inintelligible ou seulement difficile à entendre, ne sauroit passer pour éloquent. On doit dire la même chose des autres défauts du stile, sur lesquels on peut consulter les Rhéteurs. Lors qu'il ne s'agit que de se satisfaire soi-même, en pensant, ou en écrivant, il suffit d'observer les Regles, qui regardent l'*Invention* & la *Disposition*; mais quand il faut communiquer ses pensées aux autres, elles doivent être conçuës en des termes clairs & qui puissent faire sur leur esprit l'effet que l'on souhaite.

On se propose trois choses, en parlant, ou en écrivant, ou au moins une ou deux. C'est d'*instruire*, *de donner du plaisir*, *& d'émouvoir les passions*. On peut aussi réduire à trois sortes de choses tout ce dont on entreprend de parler. La premiere est de ce qui regarde la vie commune, ou des choses de pure spéculation, qui d'elles mêmes ne sont propres à exciter aucun mouvement dans l'esprit de ceux qui les écoutent. La seconde est de ce qui est un peu plus relevé, mais qui n'a pourtant rien d'extraordinaire, ni de grand. La troisiéme est des choses grandes

& peu communes, dans le bien & dans le mal. Les premieres demandent un stile simple & propre; les secondes une éloquution un peu plus relevée; & les troisiémes un stile sublime. On doit regarder, comme une Loi inviolable, celle qui ordonne de proportionner le stile à la matiére & au dessein que l'on a. Il ne doit pas être plus permis d'emploier un stile bas, quand il s'agit de grandes choses: ou un stile relevé, quand on parle de matiéres vulgaires; qu'il n'est permis d'habiller un homme fait des habits d'un petit enfant, ou un petit enfant des habits d'un homme fait. Il doit encore être aussi défendu d'emploier un stile figuré & enflammé, lors qu'il ne s'agit que d'instruire; qu'il doit être défendu de crier au feu, lors que l'on voit bruler un morceau de papier. Au contraire, on doit regarder comme une nonchalance impardonnable, celle de ceux qui expriment de grandes choses, dans un stile froid & rampant. C'est là ce qu'on peut dire en géneral du stile, & c'est à quoi se réduisent les principales Regles de la Rhétorique, concernant l'expression.

„Celui-là sera éloquent, dit un grand „Orateur, qui parlera en sorte qu'il prou„ve, qu'il donne du plaisir, qu'il émeu-

„ve.

„ve. Il faut nécessairement prouver ce
„que l'on avance; l'agrément du discours
„demande qu'on réjouïsse l'Auditeur;
„& pour vaincre, il faut l'ébranler.
„Cette seule chose sert plus que tou-
„tes les autres à gagner son procès. Il
„y a autant de differences de stile, qu'il
„y a de devoirs imposez à l'Orateur. Les
„expressions exactes servent à prouver,
„le stile mediocre à réjouïr, & le stile
„véhement à émouvoir; & c'est en quoi
„consiste toute la force du discours.* *Erit eloquens is, qui——ita dicet, ut probet, ut delectet, ut flectat. Probare necessitatis est, delectare suavitatis, flectere victoria; nam id unum ex omnibus ad obtinendas causas potest plurimùm. Sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi; subtile in probando, modicum in delectando, vehemens in flectendo; in quo uno vis omnis Oratoris est.* Il fait voir ensuite que le jugement de l'Orateur paroît principalement, dans l'observation du *decorum* à l'égard de la matiére. Tout son discours mérite d'être lû, mais je ne puis le rapporter ici.

* *Cicero in Oratore*, C. 21.

Avant toutes choses, il faut savoir exactement la Langue, dont on se sert; c'est à dire, les sens propres & figurez de chaque mot & tout ce qui concerne la Grammaire de cette Langue; ce que l'on

apprend par l'usage & par la lecture des bons Auteurs. C'est ce que l'on doit avoir fait, dès son enfance; de peur que si l'on attend trop tard, on n'ait un stile formé comme par hazard, avant que de bien posseder sa langue maternelle, ce qui arrive assez communément. Alors il n'est plus temps d'étudier sa Langue; les affaires indispensables de la vie, & la coûtume que l'on a contractée de parler mal, ne permettent pas qu'on s'y applique assez, pour se corriger des fautes ausquelles on est accoûtumé depuis plusieurs années. Si l'on peut dire cela, avec verité, de la Langue maternelle; on l'experimente bien davantage, quand il s'agit de Langues mortes, ou étrangeres.

Dès que l'on a assez de goût, pour distinguer un discours écrit élegamment d'un autre qui ne l'est pas, & pour prendre du plaisir à le lire; on est en état d'écouter & de comprendre les leçons des Rhéteurs. La premiére chose que l'on doit faire, pour pouvoir parvenir quelque jour à la veritable Eloquence, c'est de s'accoûtumer à écrire en termes propres & simples; en sorte que l'on ne commette aucune faute, s'il est possible, contre la proprieté du Langage, ni contre la netteté du stile. Comme la principale raison, pour laquelle

le on parle, est pour être entendu: la première chose, que l'on doit tâcher d'acquerir, c'est l'habitude de parler si bien que non seulement on puisse deviner nos pensées, mais encore qu'il ne soit pas possible de ne les entendre pas quand nous ne voulons pas parler obscurément, à dessein.

Cela devroit être facile, puis que les maniéres de parler les plus simples & les plus naturelles devroient se présenter d'abord à l'esprit; mais on est environné, dès l'enfance, de gens qui s'expriment mal, & qui n'ont aucun goût pour ces sortes de choses; de sorte qu'il faut nécessairement emploier l'étude pour apprendre ce que la nature devroit avoir enseigné. Parmi les Grecs, il y avoit des Grammairiens, chez qui l'on envoioit les enfans dès qu'ils savoient lire & écrire, pour apprendre mieux leur propre Langue qu'ils ne le pouvoient faire ni chez leurs parens, ni par l'usage ordinaire de la vie. Parmi les Romains, on enseignoit non seulement le Grec, mais encore le Latin. Il devroit y avoir de même aujourdhui des Grammairiens gagez du Public, qui enseignassent à la Jeunesse les Langues modernes; & je m'étonne qu'on n'ait encore fait, en aucun lieu, de semblables établissemens;

car

car enfin il n'y a point de nation qui n'aime à entendre parler sa Langue avec politesse, & quelques unes même se sont beaucoup appliquées à la polir.

Ceux qui ne savent ce que c'est que d'écrire en termes propres & purs & de s'exprimer avec netteté, s'imaginent qu'il n'y a rien de si facile, & qu'il est bien plus difficile de parler d'une maniére plus relevée. Ils croient qu'il faut beaucoup plus de génie, pour décrire quelque accident tragique, en termes pompeux, que pour parler avec netteté de ce qui arrive ordinairement dans la vie. Mais c'est en quoi, ils se trompent extrémement. Il est beaucoup plus facile d'imiter, par exemple, les endroits enflez de *Seneque*, ou de *Lucain*, que d'imiter la simplicité de *Terence*, & de quelques unes des Epigrammes de *Martial*. Je soûtiens que ceux qui sont capables d'écrire comme *Terence* pourront s'élever, s'ils veulent, au sublime de *Lucain*; mais je défie ceux, qui n'ont cultivé que le stile relevé, d'imiter jamais *Terence*. Pour parler d'une Langue moderne, je suis persuadé que *Brebeuf*, qui, comme l'on sait, a traduit la Pharsale en vers aussi enflez que ceux de l'Original, n'auroit jamais pû faire deux ou trois pages du Misanthrope de *Moliere*;

& que *Moliere* au contraire, s'il avoit voulu s'en donner la peine, se seroit guindé aussi haut que *Brebeuf*. On a des pieces de *La Fontaine* qui sont aussi bonnes en stile Heroïque, qu'une infinité d'autres de gens qui n'ont jamais écrit qu'en stile relevé; mais on n'a rien de ces génies sublimes, qui approche de ses Fables.

Ce que l'on dit ici peut paroître un paradoxe à ceux, qui n'y ont pas assez reflêchi; mais pour s'en convaincre, ils n'ont qu'à essaier d'imiter quelque Auteur, qui ait écrit en stile simple & propre, & qui soit estimé dans son espece; & en suite tâcher d'imiter le stile sublime de quelque Ecrivain plus relevé. Ils se convaincront, par leur experience, que les anciens Maîtres de l'Art avoient raison de juger le premier plus difficile, que le second, quoi que cela ne paroisse pas du premier abord. † *Orationis subtilitas imitabilis quidem illa videtur esse existimanti, sed nihil est experienti minùs.* „ L'exactitude du dis„cours paroît facile à imiter, quand on se „contente d'en juger sans l'essaier; mais „quand on l'essaie, on s'apperçoit qu'il „n'y a rien de moins facile. *Horace* a dit de même, en parlant du stile naturel de la conversation: „ Je ferai des vers compo„sez d'expressions connues, en sorte qu'en „les

† *Cicero in Oratore. c.* 23.

„ les lisant chacun pourra esperer d'en fai-
„ re autant; & que ceux qui oseront
„ l'essaier sueront beaucoup, & prendront
„ bien de la peine inutilement; tant l'or-
„ dre & la liaison ont de force, & tant d'é-
„ legance l'on trouve dans un stile pris du
„ langage commun.

† Art. Poët. vers. 240.

† *Ex noto fictum carmen sequar, ut sibi quivis*
Speret idem; sudet multùm, frustráque laboret
Ausus idem; tantùm series juncturáque pollet!
Tantùm de medio sumtis accedit honoris!

„ Ce talent, dit un autre, est négligé
„ par beaucoup de gens, qui ne recher-
„ chent que les acclamations de la multitu-
„ de; qu'ils ont appostée pour leur ap-
„ plaudir, ou qui se trouve par hazard
„ autour d'eux, & qui ne peuvent souffrir
„ le silence, que l'attention produit. Il
„ leur semble qu'ils ne sont pas éloquens,
„ s'ils n'étourdissent tout ce qui les en-
„ vironne de cris & de clameurs. Ils croient
„ qu'il n'appartient qu'à la conversation
„ de décrire ce dont il s'agit, en termes
„ vulgaires, & que les ignorants même le
„ peuvent faire; au lieu qu'on ne sait s'ils
„ ne

„ ne font pas ce qu'ils méprisent comme „ facile, parce qu'ils ne le veulent pas, „ ou parce qu'il leur est impossible. Car il „ n'y a rien dans l'étendue de l'Eloquence, „ que ceux qui ont tout essaié trouvent „ si difficile à imiter que ce que tout le „ monde croit qu'il auroit dit de même, „ lors qu'il l'a oüi; parce que l'on ne croit „ pas que ce stile est élegant, mais qu'il est „ sincere. L'Orateur ne parle jamais „ mieux, que lors qu'il paroît dire la verité.

* *Neque enim aliud in eloquentia cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod se dicturos fuisse omnes putant, postquàm audierunt; quia non bona judicant illa, sed vera. Tum autem optimè dicit Orator, cùm videtur vera dicere.* * *Quintil. Lib. IV. c. 2.*

Si l'on en doit croire chacun, dans son mêtier, lors qu'il n'a aucun sujet de cacher la Verité; on ne peut pas douter de ce que ces trois grands Maîtres, dans l'Art d'écrire en vers & en prose, viennent de nous apprendre. Ce stile, qu'ils louënt si fort, n'est composé que d'expressions pures & propres, de métaphores peu recherchées, & de figures qui naissent de la chose même, & ausquelles on n'a recours que par nécessité, & pour se faire mieux entendre. Le principal écueuil, que l'on tâche d'éviter dans ce langage simple & naturel, c'est l'obscurité; & c'est pour cela

cela que l'on fuit avec soin tout ce qui la peut produire, comme les termes équivoques, & trop figurez, & le mauvais arrangement des mots & des pensées. C'est là le stile qu'il faut emploier pour instruire; c'est là le langage de la Verité, qui ne demande qu'à paroître toute nuë aux yeux des hommes. Ceux qui n'ont d'autre dessein que de la faire connoître, se servent de cette maniére de s'exprimer, où tout est souvent négligé, excepté la netteté, & où la négligence est, selon le jugement de *Ciceron*, „ une négligence qui „ n'est pas desagréable, & qui est d'un „ homme qui se met plus en peine de la „ chose, que des paroles * *non ingrata negligentia, de re hominis, magis quàm de verbis, laborantis.*

* *In Orator. c.* 23

Ceux qui peuvent parler & écrire de la sorte, évitent deux défauts, qui me paroissent capitaux dans ceux qui ne se plaisent qu'à la déclamation. Le premier c'est l'obscurité, qui est la plus grande faute que l'on puisse commettre en parlant; lors qu'on ne parle que pour être entendu, comme je le suppose. Cette faute est ce qui regne principalement, dans le stile des Déclamateurs, qui ne disent rien naturellement, mais qui enveloppent tout de maniéres de parler figurées, de peur de tomber

tomber dans le ſtile froid & qui ne donnent d'idée claire & complette de rien; de ſorte qu'il eſt très-difficile de ſavoir exactement ce qu'ils ont voulu dire. C'eſt un défaut que l'on peut reprocher à la plûpart des Peres Grecs & Latins, qui haranguent preſque toûjours, & qui évitent les expreſſions nettes & propres, avec autant de ſoin que les Orateurs Atheniens les recherchoient. Auſſi preſque tout eſt déguiſé & enflé chez eux, d'une maniére ſi extraordinaire, qu'on a toutes les peines du monde à les entendre; quand il s'agit d'une matiére, qui eſt un peu obſcure en elle même. Quelquefois ils outrent ſi étrangement les choſes, qu'on ne ſait s'ils parlent ſérieuſement, ou s'ils ont deſſein d'impoſer ſeulement à la populace. C'étoit à la verité le défaut du temps, autant que celui des perſonnes; car l'Eloquence de ces temps-là étoit auſſi differente de celle des anciens Orateurs Atheniens, ou Romains: qu'une femme fardée & accablée, pour ainſi dire, de parures exceſſives l'eſt d'une femme vêtue modeſtement. Ainſi il leur faut pardonner ce défaut, mais on doit bien ſe garder de l'imiter. On peut voir cette matiére traitée plus au long, * dans les Auteurs qui ont fait l'hiſtoire de la Rhétorique.

* *Vide Artem Crit. P. 1. S. 1. Capp. 15. & 16.*

Un

Un autre défaut, que l'on ne trouve point dans le stile simple & naturel, c'est que l'on n'y voit rien qui puisse faire soupçonner ceux qui s'en servent d'une envie, qui nuit extrémement à ceux qui veulent persuader. C'est l'envie de paroître éloquent, dont un Auditeur raisonnable ne peut s'appercevoir, sans soupçonner que l'Orateur qu'il écoute, ou l'Auteur qu'il lit, se propose bien plus d'étaler son éloquence; que de lui apprendre la Verité, ou de lui dire quelque chose d'utile. Il croit dès lors que celui qui parle pourroit bien n'être pas persuadé lui même de ce qu'il dit; qu'il a seulement choisi ce sujet, pour aquerir de la réputation, en le traitant éloquemment. D'ailleurs quand on est bien touché de quelque chose, & que la nature toute seule parle; on ne voit dans le discours aucuns des ornemens recherchez de la Rhétorique, mais seulement ceux qui naissent du sujet, sans que l'on y pense. C'est ce que l'on peut rémarquer dans les Tragedies même, quand elles sont bien faites.

† *Horat. de Arte Poët. vers. 95.*

† *Et Tragicus plerumque dolet sermone pedestri.*
Telephus & Peleus, cùm pauper & exsul uterque,
Projicit ampullas & sesquipedalia verba,

Si

Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

„Les Poëtes Tragiques même expri-
„ment la douleur, en un langage com-
„mun. Telephe & Pelée, lors que l'un
„& l'autre est pauvre & exilé, abandon-
„nent entierement les discours empoulez,
„& les grands mots, quand ils veulent
„toucher le spectateur par leurs plaintes.
La raison de cela est que l'on ne peut être touché, que de la représentation naturelle d'une passion, & que toute affectation choque. Je suis persuadé qu'un discours simple, pourvu qu'il soit prononcé naturellement, émeut plus les Auditeurs de bon goût, que les plus grandes figures; & que même sur le papier, il est plus touchant, qu'un discours conçu dans un stile beaucoup plus relevé.

J'avouë néanmoins qu'il y a des rencontres, où il faut nécessairement s'élever au dessus du stile vulgaire; comme quand on louë, ou que l'on blâme quelque chose, & que l'on veut exciter l'admiration, ou la haine; & en géneral quand il s'agit de quelque sujet plus relevé, que ce qui arrive ordinairement. En cette occasion, le Lecteur ou l'Auditeur veut bien que l'on ait recours aux figures de la Rhétorique. Comme il ne s'agit pas tant alors de l'instruire, que de le rejouïr, ou d'exci-

ter en lui des passions plus turbulentes que la pitié, il souffre ces ornemens, & même il s'y attend; de sorte que si on le trompe, on s'attire son mépris; & il n'est plus attentif à ce qu'on lui dit. Il croit qu'il mérite que celui qui parle, ou qui écrit, pour l'entretenir, ne le fasse que bien préparé, & ne lui dise que des choses, qui ne tombent pas communément dans l'esprit de tout le monde.

Quand l'occasion est extraordinaire, ou que le sujet est naturellement relevé, on s'attend à un stile sublime, qui enleve, qui ravit, & qui tourne l'esprit de quelque côté que l'on veut. C'est ce stile merveilleux, dont *Longin* a fait un Traité qui est entre les mains de tout le monde, sur tout depuis qu'il a été traduit en François.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces deux dernieres especes de stiles, qui sont, ou qui doivent être proprement le stile des Sermons; si l'on en excepte les endroits, où l'on ne fait qu'expliquer la matiére, sans en tirer aucune conséquence, ni en faire aucune application aux Auditeurs. Il suffira de dire que ceux qui aspirent à cette éloquence ne sauroient trop lire les endroits des Maîtres de l'Art, où ils en traitent. Une infinité de gens confondent le stile relevé, avec l'enflure, & s'ima-

maginent ravir d'admiration tout le monde; lors qu'ils se perdent dans les nuës, & qu'ils s'attirent au contraire le mépris des gens de bon goût. Cela vient de ce qu'ils n'ont pas assez fait de réflexion sur les Regles de l'Art, & qu'ils ne savent pas, qu'il n'y a que les choses en effet sublimes, dont on doive parler en termes magnifiques.

On peut faire quelques objections, qui paroissent d'abord considerables, contre ce que je viens de dire de l'Eloquence. C'est que quantité d'Anciens, que j'ai dit avoir commis de très-grandes fautes, contre les Regles, & plusieurs Modernes qui les ont imitez, ont passé en leur temps & passent encore pour des Modeles d'Eloquence, dans l'esprit d'un très-grand nombre des personnes, qui entendent la Rhetorique, & qu'on ne sauroit traiter de gens de mauvais goût. On peut dire de plus que l'on voit tous les jours des Ouvrages reçus, avec de grands applaudissemens; & que l'on entend de même, avec admiration, des discours, où l'on n'observe presque aucunes des Regles dont on a parlé. Comme l'Eloquence, dira-t-on, n'est que pour ceux à qui l'on a à faire; dès que l'on a trouvé le secret de leur plaire, & de les toucher, en parlant, ou en écri-

Objections contre ce qu'on a dit.

vant, on a droit de prétendre à l'Eloquence, quoi qu'en puiſſent dire les Rhéteurs.

Si les Regles de Rhetorique, que l'on a établies, & qui ſont pour la plûpart appuiées de l'autorité des plus fameux Rhéteurs, étoient des Lois arbitraires, & fondées plûtôt ſur l'uſage de quelque Langue, qui dépend du caprice de la multitude, que ſur la Raiſon, qui ne change jamais; j'avouë qu'on leur pourroit oppoſer des exemples, & contrebalancer le poids, qu'elles peuvent avoir, par la réputation de ceux qui les ont violées. Mais étant bâties ſur des fondemens inébranlables, on ne peut que conclurre que le goût de ceux qui ont admiré les premiers ceux qui les négligeoient étoit un goût dépravé, & que s'il y a des gens d'eſprit, qui continuënt à louër la mauvaiſe Rhétorique des ſiecles paſſez, ils ne font en cela que ſuivre la coûtume, ſans conſulter leur Raiſon, & que redire, ſans examen, ce qu'on leur a dit dès leur enfance. On ne peut faire paſſer les Peres & les Philoſophes qui ont vécu depuis Jeſus-Chriſt, pour de bons raiſonneurs, ni pour des Auteurs méthodiques; mais comme ils étoient les plus habiles gens de leurs ſiecles, & quelquefois même très-rédoutables, par leur

autorité & par leurs cabales, on les a infiniment louëz de leurs temps, & dans les siécles suivans, qui ont été encore plus ténebreux que les leurs. Ces loüanges sont venuës de main en main, jusqu'à nous, & nous ne sommes que les Echos, pour ainsi dire, de siecles ignorans & barbares; sans vouloir examiner si ce que nous disons après eux est vrai, ou non. Nous loüons tous les jours, par coûtume, des Ouvrages, que nous aurions honte d'avoir faits, & qu'on ne pourroit en effet produire dans ce siecle, sans s'attirer le mépris de tout le monde.

Ce qui entretient ce langage peu sincere, c'est que chacun cite les Peres, dans les controverses Theologiques, & veut qu'ils soient de son côté; ce qu'on ne pourroit faire, avec quelque fruit, si l'on étoit géneralement persuadé, qu'ils étoient assez mauvais Orateurs, & encore pires Logiciens. Ainsi on les fait valoir le plus que l'on peut, sans être persuadé de leur mérite; pour se servir de leur autorité, en temps & lieu, contre ceux qui se sont éloignez des sentimens, que l'on croit avoir été favorisez par les Peres. Sans la coûtume & ces raisons de politique, on en parleroit par tout comme de gens, qui ont grand besoin de leur antiquité pour être soufferts.

J'avouë que l'on peut être admiré encore aujourdhui, par le peuple, & passer pour éloquent dans son esprit, en violant à tous momens les Regles de la bonne Rhétorique & de la droite Raison. Mais s'ensuit-il de là qu'il n'y ait ni Raison, ni Rhétorique assurée ? Il faudroit dire, sur ce pied-là, que la Rhétorique & la Raison des Européens sont bonnes en Europe ; mais qu'elles ne valent rien en Asie, & en Afrique, où les peuples, ne parlent, ni ne raisonnent de même. Il faudroit louer en Asie & en Afrique les ridicules pensées des peuples qui habitent ces deux grandes parties de la Terre, parce qu'elles y trouvent un nombre infini d'admirateurs. Si on ne veut tomber dans ces absurditez, il faut avouër qu'on ne doit s'accommoder au goût du peuple, qu'autant que le Bon Sens le permet ; & que ceux qui cherchent d'en être applaudis, sans cela, abusent de son ignorance, qu'ils devroient tâcher de dissiper, au lieu qu'ils l'augmentent par leurs méchantes maniéres de discourir. Aussi les connoisseurs ne manquent-ils pas de s'opposer au goût de la multitude, & quoi qu'ils fassent moins de bruit qu'elle, ils sont les veritables distributeurs de la réputation solide & de durée.

On peut encore dire, ce que *Quintilien* remarque des Orateurs de son temps, qu'on est obligé de s'accommoder à la portée du peuple, qui a peu d'égard à cette extrême justesse de pensées, d'arrangement, & d'expression. „ Nous sommes obligez, „ disoient-ils, de composer nos discours, „ selon le goût des autres, & souvent il „ faut que nous parlions devant des gens „ tout à fait ignorans, & qui n'ont aucu- „ ne connoissance des autres Sciences. Si „ nous ne les gagnons pas, par le plaisir; „ si nous ne les tirons dans nôtre sentiment, „ par la véhemence de nôtre discours, ou „ quelquefois en remuant leurs passions; „ nous ne saurions en obtenir les choses „ même, qui sont justes & équitables. * *Nobis ad aliorum judicia componenda est oratio, & sæpiùs apud omnino imperitos, atque aliarum certè ignaros litterarum loquendum est; quos nisi & delectatione allicimus, & viribus trahimus, & nonnumquam turbamus affectibus; ipsa, quæ justa ac vera sunt, tenere non possumus.*

* *Lib.* V. c. 14.

Mais de bons raisonnemens proposez d'une maniére claire & élegante, & rangez en bon ordre sont plus à la portée du peuple; que des galimathias, qu'il croit entendre, & que dans le fonds il n'entend point. D'ailleurs les Regles, que l'on a

données, n'empêchent nullement, qu'on n'embellisse le Discours de ce qui peut plaire à l'Auditeur, pourvû que ces embellissemens ne nuisent pas à la clarté. *Nullum ornatum*, dit *Quintilien* dans le même endroit, *qui modò non obscuret subtrahendum puto.* „Il ne faut retrancher aucuns ornemens, „excepté ceux qui obscurcissent. On peut aussi émouvoir les passions de l'Auditeur; mais ce doit être après qu'on a éclairé son esprit, en sorte qu'il sache pourquoi il est émû, & qu'il soit persuadé par des lumiéres claires, qu'il a raison de l'être. Mais souvent les Orateurs publics ont irrité le peuple, contre ceux qui ne leur plaisoient pas; sans faire voir, par aucune raison claire, que ces gens-là fussent dignes de sa haine. Ils se sont contentez de dire contre eux mille choses odieuses, sans se mettre en peine de les prouver; mais comme ils les disoient, d'une maniére véhemente & pathetique, & qu'ils paroissoient eux mêmes persuadez, ils gagnoient le peuple, sans aucune raison solide. On ne sauroit dire que l'on doive imiter cette conduite; sans se déclarer ouvertement ennemi du Bon Sens & de l'Equité.

De la Prononciation.

IV. Il faudroit que, selon mon projet, je parlasse ici de la *Prononciation*; mais je ne saurois mieux faire que de renvoier

le

le Lecteur au petit livre de l'*Action de l'Orateur*, composé par *Michel le Faucheur*, C'est un Chef-d'œuvre, en son espece, & auquel il n'y a rien à ajoûter. Je dirai seulement deux choses, qui dans le fonds renferment tout. La premiére c'est qu'il faut reciter naturellement, c'est à dire, prendre le ton de voix, que demande la nature des choses, que l'on traite; narrer, ou expliquer du ton de voix que l'on a accoûtumé d'avoir en narrant, ou en expliquant quelque chose de serieux, & où l'on prend beaucoup de part devant des personnes graves; & exprimer les passions, qui peuvent regner dans le discours, comme l'on fait lors qu'on ne pense pas à haranguer, mais que l'on suit le mouvement de la passion, dont on est animé. Il en doit être du geste, comme de la voix. La seconde chose, qu'il faut remarquer, c'est que quand on dit qu'il faut suivre la nature, on entend une nature polie par une éducation honête, & par la fréquentation des personnes, dont les maniéres sont approuvées. Autrement si ceux, qui ont été mal-élevez, & qui ont contracté de mauvaises coûtumes, qui par la longueur du temps leur sont devenuës comme naturelles, s'avisoient de reciter, sans se corriger de leurs mauvaises

maniéres, ils déplairoient à tout le monde. Il y a des gens, dont les maniéres sont naturellement si froides, que s'ils ne s'émouvoient pas davantage en public ils endormiroient nécessairement tout l'Auditoire. D'autres au contraire ont l'air si fougueux, qu'ils crient dès le commencement jusqu'à la fin; sans avoir aucun égard à la difference des matiéres, dont ils parlent. Il faut donc suivre la nature, mais une nature polie par l'éducation & par le soin, si l'on veut plaire en public.

Souvent des Discours dont ni la matiére, ni la disposition, ni l'expression n'étoient pas mauvaises, ont déplu; seulement parce qu'ils avoient été mal prononcez, & sur tout parce que la prononciation avoit eu je ne sai quoi de forcé, & qui ne sentoit point l'homme persuadé. On peut même dire, que c'est un defaut des plus communs parmi les Prédicateurs, qu'ils prennent un ton de voix qu'on n'a jamais oui, qu'en Chaire; & qu'ils font des gestes qui n'expriment aucune passion, & qu'on n'a jamais vûs que là. Vous diriez que dès qu'ils ont commencé à parler, & à remuer les bras, ce ne sont plus les mêmes personnes, & qu'ils parlent à des gens dont les maniéres sont toutes differentes. Ils se fâchent, ils

se

se plaignent, ils admirent, en un mot ils expriment là les passions, qu'ils veulent représenter, tout autrement qu'on ne fait ailleurs. Si l'on en usoit de même dans le Barreau, il est certain que l'on feroit rire les Juges; & dans une conversation sérieuse, où l'on traiteroit de choses de conséquence, le ton de la Chaire réüssiroit encore moins. Il sembleroit qu'on se moqueroit, si l'on se mettoit à faire des gestes, qui en effet ne sont bons qu'à chasser les mouches. J'ai oüi dire qu'un fameux Avocat s'entretenant avec un Orateur très-peu naturel, & grand *chasseur de mouches*, s'il en fût jamais; comme l'Orateur lui demandoit, ce qu'il jugeoit de sa maniére de réciter, & s'il ne croioit pas qu'elle réüssît dans le Barreau; cet Avocat lui répondit que la premiére chose que la Jeunesse, qui souhaitoit de paroître dans le Barreau, devoit faire, étoit d'oublier toutes ses leçons, & de revenir aux maniéres naturelles, qu'il avoit tâché d'éfacer, au lieu de les polir.

J'ai oüi plusieurs fois un Orateur, qui n'avoit presque aucune des autres parties, que l'on demande dans un homme de sa profession; mais qui recitoit d'une maniére si naturelle & si vive, qu'il charmoit ses Auditeurs, par ce seul talent, joint avec

une

une voix forte & articulée. Jamais je ne l'entendois, sans me ressouvenir de ce qu'on fait dire à Demosthene. * Comme on lui demandoit quelle étoit la premiére partie de la Rhétorique, il répondit que c'étoit la Prononciation ; & comme on lui demanda quelle étoit la seconde, il répondit encore la Prononciation, & ainsi de même, jusqu'a ce que l'on cessât de l'interroger. Il vouloit sans doute dire que ce talent étoit de la derniere conséquence dans Athenes, où les affaires de la plus grande importance, & pour l'Etat, & pour les particuliers se jugeoient souvent sur un simple Plaidoié sans que l'on eût fait aucunes écritures. Elle est encore très-importante dans nos Chaires, mais c'est uniquement pour la réputation du Prédicateur, & non pour l'utilité publique ; lors qu'elle n'est pas jointe avec les autres parties de la bonne Rhétorique. Le peuple sort alors du sermon, plein d'admiration pour le Prédicateur ; quoi qu'il n'ait presque rien compris dans ce qu'il a dit, & qu'il ne soit nullement convaincu par Raison de ce qu'on lui a voulu persuader. Il faudroit au contraire qu'il en sortît plein d'admiration pour l'Evangile, plein de sentiment de ses fautes & plein d'une forte envie de les corriger, sans pen-

* *Cicero in Orat. c. 17.*

ser

ser à l'action de l'Orateur. Il faudroit qu'il pût dire ce qu'il a appris, & qu'il remportât chez lui une idée exacte de ses devoirs, sans faire attention à la personne de qui il les auroit appris. Un bon Juge ne pense nullement à l'action de l'Avocat, mais à ses raisons, lors qu'il en faut juger, sur tout s'il s'agit de choses d'importance.

On ne peut pas blâmer ceux qui prennent soin de la Prononciation, au contraire on auroit sujet de se plaindre d'eux s'ils ne le faisoient point; mais il faut y joindre nécessairement les autres parties de la Rhétorique, & les cultiver avec d'autant plus de soin, qu'elles sont les plus importantes. Un Orateur devroit avoir honte de tromper le peuple, qui n'a égard qu'à l'exterieur, que parce qu'on l'accoûtume à se paier de cette monoie. Il devroit rougir de renvoier ses Auditeurs persuadez qu'il récite bien, mais très-peu instruits de la matiére qu'il a traitée; semblable à ces Orateurs dont *Quintilien* a dit, avec beaucoup de jugement, " qu'ils „ adoucissent leur voix, & qu'ils la fléchis- „ sent en differentes maniéres, qu'ils pen- „ chent la tête, qu'ils remuent beaucoup „ les bras, qu'ils affectent une grande a- „ bondance de choses & de paroles artifi- cieuses,

„ cieuſes, & qu'en ſuite (ce qui paroît
„ monſtrueux) on louë leur action; &
„ qu'on n'entend rien dans la cauſe qu'ils
„ ont plaidée. * *Vocem flectunt & cervicem reponunt, & brachium in latus jactant, totóque & rerum & verborum & compositionis genere laſciviunt; deinde (id quod ſit monſtro ſimile) placet actio, cauſa non intelligitur.*

* Lib. IV. ℣. 2.

Ceux qui ont quelque délicateſſe de conſcience ne doivent ſe ſervir du talent qu'ils ont de réciter agréablement, & de rendre par là l'Auditeur attentif, que pour le mieux inſtruire, & lui faire goûter les grandes veritez de l'Evangile. Pour cela, ils doivent s'appliquer fortement à remplir les autres devoirs, que l'on demande d'un Orateur public, & parler à la multitude qui les écoute, non comme dans l'eſperance, que la maniére de réciter fera tout paſſer; mais comme s'ils parloient devant des Juges ſéveres, qui ne leur pardonneront pas une ſeule fauſſe penſée, qui exigeront d'eux un ordre exact, & un ſtile proportionné à la matiére qu'ils ont traitée; & comme ſi en deſcendant de Chaire, ils devoient remettre leur Diſcours écrit entre leurs mains, pour être examiné à loiſir. Sans cela, que peut-on dire de l'Eloquence de la Chaire, que l'on ne puiſſe appliquer à celle des Comediens, que

l'on va ouïr non pour s'instruire ; mais seulement pour se divertir ? Que peut-on penser de la charge d'Orateur public, que l'on ne pense du plus vil & du plus mal exercé de tous les mêtiers, dont les ouvriers tâchent de gagner ce qu'on leur a promis, sans se mettre en peine si l'ouvrage qu'ils ont fait est bon, ou non ? Nos Orateurs doivent craindre ces reproches, avec d'autant plus de raison, qu'ils traitent devant le peuple des choses de la plus grande importance, & que même ils appellent leurs discours *la parole de Dieu* ; sous prétexte que les premiers prédicateurs de l'Evangile, que Dieu avoit honorez du don des miracles, & de révelations extraordinaires, nommoient ainsi ce qu'ils annonçoient aux hommes. C'est aujourdhui une espece de sacrilege de parler de la sorte d'un Discours négligé ; où l'on ne voit, ni bon sens, ni arrangement, ni stile conforme à la matiére ; mais qui est seulement prononcé, avec beaucoup de hardiesse & de présomtion, comme s'il ne renfermoit en effet que des Oracles célestes.

Puis que Dieu ne se fait connoître aux hommes, que par la Raison & par la Révelation, on ne devroit jamais nommer *sa parole* que ce qui est clairement fondé sur l'une, ou l'autre ; & non des Discours,

où l'on ne voit aucunes lumiéres ni naturelles, ni surnaturelles. Si l'on doit tâcher d'avoir un exterieur agréable, ce n'est pas parce que dès lors, on est en possession de tout dire, & de faire tout passer dans l'esprit des Auditeurs aveuglez, par une voix & par des gestes qui leur plaisent; mais seulement pour s'accommoder à leur foiblesse, & pour être en état de leur faire écouter ce qui est veritablement *la parole de Dieu*. Autrefois les miracles, que faisoient les Apôtres, & la sainteté de leur vie rendoient les Auditeurs attentifs à ce qu'ils disoient, quoi que destitué des ornemens de l'éloquence humaine. Aujourdhui qu'on ne fait plus de miracles, & que l'innocence de la vie des Orateurs publics n'est pas si éclattante; il est juste qu'ils emploient, pour se faire écouter, non le bras séculier, comme on le fait en quelques endroits; mais tout ce qui peut servir à éclairer & à toucher des gens raisonnables, & même souvent un peu trop délicats.

J'ai peur d'en avoir trop dit, sur cette espece d'Eloquence; mais faut-il toûjours dissimuler, par timidité, ou par esprit de cabale, des veritez qui seroient d'un usage infini, si quelque jour on les écoutoit? Si tous ceux, qui pourroient en profiter, ne le font pas, peutêtre que quelcun le

fera,

sera, & sera suivi de quelques autres. *Quintilien*, aprés avoir parlé assez mal des Orateurs de son temps, dit „ qu'il vaut „ mieux omettre ces sortes de choses, de „ peur d'offenser plus les gens, en repre- „ nant ce qui est mal, qu'on ne les oblige „ en leur donnant de bons avis. † *Hæc omittamus ne minùs gratiæ, præcipiendo recta; quàm offensæ, reprehendendo prava, mereamur.* Mais quand diroit-on la Verité, quelque importante qu'elle soit; si l'on atendoit qu'elle pût faire des amis, parmi la plûpart des hommes? Peutêtre jamais.

† Lib. IV. c. 2.

III. *De l'Histoire & de la difference des Historiens Modernes & des Anciens.*

IL n'y a rien de si beau, ni de si utile que l'Histoire, lors qu'elle est bien écrite; & au contraire rien de plus honteux & de plus nuisible, lors qu'elle n'est pas écrite comme il faut; c'est à dire, lors qu'elle débite le Mensonge pour la Verité, ou même qu'elle la dissimule. La premiére supplée à ce qui manque à l'experience de chacun, qui est toûjours extrémement bornée; en racontant fidelement ce qui est arrivé avant lui, & dont il peut alors profiter, comme s'il l'avoit

vû; la seconde au contraire n'instruit de rien, parce qu'elle raporte les choses autrement qu'elles ne sont arrivées, & qu'elles n'arrivent même ordinairement. La premiére représente l'homme tel qu'il est, avec ses bonnes & ses mauvaises qualitez, avec ses actions loüables & blâmables: la seconde le décrit tel que l'Historien souhaite qu'il ait été, soit pour le mal, soit pour le bien; ou plûtôt elle substitue un fantôme, en sa place. Comme l'Histoire veritable & sincere se propose l'utilité du Lecteur, en lui découvrant la Verité; la fausse & la déguisée n'a pour but que le profit de l'Historien, qui espere de gagner quelque chose, en mentant, ou en dissimulant ce qu'il sait.

Il me semble qu'il faut quatre choses, pour faire un bon Historien, & sans quoi on ne peut attendre de lui rien de considerable. La premiére est d'être bien instruit de ce qu'il entreprend de raconter; la seconde est d'être capable de dire, sans déguisement, ce qu'il croit être veritable; la troisiéme est de savoir raconter ce qu'il sait; la quatriéme enfin est d'être capable de bien juger des évenemens, que l'on rapporte & des hommes qui ont contribué à les faire arriver. Il est bon de faire quelques réflexions, sur ces quatre choses; dont

dont la connoissance génerale nous peut mettre en état de juger si une Histoire est bonne, ou mauvaise.

De la maniére de l'Histoire.

I. On peut être instruit de deux maniéres de ce qu'on raconte, quand on écrit l'Histoire de son temps; ou par soi même, ou par les autres. On est instruit par soi même de ce qu'on voit, & de ce que l'on conduit, & dont on remarque soi même toute la suite. Mais il faut avouër que cela ne s'étend pas fort loin, puis qu'absolument parlant, on ne peut faire qu'assez peu de choses par soi même, & que l'on n'est présent qu'en un lieu à la fois. Ce que les autres font, ils nous le racontent en suite, comme ils veulent; sur tout lors qu'il n'y a pas eu beaucoup de témoins de leurs actions, ou que les témoins ne sont plus, ou n'osent pas les contredire. Ils n'ont garde de parler des fautes qu'ils ont commises, ou ils les déguisent étrangement. S'il leur est arrivé quelque accident desavantageux, ils l'attribuent ou à la malice des autres, ou à la mauvaise fortune, & jamais à leur imprudence. S'il arrive au contraire quelque chose de favorable, c'est toûjours un effet de leur bravoure, ou de leur bonne conduite. Si l'on pouvoit douter de cela, il n'y auroit qu'à jetter les yeux sur les *Mé-*

moires, que quantité de personnes illustres ont faits de leur propre vie; & l'on y verroit par tout ce que je viens de dire. Ce ne sont pas des Historiens, qui parlent d'eux mêmes sans passion; ce sont des Avocats, qui plaident eux mêmes leur cause, ou qui font leur Apologie devant la Posterité, aussi bien que devant ceux qui ont vécu de leur temps. Tels que sont ces Mémoires, tels, & peutêtre pires, sont les rapports que l'on fait aux Princes & aux Généraux des choses, qui se sont faites là où ils n'étoient pas. C'est ce qui faisoit qu'*Asinius Pollion* " disoit „ que les Mémoires de Cesar (car c'est „ ainsi qu'il faudroit nommer en François „ ses *Commentaires*) étoient écrits avec peu „ de soin, & avec trop peu d'égard pour „ la Verité; parce qu'il avoit crû trop lé- „ gerement la plus grande partie de ce „ qu'on lui avoit raconté des actions des „ autres, & qu'il avoit mal rapporté ce „ qu'il avoit fait lui même, ou tout exprès, „ ou faute de mémoire. † *Pollio Asinius parum diligenter parùmque integrâ veritate compositos* (Cæsaris Commentarios) *putat, cùm pleraque, quæ per alios erant gesta temerè crediderit, & quæ per se, vel consulto, vel etiam memoriâ lapsus perperam ediderit.* Il ne faut pas douter que ceux, qui depuis ont écrit des Mé-

† *Suetone in Jul. Cæsare c. 56.*

Mémoires, à son imitation, n'en aient fait autant. Ciceron * dans une de ses Lettres, par laquelle il témoigne une extrême envie de voir l'histoire de son Consulat écrite par *Lucceius*, dit agréablement que si cet Historien lui refusoit cette faveur, il l'écriroit lui même, suivant l'exemple de bien des gens; "mais, com„me vous savez, ajoûte-t-il, il y a ces „inconveniens dans cette maniére d'écri„re, c'est que l'on est obligé de parler de „soi même, avec trop de retenuë, lors „qu'il y a quelque chose de loüable à dire, „& que l'on omet ce qui peut y avoir à reprendre; *Sed quod te non fugit, hæc sunt in hoc genere vitia; & ut verecundius de se ipsi scribant necesse est, si quid est laudandum, & prætereant si quid fortè reprehendendum est.*

* *Ad Fam. Lib. V. Ep.* 12.

Cela étant ainsi, on ne peut apprendre exactement la verité de tout, ni des Princes, ni de leurs Ministres, ou de leurs Géneraux; quand même on pourroit les interroger, sur tout ce que l'on souhaiteroit, & qu'ils voudroient bien répondre; ce qui n'arrive néanmoins, que très-rarement. Comment peut donc faire un Historien, pour s'instruire de la Verité? Je n'y vois point d'autre moien, que d'interroger le plus de monde qu'il lui est possible, d'écouter ce que l'on dit de toutes

parts, & ce que les ennemis rapportent les uns des autres; de ramasser tout ce qui se publie, en diverses Langues, des deux côtez & sur tout les Actes publics; & de comparer enfin tous ces differents rapports, avec beaucoup de soin. Il reconnoit par là, qu'il y a de certains faits incontestables, dont tout le monde convient; mais qu'il y a quantité de circonstances, dont on ne sauroit s'assûrer, à cause de la varieté des rapports. Un Historien se doit dégager de ces endroits douteux, par des termes géneraux; de peur de tromper le Lecteur, par un détail dont il n'est pas assuré.

Pour bien faire ses recueils, il faut savoir nécessairement plusieurs Langues, être instruit de la forme des Gouvernemens des lieux, dont l'on écrit l'Histoire, & de leurs interêts, connoître le génie des peuples, & leurs forces, n'ignorer pas la situation des lieux; & par dessus tout cela, être laborieux, attentif & diligent, avoir le discernement bon, le jugement solide, & l'esprit droit. Une seule de ces choses, qui manque, rend un Auteur incapable de réüssir. On a vû, par exemple, il y a déja quelques années des Histoires publiées en France, dans lesquelles on parloit de quantité de faits & d'autres choses, concernant l'Angleterre & la Hollande.

On

On remarque facilement que plusieurs de ces Auteurs ont été incapables de consulter les Ecrits, & les Rélations, que l'on publioit tous les jours, dans ces deux Etats, & qu'ils ont entiérement ignoré leur maniére de Gouvernement & leurs forces; aussi bien que le génie de leurs peuples. On voit encore que la difference des sentimens, touchant les principes de la Religion & de la Politique, leur a fait prendre les choses tout autrement qu'elles ne sont. Je ne doute pas que de l'autre côté, on ne commette aussi de très-grandes fautes, à l'égard de la France; sur tout quand on n'entend pas le François, & qu'on n'a jamais été en France, ou qu'on se laisse entêter, par un esprit de parti. On doit pourtant dire, que le Gouvernement de France, & tout ce qui la concerne est plus facile à entendre pour les Etrangers; que les affaires étrangéres, pour les François.

Quelquefois quoi qu'on ait tous les secours nécessaires, pour savoir la verité d'un fait, la négligence fait commettre de très-grandes fautes. Par exemple, *Vittorio Siri* dans ses *Memorie Recondite* T. VIII. p. 665. parle ainsi de la nuit, dans laquelle Louis XIV. nâquit. *Quattro hore spese il Rè in quel colloquio, si che l'hora trovatasi troppo tarda per ritornare quella notte nevo-*

fissima (correndo il mese di Decembre à Grobois convenne per forzosa necessità dormire) à Parigi; & rimasto il letto del Rè à Grobois, la Regina colla cena li fece parte del suo; notte fortunatissima per la Francia, perche per un intreçciamento di circostançe si stupende, s'infantò il Dolfino &c. Je ne veux pas parler du galimathias, qu'il y a dans ces paroles, auquel on a peutêtre encore joint quelque faute d'impression; mais *Siri* pouvoit facilement savoir que Louïs XIV. étoit né non en Decembre, mais en Septembre; & non à Paris, mais à S. Germain en Laye. Une faute, comme celle-là, ne peut être que l'effet d'une très-grande négligence.

On me dira peutêtre, que je demande déja tant de choses, dans un Historien, pour le juger seulement en état de s'informer des faits dont il a besoin; qu'il y a très-peu de gens, à mon avis, qui doivent être admis à écrire l'Histoire. J'en conviens, & j'avouë que je ne croi pas qu'il y ait aucun mêtier aussi difficile, que celui-là; si on veut s'en aquiter, comme il faut. Mais aussi l'utilité que ceux qui vivent aujourdhui, & ceux qui vivront après nous tireront d'une Histoire bien faite, est si grande, qu'on ne la doit pas attendre d'un homme du commun.

On dira peutêtre encore, que supposé qu'un

qu'un habile homme, tel que je viens de le décrire, eût fait tout ce qui auroit été en sa puissance pour s'informer de la Verité, il ignoreroit toûjours les motifs de quantité d'actions très-considerables; parce que ceux, qui y ont eu part, ont interêt de les tenir cachez; & que sans cette connoissance, une Histoire ressemble à un corps sans ame, dont les mouvemens paroissent tous forcez. Je répons à cela que, par les faits incontestables, & par la connoissance génerale que l'on a des interêts & des desseins des diverses Puissances, dont on parle, on peut reconnoître assez clairement au moins les motifs géneraux qui les font agir, & qui sont sans doute les plus importants, & comme les principales roues, qui remuent toute la machine, dont on décrit les mouvemens. Pour les autres, qu'on ne peut pas pénetrer, on les doit omettre, ou ne les marquer qu'en doutant. Un Historien n'est pas obligé de raconter tout, & de n'avancer rien que ce dont il est parfaitement assuré; il est obligé seulement de ne rien raconter de faux comme veritable, & de ne point assurer ce qui est incertain.

Ce que je viens de dire regarde l'Histoire du temps présent, ou de ce qui arrive pendant la vie de l'Historien. Quand

il

il s'agit d'une Histoire, que nous ne pouvons plus apprendre de la bouche des témoins oculaires qui sont tous morts, ou depuis peu, ou depuis plus long-temps; nous ne pouvons consulter que les Ecrits qui nous sont restez, soit qu'ils soient publics, ou particuliers; & pour cela il faut emploier les mêmes soins, & il faut avoir les mêmes connoissances & les mêmes talens, dont j'ai déja parlé, à l'égard des témoins & des Ecrits modernes. On doit sur tout apporter beaucoup de discernement, à cette sorte de lecture; pour n'être pas surpris par des Ecrits pleins de mensonges, ou trop passionnez.

Les anciens Historiens Grecs & Latins, qui ont entrepris d'écrire des Histoires des temps les plus éloignez, ou au moins des siecles, qui avoient précedé les leurs; ont souvent observé cette maxime, avec assez d'exactitude, quoi que je ne nie pas que plusieurs ne l'aient négligée. Quand ils parlent du temps des Fables, ils ne donnent l'Histoire fabuleuse que pour ce qu'elle vaut; c'est à dire, pour une narration, où parmi divers faits veritables, il y a une infinité de mensonges. Quand ils font l'Histoire des siecles, dont il restoit des monumens assurez, ils prennent beaucoup de soin de discerner le vrai du faux.

C'est

C'est de quoi l'on peut voir des exemples remarquables, dans l'histoire Romaine de *Denys* d'*Halicarnasse*, & même dans celle de *Tite-Live*, quoi qu'il ne soit pas si judicieux, ni si exact. *Polybe* a donné aussi des marques d'un discernement exquis, dans son Histoire, dont on peut voir un bel exemple dans * le jugement qu'il fait de deux Historiens, dont l'un favorisoit les Romains & l'autre les Carthaginois: " J'ai " été, dit-il, d'autant plus porté à écrire " l'histoire de cette guerre, que ceux que " l'on croit l'avoir le mieux écrite, ne " nous ont point dit la Verité, comme ils " devoient. Je ne croi pas qu'ils nous " aient débité des mensonges à dessein, " quand je considere leur vie & les partis " qu'ils ont suivis. Mais il me semble qu'il " leur est arrivé la même chose, qui arrive " à ceux que l'amour aveugle. Il semble " à *Philinus*, à cause de l'attachement qu'il " avoit pour son parti, que les Carthagi-" nois n'ont rien fait qu'avec bravoure; & " les Romains au contraire. *Fabius* est d'un " sentiment tout opposé. Il décrit en suite admirablement bien le desinteressement dans lequel un Historien doit être, & je rapporterai ses paroles un peu plus bas. Mais j'ajoûterai ici un exemple, qu'il donne de la passion de ces deux Historiens, & de la maniére

* *Lib.* I. c. 18.

maniére dont on doit juger des rapports passionnez. "Philinus, dit-il, dès le com-
„mencement de sa narration & de son se-
„cond livre, dit que les Carthaginois &
„les Syracusains assiegeant Messine, les
„Romains entrerent par mer dans la ville,
„& qu'étant promtement sortis contre les
„Syracusains, ils furent obligez de ren-
„trer dans Messine, avec beaucoup de
„perte: Qu'ensuite aiant fait encore une
„sortie contre les Carthaginois, ils avoient
„non seulement été battus, mais que bon
„nombre de leurs soldats avoient été faits
„prisonniers. Après avoir raconté cela,
„il dit qu'Hieron, Roi de Syracuse, après
„ce combat, devint si extravagant, que
„non seulement aiant mis à l'instant le
„feu à son camp, il se retira de nuit à Sy-
„racuse; mais qu'il abandonna tous les
„lieux forts, qui étoient sur la frontiere des
„Messinois: Que les Carthaginois après
„ce même combat, abandonnerent aussi leur
„camp, & se disperserent par les villes,
„n'osant rien défendre de ce qui n'étoit
„pas fortifié: Que pour cette raison, leurs
„Chefs s'appercevant de la crainte de leurs
„soldats, résolurent de ne hazarder point
„le combat: Que les Romains, qui les
„suivoient, pillerent non seulement le
„païs, mais entreprirent même d'assieger
„Syracuse,

„ Syracuſe, & de la prendre par force.
„ Cette narration, ajoûte Polybe, me
„ paroit ſi pleine d'abſurditez, qu'il n'eſt
„ pas beſoin que je l'examine plus au long.
„ Car ceux qu'il avoit repréſenté aſſie-
„ geans Meſſine, & vainqueurs des Ro-
„ mains, il les décrit enſuite fuians, aban-
„ donnans tous les lieux non fortifiez, &
„ enfin aſſiegez & pleins de crainte. Au
„ contraire ceux qu'il avoit décrits comme
„ vaincus & aſſiegez, il les repréſente pour-
„ ſuivans leurs ennemis, maîtres de la
„ campagne & enfin aſſiegeans Syracuſe.
„ On ne ſauroit concilier ces faits; car
„ il faut néceſſairement que ce qu'il a dit
„ d'abord ſoit faux: ou que la narration
„ ſuivante ne ſoit pas conforme à la Verité.
„ Mais cette narration eſt en effet verita-
„ ble; car les Carthaginois & les Syracuſains
„ abandonnerent la campagne & les Ro-
„ mains aſſiegerent d'abord Syracuſe &c.
„ Il faut donc tomber d'accord que ce qu'il
„ avoit dit au commencement étoit faux,
„ & qu'encore que les Romains euſſent été
„ vainqueurs, dans les combats qui s'é-
„ toient donnez autour de Meſſine, il les
„ avoit repréſentez comme vaincus. On
„ trouvera que *Philinus* en uſe de même
„ dans tout ſon Ouvrage, & que *Fabius* ne
„ fait point autrement. On voit par là,
qu'on

qu'on peut reconnoître la fausseté de plusieurs faits, en examinant toute la suite de l'Histoire.

Il seroit facile de faire application de ceci aux rélations de la guerre qui est finie depuis peu, entre la France, l'Angleterre, & la Hollande. Les unes nous décrivent la France toûjours victorieuse, pleine de prudence, abondante de tout, en état de continuer la guerre pendant longues années : & au contraire ses ennemis presque toûjours battus, perdans leurs places l'une après l'autre, faute d'y pourvoir, épuisez & prêts à demander la paix à genoux au vainqueur. Il s'ensuivroit de là naturellement que la grande superiorité du vainqueur le mettroit en état de donner la paix, telle qu'il lui plairoit. Néanmoins on a vu le contraire, puis qu'il a rendu tout ce qu'il avoit pris & au delà ; après avoir pressé extraordinairement, pour avoir la paix. D'un autre côté, on a représenté la France comme abîmée à perpetuité, par ses fautes contre la bonne Politique, & par ses dépenses excessives, au lieu que ses ennemis étoient dans un état tout à fait florissant, & formidable. Si cela avoit été entierement vrai, la paix auroit dû être beaucoup plus avantageuse pour eux, aussi bien que les évenemens de la guerre. Pour dire

dire la verité, il faut que les deux partis rabbatent beaucoup de leurs rodomontades & de leurs médisances. Quelcun trouvera peutêtre que je parle trop librement d'une chose si récente; mais en traitant des Loix de l'Histoire, pourrois-je parler autrement? Ce seroit avoir trop méchante opinion des peuples interessez dans la derniere guerre, que de croire qu'ils sont incapables d'ouïr là dessus la moindre verité. Pour moi, je ne les crois pas si déraisonnables.

On demande si ceux, qui écrivent l'Histoire ancienne, ou au moins une Histoire, dont il n'y ait plus de témoins vivans, doivent citer les Auteurs, dont ils se servent, à chaque page, ou à chaque article. Les sentimens sont partagez là dessus. Les uns croient qu'il n'est nullement nécessaire de citer, & que le Lecteur se doit fier au choix & à la sincerité de l'Historien; sans lui demander de qui il a appris les faits, qu'il rapporte. Ils se fondent sur l'usage des anciens Historiens Grecs & Latins, qui ne citent que très-rarement les Auteurs, dont ils se sont servis; comme lors qu'il y a entre eux quelque diversité de sentimens. Puisque l'on se fie au rapport de ces Historiens, ils soûtiennent que l'on doit aussi croire les Modernes, qui en usent de même. Si l'Historien le trouve

à propos, il peut mettre, disent-ils, une liste des Historiens qu'il a consultez, au commencement, ou à la fin de son Histoire, afin que l'on voie de qui il s'est servi; mais il n'est pas obligé de marquer ceux qu'il a lûs, sur chaque fait en particulier.

Les autres soûtiennent qu'il faut, en cette occasion, citer par tout, & prétendent que les Anciens ont eu tort de ne le pas faire, & qu'on ne leur doit pas tant ajoûter de foi, à cause de cela. En effet, si la chose est mauvaise en soi, l'exemple des Anciens ne la rend pas meilleure, & rien ne nous doit empêcher de faire mieux qu'eux. La République des Lettres est enfin devenue un païs de raison & de lumiére, & non d'autorité & de foi aveugle, comme elle ne l'a été que trop long-temps. La multitude n'y prouve plus rien, & les cabales n'y ont plus de lieu. Il n'y a aucune Loi divine, ni humaine, qui nous défende de perfectionner l'Art d'écrire l'Histoire, comme on a tâché de perfectionner les autres Arts & les autres Sciences. Comme un Philosophe ne peut pas s'excuser aujourdhui, s'il parle obscurément, ou s'il suppose des choses incertaines, comme assurées; par l'exemple d'*Aristote* & des autres Philosophes anciens, qui ont commis les mêmes fautes:

l'exem-

l'exemple d'*Herodote*, ou de *Tite Live* ne peut pas mettre à couvert ceux qui imitent leurs défauts. Si on les louë, il faut toûjours se souvenir que les loüanges ne se rapportent qu'à ce qu'ils ont de bon; comme sont la pureté & l'élegance de leur stile; & nullement à ce qu'on y peut trouver de blâmable. Il faut penser encore qu'on ne les estime en partie, que parce qu'il ne nous reste point d'autres monumens que les leurs; & qu'on ne leur ajoûte foi, que lors que l'on n'a aucune raison de les contredire; ou à cause de la vrai-semblance de leurs narrations, ou à cause qu'on n'a aucun témoin plus exact ou plus ancien qu'eux, pour les redresser. On croit le gros de l'Histoire; mais on demeure en suspens, sur les circonstances.

Cela étant ainsi, s'il y a de grands inconveniens à ne citer point, les exemples des Anciens, ni de leurs imitateurs ne suffisent nullement, pour sauver de la censure ceux qui ne le font pas. On soûtient donc que l'on n'évite de citer, qu'afin que personne ne puisse examiner l'Histoire, que l'on raconte, en comparant la narration avec celles des Historiens, qui ont écrit auparavant. Car le moien d'examiner ce que l'on avance, sans citer person-

ne en particulier ; à moins que d'avoir tous les Hiſtoriens dont on s'eſt ſervi, & de les avoir bien lûs, & bien mis dans ſa mémoire ? Peu de gens en ſont capables, & peu de gens ont tout le loiſir & tous les livres qu'il faudroit avoir. Sans cela, on peut toûjours craindre de ſe tromper, parce qu'il ſe peut faire que l'Auteur que l'on lit ait ſuivi quelque Hiſtorien, que ceux qui ont interêt à examiner l'hiſtoire n'ont pas, ou qu'ils n'ont point lû, ou dont ils ne ſe ſouviennent pas. Mais ſi l'on n'oſe pas s'inſcrire en faux, contre un Hiſtorien, qui n'a pas cité, on n'oſe pas auſſi s'y fier. Comme on peut ſouvent faire des Romans impunément, en ſuivant cette méthode ; & donner tel tour que l'on veut à l'Hiſtoire : le Lecteur ſoupçonneux n'oſe preſque rien croire, & abandonne bien tôt une lecture dont il ſe défie.

On aſſure qu'un Hiſtorien moderne, qui a écrit une Hiſtoire aſſez groſſe, concernant des troubles de Religion, n'en a uſé de la ſorte ; que pour inventer impunément ce qu'il trouveroit à propos, & falſifier les faits qui lui déplairoient. Pour moi j'avouë que je ne l'ai point examinée, & je ne décide rien là deſſus ; mais la méthode, qu'il a ſuivie, le rend ſuſpect de tout ce dont on l'accuſe ; ſans qu'il s'en

puiſſe

puisse justifier, à moins qu'il ne cite exactement ses Auteurs. Il ne satisfera jamais autrement aux plaintes, que l'on fait par tout de son Ouvrage, & qui doivent être venues à ses oreilles.

Outre cela, on soûtient, que la précaution que quelques uns ont eu de mettre à la tête de leurs Histoires les Auteurs qu'ils avoient suivis, sans les citer ailleurs plus en particulier, est tout à fait inutile; parce qu'elle est sujette à presque tous les inconveniens, *qui* se trouvent dans la méthode de ceux qui ne citent point du tout. En effet il est très-difficile de savoir quel Historien un Auteur peut avoir suivi, dans chaque fait, quand même on les auroit tous. Mais on dit de plus, que l'on ne met souvent une grande liste d'Auteurs, que par pure ostentation; & qu'il y en a plusieurs, dont on n'a peutêtre jamais vû la couverture. Il est vrai qu'il n'y a rien de si facile, que de composer un grand Catalogue d'Historiens, qu'on n'a jamais vûs, & le mettre hardiment à la tête d'une Histoire; & si l'on en use ainsi, de bonne foi, il dépend néanmoins du Lecteur de le croire, ou non. Il n'y a qu'une seule chose, qui puisse faire pardonner cela à un Historien; c'est si l'on est assuré d'ailleurs de sa sincerité. C'est aussi ce qui a fait

que l'on n'a pas censuré *Jaques Auguste de Thou*, pour en avoir usé de la sorte. Les marques claires de sincerité & de moderation, qu'il donne par tout, lui ont fait pardonner cette faute; qu'on ne pardonne point à des gens comme *Varillas*, dont la passion & l'esprit Romanesque éclattent de toutes parts.

De la Verité.

II. LA seconde chose, que l'on demande d'un Historien, est qu'après avoir apporté tout le soin dont il est capable, pour s'instruire de la Verité, il ait le courage de la dire, sans biaiser. ,,Qui ignore que ,,la principale Loi de l'Histoire est, qu'el- ,,le n'ose rien dire de faux; & ensuite ,,qu'elle ose dire tout ce qui est veritable; ,,en sorte qu'on ne la puisse soupçonner ,,ni de favoriser qui que ce soit, ni de pas- ,,sion contre personne? Ce sont là ses ,,fondemens, qui sont connus de tout le ,,monde. † *Quis nescit primam esse Historiæ ,,legem, ne quid falsi dicere audeat; deinde ,,ne quid veri non audeat; ne qua suspicio gratiæ ,,sit in scribendo, ne qua simultatis? Hæc, scilicet, fundamenta nota sunt omnibus.*

† *Cicero Lib. II. de Oratore. C. 15.*

Mais pour observer cette Loi, qui est sans doute essentielle à l'Histoire, il faut avant que de l'écrire se dépouiller entierement de toutes sortes de passions, & de préjugez; sans quoi on ne manque pas de sup-

supprimer, ou de déguiser la verité, & de débiter même mille mensonges, ou exprès, ou sans y prendre garde. On ne peut rien dire de plus fort, ni de plus veritable, ni de plus nécessaire, que ce que dit *Lucien* là dessus, dans le Traité, où il enseigne comment il faut écrire l'Histoire. Je rapporterai quelques unes de ses paroles, & je me servirai de la version d'*Ablancourt*; quoi qu'elle ne fasse qu'exprimer le sens, & qu'elle ait beaucoup retranché à l'Original: "Sur tout, dit-il, il ne faut point „être attaché à aucun parti. Car il ne „faut pas faire comme ce peintre, qui pei„gnoit un Monarque de profil, parce qu'il „n'avoit qu'un œuil; il le faut représen„ter tout entier. Que le respect de la pa„trie n'empêche point de dire les pertes „qu'elle a reçuës, ni les fautes qu'elle a „faites; car l'Historien, non plus que le „Comedien, n'est pas coupable des mal„heurs qu'il représente. Si pour les dé„guiser, ou les passer sous silence, on pou„voit réparer les desordres; *Thucydide* „n'auroit pas manqué de raser, d'un „trait de plume, les fortifications des „ennemis, & de rétablir les affaires de sa „patrie; mais les Dieux même n'ont pas „le pouvoir de changer les choses passées. „Le devoir donc de l'Historien est de les

„raconter, comme elles sont arrivées;
„ce qu'il ne peut faire, lors qu'il est dé-
„pendant d'un Prince, ou d'une Répu-
„blique, de qui il a quelque chose à es-
„perer ou à craindre. Que s'il faut nécés-
„sairement qu'il en parle, il doit faire plus
„d'état de la Verité, que de son interêt, ou
„de sa passion. Car c'est la seule Divinité,
„à laquelle il doit sacrifier, sans se soucier
„du reste. Enfin il doit avoir toûjours
„pour but le jugement de la posterité, s'il
„ne veut remporter le titre de flatteur plû-
„tôt que d'Historien. --- Je veux que
„mon Historien aime à dire la Verité &
„n'ait point sujet de la taire; qu'il ne don-
„ne rien à la crainte, ni à l'esperance;
„à l'amitié, ni à la haine; qu'il ne soit d'au-
„cun païs, ni d'aucun parti; & qu'il ap-
„pelle les choses, par leur nom, sans se
„soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est
„ce qu'a fait, ajoûte-t-il, *Thucydide* quoi
„qu'il vît *Herodote* en si grande estime,
„qu'on donnoit les noms des Muses à ses
„Livres. Il vaut mieux, disoit-il, que j'é-
„crive quelque chose qui dure toûjours,
„que de tâcher seulement de plaire pour
„le présent. Je ne dois pas embrasser des
„fables, mais je dois laisser à la posterité
„la verité de ce qui est arrivé. --- Voila
„quels doivent être les sentimens d'un ve-
„ritable Historien, On

On ne peut disconvenir de ces veritez, „ mais il est bon de les étendre un peu plus ; pour en faire voir l'importance, d'une maniére plus sensible. Je dis donc que l'Historien doit d'abord oublier, pour ainsi dire, qu'il a des amis, des parens & une patrie, afin de parler d'eux, avec le même désinteressement, que s'il n'avoit aucune liaison avec eux. Autres sont les devoirs d'un ami, d'un parent, ou d'un citoien, & autre est celui d'un Historien. Les premiers sont bornez à de certaines personnes, & à de certains lieux, dont on tâche de procurer l'avantage ; mais le dernier regarde tous ceux, qui pourront lire l'Histoire, dans quelques lieux & dans quelques temps qu'ils naissent. Comme il faut que les interêts de nos amis & de nos parens cedent à ceux de la patrie ; parce qu'il vaut mieux procurer l'utilité d'un grand nombre de personnes, ou d'une Societé entiere, que celle de quelques uns de ses membres : de même l'interêt présent de la patrie doit être moins consideré, que celui d'une partie infiniment plus considerable de tout le genre humain † *Polybe* dit admirablement bien, en parlant de quelques Historiens qui avoient été trop favorables à leur patrie, " que dans les autres devoirs de la vie, cette disposition „ d'esprit

† *Lib. I, p. 18. Ed. Amstelod.*

„ d'esprit n'étoit point blâmable. Car il
„ est juste, ajoûte-t-il, qu'un honête hom-
„ me soit ami de ses amis & de sa patrie, &
„ qu'il aït de la haine pour leurs ennemis
„ & de l'amitié pour leurs amis. Mais dès
„ qu'il a entrepris de faire le personnage
„ d'Historien, il faut qu'il oublie tout cela.
„ Un Historien est souvent obligé de bien
„ parler des ennemis & de leur donner de
„ très-grandes loüanges, lors que leurs
„ actions le méritent. Souvent il faut
„ qu'il censure ses plus proches, & qu'il les
„ couvre de honte; lors qu'ils ont commis
„ des fautes, dont on ne peut parler autre-
„ ment. Comme un animal, qui a perdu
„ la vüe, devient inutile au monde: de
„ même si vous ôtez la Verité à l'Histoire,
„ ce qui lui reste n'est d'aucun usage. C'est
„ pourquoi il ne faut pas faire difficulté de
„ reprendre ses amis, & de louër ses enne-
„ mis. Il ne faut pas craindre de censurer
„ les mêmes personnes, ausquelles on a
„ donné des louanges; puis que ceux qui
„ sont dans le gouvernement ne peuvent
„ par toûjours réüssir, ni commettre per-
„ petuellement des fautes. Sans avoir
„ égard aux personnes, il faut juger des
„ choses, par elles mêmes, & en parler
„ dans l'Histoire, comme elles le méritent.
Ces paroles sont belles, dira quelcun, &
elles

elles renferment une excellente leçon; mais il faut avoir bien du courage & bien de la fermeté, il faut aimer la Vérité d'une maniére toute extraordinaire, pour observer ce que cet Historien recommende. Ce sont là des qualitez fort difficiles à trouver. A-t-il lui même suivi les préceptes, qu'il donne aux autres?

Mais je demande à ceux qui font ces difficultez, s'ils s'imaginent qu'écrire l'Histoire soit un métier propre à toutes sortes de gens, qui ont quelque facilité à s'exprimer? S'ils croient qu'un petit esprit, qu'un lâche, qu'un flateur, qu'un homme avare & interessé soit propre à instruire toute la posterité? Les talens doivent répondre à la grandeur de l'entreprise; & s'il est rare de trouver des personnes qui les aient tous, il n'est pas commun non plus de trouver des Histoires qui méritent d'être luës. A l'égard de *Polybe*, il n'y a que ceux qui ne l'ont pas lû, qui le puissent prendre pour un Philosophe, ou pour un Prédicateur, gens qui ont souvent fait tout le contraire de ce qu'ils recommendoient aux autres. Il témoigne par tout avoir eu une très-grande estime pour Aratus Géneral des Achéens; mais il ne laisse pas de reprendre, dans sa conduite, avec beaucoup de liberté, ce qu'il

y trouvoit à redire. Par exemple, il décrit au long, dans le * IV. Livre de son Histoire, les fautes, qu'Aratus avoit faites dans un combat, qu'il perdit contre les Etoliens; sans rien en dissimuler, & sans essaier d'excuser ce qui étoit inexcusable. Il savoit la difference qu'il y a entre pardonner, & justifier; & quoi qu'il crût que les Achéens devoient pardonner à Aratus les fautes qu'il avoit commises, dans cette occasion, en consideration des grands services qu'il avoit rendus à leur République & de la droiture de ses intentions, il savoit qu'un Historien ne devoit pas entreprendre de le justifier. Mais *Polybe* n'étoit pas capable de trahir la verité, en faveur d'Aratus; lui qui ne cache nullement les fautes de Philopœmen, ni celles de Lycortas; dont le second étoit son pere, & le premier son ami, & son protecteur. C'est ce qu'on peut remarquer, dans † la narration de l'ambassade que Lycortas avoit faite en Egypte, au nom des Achéens. Il étoit allé renouveller l'alliance, que les Achéens avoient depuis long temps avec les Ptolomées; & ce dessein avoit été fortement appuié de Philopœmen. Cependant il s'étoit si négligemment acquité de cet emploi, qu'il s'étoit contenté de faire jurer le Roi d'Egypte,

* p. 393.

† *Excerpto Legat.* XLI.

&

& de jurer au nom des Achéens, sans être auparavant convenu avec lui d'aucuns articles; quoi que les Achéens eussent fait divers traitez tout differens, avec les Ptolomées. Quand il fut de retour, Aristenus, Géneral des Achéens, qui étoit d'une faction contraire, en disant son avis dans l'Assemblée génerale de l'Achaïe, lui demanda quelle alliance il avoit renouvellée avec le Roi d'Egypte, & fit un détail des divers traitez que la République avoit faits avec ses prédecesseurs. Là dessus l'Assemblée souhaita de savoir lequel de tous ces traitez avoit été confirmé. "Or c'est, dit le fils de
„ Lycortas, ce que ni Philopœmen, qui é-
„ tant Géneral avoit été d'avis de renouvel-
„ ler l'alliance; ni Lycortas, ni les autres
„ Ambassadeurs qui avoient été à Alexan-
„ drie, ne purent dire. On jugea donc qu'ils
„ s'étoient acquitez très-négligemment de
„ leur commission. Aristenus au contraire
„ parut un habile homme, comme sâchant
„ seul ce qu'il disoit. C'est ainsi que *Polybe* parle de son protecteur & de son Pere. Il n'en use pas autrement, lors qu'il s'agit de personnes qu'il n'aimoit pas. Il dit leurs vertus avec autant de desinteressement que leurs vices; parce que son unique plaisir étoit de dire la Verité. J'en donnerai un exemple dans la suite.

Les

Les meilleurs Hiſtoriens l'ont imité plus ou moins, ſelon qu'ils ont eu plus ou moins de courage, ou d'amour de la Verité. Il eſt preſque impoſſible de n'avoir pas de l'averſion pour les ennemis de ſa patrie, ou pour ceux de qui on a reçu des injures en particulier. On attache preſque toûjours l'idée de l'injuſtice à la leur, de ſorte qu'ils ne ſe préſentent preſque jamais à l'eſprit, que comme des peuples, ou des hommes ennemis de la juſtice. Les Princes Alliez contre la France (dans la guerre, qui a commencé en 1688, & qui a fini en 1697) & les peuples qui leur ſont ſoumis ont regardé & regardent peutêtre encore la France comme une puiſſance injuſte, qui a voulu ſe rendre maîtreſſe de toute l'Europe. En France au contraire, on a accuſé d'injuſtice les Princes Alliez, & l'on y eſt peutêtre encore prévenu de cette opinion. Ainſi il arrive que lors que les Auteurs de ces differens païs entreprennent de parler du parti contraire, ils ne manquent preſque jamais de le décrire d'une maniere odieuſe & de faire l'Apologie du leur. Toutes leurs penſées prennent dans leurs eſprits, prévenus & paſſionnez, cette teinture, ſans même qu'ils s'en apperçoivent. C'eſt ce qui fait, qu'on ne voit preſque rien, qui merite d'être lû, ſur ces matiéres. Mais comme

comme il faut oublier que l'on a des amis, des parens, une patrie, lors qu'il s'agit de parler d'eux dans une Histoire: on ne doit pas penser si ceux, dont on parle, sont ennemis, ou publics, ou particuliers. On ne peut rien dire de plus raisonnable là dessus, que ce que dit *Polybe*, à l'occasion de l'Historien *Timée* & d'Agathoclès Tyran de Syracuse; & cela est d'autant plus digne de remarque, que *Polybe* étoit né dans une République & avoit les inclinations extrémement républicaines, comme il paroit par tout ce qui nous reste de lui. † " Comme les gens sages, dit-il, „ lors qu'ils se veulent venger de leurs „ ennemis, ne considerent pas tant ce que „ leurs ennemis ont mérité, que ce que „ l'équité & la bien-séance permettent de „ leur faire: de même quand il s'agit de dire d'eux quelque chose de desavantageux, il ne faut pas tant considerer ce „ qu'ils mériteroient qu'on leur dit, que „ ce qu'il est séant de publier. C'est à quoi „ il faut nécessairement avoir égard, avant „ toutes choses. Ceux qui mesurent tout „ à leur colere & à leur haine, tombent „ infailliblement en mille fautes, & disent „ d'eux beaucoup plus de mal qu'ils ne „ doivent. C'est pourquoi on peut refuser avec justice de croire la plûpart des „ choses

† *Lib.* XII. p. 917.

„ choses que *Timée* a dites, contre Demo-
„ charès. Personne ne peut ni lui pardon-
„ ner, ni le croire; parce qu'il a passé
„ toutes les bornes de l'équité, par envie
„ de médire. Je ne puis même souffrir le
„ mal qu'il dit d'Agathoclès, quoi que
„ ce fût un très-méchant homme. J'en-
„ tends ce qu'il dit à la fin de son Histoire,
„ où il l'accuse des plus infames débauches
„ &c. Il faut nécessairement que la nature
„ eût donné à Agathoclès de très-grandes
„ qualitez; ce qui paroît, par les choses
„ même que *Timée* en dit. Car puis qu'aiant
„ fui la rouë, la fumée & l'argile de la
„ boutique de son pere, qui étoit potier
„ de terre, aiant à peine dix-huit ans, &
„ s'étant retiré à Syracuse; dans cette
„ situation, il fut quelque temps après se
„ rendre maître de toute la Sicile, & met-
„ tre les Carthaginois en de très-grands
„ dangers; & qu'enfin après avoir vieilli
„ dans la tyrannie, il est mort avec le nom
„ de Roi; ne faut-il pas avouër qu'il a été
„ un homme extraordinaire, & qu'il avoit
„ de merveilleux talens pour les grandes
„ choses? C'est pourquoi un Historien doit
„ raconter à la posterité non seulement ce
„ qui fut mauvais & blâmable dans Agatho-
„ clès, mais aussi ce qui fut digne de louan-
„ ge. C'est là le propre de l'Histoire. Mais

„ *Timée*,

„*Timée*, aveuglé par son humeur médisante, „raconte le mal avec beaucoup d'animosi„té & d'exaggeration, & ne dit les belles „actions qu'en peu de mots. Il ne savoit pas „apparemment, que supprimer dans l'Hi„stoire ce qui est arrivé n'est pas un men„songe moindre, que dire ce qui ne fut ja„mais.

On peut joindre à *Polybe* un fameux Historien moderne, qui après avoir souffert beaucoup, par l'injustice d'un grand Prince, n'a pas laissé de raconter ses belles actions, avec autant de soin qu'aucun autre *Historien*, & de parler par tout de lui, comme ses grandes qualitez le méritoient; sans laisser rien échapper, qui pût marquer, qu'il avoit juste sujet de s'en plaindre. J'entends l'incomparable *Hugues Grotius* qui a parlé, dans son Histoire des Païs-*bas*, du Prince Maurice de Nassau, comme s'il n'avoit jamais eu aucun démêlé avec lui. C'est là un exemple remarquable de desinteressement, & qui fait voir qu'il n'est nullement impossible de vaincre sa passion, & de parler bien de ses ennemis: comme s'imaginent beaucoup de gens, qui jugent des autres par eux mêmes.

Une autre chose, qui a fait broncher quantité d'Historiens, c'est qu'ils s'étoient

engagez dans le dessein d'écrire l'Histoire, pour obtenir quelque recompense, ou pour s'avancer dans le Parti, où ils étoient. Suposé qu'un Historien ait besoin en effet de quelque reconnoissance, & qu'il croie de l'obtenir en favorisant un parti; il est bien difficile que ses besoins ne l'emportent, sur l'amour de la Verité. Il y a peu de gens, qui soient capables de voir tranquillement des flatteurs recompensez vivre dans l'éclat & dans les plaisirs; & la triste Verité rebutée & méprisée, avec tous ceux qui osent l'admirer, ou la dire publiquement. Il n'y a non plus guere de gens de Lettres, dont la fortune n'est ordinairement pas fort grande, que les recompenses ne gagnent & n'engagent au moins à taire le mal, si elles ne leur font pas inventer des faits avantageux à ceux qui les recompensent. Il s'ensuit de là que le soin d'écrire l'Histoire moderne, dans les lieux où l'on y est interessé, ne doit être ni une charge, ni un mêtier, où l'on se propose purement le profit. On pourroit écrire des Histoires étrangeres, ou anciennes, dans lesquelles la Verité plait à tout le monde; parce qu'on ne s'y interesse plus, que pour savoir ce qui s'est passé. Mais il est presque impossible d'écrire dans un Etat, par ordre public, & en conséquence d'une pension

ſion, ce qui y eſt arrivé depuis peu, & de dire exactement la Verité. Après cela, quand on voit une foule de gens s'empreſſer, pour obtenir de ſemblables emplois, qui pourroit s'empêcher de s'écrier: *ô homines ad mentiendum paratos!* Que de gens prêts à mentir?

Mais ne pourroit-il pas ſe faire qu'un Prince, ou un Etat voulût bien que l'on dît la Verité, & récompenſât même la liberté génereuſe d'un Hiſtorien, qui auroit dit le mal & le bien, ſans rien diſſimuler? Cette vertu eſt-elle donc au deſſus de la nature humaine? Cela eſt ſans doute poſſible à Dieu, qui peut changer le cœur des hommes comme il veut; mais je le croi impoſſible aux hommes, dans l'état où ils ſont aujourdhui. Non ſeulement on recompenſe par tout les flateurs, mais on regarde, comme des diſcours ſéditieux, ceux qui relevent quelque faute que l'on a commiſe; & on les punit bien plus ſéverement, qu'on ne fait paroître de liberalité à l'égard des flateurs. Les Souverains s'imaginent qu'il n'eſt pas ſi utile que l'on diſe du bien d'eux; qu'il eſt dangereux de ſouffrir que l'on en parle mal. On a par tout de violents préjugez contre les loüanges, de ceux qui ne peuvent pas blâmer, ſans s'expoſer à quelque diſgrace; & l'on croit facilement

 le

le mal, qu'il eſt dangereux de dire. C'eſt ce qui fait que l'on craint bien plus un Ecrivain ſincere, que l'on n'aime ceux qui ſont prêts à dire tout ce que l'on veut. Ainſi ceux-là même, qui ne ſeroient pas aſſez lâches, pour mentir pour une recompenſe, n'ont pas ſouvent aſſez de courage, pour s'expoſer à des perſecutions, en diſant la Verité.

Si les Souverains vouloient inſtruire la poſterité, à leurs dépens ; il faudroit que les Hiſtoriens n'euſſent rien à craindre d'eux, en décrivant leurs défauts comme leurs vertus, & les fautes qu'ils ont faites auſſi bien que leurs belles actions. Ceux à qui ils s'adreſſent, pour écrire leur Hiſtoire devroient leur répondre en des termes ſemblables à ceux-ci : " Si vous voulez que l'on croie le bien, que je puis écrire de vous, ſouffrez que je ne diſſimule point ce qu'on en peut dire, avec verité, de deſavantageux. Si vous ſouhaitez que l'on ſoit perſuadé que ce n'eſt point par interêt que je vous louë, faites en ſorte que l'on ait auſſi raiſon de croire que la peur d'être mal-traité n'a pas empêché ma plume d'écrire ce qui peut être blâmé. Autrement permettez-moi de demeurer dans le ſilence, & gardez vos bienfaits pour d'autres gens, que pour des

„flatteurs; que l'on croit aussi peu lors „qu'ils louënt ceux à qui ils ont vendu leur „liberté, que lors qu'ils blâment sans „*raison* les ennemis de leurs bienfaiteurs. „Il n'y a point de mensonges, ni de dissi„mulations à acheter chez moi, & la Veri„té ne se trouve nulle part à vendre. Mais pour tenir un semblable discours, il faudroit être de l'humeur de *Philoxene*, qui aimoit mieux travailler aux carrieres, les fers aux pieds, que de ne pas se moquer des méchants vers d'un Tyran de Syracuse. Il y a fort peu de gens de cette trempe.

Mais ce ne sont pas seulement les passions, qui peuvent tromper un Historien; il y a des préjugez, qui ne causent pas moins d'illusion. Dès qu'on a conçu bonne opinion de quelcun, on est determiné à croire, sans examen, tout ce qu'on dit d'avantageux de lui; & au contraire on croit très-facilement le mal, que l'on débite de ceux que l'on n'estime pas. Il se peut faire néanmoins que des personnes, dignes d'ailleurs de nôtre estime, commettent de grandes fautes, & que des gens peu estimables fassent quelquefois de belles actions. La nature humaine n'est pas si égale en elle même, dans quelque état qu'elle soit, qu'elle ne passe souvent du bien au mal, & du mal au bien, lors qu'on s'y attend le moins. Les exemples

d'Aratus & d'Agathoclès, que j'ai rapportez, en sont une preuve claire. Ainsi un Historien doit se défaire de toute prévention, & examiner, en elles mêmes, les preuves des faits qu'il veut écrire; pour blâmer, s'il le faut, ceux qu'il a estimez, & pour louër au contraire ceux de qui il avoit mauvaise opinion, s'ils le méritent.

Polybe estimoit infinimens les Romain, pour leurs vertus morales & militaires; & en effet, il avoit raison à plusieurs égards de les admirer. Il s'en falloit beaucoup qu'il n'eût une aussi belle idée des Carthaginois, & veritablement ils n'égaloient pas les Romains. Cependant il ne laisse pas de remarquer les fautes des premiers, & leur mauvaise foi, en bien des choses; comme dans la maniére dont ils en userent envers les Carthaginois, après la premiere guerre qu'ils leur firent. Il louë de même la bonne conduite des Géneraux Carthaginois, lors qu'elle le mérite. Aussi les Romains estimoient si fort sa sincerité & son discernement, que Brutus, qui tua Jule Cesar, fit un abregé de son Histoire dans les derniers temps de sa vie, où il étoit extraordinairement occupé.

Mais on ne voit guere d'Historiens si éclairez. Ceux qui écrivent aujourdhui en France ne croient pas qu'il soit possible, que

que le Conseil qui la gouverne commette aucune imprudence, à cause de la haute idée qu'ils ont de sa sage conduite. Je n'ai garde de leur vouloir ôter cette idée, qui est en effet fondée sur plusieurs fortes raisons. Mais aussi il faut qu'ils jugent des faits & de leurs suites, sans y avoir d'égard ; parce que les plus prudens Conseils ne sont pas infaillibles, & sont sujets à prendre de fausses mesures, quoi que cela leur arrive plus rarement. Il est juste aussi que ceux qui estiment la conduite des autres Puissances *de* l'Europe, qui ont eu à faire avec la France, se souviennent que les meilleures têtes se trompent quelquefois. On se doit rendre justice réciproquement, les uns aux autres, & juger des fautes & des belles actions, par elles mêmes & par leurs suites, & non par de simples préjugez.

De l'Histoire Ecclesiastique.

Il me semble que ces précautions sont tout à fait nécessaires à un Historien, pour s'aquiter, comme il doit, de ce qu'il entreprend. On en peut trouver, comme on l'a vû, des exemples & des preuves dans les meilleurs Historiens de l'Antiquité Paienne. Mais il y a une espece d'Histoire, parmi les Chrétiens, où, s'il faut parler historiquement, c'est à dire, sans biaiser, on néglige presque toutes les Regles, que l'on donne à ceux qui écrivent

Histoires, telles que sont celles dont j'ai parlé jusqu'à présent. Un Auteur *Orthodoxe*, qui entreprend d'écrire une *Histoire Ecclesiastique*, ne sauroit être trop entêté de son parti, ni haïr trop les autres sectes, Il faut qu'il fasse éclater cette disposition d'esprit, dans tout son Ouvrage ; sans quoi il est bien tôt diffamé non seulement comme un mal-habile homme, mais encore comme un impie. Il est juste qu'il se propose, pour recompense de son travail, les dignitez Ecclesiastiques, s'il est de profession à y prétendre, ou d'autres équivalentes, s'il est Laïque, à condition qu'il favorisera par tout l'*Orthodoxie*, c'est à dire, son parti. Que s'il s'avisoit de dire quoi que ce soit, en faveur des partis *Héretiques* ou opposez au sien ; il doit s'attendre à être exposé à la haine des Zelez, à leurs accusations, & peutêtre à toutes les peines ecclesiastiques & civiles, qui sont en usage dans les lieux, où il vit ; s'il ne veut pas retracter ces témeraires veritez, qui peuvent se trouver avantageuses à l'*Heresie*. Il doit se prémunir de ce préjugé, sans jamais s'en défaire ; c'est que tout ce qui pourroit être honorable aux *Héretiques* est faux, & que tout ce qu'on dit de desavantageux d'eux est veritable: comme au contraire tout ce qui peut faire honneur

aux

aux *Orthodoxes* eſt indubitable, & tout ce qui peut leur cauſer de la honte eſt un pur menſonge. Il faut que l'Hiſtorien *Orthodoxe* ſupprime avec ſoin, ou extenue au moins, le plus qu'il lui eſt poſſible, les erreurs & les vices de ceux qui ſont reſpectez, parmi les *Orthodoxes*, ſouvent ſans en être bien connus; & au contraire, qu'il exaggere, le plus qu'il peut, les égaremens & les fautes des *Héterodoxes*. Il doit ſe ſouvenir encore qu'un *Orthodoxe* quel qu'il ſoit, peut ſervir de témoin contre un *Héretique*, & en doit être crû ſur ſa parole: & qu'au contraire un *Héretique* ne peut jamais être crû, contre les *Orthodoxes*. Tout l'honneur qu'on peut lui faire, eſt de l'écouter, lors qu'il a quelque choſe à dire en faveur de l'*Orthodoxie*, ou contre lui même. Un *Orthodoxe* peut ſervir de témoin dans ſa propre cauſe, mais un *Héretique* ne le peut pas même dans celle d'autrui. Ce ſont là des maximes, qu'il ne faut pas examiner, mais qu'il faut ſuivre, ſi l'on veut ſe mêler d'écrire l'Hiſtoire Eccleſiaſtique; ſous peine d'infamie, d'excommunication, de banniſſement &c. C'eſt ainſi qu'ont écrit d'un côté les *Centuriateurs de Magdebourg* & de l'autre le *Cardinal Baronius*; ce qui leur a aquis, à chacun dans ſon parti, une réputation immortelle.

Mais

Mais il faut avouër qu'ils ne sont pas les premiers, & qu'ils n'ont fait qu'imiter la plûpart de ceux qui les avoient précedez, en ce genre d'écrire. Il y avoit déja bien des siecles, que l'on cherchoit dans l'Antiquité, non ce qui y est, mais ce qu'on jugeoit y devoir être, pour le bien du parti où l'on étoit; & qu'on représentoit les Anciens, tels que l'on trouvoit à propos qu'ils fussent, pour l'avantage de la cause que l'on avoit entrepris de défendre. Il y avoit du profit, comme je l'ai dit, d'en user de la sorte, & du danger à faire autrement.

* Lib. I. c. 2.

Sozomene, * dans son Histoire Ecclesiastique, après avoir fait une énumeration des monumens d'où il l'avoit tirée, continüe de la sorte: " De peur que quelcun ne condamne mon ouvrage de mensonge, pour ne pas être assez instruit des choses comme elles sont, parce qu'il auroit trouvé des Ecrits contraires à ce que je dis; il faut savoir qu'à l'occasion des dogmes d'Arius, & de ceux qui sont nez depuis, ceux qui gouvernoient les Eglises étant divisez, chacun a écrit à ceux qui étoient de son sentiment, touchant les choses qui lui tenoient à cœur: Qu'aiant assemblé des Synodes à part, ils ont confirmé ce qu'ils ont voulu, &

„sou-

„ſouvent condamné leurs adverſaires, en „leur abſence: Qu'ils ont fait leur cour „aux Empereurs, & à ceux qui avoient „de l'autorité auprès d'eux, & qu'ils ont „fait tout ce qu'ils ont pû, pour les gagner „& pour les attirer dans leurs ſentimens; „Que pour paroître avoir des ſentimens „orthodoxes, chaque parti a eu ſoin de „recueillir les Lettres qui favoriſoient ſa „ſecte, & d'omettre les autres. C'eſt ce „qui m'a donné, dit il, beaucoup de pei- „ne, pour trouver ce qui s'étoit verita- „blement paſſé. Mais puis que la ſinceri- „té de l'Hiſtoire demande que l'on ait ſoin „de découvrir la Verité, j'ai crû qu'il „étoit néceſſaire de rechercher curieuſe- „ment ces ſortes d'Ecrits. Si je raconte „les querelles que les Eccleſiaſtiques ont „euës entre eux touchant le pas, ou tou- „chant la préference de leur Secte; que per- „ſonne ne croie que cela vienne d'aucune „malice, ou d'aucun mauvais deſſein. „Outre qu'il eſt juſte, comme je l'ai „dit, qu'un Hiſtorien préfere la Veri- „té à toutes choſes; la Verité des dog- „mes de l'Egliſe Catholique n'en pa- „roit que davantage; aiant été pluſieurs „fois mis à l'épreuve, par les embuches „de ceux qui lui étoient oppoſez &c. Il ſemble qu'il n'a pas oſé dire tout ce qu'il pen-

pensoit, car après avoir parlé des querelles & de l'ambition des Ecclesiastiques, aussi bien que de leurs Ecrits, & de leurs Lettres opposées les unes aux autres, il falloit dire quelles Regles il avoit suivies dans son Histoire, pour distinguer la Verité du Mensonge. Il falloit encore conclurre autrement, qu'il ne fait, & dire que les vices & les mauvaises actions des Ecclesiastiques n'ont aucune liaison avec la Religion Chrétienne, qui les condamne, & ne lui doivent faire par consequent aucun tort; Qu'ainsi en disant la verité des premiers, quoi qu'elle leur fût peu avantageuse; on ne devoit pas croire qu'il eût voulu donner aucune atteinte à la Religion: Qu'il ne falloit point confondre les interêts particuliers & personnels des gens d'Eglise, avec l'interêt géneral de l'Evangile: Que c'étoit là un artifice dont les Ecclesiastiques, peu réglez, se servoient, pour autoriser leurs mauvaises mœurs, ou pour empêcher qu'on ne les en osât reprendre; comme si ce qu'on disoit de leurs desordres devoit rejaillir sur la Religion, dont ils ne sont que les indignes ministres: Que l'on doit encore distinguer les bons & les mauvais, l'ordre institué avec raison dans l'Eglise de l'abus que l'on en peut faire; de sorte que l'on com-

comprenne que ceux qui blâment les abus ne censurent pas la chose même, & que ceux qui racontent les mauvaises actions des méchans ne perdent pas le respect que l'on doit avoir pour les bons : Qu'il est d'une notorieté publique que la Verité des sentimens ne rend pas gens de bien tous ceux qui en font profession ; & que les erreurs spéculatives ne corrompent pas les moeurs de tous ceux qui y sont engagez ; en sorte que le mêlange du mal & du bien, dans la conduite de la vie ; est à peu près égal parmi les *Orthodoxes* & les *Héretiques* : Qu'ainsi on ne pouvoit pas prendre pour vrai tout ce que les premiers disoient, ni rejetter comme faux tout ce qui venoit des seconds ; mais qu'il falloit examiner ce que disoient les uns & les autres, selon les mêmes Regles que la Jurisprudence prescrit pour l'examen des témoins, dans les choses civiles & criminelles : Qu'il est enfin de la derniere importance de dire en tout cela la Verité librement, de peur que les Libertins ne s'imaginent que l'on croit parmi les Chrétiens que les sentimens de l'esprit, ou les emplois dans l'Eglise changent le vice en vertu, & la vertu en vice ; & de peur que les personnes moins pénetrantes ne s'y méprennent insensiblement, en voiant l'un & l'au-

l'autre également consacré, dans la personne des Ecclesiastiques, & n'oublient enfin que la Religion Chrétienne consiste dans la créance des dogmes de l'Evangile, & dans l'obeïssance à ses préceptes, & non dans le respect que l'on peut rendre à des hommes, que leurs Dignitez ne rendent ni meilleurs, ni plus éclairez. C'est là ce qu'il auroit fallu dire, dans la Préface d'une Histoire Ecclesiastique; & ce que *Sozomene* auroit peutêtre dit, s'il avoit osé dire tout ce qu'il pensoit. Mais il étoit trop dangereux alors de parler ainsi, à Constantinople: comme il l'est encore aujourdhui, dans la plus grande partie de l'Europe.

Du stile de l'Histoire.

III. Il n'est pas besoin que je parle de l'ordre que doit garder un Historien, parce que l'ordre du temps le conduit assez, & que les Rhéteurs ont donné des Regles de la narration, qui quadrent aussi bien à un Historien qu'à un Orateur. A l'égard du stile, les seules qualitez, qu'il doit avoir, c'est d'être pur, clair, & aussi court qu'il est possible, sans devenir obscur. C'est ici, où doit avoir lieu principalement ce stile simple, & naturel *auquel les Maîtres de l'Art donnent de si grandes loüanges. Comme l'Historien se propose uniquement d'instruire ses Lecteurs de ce qui s'est passé; sans entreprendre de l'émou-

* *Voiez ci-dessus p. 108. & suivantes.*

mouvoir, ni de le divertir, qu'autant que la matiére y peut contribuer, sans que l'Historien y pense; toutes sortes d'ornemens recherchez sont inutiles, & l'affectation de faire paroître son éloquence est tout à fait hors de saison. Il faut écouter là dessus ou *Lucien*, ou d'*Ablancourt*, car il n'importe ici lequel des deux parle, pourvû que les Regles soient bonnes. "L'Histoire, disent-ils, est plus chaste que la
„ Poësie, & ne peut emploier ses ornemens,
„ non plus qu'une honête femme ceux
„ d'une Courtisane; d'autant plus, qu'el-
„ le n'emprunte pas le secours des fictions
„ & n'a pas les figures & les mouvemens,
„ qui transportent l'ame, & la mettent
„ hors d'elle même. Si vous y mettez trop
„ d'ornemens, vous la rendez semblable à
„ Hercule, vêtu des habits d'Omphale, qui
„ est la derniere extravagance. Ils disent encore ailleurs, en parlant de l'Historien,
„ qu'il faut que son stile soit clair & naturel,
„ sans être bas. Car comme, continuent-ils,
„ nous lui donnons la Liberté & la Verité,
„ pour régle de ce qu'il doit dire: la Clarté
„ & la Netteté doivent être la régle de la
„ maniére dont il s'exprime. Il faut que ses
„ figures ne soient ni trop hautes, ni trop
„ recherchées; si ce n'est lors qu'il veut
„ décrire une bataille, ou faire quelque

„ ha-

„ harangue ; car alors il peut élever son
„ stile, & déplier, s'il faut ainsi dire, les
„ voiles de l'Eloquence. Il ne faut pour-
„ tant pas qu'il s'éleve qu'à la mesure des
„ choses dont il parle, & son stile doit être
„ exempt d'enthousiasme & de toute fu-
„ reur Poëtique ; car il y a danger, en
„ s'élevant trop, que la tête ne lui tour-
„ ne, & qu'il ne s'égare en des fictions.
„ ——— S'il veut donc s'élever, que ce
„ soit plûtôt par les choses, que par les pa-
„ roles ; car il vaut mieux que son stile soit
„ ordinaire, & que sa pensée ne le soit pas ;
„ que de rendre foible sa pensée & son stile
„ trop élevé, ou de se laisser emporter à
„ l'effort de son imagination. Que ses pe-
„ riodes ne soient ni trop longues, ni trop
„ étudiées ; son stile ni trop nombreux, ni
„ trop négligé ; parce que l'un sent la bar-
„ barie & l'autre l'affectation.

C'est là ce qu'on peut dire en géneral de raisonnable, du stile historique ; car je ne suis nullement du sentiment de ceux qui disent que le stile de l'Historien doit être plus relevé que celui de l'Orateur, & presque Poëtique, * comme l'a crû *Quintilien*. Je ne croi pas même qu'il faille être Orateur, pour être Historien, comme † *Ciceron* l'a soûtenu. Comme il ne s'agit que d'instruire, tout ce qui est inuti-

* *Lib. X. c. 1.*

† *Lib. II. de Orat. c. 9. & seqq.*

inutile pour cela, ne regarde point l'Histoire; quelque goût que puissent avoir eu là dessus les Anciens, un peu trop amoureux des ornemens de la Rhétorique. Si l'on veut plaire au Lecteur, par son stile, il suffit qu'il ait les qualitez que l'on a remarquées. Une narration conçuë en termes purs, claire & courte, autant qu'il est possible, est assez agréable d'elle même, sans chercher à l'embellir d'ornemens étrangers, si les choses que l'on raconte méritent d'ailleurs qu'on les lise. Dès que l'on voit qu'un Historien cherche à faire paroître son éloquence, on le soupçonne avec raison de peu de sincerité; parce que c'est la coûtume des Déclamateurs, de changer les choses, qu'ils racontent, en sorte qu'elles soient plus propres à être exprimées d'une maniére oratoire. *Ciceron*, dans son *Brutus*, aiant comparé la mort de Coriolan, avec celle de Themistocle, comme si l'un & l'autre s'étoit tué, * en fait excuse à Atticus son ami, qui croioit qu'il étoit mort de mort naturelle, & qui l'avoit écrit dans une Histoire, qu'il avoit faite; sur quoi Atticus lui répond agreablement „qu'il en pouvoit user, comme il lui plai„roit, parce qu'il étoit permis aux Rhé„teurs de mentir dans l'Histoire, pour „avoir lieu de faire plus valoir leur élo„quen-

* *Cap. XI.*

„quence. Car ce que vous avez feint, dit-
„il, de Coriolan, c'est ce que *Clitarque* &
„*Stratoclès* ont inventé touchant Themis-
„tocle. *Thucydide* qui étoit Athenien, de
„bonne famille & un grand homme, & qui
„de plus n'a vêcu qu'un peu de temps
„aprés, dit seulement qu'il mourut, qu'on
„l'ensevelit secretement dans l'Attique, &
„que l'on soupçonna qu'il s'étoit empoi-
„sonné. Mais ces gens-là disent qu'aiant
„immolé un Taureau, il en reçut le sang
„dans une coupe, & qu'il tomba mort,
„après l'avoir bû. C'est qu'ils pouvoient
„décrire cette mort, d'une maniére ora-
„toire & tragique; mais cette autre mort
„vulgaire ne leur donnoit aucun lieu d'é-
„taler leur éloquence. C'est pourquoi puis
„que vous avez besoin que Themistocle
„& Coriolan soient pareils en tout; je vous
„prêterai, si vous voulez, une coupe, pour
„la lui donner; & je vous fournirai même
„une victime, afin que Coriolan soit en
„toutes choses un autre Themistocle. *Con-
cessum est Rhetoribus ementiri in historiis, ut ali-
quid dicere possint argutiùs*, &c.

Cette seule raison doit faire éviter toute sorte d'affectation, dans le stile d'une Histoire. Mais il faut qu'il soit premierement pur, parce que la pureté du stile n'aiant rien d'incompatible avec la Verité; il est ridi-

ridicule de rebuter le Lecteur, par un stile barbare. Tel est, par exemple, celui d'*Aubigné*, dans son Histoire, qu'on a de la peine à lire à cause de cela; & que rien ne peut excuser, parce qu'il pouvoit écrire autrement, comme on le peut voir par ses autres Ouvrages.

Tel est encore en partie le stile de *Mezerai*, dans sa grande Histoire de France & même dans son Abregé. Sans être moins bon Historien, il pouvoit parler beaucoup mieux François; dans un temps, auquel la Langue étoit infiniment plus belle & plus polie, qu'elle ne paroit dans ses Ecrits. Par *pureté* & par *politesse*, je n'entends pas un stile cadencé, & qui sente la déclamation; tels que sont les stiles de *Jean Baptiste Nani* dans son Histoire de Venise, ou d'*Emanuel Tesauro* en ses Ouvrages historiques; mais un choix de paroles & d'expressions conforme au meilleur usage de la Langue, & un arrangement qui n'ait rien de dur, ni d'embarrassé. C'est en quoi excellent *Jule Cesar*, & *Cornelius Nepos*, entre les Anciens, & entre les Modernes l'Auteur de la vie de S. Louïs (j'entens l'*Abbé de la Chaise*) & celui de l'Histoire de Theodose le Grand & de la vie du Cardinal Ximenès.

Si l'on observe cet avis, il est presque

impossible d'être obscur; car il est certain que le bon usage des Langues n'autorise rien qui puisse causer de l'obscurité, dans une narration. Ceux qui parlent obscurément, ne tombent pas dans ce défaut; en écrivant conformément à l'usage, mais en voulant parler autrement que les autres. Personne, de ceux qui parloient bien, ne parloit ni à Athenes, ni à Rome, aussi obscurément que *Thucydide* & *Tacite* ont écrit. C'est sans doute en voulant s'élever au dessus de l'usage commun, qu'ils sont tombez dans l'obscurité, que l'on reprend avec raison dans leur stile. On ne sauroit nier que ce stile ne soit affecté, que ces Auteurs n'aient crû rendre leurs Histoires recommendables, par une éloquence mâle, s'il faut ainsi dire, où il semble que l'on exprime beaucoup de choses en peu de mots, & qui est au dessus de la portée du Vulgaire. Je ne comprends pas quel goût ont pû avoir en ceci d'habiles hommes, qui ont entrepris de les imiter, comme *Hugues Grotius*, & *Denys Vossius*, dans sa version de l'histoire de *de Rheide*. Car enfin les bonnes pensées n'ont que faire d'être obscures, pour paroître bonnes aux connoisseurs; & le Lecteur, qui s'arrête à tous momens, pour chercher le sens, ne se sent nullement obligé à l'Historien, qui lui donne cette

peine.

peine. Par là, ils ont fait que d'excellentes Histoires, à l'égard de la matiére, ne sont luës que de peu de gens; au lieu que se proposant d'instruire ceux qui entendent assez la Langue Latine, pour lire un Historien avec plaisir, ils devoient tâcher de se faire entendre, sans peine, à tous ceux qui ont poussé jusques-là l'étude de cette Langue, & se rendre utiles au plus grand nombre de personnes, qu'il fût possible. Plus une histoire est digne d'être luë, à cause des évenemens qu'elle renferme, plus elle mérite d'être répandue. L'autorité des Anciens, qui ont négligé la clarté du stile, ne sauroit mettre à couvert les Modernes, qui les ont imitez, contre les raisons que je viens de dire, ou plûtôt contre le Bon Sens.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que le stile obscur de ces Auteurs vient en partie de la brieveté de leurs expressions & de leurs periodes; qui entraine nécessairement avec elle un peu d'obscurité, mais qui a aussi je ne sai quoi de plus majestueux & de plus vif, qu'un stile plus étendu. Je conviens de cela, mais je soûtiens, que pour bien représenter le caractere de ces Historiens, à la brieveté il faut joindre l'improprieté des termes & des expressions, & la construction embarrassée, qui sans doute ne sont pas des ornemens du stile. Il

ne faut être court, qu'autant que la clarté le permet, quelque avantage que l'on pût trouver d'ailleurs dans la brieveté; car il n'y a point d'avantage, qui puisse égaler celui d'être bien entendu, lors qu'on écrit pour l'être. L'improprieté des termes & l'embarras de la construction ne peuvent faire trouver un discours plus digne d'être lû; qu'à ceux qui trouvent plus beau ce qu'ils n'entendent point, que ce qu'ils entendent, & dont il me semble que d'habiles gens n'ont pas de sujet de briguer les suffrages.

Salluste n'a pas le stile si serré que *Tacite*; mais il n'en est pas moins animé, & sans ses maniéres de parler antiques, & ses metaphores hardies, il seroit infiniment plus clair, sans rien perdre de sa force. Si l'on compare *Famien Strada* à *Grotius* ou à *de Rheide*; on le trouvera à la verité un peu trop étendu, & ses expressions quelquefois plus poëtiques qu'historiques. Mais il n'a néanmoins rien de languissant, & si l'on retranchoit le superflu, en quelques endroits, & que l'on corrigeât les expressions peu Latines, qu'il emploie en divers lieux, il n'y auroit guere d'Historiens, qui fussent plus agreables à lire, à l'égard du stile; sans qu'il fût besoin de le faire parler à la maniére des Oracles.

Je pourrois dire quelques autres choſes du ſtile de l'Hiſtoire, mais je n'ai pas entrepris d'écrire rien de complet ſur cette matiére. Le fameux *Gerard Jean Voſſius* a traité de preſque toutes les queſtions, que l'on propoſe ſur ce ſujet; & quoi qu'il me ſemble que quelquefois il s'eſt plus ſervi de ſes lectures, que de ſon jugement (défaut ordinaire des gens de ſa ſorte) je n'ai pas deſſein de le contredire.

IV. POUR faire un parfait Hiſtorien, il ne faut pas ſeulement la connoiſſance de la verité des faits qu'on raconte, la volonté de la dire, & l'art de l'exprimer, comme elle le doit être; il faut encore une ſcience profonde de la Morale, & de la Politique, ſans quoi on ne ſauroit bien juger des actions des hommes. † Il eſt vrai qu'il y a des gens, qui croient que l'Hiſtorien doit ſe contenter de raconter les choſes, comme elles ſe ſont paſſées, ſans ſe mêler de juger de rien; & laiſſer au Lecteur la liberté de prendre le parti, que les choſes mêmes lui peuvent faire prendre, ſans eſſaier de le prévenir. Mais comme cette retenue peut avoir lieu, dans les choſes douteuſes; lors que les évenemens même parlent, pour ainſi dire, qui peut trouver mauvais que l'Hiſtorien y joigne ſon jugement? La plûpart des Lec-

Des jugemens que l'on fait dans l'Hiſtoire.

† *Vid. Voſſium de Arte Hiſt. c. XVIII.*

teurs se plaisent à le lire, & en ont besoin, pour se souvenir plus facilement du résultat de ce qu'ils ont lû. Ce n'est nullement les prévenir, que de juger d'une chose que l'on a racontée, & d'en juger sur les faits incontestables qu'ils viennent de lire. Aussi est-ce la pratique génerale de presque tous les Historiens; dont les uns néanmoins jugent d'une maniere plus directe, & les autres plus obliquement, selon leurs differens génies. Les uns mêlent plus de sentences que les autres, & il y en a qui veulent qu'elles soient comme tissues avec la suite de la narration; quoi que d'autres les dégagent à dessein de l'Histoire, pour les faire mieux remarquer. En cela, on doit demeurer dans de certaines bornes, dans lesquelles on ne sauroit être blamé; c'est que les sentences ne soient, ni trop fréquentes, ni trop recherchées. Autrement, il sembleroit presque que l'on auroit écrit l'Histoire, pour avoir lieu de débiter les sentences; plûtôt que les sentences, pour rendre l'Histoire plus utile. On ne peut pas accuser *Strada* d'avoir eu dessein de publier ses recueuils de sentences morales, en composant son Histoire; mais on ne peut aussi nier, qu'il n'en soit un peu trop prodigue. On le peut remarquer même dans les Indices de ses deux Volumes, où il y en a bon nombre sur chaque lettre de l'Alphabet. Mais

Mais ce qu'il y a de plus important, en cette occasion; c'est que les jugemens que l'on fait soient justes, & que les sentences puissent passer pour des maximes indubitables. Pour cela, il faut s'être appliqué fortement à la Morale & à la Politique; sans quoi on est sujet à faire de faux jugemens, & à débiter des maximes trompeuses. Ce n'est pas ici le lieu d'établir les principes de ces Sciences. Je remarquerai seulement en géneral que comme l'Histoire renferme tous les peuples & tous les temps, & que l'Historien doit être un Juge équitable de tant de nations diverses, & dont les sentimens ont été si éloignez les uns des autres; il faut qu'il se renferme dans les idées generales que le Bon Sens peut fournir, touchant la Religion, touchant la Vertu & le Vice, touchant les devoirs réciproques des peuples & de ceux qui les conduisent, & enfin touchant ce que les nations se doivent les unes aux autres.

Autrement si un Historien juge d'une nation, par les principes d'une Religion, qui lui est inconnue, ou qu'elle desapprouve; il prend parti, & il expose sa Religion à subir la même Loi, quand des Historiens d'une Religion differente feront l'Histoire d'une nation dont il approuvera les sentimens. Car aucun homme,

me, ſur la terre, n'a droit de ſuppoſer des opinions conteſtées comme indubitables; & s'il veut condamner un autre ſur ce pied-là, il ne peut pas ſe plaindre ſi cet autre le condamne, en ſuppoſant des dogmes contraires, qu'il croit vrais. Qu'un Hiſtorien Catholique par exemple, écrive l'Hiſtoire des troubles de Religion, qui ſont arrivez dans l'Europe, depuis le ſiecle paſſé; il ne doit pas dans les jugemens qu'il fait des Proteſtans, ſuppoſer les idées que la populace, & ceux qui ne ſont pas mieux inſtruits qu'elle, ſe font de la Divinité; comme ſi elle entroit dans les paſſions des Eccleſiaſtiques, & qu'elle dût abîmer, dans ce monde & dans l'autre, ceux qui ont oſé trouver quelque choſe à redire dans leur doctrine & dans leur conduite. Ou au moins s'il a de ſemblables idées, elles ne doivent pas entrer dans l'Hiſtoire; où l'on ne voit que les démêlez que les hommes ont les uns avec les autres, & nullement les penſées ſecretes de la Divinité; qui n'envoie pas toujours la proſperité, pour une marque de ſa faveur: ni les accidens fâcheux, comme un ſigne de ſon indignation. De quelque ſentiment que l'on puiſſe être ſur la Religion, on ne manque point d'exemples, pour ſe convaincre que la proſperité accompagne

aussi

aussi fréquemment ce que l'on croit erreur & injustice, que ce que l'on juge être la Verité & la bonne cause. Il n'y a aucun parti, contre qui on ne puisse rétorquer, à cet égard, ce qu'il pourroit objecter aux autres.

Par exemple, il est ridicule à *Strada* de remarquer, comme il fait souvent, la veille de quelle fête une ville a été attaquée par l'armée de Roi d'Espagne; comme si le Saint, à qui l'Eglise Romaine a consacré ce jour, avoit favorisé les Espagnols, pour les rendre victorieux. On se moqueroit de même, avec raison, d'un Protestant, qui diroit qu'une marque sensible que l'invocation des Saints est une pratique desagréable à Dieu, c'est que les Protestans battirent les Catholiques en telle, ou telle rencontre; quoi que ces derniers se fussent recommendez avant le combat, à tous les Saints du Paradis. Le même *Strada* menace souvent ce qu'il nomme l'Héresie, de toutes sortes de malheurs; & promet des victoires à la Monarchie d'Espagne, contre les Provinces Unies, à cause de son zele pour la Religion Catholique. On voit aujourdhui combien il étoit mauvais Prophete, & s'il falloit juger des desseins de Dieu, par les évenemens, il faudroit dire que la Providence n'a voulu que les Pro-

vinces

vinces Unies formassent une République Souveraine, que pour la conservation de la Couronne d'Espagne; aux interêts de laquelle elle devoit être aussi fortement attachée, sur la fin du XVII. siecle, qu'elle lui avoit été contraire jusque vers le milieu du même siecle, & sur la fin du précedent.

Ce qui fait voir le peu de fondement, que l'on doit faire sur ces réflexions Théologiques, c'est que le même Historien, qui ne manque point d'attribuer les avantages des Espagnols à une faveur particuliere du Ciel, qui se déclaroit contre l'Hérésie; est obligé de tourner honteusement la médaille, lors qu'il parle des avantages que les Anglois remporterent sur la prétendue *flotte invincible* des Espagnols. * & de raisonner de la sorte. " On dit que la
„ Reine Elisabet alla au Temple, dans
„ un char triomphal, au milieu des dra-
„ peaux des ennemis vaincus, & qu'elle
„ y fit suspendre les dépouilles des Es-
„ pagnols; après avoir rendu graces de la
„ victoire à Dieu, qui lui avoit été, com-
„ me elle croioit, si favorable en cette oc-
„ casion; au lieu que dans le temps qu'elle
„ se faisoit accroire qu'il la favorisoit le plus,
„ il lui marquoit le plus d'indignation; puis
„ qu'il permettoit qu'elle abusât de ce bon
„ succès,

* *Sub finem Lib. IX. Dec. 2.*

„ succès, pour affermir l'Hérésie; dont „ elle auroit pû secouër le joug, pour elle „ & pour son Roiaume, à son grand avan- „ tage, si elle avoit été vaincue. D'ailleurs „ les vents & les tempêtes n'avoient pas „ laissé aux Anglois beaucoup de sujet de „ se glorifier, & ils n'avoient pas de rai- „ son de se croire plus gens de bien, parce „ qu'ils avoient été plus heureux; à moins „ qu'ils ne crussent qu'il falloit préferer „ l'impieté des Sarasins & des Turcs à la „ pieté des Chrétiens, parce que ces Barba- „ res avoient plusieurs fois battu les forces „ des Chrétiens, ramassées avec grand ap- „ pareil. Cette derniére réflexion est très-veritable, mais si *Strada* s'en étoit ressouvenu par tout, où il a parlé des avantages des Espagnols, il auroit épargné bien de la rhétorique perdue à représenter les faveurs du Ciel envers les Catholiques, dans les avantages qu'ils remportoient sur leurs ennemis. C'est avoir deux poids & deux mesures, que de vouloir que le Ciel favorise les uns, lors qu'il leur donne des victoires; & qu'il soit irrité envers les autres, lors qu'il les traite de même. Je croi néanmoins que, sans rien hasarder, on peut dire que, si les Espagnols avoient réüssi, dans l'entreprise d'envahir l'Angleterre, *Strada* auroit dit que Dieu au-

roit

roit changé les vents en leur faveur & béni une flotte qui alloit purger ce païs-là d'Hérétiques.

On dira peut-être, en faveur de *Strada*, & des autres Historiens, qui en usent ainsi, de quelque parti qu'ils puissent être ; qu'il n'est pas possible qu'ils ne croient pas véritable la Religion qu'ils suivent, & que par conséquent ils ne regardent pas comme une faveur du Ciel ce qui sert à l'établir. Je n'empêche nullement qu'ils ne le pensent, mais je soûtiens que ces réflexions ne peuvent avoir aucun lieu dans l'Histoire ; où il ne s'agit point de rendre à sa Religion ce qu'on lui doit, mais d'instruire, s'il se peut, tout le genre humain, par des veritez, qui ne puissent être contestées nulle part. Qu'ils croient ce qu'il leur plaira, pour ce qui regarde leur particulier ; mais qu'ils ne censurent personne, que sur des principes du Bon Sens, ou de la Religion reconnus de ceux-là même qu'ils censurent. Personne n'est censurable, pour ne pas faire ce qu'il croit ne devoir point faire, selon ses principes, pendant qu'il les retient ; quoi que ces principes soient faux. Si on le peut blâmer, c'est d'avoir reçu légerement des faussetez ; mais c'est aux Théologiens à entrer dans cette recherche & non aux Historiens, qui

ne

ne traitent pas des erreurs, mais des actions des hommes.

Outre cela, ces Historiens si partiaux, en matiére de Religion, sont extrémement sujets à donner un tour avantageux à toute la conduite du parti, qui soûtient ce qu'ils croient être veritable, pour ne rien dire de pire. Je ne parle pas des *Varillas* & des *Maimbourgs*, & d'autres semblables menteurs, qui ont renoncé à toute Verité, mais des Historiens même plus moderez. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent oublié, dans le temps qu'ils écrivoient leurs Histoires, le parti qu'ils avoient pris dans les divisions des Chrétiens; pour parler de leurs démêlez, comme feroient des gens qui n'y prendroient point de part. L'amour du parti, tout raisonnable qu'il puisse être, fait toûjours un peu biaiser, quand il s'agit de dire quelque chose de desavantageux à la bonne cause.

S'il m'étoit permis de décrire ici l'idée, que je voudrois qu'un Historien eût de la Divinité, par rapport aux évenemens, que l'Histoire renferme; je dirois qu'il doit considerer Dieu, comme le Pere commun de tous les hommes, qui les regarde avec pitié dans leurs égaremens & dans leurs vices; mais qui se contente de leur donner des Lois, qu'ils peuvent observer,

server, ou violer, sans qu'il intervienne pour les faire obeïr, par des récompenses ou par des peines sensibles, pendant cette vie; se réservant de faire éclatter sa justice, lors qu'il jugera que les hommes auront été assez long-temps, sur cette terre. Ces sentimens ne pouvant être contestez de personne, un Historien doit considerer ce qu'on appelle le bonheur & le malheur, dans les choses de cette vie, comme des accidens qui ne signifient ni la colere, ni l'approbation du Ciel, & n'en tirer aucune conséquence, à cet égard, ni avantageuse, ni desavantageuse à quel parti que ce soit.

Quoique Dieu ait fait connoître aux hommes, par la Raison & par la Révelation, ce qui lui peut être agreable, il n'a néanmoins accompagné ni l'une ni l'autre d'une si grande lumiére, qu'il ne fût pas possible de prendre pour Raison, ou pour Révelation ce qui ne l'est point. Il permet que les hommes disputent sur ces principes, & il regarde sans doute aussi leurs disputes avec pitié; sans pourtant tirer, pour ainsi dire, le rideau qui le cache à nos yeux & paroître d'une maniére incontestable, pour venir juger de nos démêlez. Il le fera, lors qu'il le trouvera à propos; mais en attendant, c'est à chacun

à se souvenir qu'il est homme, sujet à l'erreur comme un autre, & soumis également à ce dernier jugement du Créateur du monde. Personne ne disconvient, parmi les Chrétiens, de ces principes; & les Historiens en particulier doivent s'en souvenir plus que tous les autres. S'ils y pensoient, ils ne s'aviseroient point de faire des invectives si aigres & si violentes, contre les opinions spéculatives des autres hommes; supposé même que ce soient des erreurs.

Strada, par exemple, n'auroit pas tant déclamé contre l'Héresie, qu'il fait en toute occasion, & principalement dans † l'Histoire qu'il donne des causes de la guerre des Païs-bas; où il emploie toute son éloquence pour persuader que l'Héresie ne cause que des troubles, & des séditions contre les Souverains, & qu'elle ne fait que des impies & des Athées. Lors que les Historiens Protestans s'échappent en semblables invectives, en parlant de la fameuse *Ligue Catholique*, qui a si longtemps déchiré la France; on ne peut digerer, dans le Parti contraire, leur animosité, & l'on dit que c'est là *prêcher* & non écrire l'Histoire. Si l'on avoit quelque reste d'équité, on passeroit condamnation là-dessus, & l'on avouëroit que les vices des hommes

† *Initio Lib. II. Dec. I.*

ont infiniment plus de part aux desordres, qui arrivent dans l'Europe; que la Religion, de quelque maniere qu'on l'explique. On s'abstiendroit de toutes ces invectives, qui ne sont pardonnables à personne; mais qui le sont infiniment moins aux Historiens, qu'aux autres hommes. Ou si l'on vouloit invectiver contre les partis, que l'on desapprouve; on ne trouveroit point mauvais qu'ils rendissent la pareille, à leur tour.

Mais c'est là la foiblesse de l'esprit de l'homme, de s'imaginer un Dieu aussi partial, & aussi chagrin que lui; & qui exige par conséquent qu'on ne perde aucune occasion de crier contre ceux, dont il est le Créateur & le Pere, aussi bien que des plus Zelez, & de les rendre odieux, à quelque prix que ce soit.

Les Historiens devroient être plus sages, & ceux qui les lisent devroient aussi applaudir géneralement à ceux qui approchent plus que les autres de la belle idée, que les Maîtres de l'Art nous donnent d'un Historien desinteressé. Les connoisseurs ont beaucoup applaudi à *Jaques Auguste de Thou*, qui dans son Histoire a gardé une moderation très-rare, dans le Parti dans lequel il est né, & dans lequel il est mort; mais ceux qui ne peuvent souffrir

souffrir les veritez contraires à leur Parti, ont beaucoup crié contre lui. Tel étoit *Juste Lipse*, grand Critique, mais homme de très-peu de jugement en toute autre chose, qui lui écrivit † *que cette Histoire lui déplaisoit fort, & que la liberté de laquelle il avoit écrit, ne convenoit pas à ce siecle.* Ce sont les termes dont se sert *De Thou*, dans une Lettre à *Joseph Scaliger*, du 29. de Janvier 1605. *Je ne sai*, continue-t-il, *si je lui dois faire réponse. Il a fort changé, depuis qu'il a changé Leiden à Louvain. Je suis le même que j'étois & serai, s'il plaît à Dieu, toûjours prêt de corriger ce que j'ai écrit. Il m'exhorte fort à cette correction, mais il ne dit pas en quoi; tellement que je ne suis pas, pour recevoir ce conseil. ----- Je croi qu'il me renvoie à l'Inquisition, à laquelle il est difficile que la liberté Françoise se puisse assujetir. Il mériteroit une plus verte reponse, que je ne lui puis faire.* J'ai voulu rapporter presque toute cette Lettre, pour en tirer deux conséquences. La premiere c'est que souvent les gens de Lettres même, qui savent de quel prix est la Liberté, sont les premiers à la trahir honteusement, comme faisoit *Lipse*; quoi qu'ils sâchent très-bien qu'ils font mal. Ce Grammairien, qui s'étoit livré pieds & poings liez aux Jesuites, en se retirant à Louvain, étoit bien persuadé que

† *Vide Scaligeriana pag. 391. Ed. Amstel. an. 1695.*

De Thou n'avoit rien avancé de faux, au moins par passion, & ne lui reprochoit rien de contraire à la Verité, mais seulement une Liberté, *qui ne convient pas à ce Siecle*; comme si nous étions nez pour être Esclaves, plûtôt que ceux qui sont nez les siecles passez ! Quel privilege du Ciel avoient-ils donc reçu, que nous n'aiyons point ? Nous ne sommes moins libres, que parce que nous avons peur de nôtre ombre; & qu'au lieu de soûtenir au moins modestement ceux qui ont plus de génerosité que les autres, non seulement nous les abandonnons à la fureur des factieux, qui se servent du prétexte de la Religion, pour les empêcher de dire la Verité; mais encore nous tâchons de les perdre, pour nous attirer la faveur des Druïdes. Si tous les gens de Lettres avoient été en France de l'humeur de *Lipse*, on auroit abîmé cet illustre Président, à qui la posterité a tant d'obligation, & qui est, s'il le faut dire, le dernier des Historiens François, qui ait parlé avec moderation, d'un parti opposé à l'égard de la Religion. Car pour *Mezeray*, il s'en faut bien, qu'il ait gardé là-dessus les Lois de l'Histoire; quoi qu'on louë encore son peu de liberté, dans un païs, où elle est entierement éteinte.

L'autre

L'autre conſequence, que je tire des lâches avis de *Lipſe*, c'eſt que l'on doit être bien-aiſe qu'il n'ait été *Hiſtoriographe* d'*Eſpagne*, que par forme ; car un homme de ſon humeur auroit pour le moins diſſimulé tout ce qu'il ſavoit de deſavantageux à ſon parti, & auroit empoiſonné tout le reſte, † quoi qu'il faſſe le Philoſophe, & même le Stoïcien. Le Roi d'Eſpagne faiſoit très-bien de lui donner une penſion, à cauſe de ſon grand ſavoir dans les belles Lettres ; mais il ne devoit rien lui donner, en qualité d'Hiſtorien, titre dont il étoit tout à fait indigne. L'Hiſtoire des miracles des deux Nôtre-Dames, dont on s'eſt tant moqué, font voir ce qu'il étoit capable de faire, dans une hiſtoire où la Religion auroit été mêlée.

† Voiez *Ep. ad Belgas Cent. II. Ep. 67.*

La ſeconde choſe, dont ceux, qui entreprennent d'écrire l'Hiſtoire, doivent être parfaitement inſtruits, ce ſont les principes ſur leſquels la Société Humaine en general, & les Societez particulieres ſont fondées, & principalement ce qui concerne la Juſtice & l'Injuſtice. Sans cela, ils ne peuvent juger ſolidement de preſque aucune action des hommes. Ils ſont ſujets à prendre de très-méchantes gens, pour des modeles de vertu ; & au contraire des perſonnes vertueuſes, pour des gens dont les vices étoient inſupportables. Ils don-

nent au Crime les éloges de la Vertu, & ils flêtrissent la Vertu comme quelque chose de criminel. Ce qui est Vice, chez les uns, se trouve Vertu chez les autres; & ce que l'on trouve bon, dans sa patrie, on le déteste chez les ennemis. Ceux qui lisent ensuite ces Histoires, & qui ne sont pas plus éclairez que les Historiens, au lieu d'en tirer les usages que l'on en doit faire, se remplissent l'esprit de fausses idées, qui n'ont en suite que trop d'influence sur leur conduite.

L'Historien doit donc considerer quels sont les devoirs, que la constitution même de la nature humaine a imposez à tous les hommes, dans quelque état qu'ils puissent être, & dans quelque lieu, ou dans quelque temps qu'ils soient nez. Ce sont là les Loix, que tous les hommes sont obligez d'observer les uns avec les autres, & qui ne peuvent jamais souffrir de changement, ni être alterées par quelque forme de gouvernement que ce soit; sans violer les principes de l'humanité, & sans être par conséquent blâmable. Par exemple, (car il ne s'agit pas de traiter ici de cette matiére) la foiblesse de la nature humaine nous a imposé la nécessité de nous aider les uns les autres; & la moindre experience de la vie nous apprend, que nous ne devons pas faire aux autres ce que nous appellerions une injus-

tice, s'ils nous le faisoient. Ce principe étant posé, d'une maniére inébranlable, il s'ensuivra que tout ce qui y est contraire doit être blâmé; qui que ce soit qui le fasse, & sous quelque prétexte que ce puisse être.

Ainsi ceux qui écrivent l'Histoire doivent condamner, sans détour, tout ce qui est opposé à ce principe de la Societé Humaine. C'est ce qui doit paroître principalement, dans ceux qui écrivent des vies; où l'on parle distinctement des vertus & des vices de ceux dont on fait l'Histoire. En cela on ne peut guere blâmer les Auteurs Paiens, au moins ceux qui sont dans quelque estime; car il est certain qu'ils ne dissimulent nullement les vices qui leur étoient connus, & qu'ils donnent aussi à la vertu les loüanges qu'elle méritoit, selon l'idée qu'ils en avoient. C'est ce que l'on peut remarquer dans les vies de *Plutarque*, par exemple, & de *Suetone*; dans lesquelles ils distribuent le blâme & la loüange, avec beaucoup d'équité & de liberté. Tout ce qu'on y peut trouver à redire, c'est qu'ils n'avoient pas des idées assez exactes des vertus & des vices. L'ambition, par exemple, & la passion de faire la guerre, pour regner & pour acquerir de la réputation, ou pour opprimer le pro-

chain, & ſe faire admirer aux plus méchants des hommes, paſſent dans leurs Ecrits pour des vertus ou au moins pour des qualitez d'une ame grande & élevée au deſſus du Vulgaire. On s'apperçoit facilement, par la maniére dont ces Auteurs parlent de leurs Heros, qu'ils prenoient pour de *grands hommes* des gens qui ont été de *grands fleaux* & de leur patrie & des nations voiſines.

Le mal eſt qu'après la révelation de l'Evangile, on n'eſt guere plus ſage. On connoit, par le ſtile des Hiſtoriens Chrétiens, qui ont écrit la vie de divers hommes illuſtres, ſoit à part, ſoit dans le cours de leurs Hiſtoires génerales, qu'ils ne les ont pas moins admirez, malgré leurs injuſtices & tous les autres artifices qu'ils ont emploiez pour s'avancer, ou pour acquerir de la gloire; que s'ils avoient toûjours obſervé la plus exacte juſtice, dans toutes leurs actions. Bien des gens croient même que cette ſcrupuleuſe vertu eſt incompatible avec ce qui fait ce qu'on appelle un grand homme d'Etat, ou un grand Prince. On ſe fait une haute idée de Charles-Quint, par exemple, comme on s'en faiſoit autrefois de Jule Ceſar, dans laquelle il entre fort peu de Juſtice; comme ſi l'idée d'un grand homme pouvoit

être

être, sans cette vertu! Les Historiens pleins de cette prévention vulgaire, pour n'avoir pas assez étudié les grands principes de la Morale, trompent les Lecteurs, qui ne sont pas plus éclairez qu'eux; & l'on continue ainsi de siecle en siecle à admirer des gens; parce qu'ils ont eu le bonheur, s'il est permis de parler ainsi, de faire impunément beaucoup de mal à un très-grand nombre de ceux qui ont vêcu de leurs temps.

Il y a néanmoins cette difference, entre les anciens Historiens & les modernes, que les premiers parlent beaucoup plus librement de ceux, dont ils écrivent les vies, & qu'ils dissimulent beaucoup moins leurs vices; que ne font les modernes, dans de semblables Ouvrages. Au moins, je ne me souviens pas d'avoir lû aucun Moderne, dans les Ecrits de qui l'on voie la liberté & la sincerité, que l'on peut remarquer, dans les deux Auteurs que j'ai nommez. La plûpart tâchent de faire valoir leurs Heros, autant qu'il leur est possible; comme si le Lecteur leur devoit savoir plus de gré de lui cacher les défauts, de ceux dont ils écrivent la vie, que de les lui découvrir; au lieu que l'essence de l'Histoire demande que l'on décrive les défauts & leurs mauvaises suites, afin

qu'on apprenne à les éviter ; aussi bien qu'à imiter les vertus, dont elle nous donne des exemples. Si un homme du genie de *Plutarque*, ou de *Suetone*, autant qu'on le peut être raisonnablement aujourd'hui, parmi les Chrétiens, avoit écrit la vie du Cardinal de Richelieu, ou du Cardinal Mazarin, il n'auroit eu garde de les écrire, comme a fait le Sr. *Aubery*; qui a eu assez mauvaise opinion de nôtre siecle, pour essaier de persuader le monde, que c'étoient des hommes pieux, & de bons Evêques. Il n'auroit pas oublié leurs bonnes qualitez, telles qu'étoient leur vigilance & leur adresse ; mais il n'auroit pas été assez lâche, pour parler de leur dévotion & de leur humilité. Bien des gens croient aussi que c'est une raillerie, que de vouloir faire passer le Cardinal Ximenès, pour un Saint à canoniser ; puis que toute sa vie fait voir que c'étoit un homme très-ambitieux, & trés-fier.

Les Grecs & les Romains ont generalement commis une trés-grande faute, contre les principes de l'Humanité ; c'est que quand ils parlent des courses que leurs Generaux faisoient dans les païs, qu'ils nomment *barbares*, de la maniere dont ils tâchoient de les conquerir, & dont ils traitoient les peuples qui se rebelloient contre

eux, aprés en avoir été soûmis par force; ils coulent doucement sur ces endroits, comme si les Grecs & les Romains n'eussent commis en cela aucune inhumanité. Lors que les Grecs enlevoient les Persans & leurs Sujets, pour les emmener en esclavage, & qu'ils tuoient tous ceux qui s'opposoient à eux, * ils appelloient cela *civiliser les païs barbares*. Ils disoient même que les Grecs étoient *naturellement ennemis* des Persans, & que *la nature* leur apprenoit à leur faire la guerre. Au contraire, lors que les Persans, ou les autres peuples qu'ils nommoient barbares, c'est à dire, tous ceux qui ne parloient pas Grec, leur faisoient quelque chose de semblable; il leur sembloit que ces nations violoient tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, * & ils faisoient des descriptions affreuses de leurs inhumanitez. Les Romains en usoient de même & ne parloient avec horreur, que du mal qu'ils souffroient des autres nations. Quand ils saccageoient leurs païs, & qu'ils faisoient esclaves les habitans d'une ville entiere, pour avoir essaié de secouër leur joug injuste, ou qu'ils contraignoient les prisonniers de guerre d'être gladiateurs, & de s'entretuer, pour divertir la populace Romaine; tout cela n'étoit que des bagatelles. Mais lors que les

Gau-

† *Vid. Grotium de J.B. & P. Lib. II. c. XX. n.* 41. &c. *XXII. n.* 10.

* *Vide Isocrat. Panegyr.*

Gaulois ou les Parthes maltraitoient ceux qu'ils leur avoient pris prisonniers, il leur sembloit qu'aucun supplice ne pouvoit punir ces peuples, autant qu'ils le méritoient.

Les Historiens Grecs & Romains sont pleins d'une indulgence excessive, pour leur nation, & ne pardonnent rien aux autres; parce qu'ils n'avoient pas des idées assez étendues de la Justice & de l'Humanité, & qu'ils ne savoient pas que tous les hommes sont égaux, en matiére de droit naturel. * Cesar n'avoit pas plus de droit de faire la guerre aux Gaulois & aux Germains: que les Pirates de Cilicie n'en avoient de le prendre lui même prisonnier, & de le mettre à rançon. Cependant on parle de ces Pirates avec détestation, & l'on louë infiniment les victoires de Cesar.

† *Voiez Plutarque dans sa vie.*

Les Chrétiens ne devroient pas imiter les Paiens, sâchant par l'Evangile que tous les hommes sont freres, & sont soumis aux mêmes Loix, les uns envers les autres; par le Droit naturel, émané de Dieu qui est le Pere commun de tout le genre humain. Cependant quand ils parlent des Chrétiens & des Turcs, il semble souvent que les Turcs sont des creatures du mauvais Principe des Manichéens, & que l'on n'est obligé de traiter avec humanité,

que

que lors qu'on ne leur peut pas faire du mal impunément ; mais qu'au contraire les Turcs sont obligez d'observer toutes les Loix de la Justice envers les Chrétiens, comme s'ils étoient les seules creatures du bon Principe. Les Turcs de leur côté ne sont pas plus raisonnables, envers les Chrétiens ; mais ces derniers, comme plus éclairez, devroient être plus sages, & plus humains. Quand ils parlent des courses des Chevaliers de Malte, sur les Turcs, ils en devroient parler en mêmes termes, que de celles des Pirates de Barbarie sur les Chrétiens. Au contraire, tout retentit de gémissemens dans les Ports de la Chrétienté, quand ceux d'Alger ou de Tunis font quelque prise sur les Chrétiens ; & tout le monde se rejouït, lors que les Chevaliers de Malte prennent quelque bâtiment Turc. Les vies que nous avons de plusieurs Grands Maîtres de Malte, & de quantité de Chevaliers de cet Ordre sont pleines de cette injustice. Il n'y a point de supplices, que les brigandages des Pirates Turcs sur les Chrétiens ne méritent : il n'y a point de loüanges, dont les voleries des Chevaliers de Malte, sur les Mahometans, ne soient dignes.

Si les Turcs tâchoient de pervertir les Chrétiens qui sont dans leur Empire, par des

des recompenſes, ou par des ſupplices; en donnant de l'argent à ceux qui voudroient prendre le Turban, & en maltraitant ceux qui demeureroient conſtans dans la profeſſion de la Religion Chrétienne, que n'en diroit-on point? Quelles clameurs n'entendroit-on point faire là deſſus, dans toute la Chrétienté? Que ſi les Mahometans laſſez de la fermeté des Chrétiens, qui leur obeïſſent, les chaſſoient tout d'un coup des lieux de leurs demeures, les obligeoient de ſortir des Etats du Grand Seigneur; lors que l'on verroit la Chrétienté remplie de Grecs fugitifs, tout le monde y maudiroit la tyrannie Mahometane, & crieroit à l'injuſtice. On auroit ſans doute raiſon, parce qu'il n'y a point d'autorité au monde, qui ait droit d'impoſer à qui que ce ſoit une certaine Religion, ni de maltraiter ceux qui ſont d'un autre ſentiment, à cauſe de cela.

Mais quand le Cardinal * Ximenès convertiſſoit les Maures de Grenade, tenant d'un côté la bourſe à la main, & de l'autre des chaines; on prétend que les Maures auroient eu tort de s'en plaindre. Ce qui eſt une action déteſtable à un Moufti, ou à un Alfaqui, devient une œuvre méritoire, quand c'eſt un Eccleſiaſtique Chrétien qui la fait; quoi qu'il ne puiſſe

* *Voiez ſa vie par M. Fléchier Liv I.*

puiſſe produire aucun pouvoir du Ciel, qui l'autoriſe à traiter les Mahometans, d'une maniére qu'ils ne pourroient emploier contre les Chrétiens, ſans injuſtice. Par quelle révelation ſait-on que Dieu a donné aux Chrétiens de certaines regles de Juſtice, & aux autres peuples des Loix toutes differentes ? Pour moi, j'avouë que je n'en ſai point.

Que ſi l'on dit que la Verité a ce droit, ſur le Menſonge; qu'elle peut faire maltraiter avec juſtice ceux qui ſont dans l'erreur, par ceux dont les ſentimens ſont veritables ; je réponds à cela deux choſes. La premiere c'eſt que les hommes diſputent encore de ce qui eſt vrai, ou faux ; & que les Mahometans, par exemple, ſont auſſi entêtez de leurs opinions, que les Chrétiens peuvent être perſuadez des leurs. Ainſi ſi vous établiſſez que la Verité a droit de maltraiter l'Erreur, vous leur mettez les armes à la main, & vous ne ſauriez vous plaindre de leurs perſecutions. Car enfin pendant qu'ils ſont entêtez du Mahometiſme, c'eſt une conſequence néceſſaire qu'ils ſe croient en droit de perſecuter les Chrétiens. La ſeconde choſe c'eſt que ſuppoſé même que l'on perſecute ceux que je jugerois être dans l'erreur ; je ſoûtiendrois toûjours que l'erreur n'eſt pas un

un crime, lors que ceux qui y ſont engagez obſervent d'ailleurs les Loix de la Societé Civile, & ne ſont point puniſſables pour aucunes mauvaiſes mœurs. Ainſi il n'y a point de Puiſſance, qui ait le droit de maltraiter ſes Sujets, ſous prétexte d'erreur, dans la Religion : comme il n'y en a point, qui puiſſe punir un Mathematicien de s'être trompé, dans un calcul.

Il s'enſuit de là que l'Hiſtoire, qui doit fonder ſes jugemens ſur des veritez inconteſtables, & reçuës par tout, doit parler avec indignation de la conduite du Cardinal Ximenès, & des Rois Catholiques envers les Maures; au lieu de l'approuver, ou de la pallier, comme quelques Hiſtoriens font. Ils nous décrivent Ximenès & ces Rois-là comme des gens amis de la Juſtice, & leur font commettre une injuſtice criante contre pluſieurs milliers de Maures; en les perſecutant, & en les chaſſant de leur patrie, parce qu'ils ne vouloient pas ſe faire Chrétiens. Si les Maures, qui étoient au midi du détroit de Gibraltar, en avoient uſé de même envers des Chrétiens, qui ſe ſeroient trouvez parmi eux; quelles deſcriptions n'en auroit on pas fait en Eſpagne?

Ce n'eſt pas ſeulement envers les Infideles, que l'on a une eſpece de Juſtice, qui n'eſt bonne que là où l'on eſt les plus forts.

On

On en use de même, de Chrétien à Chrétien, envers ceux que l'on appelle Hérétiques. Les Historiens de chaque parti, prévenus de cette étrange idée, vantent scandaleusement la Justice des Princes, qui ont emploié des voies violentes, pour accabler ceux, qui ne se sont pas trouvez de leurs sentimens; & crient sans raison contre le parti contraire, lors qu'il en a usé de même. Ou il faut condamner tous ceux qui persecutent pour des opinions, ou les absoudre également. Quand on dépose les Evêques & les Prêtres Ariens, & qu'on les envoie en exil; quand on maltraite les peuples qui les suivoient, & qu'on leur ôte leurs Eglises, on ne fait que justice; & l'on supprime toutes les plaintes qu'ils faisoient de ces mauvais traitemens, & les circonstances odieuses que l'on pouvoit y remarquer. Mais quand les Ariens rendent la pareille à l'Evêque d'Alexandrie, & à quelques autres, & qu'ils tâchent d'opprimer leur parti; c'est un renversement affreux de toute sorte de Justice, & l'Orient & l'Occident ont raison de s'émouvoir, pour obliger l'Empereur Constanse à les rétablir. Pour moi je ne puis souffrir les visions des Ariens, touchant leurs trois Dieux inégaux, ni excuser la violence de leur conduite; mais je ne comprens pas

comment ceux qui étoient sujets à l'erreur, aussi bien qu'eux, & qui erroient en effet, s'ils croioient trois Dieux collateraux, comme on les en accuse, ce que je ne veux pas examiner ici ; je ne comprends pas, dis-je, comment ils pouvoient se plaindre de leurs persecutions, aprés les avoir persecutez. Je ne voi pas comment les Historiens Ecclesiastiques peuvent se disculper de l'accusation qu'on leur peut faire, de n'avoir eu aucune regle qui fixe les idées qu'on doit avoir de la Justice & de l'Injustice ; puis qu'Eusebe de Nicomedie passe pour un homme injuste, parce qu'il persecute ; & que la même chose s'appelle Justice, dans Athanase d'Alexandrie. Il en est de même des autres Héresies, qui ont maltraité les Orthodoxes, quand elles ont eu le dessus : & qui en ont été maltraitées, quand elles ont été plus foibles.

Ainsi comme l'on appelle, dans cette Histoire, Verité ce qui résulte de la pluralité des suffrages : on y appelle Justice tout ce que le plus fort parti fait. Ceux qui se trouvent les plus foibles n'ont jamais de leur côté, que l'Erreur & l'Injustice. Je ne sâche pas que l'on puisse reprocher rien de semblable aux Historiens Payens. Quoi qu'ils soient souvent passionnez, comme je l'ai déja dit ; ils n'ont jamais remis à aucu-

ne

ne Assemblée le soin de décider, pour eux, ce qui est vrai, ou faux, juste ou injuste; & cela d'une maniere si absoluë, qu'il fallût sacrifier à ces décisions toutes les idées que l'on avoit auparavant de vrai & de faux, d'équité & d'iniquité; comme ont fait les Chrétiens, pendant bien des siecles, & comme font encore plusieurs d'entre eux.

On pourroit dire plusieurs autres choses, touchant les procedures de ces Assemblées; où l'on a souvent foulé aux pieds toutes les regles d'Equité ou de Justice, que les Loix Civiles prescrivent si sagement. Celles qui ont condamné ceux qu'elles nommoient Hérétiques leur ont bien souvent ôté la liberté de se défendre, & ont été composées de gens qui étoient, sans scrupule, Juges & Parties. Cependant la plupart des Historiens leur applaudissent, & en parlent avec un respect extraordinaire. Ainsi ce qui s'appelleroit injustice, cabale, oppression dans le Palais; se nomme, dans les Conciles, justice, zele, équité. Il faut donc se ressouvenir que ces mots signifient toute autre chose, dans les Ecrits d'un Historien Ecclesiastique, que dans une autre Histoire. D'où vient cela? C'est que ceux, qui écrivent l'Histoire de l'Eglise, n'ont

ordinairement aucune idée juſte & exacte des Vices & des Vertus.

Ce que je viens de dire regarde les idées de Morale, qu'un Hiſtorien doit avoir, avant que d'entreprendre d'inſtruire la Poſterité. On voit de quelle importance il eſt qu'il y ait bien penſé. Mais il n'eſt pas moins néceſſaire qu'il ait de juſtes idées de ce qu'on appelle Politique; puis que l'Hiſtoire ne regarde pas ſeulement les actions des particuliers, mais encore les devoirs réciproques des peuples & de ceux qui les conduiſent, & ce que les Nations ſe doivent les unes aux autres. C'eſt à quoi l'on peut réduire toute la Politique; qui n'eſt autre choſe, que l'art de rendre un peuple heureux, en le conduiſant avec juſtice, & en le défendant contre le tort que lui pourroient faire ſes ennemis.

Je n'entreprends pas de traiter ici de cette Science, je toucherai ſeulement quelques uns de ſes principes géneraux; qu'un Hiſtorien, comme il me ſemble, ne doit jamais perdre de vuë, & que l'on néglige néanmoins trop à préſent. Le premier c'eſt que ceux qui gouvernent les peuples doivent ſe propoſer le bonheur de ceux, que la Providence a commis à leur conduite, comme leur principal but. Cela

la renferme tous les devoirs de ceux qui ſont à la tête de la Societé, & c'eſt un principe ſi reçu, qu'à peine le plus injuſte Tyran oſeroit dire le contraire. Le *bonheur d'un peuple*, afin qu'il n'y ait point d'équivoque dans ce mot, conſiſte inconteſtablement 1. à n'être obligé que d'obeïr aux Loix, qui ſont approuvées par l'uſage qu'il en a fait pendant longtemps, ou que l'on établit de la maniére accoûtumée : 2. à jouïr tranquillement de ſon bien ou du fruit de ſon induſtrie, en obeïſſant aux Loix, ſans que perſonne le lui puiſſe enlever par force : 3. à ne contribuer aux dépenſes publiques, qu'autant qu'il le peut faire, ſans s'incommoder trop. Il eſt viſible que ſi le caprice d'un homme changeant, & environné de flatteurs, tient lieu de Loi ; ou que ſi l'on ne poſſede pas ſûrement ce qu'on a ; ou que ſi l'on paie plus qu'on ne peut, on ne ſauroit être heureux. On le voit, par l'exemple des Empires deſpotiques de l'Aſie, où les peuples ſujets à ces trois inconveniens ſont les plus malheureux de tous les hommes.

Ces principes generaux étant poſez, on ne peut loüer dans une Hiſtoire aucune maniere de Gouvernement, qu'autant qu'elle y eſt conforme. On ne peut van-

ter aucun Souverain, qu'autant qu'il regle sa conduite là dessus. C'est aussi ce que font constamment les Historiens Grecs & Latins, qui traitent de *tyrannie* toute forme de Gouvernement, où les Loix sont arbitraires, où l'on ne possede pas avec sûreté ce que l'on a, & où les charges sont si grandes, qu'on n'y peut vivre, qu'avec toutes les peines du monde. Ils appellent aussi *tyrans* ceux qui gouvernent de la sorte, soit qu'il y en ait un, ou plusieurs. C'est là l'idée, qu'ils avoient de la bonne Politique; comme on le peut voir si l'on lit, avec quelque soin, les livres de Politique d'*Aristote*.

Quoi qu'il soit visible que les peuples ne peuvent être heureux, sous un Gouvernement tel que celui que je viens de décrire; & quoi qu'on ne puisse pas douter que les hommes n'ont formé des Societez, que pour être heureux, en se joignant ensemble; il s'est trouvé des gens, depuis le XVI. siecle, dont on peut dire que *Nicolas Machiavel* est le principal, qui ont essaié d'introduire une idée de Politique toute differente de celle que l'on vient de décrire. Ils n'ont eu aucun égard à la fin naturelle & inviolable de toutes les Societez raisonnables; mais ils

ont

ont seulement cherché par quels moiens les Chefs des Societez peuvent se rendre maîtres absolus des Loix, des biens & des vies des peuples, & s'aggrandir aux dépends de leurs voisins, sans avoir aucun égard à la Justice. Toute la Politique d'un Souverain, selon ces gens-là, ne se propose que ce que je viens de dire; & toute sa prudence consiste à venir à bout de ses desseins par quelque voie que ce soit, pourvu qu'elle soit sûre. Il ne s'agit plus de voir ce qui est juste, ou injuste; mais seulement ce que la Puissance Souveraine peut faire sans se perdre. Cette espece de Politiques regardent les peuples, non comme des hommes, dont les Conducteurs doivent procurer le bonheur, autant qu'il leur est possible; mais comme une meute de Chiens de chasse, que l'on ne doit entretenir, qu'autant qu'il est nécessaire pour pouvoir s'en servir, pour son divertissement. Le Prince de *Machiavel* n'a pour but que son utilité propre, & ne travaille au bien de ses Sujets, qu'autant qu'il lui en revient d'avantage. C'est justement ce que les Grecs appelloient un *tyran*, témoin la définition * d'*Aristote*, qui dit que la Tyrannie est *une Monarchie qui ne se propose que l'utilité du Monarque*.

* Polit. Lib. III, c. 7

Ce n'est pas ici le lieu de réfuter ces sentimens; & il n'y a qu'à les comparer avec ce que j'ai dit, de la veritable Politique, pour comprendre combien ils sont indignes d'un homme, qui n'a pas perdu tout sentiment de vertu. Aussi ceux qui en sont le plus entêtez n'osent-ils avoüer ouvertement de si pernicieux principes. Les Puissances les plus despotiques, sans en excepter le Grand Seigneur, tâchent de persuader à leurs Sujets qu'elles n'ont autre chose en vuë, que le bien de l'Etat, auquel elles sacrifient tout; si on les en veut croire. C'est une espece de réparation que la Tyrannie & le Vice font à la Liberté & à la Vertu. Cependant comme il y a par tout, & principalement parmi ceux qui approchent le plus des Princes, une infinité de gens, qui ne cherchent que leur avantage particulier, en flattant la Puissance Souveraine, & en regnant, s'ils peuvent, avec elle; le *Machiavellisme*, tout abominable qu'il est, ne laisse pas d'avoir fait assez de progrès dans le monde. Ceux qui en sont infectez traitent de doctrine séditieuse les sentimens de ceux, qui croient que les droits des Souverains sont bornez par les Loix, & on leur entend dire à tous momens, en Europe comme en Asie, que

les vies & les biens des Sujets appartiennent au Prince. Comme il y a quantité de lieux, où il n'eſt pas ſûr de s'oppoſer à ces ſcandaleux diſcours; ces ſentimens ſe ſont gliſſez même dans les eſprits de bien des Hiſtoriens, au moins en partie. Ils inſinuent par tout, que les Etats ne peuvent être heureux & tranquilles, ſi les peuples ne ſe ſoumettent aveuglément à la volonté des Souverains, en toutes choſes; comme étant nez, non pour former avec leurs ſemblables une Societé avantageuſe à tous ſes membres, mais pour être Eſclaves du Prince.

Les Eccleſiaſtiques, dont la plûpart prétendent à une ſemblable Monarchie ſur les eſprits, ont flatté autant qu'ils ont pu la Puiſſance temporelle; pour en être ſoûtenus dans leurs prétenſions, & pour regner même avec elle ſur les corps, auſſi bien que ſur les ames; à cauſe de l'étroite liaiſon, qu'il y a entre ces deux choſes. Pour parvenir à leurs fins, ils ont emploié l'autorité divine, comme ſi la Religion Chrétienne n'étoit compatible qu'avec des Empires deſpotiques, ſur les Corps & ſur les Eſprits: de même que les Mouftis & les Alfaquis promettent le Paradis de Mahomet à ceux, qui ſeront les meilleurs eſclaves du Sultan.

C'est ce qui fait que l'on voit quantité d'Histoires, composées par des gens de cette sorte, toutes remplies de cet esprit d'esclavage, envers les Souverains spirituels & temporels; & c'est en quoi plusieurs de nos Historiens d'aujourdhui sont infiniment au dessous des Historiens Payens. Dans ces derniers, on voit par tout des principes constans de Justice & d'Equité, lors qu'il s'agit des Puissances & de ceux qui leur obeïssent. On y remarque, à chaque page, des sentimens de gens raisonnables & libres. Mais dans quantité de Modernes, on ne voit que des flatteries honteuses envers les Puissances, à la volonté de qui ils sacrifient toutes leurs idées d'Equité & de Justice. Les moindres irrégularitez des peuples, envers les Souverains, méritent, selon eux, toutes les peines de cette vie & de l'autre; & les plus grands desordres des Princes, à l'égard de leurs Sujets, ne sont que des péchez veniels.

J'ai souvent remarqué, dans les Histoires & dans les discours de plusieurs, de ceux qui ont parlé des Révolutions de l'Angleterre, beaucoup d'indignation contre les peuples de cette Ile; de ce qu'ils ne se sont pas soumis à leurs Rois, comme des Esclaves, à l'imitation de leurs

leurs voisins. On traite communément les Anglois de peuples farouches, & changeans sans en avoir d'autre raison, si ce n'est qu'ils obeïssent à leurs Rois, quand ils ne touchent pas à leurs privileges, & qu'ils s'opposent en suite à leurs desseins, quand ils entreprennent de les détruire; parce qu'on est accoûtumé ailleurs à obeïr sans replique, dans le mal, comme dans le bien. Ces heureux peuples portent l'obeïssance aussi loin qu'il leur est possible, sans perdre, ou sans hazarder la Liberté publique; & pendant qu'on n'exige rien d'eux, qui soit contraire à leurs coûtumes, il n'y a rien qu'ils ne fassent pour leurs Rois; comme on l'a vû dans cette derniere guerre finie en 1697. sous le regne d'un Prince, qui les laisse jouïr de leurs Libertez. Mais ils ne veulent pas se rendre esclaves, comme plusieurs autres. Les voisins, qui sont soumis à l'Empire arbitraire, appellent cela ferocité & humeur changeante; au lieu qu'un Historien Grec ou Romain le nommeroit Constance & Liberté. Ils nomment au contraire Fidelité au Prince & à la patrie, une obeïssance aveugle, qui est prête à faire toutes sortes de crimes, si on les lui commende: ce que les Grecs & les Latins auroient nommé Esclavage. C'est ainsi qu'en changeant d'i-

d'idées & de coûtumes on a aussi changé les noms des Vertus & des Vices. On peut dire de ces gens-là ce que *Salluste* fait dire à Caton, dans le Senat, en parlant de son temps: „ Il y a long-temps que „nous avons perdu les veritables noms „des choses; parce que donner le bien „d'autrui s'appelle liberalité, & la har-„diesse à mal faire courage. *Jam pridem* „*nos vera rerum vocabula amisimus, quia bo-* „*na aliena largiri liberalitas, malarum re-* „*rum audacia fortitudo vocatur.*

En cela, il est certain que les Anciens surpassent de beaucoup les Historiens modernes; mais il y a une chose, dans laquelle les derniers surpassent peut-être les premiers. C'est qu'il semble que les Anciens aient ignoré ce que les Nations se doivent les uns aux autres. La Justice & l'Equité leur sembloient être des vertus, qui étoient bonnes pour chacun en particulier, mais ausquelles une Nation entiere n'étoit pas obligée. De là vient qu'ils nous décrivent, avec admiration, les conquêtes de ces grands Empires, qui envahirent autrefois une partie considerable du monde habité, comme celui des Perses, ou celui des Romains. S'ils reprennent quelque chose, dans leur conduite, c'est seulement quand ils ont manqué

qué de soi, d'une maniere sensible & grossiere; ou qu'ils ont violé l'humanité, avec un excès peu commun. Mais ils ne censurent guere l'envie de dominer, & de soumettre ses voisins, à la premiere occasion, qui s'en présente. Cette envie, si l'on trouve moien de la satisfaire, par la voie des armes, passe dans les Ecrits des Historiens Payens, pour je ne sai quoi de noble & même d'heroïque. On estimoit infiniment ceux qui éloignoient les bornes de l'Empire, sans se mettre en peine si c'étoit avec justice, ou non, pourvu que leurs entreprises eussent réussi. Les Romains, par exemple, firent des guerres perpetuelles, non tant pour se défendre, que pour se rendre maîtres premierement de l'Italie, & ensuite des païs voisins; jusqu'à ce qu'ils eussent soumis à leur Empire les parties les plus cultivées de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, autour de la mer Méditerranée. Les Historiens Grecs & Latins se sont appliquez, à l'envi les uns des autres, à décrire leurs guerres & leurs conquêtes; d'une maniére qui fait assez connoître qu'ils avoient infiniment plus d'admiration, pour leur bravoure & pour leur vigilance à profiter des occasions de s'agrandir; qu'ils n'en auroient eu du plus juste

juste peuple de toute la terre, qui se seroit renfermé dans ses bornes ; en se contentant de repousser les injures de ses voisins, sans essaier de s'élargir. S'ils lâchent quelques mots contre leur ambition, & contre leurs injustices, comme ils le font quelquefois ; ce n'est rien en comparaison des loüanges qu'ils leur donnent, quand ils parlent de leurs victoires.

La Religion Chrétienne nous aiant donné des idées plus exactes & plus étenduës de la Justice, que les Payens n'en avoient communément ; plusieurs Historiens Chrétiens ont parlé de l'ambition des anciens Conquerans, en des termes plus conformes à l'idée immuable de la Justice, que les Historiens Payens n'avoient jamais fait. J'avouë que les Philosophes ont dit là dessus quantité de choses, qui sont aussi fortes, ou peu s'en faut, que ce que les Chrétiens en ont publié ; mais ce n'étoient que les Philosophes, qui parloient ainsi, & l'on avoit peu d'égard à leurs sentimens, dans l'Histoire.

Un homme * incomparable a fait voir le premier, dans ce XVII. Siecle, quelles sont non seulement les *Loix de la Paix*, mais encore *de la Guerre* ; & a montré si clairement ce que les Nations se doivent les unes aux autres, à cet égard, qu'il n'y

* *H. Grotius.*

n'y a plus de lieu de douter que les guerres, qui ne se font que par ambition, ne soient de veritables brigandages. Ce grand homme a réduit en art & a prouvé méthodiquement les Veritez, que l'on trouvoit semées en divers endroits, sur cette matiere, & les a appuiées de quantité d'exemples & d'autoritez. Après cela, s'il se trouve quelque Historien, qui veuille faire passer pour justes & pour pieux les Princes, qui ont fait, ou qui feront à l'avenir des guerres si mal fondées; il ne pourra pas se plaindre, si on le traitte de lâche & de flatteur. Un Prince, qui aura réduit à la pauvreté & à la misere plusieurs provinces, & fait perir des millions de personnes, par pure ambition, sans qu'on l'attaquât, ne passera jamais pour un homme de bien; à moins que le Paganisme ne reprenne le dessus, ou que le *Machiavellisme* ne devienne par tout la Religion à la mode. Les Payens lòüoient la Clemence de Jule César, à qui l'on pouvoit reprocher ce que je viens de dire; parce qu'il donna la vie, comme par grace, à plusieurs de ses Concitoiens qui avoient défendu la liberté de leur Patrie contre lui, & qui se soumettoient à sa tyrannie. Mais desormais aucun Historien, digne de ce nom, ne pourra parler de

de la Clemence de ceux qui ont fait, ou qui feront quelque chose de semblable. Ceux qui ne font point de réflexion, sur les malheurs que cause la guerre, & à leurs sujets & à leurs voisins; ou qui ne sont point touchez des maux qu'ils font souffrir & des larmes qu'ils font répandre à une infinité d'innocentes & de malheureuses familles, & du sang qu'ils font verser dans une longue guerre, ne sauroient passer pour clemens, ou pour justes; que dans l'esprit de ceux qui n'ont presque aucune idée de ces vertus, ou dans les livres de quelques flatteurs, qui ne peuvent être soufferts que par ceux qui n'osent pas les contredire.

C'est là ce que j'avois à remarquer sur l'Histoire, où si l'on trouve un peu de Liberté, on ne doit pas s'en prendre à moi, mais à la matiére; qui ne souffre aucun déguisement, ni aucune dissimulation. Je sai bien que ces discours & tous les autres semblables n'empêcheront pas qu'on ne flatte & qu'on ne mente, dans l'Histoire; mais ceux qui veulent le faire souffriront, s'il leur plait, qu'on dise aussi quelquefois la Verité.

IV. *Décadence dans les Belles Lettres, d'où elle vient.*

IL y a ſans doute de la décadence, dans la République de Lettres, à pluſieurs égards; mais je ne veux parler que de celle, que l'on voit dans les belles Lettres. Il eſt certain qu'on ne voit depuis plus d'une géneration, en aucun lieu de l'Europe, des gens qui égalent les illuſtres Critiques, qui ont vécu dans le ſiecle paſſé, & au commencement de celui-ci. On ne voit perſonne, par exemple, qui égale en ſavoir, en application, & dans la grandeur, comme dans la multitude des Ouvrages, *Joſeph Scaliger*, *Juſte Lipſe*, *Iſaac Caſaubon*, *Claude de Saumaiſe*, *Hugues Grotius*, *Jean Meurſius*, *Ger. Jean Voſſius*, *Jean Selden*, *Jean Fred. Gronovius*, & quantité d'autres, qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme; parce qu'ils ſont aſſez connus de tout le monde. J'eſtime, autant que je le dois, pluſieurs habiles gens de ma connoiſſance; mais je ſuis perſuadé que perſonne ne ſe plaindra, ſi je dis que je n'en connois aucun, qui égale ces gens-là, pour l'érudition, ou pour les travaux. Nous ne voions rien paroître, depuis long-

temps, qui puiſſe être comparé à leurs Ouvrages.

J'en ai recherché les raiſons, & il me ſemble que j'en ai trouvé d'aſſez ſatisfaiſantes. Les unes regardent ceux qui devroient favoriſer les belles Lettres, & qui ne le font plus. Les autres ſe trouvent dans ceux qui en font profeſſion, & qui ſont cauſe qu'on les mépriſe. J'en indiquerai quelques unes, auſquelles le Lecteur ajoûtera celles qu'il ſait, & joindra à mon diſcours l'experience qu'il peut avoir de ce que je m'en vai dire.

Difficultez dans l'étude.

I. POUR commencer par les dernieres, c'eſt à dire, par ce qu'on peut reprocher aux gens de Lettres. La premiere choſe, qui a fait que peu de gens ſe ſont appliquez aux Humanitez, & par conſéquent que l'on a encore moins vû de perſonnes qui y aient réuſſi, d'une maniére extraordinaire; c'eſt que les habiles gens, en cette eſpece de Science, ſe ſont peu mis en peine de la faciliter aux autres. Comme la plûpart étoient parvenus au ſavoir, qu'ils avoient aquis, non par une voie courte & méthodique, mais par une lecture immenſe & par une application prodigieuſe au travail; ils ne ſe ſoucioient nullement de faciliter aux autres les moiens de ſe rendre ſavans. Après être parvenus,

nus, pour ainsi dire, au haut du rocher; par des chemins escarpez, & pleins d'épines, avec une très-grande peine; ils croioient qu'il étoit juste que les autres essuiassent la même fatigue, s'ils vouloient parvenir au même dégré d'érudition. Mais comme il se trouve peu de gens, dont le génie soit si porté aux belles Lettres; qu'ils puissent se résoudre à prendre tant de peine, pour en acquerir la connoissance; il ne faut pas s'étonner si la plûpart du monde s'en est rebuté, presque dès le commencement, & si une grande capacité, dans les belles Lettres, est devenuë si rare.

On me demandera peut-être ici ce que je voulois que ces Savans du premier ordre fissent, pour faciliter aux autres l'étude des belles Lettres, qu'ils n'aient pas fait? Je répons à cela qu'il y a deux sortes de livres, qui peuvent servir à acquerir cette espece de connoissance; dont nous ne sommes pas encore fournis, comme nous le devrions être, depuis le temps qu'on s'attache aux Humanitez.

Des Notes Critiques, sur les Auteurs Latins.

Les premiers sont de bonnes éditions de tous les Auteurs Grecs & Latins, non seulement correctes pour le Texte, mais accompagnées de tout ce qui est nécessaire, pour le rendre plus intelligible.

ligible. Pour entrer plus dans le détail, je commence par les Latins, & je dis que les grands Humanistes, que j'ai nommez, ou d'autres semblables devroient nous avoir donné au moins tous les bons Auteurs Latins, non seulement revûs sur les anciens MSS. qui nous restent, mais encore éclaircis dans tous les lieux qui ont quelque obscurité, par des notes courtes, nettes & méthodiques, qui fussent à la portée de la jeunesse, & à l'usage de ceux qui sont plus avancez. Au lieu de cela, les Savans dont j'ai parlé, se sont le plus souvent contentez de publier les Auteurs qu'ils ont entrepris d'éclaircir, avec de pures notes de Critique, qui regardent seulement la maniére de lire; à quoi s'ils ont ajoûté quelque chose pour l'intelligence des expressions, des opinions, ou des coûtumes, ce n'a été que sur quelques endroits, où ils pouvoient faire parade de leur érudition, en débitant leurs lieux communs, ou leurs recueuils; encore s'éloignent-ils souvent si fort de leur Auteur, que ce qu'ils disent sert à toute autre chose, qu'à l'éclaircir. Mais il y a une infinité d'autres endroits, qui arrêtent non seulement ceux qui n'ont que de legers commencemens, mais encore ceux qui sont plus avancez, sur lesquels ils

ils ne disent rien. Quand le texte est clair, ils parlent souvent beaucoup; & quand il est obscur, ils ne disent mot. Il y a des Critiques, qui regardent comme au dessous d'eux la peine de faire des Notes de cette espece; dans la pensée, comme ils disent, qu'elles ne sont bonnes que pour les jeunes gens, & qu'un homme un peu avancé peut facilement suppléer à cela. Mais ni l'un ni l'autre n'est tout à fait veritable. Il y a grand nombre de personnes serieuses, & occupées à des emplois plus relevez, qui ont besoin de Notes; qui expliquent les endroits obscurs, & qui seroient ravies d'en trouver. Elles n'ont pas le temps de chercher dans d'autres livres les éclaircissemens, dont elles ont besoin; parce qu'elles ne lisent ces Auteurs, que pour se délasser d'autres occupations, & non pour se fatiguer à chercher dans de grands volumes l'explication de ce qui leur fait de la peine. D'ailleurs ces Notes sont plus difficiles à faire, qu'on ne croit, ou qu'on ne feint de le croire. Les remarques de *Paul Manuce*, sur les Epîtres de Ciceron, qui sont de cette nature, lui ont infiniment plus coûté, que les Notes Critiques de plusieurs autres, quelque estime qu'on en puisse faire; & il vaudroit beaucoup mieux qu'on les eût

mises sous le texte, que diverses autres, qui ne servent qu'à établir la maniere de lire. De dix Lecteurs, il y en a huit qui ont besoin des remarques de *Manuce*, & qui à peine jettent les yeux sur les discours que l'on fait sur les diverses leçons. Il est inutile de dire que c'est un abus, le monde est ainsi fait & peu de gens ont assez de temps, pour examiner tant de minuties. Les plus curieux se contentent d'avoir recours à ces recueuils, quand il leur importe de savoir exactement le sens d'un passage, sans quoi ils ne les regardent pas. En effet, après les avoir lûs, on en retient fort peu de chose.

Des Notes conçues en bons termes, en peu de mots, & où l'on n'avance rien sans le prouver, ou sans indiquer au moins quelque bon Auteur, où l'on puisse voir la verification de ce qu'on dit; en marquant si bien l'endroit, qu'il soit facile au Lecteur de le trouver, s'il a besoin de le chercher; des Notes, dis je, de cette sorte, sont un thrésor pour la plupart des Lecteurs. Mais il s'en faut beaucoup qu'elles soient si aisées à faire, qu'il l'est de pointiller sur quelques endroits, où l'on trouve des varietez de lecture, ou des occasions de faire quelque digression.

Des gens de Lettres, beaucoup infe-
rieurs

sieurs en savoir à ceux que j'ai nommez, ont entrepris en nôtre siecle, sur tout en Hollande, de remedier à ce desordre, & de compiler des Notes tirées des divers Critiques, qui avoient travaillé sur les meilleurs Auteurs, ou qui les avoient expliquez en passant dans d'autres Ouvrages, & à l'occasion de quelque autre chose. C'est ce qu'on a appellé les Notes *Variorum*. Mais la plûpart des premiers recueils ont été fort mauvais, à cause du peu de capacité de ceux qui les ont faits. Souvent ils ont choisi le moindre, ils n'ont apporté aucune des preuves des Auteurs qu'ils ont abregez, & ils ont entierement estropié leurs pensées. Pour mettre des Notes par tout, ils ont autant parlé sur les endroits clairs, que sur ceux qui sont obscurs, & ont rempli leurs recueils de digressions inutiles, ou hors de propos.

Tout le monde se plaignant de ces défauts des Notes *Variorum*, d'habiles gens ont crû qu'il falloit faire un choix des plus Savans Critiques & mettre leurs remarques entieres, sans y rien retrancher, en y ajoûtant seulement ce qu'on trouveroit de bon dans les autres. C'est ainsi que sont faites les dernieres éditions des Notes *Variorum*, & sans doute elles sont

beaucoup préferables aux précedentes. Aussi le Public en a-t-il été plus satisfait, & tous ceux qui aiment les belles Lettres ont été ravis d'avoir des recueuils complets des meilleurs Critiques, pour les consulter au besoin. Néanmoins ils se plaignent encore d'une chose, en quoi ils me paroissent bien fondez. C'est qu'ils voudroient que ceux qui font ces recueuils ne missent au dessous du Texte que des Notes, qui servissent à l'intelligence des expressions, des opinions, des coûtumes &c. en suppléant ce qui y peut manquer. autant qu'il est possible; & que l'on renvoiât les notes complettes & toutes les digressions à la fin, afin de les consulter quand il seroit nécessaire. Ils voudroient encore que ces Notes de divers Auteurs fussent rangées en sorte, qu'on n'eût qu'à chercher en un seul endroit, pour les trouver toutes; au lieu que quand il y en a plusieurs, il faut feuilleter tout un Volume, pour trouver ce que chacun a dit, ce qui est long & ennuieux. On a deux éditions des Mémoires de *Cesar* de *Godefroi Jungerman*, où toutes les Notes sont à la fin, & dont il est difficile de se servir, parce que chacune de ces Notes sont à part, dans leur ordre particulier; au-lieu que si elles étoient mêlées, on verroit

sur

ſur chaque endroit, d'un coup d'œuil, ce que diſent tous les Commentateurs.

On a crû en France, qu'il valloit mieux, que ceux qui entreprendroient de publier des Auteurs à l'uſage de Mr. le Daufin tiraſſent à leur maniere des Savans, qui avoient écrit avant eux, ce qu'ils trouveroient à propos. Mais, s'il faut dire la verité, la plûpart de ces interpretes ſe ſont aſſez mal acquitez de leur emploi. Premiérement ils ont ſuivi, pour le Texte, de très-méchantes éditions; au lieu d'avoir ſoin de ſe regler ſur les meilleures; ce qui eſt une faute impardonnable. Secondement dans les Notes, on voit les mêmes fautes, que l'on a cenſurées dans les premieres Editions de Hollande, avec les Notes *Variorum*. On voit néanmoins une choſe, dans ces Editions de Paris, qui n'eſt pas dans les Editions de Hollande. C'eſt qu'il y a des Indices de tous les mots, qui peuvent beaucoup ſervir à trouver les paſſages dont on a beſoin, & dont on ne ſait que quelques mots. Il faut pourtant avoüer qu'ils ſeroient & meilleurs & plus courts, ſi en omettant les mots tout à fait communs, & qu'on ne cherche jamais, comme le verbe *Sum* avec tous ſes temps, les conjonctions, les adverbes & les prépoſitions, quand il n'y a aucune

 ſigni-

ſignification particuliere à remarquer &c. on avoit mis non ſeulement les mots ſéparez, mais encore les phraſes. La raiſon de cela eſt, que perſonne ne cherche dans un Indice le verbe *Sum*, par exemple, dans ſa ſignification ordinaire ; & que ſi on le cherchoit dans quelque ſens particulier, il faudroit peutêtre demeurer un jour entier à le chercher, dans les endroits marquez dans l'Indice, avant qu'on eût trouvé ce que l'on voudroit, quand on ne ſe ſouviendroit pas à peu près où il ſeroit. Il en eſt de même d'une infinité d'autres mots. Au contraire, ſi la phraſe y étoit, quand elle n'eſt pas tout à fait commune, on trouveroit dans l'inſtant le paſſage dont on auroit beſoin. C'eſt ce qui fait eſtimer les Indices faits par *Matthias Berneggerus* & par *Jean Freinshemius*, qui étoient d'habiles gens, & qui ont fait des Indices exacts & judicieux de pluſieurs bons Auteurs, quoi qu'ils n'y mettent pas tous les mots. Mais peutêtre que ceux qui ont dirigé en France les Editions pour l'uſage de Mr. le Daufin, n'ont pas crû pouvoir s'en fier à ceux qui ont fait les Indices, & qu'ils leur ont ordonné de mettre tout, de peur qu'ils n'oubliaſſent quelque choſe d'eſſenciel. Les Auteurs des Notes auroient dû ſe

char-

charger de ce soin, dont on les devoit croire capables, si on les jugeoit assez habiles pour faire les Notes.

C'est ainsi que la liberalité d'un grand Roi, & celle de ses Ministres ont assez mal réüssi; par la faute de plusieurs gens de Lettres, que l'on a emploié pour ce travail; quoi que le projet, en soi même, fût bon, & digne de la génerosité d'un grand Prince, & de l'érudition de ceux à qui l'éducation de Mr. le Daufin avoit été confiée. En servant celui, pour lequel on avoit entrepris ces Ouvrages, on auroit pû travailler très-utilement, & pour toute la France, & pour le reste de l'Europe; si l'on s'y étoit pris de la maniere, dont j'ai dit qu'on devoit faire les Notes *Variorum*. Mais c'est de quoi les Libraires de Hollande ne sont point fâchez; parce que tous ceux qui souhaitent de se rendre habiles dans les belles Lettres, en quelque endroit de l'Europe que ce soit, sont nécessairement obligez d'acheter les Editions de Hollande. Il faut néanmoins avouër que quelques unes des Editions de Paris sont meilleures que les autres, comme celles dont *Mr. & Mad. Dacier* ont eu soin, & quelques autres que je ne nommerai pas. Le *Tite Live* est aussi estimé, à cause des Supplémens de

Freins-

Freinshemius, qu'on ne trouve pas ailleurs si complets, ni si corrects.

Des versions des Auteurs Grecs & des Notes.

APRES avoir parlé des Auteurs Latins, il faut dire quelque choses des Grecs. Les Savans du premier ordre se sont encore moins aquitez de leur devoir, en cette occasion, qu'à l'égard des Latins. Il y en a très-peu, dont les versions soient exactes, la plûpart étant plûtôt des Paraphrases, que des versions, sur tout dans les passages obscurs; ce qui en diminue infiniment l'utilité. On diroit que ceux qui les ont faites les avoient faites à dessein de les faire lire à part, à ceux qui n'entendoient point le Grec; au lieu que le veritable usage de ces versions est de les mettre à côté du Grec, pour aider ceux qui lisent l'Original, quand il y a quelque chose qui les arrête. Ce qu'il y a de pire, c'est que la plûpart ne sont point assez fideles, & qu'elles donnent souvent un sens à l'Original qu'il n'a point; parce qu'il y en a peu qui aient été faites, par des gens assèz habiles. En s'éloignant sans nécessité de l'Original, elles ne sont pas même Latines. Les Savans, qui étoient capables de se bien acquiter de cet emploi, s'en sont dégoutez, comme d'un travail ennuyeux & au dessous d'eux; & ceux qui s'en sont chargez n'étoient pas en

état de s'en bien acquiter. La version d'*Ange Politien* de l'Histoire. d'*Herodien* est admirable ; à cause de la Latinité & de la fidelité. *Isaac Casaubon* a aussi très-bien traduit *Polybe*, *Enée le Tactique*, & les Caracteres de *Theophraste*. Il seroit à souhaiter que ce Savant homme eût traduit plusieurs Auteurs, comme ceux-là. Il auroit rendu un service infiniment plus grand au Public, qu'à écrire contre *Baronius* de matieres qu'il n'entendoit pas assez, & qu'il n'étoit plus temps qu'il étudiât, sur ses vieux jours.

Quelcun me dira peut-être, que j'ai tort de tant parler des versions des Auteurs Grecs ; qu'il faut que les personnes studieuses s'accoûtument à lire l'original, sans version. Mais je répons à cela, que pour s'y accoûtumer, il faut avoir quelque secours, & qu'il n'y en a point de meilleur, que celui d'une version, qui est à côté du texte. J'en prends à témoin tous ceux qui sont parvenus à une assez grande connoissance de la Langue Greque, pour n'avoir plus besoin de ce secours. Il n'y a personne, qui ne s'en soit servi avec utilité, sur tout dans les Auteurs difficiles ; tels que sont les Poëtes Tragiques, & autres semblables, comme *Pindare*, *Lycophron*, *Thucydide* &c.

Une

Une verſion bien faite ſert autant qu'un Commentaire ; & l'on ne doit pas plus avoir honte de la conſulter, que des Notes. Quand l'Interprete a été habile homme, il eſt à préſumer qu'il a pris plus de peine à expliquer ſon Auteur, qu'on n'en peut ſouvent prendre en le liſant ; & il mérite bien qu'on l'écoute, ſur cette matiére. On fait dire à Mr. *Menage*, dans les *Menagiana*, quoi qu'il eût aſſez étudié cette Langue, qu'il ne pouvoit ſe paſſer de verſion ; & je croi que bien des gens qui paſſent pour Savans en diroient autant, s'ils étoient auſſi ſinceres que lui.

Il y a peu d'Auteurs Grecs, ſur leſquels on ait fait des Notes, pour tout expliquer ce qu'il y a d'obſcur, & l'on trouve dans ces Notes tous les mêmes défauts, que l'on a remarquez dans celles que l'on a faites ſur des Auteurs Latins. On a néanmoins publié depuis peu en Hollande trois Auteurs Grecs avec des Notes *Variorum*, dont on a ſujet d'être aſſez ſatisfait ; parce qu'on y a mis le travail de pluſieurs habiles gens, ſans en rien ôter. Je veux dire *Diogene Laërce*, *Longin* & *Callimaque*. On s'eſt mis auſſi, depuis quelques années, à imprimer en Angleterre des Auteurs Grecs, avec les ancien-

nes

nes Scholies & des Notes de Critique; mais ils ne ſont pas comparables à ceux de Hollande, pour la commodité de la diſpoſition, ni pour les Notes, quoi qu'ils ne ſoient nullement mépriſables. Il falloit trouver le moien de mettre toutes les Notes ſous le Texte, ce qui étoit facile parce qu'elles ſont aſſez courtes; pour épargner du tems & de la peine au Lecteur, qui n'aime pas recourir à la fin du volume, dans le cours de ſa lecture; étant ſur tout incertain, s'il trouvera quelque Note ſur l'endroit qui l'embarraſſe; & qui ne manque pas de ſe fâcher contre le Commentateur, quand il ne trouve rien. Quelques Critiques écoutent cet avis, avec chagrin; mais en cela ils s'opoſent au goût de tout le monde; qui a raiſon de demander que l'on épargne, autant qu'il eſt poſſible, ſon temps & ſa peine.

Je ſai qu'il y a des gens, dont on ne peut pas mépriſer l'érudition, qui diront que tout ce que je viens d'avancer ne tend qu'à faciliter l'accès des Sciences aux pareſſeux; & même qu'à les avilir, en les rendant trop communes. J'avoüe que je voudrois, s'il étoit poſſible, en applanir ſi fort le chemin, que les plus pareſſeux puſſent devenir habiles gens; car enfin

enfin c'est de quoi il s'agit, & non pas de prendre de la peine, qui en elle même ne sert de rien. On estime ceux qui peuvent supporter le travail, & s'appliquer longtemps à l'étude, seulement parce que le travail & l'application servent à acquerir des connoissances utiles. Il est bon de s'accoûtumer à la peine, non que cela soit un mérite en soi même; mais parce que, dans cette vie, on ne peut parvenir à rien de considerable sans peine. Cette verité, confirmée par l'experience de tous les siecles, doit encore rassurer nos Humanistes chagrins, contre la peur qu'ils ont que ceux, qui prendront un chemin plus droit & plus uni, ne les atteignent en peu de temps, dans leur route pleine de détours & de rochers. Quelque voie que l'on prenne, pour apprendre la Langue Greque, il faut toûjours beaucoup de temps, beaucoup d'application, & beaucoup de mémoire; sans quoi, il est impossible de venir jamais à une connoissance fort considerable.

D'ailleurs il n'y a rien de plus faux, que ce qu'ils croient que l'intelligence de l'Antiquité devenant commune, les habiles gens seroient moins estimez. Cette crainte seroit bien fondée, s'il s'agissoit de quelque Science infructueuse, & qui ne

ne seroit accompagnée d'aucun plaisir; qu'on a raison de mépriser, dès qu'on la connoit. Mais lors qu'une Science est utile & agréable; plus on la connoit, plus on l'aime, & plus on estime ceux qui la savent. Au contraire de quelque utilité, qu'elle pût être en elle même, & quelque plaisir qu'elle pût donner à ceux qui la sauroient; si elle est connue de trop peu de monde, on doute de son utilité, & de ses agrémens; parce que l'on ne croit pas si facilement ce que l'on ne voit, que par les yeux des autres. Pendant que les Sciences des Grecs & la beauté de leur Langue ne furent connues à Rome que par le rapport de quelque peu de personnes, qui les avoient étudiées; les autres qui n'en savoient que très-peu, ou rien du tout, les méprisoient & même les haïssoient. *Caton* le Censeur, dans un livre de préceptes, adressé à son Fils, parloit † en ces termes, de cette nation: „Je vous dirai, quand il le faudra, ce „que j'ai découvert touchant ces Grecs, „à Athenes; & je vous prouverai qu'il „est bon de savoir un peu de leurs Scien„ces, mais non de les apprendre tout à „fait. C'est une race très-mechante, & „qu'on ne sauroit ranger. Croiez que „c'est un devin, qui vous dit ceci. Si

† *Apud Plinium H. N. L. XXIX. c.* I.

„jamais cette nation enseigne aux autres „ses Sciences, elle gâtera tout, & principalement si elle envoie ici ses Médecins. „Les Grecs ont conjuré de tuer tous les „barbares, par la Médecine: *Dicam de istis Græcis suo loco, Marce Fili, quid Athenis exquisitum habeam; & quòd bonum sit illorum litteras inspicere, non perdiscere, vincam. Nequissimum & indocile genus illorum, & hoc puta vatem dixisse: quandocumque ista gens suas litteras dabit, omnia corrumpet. Tum etiam magis, si Medicos suos huc mittet. Jurarunt inter se barbaros necare omnes medicinâ.* Il n'est pas besoin que l'on montre l'injustice & la fausseté de ce jugement. Cependant de semblables discours firent que long temps après on chassa les Grecs de Rome & particulierement les Médecins; comme *Pline* nous l'apprend, dans la suite de l'endroit, où il rapporte les paroles de *Caton*, que l'on vient de lire. Mais depuis que les Romains se furent rendus plus habiles, & que l'on eut apris communément le Grec; on eut honte de cette barbarie, & les Grecs furent infiniment plus estimez. Il n'y avoit point de bonne maison, qui pût se passer d'un Grammairien, ou d'un Philosophe Grec; que l'on tenoit chez soi au moins par hon-

neur;

neur; comme *Lucien* nous l'apprend dans un Traité exprès, qu'il a fait là dessus.

Nos Humanistes devroient tâcher, pour une semblable raison, de rendre la lecture des Auteurs Grecs très-commune, en la facilitant autant qu'il leur seroit possible. On verroit peutêtre alors les personnes les plus relevées se divertir à les lire, & à cause de cela procurer mille avantages à ceux qui auroient contribué à leur divertissement. Je ne parle que de divertissement, quoi que je sois très-persuadé, qu'on tireroit beaucoup d'utilité de cette lecture; parce que les personnes occupées dans les emplois de l'Etat n'ont pas assez de temps, pour faire une étude formelle de cette sorte de Science, & n'ont accoûtumé de lire l'Antiquité, que par une espece d'amusement. Au contraire pendant que ceux, qui ont de l'autorité, croiront qu'il y a tant de peine à se rendre capable de lire les Auteurs Grecs, qu'il faut pour cela tout le loisir de quelque Chanoine, & emploier tout son temps à cette étude; ils regarderont cette lecture, comme une chose qui leur est défendue, & viendront enfin à la mépriser tout à fait, aussi bien que ceux qui l'estiment. Il seroit à souhaiter, que

cela ne fût pas déja arrivé ; mais ce sera bien pis à l'avenir ; si ceux qui aiment les Antiquitez Greques n'y mettent ordre, en facilitant, plus qu'ils n'ont fait jusqu'à présent, cette espece d'Etude.

Autres secours qui manquent.

POUR cela, il faudroit non seulement que l'on eût de bonnes Editions des Auteurs anciens, & disposées comme je l'ai dit ; mais encore de bons Dictionaires, enrichis de toutes les découvertes, que l'on a faites dans la Langue Greque, depuis *Henri Etienne* & *Robert Constantin*, qui sont les derniers qui en ont fait de bons. Au lieu de cela on n'a imprimé depuis eux que de mauvais Abregez, ausquels on n'a rien ajoûté, mais seulement retranché. Il seroit à souhaiter que quelque habile homme, & bien versé dans les Ecrits des Critiques, qui ont écrit depuis, aussi bien que dans la lecture des Anciens, entreprît de nous augmenter le Dictionaire de *Constantin*.

Il faudroit encore qu'on nous fit quelques Traitez méthodiques des Antiquitez Greques, par la lecture desquels on pût s'instruire des opinions & des coûtumes des Grecs, sans être obligé de lire tous les traitez qu'on a publiez là-dessus. Après tous les recueuils qu'on a faits, nous n'avons rien d'exact & de complet, sur

ce

ce sujet. Que si on ne fait pas un Traité méthodique de tout cela, il seroit au moins à souhaiter que dans un siecle, où les Dictionaires ont tant eu de cours, quelcun en composât un bon de tout ce qu'on a écrit sur ces matiéres, pour y avoir recours dans le besoin; les recueuils que l'on a étant si confus & si peu complets, qu'il est difficile de s'en servir, ni d'y trouver l'éclaircissement de ses difficultez.

Ce que je viens de dire des derniers secours, pour l'intelligence des Auteurs Grecs, doit aussi s'entendre des Latins; quoi que nous aiyons plus de moiens, pour nous tirer d'affaire, à l'égard de ces derniers.

Les Humanistes loüent trop leur métier.

II. Il y a des gens, qui croient que pour faire estimer une profession, il la faut louër excessivement; sans faire difficulté d'abaisser toutes les autres, en comparaison de celle pour laquelle on veut inspirer de l'estime. Ils sont du goût de ces Prédicateurs, qui élevent les Saints, qu'ils ont entrepris de louër le jour de leurs fêtes, au dessus de tous les autres. Cette maniere peut être bonne, pour surprendre le peuple, pour un peu de temps; mais dans le fonds elle ne vaut rien, parce qu'elle ne manque jamais de choquer

les personnes raisonnables ; qui veulent qu'on estime chaque chose ce qu'elle vaut ; & qui se fâchent lors qu'elles s'apperçoivent qu'on les a trompées. Elles ne méprisent rien de ce qui peut être utile, mais elles ne veulent pas que l'on attribuë aux choses, plus d'utilité qu'elles n'en ont en effet.

Ceux qui ont emploié leur temps, à la lecture de l'Antiquité, commettent ordinairement cetté faute. A les entendre parler, ceux qui sont destituez de cette lecture ne sauroient être comparez à ceux qui ont lû les Anciens Originaux. Les autres Sciences n'approchent pas de celle, qui ouvre le chemin à ces sources de tout ce qu'il y a d'érudition au monde. Ceux qui ne l'ont pas étudiée sont destituez d'un secours si grand, qu'il n'y en a point de semblable ; & ceux qui s'y sont appliquez sont seuls en état de conduire à la perfection les desseins les plus relevez.

On ne peut pas nier qu'il n'y ait infiniment à profiter, pour nous, dans la lecture des Anciens ; mais s'il étoit possible que nous devinssions Anciens à leur égard, & qu'ils fussent en nôtre place ; qu'ils lussent nos Ecrits, comme nous lisons les leurs, n'y auroit-il rien à profiter pour eux ? Beaucoup plus sans dou-

te, qu'il n'y a à profiter, pour nous, dans leurs Ouvrages. Il s'ensuit de là qu'il faut lire les Anciens, perfectionner leurs lumieres par celles de nôtre temps, ne mépriser point ceux qui excellent dans les connoissances nouvelles. Je ne veux pas entrer dans la querelle fameuse, de la préference des Anciens aux Modernes; mais je croi que ceux, à qui l'Antiquité est inconnue, ont raison de se plaindre, lors qu'on les méprise, parce qu'ils ne savent que ce que le temps présent leur peut avoir apris.

Je conçois la nécessité, si l'on veut, de joindre la connoissance du temps passé au nôtre, & de puiser dans les Originaux mêmes ce que l'on souhaite d'en savoir; mais il n'est pas juste pour cela de parler de ces lumiéres, comme si elles renfermoient tout ce qui est nécessaire. **Quintilien* a dit avec raison : *si quid discere satis non est, ideò necesse non est*; „ ce qui ne suffit pas pour rendre savant ne laisse pas „ d'être nécessaire, & tels sont les principes de la Grammaire dont il parle. Mais je voudrois aussi renverser sa pensée, de cette maniere : *si quid discere necesse est, ideò satis non est*: „ si une connoissance est „ nécessaire, il ne faut pas croire qu'elle „ suffise, pour rendre habile.

* *Instit. Lib. I. c. 1.*

Il vaudroit beaucoup mieux louër & l'Antiquité. & les moiens de la connoître en elle même, moins qu'ils ne méritent, & que ceux qui s'y appliqueroient y trouvassent plus qu'ils ne s'étoient attendus d'y trouver; que de les louër en sorte que ceux qui s'y appliquent aient sujet de dire qu'on les a trompez. Alors on vient non seulement à rabattre les loüanges excessives, mais le chagrin d'avoir été trompé fait qu'on refuse à ces connoissances les loüanges même qu'elles méritent. Combien de gens, après s'être appliquez à la lecture d'*Aristote*, par exemple, sur les éloges excessifs, qu'ils voioient qu'on lui donnoit, sont sortis de cette lecture avec du mépris pour ce Philosophe; parce qu'ils n'y avoient pas trouvé la dixiéme partie de ce qu'on leur avoit dit y être? Si au lieu de cela, on ne leur avoit loué que médiocrement cet Auteur, ils seroient sortis de la lecture de ses Ouvrages avec beaucoup de satisfaction; à cause de la diversité des matieres qu'il traite & des occasions qu'il donne de penser à quantité de choses, à quoi peut-être on ne penseroit pas si on ne les avoit lûs; outre la connoissance des sentimens de plusieurs autres anciens Philosophes, qu'il fournit à ses Lecteurs.

Il

Il faut du travail, de l'application & de l'esprit, pour réüssir d'une maniére un peu au delà du commun, dans les belles Lettres. Il y a du plaisir & du profit à lire les livres de Critique bien écrits; personne n'en doute. Mais il ne faut pas élever la connoissance des mots, au dessus de celle des choses; comme font quelquefois les Humanistes, qui méprisent toutes les autres Sciences, & qui s'imaginent devoir tenir le premier rang entre les Savans, à cause de cela. Ils soulevent ainsi souvent contre eux ceux qui font profession des autres Sciences, & font mépriser ce qu'on estimeroit, s'ils en parloient plus modestement.

III. Mais ce qu'il y a de plus fâcheux pour eux, & ce qui fait infiniment plus mépriser les belles Lettres à ceux qui ne les connoissent pas, par eux mêmes; c'est que bien des gens, qui s'y sont beaucoup appliquez, font voir, dans leurs personnes, que ces Sciences, qu'ils loüent avec tant d'excès, ne produisent point les effets ausquels l'on s'attend, après avoir oüi ces loüanges. Quand on vient d'oüir un de ces Messieurs, qui a dit en beau Latin & qui a prouvé par les suffrages de toute l'Antiquité Greque & Romaine, qu'il n'y a rien qui donne plus de bon *Défauts personnels des Humanistes.*

bon ſens, qui forme davantage l'eſprit & le goût, qui adouciſſe même plus les mœurs, & qui banniſſe plus ſûrement la groſſiereté, & l'humeur farouche, que l'étude des belles Lettres; quand, dis-je, on vient d'oüir tous ces éloges, & que l'on cherche les admirables effets de ces Sciences, dans leurs Panegyriſtes, on eſt étrangement ſurpris d'y voir ſouvent tout le contraire. On ne peut pas s'imaginer que ſi elles produiſoient veritablement un ſi heureux changement, dans les hommes; on ne le remarquât principalement en ceux, qui en font profeſſion; & lors qu'on voit qu'il n'en eſt rien, toutes ces loüanges paroiſſent fauſſes.

Des gens de ce caractere, & qu'on ne peut pas compter parmi le Vulgaire, raiſonnent ſouvent d'une maniére pitoiable, & ne ſavent en aucune façon ranger leurs penſées; ils chargent leur mémoire d'une infinité de mots, mais de très-peu de choſes; ils ſont pleins d'un orgueuil ridicule, qui fait qu'ils décident de tout, avec un air de maître, qui eſt inſupportable aux habiles gens; ils mordent tout le monde, ils ſe querellent entre eux pour des bagatelles, & ſe diſent des injures de harangeres; enfin, au lieu de cette politeſſe charmante, qu'ils diſent que l'on ne trou-

trouve que dans les Anciens, ils n'offrent à nos yeux qu'une pédanterie qu'on ne peut souffrir, que parmi les Ecoliers.

Si je voulois m'étendre sur tous ces défauts des Humanistes, autant qu'il le faudroit faire, pour en donner un portrait complet, je serois obligé de faire là dessus un volume entier. Mais il n'est point nécessaire de s'étendre sur des défauts, dont on ne voit tous les jours que trop d'exemples; & je n'ai dessein de diffamer ni le mêtier, ni ceux qui en font profession. Tout ce que je souhaiterois, c'est que ceux, qui se sentent coupables des défauts, qui rendent méprisable leur profession à ceux qui ne la considerent que par là, travaillassent à s'en corriger, & à gagner le cœur des honêtes gens, par des maniéres toutes contraires. Qui pourroit n'aimer pas les belles Lettres, si l'on voioit ceux, qui s'y sont le plus appliquez, raisonner plus juste & avec plus de netteté & d'ordre que les autres; étaler aux yeux de leurs Lecteurs non seulement un stile pur & Latin, mais des choses qui ne tombent pas dans l'esprit du Commun, & qu'il soit avantageux de savoir; faire éclatter autant de modestie, que de lecture, & ne décider hardiment, que de ce qu'on peut prouver avec évidence;

dence; ſurpaſſer les autres hommes en douceur & en condeſcendence, les uns pour les autres, & ne ſe défendre ou n'attaquer que par des raiſons, ſans fiel & ſans animoſité; enfin faire paroître, dans leurs mœurs, autant de politeſſe, qu'on en voit dans le ſtile des bons Auteurs, & qu'ils en avoient apparemment dans leur conduite? Qui pourroit ne pas cherir des gens de cette ſorte, & ne les pas combler de tous les bienfaits, que l'on auroit en ſa puiſſance?

Si l'on voioit quelque choſe de ſemblable, on n'auroit plus ſujet de ſe plaindre du mépris, que l'on a communément pour les belles Lettres, & pour ceux qui en font profeſſion; car aſſurément il ne ſeroit pas poſſible qu'on ne les eſtimât.

Peut-être que quelque Humaniſte chagrin me dira que j'ai tort de cenſurer de la ſorte ceux de ſa profeſſion; puis qu'il eſt certain que ceux qui s'appliquent aux autres Sciences, comme les Théologiens & les Philoſophes, ſcandaliſent bien autant le monde, en ne faiſant pas ce que les Sciences qu'ils enſeignent ordonnent. Mais je ne prétends pas excuſer, ou défendre ceux dont je ne dis mot, & dont je ne dois pas parler en cet endroit. Il me ſuffit que je ne diſe rien de ceux, dont

je

je parle, que l'experience ne confirme tous les jours. Si les autres ont les mêmes défauts, que nous; nos défauts n'en ſont pas moins réels, & il ne faut pas moins travailler à nous en corriger, que ſi les autres en étoient exempts; ſur tout lors que ces défauts nuiſent ſi fort & au mêtier, & à ceux qui le font.

J'ai ouï dire qu'un homme riche, mais qui n'avoit aucune teinture des belles Lettres, après les avoir ouï louër infiniment à un de ſes Amis; qui, avec cette connoiſſance, avoit toutes les qualitez qui peuvent faire eſtimer, réſolut de mener un fils qu'il avoit à une Academie fameuſe, & de n'épargner aucune dépenſe pour le faire bien étudier. Mais comme il ne manquoit pas d'ailleurs de bon ſens & qu'il avoit auſſi ouï dire, que l'étude rendoit ſouvent pédant & orgueilleux; il voulut aller paſſer quelque temps lui même, avec ſon fils, dans cette Academie, pour lui choiſir un Profeſſeur exempt de ces défauts, & ſous l'inſtitution de qui il pût profiter, ſans s'infecter de la pédanterie & du ſot orgueil que l'on rapporte ſouvent des Ecoles. Il ſe rendit donc à l'Academie, & pour mieux y connoître les Profeſſeurs, avant que de ſe déterminer dans le choix qu'il vou-

vouloit faire, il les traita ſouvent & enſemble & à part, il les entendit parler les uns des autres; il les mit ſur tous les diſcours qu'il put, & principalement ſur les ſujets qu'il entendoit lui même à fonds. Il en uſa de même, envers leurs principaux Diſciples. En peu de temps, il ſut toutes les intrigues de l'Academie, & vit que ceux qui y faiſoient profeſſion des belles Lettres étoient juſtement comme ceux; que j'ai dit être cauſe du mépris que l'on a pour ces Sciences. Il ſe retira mal ſatisfait de cette Academie, & s'en alla dans une autre faire le même eſſai, qui lui réuſſit de la même maniére. Alors il crut que ſon Ami, qui lui avoit ſi fort loüé l'étude des belles Lettres, l'avoit joüé, & il ne voulut plus en entendre parler; s'imaginant que cet excellent homme n'avoit réüſſi, que par ſes talens naturels, & nullement par la lecture des Anciens. Il crut que ſon fils ſe formeroit aſſez, par les affaires mêmes de la vie; ſans s'embarraſſer d'une Science, qui ne lui paroiſſoit qu'une pure charlatanerie; & comme c'étoit un homme d'autorité, il ne porta pas un petit préjudice aux Academies, où il avoit vainement cherché des gens ſemblables à ſon Ami. Il ſe mit même dans l'eſprit que les grands hommes

mes de l'Antiquité, dont il avoit oüi ſi fort loüer les Ouvrages, avoient été des Pédants, comme ceux qu'il avoit trouvez, dans l'Academie; & peu s'en falloit, qu'il ne prît *Demoſthene* & *Ciceron* pour des Profeſſeurs en Rhétorique ſemblables à ceux qu'il avoit vûs, & les Auteurs moins eſtimez pour de veritables cuiſtres.

On me dira que ce jugement & tous les autres ſemblables ſont injuſtes, & que l'on doit toûjours diſtinguer les défauts des hommes de ceux des Sciences, dont ils font profeſſion. J'en conviens, mais ces jugemens ont toûjours été ſi communs dans le monde, qu'on ne doit pas s'attendre à voir changer les hommes là-deſſus; & ceux qui diffament les Sciences qu'ils cultivent, par leurs défauts perſonnels, ſont encore plus blâmables, que ceux qui en jugent mal à cauſe de ces défauts. Je dirois volontiers à ces Meſſieurs, ce que quelcun diſoit aux Déclamateurs: *pace veſtrâ liceat dixiſſe, primi omnium eloquentiam perdidiſtis:* „c'eſt vous, avec vôtre „permiſſion, qui avez principalement „ruiné les belles Lettres.

IV. VOIONS néanmoins les plaintes, que les Humaniſtes font des autres, car il faut rendre juſtice à tout le monde, & *Les belles Lettres négligées par ceu-*

il

qui les protegeoient. il eſt certain auſſi que ceux qui devroient honorer & recompenſer les perſonnes qui excellent dans la connoiſſance des belles Lettres, ne le font plus. C'eſt ſans doute là une des principales raiſons de leur décadence. Car enfin il y a fort peu de gens, qui aient aſſez de génerosité pour cultiver, avec beaucoup de peine, des Sciences ſteriles, qui ne ſervent à rien dans le monde. Les eſprits propres pour cette eſpece d'érudition, ne manqueroient pas plus à préſent, qu'ils n'ont manqué juſques vers le milieu de ce ſiecle; mais les recompenſes venant à ceſſer, ceux qui ſeroient propres à y réuſſir ſe dégoûtent entierement d'un travail tout à fait ingrat. On peut dire en cette occaſion quelque choſe de ſemblable à ce que *Martial* * diſoit à ceux qui s'étonnoient qu'il n'y avoit plus de *Virgiles*: „Qu'il y ait des „*Mécenes*, & les *Virgiles* ne manqueront „pas. Vôtre métairie même vous en „fournira.

* L. VIII. Ep. 58.

Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones,
Virgiliumque tibi vel tua rura dabunt.

* Lib. I. Ep. VIII.

„Vous me dites ſouvent, * répondoit- „il à un autre, que je ſuis oiſif & que je „dois compoſer quelque grand ouvrage.

„Faites

„Faites en sorte que j'aie du loisir, mais „un loisir, tel que celui que *Mecenas* fit „avoir à *Horace* & à *Virgile*. Alors je „tâcherai de faire des Ecrits, qui ne „meurent jamais, & d'empêcher que „mon nom ne perisse avec moi. Les „Bœufs n'aiment pas à labourer de ste-„riles campagnes. Une terre grasse „fatigue, mais la culture en est avanta-„geuse.

Sæpe mihi dicis, Luci clarissime Juli;
Scribe aliquid magnum, desidiosus homo es.
Otia da nobis, sed qualia fecerat olim
Mæcenas Flacco, Virgilióque suo.
Condere victuras tentem per sæcula chartas,
Et nomen flammis eripuisse meum.
In steriles campos nolunt juga ferre juvenci;
Pingue solum lassat, sed juvat ipse labor.

Dans les Païs Catholiques, les belles Lettres ne servent de rien, pour parvenir aux dignitez Ecclesiastiques; qui se donnent pour toute autre raison, que pour mettre un homme en état de servir le Public & de travailler à éclaircir l'Antiquité; & le peu de Chaires, qu'il y a dans les Academies, de Professeurs aux belles Lettres est en trop petit nombre, & d'un trop petit revenu, pour exciter beaucoup

de gens à étudier. Quelques Ordres Religieux, qui sont profession de les enseigner, comme les Jesuites, ne les cultivent communément qu'autant qu'il faut, pour être Régens de Rhétorique, c'est à dire, fort légerement. D'ailleurs ces gens-là ne lisent guere les Critiques Protestans, qui sont néanmoins infiniment plus habiles que les leurs; au moins depuis un siecle, ou environ. Ainsi il n'y peut avoir que très-peu de gens, qui cultivent ces Sciences, d'une maniére extraordinaire; parce qu'ils y ont un penchant naturel, & qu'ils se trouvent dans une situation propre à cela.

Parmi les Protestans, la plûpart des gens de Lettres, entretenus par le Public, ne le sont que pour prêcher, & sont obligez d'emploier tout leur temps à composer des sermons. A l'égard des Chaires de Professeurs aux belles Lettres, il en est de même que dans les païs Catholiques. Ainsi il n'y a pas sujet de s'étonner qu'il y ait si peu d'habiles gens, dans cette sorte d'érudition, parmi les Protestans, non plus que parmi les autres.

Mais d'où vient, dira-t-on, qu'on a cessé de favoriser cette espece d'étude? En a-t-on découvert les défauts, & juge-t-on qu'elle est desormais inutile? On n'y

n'y a point découvert de nouveaux défauts, mais il semble que la mode a changé à cet égard, aussi bien qu'à beaucoup d'autres. Sur la fin du XV. Siecle & au commencement du XVI. les Princes favorisoient infiniment les personnes habiles, dans les belles Lettres. Ils leur faisoient des présens, ils leur donnoient des pensions, ils les avançoient aux dignitez; ce qui fit qu'en Italie & en France il s'éleva une infinité de savans hommes, particulierement sous Leon X. & sous François I. C'étoit alors la mode, parmi les grands Princes, de favoriser les Lettres, soit qu'ils les connussent par eux mêmes, ou qu'ils ne les aimassent, que par ce qu'ils en entendoient dire aux autres. Les bienfaits qu'ils répandirent sur les gens de Lettres exciterent si fort les esprits, que cela servit non seulement pendant que la faveur des Princes, envers les Lettres, dura, mais encore assez longtemps après. Ces premiers mouvemens des esprits, si conformes à la curiosité naturelle, que nous avons de savoir les opinions & les actions de ceux qui ont été avant nous; ces mouvemens, dis-je, semblables à ceux que les vents excitent dans la mer, n'ont pû se calmer tout d'un coup, & ceder par tout à la nonchalance de ceux qui n'ont

d'égard que pour le présent, & se mettent aussi peu en peine du passé, que de l'avenir.

Mais un grand nombre de Savans hommes s'étant jetté dans le Parti Protestant, & publiant par tout que la connoissance des belles Lettres avoit ouvert le chemin à l'intelligence de l'Ecriture Sainte & des Antiquitez Ecclesiastiques; en sorte qu'on ne pouvoit mieux reconnoître les erreurs & les abus, dont on demandoit la réformation, qu'en apprenant à fonds les Langues anciennes; le Parti, qui ne vouloit rien changer aux usages, ni aux opinions des derniers Siecles, commença à tenir pour suspects ceux qui vantoient si fort les belles Lettres, & peu à peu négligea de les avancer. Il n'y eut plus de faveur, que pour les zelez défenseurs de la Monarchie Ecclesiastique, & l'on regarda peu à peu l'érudition, que l'on avoit tant recherchée, comme une chose qui lui pouvoit faire plus de mal, que de bien. Ainsi l'Italie & l'Espagne cesserent presque entierement de produire quoi que ce soit, dans ce genre de Lettres, & les Bibliotheques, qui y sont, devinrent des ornemens assez inutiles, pour les gens du païs. Ce dégoût se répandit, par contagion, dans les

païs

païs voisins, & même dans ceux où l'on auroit sujet d'être dans des sentimens tout opposez.

On dit qu'un grand Ministre d'Etat, qui n'avoit aucune connoissance des Lettres, avoit accoûtumé de traiter ceux qui en font profession de séditieux; apparemment parce que ce sont ces gens-là, qui ont le plus parlé de l'autorité des Loix, de la Justice & de l'Equité. En effet, dans les lieux, où le *Machiavellisme* prévaut, les idées de l'Antiquité, sur ces sortes de choses, ne s'accommodent point avec les passions dereglées de la Puissance Souveraine. Je croi que c'est encore là une des raisons, qui nuisent beaucoup, en certains lieux aux belles Lettres.

Ainsi d'un côté les soûtiens de l'autorité souveraine de la Monarchie Ecclesiastique, & de l'autre ceux du pouvoir arbitraire des Princes temporels, ont jugé que bien loin d'avoir besoin des livres de l'Antiquité Payenne, ou Chrétienne, comme on l'avoit crû pendant quelque temps, il étoit plus à propos, qu'on oubliât les idées républicaines des Grecs & des Romains; & que les pensées des anciens Chrétiens de l'Orient & de l'Occident, qui ne sont pas conformes aux opinions ou aux interêts modernes, demeu-

rassent couvertes du voile d'une Langue inconnuë. On a cherché des gens qui obeïssent sans discourir, & qui ne raisonnassent, que pour soûtenir & pour augmenter l'autorité spirituelle & temporelle, sans avoir aucun égard aux idées du temps passé. Des soldats sans principes, & sans sentiment de vertu, & des Ecclesiastiques, esclaves aveugles de l'autorité présente, qui n'examinent rien & qui executent à la rigueur tout ce qu'on leur ordonne, passent pour les colomnes les plus inébranlables de l'Etat & de l'Eglise; & l'on ne veut plus entendre parler de gens, qui citent l'Antiquité, & qui ont des principes indépendans de la volonté des Souverains.

Raisons de cultiver de nouveau les belles Lettres.

MAIS dans les lieux, où l'on se pique de n'avoir aucunes loix, que fondées sur l'Equité naturelle, & de les vouloir suivre, on n'a que faire de craindre que l'Antiquité républicaine y puisse être contraire; & ainsi il faudroit favoriser ceux qui tâchent de la faire connoître au monde, & de profiter de ses lumiéres. Ceux qui ne craignent pas de trouver, dans les anciens Originaux Ecclesiastiques, rien qui puisse ébranler les idées de Religion & de Vertu, qu'ils ont tirées de l'Ecriture Sainte, ne devroient rien oublier, pour

exciter

exciter les esprits à la recherche exacte de la Verité. Mieux elle sera connuë, plus l'autorité des Loix sera grande, & plus la Justice fleurira.

Quoi que les belles Lettres ne renferment proprement que la connoissance des Langues anciennes, & ce qui est nécessaire pour l'intelligence de l'Antiquité; elles ne laissent pas de nous mettre en état de connoître les choses mêmes, en nous donnant le moien de fréquenter, pour ainsi dire, une infinité d'habiles gens & Payens & Chrétiens en lisant leurs Livres. Ainsi elles ont une étroite liaison, avec toutes les connoissances, que nous pouvons tirer des Anciens; & l'on ne sauroit séparer cette érudition de l'envie de savoir ce que ceux, qui ont vêcu avant nous, ont crû, ont dit, & ont fait de remarquable, autant qu'il est possible de l'apprendre. La connoissance des Langues mortes est comme un Trucheman, que l'on meine avec soi, pour voiager avec profit dans un monde intelligible, s'il faut parler ainsi, qui ne subsiste que dans des livres écrits en des Langues, que l'on ne parle pas dans celui d'à présent. Sans ce Truchemän, on ne ne peut rien savoir de ce qui s'y est passé; & comme les grands Princes ont des Interpretes de

plusieurs Langues, pour pouvoir traiter par leur moien, avec les Etrangers: il faut nécessairement entretenir cette connoissance & la rendre aussi commune qu'il est possible, si l'on ne veut renoncer entierement à l'envie de savoir le passé.

Ces raisons generales & plusieurs autres particulieres, que je ne dis pas, doivent engager les Puissances à favoriser les belles Lettres; & ceux qui les cultivent doivent aussi travailler, de toute leur force, à les rendre faciles & aimables, à ceux dont les bienfaits les peuvent faire fleurir de nouveau, plus qu'elles n'ont jamais fait. Je ne prétens pas avoir marqué toutes les voies, que l'on pourroit prendre pour cela. C'est assez que j'en aie indiqué quelques unes des principales, & que je donne occasion d'y penser à ceux qui y ont le plus d'interêt.

V. *De la Décadence de quelques Etats.*

IL y a des Etats, où la décadence est visible, soit à l'égard des arts, soit à l'égard des forces. Il n'est pas besoin que je les nomme, & que je fasse voir en particulier leur foiblesse. Tout le monde le

fait; mais tout le monde ne sait pas comment ils se sont affoiblis.

Pour bien comprendre les raisons de la décadence d'un Etat, il faut savoir ce qui peut le rendre florissant; puis qu'il ne va en décadence, que parce qu'il manque de ce qui pouvoit le faire fleurir. Il y a principalement trois choses, qui peuvent rendre un Etat heureux en dedans & formidable au dehors. La premiére c'est le grand nombre d'habitans; la seconde sont les revenus de l'Etat, qui doivent être considerables, sans néanmoins fouler les peuples; la troisiéme c'est la Concorde de ceux qui composent l'Etat, & qui doivent tous conspirer à travailler à son bien. Par tout où ces trois choses se trouvent, à moins qu'il n'arrive quelque tempête extraordinaire, de la part de quelque Puissance plus considerable, on peut dire qu'il y à aussi du bonheur & de la tranquillité; & par tout où elles ne sont pas, on peut assurer, sans se tromper, que l'Etat tombera en décadence, pour peu que le desordre dure. Mais il faut prouver tout cela, un peu plus en détail.

Premiérement, on ne peut pas douter que le nombre des habitans ne contribue si fort à rendre l'Etat florissant, que sans cela, il n'y a point d'Etat, qui ne soit

dans l'indigence, foible & en danger, s'il arrive que le voisinage soit plus peuplé. Plus il y a de gens dans un Etat, plus l'industrie y est grande; chacun travaillant, à l'envi de son voisin, à y subsister le plus honêtement qu'il lui est possible; ce qui augmente infiniment le commerce, attire l'argent du dehors, & fait venir toutes les commoditez de la vie, autant que la situation des lieux le peut permettre. Au contraire, peu de gens ne peuvent avoir qu'une industrie fort bornée, parce qu'il se fait peu de consomption de marchandises, & que ce commerce est par conséquent infiniment plus petit. Ils ne peuvent pas attirer l'argent étranger, en envoiant dehors ou leurs manufactures, ou ce qui croit dans leurs païs; parce que la quantité en est trop peu considerable. Ils ne peuvent pas non plus faire venir d'ailleurs ce qui leur manque, qu'en petite quantité, & par conséquent sans qu'il leur revienne trop cher.

S'il arrive que cet Etat soit attaqué par des voisins, dont les terres soient mieux peuplées, il ne pourra pas lui opposer des armées égales de ses habitans, & par conséquent il sera infailliblement tôt ou tard envahi; s'il n'a le moien de faire venir du secours étranger, pour suppléer à sa foiblesse.

se. Mais comment en pourroit-il faire venir, s'il n'a que peu de revenus; à cause du petit nombre de ses habitans & de leur peu d'industrie?

Il s'ensuit de là nécessairement qu'on ne peut pas commettre de plus grande faute contre la Politique, que de faire des Loix, qui empêchent que le nombre des Sujets de l'Etat ne s'augmente autant qu'il est possible, de quelque maniere que cela se fasse. Par exemple, s'il y a des Loix, ou des Usages, qui ne permettent pas aux étrangers de s'y établir, de même que les habitans naturels du pais, ou qui rendent cet établissement trop difficile; ces Loix & ces Usages ne servent qu'à affoiblir l'Etat. Si vous supposez encore que le païs, dont il s'agit, soit une Ile, ou au moins près de la mer, & qu'il ait des colonies éloignées, ou un grand commerce maritime; il faudra tomber d'accord que le païs se vuide insensiblement, & par ces colonies, & par ceux qui perissent toute les années, dans les voiages de mer; & alors ce païs, s'il est difficile de s'y établir, se dépeuple peu à peu, ou au moins ne se peuple jamais autant qu'il le faudroit. Il y a une fameuse Ile dans le Septentrion, dans la politique de laquelle on peut remarquer ce

défaut.

défaut. Aussi n'a-t-elle que la moitié des habitans qu'elle pourroit avoir, si on la compare avec une République qui n'en est pas fort éloignée, ou avec les païs fertiles de l'Allemagne. On a aussi remarqué qu'elle n'étoit pas en état de faire autant d'effort, à proportion de son étendue, en temps de guerre, que cette même République.

Il y a encore en Europe une vaste presqu'île située le plus heureusement du monde, entre de grandes mers, qui est infiniment plus dénuée d'habitans, d'industrie, & de moiens de se défendre, lors qu'on l'attaque; parce qu'elle se trouve dans les mêmes circonstances, que l'Ile dont je viens de parler, & qu'il y a encore d'autres raisons qui la rendent dépeuplée. Une des principales, c'est qu'il n'y a qu'une seule Religion permise, & qu'il y a un Tribunal tirannique, qui sous prétexte de Religion peut faire perir impunément les plus innocens; ce qui en éloigne plusieurs peuples, qui la rendroient le plus florissant Roiaume du monde; s'il leur étoit permis de s'y établir, & d'y vivre avec sureté, en obeïssant aux Loix Civiles. Une autre encore c'est qu'elle est pleine de Prêtres, de Moines, & de Religieuses; qui mangent une grande partie

des

dês revenus du païs, & qui ne contribuent à le faire fleurir, ni par leur industrie, ni par la propagation; parce que sous prétexte de Religion, ils font vœu d'oisiveté & de célibat. Ces gens-là prétendent à la verité que l'Etat leur est fort obligé, parce qu'ils instruisent les peuples de la Religion, & qu'ils implorent avec plus d'assiduité le secours du Ciel, qui ne manque pas d'écouter leurs prieres. Mais il y a d'autres personnes au monde, qui doutent beaucoup si ces gens-là peuplent le Paradis, & attirent la faveur du ciel sur la Monarchie; au moins ne le voions-nous pas encore. Cependant on ne peut pas douter qu'on ne pût faire tout ce qu'ils disent, en se mariant; & qu'ils n'affoiblissent l'Etat, en ne se mariant point. Ceux qui sont sous leur domination sont obligez de feindre de croire qu'en dépeuplant le Roiaume, & en ne faisant rien, ils lui rendent de grands services; sous peine d'être mis dans un cachot & de finir leur vie, par une cruelle mort; tant ces gens-là entendent bien l'interêt de l'Etat, & les principes de la bonne Politique!

Il y a eu autrefois des maximes toutes contraires, parmi les Romains, dont on a vu des effets admirables. Bien loin de crain-

craindre que leur ville ne se remplît d'étrangers, ils tâcherent, dès le commencement, d'y attirer le plus de gens qu'il étoit possible, & leur donnerent la Bourgeoisie, comme aux plus anciens habitans. Voici comme * *Denys d'Halicarnasse* parle des moiens, dont Romulus se servit, pour augmenter la ville, qu'il avoit bâtie: „Sachant, dit-il, que plusieurs villes d'Italie étoient mal gouvernées, par „des tyrans, ou par peu de gens qui s'en „étoient rendus maîtres, il entreprit d'attirer & de recevoir dans sa ville tous „ceux qui étoient chassez des autres, „quelque malheur qui leur fût arrivé, „pourvû seulement qu'ils fussent libres; „pour augmenter par là la puissance des „Romains, & diminuer celle de leurs „voisins. En suite il raconte comment Romulus fit un Asyle, & comment il tâchoit de retenir ceux qui s'y réfugioient, en leur donnant la Bourgeoisie, & des terres pour subsister; après quoi il ajoûte que Romulus avoit une autre maxime d'Etat, „que les Grecs sur tout, selon „lui, devoient observer, comme étant „la plus excellente de toutes les maximes, qui fut un des plus fermes fon„demens de la Liberté Romaine, & qui „ne contribua pas peu à l'établissement de

* *Lib.* II. *p.* 88.

„de cet Empire. C'est qu'il défendit
„de tuer tous les habitans des villes que
„l'on prenoit, ni de les rendre esclaves,
„ni de réduire leurs habitations en prai-
„ries. Il voulut que l'on partageât leurs
„terres, entre ceux qui voudroient les al-
„ler habiter, & que l'on en fit des co-
„lonies Romaines. Il donna même à
„quelques villes le droit de Bourgeoisie.
„Par ces maximes & autres semblables,
„d'une petite ville il en fit une grande,
„comme il parut par la chose même.
„Car ceux qui étoient allez habiter Ro-
„me avec lui, ne faisoient pas plus de
„trois mille hommes de pied & de trois-
„cents Chevaux; au lieu que lors qu'il
„mourut, il laissa quarante six mille
„hommes de pied & près de mille Che-
„vaux. *Denys* fait voir que les Rois sui-
vans, & la République eurent les mêmes
maximes, & firent ainsi en sorte que Ro-
me ne le cedoit à aucune ville du mon-
de, pour le nombre des habitans. „Que
„si je compare, continue-t-il, les coû-
„tumes des Grecs avec celles-là, je ne
„saurois loüer les Lacedemoniens, les
„Thebains, ni les Atheniens quoi que
„célebres par leur sagesse; qui pour con-
„server leur noblesse, sans mélange,
„n'ont donné que très-rarement le droit
„de

„de Bourgeoisie. Je ne parle pas de
„ceux qui ont chassé les étrangers. Les
„Lacedemoniens aiant été battus, dans
„la bataille de Leuctres, dans laquelle
„ils perdirent dix-sept cents hommes,
„ne purent jamais se relever de cette
„perte, & perdirent honteusement l'au-
„torité qu'ils avoient eue. Les The-
„bains & les Atheniens aiant été vaincus
„par les Macedoniens, dans la seule ba-
„taille de Cheronée, furent privez &
„de la préeminence qu'ils avoient entre
„les Grecs, & de la liberté de leur pa-
„trie. Mais les Romains embarrassez
„dans des guerres en Espagne & en
„Italie, occupez à regagner la Sicile &
„la Sardagne, ne jouissant point d'une
„paix entiere avec les Macedoniens &
„les Grecs; & les Carthaginois tâchant
„de nouveau de se rendre les maîtres;
„presque toute l'Italie se joignant à ces
„derniers & aiant attiré Annibal; les
„Romains, dis-je, exposez à tant de dan-
„gers, non seulement ne succomberent
„pas sous les fâcheux accidens, qui leur
„arriverent alors, mais se fortifierent
„même plus qu'auparavant, par le nom-
„bre de leurs soldats qu'ils eurent suffi-
„samment, pour opposer à tous les maux
„qui les menaçoient; & nullement,
„com-

„comme quelques uns se l'imaginent, „par la faveur de la fortune. S'ils n'a- „voient eu que cet appui, ils auroient „été ruinez par la seule défaite de Can- „nes, où de six mille chevaux, il leur „en resta seulement trois-cents-soixante, „& de quatre vint mille hommes de pied, „qu'on avoit levez, pour cette expedi- „tion, un peu plus de trois mille.

La facilité qu'il y a toûjours eu & qu'il y a aujourdhui à s'établir dans les Provinces Unies, en se soumettant aux Loix Civiles du païs, & sur tout en Hollande, & dans la ville d'Amsterdam, a rendu ces lieux si peuplez, qu'il n'y en a point de semblables, dans toute l'Europe; au-lieu que si l'on avoit fait difficulté d'y recevoir ceux qui s'y réfugioient, ils seroient deserts, & par conséquent ruinez & soumis à l'Inquisition; car sans un grand nombre de peuple, ils n'auroient jamais pû résister à l'Espagne. Mais ceux qui ont fondé cette République voiant que l'on persecutoit, en divers endroits de l'Europe, des gens très-soumis aux Gouvernements des lieux où ils se trouverent, excepté dans la Religion, résolurent de recevoir tous ceux qui voudroient se retirer chez eux, pourvû qu'ils obeïssent aux Loix Civiles. Par là les Etats ont si

fort rempli leur païs, & l'entretiennent si peuplé, que les longues guerres qu'ils ont eues depuis le commencement de leur République, & par mer & par terre, & les navigations qu'ils font perpetuellement dans l'un & dans l'autre Hémisphere, ne les épuisent en aucune maniére.

Pour augmenter encore le nombre des habitans, & pour empêcher que la pauvreté ne fasse retirer ailleurs le petit peuple; on y a un soin extraordinaire des pauvres, pour qui l'on fait tous les ans une si grande dépense, dans la seule Province de Hollande, qu'il y a plusieurs têtes couronnées dans l'Europe, qui n'ont pas tant de revenu. De là vient un nombre prodigieux d'artisans de toutes sortes, de matelots, & de gens de toutes les professions dont un Etat a besoin. De là vient encore l'industrie, que l'on y voit regner d'une maniére extraordinaire, & à laquelle on ne voit rien de semblable ailleurs.

Cette Politique, conforme en même temps & à la Raison & à la Révelation, est aussi sage & aussi admirable; qu'il est injuste & impie de regarder un homme, comme son ennemi, de quelque lieu qu'il vienne, & de quelque sentiment qu'il soit; s'il veut obeïr aux mêmes Loix Civiles, & emploier son industrie à faire

fleurir

fleurir l'Etat. Cependant de grandes Nations de l'Europe, & qui croient être beaucoup plus polies, que la Nation Hollandoise, n'ont point encore pû comprendre une chose aussi claire que celle-là, & fondée sur les principes les plus inébranlables de l'Humanité & de la Religion Chrétienne. Ces peuples loin de souffrir que les étrangers s'établissent facilement chez eux, chassent même leurs compatriotes, qu sous prétexte de Religion, ou en ne donnant presque aucun moien aux pauvres de se soûtenir. Loin d'admirer l'humanité de leurs voisins, & leur charité Chrétienne; ils ont une idée si étrange de la Morale & de la Religion, qu'ils croient que c'est manquer de Religion & de Vertu, que d'avoir pitié de son prochain, & de ne lui faire pas ce qu'on ne voudroit pas qu'il nous fît. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'étendre là dessus.

Cela étant ainsi, il n'est pas difficile de voir pourquoi certains Etats de l'Europe vont en décadence, & pourquoi d'autres au contraire sont si florissants. La seconde chose, que j'ai dit être nécessaire pour la conservation de l'Etat, & pour le faire fleurir, c'est qu'il ait de grands revenus, sans opprimer le peuple. Ce qui se peut, lors que le païs est extrémement

peuplé & que perſonne n'eſt exempt des droits; parce qu'alors, quoi que chacun contribue peu, la multitude de ceux qui paient fait de très-grandes ſommes. Cela ſe peut encore, lors qu'il y a une grande induſtrie dans le païs; les droits, que l'on leve ſur l'entrée & ſur la ſortie des marchandiſes, pouvant produire de grands revenus. A l'égard des terres, elles ne peuvent payer qu'à proportion de ce qu'elles rendent, & elles rendent peu, lors que le païs n'eſt pas aſſez peuplé, & que l'induſtrie eſt petite; parce que la conſomption des fruits n'eſt pas aſſez grande, ni dedans, ni dehors le païs.

Ce ſont là les principales ſources du revenu, que peut avoir un Etat, ſur quoi il n'eſt pas beſoin que l'on s'étende, parce que c'eſt une choſe aſſez connue de tout le monde. La même raiſon fait que je ne m'arrête pas non plus à prouver de quelle importance il eſt que l'Etat ait des revenus conſiderables, pour pouvoir ſe défendre contre les invaſions des voiſins. Perſonne n'en peut douter, ſur tout dans ce ſiecle. Je remarquerai ſeulement quelques fautes, que l'on fait en divers Etats, contre ce principe, dont tout le monde convient.

En divers lieux, on peut partager les ha-

habitans en trois ſortes; la premiere eſt le Clergé, ou en géneral tous les Eccleſiaſtiques; la ſeconde eſt la Nobleſſe, & ceux qui joüiſſent des mêmes privileges qu'elle, à cauſe de leurs charges; la troiſiéme le reſte du peuple, qui ſubſiſte de ſon induſtrie, ſans avoir aucun privilege particulier. Là où le Clergé, & la Nobleſſe ſont en trop petit nombre, ou n'ont aucun privilege, on ne les peut pas regarder comme une partie conſiderable de l'Etat, c'eſt à dire, qui puiſſe beaucoup augmenter ou diminuer ſes revenus. Mais là où l'un & l'autre ſont en grand nombre, & joüiſſent de grandes exemptions; comme en Eſpagne, en Italie & ailleurs; ils font une partie conſiderable des habitans, & par leur multitude, & par leurs richeſſes.

On ne peut pas nier, à parler en Politique, qu'un grand nombre d'Eccleſiaſtiques Séculiers & Réguliers, qui n'ont aucune induſtrie, pour faire fleurir leur païs, & qui joüiſſent d'un grand revenu, ſans paier aucuns droits, ne ſoient à charge au Public; puis qu'ils dimiuent conſiderablement les revenus de l'Etat, qu'ils empêchent qu'il ne ſe peuple de gens qui les augmenteroient, & qu'ils n'ont aucune adreſſe, qui y puiſſe attirer l'argent

étranger. Ainsi plus le nombre de ces gens-là s'augmente dans l'Etat, plus l'Etat s'affoiblit à l'égard des revenus; Il manque outre cela de gens qui le défendent, lors que l'ennemi y entre à main armée; car les Prêtres Séculiers, ni les Religieux; pour ne pas parler des Religieuses que leur séxe exemte de ces sortes de choses; ne sont point obligez de défendre les terres, dont ils jouissent. Ils sont établis, pour manger leurs revenus & non pour les conserver; au lieu que si ces revenus appartenoient à des Laïques, ils se croiroient obligez de les défendre, au peril de leurs vies. Ainsi le grand nombre de ces gens, qui ne se croient obligez d'aider l'Etat ni de leurs biens, ni de leur industrie, ni de leurs personnes, est une source manifeste de sa décadence. C'est sans doute, à cause de la multitude de ces gens-là, que l'on a vû, pendant plusieurs années, dix mille Allemands, mal disciplinez, & mal entretenus, exiger des contributions de cinq ou six Princes, qui auroient pû mettre, sans s'incommoder, quarante mille Moines sur pied. Ce fut sans doute aussi une des grandes causes de la ruine de l'Empire d'Orient, qui auroit taillé en pieces les Sarasins & les Turcs, s'il avoit pû entretenir

sur pied la moitié autant de soldats qu'il avoit de Moines & de Religieuses, sans parler des autres Ecclesiastiques. Tout ce qu'on peut dire, en faveur des Ecclesiastiques, c'est qu'ils consument diverses marchandises sur lesquelles il y a des droits à paier, & qu'ainsi ils font valoir les fermes de l'Etat; mais plusieurs Moines consument peu de cette espece de marchandises, & les Laïques, outre tout ce qu'ils paient en particulier, font la même chose; de sorte qu'on ne leur peut nullement comparer les Ecclesiastiques, à cet égard.

Le grand nombre de Noblesse, & de gens qui possedent des Charges privilegiées fait le même effet, à l'égard de la diminution des revenus de l'Etat, & de l'industrie, qui les peut augmenter. Car la Noblesse & ceux qui jouïssent de mêmes privileges, ne paient que très-peu à l'Etat, & n'emploient aucune industrie, pour y attirer l'argent étranger. Ils n'en tirent que des habitans, dont ils ruinent même souvent l'industrie. Ainsi plus il y a de Noblesse & de Charges privilegiées dans l'Etat, plus il s'affoiblit; & les Princes, qui en augmentent le nombre, pour de l'argent, quoi qu'ils semblent y gagner sur le champ, y perdent beaucoup dans la suite. Bien des gens se persua-

dent que l'Empire d'Allemagne ne s'est trouvé assez embarrassé dans plusieurs guerres, qui demandoient de la dépense, & sur tout en celle qui a fini en 1697. qu'à cause du grand nombre de gens qu'il y a, qui ne fournissent à la guerre que leur personne. On croit aussi que l'Espagne ne paroit si foible, en grande partie, qu'à cause de la multitude de la Noblesse, qui partage, avec le Clergé, les plus belles terres du Roiaume, aussi bien que les Charges, & qui contribuë très-peu à l'entretien des armées, à proportion des revenus qu'elle a. Je ne suis pas assez informé de ces faits, pour en rien assurer; mais c'est une chose constante que tant de Roiaumes & de Principautez dont l'Allemagne & l'Espagne sont composées, n'ont fait dans cette guerre, pendant plusieurs années, qu'une simple diversion d'une partie des forces de la France, sur le Rhin & en Catalogne.

On dit en faveur de la Noblesse, qu'elle est nécessaire dans la paix, & dans la guerre, pour le gouvernement de l'Etat, & pour la conduite des armées; parce qu'ordinairement les personnes de qualité ont l'ame plus grande & plus relevée, que les Roturiers, & sont aussi plus respectées du peuple. Je ne répondrai pas à cela que

que souvent les personnes de qualité n'ont pas plus d'élevation d'esprit, que bien des Roturiers, ou qu'ils peuvent avoir des défauts, qui les rendent incapables de procurer le bien de l'Etat; mais en tombant d'accord que la Noblesse est utile à ce que l'on dit, je soûtiens que lors qu'elle est en trop grand nombre, elle est à charge à l'Etat, à moins qu'il ne lui soit permis d'entrer dans le commerce. Car enfin ceux qui ne sont ni dans le gouvernement, ni dans les armées, & qui n'ont aucune industrie, ne font que manger le revenu du païs, sans lui rendre aucun service. Ils lui nuisent même beaucoup, parce que l'oisiveté honteuse, dans laquelle ils vivent souvent, sans daigner même rien apprendre qui leur forme l'esprit, les porte à toutes sortes d'excés; & ils séduisent même insensiblement les peuples, qui les veulent imiter. C'est alors qu'on peut dire veritablement ce que la Noblesse Espagnole disoit des milices bourgeoises, du temps de Ximenès, „que les Artisans quittant leur métier & faisant les „Gentilshommes, les Arts & le Commerce finissent, & que par consequent „les Etats se perdent infailliblement.

On peut conclurre de là, que dans les lieux où toutes les dignitez sont entre les

mains du Clergé & de la Noblesse, & où ils ont toutes les richesses du païs, il s'ensuit que le reste du peuple est nécessairement foulé par ces deux partis; qu'il se dégoute de l'état où il est, & que ceux du peuple qui ont des talens, ou de l'argent, tâchent d'acheter la Noblesse, ou de se pousser dans les dignitez Ecclesiastiques. Cependant les arts & l'industrie, qui rendent l'Etat florissant, sont négligez, les revenus publics diminuent, & l'Etat s'affoiblit. Après cela, faut-il s'étonner si les païs, où l'on remarque ce desordre, se trouvent si foibles, qu'ils sont hors d'état de faire les dépenses nécessaires, pour se défendre & pour se soûtenir? Ils sont pleins de personnes inutiles & incapables de servir leur patrie, qui jouissent néanmoins de toutes les douceurs qu'on y peut avoir, & qui foulent aux pieds ceux qui peuvent la servir & qui y emploient toute leur industrie. Ce grand nombre de gens qui ne font rien, sous prétexte de leur Noblesse ou des Dignitez Ecclesiastiques dont ils jouissent, se jettent dans le desordre & débauchent une infinité de gens, qui, sans ce mauvais exemple, seroient utiles à la Societé.

Une autre chose, qui sert aussi beaucoup à diminuer les revenus publics, ce

sont

sont les trop grandes exactions, quoi que d'abord elles semblent les augmenter. La raison de celà est que par là on détruit le Commerce, en peu de temps, & que l'on tarit entierement, ou en grande partie, cette source des revenus publics. Car dès qu'il n'y a presque rien à gagner dans un Commerce, ceux qui le font s'en dégoûtent, & n'en font que le moins qu'ils peuvent. Se trouvant insensiblement destituez d'argent, ou n'en aiant aucune somme considerable, ils ne peuvent faire aucune grande entreprise ; de sorte qu'enfin le Commerce se réduit peu à peu à ce qui est tout à fait nécessaire à la vie, & ne rend que peu au Souverain.

C'est ce qu'un † des plus anciens Poëtes Grecs nous a voulu apprendre, il y a plus de deux mille ans, en parlant de son frere, qui avoit corrompu les Juges, qu'on nommoit en ce temps-là *Rois*, pour avoir plus de part dans l'héritage paternel qu'*Hesiode*. „ Nous avons autrefois, „ dit-il, partagé nôtre héritage ; mais „ vous m'enlevates plusieurs choses, qui „ ne vous appartenoient pas, en donnant „ beaucoup aux Rois avides de présens, „ qui prétendent que nôtre procès soit „ vuidé. Gens aveugles, qui ne savent „ pas que la moitié vaut mieux que le „ tout !

† *Hesiod. Op. & dies vs. 37.*

„ tout! Il veut dire qu'il valloit mieux pour les Rois de ne tirer que la moitié de ce qu'ils exigeoient des peuples; que de leur extorquer tout ce qu'ils avoient, & les mettre ainsi hors d'état de contribuer davantage à fournir à leurs besoins.

Ainsi les propositions que font les fermiers, ou ceux qui inventent de nouveaux Impôts, de donner de grandes sommes au trésor public, si on leur permet de lever de nouveaux droits, doivent être dautant plus suspectes, que les sommes qu'ils promettent sont grandes; parce qu'ils ne peuvent les fournir, sans ruiner entierement le Commerce, sur lequel ils les levent. Il en est de même de toutes les impositions excessives, qui rendent beaucoup d'abord, mais qui épuisent en suite tout à fait ceux de qui on les exige. Ecoutons là-dessus un raisonnement de † *Ciceron* "Si un fermier, dit-il, pour „ un fonds, qui ne rendoit que dix mille „ Sesterces par an, en donnoit vint mille „ au proprietaire, & en gagnoit cent „ mille pour lui, après avoir coupé & „ vendu les bois, & fait de l'argent des „ tuiles, des meubles & du bêtail; le „ proprietaire en seroit d'abord bien aise, „ pendant qu'il ignoreroit la perte qu'il „ auroit faite, & seroit ravi d'avoir un „ fermier,

† *Verr. III. n.* 119.

„ fermier, qui auroit fait si fort valoir son
„ fonds. Mais quand il apprendroit qu'il
„ auroit vendu & aliené ce qui faisoit que
„ ce fonds rendoit quelque chose; il fe-
„ roit pendre le fermier, & soûtiendroit
„ qu'il lui auroit fait tort. De même le
„ Peuple Romain, lors qu'il apprend que
„ Verrès a plus fait hausser la ferme des
„ dîmes de la Sicile, que Sacerdos à qui
„ il a succedé, & dont la conduite est
„ irréprochable, pourroit croire qu'il a
„ trouvé un homme qui a bien gardé le
„ revenu que nous tirons des terres labou-
„ rables, & un bon fermier. Mais lors
„ qu'il saura qu'il a vendu tous les uten-
„ ciles des laboureurs, & tout ce qu'ils
„ avoient pour païer les impôts; que par
„ son avarice, il a ôté toute esperance à la
„ posterité, qu'il a saccagé & pillé toutes
„ les terres labourables, & qu'il a fait
„ pour lui même de grands gains; il com-
„ prendra que Verrès lui a fait un très-
„ grand tort, & il le jugera digne du der-
„ nier supplice. *Si quis villicus* &c. Le
passage est trop long, pour le rapporter
tout entier, en Latin.

Si les Princes, & leurs Ministres fai-
soient quelque réflexion là-dessus; ils com-
prendroient qu'en tirant trop promte-
ment de leurs sujets des sommes excessi-
ves,

ves, ils les mettent hors d'état non seulement de continuer à payer autant, mais encore à payer des impôts modiques. L'industrie tarit alors, avec ce qui l'entretient; c'est à dire, lors qu'il y a trop peu d'argent dans le Commerce, & que les richesses de l'Etat sont trop long-temps entre les mains du Prince. Le courage des sujets s'abbat, car qui voudroit travailler pour un autre, plûtôt que pour soi? Enfin tout cela produit une extrême pauvreté, telle qu'est celle des Indiens, qui sont esclaves de leurs Rois, & qui aiment mieux manquer de tout, que de travailler à les enrichir, sans retirer aucun avantage de leurs peines.

Un grand Ministre d'Etat demanda un jour au fameux *Bernier*, qui a écrit le Voiage de l'Indoustan, & qui lui disoit que les peuples étoient dans la derniere pauvreté, dans toutes les Indes, d'où venoit cela; puisque les Européens y envoioient toutes les années de grandes sommes d'argent, pour acheter de leurs marchandises. Ce Voiageur répondit que la raison en étoit facile à comprendre; c'est que dans ce païs-là il n'y avoit point de *tien & de mien*, tout étant au Prince, ce qui faisoit que le peuple n'avoit rien. Le Ministre fut peu satisfait de cette réponse,

se, qui lui faisoit comprendre que si l'on continuoit à dire que tout est au Roi, dans le lieu où il étoit, on réduiroit peu à peu un florissant Roiaume à la même pauvreté & à la même foiblesse, que ceux des Indes.

On dit qu'un autre voiageur, qui n'est pas moins connu (c'est *Jean Baptiste Tavernier*) après avoir vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant un grand Prince, qu'il avoit dessein d'acheter une Seigneurie en Suisse, & que ce Prince lui aiant demandé d'où venoit qu'il n'en achetoit pas une, dans son Roiaume; le voiageur, qui n'avoit aucune politesse répondit: *c'est que je veux que ma Seigneurie soit à moi*. Réponse grossiére, pour la faire à un Prince; mais qui marquoit fort naïvement ce que Tavernier vouloit dire. C'est que quiconque veut jouïr des fruits de son industrie doit fuir les Etats, où les exactions n'ont point de bornes.

Que peut-on donc penser d'un Etat, dans lequel on fait tous les efforts possibles, pour ne laisser que le moins d'argent que l'on peut entre les mains de ceux à qui il appartient? Où il semble que l'on a peur que la génération prochaine n'y trouve de quoi se soûtenir? On n'en peut

croi-

croire autre chose, si ce n'est que c'est un commencement de décadence ; que le bruit que l'on peut faire, par la grandeur des armées & des appareils de guerre, ne sauroit cacher à ceux qui savent ce qui peut rendre un Etat florissant, & ce qui le peut affoiblir.

Il y a une République fameuse dans l'Europe, dans laquelle les droits que l'on paye sont fort grands, si on les compare avec ce que l'on paye en d'autres lieux ; mais néanmoins assez moderez, si l'on considere l'état de cette République. Premierement, c'est un païs, où la plus grande partie du bien est en argent, de sorte que la quantité de l'argent qu'il y a diminue son prix. Secondement, personne ne paie de taxe, personnelle, ou réelle, que ceux qui le peuvent, le petit peuple ne paiant rien en particulier ; au lieu qu'ailleurs on l'écorche entierement. Il est vrai que les choses les plus nécessaires à la vie y sont assez cheres, mais les ouvriers y sont plus payez qu'ailleurs. Aussi quelque plainte que puissent faire ceux qui ont de la peine à y subsister, si on compare leur état avec ceux qui paient les tailles, comme on le fait en d'autres Etats, ils sont infiniment plus à leur aise que les voisins ; comme ceux qui ont voia-

gé

gé le savent assez. En troisiéme lieu, le Commerce est fort peu chargé, & l'on peut dire que ceux qui contribuent le plus à augmenter les revenus de l'Etat, par cette voie, sont aussi les plus favorisez. L'on y considere le Négoce comme la principale chose, qui fait que tout y abonde, & l'on a égard aux risques que les Marchands courent nécessairement dans le Commerce, ce qui fait qu'on les charge très-peu.

Il faut avouër que ceux, qui ne peuvent pas négotier, & qui vivent de leurs rentes, y sont beaucoup chargez en temps de guerre; où ils perdent la moitié des revenus, qu'ils tirent des obligations qu'ils ont sur l'Etat, ou sur les Villes. Mais c'est un inconvenient, qu'il est impossible d'éviter. Car enfin on ne peut pas soûtenir une guerre sans argent, & l'on ne peut chercher de l'argent, que là où l'on voit qu'il y en a. Tout ce que peuvent souhaiter ceux qui contribuent si fort aux frais de la guerre, c'est qu'on ne l'entreprenne, que lors qu'elle est absolument nécessaire pour la conservation de l'Etat, qu'on ménage les finances le plus qu'il est possible, & qu'on fasse la paix, dès que l'occasion se présente de la faire d'une maniere sûre & honête. C'est aussi ce que

cette République ne manque pas de faire, & s'il arrive que l'on y commette quelque faute, ce sont de ces fautes qui se commettent par tout où il y a des hommes; & non des démarches que l'autorité Souveraine fasse à dessein formé d'appauvrir les Sujets de l'Etat, comme on le fait en plusieurs Roiaumes. D'ailleurs une grande consolation, que les sujets de cette République peuvent avoir, dans les contributions un peu fortes, c'est qu'il est certain qu'elle ne fait la guerre, que pour la conservation de la Liberté; pour laquelle il n'y a point d'argent que l'on ne doive perdre volontiers, quand même il en faudroit faire quelque profusion. Combien n'y a-t-il pas de Roiaumes, où les Princes ne font nullement la guerre, en faveur de leurs sujets; mais seulement pour satisfaire leur ambition, & où les victoires & les conquêtes ne rendent les sujets que plus esclaves & plus malheureux? Cela me fait ressouvenir d'une * réponse remarquable d'un Senateur Romain, qui dans un temps auquel l'Etat étoit engagé dans une dangereuse guerre, aiant travaillé à faire élire Consul un homme avare & interessé, qui étoit même son ennemi, mais qui entendoit bien la guerre, plûtôt que d'autres, qui n'étoient pas capables

* *A. Gell. Lib. IV. c. 8.*

pables de commender les armées de la République; comme on étoit surpris de sa conduite, & qu'on lui en demandoit la raison, il répondit, „ qu'on n'avoit pas su-„jet d'être surpris, s'il avoit mieux aimé „ être pillé, que vendu : *Nihil est quod miremini, si malui compilari quàm venire.*

La troisiéme chose, qui est absolument nécessaire pour rendre un Etat florissant; c'est que ses membres & ceux qui le gouvernent doivent s'accorder, & rechercher uniquement le bien public. Si dans un Etat Monarchique, mais où le Monarque ne puisse rien entreprendre de considerable, ni faire aucun changement dans les Loix, sans le consentement des Etats, il arrive que le Monarque se propose pour but de toutes ses actions l'autorité despotique, & que les Etats au contraire travaillent à conserver leurs Loix, & leurs Privileges; cette division les met nécessairement hors d'état de se défendre au dehors, & de faire de bonnes Loix pour le dedans. Le Monarque ne pense qu'à surprendre, & qu'à subjuguer, s'il peut, les Etats; & les Etats, occupez à defendre leur liberté, contre les artifices & contre la force, ne peuvent pas faire attention à des choses de moindre importance. Cependant on commet mille desordres au

dedans, & l'on ne remedie point au mal qui arrive au dehors. C'est un spectacle, qu'on a pû voir, pendant plus de quatre-vints ans, en Angleterre; où les divisions cachées ou publiques des Rois & des Parlemens ont si fort occupé les esprits, qu'ils n'ont pensé à autre chose. Pendant ce temps-là, un Roiaume qui n'en est pas éloigné a fait ce qu'il a voulu, & s'est mis en état d'inquieter impunément tous les voisins. Peu s'en est fallu même, qu'il n'ait envahi une République, dont les forces jointes aux siennes lui auroient servi à mettre dans les fers non seulement le Parlement, mais encore le Roi d'Angleterre. Dans ce même intervalle de temps, on auroit pû faire bien des Loix, dont l'Angleterre auroit extrémement besoin; comme on le voit par l'experience des voisins, & sur tout des Provinces Unies.

Dans une République composée de membres égaux, la Concorde à procurer le bien commun sert infiniment à la faire fleurir, & la Discorde est la chose du monde la plus dangereuse. On l'a vû, dans ces mêmes Provinces, lors que la guerre de 1672. les mit à deux doits de leur ruine. C'est en vain que *Samuel Pufendorf*,

dorf, * qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, a cherché d'autres raisons des progrès extraordinaires, que l'ennemi fit d'abord, contre cette République. Il n'y en avoit point d'autres, que la discorde, qui l'empêcha de faire les préparatifs nécessaires, pour se défendre, contre l'invasion de l'ennemi.

* *Introd. ad Hist. Cap. VI. n.* 21.

Personne ne doute de la nécessité de la Concorde, pour rendre un Etat florissant, & du danger où la Discorde le jette; mais il faut prendre garde de ne pas se tromper, dans l'intelligence de ces mots. La Concorde qui est utile à l'Etat, soit qu'il soit Monarchique, ou Aristocratique, est celle dont le but est l'utilité generale de ceux qui le composent. Si dans un Etat Monarchique, mais dans lequel l'autorité du Monarque est bornée par les Loix, les principaux membres de l'Etat venoient à s'accorder de gré, ou de force, à soumettre toutes les Loix à la volonté du Prince, sans avoir aucun égard au bien de l'Etat, cette Concorde ne lui seroit nullement avantageuse. Elle changeroit une Societé de personnes libres, en une troupe de malheureux esclaves. La grande Concorde des Chinois à obeïr aveuglément à leur Roi, ne sert qu'à affermir sa tyrannie, & qu'à augmenter leur

 misere.

misere. Car enfin quand on dépend de la volonté d'un seul homme sujet à mille passions, & aux fantaisies de qui on ne peut opposer aucune Loi, on n'est en sureté de rien. Cet homme a des favoris qui en ont d'autres eux mêmes, ou qui se laissent acheter par de l'argent ; & cette forme de Gouvernement n'est qu'une subordination de tyrans, dont chacun tâche de profiter de l'esclavage du peuple.

Mais on dit là dessus que cette obeïssance generale des Chinois sert à tenir leur païs en paix, & qu'ils jouïssent par là de tous les avantages de la Concorde. Il faut entendre de tous les avantages, dont on peut jouïr dans la servitude. Mais il n'y a point de personne libre, qui n'aimât mieux qu'il y eût des desordres plus fréquens, que de subir le joug d'un esclavage éternel. D'ailleurs il est faux que dans cette forme de Gouvernement, il n'y ait point de guerres civiles. L'excessive tyrannie lasse enfin les peuples les plus soumis, & à la premiere occasion, ils ne manquent pas de faire voir que le desir de la Liberté n'est pas tout à fait éteint, dans leurs cœurs. C'est ce qui est arrivé assez souvent parmi les Chinois, & parmi les Turcs. Fort peu de gens aiant interêt à conserver l'autorité despotique

dans

dans une certaine famille, ou dans une certaine personne, & la plûpart aiant sujet de s'en plaindre; peu de gens s'opposent aux changemens, & les autres croient que s'il n'y a rien à gagner, il y a au moins peu à perdre.

Il faut dire la même chose du Gouvernement Aristocratique. La Concorde de ceux qui gouvernent ne serviroit de rien, si elle ne tendoit à faire observer les Loix, & à travailler au bien géneral de la République. C'est ce que l'on peut voir par l'Histoire des *Trente Tyrans* d'Athenes, & par celle des *Decemvirs* de Rome. La Concorde, qui étoit entre ces gens-là, ne servoit qu'à opprimer le peuple, & à le rendre malheureux; parce qu'ils ne pensoient qu'à satisfaire leurs passions particulieres, sans avoir égard au bien public.

On peut encore considerer la Concorde à l'égard du peuple, qui, dès que le Gouvernement est une fois formé, en sorte qu'on y peut joüir tranquillement du früit de son industrie, en obeïssant aux Loix du païs; sans qu'il soit au pouvoir d'aucun membre de la Societé de les changer, ou de les violer, comme il veut, doit s'estimer assez heureux, & obeïr de concert aux ordres de l'Autorité Souve-

raine. Pour entretenir la multitude, dans cette Concorde, il faut non seulement qu'elle s'en trouve bien, mais encore qu'elle sâche son bonheur. Sans cela, il y a toûjours des esprits inquiets, qui aprés avoir perdu par la débauche, ou par la fainéantise, ce qu'ils avoient, voudroient le regagner par le moien de quelque brouillerie. Ces gens-là persuadent facilement à un peuple, qui se croit mal à son aise, de se soulever contre le Souverain, dès qu'il s'en trouve une occasion. Au contraire, lors que l'on est géneralement persuadé qu'on ne peut pas être mieux, dans un changement, & qu'au contraire on court risque de perdre beaucoup s'il en arrive; il est fort difficile qu'on se laisse séduire. Je pourrois faire bien des remarques là dessus; mais ce n'est pas mon dessein de composer un Traité de la Politique en géneral.

La Concorde de ceux qui gouvernent, & celle des peuples devant avoir pour but le bien de l'Etat; il s'ensuit que toute union, qui ne se propose pas cette fin, lui est nuisible. On la doit plûtôt nommer *Conspiration*, que *Concorde*; puis qu'on ne sauroit donner raisonnablement le nom d'une vertu à ce qui ne sert qu'à incommoder, ou à détruire la Societé. Tout ce

que l'on a dit de la Societé Civile, on le peut dire de la Societé Ecclesiastique, qui ne peut être florissante que par le nombre, par le savoir (car le savoir est dans cette Societé ce que les richesses sont dans l'autre) & par la Concorde. Pour ne pas parler du nombre, ni de la science; la Concorde de ceux qui la gouvernent ne doit pas être une conspiration tyrannique, qui la ruïne. Telle est par exemple, la Concorde des Inquisiteurs en Espagne & en Italie, qui s'accordent parfaitement bien ensemble; mais à quoi? A empêcher que ni les Laïques, comme ils les appellent, ni les Ecclesiastiques qui pourroient s'appercevoir des erreurs que l'ignorance peut avoir introduites dans la Religion, ou des abus qui peuvent s'être glissez dans la Discipline, par l'ambition, ou par d'autres passions, ne puissent jamais proposer d'y rien corriger. A tenir, à cause de cela, tout le monde dans une profonde ignorance, ou dans une dissimulation criminelle. Il vaudroit mille fois mieux, pour la Societé Ecclesiastique, qu'il y eût bien des disputes, qu'une éternelle tyrannie, qui en renverse entierement le but; qui est de s'instruire de la verité de la Religion, & d'en être convaincu par lumiere.

Je n'en dirai pas davantage là dessus; parce que je n'ai dessein de parler ici que de la décadence de la Societé Civile en divers Etats. Il faut seulement que je réponde à une objection, que l'on fait contre ce que je viens de dire, & qui est tirée de la tranquillité de la Societé Civile. On dit que pour l'entretenir, il faut nécessairement empêcher la diversité des sentimens sur la Religion, & par conséquent n'accorder aux peuples aucune liberté sur ce sujet. Autrement sous prétexte de Religion, on déchire l'Etat en diverses factions; qui s'aigrissent si fort les unes contre les autres, qu'elles viennent souvent à se faire la guerre, & à se traiter plus cruellement que ne font les nations les plus ennemies. On ne manque pas d'entasser un grand nombre d'exemples des desordres & des guerres Civiles, arrivées sous prétexte de Religion, en divers Etats.

Mais que veut-on conclurre de là? Autre chose, si ce n'est que dès qu'une Religion est établie dans un lieu, quelle qu'elle puisse être, il ne faut pas souffrir qu'on y fasse aucun changement, de peur d'exciter des troubles. Mais ce principe autorise les Paiens, les Juifs & les Mahometans dans tout ce qu'ils ont fait, contre la Religion Chrétienne; qu'ils ont perse-

secutée, pour conserver la tranquillité dans les lieux, où leurs Religions étoient les plus fortes. Outre cela, il est faux que la tolerance de diverses Religions cause du desordre, c'est au contraire la persecution, qui produit nécessairement tous les troubles, qui suivent la diversité des sentimens. Si l'on souffroit tous ceux qui obeïssent aux Loix Civiles, & si l'on étoit persuadé que l'humanité, pour ne pas parler de la Religion, demande que l'on se souffre réciproquement, on vivroit le plus tranquillement du monde, quoi qu'éloignez de sentimens les uns des autres. Mais quand dans la persuasion que le plus grand nombre a droit de décider des sentimens que le peuple doit suivre, & de persecuter tous ceux qui ne veulent pas se soumettre à ses décisions; le plus grand nombre commence à maltraiter le moindre, & continue jusqu'à ce qu'il l'ait réduit au moins à feindre d'être de son sentiment; c'est alors que les troubles commencent & que les persécuteurs travaillent à la ruine de la Société Civile, sous prétexte de défendre la Religion. En un mot, ceux qui ne demandent qu'à être soufferts ne font aucun desordre, pendant qu'ils en demeurent dans ces termes; ce ne sont que ceux, qui les persécutent, qui troublent l'Etat. Mais

Mais les Ecclesiastiques, dit-on, portent les peuples à se maltraiter les uns les autres, & souvent les Grands profitent de ces conjonctures, pour exciter des troubles dangereux. Cela même sert à montrer que ce n'est point la Tolerance, mais l'Intolerance qui trouble l'Etat. Si l'on étoit persuadé, comme d'une maxime essentielle de la Religion & de la Politique, qu'il faut se supporter les uns les autres, en observant tous les devoirs de la Societé Civile; les discours des Ecclesiastiques, ni les cabales des Grands ne pourroient pas troubler l'Etat, ni lui nuire sous prétexte de Religion.

Mais ce n'est point l'amour de la tranquillité de l'Etat, ni le dessein de lui faire du bien, qui a porté les Ecclesiastiques à établir l'Intolerance, comme un dogme de Religion; c'est l'envie de dominer, c'est le plaisir de n'être point contredits, c'est l'augmentation de leurs revenus, qui sont d'autant plus grands qu'il y a un grand nombre de peuples, qui se soumettent à leurs décisions. Si les Princes touchent le moins du monde à leurs prétendus privileges, ils hasardent alors toute la tranquillité de l'Etat, plûtôt que de leur relâcher quoi que ce soit. Si l'Etat jouït d'une profonde paix, dans la diver-

ſité des ſentimens ; ils ne font aucune difficulté de la troubler, pour accabler ceux qui ne leur plaiſent pas.

Ce ne fut point à cauſe des ſéditions des Juifs, que Ferdinand & Iſabelle les chaſſerent d'Eſpagne en 1492. Les Juifs n'avoient aucune autorité dans l'Etat, & ſe contentoient de faire tranquillement leur Commerce, ſans qu'on les accuſât d'avoir rien tramé contre l'Eſpagne. Le zele des Inquiſiteurs les chaſſa, pour avoir occaſion de s'enrichir des dépouilles de quantité de familles, & non pour rendre ſervice à l'Etat. On auroit pû auſſi fort facilement, dans le même Roiaume, prévenir les mauvais deſſeins des Maures, après les avoir ſubjuguez, ſans rendre l'Eſpagne deſerte, en les faiſant ſortir. Je pourrois ajoûter d'autres exemples plus conſiderables & plus modernes de peuples maltraitez, non pour avoir fait aucun deſordre, mais par la conſpiration des Eccleſiaſtiques ; dont toutes les diviſions n'ont jamais tant fait de mal aux Etats, dans leſquels ils ſe ſont partagez en divers ſentimens, que la funeſte concorde du plus grand nombre à opprimer le moindre.

Il eſt aiſé de conclurre de tout cela, que les Etats dont les Loix tendent à augmenter les peuples, & à les faire jouir

tran-

tranquillement des fruits de leur industrie, en ne tirant d'eux que ce qu'ils peuvent payer; & où ceux qui commendent & ceux qui obeïssent se proposent pour principale fin le bien public, ou au moins ne font rien, qui n'y contribuë; que les Etats, dis-je, reglez & conduits sur ces principes doivent être nécessairement florissans; & qu'au contraire ceux, qui ont des maximes opposées, doivent tomber en décadence. Tout Etat donc, qui chasse, ou qui maltraite ses sujets quoi qu'ils obeïssent aux Loix Civiles, & qui en diminue le nombre par quelque voie que ce soit; tout Etat qui les accable de tailles & d'impôts, qui les appauvrissent jusqu'à les empêcher d'exercer leur industrie; tout Etat enfin, où l'on ne s'accorde point à travailler au bien public, renferme en lui même des principes qui le conduisent insensiblement à sa ruine, s'il n'y apporte du remede. Mais ce remede ne peut être proposé, que par des gens qui soient capables de vuës beaucoup plus relevées & plus étenduës, que n'en a le Vulgaire; qui ne cherche que son bien particulier, & qui ne prend de part à ce qui arrive dans l'Etat, qu'autant que peu de personnes, dans lesquelles ils s'interessent, y perdent, ou y gagnent dans le

temps

temps présent; sans se mettre en peine, ni des autres, ni de l'avenir.

VI. *Défense de la Providence, contre les objections des Manichéens.*

Mr. Bayle a étalé, en plusieurs endroits de son *Dictionaire*, les objections des Manichéens contre l'unité d'un Dieu bienfaisant & ami de la Vertu; & leur a même prêté des raisons, pour attaquer les differens systêmes des Chrétiens. Il croit qu'en raisonnant contre nous, ils sont beaucoup plus forts que nous; & que le plus sûr, pour toutes les Sectes du Christianisme, est de se taire, & de croire ce que l'Ecriture dit, sans se mettre en peine si ce qu'elle nous enseigne en quelques endroits n'est point contraire à ce qu'elle dit ailleurs, & s'il s'accommode avec les lumiéres de la Raison, ou non. Je ne suis point de son sentiment, & si j'avois le loisir, j'entreprendrois de faire voir au long qu'il se trompe; lors qu'il leur donne tant d'avantage sur tous les Chrétiens, quels qu'ils soient. Je mettrai seulement ici des principes, dont on pourroit se servir, pour ramener les Manichéens de leur erreur, touchant le Principe mauvais, qu'ils joi-

joignent au bon; mais il faut que je remarque deux choses auparavant.

La premiere est, qu'en répondant aux objections Manichéennes, je ne prétends faire aucun tort à *M. Bayle*; que je ne soupçonne nullement de les favoriser. Je suis persuadé qu'il n'a pris la Liberté philosophique de dire, en bien des rencontres, le pour & le contre, sans rien dissimuler; que pour donner de l'exercice à ceux qui entendent les matieres qu'il traite, & non pour favoriser ceux dont il explique les raisons. On doit prendre les difficultez qu'il propose, pour des objections qu'il est permis de faire, dans un Auditoire de Théologie & de Philosophie; où plus on pousse une difficulté, plus elle fait d'honneur à ceux qui la peuvent résoudre. C'est une justice qu'il a droit de demander à ses Lecteurs, & qu'on ne peut lui refuser. Pour moi, je la lui accorde très-volontiers, mais je croi pouvoir demander à mon tour, qu'il me soit permis de répondre à ses objections; sans que l'on fasse aucune application odieuse à la personne des réponses, qui ne regardent que les difficultez.

La seconde chose, que j'ai à remarquer, c'est que comme *Mr. Bayle* a crû avoir droit de donner aux Manichéens telles

les armes, qu'il lui a plû : il me doit être permis de parer leurs coups, comme je le trouverai à propos. Il a crû que c'est une chose fort humiliante, pour la Raison humaine, que de ne pouvoir défendre la Providence, contre l'une des plus ridicules Sectes, qui aient jamais été, & moi je croi que l'une des Sectes, les moins suivies, peut entierement renverser tout ce qu'il fait dire aux Manichéens. Comme il ne s'engage point à défendre le systême de ces Héretiques, ni ne prétend même approuver les raisons, qu'il leur prête : je dois avoir la liberté d'en user de même à l'égard d'*Origene*, au nom duquel, pour ainsi dire, j'entreprendrai de répondre aux Manichéens. Je déclare que je ne veux ni approuver, ni défendre tout ce qu'il a dit, ni tout ce que je vai faire dire à un de ses disciples. Je ne m'interesse nullement dans sa réputation, ni dans ses dogmes, & je n'empêche pas qu'on n'en pense ce qu'on voudra. Il ne s'agit pas ici de satisfaire personne là-dessus, mais seulement de fermer la bouche aux Manichéens, en faisant parler un Origeniste. Si un homme de cette sorte peut réduire un Manichéen au silence, que ne feroient pas ceux, qui raisonneroient infiniment mieux, que les Disciples d'*Origene*? C'est

de quoi je laisse le jugement aux Philosophes & aux Théologiens. Voici donc ce que pourroit dire un Origeniste, après avoir lû toutes les Objections des Manichéens.

„Les Manichéens prétendent prouver „qu'il faut reconnoître un Principe mau„vais, c'est à dire, malfaisant & enne„mi de la Vertu, qui gouverne le mon„de, à cause de deux choses, que l'on „y remarque. L'une est le mal physi„que, auquel les hommes sont sujets; „comme sont les maladies, les douleurs, „& toutes les incommoditez de la vie, „de quelque maniére qu'elles arrivent; „l'autre est le mal moral, c'est à dire, „le Vice & tout ce qui en dépend. Les „Manichéens étalent, avec soin tous les „maux & physiques & moraux, qui ar„rivent aux hommes; après quoi ils di„sent que, si le Principe, qui gouverne „le monde, procure ces maux, il n'est „ni bien-faisant, ni ami de la Vertu; & „que s'il les permet, les voiant, & les „pouvant empêcher, il n'a que de l'in„difference, pour nos malheurs & pour „nos bonnes actions. Ils ajoûtent qu'il „est visible que la bénéficence n'est pas „une qualité de ce Principe, puis qu'il „a décreté de condamner la plûpart des „hom-

„hommes à des supplices éternels, ou
„qu'au moins il n'empêche nullement qu'ils
„ne s'y précipitent; quoi qu'il ne l'ignore
„pas, & qu'il puisse prévenir cet effroiable
„malheur, avec facilité.

„On ne peut pas nier, continueroit
„nôtre Origeniste, ce que les Mani-
„chéens disent du mal physique & du
„mal moral, qui arrivent parmi les hom-
„mes; & on ne peut pas douter non plus
„que si celui qui les gouverne faisoit en
„sorte qu'ils tombassent dans le Vice, il
„ne fût ennemi de la Vertu en géneral,
„& de la Justice en particulier, s'il les
„punissoit pour les fautes qu'il leur auroit
„lui même fait commettre.

„Mais il est faux que les hommes tom-
„bent nécessairement dans des fautes,
„que Dieu punisse. La nécessité n'est pas
„compatible avec ce qu'on appelle fau-
„te punissable, non plus qu'avec une a-
„ction digne de recompense. Il faut a-
„voir fait l'une & l'autre librement,
„c'est à dire, avoir pû ne la pas faire,
„pour être recompensé, ou puni. C'est
„une maxime reconnue de tous les Lé-
„gislateurs du monde, & que personne
„ne peut contester raisonnablement.
„Dieu ne fait donc que permettre que
„nous violions ses Loix, après nous a-

„voir donné tout ce qui est nécessaire,
„pour les observer.

„S'il ne l'empêche pas, quoi qu'il le „voie, & qu'il puisse nous retenir dans „nôtre devoir ; c'est qu'il nous a fait li„bres, pour donner lieu à la Vertu & „au Vice, au blâme & à la loüange, à „la recompense & aux peines. C'est de „quoi chacun peut être convaincu, par „sa propre experience, ou par le senti„ment interieur du pouvoir qu'il a de „faire ou de ne faire pas les actions bon„nes, ou mauvaises, que l'on peut louër, „ou reprendre en lui. C'est ce que tous „les Legislateurs, & tous les Magistrats „supposent, comme un principe indu„bitable ; puis qu'ils recompensent ou „punissent les hommes, selon qu'ils ob„servent, ou qu'ils violent les Loix.

„Cela étant ainsi, j'avouë, poursui„vroit le disciple d'*Origene*, qu'il s'ensuit „de là un inconvenient, c'est que les „hommes peuvent abuser du pouvoir „qu'ils ont d'obeïr, ou de desobeïr aux „Loix divines ; & Dieu ne l'ignoreroit „pas, quand même il ne l'auroit pas pré„vû, puisque tous les hommes, qui par„viennent à un âge de Raison, deso„beïssent à ses Loix. C'est pour cela „qu'il n'arrête pas le cours des maux phy„siques,

„siques, qui ravagent toute la Terre, en
„tant de differentes maniéres. Les hom-
„mes pecheurs ne sont pas dignes qu'il
„intervienne d'une façon surnaturelle,
„pour les délivrer de ces maux, & ils ne
„peuvent pas s'en plaindre.

„Mais pourquoi, disent les Mani-
„chéens, Dieu a-t-il créé les hommes, se-
„lon les autres Chrétiens, sujets à tomber
„dans le peché, puis qu'il n'ignoroit pas
„le mal qui en arriveroit. Je réponds à
„cela que les hommes ne peuvent pas se
„plaindre de Dieu à cet égard, pour
„deux raisons. La premiere est qu'il
„n'exige pas des hommes qu'ils soient
„impeccables; ce qui seroit injuste,
„comme étant au dessus de leur nature.
„La seconde est que Dieu ne damne per-
„sonne simplement pour avoir peché,
„mais pour ne s'être pas repenti. S'il
„les a fait fragiles, il n'exige d'eux que
„ce que la fragilité de leur nature peut
„permettre.

„Outre cela, il n'a pas été nécessaire
„que Dieu prévînt, ou arrêtât les maux
„physiques & moraux, qui sont des ef-
„fets ou des punitions des Vices des hom-
„mes; pour pouvoir passer pour bien-fai-
„sant, & pour ami de la Vertu. Pour
„nous en assurer, examinons les uns, a-
 „près

„ près les autres. Mais il faut s'élever i-„ ci, au dessus des idées que le Vulgaire „ a de la longueur & de la grandeur des „ maux; qui arrivent ou pendant toute la „ durée de la vie de chacun en particu-„ lier, ou du temps, pendant lequel il „ plaira à Dieu de laisser la Terre, que „ nous habitons, dans l'état où elle est. „ Pour rendre compte, autant qu'il nous „ est possible, de la conduite d'un Etre „ Infini, il faut comme oublier que nous „ sommes bornez; & nous mettre, s'il „ est permis de parler ainsi, dans la pla-„ ce de celui qui n'a point de bornes. „ Autrement nous ne pourrons pas dé-„ fendre sa cause, ni rendre aucune bon-„ ne raison de ce qu'il fait. Dieu n'agit „ pas, selon les idées bornées & foibles, „ qui sont les regles de la conduite des „ hommes; & c'est ce qui lui a fait dire, „ dans un Prophete, *que ses voies ne sont pas* „ *nos voies, ni ses pensées nos pensées.*

„ Les maux physiques, que nous souf-„ frons en nos personnes, nous paroif-„ sent d'une longueur insupportable, s'ils „ durent pendant toute nôtre vie, ou „ seulement quelques années. Nous nous „ plaignons & nous crions, avec impatien-„ ce, que Dieu tarde trop longtemps à „ nous secourir; sur tout si ces maux sont

„ fort

„ fort sensibles. Que si nous joignons „ ensemble tout le mal qui est arrivé & „ qui arrivera à tout le genre humain, „ pendant que cette Terre subsistera; nô„ tre imagination foible se trouble & s'é„ pouvante, & il nous semble que celui „ qui nous gouverne n'a presque aucun „ soin de nous, & qu'il n'est rien moins „ que bien-faisant. Mais si l'Etre Tout„ puissant élevoit tout d'un coup nos es„ prits à un état de perfection, qui nous „ fit envisager clairement la durée de cet„ te Terre, telle qu'elle est comparée „ avec l'éternité, & nous fit voir le mo„ ment auquel elle a commencé, & celui „ auquel elle doit finir; cette longueur de „ temps, qui nous épouvante, disparoî„ troit à nos yeux, & nous dirions qu'il „ y a infiniment moins de proportion en„ tre elle & l'éternité, qu'il n'y en a en„ tre une minute & cent millions d'an„ nées. Alors les maux, qui nous ar„ rachent aujourd'hui des plaintes si ame„ res, & qui nous paroissent si effroia„ bles, ne nous toucheroient en aucune „ maniére, à cause de leur peu de durée. „ Parmi les hommes, ceux qui traitent un „ enfant de quelque incommodité, & „ qui le guérissent par un remede amer, „ ne font que rire des plaintes qu'il fait

„ de cette amertume; parce qu'ils savent
„ qu'en très-peu de temps il ne la sentira
„ plus, & que le remede lui fera du bien.
„ Il y a infiniment plus de disproportion
„ entre Dieu & les hommes les plus é-
„ clairez, qu'il n'y en a entre eux & les
„ enfans les plus simples. Ainsi nous ne
„ pouvons pas nous étonner raisonnable-
„ ment que Dieu regarde les maux que
„ nous souffrons, comme presque rien;
„ lui qui seul a une idée complette de
„ l'éternité, & qui regarde le commen-
„ cement & la fin de nos souffrances com-
„ me infiniment plus proches, que ne
„ le sont le commencement & la fin d'une
„ minute.

„ Il faut raisonner de même des Vices
„ & des actions vicieuses, qui à l'égard
„ de Dieu ne durent pas longtemps, &
„ qui dans le fonds ne changent rien dans
„ l'Univers. Si un Horloger faisoit une
„ Pendule, qui étant montée une fois al-
„ lât bien pendant une année entiere,
„ excepté deux ou trois secondes, qui
„ ne seroient pas égales, lors qu'elle com-
„ menceroit à marcher, pourroit-on di-
„ re que cet Ouvrier ne se piqueroit pas
„ d'habileté, ni d'exactitude dans ses Ou-
„ vrages? De même si Dieu redresse un
„ jour, pour toute l'éternité, les desor-
„ dres

„dres que le mauvais usage de la Liber-
„té aura causé parmi les hommes, pour-
„ra-t-on s'étonner qu'il ne les ait pas fait
„cesser, pendant le moment que nous au-
„rons été sur cette Terre?

„Mais je vois bien, diroit encore nô-
„tre Origeniste, que les Manichéens
„m'objecteront les peines éternelles dont
„Dieu menace les impénitens, c'est à
„dire, la plûpart des hommes, dans l'E-
„criture Sainte. Je ne nie pas que Je-
„sus-Christ ne menace les méchans d'un
„*feu éternel* & je ne veux point me re-
„trancher dans l'ambiguité de ces ter-
„mes; mais qui a dit aux Manichéens,
„que le Suprême Législateur de l'Uni-
„vers n'a pas le droit de relâcher les pei-
„nes, dont il menace les méchans, quand
„il le trouvera à propos? Lors qu'un
„Souverain condamne à une prison per-
„petuelle, il s'exprime toûjours d'une
„maniére absolue; mais il ne se lie pas les
„mains, pour ne se pouvoir jamais relâ-
„cher envers ceux qu'il a condamnez.

„Quand Dieu promet quelque chose à
„ses Creatures, sa souveraine bonté &
„sa fidelité l'engagent à tenir inviola-
„blement ses promesses; & malgré la di-
„stance infinie, qu'il y a entre lui &
„nous, nous pourrions nous plaindre

quelcun aujourdhui, qui ne pût être gueri, que par là, comme cela pourroit arriver; on ne feroit pas mal de raisonner de la sorte contre lui; puis qu'il est hors de doute qu'il vaudroit mieux être Origeniste, que Deïste, ou Athée, ou Manichéen. Pour moi, je n'ai voulu faire ce petit essai, que pour rembarrer un peu les Manichéens, & pour exciter les Théologiens à traiter cette matiere, qui demanderoit un volume entier, pour être examinée en détail.

VII. *Les passions persuadent ce qu'elles souhaitent.*

ON croit facilement ce que l'on souhaite, & les plus mauvaises raisons, qui servent à le persuader, paroissent souvent des démonstrations. Après s'être trompé soi même de la sorte, l'air décisif dont on dit ce que l'on croit, sert à tromper les autres. Si on ne les trompe pas en effet, on s'imagine néanmoins les avoir persuadez, quand on leur a dit des raisons, dont la foiblesse sauteroit aux yeux, si l'on étoit sans passion, ou possedé d'une passion contraire. *Quæ volumus & credimus libenter, & quæ sentimus ipsi reliquos sentire speramus.* C'est une remarque de *Cesar*, dans

dans son Histoire de la Guerre des Gaules, Liv. II. c. 27. *Nous croions*, dit-il, *volontiers ce que nous souhaitons, & nous nous persuadons sans peine que les autres sont de nôtre sentiment.*

On trouve ces paroles, dans les *Perroniana: Le Cardinal Sforza, qui ne croit pas la puissance du Pape, comme beaucoup d'autres choses, me disoit qu'elle est bien aisée à prouver à Rome.* C'est qu'il la faut croire, ou au moins feindre de la croire, si l'on y veut être avancé. Le fonds de cette pensée n'est pas nouveau, ni même la maniére de l'exprimer. *Socrate* disoit de même, selon le rapport d'*Aristote**, *qu'il n'étoit point difficile de louër les Atheniens à Athenes.*

* *Rhet. Lib. II c. 9.*

C'est que les Atheniens étoient si disposez, par l'amour propre, à trouver leurs loüanges bonnes, que les plus méchants raisonnements leur paroissoient admirables; quand leur but étoit de prouver quelque chose, qui pouvoit faire honneur à leur ville. Ils applaudissoient aux plus méchants Orateurs, pourvû que le sujet de leurs discours fût l'éloge des Atheniens.

Ceux qui ne raisonnent que par passion & par interêt devroient quelquefois penser à cela, & se demander à eux mêmes si ceux qui sont dans des interêts & dans des passions opposées trouveroient leurs raisons bon-

bonnes? Ils s'appercevroient peutêtre par là de la tromperie, que l'amour propre leur fait. Car enfin personne n'a plus de droit qu'un autre d'établir cette regle, pour lui même, que ce qui lui est favorable est vrai ; & que ce qui lui est desavantageux est faux. Si les Européens prétendent pouvoir s'en servir, ils ne doivent pas trouver mauvais, que les Asiatiques s'en servent ; ou s'ils veulent condamner les Asiatiques, il faut qu'ils se servent eux mêmes des Regles, ausquelles ils prétendent que les Asiatiques soient soumis, & qu'ils avouënt tout ce qu'on pourra prouver selon ces Regles. Telles sont celles des Logiciens, que l'on ne peut violer en aucun lieu du monde, sans raisonner mal.

Mais il est aussi difficile de suivre ces principes du Bon Sens, quand quelque passion, ou une longue coûtume s'y oppose, qu'il est facile d'en reconnoître la verité, lors qu'on les propose en general. Les Chinois, par exemple, en conviendroient facilement ; & il faudroit aussi par conséquent qu'ils reconnussent toutes les veritez, qu'on leur peut prouver selon les Regles ; comme celle-ci, par exemple, que la Polygamie est mauvaise. Cependant il n'y a pas moien de le leur persuader,

&

& c'est là le plus grand obstacle, que les Missionaires rencontrent en travaillant à leur conversion. * Les Mandarins, à qui la plûpart des plaisirs, que le peuple prend, sont défendus, se font une espece de Serrail pour se dédommager de cette perte; où ils passent le temps, qu'ils peuvent dérober aux affaires. Quoi qu'ils n'aient qu'une femme légitime, il leur est permis de prendre autant de Concubines qu'ils en peuvent nourrir, & les enfans qui en naissent passent pour enfans de la femme légitime, & sont élevez également. Pour les recevoir au baptême, il faut qu'ils promettent aux Missionaires de quitter toutes ces Concubines, & de se contenter d'une femme légitime. Ils accordent souvent tout le reste aux Missionaires, mais leurs passions & leurs coûtumes se trouvent trop opposées à cet article; ils ne peuvent se résoudre à croire que Dieu exige des hommes qu'ils n'aient qu'une femme, quoi que l'on puisse montrer plus facilement la conformité de ce dogme avec la Raison, que de plusieurs autres que les Chinois reçoivent sans faire beaucoup de difficulté.

* *Nou. Mém. de la Chine T. 2. Lett. 4.*

„ Quand nous proposons aux Manda-„ rins, dit un Missionaire, les autres „ difficultez de nôtre Religion, ils dispu-

„ tent

„tent, ils cherchent à les ſurmonter, „ils ne deſeſperent pas de ſe faire violen„ce; mais ce dernier point les rebute „d'abord, & leur ôte ordinairemeut tou„te penſée de ſe convertir. Il rapporte enſuite l'exemple d'un Chinois, qui ſouhaitoit de ſe faire baptizer, & que cet article en détourna entierement.

La difficulté de reconnoître la Verité augmente encore davantage, par les Loix qui autoriſent cette mauvaiſe coûtume, & qui embarraſſent même ſi fort bien des gens, qui voudroient ſe faire Chrétiens, qu'ils ne ſavent comment faire. „Il eſt „permis à ceux qui ſe convertiſſent de „prendre pour femme une de leurs Con„cubines, en cas que l'Epouſe légitime „ne veuille pas ſe faire Chrétienne; „mais les Loix défendent aux Chinois „d'en uſer de la ſorte, & l'on ne peut „parmi eux repudier ſa femme, ſi ce „n'eſt en très-peu de cas particuliers. De „plus les parens de celle, que le Mari au„roit ainſi renvoiée, ne manqueroient pas „de s'en venger, & de l'obliger même „en juſtice à la reprendre.

„Ce qui regarde la converſion des fem„mes eſt encore plus difficile. Une Con„cubine, par exemple, reconnoit la ve„rité de la Religion & le malheur de ſon

„état.

„ état. Elle veut en sortir, & demande
„ le baptême. On lui dit que la premie-
„ re démarche, que sa foi exige d'elle, est
„ de se séparer de son prétendu Mari. El-
„ le y consent, elle le desire même, de
„ tout son cœur, mais voici ce qu'elle
„ représente: *J'appartiens à un Mandarin, qui m'a acheté. Si je sors de sa maison, il a droit selon la Loi, de me reprendre, & de me punir comme son esclave. Si par hazard j'évite ses poursuites, où puis-je me retirer, pour être plus surement? Mes parens, qui m'ont vendue, n'oseroient me recevoir, & je tomberai infailliblement entre les mains d'une autre personne, qui m'engagera dans l'état que je veux éviter. Il faut donc demeurer dans la maison, où je me trouve, mais comment résister à un brutal, qui ne consulte que sa passion justifiée par les Loix, & par l'exemple de tout l'Empire. J'ai beau lui représenter la sainteté du Christianisme, que je veux embrasser; mes prieres, mes larmes, ma résistance même, & tous les efforts, que je suis en état de faire, ne sont pas capables de l'arrêter.*

„ Il arrive aussi quelquefois qu'un Ido-
„ latre, dégoûté par caprice de sa fem-
„ me, qui est Chrétienne, l'accuse in-
„ justement & obtient à force d'ar-
„ gent, la permission de la vendre à un
„ autre. Quelquefois même il la vent,

„ sans autre forme de justice, & se reti-
„ re dans une autre Province. Cette
„ femme entre les mains de l'Adultere,
„ que les Loix autorisent, comment
„ peut-elle éviter le peché, & perseve-
„ rer dans la foi?

J'ai voulu rapporter ce passage entier, parce que supposé qu'un homme, qui se trouve dans ces circonstances, ait de l'inclination à vivre comme il a fait jusqu'à ce qu'il ait oüi parler de l'Evangile, la difficulté qui se trouve à se dégager de tout cet embarras, jointe à un penchant qu'il a suivi pendant longtemps, le détermine à croire que l'Evangile n'est pas veritable, non par des raisons, mais parce que s'il étoit vrai, il faudroit d'abord se condamner soi-même, & changer d'inclination & de vie, quelque peine & quelque danger qui s'y rencontrent. Les Juifs, du temps de Nôtre Seigneur, étoient à peu près dans le même état, à cause du Divorce, & de la pluralité des femmes. Ceux qui s'étoient mariez plusieurs fois, après des Divorces, ou qui se trouvoient engagez avec plusieurs femmes, dont ils avoient des enfans, & qui avoient d'ailleurs du penchant à cette maniére de vivre, étoient disposez & par ce penchant & par la difficulté qu'il y avoit à chan-

ger, à croire que la doctrine de Jesus-Christ étoit fausse. C'est pour cela, au moins en partie, que Jesus-Christ & ses Apôtres disoient aux Juifs, aussi bien qu'aux Payens, que pour devenir ses disciples, il falloit *naître de nouveau, devenir un nouvel homme*, & abandonner ses plus proches parens, lors qu'on ne pouvoit pas vivre avec eux, comme l'Evangile l'ordonne. Ce fut là sans doute une des grandes raisons de l'opiniâtreté des Juifs. Il leur étoit dur de renoncer non seulement à leurs inclinations, qui les portoient à changer de femmes, & à en avoir plusieurs, mais encore d'avouër qu'ils avoient vécu en adultere, & que plusieurs de leurs enfans étoient illegitimes. Les enfans souffroient aussi, avec beaucoup de peine, de s'entendre traiter de race d'adulteres, & de voir leur pere abandonner leur mere. Cela causa de terribles divisions, dans les familles, & c'est peut-être à ses desordres, ausquels Jesus-Christ a égard en partie, quand il dit qu'il * *n'étoit pas venu apporter la paix, mais la division*; & qu'il décrit les plus proches parens si cruellement divisez: *De cinq personnes, qui seront dans une maison, trois seront contre deux & deux contre trois. Le pere sera en discorde avec le fils,* le

* *Luc XII, 51.*

le fils avec le pere; la mere avec la fille, & la fille avec la mere; la belle-mere avec la belle-fille, & la belle-fille avec la belle-mere. Ceux qui envisageoient toutes ces suites, & qui n'avoient pas beaucoup de pieté, ne pouvoient se résoudre à embrasser une doctrine, que les plus honêtes gens de la nation Judaïque ne pouvoient recevoir, comme bonne, sans se diffamer, & sans s'attirer des querelles avec leurs plus proches. Cette passion, & plusieurs autres les empêchoient de voir la beauté & la verité de l'Evangile, qui brille dans l'instant aux yeux de ceux, qui ne sont pas prévenus de semblables passions.

Il ne seroit pas difficile de faire application de cette verité à plusieurs d'entre les Chrétiens, qui sont encore dans de grossieres erreurs, malgré toute la lumiére de nôtre siecle. Mais il vaut mieux que chacun la fasse lui-même, pourvû qu'il prenne garde de n'être pas dans le même cas, que ceux qu'il censure.

VIII. *Des Loüanges & des Satires.*

IL n'y a rien de plus équivoque, que les loüanges & les satires; & l'on ne sauroit presque fonder aucune estime, ni

ni aucun mépris, sur les unes, ou sur les autres. Pour ne parler que d'une sorte de loüanges, les Théologiens d'un Parti se louënt les uns les autres, par tant de mauvais motifs, qu'on ne sauroit faire aucun fonds là dessus. C'est ordinairement par pur entêtement, & seulement à cause de la ressemblance des sentimens. En ce cas-là, que peut-on conclurre des loüanges, si ce n'est que ceux qui se louënt réciproquement sont du même Parti, & soûtiennent les mêmes veritez, ou les mêmes mensonges? Souvent on louë par flatterie un Ouvrage, à cause de celui qui l'a fait, qui tient un poste considerable, qui a de grans revenus, qui est un homme de credit, & qui a d'autres qualitez qui n'ont aucun rapport avec son Livre. On voit bien que ces loüanges cesseroient, si cet homme perdoit ces emplois, ce credit, ces revenus, ou ces qualitez, quand même il feroit des Livres infiniment meilleurs. Quelquefois on louë par sottise, parce qu'on n'entend point les matiéres dont il s'agit, & que l'on trouve beau ce que l'on ne comprend pas. D'autres fois on louë par imitation, ou par complaisance, sans en avoir aucune raison, si ce n'est qu'on le voit faire à d'autres, quoi

que l'on ne sache point s'ils ont rai-son. Après cela, qu'on parle d'approbations de Livres, ou d'autres semblables loüanges; & que l'on aille vanter la réputation, qui n'est fondée que sur ces loüanges trompeuses!

Il faut pourtant avouër qu'il y a des rencontres, où les loüanges peuvent être de poids. C'est lors qu'étant en état de bien juger de ce qu'on louë, l'on marque de l'estime, pour des gens d'un Parti opposé; ou quand on n'a aucun interêt de louër, & même au contraire que l'on peut craindre en le faisant. Un Théologien Catholique est dans le cas, lors qu'il louë un Auteur Protestant. On peut dire alors, de ceux qui sont louëz de la sorte, *qu'il n'y a que des honnêtes gens, qui les louënt*; comme *Aristote* avoit dit, dans une élegie qu'il avoit faite en l'honneur de *Platon*, qu'il avoit érigé un autel à ce Philosophe *qu'il n'étoit pas permis aux malhonnêtes gens de louër.*

Βωμὸν Ἀριστοτέλης ἐνιδρύσατο τόνδε Πλάτωνος,
Ἀνδρὸς ὃν οὔτ' αἰνεῖν τοῖσι κακοῖσι θέμις.

Une periode de loüanges de cette nature vaut plus que des volumes entiers d'approbations de personnes du même Parti, ou que l'on peut soupçonner d'ignorance, ou de passion.

On

On doit dire hardiment le contraire des jugemens desavantageux, ou des satires.

Quand on s'emporte contre un homme qui est d'un sentiment opposé, ou dans un Parti contraire, que s'ensuit-il de là? Rien, si ce n'est que l'on differe d'opinion, ou de Parti. On blâme par caprice, ou par quelque autre passion, qui ne vaut pas mieux, ce qu'on loueroit si ces passions cessoient d'agir. On s'emporte, par exemple, contre ceux qui sont dans un Parti different, pour faire le zelé & pour acquerir de la réputation dans le sien; & parce qu'on peut impunément s'abandonner à la plus honteuse colere, sous prétexte de zele, & dire mille calomnies, sans en être puni; on entre de gayeté de cœur dans des querelles, où l'on n'observe aucunes regles non seulement de la charité Chrétienne, mais pas même de l'équité naturelle. Alors les mauvais jugemens que l'on fait du prochain ne signifient autre chose, si ce n'est qu'on le hait, qu'on veut s'avancer en le déchirant, ou qu'on lui porte envie; & si les hommes voioient le cœur, comme ils entendent, & comme ils lisent les paroles, ils verroient souvent dans l'ame de ceux qui parlent, ou qui écrivent si aigrement, une estime secrete

pour ceux de qui ils médisent, que l'envie & la haine s'efforcent en vain d'étouffer, & qu'elles empêchent seulement de paroître au dehors. Quand on blâme par ignorance, ou par imitation, comme il arrive tous les jours aux personnes peu éclairées, & peu équitables, que peut-on recueillir de là, si ce n'est que les Chiens n'aboient jamais seuls, où il y a des animaux de leur espece? Que peut-on dire après cela du jugement de ceux qui pour faire tort à quelque Autre, ramassent les médisances que l'on a faites de lui, & les injures qu'on lui a dites. Si quelcun pour faire voir au Public le jugement que l'on peut faire de *Samuel Desmarêts*, autrefois Professeur en Théologie à Groningue, ramassoit ce que *Gisbert Voetius* Professeur à Utrecht dans la même faculté a dit contre lui; & au contraire, pour faire tort à la mémoire de *Voetius*, recueilloit ce que *Desmarêts* en a écrit; on auroit raison de croire qu'il se moque du Public, ou qu'il veut surprendre les simples. C'est néanmoins ce qu'un Theologien, de ma connoissance, a fait depuis peu contre un de mes Amis. Il a recueilli des impertinences, que quelques Theologiens emportez d'un autre Parti ont écrites contre lui; comme si l'on
pou-

pouvoit compter sur le jugement de personnes sans équité & sans lumiéres ! Il seroit bien aisé de le vaincre, par ses propres armes, & de publier ce que des gens aussi Orthodoxes que lui, à sa maniere, ont dit de desavantageux de ses sentimens.

Mais on ne doit écouter les Censures, que lors que ceux qui les font auroient de l'interêt à les supprimer. Lors que le Cardinal *Baronius* parle mal de quelques Papes, son opinion est sans doute de poids, en cette occasion. Lors que *Melanchthon* fait un jugement peu avantageux de plusieurs Lutheriens de son temps, on a sujet de croire que ces gens-là donnoient lieu de mal parler d'eux.

Les passions, qui nous animent aujourd'hui, regnoient de même autrefois, comme tous ceux qui ont lû l'Histoire Ecclesiastique, avec quelque soin, en sont convaincus. Il faut donc peser les loüanges, & les censures des siecles passez, dans la même balance que celles du nôtre, & ne leur donner du poids qu'autant que l'Equité le demande, & que l'examen rigoureux de ce qu'on loue, ou que l'on blâme le peut souffrir. Si l'on en usoit ainsi, comme il le faudroit faire, combien d'Histoires Ecclesiastiques ne mériteroient-elles pas d'être jet-

tés au feu. Les meilleures ne pourroient servir, en bien des endroits, que de Tables Chronologiques, pour ranger les faits, selon l'ordre du temps.

Une autre chose, à quoi il faut bien prendre garde, dans les loüanges & dans les censures, ou, si l'on veut, à l'égard des termes honorables ou choquans, c'est au stile du temps, auquel ceux qui parlent ont vécu.

Ceux qui ont vêcu, par exemple, dans le temps que la République Romaine fleurissoit encore, ou sous Jule Cesar, loüoient ceux qui étoient en autorité, & blâmoient ceux qui avoient du dessous en quoi que ce soit, comme on a toûjours fait, parmi les hommes; mais ils gardoient beaucoup plus de mesures, qu'on n'a fait au troisiéme siecle, sous les derniers Empereurs Payens, ou au quatriéme sous les Empereurs Chrétiens. Du temps de Jule Cesar, ou même d'Auguste, on n'auroit pû souffrir dans les plus grands flatteurs la maniére dont les Empereurs parloient d'eux mêmes, dans leurs Edits & dans leurs Loix. Ceux qui connoissent le caractère du siecle d'Auguste, n'ont qu'à jetter les yeux sur l'un ou l'autre *Code*, pour y trouver une infinité d'endroits, que l'on auroit

jugez

jugez intolerables en ce temps-là. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les Empereurs Chrétiens suivoient cette mauvaise coûtume, même dans les Loix, où il s'agit de choses qui concernoient la Religion, où ils auroient dû, comme il semble, parler d'une maniere plus modeste. Par exemple, voici une Loi d'Arcadius, d'Honorius, & de Théodose le Jeune, publiée l'an CCCCIV. „Que l'on „avertisse tous les Officiers du Palais de „s'abstenir d'aller à des assemblées tumul- „tueuses, & que ceux qui par un esprit „SACRILEGE auront osé s'opposer à „l'autorité de NOTRE DIVINITÉ, „soient privez de leur Emploi, & que „leurs biens soient confisquez. *Cuncta Officia moneantur tumultuosis se conventiculis abstinere; & qui SACRILEGO animo auctoritatem NOSTRI NUMINIS ausi fuerint expugnare, privati cingulo honorum proscriptione mulctentur. Cod. Theod. Lib. XVI. Tit. IV. L. 4.* Les Lettres qu'ils écrivent s'appellent (a) des Lettres sacrées, *sacræ litteræ*. Quand les fils parlent de leur Pere, c'est (b) leur pere de divine memoire, c'est leur divin pere, *divæ recordationis, & divus genitor.* Ils appellent leurs propres Loix des *Oracles* & des *Oracles celestes*, (c) même quand ils les révoquent.

(a) Ibid. T.V.L. 20.
(b) *Ibid. L. 20. &* 26.
(c) *Ib. L.* 51.

quent. Honorius en parlant d'un Edit, par lequel il avoit donné liberté de conscience aux Donatistes, en Afrique, s'exprime ainsi dans des Ordres, qui se trouvent (a) dans la Conference de Carthage: „ Nous n'ignorons pas le langage „ d'un ORACLE CELESTE, que la „ fausse interpretation des Donatistes soûtient être favorable à leurs erreurs, & „ que nous avons révoqué ci-devant, quoi„ qu'il invitât avec plus de douceur les „ esprits dépravez à se corriger. *Nec sane latet conscientiam nostram sermo* COELESTIS ORACULI, *quem errori suo posse proficere sæva Donatistarum interpretatio profitetur, qui quamvis depravatos animos ad correctionem mitius invitaret, aboleri eum tamen oraculum antè jussimus.*

(a) *Vide & Cod. Theodos. Gothofredi* T. VI. p. 300.

Lors que les Princes parloient ainsi d'eux mêmes, comment vouloit-on que leurs sujets les traitassent ? Aussi les traitoient-ils de *Vôtre Perpetuité*, & de *Vôtre Eternité*, *Perennitas* & *Æternitas Vestra*, comme on le voit par les Epîtres de *Symmaque* adressées à divers Empereurs. S. *Athanase* s'étoit moqué avec raison des Evêques Ariens, (b) qui avoient donné ce titre à l'Empereur Constanse: *Ceux qui nient*, dit-il, *que le Fils est éternel l'appellent Roi éternel.* Mais les Empereurs eux-mê-

(b) *De Synodis p.* 718. *T. I. Ed. Paris. an.* 1698.

mêmes ne firent pas difficulté ensuite de prendre ce titre d'honneur, comme il paroît par une (a) Loi de Theodose le Grand, qui commence ainsi: „Si quelque Juge, après avoir achevé un Ouvrage public, y met son nom plûtôt que „celui de NÔTRE PERPETUITÉ, „qu'on le juge criminel de Leze-Majesté: *Si qui Judices perfecto operi suum potiùs nomen, quàm* NOSTRÆ PERENNITATIS *scripserint, Majestatis teneantur obnoxii.* Au lieu de ces mots, *Tribonien* a mis dans le (b) Code, sans faire mention de NÔTRE DIVINITÉ; *sine* NUMINIS *Nostri mentione.*

(a) *Cod. Theod. L. XV. T. I. L.* 31.

(b) *Lib. VIII. T. XII. L.* 10.

Les Ecclesiastiques suivoient aussi la même mode, car on ne nommoit pas les Evêques simplement par leur nom; mais on y ajoûtoit les titres de *très-saint*, de *très-pieux*, de *tres-agreable à Dieu*, de *très-heureux*, de *nôtre tres-saint Pere*, & autres semblables, dont les Actes des Conciles sont pleins, sur tout quand on parloit des Evêques des grandes villes.

Je ne doute pas que l'on ne sût fort bien que c'étoient-là des titres d'honneur, qu'il ne falloit pas expliquer rigoureusement; mais quoi qu'il en soit, on ne les donnoit pas sans flatterie, & l'on ne les recevoit pas non plus sans vanité.

Ces

Ces siecles si outrez, dans leurs louanges, ne l'étoient pas moins dans leurs censures & dans leurs invectives. C'est là le caractere perpetuel de l'esprit de flatterie; il inspire non seulement mille bassesses envers les Superieurs, mais encore des emportemens étranges envers ceux contre qui l'on se fâche. C'est ce que l'on peut voir, dans le Livre XVI. du *Code Theodosien*, Titre V. des Hérétiques, à qui il n'y a sortes d'injures, que les Empereurs, ou leurs Secretaires ne disent. De peur qu'on ne s'imagine qu'ils n'en veulent qu'aux Manichéens, ou à d'autres semblables Héretiques, dont la doctrine étoit incompatible avec les bonnes moeurs, Arcadius & Honorius ont défini ce que c'est qu'Héresie, & marqué ceux à qui ils donnent le nom d'Héretiques. * „Ceux que l'on découvrira, disent-ils, s'éloigner tant soit peu du jugement de l'Eglise Catholique & du chemin qu'elle suit, sont compris sous le nom „d'Héretiques, & doivent être soumis aux „Loix, que l'on a faites contre eux. *Hereticorum vocabulo continentur, & latis adversus eos sanctionibus debent succumbere, qui vel levi argumento à judicio Catholicæ Religionis, & tramite detecti fuerint deviare.* Il ne faut que lire ce Titre V. du XVI.

* *Cod. Theod. Lib. XVI. Tit. V. L. 28.*

Li-

Livre du *Code Theodosien*, contre les Hérétiques, pour voir que, comme c'étoit alors l'usage de donner des loüanges excessives, on blâmoit aussi excessivement ceux que l'on n'aimoit pas. On y traite les Hérétiques, non seulement de gens entêtez d'opinions erronées, & d'opiniâtres, ce qui pouvoit être veritable ; mais on dit encore que ce sont des insensez, des furieux, des profanes, des perfides, des execrables, des sacrileges, des gens qui ont conjuré miserablement contre la Divinité &c. *Jaques Godefroi* a recueilli toutes ces injures, & les a mises à la tête du Titre que je viens de marquer.

Quoi qu'il soit, clair comme le jour que les loüanges & les censures de ce temps-là sont le plus souvent outrées, bien des gens qui lisent les Livres de ce siecle-là n'y prennent point garde ; & la mode aiant changé dans ces derniers siecles, ils s'imaginent que tous ceux que l'on y nomme *Saints*, ce qui n'étoit qu'un titre d'honneur, qu'on donnoit à tous les Evêques, & à tous les Prêtres, sont en effet *Saints*, dans le sens, auquel on entend ce mot aujourd'hui ; c'est-à-dire, qu'ils joüissent de la gloire céleste & que, selon les principes de l'Eglise Romaine, on les peut hardiment invoquer, comme des

des Médiateurs entre Dieu & les hommes qui vivent encore. De là il s'ensuit que leurs Ouvrages, qui nous restent, doivent être infiniment plus estimez que ceux ausquels nous apportons aujourd'hui beaucoup plus d'application & d'étude, & où nous observons toutes les régles de l'Art. Car qui oseroit croire que des gens de cette sorte eussent mal raisonné, & eussent apporté peu de soin à leurs Ouvrages ? On en tire encore cette conséquence, c'est que des gens, que l'on invoque, n'ont pû avoir aucune erreur dangereuse, & que leurs moeurs doivent être la regle des nôtres. Ainsi l'on canonise avec eux les erreurs & les vices, ausquels ils ont été aussi sujets que ceux qui vivent aujourd'hui. Un Ordre, qui a pour patron quelcun de ces Saints, soûtient à quelque prix que ce soit, & ses opinions & sa conduite. Voila ce que ces éloges flatteurs ont enfin produit.

Comme ces grands Saints ont condamné, avec beaucoup d'aigreur, ceux qui s'éloignoient de leurs décisions, & qu'ils les ont persecutez, le plus qu'ils ont pû ; ceux qui estiment leurs Livres se réglent là dessus, & accablent d'injures, & de mauvais traitemens, lors qu'ils le peuvent, ceux qui ne sont pas de leur sentiment.

ment. C'est ce qui arrivera toûjours, pendant que l'on recevra, sans examen, les loüanges & les censures de l'Antiquité; au lieu de les comparer à la Regle invariable de l'Evangile & de la Raison.

IX. *Qu'il est très-difficile de ne pas juger par passion.*

TOUT le monde dit; *qu'on ne doit pas se fier à un Auteur passionné*, & l'on ne peut pas disconvenir que cette maxime ne soit très-veritable & très-utile à ceux qui sont en état de la suivre. Mais pour connoître si un Auteur est passionné, ou non, il faut se dépouiller soi-même de sa passion. Autrement on se trompe plus soi-même, qu'on ne le peut être par l'Auteur le plus passionné; parce qu'on se défie toûjours moins de soi-même, que des autres. Pour se défaire de ses passions, il faut sentir que l'on est passionné; car on ne sauroit se dépouiller d'un habit, que l'on ne croiroit pas avoir. Mais comment peut-on faire, pour sentir que l'on est passionné? Tous les jours on s'y trompe, & les personnes les plus échauffées croient demeurer dans les bornes de la Moderation & de l'Equité. J'a-

vouë que dans le moment qu'une passion nous agite, nous ne sommes pas en état de bien juger de nous mêmes ; mais il n'y a presque point de passion, qui n'ait ses intervalles. C'est alors que les lumiéres generales du Bon Sens & de l'Equité, que nous avons acquises, par l'étude, ou par l'experience, brillent dans nôtre esprit ; parce que les fumées des passions ne le remplissent plus. Il faut profiter de ce temps-là, pour prendre des résolutions salutaires, & se former des maximes que l'on ne viole jamais : comme les Médecins se servent des intervalles des accès, pour faire des remedes à ceux qui ont la fievre. S'ils ne préviennent pas de nouveaux accès, au moins ils en diminuent la violence. De même des réflexions faites dans le calme préviennent souvent des emportemens, ausquels on se laisseroit aller, ou au moins les diminuent considerablement. On s'aperçoit sur tout de l'effet de ces réflexions, quand on les a faites souvent : comme de celui des remedes, quand on les a réiterez. Mais il y a cette difference, entre la fievre & les mouvemens de nos passions ; que nous guerissons souvent de la premiere, sans remedes, mais que nous ne nous défaisons jamais de nos passions, sans y reflêchir,

fléchir, & sans réïterer plus d'une fois les réflexions.

S'il arrive donc que quelcun ne reflêchisse jamais, il est perdu sans ressource, sa maladie devient mortelle par là. Il y a certaines choses, sur lesquelles tout contribue à entretenir nos passions, & à nous empêcher de reflêchir sur l'état où nous sommes. C'est ce qui arrive dans ce que l'on appelle *zele de Religion*, dans les Partis les plus éloignez de la Verité. Ce *zele* n'est autre chose qu'une passion ardente de faire triompher les dogmes, que l'on suit, par quelque voie que ce soit. Les Théologiens de ces fausses Religions le font passer pour une vertu, sans laquelle on ne peut être agreable à Dieu; & le calme, qui lui est opposé, pour un vice détestable. Depuis l'enfance, cette leçon frappe à toute heure les oreilles des peuples; on la lit dans tous les Livres, & on la voit pratiquer aux personnes les plus estimées. La haute réputation dans le Parti, & toutes les autres recompenses sont pour les zelez; & les admirateurs de la tranquille Equité n'en retirent souvent que du chagrin & de la honte. Ne me demandez donc plus, pourquoi tant de gens se laissent tromper.

Vous me direz que vous concevez facile-

cilement la difficulté qu'il y a à present à se garentir des illusions des passions; mais que vous ne comprenez pas comment des hommes raisonnables ont pû faire des établissemens si contraires à la Verité. Des gens d'autorité & qui se trompoient de bonne foi, ont pû faire des Loix, & introduire des coûtumes, aussi propres à autoriser ce qui est faux, qu'à soûtenir ce qui est vrai; après quoi, il a été difficile de résister au torrent. Des fourbes ont pû aussi se mettre de la partie, au commencement & dans la suite; de sorte qu'enfin les préjugez se sont trouvez si bien établis, qu'il a été très-difficile de les vaincre. C'est ainsi que les plus ridicules opinions des Payens, & des Mahometans se sont introduites d'abord, & qu'elles se sont ensuite conservées, par les moiens que j'ai marquez. Ces peuples aveugles croient tout ce que leurs Auteurs & leurs Prêtres leur disent; sans prendre garde que ces gens-là aiant leurs revenus fondez sur ces erreurs, se passionnent nécessairement, pour soûtenir un Parti; dans la ruine duquel, ils seroient infailliblement enveloppez. Plût à Dieu que ce ne fût que parmi ces gens-là, qu'il y eût à gagner à soûtenir le Mensonge, & à opprimer la Verité! Plût

à Dieu qu'il n'y eût qu'eux, qui se laissassent tromper à leurs passions & à celles des autres! Mais c'est un mal, qui est répandu par tout, & qui demeurera apparemment sur cette Terre, aussi longtemps qu'il y aura des hommes. Il faut néanmoins s'y opposer, de peur qu'il ne s'augmente excessivement.

X. *Des Ouvrages de Mr. L. C.*

Il n'y a personne, qui puisse rendre un meilleur compte des Ouvrages & des Etudes de Mr. L. C. que moi; & puis qu'il est utile que le Public le sâche, à cause de ceux qui l'ont attaqué, je dirai ce que j'en sai. Il a fait le fonds de ses Etudes de trois choses, des Belles Lettres, de la Philosophie, & de la Théologie, avec leurs dépendances; & il s'y est appliqué également dès sa plus tendre jeunesse, en sorte que l'une de ces Sciences a succedé à l'autre, tour à tour, selon la situation où il s'est trouvé, ou selon ses occupations. Il en use encore de même à présent; & il y a de l'apparence qu'il le fera le reste de sa vie. Je ne puis pas dire s'il a réüssi, ou non, dans les Ouvrages qu'il a publiez, concernant ces trois sortes de choses;

ses; vous en savez les raisons. Mais je puis vous dire, avec toute la sincerité, dont je suis capable, que je suis persuadé qu'il a recherché la Verité, avec beaucoup d'application, sans autre vuë que de la trouver; premiérement en ce qui concerne la Religion Chrétienne, & en suite sur beaucoup de points de Théologie, de Philosophie, d'Histoire Ecclesiastique, & de belles Lettres. Pour la Religion Chrétienne; je sai, non seulement par ce qu'il en a écrit, mais encore par une infinité de discours qu'il en a faits, en diverses occasions, qu'il en est très-fortement persuadé; non par coûtume, ou par foiblesse, ou parce qu'il y a quelquefois à gagner à faire le persuadé, comme il semble que bien des gens le soient, mais par examen & par raison. Peu de gens ont plus pensé là-dessus que lui, & peut-être qu'il n'y a point de Théologien, qui ait une plus haute idée de la Divinité & du Christianisme, Il ne peut souffrir que l'on emploie, pour les défendre, aucunes raisons mauvaises, ou douteuses; par politique, & parce qu'elles font de l'effet sur l'esprit du peuple, ou des ignorans. Il dit que c'est là égaler la Révelation Divine avec les Fausses Religions, qui se servent de ces voies pour se
soû-

soûtenir, parce qu'elles n'en ont point d'autres; & qu'il faut emploier les raisons particulieres à la Religion Chrétienne, & qui la distinguent entierement du Mensonge, qu'on ne sauroit défendre par les mêmes armes. Il soûtient qu'on ne doute du Christianisme, que parce qu'on ne le connoit que sur de fausses descriptions, ou pour ne savoir pas raisonner, ou par des motifs de la chair & du sang.

Mais pour voir la Religion dans un jour digne d'elle, il croit qu'il la faut considerer dans ses premieres sources, sans y mêler aucunes décisions humaines, ni aucunes explications de ce qu'on n'entend point. Ce sont, selon lui, ces explications & ces décisions, qui sont cause de la plûpart des disputes & des erreurs; pour ne pas parler de mille autres maux, qu'elles ont causez. Aussi en parle-t-il, avec autant de mépris, qu'il a d'admiration pour ce que Dieu nous a révelé, par Jesus-Christ & par ses Apôtres.

Mr. *Vander Wayen*, Théologien Cocceïen, dans deux libelles qu'il a fait pour le déchirer, lui ôte néanmoins la qualité de Théologien. Mais c'est de quoi il se met si peu en peine, qu'il seroit au contraire bien fâché de passer pour grand Théologien, dans l'esprit d'un homme

fait comme ce Professeur de Franeker. Mr. L. C. fait profession d'être Chrétien, & il ne fait rien qui démente cette profession; mais il ne voudroit pas être Théologion à la mode de Mr. *Vander Wayen*, & il n'est pas le seul. Il y a très-peu de Théologiens Reformez, à qui cette Théologie ne fasse pitié. *Mr. Spanheim*, Professeur dans l'Université de Leide, à qui celui de Franeker n'est comparable en rien, a parlé assez ouvertement là-dessus; & s'est attiré son indignation, depuis long temps, sans que cela ait fait aucun tort à sa réputation. Mr. L. C. prie Dieu qu'il fasse comprendre à *M. Vander Waeyen* ce que le titre de *Théologien* demande de ceux qui le portent, & qui ne le veulent pas deshonorer.

Pour la Philosophie, quoi qu'il eût été instruit dans celle de *Descartes*, il ne le suit que dans ses principes generaux, qu'il juge admirables, & dont il croit que *Descartes* ne s'est éloigné, quand il est entré dans le détail; que pour avoir trop dépêché, dans l'envie de donner un Systême complet, avant que de mourir. Je vous en dirai davantage, en vous parlant des Ouvrages Philosophiques de Mr. L. C. Le dessein géneral de ces Ouvrages est de former l'esprit des jeunes gens, & de leur

ou-

ouvrir le chemin à la recherche de la Verité, dans les choses même de la plus grande importance. Car l'Auteur croit que la veritable maniere de philosopher sert infiniment à établir, d'une maniere inébranlable, les preuves de la verité de la Religion Chrétienne, & à faire voir l'excellence & la nécessité de ses préceptes. Selon lui, il ne faut point se défaire de la Raison, ou étouffer ses lumiéres, pour la trouver belle; cette voie lui paroit le plus sûr moien d'établir toutes sortes de mensonges. Au contraire mieux on raisonnera, & plus on sera convaincu de la Verité.

L'étude des Langues & des Belles Lettres a consumé une partie de sa vie, & fait encore son plus agréable divertissement. Il est persuadé qu'on en tire un très-grand secours, pour l'intelligence de l'Ecriture Sainte, comme on le peut voir par ses Ouvrages. Il croit encore que cette espece d'étude peut beaucoup servir à former l'esprit, & à regler les mouvemens du cœur; si l'on y joint en même temps l'étude de la Philosophie, qu'on ne doit jamais abandonner. Par là, on se met en état de profiter de ce que les Anciens ont de bon, sans être en danger d'admirer leurs défauts, comme font ordinairement les Critiques, qui n'ont cul-

tivé que leur mémoire. On aprend, par cette lecture, non ſeulement à exprimer ce que l'on veut dire, d'une maniere agréable & élegante, mais encore plus nettement & plus diſtinctement; pourvû qu'on n'oublie pas en les liſant de certaines Regles inviolables, que l'on trouve dans les bonnes Logiques; & que les Critiques ignorent le plus ſouvent.

Mr. L. C. croit que ſi l'on joignoit les trois ſortes de Sciences, dont je viens de parler, on verroit infiniment augmenter les lumieres qui en dépendent, & par conſéquent que les bonnes mœurs ne ſeroient pas ſi rares qu'elles ſont; car il ſoûtient que l'Ignorance eſt la mere de la Dépravation des mœurs, & que le veritable Savoir eſt la ſource de la Vertu la plus ſolide. Si les Théologiens, dit-il, étoient en même temps bons Philoſophes, il en arriveroit un très-grand bien, en ce qu'ils éviteroient une infinité de mauvais raiſonnemens & de puerilitez, dont leurs Livres ſont pleins, & qu'ils veulent ſouvent faire paſſer pour des articles de foi, ce qui fait un très-grand tort à la Religion. Ils ne la trahiroient pas, ſans y penſer, en diſant qu'il faut renoncer aux lumiéres les plus aſſurées de la Raiſon, pour l'embraſſer. Ils propoſeroient leurs penſées

dans

dans un ordre infiniment plus clair & incomparablement meilleur, pour éviter l'erreur ; & ils convaincroient l'esprit de leurs Lecteurs ou de leurs Auditeurs, d'une maniére, qui influeroit sur leur conduite. Toute la Théologie se reduiroit en maximes, ou en conséquences nécessaires qu'on en tireroit ; & l'on en comprendroit facilement la nécessité, pour vivre heureusement ici bas, & pour devenir agreable à celui qui a mis les hommes sur cette Terre, pour un peu de temps ; afin de les rendre heureux après la mort, s'ils veulent observer des Loix, qui leur sont infiniment avantageuses pendant cette vie.

Si les Théologiens possedant, comme ils devroient, la Révelation ; & se servant de la Raison, comme elle nous apprend elle même que l'on doit s'en servir ; savoient assez de belles Lettres, pour lire sans peine toutes sortes d'Auteurs Ecclesiastiques & Profanes, dans les langues originales, tant de materiaux ramassez ensemble, rectifiez par les regles inébranlables de la Révelation & de la Raison, & embellis par tout ce que la veritable Eloquence a d'ornemens solides ; tous ces materiaux, dis-je, feroient le plus bel effet du monde, & sur les esprits & sur les cœurs. La solidité des pensées accompagnée

gnée de l'ordre & de la lumiére, que la bonne Philosophie répand par tout, & soûtenuë de tous les ornemens exterieurs, que le Bon Sens permet de rechercher, gagneroit les plus opiniâtres, & charmeroit les personnes qui ont l'esprit droit & le cœur bien reglé.

Je ne dirai pas que l'on voit aujourd'hui tout le contraire, parce qu'on sépare des choses, qui devroient être inséparables; c'est de quoi je fais juges ceux qui entendent ces sortes de choses. Mr. L. C. croit que l'on peut remarquer la conjonction des trois Sciences, que j'ai dites, dans le fameux *Hugues Grotius*, dont les Ecrits sont au dessus de l'envie. Car s'il n'avoit pas assez de connoissance de l'art de bien penser, parce que la Philosophie de son temps étoit encore pleine de ténebres; il a suppléé, en grande partie, à ce défaut, par la force de son bon sens. Si sans le secours de l'Art, il a fait paroître tant de bon goût & de jugement; que n'auroit-il point fait, s'il avoit eu toute la connoissance de l'Art de raisonner juste & de bien ranger ses pensées, que l'on peut avoir depuis quelque temps? Imaginez-vous présentement, qu'il y eût aujourd'hui en Hollande nombre de gens, de la force de *Grotius*, ou même plus habiles que lui, comme cela

se

se pourroit, si l'on étudioit comme il faut; quel effet leurs connoissances ne produiroient-elles pas, non seulement dans les Provinces Unies, mais encore dans toute l'Europe? C'est alors qu'on pourroit esperer une réformation génerale, dans toutes les Sciences, digne de celui qui ne nous a donné des lumiéres, que pour en profiter.

Mr. L. C. a témoigné plus d'une fois, que cette belle idée lui a souvent frappé l'imagination, & lui a fourni mille agréables rêveries. Si jamais on ne voit aucune réalité, qui y réponde; au moins les personnes, qui ont quelque goût pour ces sortes de choses, peuvent s'amuser innocemment à des pensées, qui remplissent l'esprit d'admiration pour Dieu, & pour la Religion Chrétienne, & qui n'inspirent que l'envie de connoître & de répandre la Verité, sans aigreur & sans emportement contre ceux qui l'ignorent.

Si les Philosophes étoient aussi Théologiens, & versez dans les belles Lettres, quelle solidité & quel éclat n'auroient pas leurs pensées? De quel usage ne seroient point leurs raisonnemens, & leurs principes? Comme ils tireroient de la Révelation ce qui manque à la Raison, ils disposeroient aussi insensiblement l'esprit de ceux qui apprendroient la Philosophie

sophie à prendre le veritable parti, en matiére de Religion; & ils leur feroient voir, à toute occasion, l'importance des lumiéres du Bon Sens. Comme la Philosophie Scholastique, succedant à la mauvaise Rhetorique des Siecles précedens, a achevé de perdre les esprits, & de défigurer la Religion: la bonne Philosophie rallumeroit les lumiéres de la Raison, que l'on n'a éteintes, que pour introduire mille mensonges, & disposeroit l'esprit à voir toute la beauté de l'Evangile. Si les discours des Philosophes étoient pleins d'exemples importans, tirez des Auteurs Ecclesiastiques & Profanes, ausquels on appliqueroit les Regles de l'Art de raisonner; cette maniére d'enseigner feroit comprendre l'usage de la Philosophie, qui est autrement toute renfermée dans les murailles d'un Auditoire, & que l'on rend ainsi digne de mépris.

J'avouë que la plûpart des matiéres Philosophiques sont peu susceptibles d'ornemens; mais il est certain que si on les peut exprimer en termes propres, & conformes au bon usage de la Langue, dont on se sert, autant que cela est possible, on les rend infiniment plus claires & plus agreables à tout le monde, & par conséquent plus utiles; puis qu'on fait plus d'attention

tention aux choses que l'on entend & qui plaisent, qu'à celles qu'on n'entend qu'avec peine, & qui ont je ne sai quoi de rebutant, quoi qu'elles soient bonnes. C'est ce que l'on a reconnu, en France, depuis qu'on s'est mis à philosopher en François. Des Livres, pleins des recherches les plus abstruses de la Philosophie, ont été lûs d'une infinité de gens avec plaisir, & avec utilité; parce qu'ils sont bien écrits, & dégagez de la barbarie de l'Ecole. On en auroit sans doute vû d'heureuses suites, si, dans ce païs-là, on n'avoit pas peur d'être détrompé.

Pour venir présentement aux Belles Lettres, & à l'étude des Langues, il est certain que si ceux qui s'y appliquent, s'attachoient en même temps à l'étude de la Théologie & de la Philosophie, ils serviroient le Public, avec beaucoup plus d'utilité. On verroit que cette étude entre dans les choses de la plus grande importance, puisque l'intelligence de l'Ecriture Sainte & de l'Histoire Ecclesiastique en dépend, autant que de la connoissance même des choses. C'est sur quoi l'on pourroit encore faire un grand nombre de découvertes, utiles à éclairer l'esprit, à lui donner plus d'élevation & en même temps plus de respect, pour la Révelation

tion Divine. Au lieu de cela, nos Critiques vieillissent pour la plûpart dans des bagatelles de Grammaire, dont l'usage est très-petit, & où l'on peut se tromper sans aucun danger. S'ils étoient aussi versez, dans la Philosophie, ils jugeroient infiniment mieux des Anciens, qu'ils ne font, & ils nous en pourroient dônner une plus juste idée; qui nous mettroit en état d'imiter ce qu'ils ont de bon, & de fuir ce qu'ils ont de mauvais. Ils rangeroient leurs pensées, d'une maniére propre à éviter l'erreur & à éclairer l'esprit de leurs Lecteurs. Au lieu d'en user ainsi, ils admirent plus souvent les défauts de l'Antiquité, que ses beaux endroits; parce qu'ils n'ont souvent dans l'esprit presque point de marques certaines du vrai & du faux, de ce qui est estimable & de ce qui ne l'est pas. Quand ils veulent dire ce qu'ils pensent, on ne voit souvent qu'un amas confus d'érudition mal digerée; qu'il est fort difficile de réduire en quelque ordre, & qui est plein de faux raisonnemens. C'est ce qui fait en partie qu'on méprise cette sorte d'étude, & que bien des gens s'imaginent mal à propos qu'elle est presque incompatible avec le Bon Sens.

Mr. Vander Waeyen, qui ne s'est apparemment jamais guere mis en peine de Philoso-

losophie, ni de Belles Lettres, aiant éte d'abord uniquement appliqué à apprendre la Théologie ordinaire des Réformez & ensuite celle de *Cocceïus*, semble être en colere que d'autres s'appliquent aux Sciences que je viens de nommer, & il appelle, comme par mépris, Mr. L. C. *Critico-Philosophus*, quoi qu'il lui fasse quelquefois des complimens. Il est en effet bien plus commode de dire tout ce qui vient à la tête, touchant le sens des Propheties, comme lors que l'on assure hardiment que *Juda* signifie les Réformez, & *Ephraïm* les Lutheriens, dans les Prophetes; que de prouver tout, par des raisons exactes de Critique & de Philosophie. Si *M. Vander Waeyen*, trouve néanmoins bon de se passer de ces Sciences, personne ne l'en peut empêcher; mais il ne doit pas trouver mauvais, que d'autres les estiment.

S'il y a quelque chose à reprendre dans la maniére, dont on se sert souvent de la connoissance de l'Antiquité; il y auroit des moiens, comme je viens de le dire & comme je l'ai déja marqué ailleurs, de relever cette sorte de Science, en s'y prenant autrement; mais il vaut mieux que je parle ici des Ouvrages de Mr. L. C. en particulier, après avoir décrit les idées generales qu'il a, de la maniére

 d'étu-

d'étudier & d'emploier les Sciences, ausquelles il s'occupe.

Des Questions Sacrées &c. ETANT arrivé en Hollande en 1683. il publia l'année suivante, un Livre intitulé *Davidis & Stephani Clerici Quæstiones Sacræ*, qui sont des Discours de Critique sur des sujets, qui sont presque tous tirez de l'Ecriture Sainte. Il y ajoûta quelques notes de sa façon, où il ne fait pas difficulté de contredire son Oncle & son Pere, lors qu'il croit qu'ils se trompent; étant dans la pensée que l'on doit préferer la Verité aux plus étroites liaisons du sang. Il publia ces Ouvrages, non seulement pour faire honneur à ses Parens, qui avoient une grande connoissance des Langues Orientales & des belles Lettres, & dont il ajoûta la vie à la tête de ce Volume; mais encore pour tâcher de rendre service au Public, ce qu'on ne peut jamais faire, qu'en lui disant la Verité. Il ne crut pas perdre le respect, qu'il devoit avoir pour la mémoire de deux personnes qui lui étoient si proches, en marquant qu'il jugeoit qu'ils avoient eu le sort de tous les autres hommes, qui se trompent quelquefois. Néanmoins la plûpart des remarques sont pour éclaircir, ou pour confirmer ce qui est dit dans les Dissertations. On a vû une suite des Ouvrages de

de ces deux Freres, en 1686. imprimée chez *Wetstein*, in 8. Mais Mr. L. C. n'y a rien ajoûté du sien, qu'une préface. Ce sont des Harangues sur divers sujets, & un *Compût Ecclesiastique* de *David Le Clerc*, avec quelques Poësies de sa façon; & des Dissertations d'*Etienne Le Clerc*, sur des endroits de divers Auteurs profanes.

Sur la fin de la même année 1684. Mr. L. C. publia un Ouvrage d'un de ses Amis intitulé, *Entretiens sur diverses Matieres de Theologie*, *in* 12. & comme le Volume étoit trop petit, il y ajoûta une seconde partie composée de cinq Entretiens. Les trois premiers traitent de *l'étenduë de nos connoissances métaphysiques & de leur usage dans la Religion*, & contiennent divers exemples, par lesquels il est clair que les Métaphysiciens n'ont fait souvent qu'obscurcir la Théologie, & que faire naître mille difficultez; en raisonnant de choses, dont ils n'avoient point d'idées. Le sentiment de l'Auteur est, *qu'il ne faut pas étendre l'usage des facultez que nous avons reçues de Dieu au delà de certaines bornes qu'il leur a marquées, à moins que de vouloir se jetter dans une infinité d'erreurs*; & il croit que comme les sens ne nous instruisent de ce que les corps renferment, qu'autant qu'il est nécessaire pour la conservation

Des Entretiens de Theologie.

de nôtre vie : les lumiéres de l'esprit ne vont qu'aussi loin qu'il faut, pour regler nôtre conduite, sur la volonté de Dieu, & pour parvenir au souverain bonheur. Ainsi Dieu ne nous aiant donné des lumiéres, que pour cela, quand nous voulons sortir des bornes de ces connoissances, & de ce qui y est nécessairement attaché ; nous courons risque de nous égarer, & de tomber dans quantité de doutes, que nous ne sommes pas capables de lever, comme l'Auteur le fait voir au long.

Le quatriéme Entretien contient un examen de plusieurs passages de l'Ecriture Sainte, dont les Métaphysiciens se servent mal à propos. La plûpart de ces passages sont tirez des Ecrits de l'Auteur de la *Recherche de la Verité* ; mais il y a diverses choses, qui lui sont communes avec d'autres Métaphysiciens.

Le but de ces quatre Entretiens est de faire voir qu'en matiére de Religion, il faut s'en tenir à la Révelation, & ne s'imaginer point que nous aiyons des idées complettes, & exactes des sujets dont elle nous parle, & qu'elle ne nous fait connoître qu'en partie, pour en pouvoir tirer des conséquences à l'infini. Si les Théologiens s'étoient toûjours tenus dans ces bornes, sans ajoûter quoi que ce soit

aux

aux idées, que l'Ecriture Sainte nous fournit, & sans inventer des termes nouveaux, comme plus commodes que ceux, dont les Auteurs Sacrez se sont servis; on n'auroit peutêtre jamais vû le quart des Héresies, qui se sont formées depuis les Apôtres jusqu'à nous, & la Théologie Chrétienne seroit infiniment plus belle, & plus propre à porter les hommes à la pieté.

Le cinquiéme Entretien renferme une explication des Chapp. IX, X, & XI. de l'Epître aux Romains, tirée principalement de la Paraphrase Angloise de *Henri Hammond*; qui est présentement beaucoup plus connu deça la mer, depuis que Mr. L. C. l'a publié en Latin, comme je le dirai dans la suite. Ces Entretiens sont le premier Ouvrage François, qu'il ait publié, & l'on y peut voir les trois Sciences, dont j'ai parlé, la Théologie, la Philosophie & la Critique concourir également à inspirer des sentimens pieux & raisonnables, touchant la Religion & les bonnes mœurs. Car il n'est nullement de l'opinion de ceux, qui crient contre la Raison; afin d'avoir lieu de débiter mille choses déraisonnables de Dieu & de la Religion, sans qu'on ose les contredire. On peut voir ce qu'il en dit, sur la fin du troisiéme Entretien. La Rai-

son & la Révelation sont, pour ainsi dire, deux Filles du Ciel, qui ne se querellent jamais l'une l'autre; & si l'on voit, comme il semble, le contraire, dans la Théologie Scholastique, c'est que ce qu'on y nomme Raison ou Révelation ne sont souvent que des phantômes, qu'on a substituez en leur place; comme ceux qui sont capables de consulter l'Ecriture Sainte & de raisonner, avec quelque justesse, le reconnoissent facilement.

Des Sentimens sur l'Hist. Critique.

L'ANNE'E 1685. Mr. L. C. publia un autre Ouvrage François *in* 8. intitulé: *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, sur l'Histoire Critique du Vieux Testament composée par R. Simon.* Cet Ouvrage est en forme de Lettres, dans lesquelles Mr. L. C. rapporte les sentimens de diverses personnes, sur plusieurs endroits de l'Histoire Critique de *M. Simon*, & fait comme l'Histoire de quelques conversations, où il représente des Amis parlans avec beaucoup de liberté, & sur le Livre de *M. Simon*, & sur quelques sujets, qui ont du rapport avec ceux dont il a traité. Dans la conversation que l'on a avec des personnes, dont on ne se défie pas, on croit avoir droit de dire hardiment ce que l'on pense, sur tout quand on ne le propose que comme des conjectu-

res; parce qu'on ne s'engage nullement à le soûtenir, comme un sentiment déterminé que l'on a; & qu'on ne fait point de difficulté de les abandonner, dès que des réflexions plus mûres font connoître que ces conjectures ne sont pas assez vrai-semblables, pour s'y arrêter. Mr. L. C. en a usé de même dans ce Livre, où il a avancé des conjectures de lui & de ses Amis, sans s'obliger jamais à les soûtenir, que comme des conjectures, qui ne sont pas destituées de probabilité; & non comme des sentimens fixes, que l'on a embrassez, parce qu'on croit pouvoir les prouver clairement.

Il est certain qu'il y a divers degrez de vrai-semblance & de certitude, dans les opinions des hommes. Il faut avouër que tout ce qu'on croit n'est pas également clair, quoi qu'en pussent dire les anciens Stoïciens, qui croioient que leur Sage ne conjecturoit point, mais que tout ce qu'il croioit étoit démonstratif. Tout n'est pas non plus incertain, comme l'ont crû les Académiciens, & il y a une infinité de choses que l'on peut démontrer, ou rendre extrémement vrai-semblables, par le raisonnement. C'est de quoi Mr. L. C. a traité au long, dans la seconde partie de sa Logique. Selon les differens degrez de vrai-semblance, ou de certitude que l'on a des

Digression sur les Conjectures.

des choses, on en doit parler d'un ton plus ou moins affirmatif. Comme il seroit ridicule de parler, en doutant, d'une proposition claire des Mathématiques : il n'est pas moins absurde de proposer une conjecture, comme une démonstration. Il a toûjours été permis de conjecturer, & de dire ce qui paroissoit probable ; mais à condition que l'on se souvînt que l'on ne disoit que des probabilitez, que l'on ne pouvoit pas faire passer pour des veritez certaines. Ainsi le Bon Sens demande qu'on se conduise d'une maniére toute differente, lors que l'on voit une conjecture, que l'on avoit publiée, attaquée par quelcun ; & lors que l'on s'apperçoit que l'on attaque, par malice, ou par entêtement, une chose claire. Si l'on montre qu'une conjecture peut être fausse, on ne doit nullement s'opposer à cela ; parce que qui dit *conjecture* dit une opinion, dans laquelle on pourroit se tromper. Si après un examen plus exact, on juge la conjecture moins probable, qu'elle n'avoit paru d'abord, on la doit regarder avec plus d'indifference qu'auparavant ; & même l'abandonner, sans façon, si l'on découvre quelque chose de meilleur. Dans des choses, dont les preuves ne sont nullement démonstratives, on ne doit jamais

se

ſe déterminer abſolument; en ſorte que l'on embraſſe, ou que l'on défende comme vrai, ce qui n'eſt que vrai-ſemblable.

C'eſt ce que Mr. L. C. a crû avec raiſon devoir faire, à l'égard de la conjecture, que l'on trouve dans la Lettre VI. des *Sentimens*, touchant le Compilateur du Pentateuque; que l'on ſoutient avoir pû être un Iſraëlite, craignant Dieu, qui auroit recueuilli tous les Ecrits de Moïſe, & y auroit ajoûté d'autres faits tirez de Livres anciens & dignes de foi, en faveur des Samaritains, vers le temps de la Captivité. Comme il traite perpetuellement cette opinion de *conjecture*, il ne l'a jamais défendue, que ſur ce pied-là; & ſi on l'a attaquée, il ne s'eſt pas crû obligé de la ſoûtenir, comme l'on fait une choſe dont on eſt aſſuré. Il a même fait voir, quelques années après, comme je le dirai dans la ſuite, qu'encore qu'il y ait dans le Pentateuque quelques endroits plus récents que Moïſe, cela n'empêche point qu'on ne doive l'en regarder, comme l'Auteur.

Il a été d'autant plus porté à abandonner cette conjecture, que c'eſt une de ces conjectures *complexes*, pour parler ainſi, où l'on ſuppoſe un trop grand nombre de choſes incertaines; dont chacune pouvant être

être fausse, il s'ensuit de là que la conjecture n'est pas assez probable, pour servir de principe dans l'explication du Pentateuque. Car enfin plus il entre de choses douteuses dans une conjecture, plus elle est incertaine, & plus il est dangereux de la supposer, pour en tirer quelque conséquence. Il en est des conjectures, comme des comptes, composez de plusieurs sommes. Si l'on suppose quelque chose touchant la grandeur d'une de ces sommes, qu'on ne sait pas bien, on ne peut commettre qu'une faute, si l'on se trompe; mais plus l'on fait de suppositions incertaines, plus le compte devient douteux, & sujet à un plus grand nombre d'erreurs. Que faut-il donc faire, en ces occasions? Conjecturer le moins qu'il se peut, & ne tirer guere de conséquences de ce qu'on a conjecturé, afin que, si l'on est dans l'erreur, on se trompe le moins qu'il est possible. Si les Savans avoient toûjours fait ainsi, nous aurions plus de connoissances réelles & solides, que nous n'en avons, & nous distinguerions mieux ce qui est assuré de ce qui est incertain; au lieu que les conjectures étant confonduës, avec les choses assurées, nous croions savoir bien des choses, que nous ne savons point. Par exemple,

ple, *Joseph Scaliger*, qui étoit d'ailleurs un très-habile homme, a tant mêlé de conjectures, dans son Ouvrage *de la Correction des Temps*, avec ce qu'il pouvoit prouver incontestablement, & il en a tant tiré de conséquences, qu'une grande partie de sa Chronologie en est devenue très-suspecte; si même elle n'est fausse, comme le fameux *Denys Petau* le prétend. Je connois un très-savant homme, qui a publié divers Ouvrages très-doctes sur l'Histoire Ecclesiastique & sur les sentimens de l'Antiquité Chrétienne, qui est si plein de conjectures, dont les unes servent à soûtenir les autres; que ses raisonnemens sont souvent très-peu concluans, & ne gagnent guere de Lecteurs judicieux & attentifs.

Il vaut infiniment mieux ne pas parler de ce qui est douteux, ou n'en tirer au moins aucune conséquence, au hazard de paroître plus ignorant, que de débiter trop de choses incertaines. Mais c'est là le défaut des gens d'esprit; après qu'ils se sont bien fatiguez à chercher la Verité, qui les fuit, ils se font un phantôme de leurs propres conjectures qu'ils substituent en sa place, pour ne pas paroître avoir entierement perdu leur temps. Pour soûtenir ce phantôme, ils en font d'autres, sur

tout

tout lors qu'ils sont pressez; & peu à peu, au lieu de solides veritez, ils ne débitent que des songes à ceux qui les écoutent. Lors qu'ils croient avoir beaucoup contribué à la découverte des veritez cachées avant leur temps, ils n'ont fait souvent qu'en éloigner davantage les esprits; semblables au Turnus de *Virgile*, qui plus il suivoit le spectre d'Enée, plus il s'éloignoit du lieu où étoient les ennemis.

On pourroit faire, ce me semble, un Traité fort utile *de l'Art de conjecturer*, que l'on réduiroit en maximes, dont voici les principales: 1. Il faut que toute conjecture soit vrai-semblable: 2. Il faut qu'elle soit la plus simple qu'il est possible: 3. Il faut s'abstenir d'en tirer des conséquences: 4. Il en faut parler tout autrement que de ce qu'on sait assurément; c'est à dire, en doutant: 5. Il ne faut point se croire engagé d'honneur à la défendre, ni faire difficulté de l'abandonner: 6. Si on croit la devoir soûtenir, il ne faut pas recourir pour cela à de nouvelles suppositions. On pourroit faire voir l'utilité de ces maximes, par de très-bonnes raisons, & par quantité d'exemples tirez des Philosophes & des Critiques; qui les ont négligées, & qui, à cause de cela, sont tombez en de grandes

erreurs, & ont défendu les choses du monde les plus incertaines, avec une chaleur & une confiance, qu'on ne doit jamais emploier qu'à la défense d'une verité assurée.

Bien des gens auroient besoin de ces remarques, pour apprendre à ne parler plus d'un ton si affirmatif de ce qu'ils ne savent pas; & à ne trouver pas étrange que l'on abandonne une conjecture, que l'on n'a jamais confonduë avec les veritez dont on est assuré. C'est la coûtume de ceux qui n'ont pas fait assez d'attention sur les differens degrez de probabilité, de parler de tout avec une égale assurance; & de soûtenir tout ce qu'ils ont dit avec opiniâtreté, sans distinguer ce qui est soûtenable de ce qui ne l'est pas. Mais ce ne doit pas être l'usage de ceux qui savent raisonner, & qui n'aiment que la Verité, à laquelle par conséquent ils doivent sacrifier toutes leurs conjectures.

Du Traité de l'Inspiration.

DANS les Lettres XI. & XII. il y a un petit Traité *de l'Inspiration des Auteurs Sacrez*, qu'il a proposé non comme l'approuvant, mais avec beaucoup de précaution, seulement pour engager les habiles gens à travailler sur cette matiére. Il le dit positivement, en plus d'un endroit. Cela a en effet été cause que divers Théo-

logiens

logiens ont examiné ce sujet en Latin, en François & en Anglois, & Mr. L. C. n'a pris aucune part à leurs réponses, quoi qu'il eût sujet de se plaindre de ce que quelques uns d'entre eux n'observoient aucune regle d'équité, ni de bonne foi, non seulement à l'égard des sentimens renfermez dans le Traité de l'Inspiration, mais encore envers lui-même.

Mr. Simon, qui étoit fortement attaqué dans les *Sentimens de quelques Théologiens de Hollande*, y répondit avec tout l'emportement qu'on pouvoit attendre d'un homme, qui n'avoit aucunes bonnes raisons à dire, & emploia toutes les injures dont il put s'aviser, en cette occasion. Il voulut encore persuader au monde, que *Mr. Allix*, autrefois Ministre à Charenton, & le Sr. *Aubert de Versé*, qui est à present (en 1699.) à Paris, où il jouït d'une pension du Clergé de France, étoient les Auteurs de ce Livre & que le *Sr. Aubert* en particulier avoit fait le Traité de l'Inspiration.

Peu de temps après, en 1689, Mr. L. C. publia la *Défense* des *Sentimens*, où il acheva de renverser les découvertes chimeriques de *Mr. Simon*, dont tout le monde s'est moqué depuis, en lui déclarant, qu'il ne lui répondroit plus, quoi qu'il pût écrire, parce qu'il croit le Public assez bien

bien instruit du procès qu'il avoit avec lui, pour l'en laisser juger, sans l'importuner davantage de la mauvaise foi & des mauvais raisonnemens de *Mr. Simon*. En effet quand on a dit tout ce qui est nécessaire, pour éclaircir & pour défendre la Verité, on n'a que faire d'aller plus loin; le Public se mettant peu en peine de la réputation d'un Particulier, & de ses interêts personnels. Aussi *Mr. Simon* a eu beau crier plus haut que devant, selon la coûtume de ceux qui défendent une mauvaise cause, on a méprisé également ses injures & ses redites. Dans sa Défense, il a traité de mensonge grossier, ce que *Mr. Simon* avoit inventé, concernant *Mrs. Allix* & *Aubert*, qui savent bien qu'il n'y a rien de si faux, & qui n'ont garde de se faire honneur du travail d'un autre. Ils ont fait l'un & l'autre des Ouvrages, par lesquels il est facile de reconnoître qu'ils n'ont eu aucune part aux *Sentimens de quelques Théologiens*, ni au *Traité touchant l'Inspiration*. Quelque opinion que l'on puisse avoir de leurs Livres, ils n'ont rien fait qui y ressemble, ni pour le stile, ni pour la disposition, ni pour la matiére. Je ne dis pas ceci, pour leur faire du tort, ou pour louër qui que ce soit, mais pour réfuter d'une maniere plus convaincante

Mr.

Mr. Simon. Ceux qui ont lû les autres Ouvrages de Mr. L. C. n'auront point de peine à croire, qu'il n'a que faire de rien emprunter ni de l'un, ni de l'autre, & que l'Auteur de *Traité de l'Inspiration* est un tout autre homme que ces Messieurs. Ils auroient peutêtre bien fait de déclarer eux mêmes qu'ils n'y ont eu aucune part; mais puis qu'ils ne l'ont pas fait, ils ne seront pas fâchez, s'il leur plait, que je le fasse ici. S'ils croient que ce seroit faire tort à leur réputation, que de leur attribuer en partie des Ouvrages, où ils n'ont aucune part; ils seront bien-aises que je l'aie dit en cet endroit. Que si leur silence venoit au contraire de quelque autre principe, que je ne veux pas pénetrer; ils ne pourront pas se plaindre que l'on dise la verité d'un fait, qui pourroit faire tort à Mr. L. C. qui a aussi peu besoin d'eux, qu'eux de lui.

Du jugement que quelques Théologiens ont fait des Sentimens &c.

§. En 1688. un Chanoine de Mayence, nommé *Matthias Honcamp*, publia en Latin un Livre qu'il intitula *Examen de l'Histoire Critique du V. T. & des Sentimens* &c. Mr. L. C. lui répondit dans le X. Tome de la *Bebliotheque Universelle*; où il donne une très-mauvaise idée des principes & de la methode de l'Auteur, qui méritoit peutêtre d'être traité encore plus rudement.

En

En 1690. Mr. *Maius* Professeur à Giessen, publia quatre Dissertations sur l'Ecriture Sainte, où il entreprit de réfuter *Mr. Simon*, & l'Auteur des *Sentimens*. Ce dernier replica quelque chose dans le XIX. Tome de la *Bibliotheque Universelle*, où il fait voir que Mr. *Maius* lui attribue des sentimens qu'il n'a point, & qu'il raisonne pitoiablement, contre ce qu'il attaque. Mais comme il ne s'attache principalement qu'au *Traité de l'Inspiration*, Mr. L. C. ne s'est pas senti obligé d'entrer dans cette controverse, ni avec Mr. *Maius*, ni avec qui que ce soit. Il auroit souhaité seulement que cet Auteur eût pû bien traiter ce sujet, & réfuter son Antagoniste par de bonnes raisons, & non par des injures, & des raisonnemens ; qui n'ont rien de concluant. L'Equité demandoit aussi que l'on n'attribuât à Mr. L. C. que ce qu'il reconnoit, & que l'on ne débitât pas des Romans, touchant les Auteurs des *Sentimens* & du *Traité de l'Inspiration*, comme fait *Mr. Maius*, qui ramene encore ici le Sr. *Aubert* sur la scene. Ce de quoi il peut être assuré, c'est que Mr. L. C. a une idée de la Révelation divine infiniment plus haute & plus belle, que celle qu'il en semble avoir lui-même ; aussi bien que de la Charité Chré-

tienne, & même de l'Equité naturelle, qu'il a très-peu observées dans ces réfutations. Il a fait encore d'autres Dissertations, rangées selon l'ordre des Lieux Communs, où il attaque de même Mr. L. C. d'une maniére propre seulement à tromper quelque jeune Etudiant en Théologie des Academies d'Allemagne; mais nullement à satisfaire ceux qui savent ce que la Charité & l'Equité demandent, & à qui les Regles du bon raisonnement ne sont pas inconnues. Mr. L. C. pourroit encore se plaindre de ce que M. *Maius* a pris la peine de copier de lui tout ce qu'il dit de bon des Rouleaux des anciens Hebreux, contre *Mrs. Vossius* & *Simon*, & des Scribes contre le dernier. Il devoit au moins rendre justice à celui, du travail de qui il a crû pouvoir profiter; en ne lui attribuant que ce qu'il avouë, & ne tirant aucune conséquence odieuse contre lui. J'ai crû devoir dire ceci, non pour venger Mr. L. C. du tort que ce Professeur a crû faire à sa réputation; qui ne peut être que très-petit, & dans des lieux, où il auroit honte d'être fort estimé, après avoir vû quelles gens on y estime; mais pour faire voir qu'il se met très-peu en peine de ce que quelques Théologiens Allemands ont pû écrire de lui,

& qu'il a raiſon d'en uſer ainſi. C'eſt à eux à faire réflexion ſur leur propre conduite, dont ils ne rendront pas compte aux Théologiens de Wittemberg, mais à un Juge, qui nous a appris d'autres Regles d'Equité, ſelon leſquelles il nous jugera les uns & les autres. Mr. L. C. ſupplie ce Juge ſuprême de changer leur humeur aigre & emportée, & les ténebres dont ils ſont environnez, en un eſprit de charité & de paix, & en une lumiere, qui leur faſſe reconnoître leurs égaremens.

Mr. Witſius, Profeſſeur à Utrecht & depuis à Leide, a attaqué divers endroits des *Sentimens*, dans ſes *Miſcellanea Sacra*, imprimez en 1691. & Mr. L. C. a averti le Public pourquoi il n'y répondoit pas, dans un des mois de *l'Hiſtoire des Ouvrages des Savans* de cette année-là, où l'on pourra voir ce qu'il jugea à propos de publier. Depuis aiant fait une Diſſertation, où il fait voir que Moïſe eſt l'Auteur du Pentateuque, & l'Ouvrage de *M. Witſius* aiant été rimprimé, ce dernier félicita, dans une Préface, Mr. L. C. de ce qu'il ne s'éloignoit pas du ſentiment reçu. Comme *Mr. Witſius* en a uſé, en cette rencontre, avec la moderation & l'équité, qu'un Théologien doit toûjours avoir pour ceux qu'il réfute, Mr. L. C.

n'en a pas parlé davantage. Il eſt juſte que l'on ſouffre ſans ſe fâcher, les réfutations, lors qu'on veut avoir le droit de réfuter les autres. A l'égard du reſte, en quoi il ne convient pas avec *M. Witſius*, il en laiſſe le jugement à ceux qui liront les pieces de part & d'autre, & qui pourront examiner les raiſons des deux côtez. Elles ſont aſſez claires, pour en porter un jugement ſolide, ſi l'on n'a égard qu'à la Verité.

Il n'étoit nullement beſoin que *Mr. Vander Waeyen*, qui n'approche ni pour l'érudition, ni pour l'eſprit, du Profeſſeur de Leide, revint à la charge, avec de ſimples injures, ſans rapporter aucune raiſon, & ſans avoir aucun égard à ce qui avoit été écrit, ſur les matiéres. Tout ce que l'on peut remarquer, dans ſes préfaces ſur les Livres *d'Etienne Rittangelius*, qu'il vient de publier; dans leſquelles il attaque Mr. L. C. & dans ſa Diſſertation du *Logos* de S. Jean, qu'il a écrite contre le même, & dont je parlerai dans la ſuite; c'eſt une envie démeſurée de le diffamer, & de le rendre odieux à tout le monde; envie fort oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui permet d'attaquer les ſentimens, que l'on croit faux, mais qui ordonne d'épargner les perſonnes. Pour

cela,

cela, il faut simplement se servir de raisons, pour détruire ce que l'on croit être erroné ; & s'abstenir d'attribuer des desseins aux gens qu'ils ne témoignent nulle part, & de tout ce qui peut les rendre odieux, sans détruire leurs sentimens. Il est fâcheux qu'il faille faire des leçons de cette nature à un vieux Théologien ; mais il a tort d'agir, comme s'il ne savoit pas ces principes de la Morale Chrétienne. Pour moi, je ne comprends pas d'où vient ce zele de *M. Vander Waeyen*, ou, pour parler plus simplement, cette colere excessive qu'il témoigne contre Mr. L. C. qui n'a jamais rien écrit de lui, que je sâche, ni eu aucun démêlé avec lui. Sil a des sentimens qui déplaisent à ce Théologien, qu'il les réfute honêtement, & sans rien falsifier, ni dissimuler. Etant superieur à Mr. L. C. en raisons, en érudition, en nombre de Disciples, en autorité, en moiens de servir ses amis, de quoi a-t-il peur ? Craindroit-il que ceux qui admirent *Coccëius* ne vinssent à trouver meilleur ce que Mr. L. C. a écrit, que ce que Mr. *Vander Waeyen* enseigne, malgré tout cela ? Si'l ne le craint pas, pourquoi se fâcher si violemment, & sonner le tocsin à Franeker, contre un homme qui n'est nullement à craindre ? Il vau-

droit bien mieux agir, avec plus de retenue, car le monde s'imagine, que la colere est une marque qu'on est destitué de raison; parce que ceux qui se sentent superieurs à cet égard, n'ont pas accoûtumé de se fâcher contre ceux dont ils peuvent réduire en poudre les erreurs, en raisonnant contre eux. Ils sont plus prêts à rire des impertinences de ceux qui s'opposent à la Verité, ou à en avoir pitié; qu'à se fâcher contre des opinions, qu'ils savent bien n'être pas en état de prévaloir, lors qu'elles sont également destituées de la Raison, & des appuis humains. Mais il faut voir ce que M. *Vander Waeyen* dit en particulier des *Sentimens des Théologiens de Hollande*.

Dans sa préface sur le Livre de *Rittangelius*, intitulé *Libra Veritatis*, pour faire voir que ce n'est pas lui seul & quelques-uns de ceux de son parti qui sont en colere, contre les Ouvrages de Mr. L. C. il cite Mrs. *Maius* & *Etzard*, deux Lutheriens très-emportez contre tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment; & que personne n'oseroit comparer, en aucune maniére, avec ceux qui ont soûtenu les opinions qu'ils attaquent, je veux dire *Grotius* & *Erasme*; qui ont eu plus de bon sens, de savoir, de pieté & de vertu que tous les Professeurs d'Allemagne qui res-

ressemblent à ceux que j'ai nommez ; & dont les travaux sur l'Ecriture Sainte sont admirez de tout le monde. D'ailleurs si l'on vouloit se servir de la méthode de Mr. Vander Waeyen, il sait bien que les querelles presque perpetuelles, qu'il a euës avec de Théologiens Réformez, lui ont attiré assez de censures de leur part, pour donner lieu de lui rendre la pareille. Une seule Lettre de Mr. *Spanheim*, Professeur à Leide, me fourniroit plus de matiére que je n'en voudrois. Mais je n'ai que faire de me servir de cette voie, pour défendre Mr. L. C. qui pour des raisons, que j'ai dites * en parlant des loüanges & des censures, se doit mettre peu en peine du jugement de quelques Lutheriens. Il croit qu'il n'y a qu'à lire leurs Ecrits & les siens, pour les condamner, sans qu'il soit nécessaire qu'il leur fasse aucune replique. Plus ils témoigneront d'emportement contre lui, plus ils lui diront d'injures, moins il se détournera de ses études, pour répondre à des Livres aussi pitoiables que ceux qu'ils font.

* *Vide suprà pag. 327.*

M. *Vander Waeyen* ne peut pas dire que je n'en parle ainsi, que parce que je n'ai pas sujet d'être satisfait d'eux ; puis que lui-même ne daigneroit pas les écouter, sur

l'*Ubiquité* de la Nature Humaine de Jesus-Christ, ni sur sa présence corporelle dans l'Eucharistie. Voudroit-il bien encore que je les lui citasse, sur la Prédestination absoluë ? Il répondroit sans doute que leur autorité n'est d'aucune conséquence, & il auroit raison. Qu'il s'abstienne donc de se servir de maniéres de rendre odieux son prochain, qu'il ne voudroit pas que l'on emploiât contre lui.

Mr. *Vander Waeyen* a néanmoins choisi deux Lutheriens, entre les adversaires de Mr. L. C. pour les croire sur leur parole, & ajoûter ce qui lui plait à ce qu'ils disent, comme s'il ne falloit que parler pour persuader. * Il dit, par exemple, que *quelques unes des Lettres*, qui composent les Sentimens de quelques Théologiens de Hollande, *portent le nom d'un certain de Versé*; mais il n'y a rien de plus faux. Il n'y en a aucune qui porte le nom de qui que ce soit, & l'Auteur du Traité de l'Inspiration (qui n'est nullement le Sr. *Aubert de Versé*, comme je l'ai déja dit) est désigné par la Lettre N. qui n'a aucun rapport avec son nom. * Il n'est pas plus veritable que M. L. C. s'attribue ce Traité, quoi qu'il ne fasse pas difficulté de dire qu'il est Auteur des Lettres, dans lesquelles il est inseré. Une

* *Pag. 3. Diss. de vocabulo* λόγος.

* *Ead. pag.*

ne troisiéme fausseté, qu'il y a quelques lignes au dessous, c'est que Mr. L. C. ait dit que le Pentateuque a pû être compilé *par un Sacrificateur de Bethlehem.* Il a parlé de *Bethel*, & non de *Bethlehem*. Mr. *Vander Waeyen* ajoûte, comme par parenthese, que ce *Sacrificateur étoit en effet Idolatre*, comme s'il le savoit, par révelation; & sans marquer que l'Auteur de la conjecture étoit persuadé du contraire, comme il le témoigne clairement au commencement de la VII. Lettre de sa *Défense des Sentimens*, pag 167. En quatriéme lieu, il dit que *par une erreur honteuse, on n'a pas craint d'assurer que les Ouvrages, qui portent le nom de Moïse & d'autres Auteurs inspirez, ont été écrits* par ce Sacrificateur. Il y a en ces paroles une double falsification. Il est faux que Mr. L. C. ait attribué à un Sacrificateur Israëlite, mais craignant Dieu, autre chose que le soin d'avoir recueuilli les Ecrits de Moïse, & de quelques Histoires plus anciennes, qui composent le Pentateuque; & il est faux de plus qu'il ait dit que ces Ouvrages avoient été écrits, *scripta esse*, par cet homme-là, ce qui signifieroit qu'il en est l'Auteur; car il n'a dit autre chose, sinon qu'il en pouvoit être le Compilateur.

Voila comme Mr. *Vander Waeyen* est fi-

dele à rapporter la conjecture touchant le Compilateur du Pentateuque, pour avoir lieu de la traiter d'*impieté* & de *profaneté*; sans témoigner nulle part que l'Auteur des *Sentimens* a dit & redit, en l'avançant, que le Pentateuque ne contient rien, qui ne fût approuvé par les Sacrificateurs de Jerusalem, & par tous ceux qui étoient alors attachez au culte du vrai Dieu parmi les Juifs. En supprimant ce que l'on veut, dans un sentiment, & l'exprimant comme on le juge à propos, il est fort aisé de faire d'une conjecture innocente un sentiment *impie* & *profane*. Mr Vander Waeyen doit savoir, s'il lui plaît, que M. L. C. n'estime outre cela pas beaucoup cette conjecture, comme je l'ai déja dit, & comme il paroit par sa Dissertation Latine concernant *Moïse Auteur du Pentateuque*. Il auroit été de l'équité d'en dire un mot, comme a fait Mr. *Witsius*, qui devoit avoir apris par là à Mr. *Vander Waeyen*, que tout le monde & sur tout un Théologien doit se faire honneur de la sincerité. Ce Professeur de Leyde s'est attiré l'approbation de tout le monde, par cette conduite; & celui de Franeker n'augmentera pas sa réputation, en prenant une route opposée.

S'il

S'il étoit en état de se guerir de ses préjugez, & de juger sans colere des sentimens d'un homme, qu'il a offensé, sans en avoir jamais reçu aucune injure; il n'y auroit qu'à appeller de lui-même pour le jugement qu'il en a fait, à lui-même, & de le prier de relire les Ouvrages, contre lesquels il a tant crié. Il s'appercevroit facilement qu'il a violé & la Charité & la Justice d'une maniére peu commune, & qu'il a grand sujet d'en demander pardon à Dieu; que je prie de tout mon cœur de lui pardonner. Il apprendroit encore à ne pas faire des Romans des gens, comme il fait dès le commencement de sa Dissertation; sans penser, qu'étant convaincu évidemment de fictions grossieres, à l'égard des opinions qu'il attribue à Mr. L. C. il deviendroit trop suspect, pour en être crû sur sa parole.

De la Bibliotheque Universelle.

POUR revenir aux Ouvrages de Mr. L. C. il entreprit en 1686. de faire un Journal, à l'imitation de ceux qui se faisoient en divers endroits de l'Europe. Il l'intitula, comme l'on sait, *Bibliotheque Universelle*, & tâcha d'y faire deux choses principalement, que l'on ne voit pas, dans les autres Journaux. L'une est de donner des Extraits plus étendus & plus exacts, à l'égard des Livres de quel-

quelque conséquence, que l'on n'en voit dans les autres Journaux. L'autre est d'y inserer diverses pieces de sa façon, tels que sont un projet de *l'Histoire fabuleuse*, dans le I. Tome, une Explication de *la fable d'Adonis*, dans le III; & de celle de *Cerès*, dans le VI; un Essai *de la Poësie* des Hebreux dans le IX; la vie *d'Eusebe de Cesarée* dans le X; celles de *Cyprien* & de *Prudense*, dans le XII. & celle de *Gregoire* de Nazianze dans le XVIII; les Mémoires sur *l'Histoire du Jansenisme*, dans le XIV. &c.

Il fit les VIII. premiers Volumes, conjointement avec *le Sr. de la Crose*, qui suivit ses avis jusqu'au VIII. Dans le Neuviéme, il voulut parler à son goût de quelques Ouvrages, dont Mr. L. C. n'approuva pas les Extraits; de sorte qu'il fut obligé de distinguer ceux qu'il avoit faits de ceux du *Sr. de la Crose*, pour n'avoir pas à en répondre. Il faut aussi dire que ce dernier mit son nom & celui de Mr. L. C. à la tête du IV. Tome, à son insû, & malgré lui; car il avoit toûjours souhaité que cet Ouvrage demeurât Anonyme, comme le Journal de Leipsic & la plûpart de ceux de Paris. Mais son nom aiant paru une fois, il fallut le laisser dans la suite. Après cela, Mr. L. C. fit seul

le

le X. Tome, & le Sr. *de la Crose* le XI. comme on le peut voir par les Préfaces. Le reste, jusqu'au XIX. Tome inclusivement, est de Mr. L. C. excepté le XIII.

Il étoit nécessaire d'entrer dans ce détail, non seulement pour faire voir que Mr. L. C. emploie tout autrement son temps, que ceux qui perdent le leur à composer des libelles; mais parce qu'il est arrivé que quelques personnes, n'y aiant pas pris garde, lui ont attribué un Tome, auquel il n'a eu aucune part. Le premier, qui a commis cette faute, est Mr. *Meibom*, dans ses Additions à un livre de *Valentin Henri Vogler*, intitulé, *Introductio Universalis in Notitiam cujuscumque generis bonorum Scriptorum* &c. Dans ses Additions sur la pag. 29 en parlant des Journaux, il se plaint du jugement qu'il dit que Mr. L. C. a fait, de son Recueil des *Ecrivains sur l'Histoire Germanique*, dans le X. Tome de la *Bibliotheque Universelle*. Il est vrai que Mr. L. C. a fait le X. Tome de cet Ouvrage, mais il n'est pas vrai qu'il y ait parlé du Recueil de Mr. *Meibom*, qu'il n'a même jamais feuilleté. Mr. *Meibom* a voulu dire le Tome XI. où il y en a un long Extrait; mais ce Tome aiant été fait par le Sr. *de la Crose*, comme on le peut voir par la Dédicace; il n'étoit

pas

pas juste de l'attribuer à Mr. L. C. qui n'y a eu aucune part. On a déja reproché cette injustice, d'une maniere douce & obligeante, à Mr. *Meibom* dans la 2 Partie du Tome XXII. de la *Bibliothéque Universelle* Art. V. & on vient de renouveller ces reproches, dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, du Mois de Mai 1699. parce qu'on n'a point apris que M. *Meibom* se soit retracté, comme l'équité le demandoit, & que d'autres ont abusé depuis peu de l'injustice qu'il a faite. C'est à lui à y pourvoir, s'il lui plait, sans quoi on aura raison de croire qu'il a pris plaisir à commettre cette injustice, & de penser de lui ce qu'on doit penser d'un homme, qui commet exprès de semblables fautes, & de le publier dans l'occasion. S'il n'avoit fait qu'attribuer ce Volume à Mr. L. C. sans se plaindre de lui, on pourroit dire que c'est une faute de mémoire, & la laisser passer; mais on ne peut pas dissimuler cette injure, à cause des plaintes injustes, qu'il fait de Mr. L. C. sur un fondement si faux.

Après Mr. *Meibom*, on a vû commettre la même faute aux Journalistes de Leipsic, à la fin des Actes du Mois de Juin 1691. Mr. *Juncker* a copié aussi cette bévuë dans son Traité *des Journaux*, publié

blié à Leipsic, vers le même temps. On ne peut pas se taire ici sur une coûtume, que les Journalistes de Leipsic ont affecté de suivre, à l'égard de Mr. L. C. & de plusieurs autres. C'est que si une Auteur en colere a dit quelque chose d'injurieux, on de desobligeant de lui, ils n'ont point manqué de le remarquer; comme si le but d'un Journal étoit de conserver la mémoire des injures, que ceux qui les ont dites ont bien souvent honte d'avoir laissé échapper. Néanmoins si c'est à dessein de décrier les livres pleins d'injures, & d'en donner du dégoût au Lecteur, par cet odieux échantillon, ces Messieurs ne font pas mal de rélever ces endroits; mais, si c'est, parce qu'ils les trouvent beaux, ou qu'ils jugent qu'ils sont importans à la matiére, ou parce qu'ils entrent dans la passion de l'Auteur, on ne les sauroit trop blâmer. C'est sur quoi, ils pourront éclaircir le Public, quand il leur plaira, pour ne pas donner lieu de les soupçonner de rien de desavantageux.

Mr. *Cave*, Chanoine de Windsor, a crû trouver un bel endroit dans Mr. *Meibom*, contre Mr. L. C. puis qu'il vient de l'inserer dans sa Dissertation touchant *l'Arianisme d'Eusebe*, dans la supposition que Mr. L. C. en son Tome X, avoit censuré

ſuré le Recueuil des Auteurs *Rerum Germanicarum*. En quoi Mr. *Cave* a commis une double faute, dont l'une conſiſte dans l'approbation de l'injuſtice de Mr. *Meibom*; & l'autre dans la penſée, qu'il a eu de faire tort à la réputation de Mr. L.C. par le jugement de cet Auteur; qui, s'il eſt honête homme, ne peut pas ſe diſpenſer de lui faire réparation au plûtôt, dans le Journal de Leipſic, ou ailleurs.

Un cinquiéme Auteur a fait auſſi la même faute. C'eſt l'Auteur des Remarques ſur la *Confeſſion de Sancy*, qui viennent d'être imprimées à Amſterdam. On peut voir ces Remarques ſur le Chap. II. On ne peut pas dire que le Sr. *de la Croſe*, étant moins connu, on attribuoit tout cet Ouvrage à Mr. L.C. puiſque le nom du premier eſt dans tous les Volumes qu'il a aidez à faire, excepté dans les trois premiers, qui ſont ſans nom, & ſous la dédicace du Tome XI. dont il s'agit. Quand on veut cenſurer, il faut au moins prendre garde à qui l'on adreſſe ſa cenſure; pour ne pas faire ſouffrir l'innocent au lieu du coupable.

Entre ceux qui ſe ſont plaints injuſtement de la Bibliotheque, il faut auſſi compter Mr. *Poiret*, Sectateur d'*Antoinette Bourignon*; qui irrité d'une très-petite rail-

raillerie * contre son *Economie Divine*, s'est emporté extraordinairement contre Mr. L. C. non seulement dans un Extrait opposé qu'il fit mettre dans la *République des Lettres* en 1687. mais encore quelques années après, dans une longue Lettre pleine de fiel & de malice, qu'il publia en 1692. à la fin de son Livre *de Eruditione solida* &c. sans en avertir le Libraire, qui en témoigna beaucoup de chagrin. Mr. L. C. n'a pas crû y devoir répondre, parce que les visions de Mr. *Poiret* sont si connues, qu'il est hors d'état, depuis longtemps, de nuire à personne; quoi que dans cette Lettre, il n'épargne rien pour diffamer M. L. C. Si ce dernier a eu quelque tort, dans cette affaire, c'est de s'être contenté de railler légerement un Ouvrage, qui méritoit une très-forte censure; parce qu'il tourne la Religion en ridicule, dès le commencement jusqu'à la fin, en la changeant en un pur fanatisme. M. *Poiret* s'imagine que toutes les sottises des mystiques, & toutes les chimeres qu'il lui plait d'y ajoûter doivent passer pour des Oracles, au lieu qu'il devroit rougir du mêtier qu'il fait, depuis longtemps, de tâcher de séduire les simples, par les spiritualitez ridicules qu'il publie. L'air fanatique des Mystiques ne trompe que

* *Dans le T. V. de la Bibl.*

ceux qui ſont tout diſpoſez à ſe tromper eux-mêmes, & à prendre pour Religion des imaginations creuſes; au lieu des bonnes mœurs, fondées ſur l'eſperance d'une autre vie, que l'Evangile nous propoſe. Mais pour ceux qui ſavent de quelle importance eſt l'amour du prochain, ils n'ont garde de ſe laiſſer ſurprendre par la dévotion extatique de Mr. Poiret, qui ſe trouve compatible avec la plus noire malice. Une marque inſigne de ſa mauvaiſe foi, c'eſt le ſoin qu'il prend de faire l'Apologie de S. *Auguſtin*, des ſentimens de qui il eſt lui même infiniment éloigné, à l'égard de la prédeſtination abſolue & de la grace irréſiſtible, ſeulement pour tâcher de rendre odieux Mr. L. C. s'il pouvoit. Telle eſt encore l'explication qu'il donne à la Lettre de ce Pere à *Vincent*, dans laquelle il prétend qu'il n'a pas enſeigné que la perſecution eſt permiſe; comme ſi perſonne n'avoit les Oeuvres de S. *Auguſtin*, pour la lire. Si Mr. *Poiret* ne veut pas étudier la Critique, qu'il feint de mépriſer, il ne doit pas ſe mêler de parler de ce qu'il n'entend pas. Il trouvera cette Cenſure un peu rude, mais il ne peut pas diſconvenir qu'il ne ſe la ſoit juſtement attirée; & il ne doit pas s'imaginer, que l'on veuille entrer

en

en lice avec lui. Il ne cherche qu'à faire des querelles, pour exciter, s'il peut, du bruit dans le monde, & faire vendre ses livres, que personne ne lit. Mais M. L. C. ne lui donnera pas lieu d'en faire beaucoup. Il consent que si quelcun a assez de temps à perdre, pour lire sa Lettre, il en juge en la comparant à ce que Mr. *Poiret* attaque, sans autre replique.

En travaillant à la *Bibliotheque Universelle* Mr. L. C. trouva le temps de traduire en Latin les derniers livres de l'Histoire Philosophique de *Thomas Stanley*, qui comprennent l'histoire de la Philosophie des Orientaux, & dont il avoit donné un Extrait dans le Tome VII. qui avoit plû à plusieurs personnes. Il publia cet Ouvrage en 1690. *Oeuvres Philosophiques.*

Après avoir quitté le peinible travail de la *Bibliotheque Universelle*, il s'applica à son Commentaire sur le Pentateuque, comme je le dirai dans la suite; & cependant il publia en 1692. une *Logique*, une *Ontologie* & une *Pneumatologie*, qui ont été ensuite rimprimées en 1697. Il avoit dédié la Logique à feu Mr. *Boyle*, mais celui qui s'étoit chargé de lui en porter un exemplaire, aiant trop tardé en chemin, il ne put le lui offrir, Mr. *Boyle* étant mort au mois de Janvier de l'an 1692.

C'eſt ce qui lui a fait changer la dédicace, dans la ſeconde Edition, qui eſt adreſſée à Mr. *Locke*, à qui l'*Ontologie* & la *Pneumatologie* avoient été dédiées. La ſeconde édition eſt incomparablement meilleure, que la premiere; ſur tout pour le ſtile, que l'Auteur a beaucoup retouché. Il y a à la fin de la Logique une Diſſertation de *l'argument Theologique tiré de la haine*, que les Théologiens emportez devroient lire & relire, pour ſe corriger de la mauvaiſe coûtume qu'ils ont de rendre odieux, par des artifices honteux, les perſonnes qui n'adorent pas leurs déciſions, & les ſentimens qu'ils ne peuvent pas réfuter ſolidement.

Pour rendre complet ſon Cours de Philoſophie, il compoſa peu de temps après une *Phyſique*, qu'il publia en 1695. & qui a été rimprimée deux ans après, en deux Tomes *in* 8. de ſorte que toutes ſes Oeuvres Philoſophiques ſont compriſes en 4. Tomes.

Pendant que je ſuis ſur ce ſujet, il ne ſera pas hors de propos de défendre la maniere dont Mr. L. C. prouve l'immortalité de l'ame. Comme il croit que l'eſſence ne nous en eſt pas aſſez connue; il juge qu'on ne peut pas prouver ſon immortalité, par des raiſons tirées de ſa nature,

ture, mais qu'il faut se servir des preuves que l'on a de la bonté divine, qui n'a créé les hommes, que pour les rendre éternellement heureux. Quelques personnes ont crû, que c'étoit diminuer la certitude de l'immortalité de l'ame; comme si l'on devoit faire passer des preuves foibles, pour de bonnes raisons, à cause de l'interêt que nous y avons; & comme si les preuves, que l'on a de la bonté divine, étoient douteuses. Quand même nous n'en aurions aucune preuve que celles, que la Révelation nous en donne, il me semble qu'elles devroient satisfaire ceux qui sont convaincus de la divinité de la Révelation. Un savant Théologien d'Angleterre * aiant objecté à un homme d'esprit, qu'il diminuoit la force des raisons, qui nous persuadent l'immortalité de l'ame, en disant qu'on ne peut pas en démontrer l'immaterialité; il lui a répondu une chose, qui peut aussi servir de réponse à ceux qui ont censuré la *Pneumatologie* de Mr. L. C. J'en mettrai ici le sens en François, parce qu'il n'y a pas d'apparence que l'on traduise jamais les Livres éristiques de ces deux habiles hommes. „ L'accusation, dit M. Locke, que vous me faites de rendre moins „ croiable l'immortalité de l'Ame & la

* *3. Replique de M. Locke à M. Stillingfleet*, p. 418.

„Résurrection du corps est fondée sur „cette proposition, que l'immaterialité „de l'ame ne peut pas être démontrée „par la Raison. Ainsi le fonds de vôtre „raisonnement revient à ceci : que la „Révelation divine devient moins croia- „ble, dans tous les articles qu'elle pro- „pose, à proportion que la Raison hu- „maine est moins en état de la soûtenir. „Selon vous, Dieu promet-il quelque „chose au genre humain, qu'il veut que „l'on croie ? Sa promesse devient croia- „ble, si la Raison peut démontrer qu'el- „le est vraie, indépendemment de l'au- „torité de celui qui la propose. Mais „si la Raison ne le peut pas démontrer, „cette promesse devient moins croiable. „Cela veut dire que la fidelité de Dieu „n'est pas un fondement assez ferme & „assez sûr, pour s'y reposer, sans le „concours du témoignage de la Raison; „& que Dieu n'est pas croiable sur sa pa- „role (ce qui soit dit sans blaspheme) à „moins que ce qu'il révele ne soit en „soi-même si croiable, qu'on en puisse „être persuadé sans révelation. Je n'au- „rois pas crû pouvoir trouver cela, dans „un Livre fait pour défendre le mystere „de la S. Trinité.

„Vous dites que vous ne doutez pas

„que

„que Dieu ne puisse donner l'Immor-
„talité à une substance materielle; mais
„vous croiez que l'évidence de l'Immor-
„talité diminue beaucoup, lors qu'on la
„fait dépendre entierement de la volon-
„té de Dieu, qui rend immortelle une
„substance, qui ne l'est pas d'elle-mê-
„me. Je réponds à cela, qu'encore que
„l'on ne puisse pas montrer que l'Ame
„est immaterielle, cela ne diminue nul-
„lement l'évidence de son Immortalité,
„si Dieu l'a révelée, parce que la fide-
„lité de Dieu est une démonstration de
„la verité de tout ce qu'il révele; & que
„le manquement d'une autre démonstra-
„tion ne rend pas douteuse une proposi-
„tion démontrée. Car où il y a une dé-
„monstration claire, il y a autant d'évi-
„dence qu'une verité, qui n'est pas évi-
„dente d'elle-même, en peut avoir.

„Vous voulez prouver que l'Ame ne
„peut pas être materielle, parce que si
„cela étoit, l'évidence des preuves de son
„Immortalité diminueroit beaucoup;
„c'est à dire, qu'après la Révelation di-
„vine, il n'est pas si croiable qu'une sub-
„stance materielle puisse être immortel-
„le, qu'une substance immaterielle; ou,
„ce qui est tout un, que Dieu n'est pas
„si digne de foi, quand il déclare qu'u-

„ne substance materielle jouïra de l'Im-
„mortalité, que lors qu'il dit la même
„chose d'une substance immaterielle;
„parce qu'on ne la peut pas démontrer
„par la Raison.

„Examinons un peu davantage cette
„maxime. Dieu a révelé qu'après la
„résurrection les corps des hommes vi-
„vront éternellement, aussi bien que leurs
„ames. Croiez-vous la vie éternelle de
„l'un, plûtôt que de l'autre; parce que
„vous pouvez prouver l'immortalité de
„l'un par la Raison, & non pas celle de
„l'autre? Ceux qui reçoivent la Réve-
„lation divine, peuvent-ils juger cette
„proposition moins croiable; que les
„corps des hommes vivront éternelle-
„ment, après la résurrection; que la
„même proposition appliquée à l'Ame?
„si cela est, il faudra consulter la Rai-
„son, pour savoir jusqu'où l'on en doit
„croire Dieu; & son témoignage tirera
„toute sa force de l'évidence de la Rai-
„son; ce qui est déclarer que la Révela-
„tion n'est point croiable, dans les ve-
„ritez surnaturelles, où l'évidence de la
„Raison lui manque.

Si ceux qui ont censuré ce que Mr. L.
C. a dit de l'immortalité de l'ame, font
réflexion sur ces judicieuses remarques,
ils

ils verront que leur censure étoit très-mal fondée. Au reste, tous ceux qui liront ces quatre petits volumes de Philosophie, s'appercevront facilement qu'outre le but géneral que l'on a accoûtumé de se proposer dans cette sorte d'Ouvrages; l'Auteur a tâché de rendre fructueuse l'étude de la Philosophie, en faisant application de ses principes aux dogmes les plus relevez de la Théologie; autant qu'ils peuvent avoir de liaison, les uns avec les autres. En mille endroits, il fait voir la source de diverses erreurs de la Théologie Scholastique, nées d'une mauvaise Philosophie; & quelquefois aussi les erreurs, qu'une fausse Theologie a introduites dans la Philosophie; car ces deux Sciences, se sont souvent gâtées l'une l'autre. Il jette ailleurs des fondemens inébranlables, pour s'assurer de la verité de la Religion Chrétienne. Dans sa *Pneumatologie*, il prouve qu'il y a un Dieu, & tous ses attributs, autant qu'on le peut faire par la seule Raison. En quoi l'on peut remarquer quels sont les fondemens de la Religion naturelle, sur laquelle la Religion Chrétienne est bâtie.

Dans ces Ouvrages, Mr. L. C. fait paroître beaucoup d'estime pour *Descartes*, dont il suit les principes géneraux; mais

il s'éloigne ſouvent de ſes conjectures particulieres, qu'il réfute par des raiſons, ou par des experiences. Souvent auſſi, dans la *Pneumatologie* & dans la *Phyſique*, il déclare qu'il ne propoſe que des conjectures, qui pourroient être fauſſes, & il dit aſſez fréquemment qu'il faut ſuſpendre ſon jugement. Par tout, il diſtingue avec ſoin ce qui ſe peut démontrer, de ce qui eſt incertain. Outre que le reſpect que l'on doit avoir pour la Verité en géneral & la ſincerité philoſophique demandent que l'on en uſe conſtamment ainſi, ceux qui ſont dans cette diſpoſition d'eſprit ſont bien plus convaincus, que les autres, de la petiteſſe de nos connoiſſances; ils ont des ſentimens plus modeſtes d'eux mêmes, & ils ſouffrent bien plus facilement qu'on les contrediſe. Au contraire, ceux qui ne diſtinguent pas aſſez ce qui eſt douteux de ce qui eſt certain, s'imaginent de ſavoir beaucoup plus qu'ils ne ſavent & fiers de leurs prétendues connoiſſances, ils ſoûtiennent, avec une égale hardieſſe, les choſes du monde les plus incertaines & ce dont on eſt le plus aſſuré. De là naiſſent une infinité de diſputes emportées ſur des choſes, que perſonne ne ſait, où l'on ſe trompe peutêtre des deux côtez; & de là viennent

nent encore tous les malheurs, qui accompagnent les longues disputes. Ceux qui sont accoûtumez à distinguer leurs conjectures, de ce qu'ils peuvent prouver, sont beaucoup plus en état de parvenir à la connoissance solide & assurée de la Verité; que ceux qui croient savoir ce qu'ils ne savent point, & qui ne cherchent plus ce qu'ils s'imaginent avoir déja trouvé. En substituant la connoissance imaginaire à la réelle, on se repaît de phantômes, au lieu de réalitez; & comme l'on a embrassé hardiment ce qui n'avoit qu'une légere vraisemblance: on a peur au contraire d'être trompé, par des démonstrations, & on les fuit, avec le même soin, que l'on doit fuir le mensonge. Mais quand on ne croit pas savoir ce qu'on ne sait point, & qu'on ne s'entête nullement de sa haute capacité; on est prêt de recevoir la Verité, de quelque côté qu'elle se présente.

Ce qui me surprend le plus, dans l'entêtement de certaines gens, c'est qu'ils parlent comme s'ils étoient persuadez que la Verité ne dépend pas tant des choses mêmes, que de la maniére, dont on la soûtient. On diroit qu'ils croient qu'en défendant fortement une opinion, elle aquiert par là une plus grande certitude, & enfin devient veritable. Si nous accordions, di-

sent-ils, que telle chose fût vraie, il faudroit abandonner nos principes. Il la faut donc combattre, sans se mettre en peine si elle est veritable, ou non, & ne reculer jamais; comme celui, qui ne pouvant plus rien repliquer aux objections qu'on lui faisoit contre son sentiment, s'écria en colere: *si cela n'est pas vrai, il le doit être.*

Du Dictionaire de Morery.

§. MAIS pour revenir aux occupations de Mr. L. C. dans le même temps que ses Oeuvres philosophiques ont été composées, imprimées pour la premiere fois & rimprimées, il a été embarrassé d'une revision qui lui a donné beaucoup de peine & de dégoût. Quelques Libraires aiant envie d'imprimer en Hollande le Dictionaire de *Morery*, lui proposerent en 1689. de revoir ce Dictionaire; ce qu'il entreprit, dans la pensée que cet ouvrage aiant déja été imprimé cinq fois en France, il n'y auroit pas grand' chose à rectifier; mais s'étant engagé dans ce travail, il s'apperçut bientôt qu'il avoit eu meilleure opinion du Sr. Morery, qu'il ne méritoit. Il vit un peu trop tard, que la revision de cet Ouvrage seroit peinible, de peu d'honneur, & d'encore moins de profit; il fallut achever ce qu'il avoit commencé. On peut voir ce qu'il en dit, & dans le XIV. Tome de la *Biblio-*

theque

thèque Universelle, & dans la Préface qu'il y a au devant des Editions de Hollande. Il a ôté, en trois revisions, un nombre prodigieux de fautes, sur tout dans les articles qui regardent l'histoire ancienne; & à force de le feuilleter & de l'examiner, il s'est apperçu que le Sr. *Morery* avoit eu si peu de savoir & d'exactitude, qu'on ne peut se fier de rien en lui. Mais pour l'examiner regulierement, & dans tous les articles, il faudroit avoir presque tous les livres dont il s'est servi, & y emploier un temps, qui suffiroit pour en refaire un nouveau. Ainsi on a été obligé de laisser sans examen une infinité de choses, faute d'avoir les livres & le temps nécessaires; outre qu'à dire la verité, il y a un très-grand nombre d'articles, qui ne méritent pas d'emploier le temps d'un homme, qui peut faire quelque chose de meilleur. A quoi serviroit-il d'aller rechercher avec peine ce qui concerne la personne, ou les Ecrits d'une infinité de méchans Auteurs, dont il parle? C'étoit à celui, qui commençoit cet Ouvrage, à être exact, puis qu'il avoit fait l'entreprise. Cependant il s'en est fait,* trois éditions en Hollande, depuis l'an 1690. jusqu'à l'an 1698. & il s'en est débité près

* *Il y en a une quatriéme sous la presse, cette année* 1701.

près de ſept mille exemplaires; ce qui n'étoit peutêtre jamais arrivé à un Livre de cette groſſeur. C'eſt en effet un Livre néceſſaire à une infinité de gens, qui ne ſont pas en état d'avoir une *Bibliotheque*, ni de puiſer dans les ſources, & qui ſe contentent d'une connoiſſance génerale des choſes. La derniére Edition de Hollande eſt beaucoup plus exacte que les autres, mais il n'eſt pas abſolument vrai, que *le Public puiſſe s'y fier à préſent*, comme les Libraires l'ont fait mettre dans l'avertiſſement de cette VIII. Edition, à l'inſû de Mr. L. C. On s'y peut mieux fier à la verité qu'aux précedentes; mais ſi l'on avoit beſoin de ſavoir quelque choſe avec exactitude, on feroit fort mal de ne recourir pas aux Originaux. J'apprens qu'il en va paroître une nouvelle † Edition à Paris (en 1699.) & je ne doute pas qu'on n'y puiſſe avoir encore corrigé bien des fautes, dans les articles modernes; parce qu'à Paris on eſt fourni de tous les Livres néceſſaires pour cela, dont on ne ſauroit trouver la dixiéme partie en Hollande, où ces Livres ne ſont pas de grands cours.

Du Pentateuque.

Mr. L. C. aiant tourné ſes études principalement du côté de l'Ecriture Sainte, il y avoit long-temps qu'il avoit deſſein

† *Voyez ce qu'on en a dit dans les Nouvelles de la Rep. des Lettres*, *Mois de Fevrier* 1700.

sein de travailler sur le Vieux Testament; mais n'aiant pas été maître de son temps, ni de ses occupations, il ne put s'y appliquer qu'en quittant la *Bibliotheque Universelle*. Pour donner une idée de son dessein, il fit imprimer en 1690. dans une feuille *in* 4. le Prophete *Abdias* de sa traduction, avec une paraphrase, & un Commentaire Critique. Il distribua cet Essai à ses amis, & l'envoia de toutes parts, pour apprendre quels étoient les sentimens du Public, sur une semblable entreprise; & les aiant trouvé favorables, il s'engagea volontiers à ce travail; qui, quoi que très-grand, ne lui fit pas peur à cause que ç'avoit toûjours été là sa plus agréable étude, & qu'en cas qu'il y pût réüssir, il croioit que l'utilité que le Public en retireroit surpasseroit de beaucoup sa peine.

Il fit donc imprimer la Genese en 1693. avec une Paraphrase suivie & un Commentaire critique, de même qu'Abdias. Comme il regardoit ce travail, comme un Ouvrage, qui n'étoit pas pour quelque petite partie des Chrétiens, mais pour tous ceux qui s'attachent à l'étude de l'Ecriture Sainte; il n'y mêla aucune controverse, & ne s'applica qu'à rechercher le sens litteral; sans en tirer de conséquences Théologiques, qui pussent choquer au-

aucune Societé Chrétienne. Il chercha la Verité, avec aussi peu de préjugez, que s'il eût été le premier, qui eût entrepris un semblable travail. Aussi comme il se trouva conforme aux sentimens des plus habiles Interpretes, pour le gros des matieres; il lui sembla qu'il avoit découvert quantité de choses, que les autres n'avoient pas vûës, soit à l'égard des choses mêmes, soit à l'égard de la maniére de les prouver. Cet Ouvrage fut aussi fort bien reçu du Public, comme il le reconnut non seulement par le débit, mais par l'approbation de plusieurs habiles gens.

Mais comme il y a toûjours des gens, qui n'étant capables de rien produire de bon d'eux-mêmes, se croient néanmoins très-capables de décider de l'estime, qu'on doit faire des Ouvrages d'autrui; il y eut des Théologiens, dont l'envie & la malice éclatterent bien-tôt contre lui. S'il avoit fait une mauvaise rapsodie des Interpretes, qui avoient écrit avant lui; peutêtre l'auroient-ils estimé, ou au moins laissé en paix sans en dire ni bien, ni mal. Mais quiconque essaie de leur apprendre quelque chose de nouveau, & de faire mieux que les autres, est infailliblement exposé à leur colere. Quelque Théologien de cet humeur eut soin d'enflam-

flammer contre lui *Mr. Kidder*, Evêque de Bath & Wels en Angleterre, qui a fait des notes Angloises sur le Pentateuque, qui ont paru en 1694. Ce savant homme prévenu par un homme, dont il ne se défioit pas, contre Mr. L. C. parla assez desobligemment de lui, parce qu'il reconnoissoit que quelques passages du Pentateuque ne sont pas de Moïse, quoi que Mrs. *Huet* & *Witsius* & plusieurs autres n'aient pas fait difficulté de reconnoître de semblables additions, qui sont visibles. Mais Mr. L. C. s'étant adressé à lui même, par une Lettre de plaintes, il en reçut une réponse plus obligeante; comme il l'a dit dans une Préface, qui est au devant de l'Exode. Il connut par là que des gens, qui ont sujet de se louër de lui, & qui ne desapprouvent pas même ses sentimens, lui avoient rendu de mauvais offices auprès de ce Prélat.

M. *Edzard* Professeur en Philosophie à Wittemberg, Academie d'où l'on ne doit attendre rien de raisonnable, ni de moderé, pendant que l'esprit de *Calovius* y regnera, a écrit une Dissertation fort aigre contre une explication que Mr. L. C. a donné de la Prophetie du *Schilo*; sans rien assurer, à cause de l'obscurité du passage. Mais le Docteur Allemand, qui ne

trouve de difficulté en rien, a fait un recueil indigeste de choses très-communes, & d'injures qui lui sont particulieres; sans se mettre aucunement en peine de raisonner conséquemment, ni d'entendre celui qu'il critique, à dessein de le rendre odieux, comme s'il favorisoit les Juifs. Il s'imagine qu'en criant, comme un porte-faix, contre M. L. C. il fera croire au monde que le blanc est noir, & qu'à force d'assurer que ce qui est obscur est clair, il le deviendra en effet. Qu'on lise l'explication de Mr. L. C. & qu'on la compare avec le livre du Docteur Lutherien; après quoi l'on peut prononcer. Il n'a point peur que les raisonnemens de Mr. *Etzard*, & tout le zele aveugle, qui l'échauffe, lui fasse aucun tort; & il ne se détournera point de ses études, pour lui répondre. Autrement tous les Ecoliers des Academies d'Allemagne entreprendroient de rompre une lance avec lui, en copiant seulement quelque méchant lieu commun, ou quelque maigre commentaire, & en l'assaisonnant de grossiéres injures. Si ceux qui méprisent *Grotius*, & qui estiment *Calovius*, ne trouvent pas les Ouvrages de Mr. L. C. à leur goût; il n'a pas plus de sujet de s'en étonner qu'eux, lors qu'ils lisent dans ses

Ecrits

Ecrits les loüanges de *Grotius*, sans y voir jamais aucune marque d'estime pour les Livres de *Calvin*, & de ceux qui l'imitent.

Qui Bavium non odit amet tua carmina Maevi.

Il falloit donner cet avertissement aux Etudians Allemands, afin qu'ils ne croient pas, qu'il est en leur pouvoir de troubler le repos de Mr. L. C. par leurs libelles, lors qu'il leur plaira; & d'acquerir de la réputation, en l'obligeant de leur répondre.

Mr. *Vander Waeyen* s'est voulu aussi signaler, en attaquant la Genese de Mr. L. C. dans de certaines Disputes de Théologie, soûtenues dans l'Academie de Franeker, ausquelles Mr. L. C. ne voulut rien répondre; parce que la maniére, dont ce Théologien s'y prenoit, ne sentoit nullement un homme, qui eût aucun amour pour la Verité. Il trouvoit, par exemple, fort étrange que Mr. L. C. eût dit que les trois hommes, qui apparurent à Abraham, & dont il est parlé au Chap. XVIII. étoient trois Anges, quoi que Mr. L. C. n'eût fait en cela que suivre le sentiment de S. *Augustin*, qu'il a cité dans sa note. Il accusoit même Mr. L. C. de *mauvaise foi*, ce qui est malhonête, & ab-

 sur-

ſurde, en toute maniére. Car enfin on ne peut ſoupçonner de mauvaiſe foi, que ceux qui ſoûtiennent quelque ſentiment ridicule, ſur tout lors qu'ils y gagnent quelque choſe; aulieu qu'en cette occaſion tout autre ſentiment eſt tout à fait inſoûtenable, & qu'il ſavoit très-bien que Mr. L.C. ne faiſoit par là ſa cour à perſonne.

Mr. *Vander Waeyen* en revient encore à la charge, dans ſa Diſſertation, ſur le *Logos*, & attaque dès le commencement divers endroits du Commentaire ſur les autres livres de Moiſe; mais comme ce n'eſt qu'en paſſant, & ſeulement pour tâcher de le rendre odieux, la meilleure réponſe qu'on y peut faire c'eſt de prier le Lecteur de lire ces paſſages dans l'Original, & d'y faire quelque attention, en cas qu'il veuille juger du procès que Mr. *Vander Waeyen* intente ici à Mr. L. C. Pour peu qu'il ait de juſtice & de bon goût, il verra facilement lequel des deux a tort.

Mr. *Vander Waeyen* ici & ailleurs accuſe perpetuellement Mr. L. C. de favoriſer les Sociniens, à qui il n'a pas plus penſé, en écrivant ſur le Pentateuque, que s'il n'y en avoit jamais eu au monde. Si les Sociniens diſent vrai, en quelque choſe, & que quelcun le diſe après eux, eſt-ce un crime & s'enſuit-il qu'on eſt de tous leurs

leurs sentimens, à cause de cela? Que diroit-il, s'il savoit que Mr. L. C. a fort peu lû des Ecrits de ces gens-là, qu'il les consulte très-rarement, & qu'il n'a jamais rien lû d'eux concernant les types; ce qui est la matiére, sur laquelle il l'accuse de les favoriser? Au moins il ne pourroit pas l'accuser d'imiter les Sociniens. Mais c'est aujourd'hui l'usage de quelques Théologiens Protestans, de traiter de Socinianisme tout ce qu'ils veulent rendre odieux; comme en Espagne & en Italie on traite de Calvinisme ou de Lutheranisme les opinions, pour lesquelles on veut rendre suspects ceux que l'on n'aime pas. C'est ce qu'on appelle *argumentum Theologicum ex Invidia ductum*; donner un nom odieux à quelque chose, afin de le faire condamner, sans l'entendre. Mr. L. C. n'est nullement Socinien, mais il n'est pas juste qu'on l'oblige de faire une confession de Foi, sur ce que les Sociniens croient, toutes les fois qu'il prendra fantaisie à quelque Théologien de l'injurier, & de lui faire querelle sur des questions de nulle importance, comme fait Mr. *Vander Waeyen*.

Pendant que l'on imprimoit le Commentaire de Mr. L. C. sur les quatre derniers livres de Moïse, au commen- *Des notes sur S. Jean.*

*Voiez la préface de l'Ed. in 8. cement de l'année 1695. * il eut une occasion de publier ses pensées sur le commencement de S. Jean; comme il le fit, d'autant plus volontiers que quelques malhonêtes gens prenoient plaisir à le confondre avec un certain Mr. *Clark*, Anglois, qui favorisoit les Sociniens; dont quelques-uns avoient écrit en Anglois de l'Evangile de S. Jean, d'une maniere à faire croire, qu'ils doutoient de son autorité. Ce Mr. *Clark* a publié un livre intitulé *Ante-Nicenismus*, en 1694. & est mort quelque tems après. Si vous joignez ce que je viens de dire avec la Préface des Notes sur le commencement de S. Jean, vous saurez pourquoi Mr. L. C. publia alors ce petit Livre.

Mr. *Benoît*, Ministre à Delft, trouva à propos de le critiquer, dans une Dissertation imprimée à Roterdam en 1696. Mr. L. C. n'y répondit rien & n'a pas dessein d'y rien répondre, pour la même raison, qui l'a empêché de répondre à bien d'autres; je veux dire parce qu'il croioit que le Lecteur pouvoit juger de cette querelle, en comparant les deux Ecrits, sans qu'il fût besoin d'y repliquer. Je ne sai si cela a fâché M. *Benoit*, qui souhaitoit que son livre fit du bruit, mais il a trouvé à propos d'attaquer longtemps après,

sur

sur quelque autre chose, Mr. L. C. dans les libelles qu'il a faits, contre Mrs. *Jaquelot* & *Le Vassor*, quoi que Mr. L. C. n'eût aucune part à cette querelle, & que ce que l'on attaque n'ait aucun rapport avec les choses dont il s'agit. Mr. *Benoît*, croioit que Mr. L. C. courroit incessamment aux armes, & feroit ainsi valoir sa Dissertation que personne n'achetoit. Il s'est trompé, & Mr. L. C. ne s'est pas plus émû de ses libelles, que de sa Dissertation, & il a plusieurs raisons de *prudence* & de *mépris* pour ces sortes de disputes, qui l'ont empêché de rien repliquer. La premiere est qu'il ne sert de rien de faire des livres, pour expliquer ce que tout le monde entend. Mr. *Benoît* parle à la verité, comme s'il ne l'entendoit pas; mais qu'il relise l'endroit, qu'il a attaqué, & il se répondra à lui-même. Pour les autres, tous ceux qui savent le Latin n'ont qu'à faire la même chose. La seconde c'est que l'indignation de la plûpart des François Réfugiez même, contre les libelles de M. *Benoît*, & l'accommodement honteux, auquel il a été obligé de venir, après avoir sonné le tocsin, sur deux de ses Confreres, doivent l'avoir assez humilié, sans qu'il faille que d'autres s'en mêlent. Il

devroit penser, aulieu d'attaquer ceux qui ne lui disent mot, à satisfaire les plaintes, que font d'honêtes gens de ses Compatriotes de son Histoire, qu'ils accusent publiquement de mauvaise foi, & que bien des gens jugent plus propre à diffamer le parti, qu'à lui faire honneur. Il ne fera pas cesser leurs plaintes, en criant à l'Hérctique; au contraire il fera peut-être déterrer des discours, qu'il a faits il y a quelques années à des personnes illustres, qui se souviennent bien, qu'il faisoit tout autrement le moderé qu'à présent. C'est de quoi M. L. C. se rapporte à sa conscience, qui ne peut pas manquer de lui rendre justice, sans qu'il soit besoin qu'il lui fasse aucune réponse; dautant plus que, comme je l'ai dit, les coups que M. *Benoît* a voulu porter à d'autres, dans ses libelles, sont retombez sur lui-même.

Mr. *Vander Waeyen* a publié l'année suivante 1697. la Dissertation du *Logos*, dont j'ai déja touché divers endroits, & pour la faire mieux acheter y a joint un Livre d'*Etienne Rittangelius*, qui avoit été Juif, & qui s'étoit fait Chrétien, dans lequel il tâche de prouver que les Paraphrastes Chaldéens ont entendu les mots de *parole de Dieu*, comme S. Jean. Je ne le croi

croi pas, & *Rittangelius* me paroit fort mal réfuter son adversaire; mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Mr. *Vander Waeyen* ne se contente pas de vouloir réfuter Mr. L. C. mais il n'oublie rien pour tâcher de le rendre odieux. Il avoit long-temps auparavant publié qu'il préparoit une Dissertation contre Mr. L. C. où il prouveroit qu'il avoit cité *Philon* de mauvaise foi. Cela obligea Mr. *Van Limborch*, Collegue de Mr. L. C. de comparer avec soin tous les passages de *Philon*, citez dans les Remarques sur le commencement de S. Jean; & comme il eut reconnu qu'ils étoient fidelement citez, il le dit à quelcun, qui le redit à Mr. *Vander Waeyen*; qui à cause de cela s'est emporté avec excès contre lui, jusqu'à l'accuser d'une calomnie honteuse. Mr. L. C. étoit trop occupé à un Ouvrage, qui vient de paroître, & dont je vous parlerai dans la suite, pour répondre à Mr. *Vander Waeyen*; mais Mr. *Van Limborch* lui a répondu avec beaucoup de douceur, selon sa coûtume, & d'une maniére à fermer entierement la bouche à un homme, qui seroit fait comme les autres. Un Théologien Cocceïen, accoûtumé depuis longues années à se quereller, ne rougit pas facilement, quoique convaincu d'une ma-

niére palpable ; ou au moins la honte interieure, qu'il doit avoir dans son ame, ne paroit point sur le papier de ses Ecrits. Mais il y a une chose qui y paroît, malgré qu'il en ait, c'est un chaos, qui fait que tout le monde voit fort bien, qu'il ne sait ce qu'il dit, quoi qu'il fasse le plus de bruit qu'il lui est possible. C'est ce qu'on remarque dans la replique de Mr. *Vander Waeyen*, intitulée : *Responsionis Limborgianæ discussio* ; qui ne représente clairement qu'un homme extrémement en colere, depuis le commencement jusqu'à la fin ; car au reste c'est un amas confus de citations inutiles, & de mauvaises raisons, sans liaison, sans ordre, & quelquefois sans qu'on en puisse voir le sens. La Dissertation du *Logos* n'est pas meilleure dans le fonds, mais comme il avoit mis un peu plus de temps à la faire, il s'y possede un peu plus, au lieu que dans l'autre il est tout à fait hors de lui-même. C'est de quoi les Lecteurs, qui auront le loisir d'y jetter les yeux, pourront juger sans en lire beaucoup. Dès que l'on en use ainsi, la querelle est finie ; car on n'a que faire de repliquer à un homme, qui en est réduit là, & qui ose tout. Quand on l'auroit convaincu de calomnie cent fois de suite, il y revient toû-

jours,

jours, s'il lui en prend fantaisie, sans se mettre en peine du jugement du Public. Par exemple, Mr. *Vander Waeyen* après avoir accusé Mr. *Van Limborch* de mauvaise foi, & en avoir lui-même été convaincu, aussi clairement que deux & deux sont quatre ; ne laisse pas de dire hardiment * que les Rémontrans sont plus doux envers je ne sai qui, qu'envers les Réformez ; comme si les livres des premiers n'étoient pas pleins de protestations, par lesquelles ils témoignent qu'ils sont prêts de vivre avec eux dans la même Communion, pourvû que leurs sentimens y soient supportez, comme ceux des Réformez. Mais pendant que l'on ne propose aux Rémontrans, que de supprimer leurs sentimens, ou même d'y renoncer ; lors qu'on canonise, & que l'on prêche des opinions, qu'ils croient erronées ; il est visible qu'ils ne peuvent pas se réunir, en conscience. Une réunion, où l'on supprime ce que l'on croit veritable, pour donner place à ce que l'on croit faux, quand même on n'iroit pas plus loin, est indigne d'un homme qui a quelque pieté ; & il n'y a point de Réformé, honête homme, qui voulût se réunir de la sorte avec les Lutheriens. *Mr. Vander Waeyen* n'ignore pas que

* *Discus.* p. 48.

que ce ſont là les ſentimens des Rémontrans, puis que les enfans le ſavent dans les Provinces-Unies. A quoi ſert-il de diſputer avec un homme, qui comme il aſſure hardiment les choſes les plus obſcures, ne fait aucune difficulté de nier ce qui eſt clair, comme le jour? Que ſe ſoucie de plus le Public de ſavoir ſi Mr. *Vander Waeyen*, ou Mr. L. C. raiſonnent mal, ou ſi le dernier ſe plaint de l'autre? Ces querelles perſonnelles l'intereſſent ſi peu, qu'il ne daigne pas lire les livres que l'on fait, pour les ſoûtenir.

Mr. L. C. ne feroit donc que perdre ſon temps, s'il s'amuſoit à réfuter pied à pied les injures, & les calomnies du Profeſſeur de Franeker, ſur tout aiant donné au Public infiniment plus de preuves de ſon attachement à la Révelation Divine en géneral & à la Religion Chrétienne en particulier, que ſon Adverſaire. Mr. *Vander Waeyen* a beau traiter *d'impies* & de *profanes* quelques penſées du *Traité de l'Inſpiration*. Le Public ſait bien que Mr. L. C. ne ſe dit pas l'Auteur de ce petit Ouvrage, & il ſait bien encore qu'il n'y a preſque rien, qui n'ait été dit par *Grotius*; que l'on a imprimé & rimprimé tant de fois, & que l'on regarde comme le plus excellent Interprete du

Nou-

Nouveau Testament. C'est à lui que Mr. *Vander Waeyen* s'en devoit prendre, & il l'auroit sans doute fait, si le seul nom de ce grand homme n'étoit capable de contrebalancer, dans l'esprit des habiles gens, toute la malignité de ses adversaires.

Mais Mr. L. C. ne fera pas mal d'examiner dans un Ouvrage Latin, quelques questions que Mr. *Vander Waeyen* n'a fait qu'obscurcir; * comme, *si Philon a pris dans Moïse, ce qu'il dit du Logos; si les Platoniciens entendoient par ce mot-là la parole; si Platon étoit redevable à la lecture du V. T. pour ce qu'il dit des trois Principes &c.* Il pourra faire voir en passant, que Mr. *Vander Waeyen* n'a étudié que fort légerement cette matiére, & qu'il auroit bien mieux fait, pour son honneur, de n'y toucher pas. Il montrera très-aisément qu'il a cité *Philon*, avec beaucoup de bonne foi & d'exactitude; & que son Adversaire n'a aucune sincerité, en cette occasion. Mais il faut que le Professeur de Franeker se donne un peu de patience. Il a assez vomi de fiel contre M. L. C. pour être content.

Pour ce qui est de Mr. *Van Limborch*, il a si parfaitement réfuté les objections de Mr. *Vander Waeyen*, & si bien satisfait le Pu-

* *Cela a été fait dans le 3 Tome de* l'Ars Critica, *publié en 1699.*

Public là-dessus, qu'il seroit inutile d'y revenir. Les matiéres que ce dernier a ramassées contre les Rémontrans, sont si peu considerables, si confuses, & si pleines de passion, que cela saute aux yeux de tout le monde. Un accusateur, aussi peu judicieux que Mr. *Vander Waeyen*, & si connu dans ces Provinces, par ses querelles & par ses emportemens contre les autres Réformez, n'est pas capable de leur faire du tort dans le monde. Il n'a fait que de l'honneur à ceux qu'il a attaquez, aux dépends de sa propre réputation; comme à Mr. *Spanheim*, † à qui il vouloit ridiculement apprendre à confondre les degrez de longitude & de latitude, en se moquant de ce que Mr. *Spanheim* avoit dit que le Nouveau Monde a plus de 180 degrez d'étendue. Là-dessus Mr. *Vander Waeyen* prenant un ton de maître, a dit que c'étoit parler très-ignoramment, *ignorantissimè*, & que les Geographes ne mettoient que 180 degrez, depuis un Pole jusqu'à l'autre, comme s'il s'agissoit des degrez de latitude. La Dissertation de Mr. *Vander Waeyen* étant imprimée, & publiée, feu Mr. *Anselaar*, Ministre à Amsterdam, l'avertit de sa bevuë; mais il n'étoit plus temps. Mr. *Spanheim* & plusieurs autres en avoient déja des exemplaires. On ne put

† Voiez *Frid Spanhemii Ep. ad Amicum Ed. Ultrajecti* 1684. *pag.* 71. & *seq.*

put changer cet endroit, que dans ceux qui se trouvoient encore chez le Libraire. Mr. *Van Limborch* a fait allusion en passant à cette lourde faute, pour obliger Mr. *Vander Waeyen* à rentrer en lui-même, & à réprendre plus modestement les autres. * Mais il fait semblant de ne savoir ce que c'est; au lieu de faire son profit d'un avertissement, qui lui est si nécessaire pour se défaire de la mauvaise coûtume d'insulter d'une maniére si hautaine ceux qui ne sont pas de son sentiment.

* *Voiez Discuß. p.* 68.

Il faut tirer de là une Verité, qu'il est très-utile d'avoir souvent dans l'esprit, c'est que l'air de confiance dont on parle n'est point une preuve que l'on est bien assuré de ce qu'on dit; comme il paroît par cet endroit de Mr. *Vander Waeyen*, qui a insulté d'un air triomphant, & sans la moindre raison, Mr. *Spanheim*, en commettant lui même une faute puerile. Cet artifice a été emploié mille fois, on en a mille fois découvert l'illusion; mais le Commun s'y laisse encore tromper tous les jours, † „ & la hardiesse extrême, „ que l'on apporte à défendre une mau„ vaise cause, passe dans l'esprit de bien „ des gens, pour une juste confiance en „ son bon droit:

† *Juvenal. Sat.* XIII. *verſ.* 109.

Nam cùm magna malæ superest audacia causæ.

Cre-

Creditur à multis fiducia.

Au reste Mr. *Van Limborch* se doit mettre peu en peine du jugement que ce Professeur de Franeker fait de ses Ouvrages. Il faut nécessairement qu'un homme, qui trouve bonnes les explications arbitraires des Propheties & qui se repait de tant de Chimeres, trouve mauvaises les explications reguliéres & méthodiques de l'Ecriture Sainte, dans lesquelles on ne lui ose rien attribuer que ce que les termes signifient clairement, & selon les regles de la Grammaire. Mais tous ceux qui entendent bien les principes des Réformateurs, & qui savent qu'en matiére de Théologie, tout se doit prouver par l'Ecriture Sainte expliquée litteralement, sans y rien mêler du sien, estimeront toûjours infiniment les livres comme ceux de Mr. *Van Limborch*, quoi qu'en puissent penser les Théologiens Allegoristes.

Je suis néanmoins de l'opinion de Mr. *Vander Waeyen*, que les lumiéres doivent s'augmenter quelque jour parmi les Chrétiens; mais ce ne sera pas comme il croit, en substituant à la Raison & à la Critique, l'imagination dereglée de ceux qui expliquent l'Ecriture Sainte, comme le son des cloches. Au contraire Dieu emploiera cette Raison & cette Critique, qui

qui sont cultivées à present plus que jamais, pour produire ce changement. Si l'on estime aujourd'hui les Théologiens de l'Église Anglicane, ce n'est qu'à cause qu'ils raisonnent mieux, & qu'ils se servent mieux de la connoissance des Langues, qu'on ne fait en bien des lieux. A la verité, Mr. *Vander Waeyen* ne les aime pas, parce qu'ils ne peuvent souffrir les explications Gocceïennes de l'Ecriture Sainte, & qu'ils s'accommodent de celles de *Grotius* & des autres Interpretes, qui sont du même goût. Mais qu'y faire? Il faut qu'ils se consolent de ce qu'ils ne sont pas à son gré, aussi bien que tant d'autres Réformez.

APRÈS la publication du Pentateuque, Mr. L.C. acheva de composer son Traité François *de l'Incredulité*, où il examine les motifs & les raisons generales, qui portent les Incredules à rejetter la Religion Chrétienne. Il le publia en 1696. & promit de le traduire quelque jour en Latin, & d'y joindre des notes, pour confirmer ce qu'il dit. Il est si persuadé, que mieux on raisonne, mieux on s'assure de la verité de la Religion Chrétienne, & de la beauté de sa Morale; qu'il témoigne par tout, dans cet Ouvrage, que l'on n'est incredule que parce qu'on *Du Traité de l'Incredulité.*

* P. 2. Chap. VI. n. IV. raisonne mal. * Il soûtient même que c'est trahir la Religion, que de dire qu'il faut renoncer à la Raison, pour la croire; car enfin dès que nous nous sommes défaits des lumiéres de la Raison, nous n'entendons rien dans la Révelation, ni dans ses preuves, qui supposent que nous savons raisonner. Il croit qu'on n'a parlé ainsi contre la Raison, que pour tromper le peuple, & lui faire accroire ce que l'on voudroit.

† Ibidem. Ce n'est pas † que, selon les principes de M. L. C. nous devions avoir des idées claires, & complettes de tous les objets que la Révelation renferme, ni entendre parfaitement tout ce qu'elle nous dit. Il est très-éloigné de cette pensée. Il y a, selon lui comme selon tous ceux qui n'ont pas perdu le sens, une infinité de choses dans Dieu & dans les choses divines, que nous ne comprenons point du tout, ou que nous n'entendons que très-imparfaitement. Mais il ne faut point confondre cette obscurité, avec ce qu'on appelle contradiction, qui ne se trouve point dans ce qui est vrai. Il ne faut pas non plus s'imaginer d'en savoir plus, que ce qui nous a été révelé; mais se contenter de cela, sans y rien ajoûter. Il y a dans les choses divines des mysteres, que nous

nous ne pénetrerons jamais, & dont nous avons néanmoins des preuves assurées dans la Révelation, & quelquefois même dans la Raison, comme Mr. L. C. l'a fait voir dans sa *Pneumatologie*. Par exemple, les Apôtres parlent du Messie, non seulement comme d'un homme, mais encore dans les mêmes termes, que de Dieu le Pere, & ils lui attribuent la création du monde; ce qui nous fait comprendre qu'ils ne l'ont nullement regardé comme un simple homme, mais comme étant uni à la Divinité, d'une maniere si étroite, qu'on peut lui attribuer ce que Dieu a fait long-temps avant qu'il naquît. Mais il n'y a personne, qui puisse définir la maniére de cette union & s'en former une idée claire. Que faut-il donc faire? Acquiescer dans l'idée génerale & confuse, que nous en pouvons tirer de l'Ecriture Sainte, & n'expliquer pas ce que nous ne savons point, ou imposer aux autres la nécessité de croire nos explications particulieres. † La Raison nous apprend que Dieu a créé le monde du néant, mais il n'y a personne, qui puisse savoir la maniére de cette action divine.

† *Voiez le Tr. de l'Incréd. P. 2. Ch. VII. n. VI.*

Il y a un grand nombre d'autres choses semblables, qui sont de veritables *mysteres*, que Mr. L. C. a toûjours reconnus

dans la Théologie naturelle & révelée; de sorte qu'il est très-éloigné de soupçonner seulement qu'il n'y en a point, comme Mr. *Vander Waeyen* l'en accuse très-injustement. Il est vrai qu'il n'estime pas beaucoup les explications mystiques des Propheties, que les Cocceïens nous donnent, mais si c'est-là un crime, il faut l'attribuer à tous les autres Réformez, qui n'en font pas plus grand cas que lui. Si quelcun s'en accommode, qu'il jouïsse des lumiéres qu'il croit avoir; mais qu'il ne se fâche pas contre les autres, qui croient plûtôt devoir méditer les préceptes clairs de l'Evangile, & s'appliquer à les rendre aimables à eux-mêmes & aux autres hommes.

Je puis dire au reste que tous ceux, qui liront avec attention ce Traité de Mr. L. C. s'appercevront non seulement que l'on ne peut convaincre les Incredules que par de semblables raisons; mais encore que celui qui a entrepris de desarmer l'Incredulité, dans ce livre, est très-fortement persuadé de la Verité de la Religion qu'il défend, non par credulité, ou par interêt, mais par des lumiéres claires, & ausquelles aucune personne raisonnable ne peut résister. Voila à quoi ses études de Philosophie & de Théologie l'ont

l'ont conduit ; comme tous ceux qui ont lû ses Ouvrages le peuvent remarquer, en mille endroits.

Je ne sâche pas que personne ait attaqué publiquement ce Traité *de l'Incredulité*, excepté Mr. *Cave*. Dans sa Dissertation de l'Arianisme d'*Eusebe*, il a osé dire que Mr. L. C. a fait voir qu'il étoit mal disposé, à l'égard des *Théologiens Chrétiens*. Si dans le Dictionaire de Mr. *Cave*, les mots de *Théologien Chrétien*, signifient un homme vicieux, & qui regarde sa profession, comme un moien de s'enrichir, de vivre dans les délices, & de dominer sur les consciences des autres hommes ; il est sans doute qu'un *Théologien Chrétien* ne plait guere à Mr. L. C. & qu'il a fortement censuré ces *Théologiens Chrétiens*-là, qui diffament la Religion par leurs mauvaises mœurs. Mais si Mr. *Cave*, entend par là un homme, dont la conduite conforme à la Théologie de Jesus-Christ & de ses Apôtres édifie ceux qui le connoissent, c'est une honteuse calomnie de dire que Mr. L. C. est mal intentionné envers ces gens-là. On peut lire là-dessus le Chap. VI. de la seconde partie du livre de *l'Incredulité*, où il décrit les Ecclesiastiques qui contribuent, par leurs mauvaises mœurs, à entretenir

les incredules dans leur opiniâtreté. Il n'y a point d'honête homme, qui n'en dise autant que lui ; & il n'y a que des Athées, qui puissent souhaiter que l'on confonde les vices des Ecclesiastiques avec les maximes de la Religion Chrétienne ; & que des débauchez, qui veuillent qu'on tolere les desordres, en faveur d'une profession qu'ils deshonorent.

Si Mr. L. C. avoit dit que *tous les Ecclesiastiques* sont dans le libertinage, & vivent scandaleusement, ce seroit une calomnie ; mais quand on dit, *qu'il n'y en a que trop*, qui sont en scandale aux peuples, que dit-on que tout le monde ne sâche & dont les gens de bien ne gémissent par tout ? Se plaindre de la sorte, c'est être veritablement ami des Ecclesiastiques, que l'on tâche de ramener à leur devoir ; c'est être ami du Christianisme, & ce seroit lui faire un des plus grands services, qu'on pût lui rendre, si ces plaintes produisoient quelque effet. Au contraire, les trouver mauvaises, & n'oublier rien pour pallier & pour éterniser par conséquent des défauts, que les peuples imitent, ou détestent, & qui font que les Incredules rejettent la Religion, c'est être veritablement ennemi des Théologiens Chrétiens, aussi bien que de la Religion, &

ami

ami seulement des revenus Ecclesiastiques, & de l'autorité que les emplois de cette sorte donnent.

Je pourrois faire voir que Mr. L. C. n'en a pas dit le quart que *S. Gregoire* de Nazianze, & *S. Isidore* de Peluse en ont dit, sans que personne en ait été scandalisé; mais un *Ouvrage Latin, que Mr. *Cave* entendra mieux, lui fera voir le tort qu'il a eu d'injurier Mr. L. C. pour avoir parlé de la sorte.

Au reste, Mr. L. C. est persuadé que ceux qui examineront cet Ouvrage, avec soin, seront convaincus de l'utilité de la veritable Philosophie, pour ramener les Incredules, & pour défendre la Religion contre toutes les objections, qu'on peut faire contre elle, pourvû qu'on y joigne l'étude de l'Ecriture Sainte. En effet, ceux qui ne savent ni bien raisonner, ni expliquer l'Ecriture, selon les regles de la bonne Critique, ne font qu'exposer la Religion aux moqueries des Incredules, lors qu'ils entreprennent de la défendre; & ce n'est que par leur faute, que les Incredules croient être plus forts en raisons, que les Théologiens Chrétiens.

Au commencement de l'année 1697. *De l'Art*

* *Le* 3 *Tome de* l'Ars Critica *publié sur la fin de l'An* 1699.

de la Critique. Mr. L. C. publia en deux volumes in 12, son *Ars Critica*, que l'on contrefit peu de temps après en Angleterre. Comme cet Ouvrage est assez connu, & par ce que les Journaux en ont dit & par soi-même, je ne dirai rien de ce qu'il contient. † Je remarquerai seulement, que l'on peut voir, dans cet Ouvrage, un essai de ce que l'Auteur croit que l'on pourroit faire, si l'on joignoit ordinairement l'étude de la Philosophie & de la Théologie avec celle des belles Lettres. Le tour philosophique qu'il a donné à diverses matiéres, qui concernent les Humanitez, & les exemples importans, tirez des Auteurs Sacrez, aussi bien que des profanes, qu'il rapporte en divers endroits, peuvent faire voir la liaison que ces Sciences ont ensemble, & combien elles contribuent à s'éclaircir l'une l'autre. Mr. L. C. garde en tout cet Ouvrage, une conduite, que l'on peut remarquer dans les autres qu'il a publiez; c'est qu'il ne dissimule aucune verité, sous prétexte que la connoissance en peut être nuisible, comme s'imaginent bien des gens. Il croit que la dissimulation en matiéres importantes ne peut servir qu'à tout perdre, & ne vient que d'un esprit peu attaché à la Verité & peu instruit de la maniére, dont

† *Il a été rimprimé en 1699.*

il

il la faut défendre. Il ne peut souffrir que l'on se vente de l'avoir de son côté, & que l'on ait néanmoins peur que quelque autre Verité ne la détruise, comme si deux Propositions veritables pouvoient être contraires. En effet, quand les Incredules s'apperçoivent qu'on leur dissimule quelque verité, & qu'on substitue un mensonge en sa place; ils ne manquent jamais de se récrier terriblement contre cette pieuse fourberie, & de rendre par là tout le reste suspect. On a beau dire que dans le fonds on soûtient la Verité, il paroit par là qu'on n'y est nullement attaché, parce qu'on en est clairement convaincu, & qu'on l'aime, mais par quelque mauvais principe; puis qu'on soûtient un mensonge, utile, comme l'on croit, pour sa défense, avec le même air de confiance, & avec beaucoup plus d'emportement qu'on ne fait ordinairement la Verité. Cette conduite est scandaleuse & ressent son esprit factieux, qui ne regarde que l'utile, & qui sans changer guere de disposition, soûtiendroit le Mahometisme en Asie, avec le même zele que le Christianisme en Europe. C'est ignorer tout à fait ce que c'est que le Vrai & le Faux, que de croire que l'un puisse appuier l'autre; & c'est deshonorer la Ve-

rité, que d'agir, comme si l'on avoit peur qu'elle ne se détruisît elle même. C'est la conduite de quelques Zelez, peu éclairez, qui chicanent, autant qu'il est possible, sur les Varietez de lecture, dont Mr. L. C. a parlé, dans la 3. Partie de sa Critique, Sect. III. c. 8. & c. 14.

Un certain Auteur Anglois Anonyme, qui se dit *Maître aux Arts de l'Université de Cambridge*, a censuré malicieusement *la Critique* de Mr. L. C. par un semblable principe. Mais Mr. L. C. l'a deja réfuté, par une Lettre Latine, qu'on a traduite en Anglois, & qui est à la tête de ses Additions sur les Notes de *Hammond*. Comme * elle paroîtra bientôt en Latin, je ne m'arrêterai pas à ce libelle.

Mr. *Vander Waeyen*, qui a cherché par tout de quoi mordre dans les Ecrits de Mr. L. C. a aussi censuré quelques endroits de la Critique. Par exemple, il a † trouvé mauvais qu'il ait dit que la *grace* efficace & irrésistible de S. *Augustin* est une chose dont on n'a aucune idée, & il s'efforce de nous apprendre § ce que c'est un peu plus bas; mais par malheur, il le fait si bien, que jamais rien ne fut plus propre à confirmer ce que Mr. L. C. avoit dit. „Cet acte, dit il, qui est le „ pre-

† *P.* 164. *Diss. de voc.* λόγος.

§ *P.* 167.

* *Dans le* 3 *Tome de* l'Ars Critica.

„premier de la conversion, se fait tout „entier librement par celui qui se convertit; le soin, la providence & la grace „de Dieu font en sorte qu'il se fasse tout „entier; en se-servant des moiens de la „prédication, ou de la parole pour enseigner, lesquels nous reconnoissons „tous. Tout cet acte est de Dieu, il „est de l'homme, il est un effet des moiens; „chaque cause operant à sa maniere & „dans son ordre. On appelle *grace* tant „la volonté de Dieu, par la vertu de laquelle cet effet est produit; lequel effet „est un bien, que l'on fait sans rien meriter; que l'effet même, qui est de plusieurs sortes &c. *Ille actus, qui conversionis primus est, totus tantus quantus liberè exseritur ab eo qui se convertit; totus ille actus praestat divina cura, providentia, gratia ut exseratur, adhibitis iis praedicationis, seu verbi docendi mediis, quae omnes agnoscimus. Totus ille actus est Dei, est hominis, est mediorum effectus, qualibet earum causarum operante suo modo & ordine.* Gratia *autem dicitur tum Dei voluntas, cujus virtute sistitur effectus, qui effectus habet rationem boni citra demeritum praestiti: tum effectus ipse, qui multiplex est* &c. Premierement, il n'est pas veritable que S. *Augustin*, quand il parle du secours interieur & irrésistible, qu'il

qu'il croioit que Dieu donnoit pour la conversion, entende l'effet de la grace, ou la conversion même. En second lieu, je consens d'avouër, que Mr. L. C. a tort d'avoir dit que ce mot de *grace* est très-obscur, si quelcun qui entende la Philosophie, ou la Théologie, soûtient de bonne foi qu'il comprend clairement ce que Mr. *Vander Waeyen* a voulu dire dans les paroles, que je viens de rapporter. Pour moi, je n'ai aucune idée d'une action qui fasse vouloir irrésistiblement, & qui laisse la liberté de ne vouloir point.

Mais nôtre Théologien Cocceïen accuse Mr. L. C. d'avoir reconnu la grace irrésistible, dans un * endroit du même Ouvrage, où il explique ce que veut dire cette expression, *ouvrir le cœur*. Il soûtient qu'il ne faut chercher aucune emphase, dans ces paroles, & que lors qu'il est dit Act. XVI, 14. que Dieu *ouvrit le cœur de Lydie, pour être attentive à ce que S. Paul disoit*, cela ne signifie autre chose, sinon qu'il arriva, par la providence divine, de quelque moien que Dieu se soit servi pour cela, que Lydie écouta attentivement S. Paul. Comme rien ne se fait, sans la providence divine, & que nous sommes, dans le fonds, redevables à Dieu du tout; S. Luc a dit que Dieu *avoit ouvert*

* P. 2. S. 1. C. 4. n. 11.

vert

vert le cœur à Lydie, ſans vouloir par là nous apprendre que dans ce moment la grace de S. *Auguſtin* agit d'une maniére efficace ſur l'eſprit de cette femme. On peut voir ce que Mr. L. C. dit, en cet endroit de ſa *Critique*. Il eſt clair qu'il ne parle d'aucune grace irréſiſtible. Il ne s'agit pas même là, à la rigueur, de la converſion de Lydie; mais ſeulement de l'attention qu'elle apporta aux diſcours de S. Paul; qui furent enſuite la cauſe de ſa converſion; que S. Luc ne raconte pas, parce qu'il ſuppoſe qu'être attentif à l'Evangile & le croire veritable ſont deux choſes, qui ſont ordinairement enſemble. Ceux qui ne ſont pas prévenus de préjugez trop violents, ni trop gâtez par des vices incompatibles avec l'Evangile, n'ont beſoin d'autre choſe, ſi ce n'eſt d'attention, pour en reconnoître la verité, pour l'aimer & pour lui obeïr. Les Juifs même avoient une ſemblable expreſſion, comme *Louïs Cappel* l'a remarqué ſur S. Luc. XXIV, 45. Mais il ne s'agit pas ici de la choſe même; il ne s'agit, que de ce que Mr. L. C. a dit, dans ſa *Critique*.

Il y a un autre endroit, dans cet Ouvrage, dans lequel Mr. *Vander Waeyen*, ſoûtient que l'Auteur tombe d'accord

avec

avec lui, que les anciens Juifs ont emploié le mot de *Parole*, dans le même sens que les Chrétiens. Voions ce que c'est. † C'est dans un Chapitre, où il est traité *du langage des Sectes*, qui semble souvent s'accorder, mais qui, par les mêmes expressions, signifie des choses toutes differentes. Un exemple remarquable de cela, c'est ce qui est arrivé à l'égard de ces mots: *il n'y a qu'un Dieu*. Les Anciens Juifs entendoient par là qu'il n'y a qu'une seule substance divine en *nombre*, comme tous les Chrétiens l'entendent aujourd'hui. Mais S. *Athanase* & les autres *Consubstantialistes*, pour parler ainsi, se servoient des mêmes paroles dans un sens tout different; pour marquer seulement qu'il n'y avoit, selon eux, qu'une seule essence divine *en espece*, quoi qu'il y eût trois substances égales & coëternelles. C'est ce que plusieurs Savans ont prouvé dans ce siecle, & entre autres *Mr. Cudworth*, dans son *Systeme Intellectuel de l'Univers*; que Mr. *Vander Waeyen* cite avec éloge, & qui est en effet un Ouvrage très-savant, quoi que très-éloigné des idées du Professeur de Franeker. Cela étant ainsi, Mr. L. C. dit „ que par cette ambiguité de paroles, il a pû facilement se „ faire, comme *Grotius* l'a crû, que ceux „ qui

† P. 2. S. I. C. XIV. n. 22.

„ qui sembloient s'accorder, n'aient pas „ été du même sentiment, & que peu à „ peu, en gardant les mêmes paroles, on „ leur ait substitué une autre signification. „ Cela a pû, ajoute-t-il, d'autant plus fa„ cilement arriver, dans la question de „ *l'Unité de Dieu*, que la posterité s'est per„ suadée que les Peres de l'Eglise étoient „ du même sentiment que les Juifs, & „ qu'il étoit clair que les Juifs avoient crû „ *l'Unité* de l'essence divine *numerique*. Mais „ comme les *Consubstantialistes* cachoient „ sous les mêmes mots, dont les Juifs s'é„ toient servis, & qu'ils n'osoient aban„ donner, un sentiment different: de mê„ me nos Théologiens reçoivent aujour„ dhui les termes consacrez, par les Peres, „ mais ils semblent leur donner d'autres „ significations. *Verùm uti Homoousiani sub iisdem verbis, quibus Hebraei utebantur, aliam abscondebant sententiam, cùm non auderent ab iis discedere: ita nostri hodie Theologi à Patribus verba quidem consecrata retinent, sed alias iis subjicere potestates videntur:* Est-ce là tomber d'accord que les anciens Juifs se sont servis du mot de *Parole*, comme fait S. Jean? Cependant c'est ce que * Mr. *Vander Waeyen* assure hardiment être contenu dans ces paroles, comme si personne ne pouvoit lire un livre, dont

* P. 108. *Dissert. de voc.*

dont il s'eſt déja débité plus de deux mille exemplaires. Fiez-vous, après cela, à un homme qui entreprend de citer des livres moins connus, & d'accuſer les autres de mauvaiſe foi.

Nôtre Théologien Cocceïen attaque encore Mr. L. C. en divers endroits de ſes Rapſodies; mais il n'eſt pas néceſſaire que je perde le temps à le réfuter. Qu'il ſe donne la peine de lire un livre d'*Epiſcopius*, contre un Profeſſeur d'une Academie voiſine, ſi je ne me trompe, & intitulé *Vedelius Rhapſodus*; il y trouvera de très-bonnes leçons, dont il ſeroit à ſouhaiter qu'il pût faire ſon profit. Par ce que je viens de dire, on peut juger du reſte de ſon livre; & l'on comprend facilement que l'on ne peut pas ſe fier en lui, ni le croire ſur ſa parole. Si l'on a donc le courage de lire toute ſa Diſſertation, que l'on cherche les endroits qu'il attaque, qu'on les compare avec ce qu'il en dit, & que l'on juge. Ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur & avoir mauvaiſe opinion de lui, que d'entreprendre de montrer au long, combien il y a de mauvais raiſonnemens, de citations hors de propos, & dont on ne peut rien conclurre, & même de mauvaiſe foi, dans ces Diſſertations. On l'a prouvé clai-

clairement, à l'égard de divers chefs, & d'ailleurs ceux qui ont quelque connoissance des disputes, qu'il a, depuis si longtemps, avec les autres Réformez, sont assez instruits de son génie & de sa maniere d'écrire.

Il faut pourtant dire encore un mot, de la conclusion de sa Dissertation du *Logos*. *Il* dit * *qu'il n'a rien donné, ni à la haine, ni à quelque passion mauvaise*. Mais pour moi j'avouë que je ne comprends pas quel arbre peut avoir produit tant d'emportements, de mensonges, & de calomnies, si ce n'est *la haine*, & quelque autre passion semblable. Au moins, ce ne sont pas les fruits de la Charité Chrétienne. Ce ne sont pas non plus les effets d'aucun zele, pour la Verité; car le zele pour la Verité n'a rien de commun avec le mensonge, & la calomnie

* *Pag.* 173. *Dissert. de voc.* λόγος.

Il ajoûte, *qu'il ne s'est pas proposé, comme son principal but, de ramener* Mr. L. C. Je le croi, car son principal but est visiblement de se quereller, & de s'abandonner à sa passion dominante; après quoi, il se propose de perdre Mr. L. C. de réputation, par tous les artifices dont il peut s'aviser. Il auroit beau dire le contraire, Dieu & les hommes jugent des paroles, par les choses mêmes; & non des choses, par les paroles.

Il dit néanmoins, qu'il *souhaiteroit extrémement de ramener Mr. L. C. & qu'il le demande à Dieu par des prieres ardentes*. A quoi voudroit-il *ramener* M. L. C.? A l'état où il est lui-même, que l'on a pû assez reconnoître par ce que j'ai dit de ses libelles; & dont il a sujet de sortir incessamment, en demandant pardon à Dieu des querelles qu'il a faites mal à propos à tant d'honêtes gens, & des calomnies, dont il a tâché de les noircir.

Il reproche à Mr. L. C. *ses préjugez, sa maniere de philosopher, & la rejection de la vraie clef de science, le mystere du Pere & du Fils*. Le Public peut juger lequel des deux est plus aveuglé de ses préjugez, & dont la maniére de philosopher est plus conforme à la Pieté & à la Raison. Je ne sai ce qu'il entend, par le *mystere du Pere & du Fils*, mais je soupçonne qu'il veut dire la maniére nouvelle dont *Cocceïus* a voulu expliquer l'Alliance de grace; qu'assurément M. L. C. ne croit point, non plus que les autres Réformez. Il laisse très-volontiers cette *Clef de Science* à Mr. *Vander Waeyen*, & à ceux qui s'en accommodent. Le reste des Chrétiens ne la jugent propre, qu'à fermer la porte à la veritable intelligence de l'Ecriture Sainte, & Mr. L. C. est persuadé qu'ils ont rai-

raison. Que si l'on entendoit par là la Divinité du Fils, sa distinction d'avec le Pere, & la rédemption du genre humain; Mr. L. C. en est plus convaincu que ne le sont les plus zelez Cocceïens, mais il n'aime pas que l'on ajoûte à ces dogmes ce que l'Ecriture Sainte ne nous en a pas appris.

Il semble que nôtre Professeur de Franeker est fâché que l'on estime les Ecrits de Mr. L. C. & il dit que c'est parce qu'ils favorisent *les profanes*, c'est à dire, ceux qui se moquent du Coccejanisme; car si on le méprise, rien n'est capable d'appaiser Mr. *Vander Waeyen*; on est *un profane*, *un impie* &c. C'est là le langage de ces pieux Entêtez, qui font consister la Religion en spéculations creuses, qu'ils tâchent de confondre avec l'Ecriture Sainte; comme font Mrs: *Vander Waeyen* & *Poiret*, bons amis quand il s'agit de défendre le Fanatisme en géneral (car dès qu'on abandonne la Raison, on tombe nécessairement dans le Fanatisme) mais cruels ennemis dès qu'il s'agira de savoir lequel est le meilleur, celui de *Jean Cocceïus*, ou celui d'*Antoinette Bourignon*. Ce seroit un plaisir de les voir conferer ensemble, avec leur moderation ordinaire, de leurs explications de l'Apocalypse, du Purgatoire, de la Prédestination &c. Pour lors

M. *Poiret* ne feroit plus *clarissimus*, mais *obscurissimus tenebrio* pour le moins: & Dieu fait les belles Epithetes qu'il rendroit au Docteur de Francker.

Ce dernier veut que M. L. C. soit de ces gens, qui réduisent la Religion à peu de Chefs, concernant la connoissance de Dieu, & à quelque pratique Morale, telle quelle, pour passer tranquillement cette vie. Mr. L. C. ne diminue, ni n'augmente les articles de Foi; il les prend dans l'Ecriture Sainte, tels qu'ils sont, sans y rien changer; & pour la Morale, il n'approuve aucun relâchement. Mr. *Vander Waeyen* le fait bien, & je prie Dieu qu'il ne lui impute point la maniere, dont il a violé ses plus sacrez préceptes.

De quelques autres Ouvrages de M. L. C. & de ses adversaires.

APRE`S les Livres dont je viens de parler, Mr. L. C. a publié encore un petit *Abregé d'Histoire Universelle* en 1697. *in* 8. les Remarques & la Paraphrase d'*Henri Hammond*, Théologien Anglois, sur le Nouveau Testament en 1698. *in folio*, & une *Harmonie Evangelique* Greque & Latine en 1699. * Ceux qui ont vû ces deux

* *Il a encore publié en* 1700. *un Ouvrage intitulé* Quæstiones Hieronymianæ, *où il examine l'Edition de* S. Jerôme, *commencée à Paris*; *&* *en* 1701. Hesiode, *avec des notes.*

deux derniers Ouvrages, & qui penseront aux autres, dont j'ai parlé, quel jugement qu'ils puissent faire d'ailleurs de ses sentimens, ne pourront pas au moins douter qu'il n'emploie son temps le mieux qu'il peut, & qu'un homme si occupé à éclaircir l'Ecriture Sainte, & à servir le Public, de la maniére qu'il croit la plus avantageuse, ne méritât au moins qu'on le laissât en paix. Il est honteux de publier libelle sur libelle, contre un homme qui ne répond point; & dont les sentimens sont desormais trop connus, pour esperer de réüssir en les représentant tout autres qu'ils ne sont. Quelques Théologiens ont beau dire qu'ils ne les jugent pas *orthodoxes*; puis qu'ils savent bien qu'il n'y a que Dieu, qui puisse juger souverainement de la veritable *orthodoxie*, en matiére de dogmes speculatifs; & que l'égalité, où tous les hommes sont à cet égard, ne leur donne que le droit de se réfuter honêtement, & par de bonnes raisons. Ils devroient rougir de honte d'emploier le mensonge & la calomnie, pour diffamer ceux qui ne songent pas à eux.

Peutêtre néanmoins qu'il se trouvera quelcun, qui ne fâchant pas l'humeur & le maniéres des Théologiens, sera d'abord surpris que tant de gens se soient é-

chauffez contre Mr. L. C. & pourra foupçonner qu'il n'y ait de fa faute, & qu'il ne leur ait donné fujet de fe fâcher. Mais ces gens-là fe defabuferont facilement, s'ils font quelque réflexion fur ce que je leur vai dire.

Premiérement, ils doivent fe reffouvenir que pour mettre en une terrible colere de certains Théologiens, il fuffit de n'être pas de leur fentiment en tout, & de témoigner que quelques unes de leurs raifons ne paroiffent pas concluantes. Ils veulent bien avoir la liberté de crier contre le Pape, qui eft un peu plus grand Seigneur qu'eux; mais ils ne peuvent fouffrir que l'on témoigne qu'on ne les croit point *Papes* eux-mêmes, c'eft à dire, infaillibles, & qu'on ofe propofer d'autres fentimens que les leurs. Combien deux hommes incomparables, & qui font plus d'honneur à la Hollande, que n'en feront jamais tous les Coccéiens; je veux dire, *Erafme* & *Grotius*, fe font-ils attiré autrefois de cenfures? Il leur a fallu faire de gros volumes *in folio*, pour fe défendre en peu de mots, contre quelques unes; mais ils en auroient dû compofer vint fois plus, s'il leur avoit fallu réfuter au long les *Vander Waeyens* & les *Benoits* de ce temps-là. Que s'il falloit aujourdhui entre-

treprendre leur Apologie, en forme, contre toutes les impertinences & toutes les calomnies qu'on a débité contre eux, après leur mort; il faudroit faire peutêtre encore autant de Volumes, qu'il y en a dans la derniére Edition de la *Bibliotheque des Peres*. En second lieu, ceux que le nombre des censeurs de Mr. L. C. épouvanteroit, doivent savoir qu'il n'en faut compter qu'un par Societé; car ces gens-là ne sont que des Geais ou des Pies, qui ne savent tous que la même chanson; c'est à dire, un seul & même Systême, qu'ils n'ont pas la liberté d'examiner, & qu'ils doivent suivre, sous toutes les peines dont on menace les Ecclesiastiques, qui changent de sentiment. Il n'y a que Mr. *Poiret*, qui n'étant d'aucune Societé, peut dire toutes les rêveries qu'il lui plait; & qui vaut tout seul autant qu'un bataillon de Lutheriens, contre qui il a donné des preuves de sa bravoure plus d'une fois. En troisiéme lieu, on doit se souvenir que Mr. L. C. a assez travaillé, pour dire son sentiment sur bien des sujets de Critique, de Philosophie, & de Théologie, sur lesquels il y a des disputes parmi les gens du mêtier; de sorte qu'on ne doit être nullement étonné qu'il y en ait plusieurs, qui le contredisent;

y en aiant un grand nombre d'une humeur très-contredisante & très-emportée. Enfin si l'on joint à cela la jalousie, qui est une maladie très-commune, entre les gens de Lettres, il ne sera pas difficile de comprendre qu'il y en a qui sont chagrins de voir que l'on ne méprise pas tout à fait ses Ecrits. Mr. *Vander Waeyen* a marqué, en plus d'un endroit de ses libelles, qu'il ne regardoit point de bon œuil ceux qui les achetent, & sur tout les Anglois; chez qui il se plaint amerement que l'Arminianisme ait pénetré, & chez qui les Arminiens n'ont pas sujet de se plaindre que le Coccëianisme ait fait de grands progrès. Pour dire la verité, Mr. L. C. fait plus de cas du jugement de cette nation libre & savante, que de tous les Théologiens esclaves & peu studieux de tout le reste de l'Europe. Il se consoleroit néanmoins, dans les travaux, dont il est chargé, quand il n'auroit pour lui, que le témoignage de sa conscience, & l'esperance certaine que Dieu protegera la Verité, & ceux qui la défendent, d'une maniére conforme aux préceptes de l'Evangile.

Si Mr. L. C. doit se détourner de

VOILA quelles ont été les occupations de Mr. L. C. depuis qu'il a été en Hollande. Il y a des gens, qui voudroient

droient l'en détourner, & l'engager à faire d'autres sortes de livres. Ces gens-là, comme on l'a vû, l'attaquent depuis quelque temps le plus aigrement qu'ils peuvent, ils n'épargnent ni termes odieux, ni mensonges, ni calomnies, pour l'irriter & pour lui faire quitter les Ouvrages, ausquels il travaille, afin de leur répondre. Il feroit fort mal de leur faire ce plaisir-là, & d'abandonner des matiéres utiles, pour leur donner des démentis, ou faire voir leur ignorance, & leur malignité. Le Public les connoit assez, car un Auteur a beau faire le zelé, & couvrir sa colere ou sa malice des prétextes les plus specieux; sa passion se découvre aisément, par ceux qui ont un peu de pénetration; & pour les autres, il importe peu qu'ils en jugent bien ou mal. On est depuis longtemps accoûtumé à voir les Théologiens s'emporter, d'une maniére indigne, & leur haine a passé en proverbe. Ils ne sont plus à craindre, que dans les lieux, dans lesquels ils sont juges & parties.

ses études, pour répondre à ceux qui l'attaquent.

Il y a des gens, * disoit fort bien Mr. Menage, *qui ont besoin d'être vivans pour que l'on écrive contre eux. Après leur mort, ils cessent d'être assez considerables, pour que personne en veuille prendre la peine.* Mais il

* *Menagiana*, T. 2. p. 236.

y en a qui ne méritent, ni morts, ni vivans, qu'on leur réponde. Ce sont ceux qui font querelle aux autres, pour avoir la satisfaction de se quereller, ou pour faire parler d'eux, & qui d'ailleurs n'objectent rien de solide. Ce seroit leur faire plaisir & honneur, que de repliquer à leurs Satires, ou à leurs Déclamations. J'en connois plus d'un de cette sorte, entre ceux qui ont attaqué Mr. L. C. qui seroient ravis qu'il leur répondît, par quelque gros livre. Les bonnes raisons ne font point peur à ces gens-là, car ils ne les connoissent point, comme on le voit par leur maniére de raisonner; & ils n'ont point honte des plus grossieres absurditez, qu'ils disent avec la plus grande hardiesse du monde. Mais le silence les accable, & s'ils ne trouvent pas à se quereller au dehors, ils se querellent au dedans, avec leurs Confreres.

Il a dessein de travailler à une * Dissertation Latine, où il traitera cette question, *en quels cas on doit répondre ou ne répondre pas aux Calomnies des Theologiens.* Elle n'est pas moins nécessaire, que celle qu'il a mise à la fin de sa Logique *de l'argument Théologique tiré de la haine*, dont j'ai parlé. Ceux qui tâchent d'acquerir de la réputation, en le déchirant, verront les raisons, qu'il a de les laisser crier. Ce-

* *Elle est dans le* 3. *Tome de l'*Ars Critica.

Cependant il ne doit pas s'appliquer moins à la recherche de la Verité, ni à la publier qu'il n'a fait jusqu'à présent; en observant toûjours toutes les mesures, que la prudence Chrétienne demande, en cette occasion. A qui laisseroit-on le soin de la dire, & de la défendre? A ceux qui ne la recherchent point, parce qu'ils ne l'aiment pas, & qu'elle n'entre pas dans la vuë qu'ils ont de s'avancer dans le monde; ou qui n'ont point les qualitez nécessaires ni pour la trouver, ni pour la publier? Ou à ceux qui la connoissent, mais qui ne l'osent pas dire, de peur de s'attirer des affaires? Car enfin, il faut avouër que dans plus d'une Societé Chrétienne, on n'a point la liberté nécessaire, pour bien réüssir dans l'explication de l'Ecriture Sainte & de la Religion. Il n'y en a qu'une, en Hollande, où cela se puisse faire & où l'on a déja vu plusieurs grands hommes, toute petite qu'elle est. Dans les autres, bien souvent ni on ne pense ce qu'on dit, ni on ne dit ce qu'on pense.

Aussi y a-t-il longtemps que quantité de personnes éclairées, deçà & delà la mer, & parmi les Catholiques Romains & parmi les Protestans, regardent les Ecrivains de ce petit Parti comme les Interpretes des pensées qu'ils n'osent eux-mêmes

mes publier dans les lieux, où ils se trouvent; &, pour ainsi dire, comme les bouches de la Verité & de la Liberté, opprimées presque par tout ailleurs. Je ne veux pas en faire l'éloge, mais je soûtiens que ceux qui se trouvent dans ces circonstances, doivent parler pendant qu'ils peuvent, & qu'on les écoute. Le temps viendra, auquel nous recueillirons des fruits des semences de pieté, de charité & de toutes les vertus Chrétiennes que leurs Ouvrages répandent par toute l'Europe; & l'on sera surpris quelque jour qu'on ait pû dire tant de mal de gens, que l'on avoit tant de sujets de remercier. Ce n'est qu'à eux qu'on est redevable de la Moderation, qui s'établit peu à peu dans les esprits des plus habiles d'entre les Protestans; & de mille veritez génerales & particulieres, que l'on n'auroit point encore oui dire, ou appuier comme il falloit, si leurs Auteurs avoient gardé le silence.

Il n'est pas besoin que j'en dise davantage, sur cette matiére, ni que je parle des soins que Mr. L. C. a eus de l'édition de divers livres qui ne sont pas de lui; ou de ce qu'il peut avoir fait, par maniére de divertissement, pour se délasser des Ouvrages qui demandoient plus d'attention. Tel est son petit Traité François *du bon-*

heur

heur ou du malheur en matiere de Lotteries, qu'il fit en 1696. lors que les Lotteries étoient extrémement en usage, dans les Provinces-Unies. Il a eu aussi soin de l'édition des *Peres du siecle Apostolique*, en 1698. en deux volumes *in folio*, & y a ajoûté quelque peu de notes, comme on le peut voir par les Préfaces qu'il a mises au devant. Si ceux qui ont plus de loisir que lui, plus de génie, plus de savoir, & plus de commoditez; comme il y en a sans doute un grand nombre, en Angleterre & ailleurs; vouloient prendre la même peine pour le Public, la multitude des bons livres, que l'on verroit paroître dans peu d'années, ôteroient peutêtre à bien des gens l'envie d'en lire tant de mauvais que l'on publie tous les jours. Mais outre les raisons, que j'ai rapportées, l'envie de travailler se trouve moins souvent, parmi ceux qui le pourroient faire mieux que les autres; que parmi ceux, qui ont le moins de commoditez pour cela.

FIN.



INDICE DES MATIERES.

Que

pas

FIN.

PARRHASIANA

OU

PENSÉES DIVERSES

SUR DES MATIÉRES

DE CRITIQUE,

D'HISTOIRE,

DE MORALE

ET DE

POLITIQUE.

Par THEODORE PARRHASE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,

Chez HENRI SCHELTE.

MDCCI.



AVERTISSEMENT.

SI l'on pouvoit juger de l'utilité d'un Livre, par ſon débit; on auroit ſujet de croire que le premier Tome de ces Penſées Diverſes auroit été utile au Public; puis que la premiére Edition Françoiſe & la verſion Angloiſe, que l'on en a publié à Londres, ſe ſont aſſez promptement vendues. Mais comme il y a mille raiſons, qui peuvent faire vendre un Ouvrage & qui n'ont aucun rapport avec ſon utilité; on n'a garde de ſe flatter, à cauſe de cela, d'avoir rendu quelque ſervice au Public. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que la meilleure Piéce

du monde ne sert de rien, lors qu'elle demeure chez le Libraire; parce qu'un livre n'est utile, que lors qu'on le lit. J'avoüe aussi que c'est ce qui m'a fait résoudre de donner un second Volume de *Parrhasiana*, où j'ai traité de diverses matiéres, sur lesquelles il me semble qu'on ne fait pas par tout assez de réflexion, quoi qu'elles soient de très-grande importance. Si on lit, avec quelque attention, ce que j'en ai dit; peutêtre qu'on entrera dans mes pensées, au moins en partie, & alors cet Ouvrage pourra être de quelque fruit. Que si l'on est d'un sentiment opposé, & que l'on en ait de bonnes raisons, il ne sera pas non plus inutile; parce que cela pourra donner occasion à quelcun de mieux instruire le Public, & de me détromper moi-même; car il n'y a personne, qui se rende plus faci-

facilement à la raiſon, que moi. Quand même il arriveroit que je ne croirois pas m'être trompé, il feroit toûjours avantageux aux Lecteurs de voir le pour & le contre, ſur des matiéres de grande conſéquence. Ce n'eſt pas que je veuille m'engager à entrer en diſpute, avec qui que ce ſoit. Il ſuffira, ſi cela arrive, qu'on examine ce que j'ai écrit, & qu'on le compare avec ce qu'on y aura oppoſé.

Je ne dis pas cela, comme ſi je m'attendois à rien de ſemblable, ou comme ſi je croiois avoir donné lieu à qui que ce ſoit de m'attaquer. Je n'ai parlé, dans ce Volume, contre perſonne, ni n'ai repliqué à qui que ce ſoit. Quoi que je croie, comme je l'ai fait voir dans le premier Article, que les Diſputes peuvent être utiles, quand elles ſont bien ménagées,

la plûpart des gens contredisent les autres, d'une maniére si indigne de ceux qui aiment la Verité, qu'il vaut beaucoup mieux se taire, que s'engager à leur repliquer. Il suffit d'avoir montré en Latin & en François, qu'on ne manque ni de raisons, ni de courage, pour défendre ce que l'on croit être vrai; & d'avoir par là aquis le droit de se taire impunément, lors qu'on ne juge pas qu'il faille parler. Je puis même dire que c'est un avertissement, qui m'est venu de plus d'un endroit, de la part de personnes considerables, & capables de juger des querelles, que quelques Auteurs m'ont faites, sans que je me les fusse attirées. Il est juste que je fasse voir, par ma conduite, que je suis pour le moins aussi capable de garder le silence, que de faire des livres,

vres, pour me défendre.

J'ai divisé ce Volume, en cinq Chapitres, ou Traitez, si l'on aime mieux les nommer ainsi, & divisé encôre ces Traitez en divers Articles; parce que j'ai reconnu qu'on le trouvoit mieux de la sorte. Ce n'est pas que j'aie entrepris de faire rien de complet, sur les matiéres dont je parle, comme on le fait dans des Traitez exprès; mais c'est que ces divisions contribuent beaucoup à être mieux entendu. Quoi qu'il n'y ait ici que cinq Traitez, on ne laissera pas d'y trouver beaucoup de diversité, comme on le reconnoîtra par la lecture. On a crû pouvoir prendre plus de liberté dans des pensées de cette sorte, que dans un ouvrage plus méthodique; & peutêtre même qu'elle étoit nécessaire, pour le faire lire avec plus de plaisir; si

tant eſt néanmoins que l'on y en trouve, de quoi je me rapporte aux Lecteurs. Je n'ai eu deſſein au reſte que d'être utile, & non de nuire à qui que ce ſoit. Si quelcun prend autrement ce que je dis, il expliquera mes paroles contre mon intention, & contre ma penſée.

PAR.



PARRHASIANA
OU
PENSÉES DIVERSES

I. *Réflexions sur les Disputes des Gens de Lettres & particulierement des Théologiens.*

I. L'Histoire & l'Experience nous apprennent que non seulement dans les affaires de la vie, mais encore dans les Sciences les plus spéculatives, il y a toûjours eu une grande diversité de sentimens entre les hommes, & qu'on n'y a jamais pû trouver de remede. La Verité, toute aimable & toute éclattante qu'elle est, n'a jamais pû dissiper entierement les ténebres de l'Erreur, quelques soins qu'elle y ait apportez; & tous *Diversité des sentimens inévitable.*

les artifices du Menſonge, ſoûtenus quelquefois de la derniére violence, n'ont pû éteindre, par tout, ou pour toûjours, la lumiére de la Verité. Des Opinions également douteuſes, ou même fauſſes, ſe ſont fait la guerre, pendant pluſieurs ſiecles; ſans qu'un Parti ait pû réduire l'autre à avoir les mêmes ſentimens. Les hommes ceſſeront auſſi tôt de penſer, que de juger diverſement des mêmes ſujets; & pour les accorder parfaitement en tout, il faudroit les mettre hors d'état de juger de rien, c'eſt à dire, les priver de la Raiſon, & les rabaiſſer au rang des Bêtes, ou des Plantes. On peut à la verité empêcher quelquefois par la violence, pendant qu'elle dure, qu'on ne témoigne cette diverſité de ſentimens; mais cette violence eſt infiniment plus nuiſible à la Societé, que toutes les diſputes du monde. On peut encore, en tenant les hommes dans une extrême ignorance, comme on le fait parmi pluſieurs peuples barbares, les empêcher de diſputer de queſtions ſubtiles, qui ne leur tombent point alors dans l'eſprit; mais on ne peut pas ſe garentir des ſuites néceſſaires de cette grande ignorance, qui eſt toûjours accompagnée de mille deſordres & des crimes même les plus hor-

horribles, qu'elle fait commettre sans scrupule; comme on le voit dans les Histoires des Turcs, & des autres peuples de l'Asie.

Si l'on veut donc jouïr des douceurs, que l'on trouve dans une Societé, composée de personnes éclairées, ou qui ne soient pas indifferentes sur le Chapitre de la Verité & de l'Erreur; il faut se résoudre à supporter les inconveniens, qui naissent de l'envie ou de l'opinion de savoir, c'est à dire, les divisions & les disputes. „ Il y a mille sortes d'hommes, & „ des usages bien differens d'une même „ chose. Chacun a sa volonté, & tout „ le monde ne fait pas les mêmes sou„ haits:

* *Mille hominum species, & rerum discolor usus,*
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

* Perse Sat. V. 52.

Si l'on demande d'où peut venir cette étrange varieté d'opinions, puisque les hommes participent tous à la même Raison; on répondra qu'elle peut venir ou de la diversité d'éducation, ou de la differente disposition du cerveau & du temperament, ou des passions & des interets

qui ne ſont pas les mêmes, ou de l'ignorance de ceux qui ſont dans l'erreur, ou peutêtre enfin de quelque diverſité qu'il y a dans les Eſprits, & qui ne nous eſt connue que par ſes ſuites. On peut conſulter là deſſus, comme ſur pluſieurs autres Queſtions très-improtantes, un excellent Livre intitulé *Eſſai Philoſophique, concernant l'Entendement Humain*, * qui vient de paroître depuis peu en François. Mais quoi qu'il en ſoit de l'origine des erreurs des hommes, il eſt certain qu'il faut s'attendre à en voir toûjours quantité d'incurables.

* *A Amſterdam chez H. Schelte* 1700.

Qu'il doit être permis d'attaquer & de défendre.

II. Cela étant ainſi, l'Equité naturelle demande qu'il ſoit permis à ceux qui ſe trouvent de differens ſentimens de ſoûtenir ce qu'ils croient veritable, & d'attaquer ce qu'ils regardent comme faux. Si je croi qu'il eſt juſte que l'on m'écoute, quand je dis ma penſée, ou que je réfute celle d'un autre; parceque j'agis de bonne foi, & que je croi avoir la Verité de mon côté; je ne puis pas refuſer la même liberté à un autre, ſans commettre une très-grande injuſtice. On ne peut impoſer ſilence, par pure autorité, à aucuns diſcours, qu'à ceux qui vont à renverſer la Société Civile, non par des conſéquences éloignées, ou

que

que l'on ne reconnoît point, mais directement & par eux mêmes. La raison de cela est, que de quelque côté que puisse être la Verité, à l'égard des Disputes, touchant les questions spéculatives; il faut cependant que la Societé Civile subsiste; sans laquelle, non seulement on n'auroit plus les moyens de rechercher la Verité, mais même la vie deviendroit insupportable à tout le monde. Le mal que l'on ressent à l'instant des Discours, qui la renversent, n'est pas une chose douteuse, ni qui souffre que l'on délibere là dessus. Néanmoins on doit prendre garde de ne pas juger qu'une Opinion renverse, par elle même, la Societé, seulement à cause que la plûpart de ceux qui la composent en peuvent être choquez, parce qu'ils se trouvent prévenus de pensées contraires. Autrement il faudroit regarder comme perturbateurs du repos public tous ceux, qui apprennent aux autres quelque nouveauté, qui n'est pas d'abord bien reçuë; c'est à dire, qu'il faudroit condamner tous ceux qui ont tâché d'augmenter les lumieres de leurs temps, ou traiter de brouillons tous les plus grands hommes des siecles passez & de celui-ci. Il faudroit même enveloper, dans cette con-

damnation, Jesus-Christ & ses Apôtres; dont la doctrine, toute utile qu'elle est au genre humain, y a excité de très-grandes disputes. On auroit toûjours été obligé de regarder l'état présent des Sciences, comme le plus avantageux à la Societé, & auquel on ne pouvoit rien changer, sans hazarder la tranquillité publique. Ainsi les sentimens de la multitude seroient devenus la regle du bien & du mal; ce qui seroit la chose du monde la plus dangereuse, & qui effaceroit tout à fait les idées du Juste & de l'Injuste, de la Vertu & du Vice. Car enfin ce qui plairoit au plus grand nombre passeroit pour bon & pour avantageux à la Societé, sans aucune autre raison, que celle-là; & comme toutes les Nations sont bien éloignées d'être dans les mêmes pensées, chacune d'elles auroit sa Politique & sa créance à part; qui quoi que toutes differentes, & même contraires, seroient également inviolables, dans les lieux où elles se trouveroient établies. On seroit obligé d'avouër que ce qui seroit bon, dans un Etat, seroit mauvais dans un autre.

Si l'on y prend bien garde, ceux là sont les veritables perturbateurs de la Societé, qui, en quelque nombre qu'ils puis-

puissent être, prennent occasion de quelques sentimens éloignez des leurs, pour en opprimer les membres, & souvent même les membres les plus utiles & les plus zelez pour son bien, Ces derniers donnent à la verité aux autres occasion de brouiller; mais ce n'est qu'une occasion innocente, qui n'est pas la veritable cause des brouilleries. Il la faut chercher dans l'orgueuil & dans la malice de ceux, qui ne veulent rien apprendre, & qui veulent être maîtres des sentimens des autres. Ainsi les Juifs & les Payens étoient de veritables perturbateurs du repos public, & non Jesus-Christ & ses Disciples; quoi que ceux-ci fussent le petit nombre, & qu'ils travaillassent à introduire des sentimens nouveaux; ce qui donnoit occasion à leurs ennemis de troubler la tranquillité des lieux, où ils demeuroient.

Pour traiter donc une Opinion de nuisible à la Societé, il ne suffit pas qu'elle déplaise à la multitude, il faut qu'elle soit contraire aux Loix généralement reçuës de tout le Genre humain, ou du moins des nations les plus polies, de sorte que les mauvaises suites en soient palpables. Si l'on disoit, par exemple, que la Fornication est une chose honête,

ou que le Larcin n'eſt pas mauvais, & que l'on fait mal de les punir; ces diſcours ne devroient pas être ſoufferts, parce que ces opinions ne pourroient être établies, ſans ruiner entierement la Societé, dans laquelle on les auroit reçuës. Si l'on diſoit encore que l'on ne doit pas obeïr aux Magiſtrats, ou aux Princes établis ſelon les Loix, & qui ne feroient que ce qui y eſt conforme; ce ſentiment ne ſeroit pas tolerable, parce que l'obeïſſance aux Loix civiles, & à ceux qui en ſont les Executeurs & les Miniſtres, eſt abſolument néceſſaire pour la conſervation de quelque Société que ce ſoit.

Mais pour les autres choſes, qui n'ont point de rapport, ou qui n'ont qu'un rapport éloigné avec les fondemens de la tranquillité publique, en ſorte que quoi que l'on ſoûtienne, ces fondemens demeurent inébranlables; il doit être permis à ceux, qui croient pouvoir le faire, de réfuter ce qu'ils jugent être faux, & d'établir ce qu'ils regardent comme veritable. On ne peut diminuer la liberté naturelle des hommes, à cet égard, ſans s'expoſer à de très-grands reproches, & auxquels il n'y a rien à repliquer. Le droit du plus fort n'a point ici de lieu, à moins qu'on ne faſſe, comme je l'ai

dit,

dit, de la force le caractere de la Justice, ce qui est la derniere absurdité.

Il me semble que j'entends ici certains Politiques, qui ne se soucient de la Verité & de la Justice, qu'autant qu'elles servent à leurs fins, se récrier que quoi que l'on puisse dire de l'amour que l'on doit avoir pour elles en géneral, il est néanmoins certain que les Disputes troublent l'Etat, comme l'experience le fait voir. Pour ne pas redire ce que j'ai déja dit, je soûtiens qu'il n'y a guere de plus mauvaise constitution dans un Etat, que lors qu'il ne peut souffrir aucun changement d'opinion, même dans des choses spéculatives, sans se brouiller; parce qu'il n'est pas possible que les hommes ne changent souvent. Ceux qui souhaitent donc la conservation de leur patrie, doivent travailler par avance à mettre les choses sur un autre pied, & à accoûtumer leurs Concitoyens à souffrir qu'on les contredise, sans avoir recours à la violence, pour opprimer le parti opposé. Il est beaucoup plus facile de les porter à cette moderation, que l'on ne pense; car le peuple ne s'émeut ordinairement que par l'instigation de ceux qui le conduisent, ou qui l'instruisent de ses devoirs; & il dépend souvent de ces

gens-là de lui inſpirer des ſentimens doux, ou violens. Si l'on faiſoit par tout, pour introduire la moderation, la centiéme partie de ce qu'on fait ordinairement pour augmenter l'autorité des Dignitez ou des Charges que l'on poſſede ; il n'y auroit guere de lieux, où les diſputes, ſur des dogmes ſpéculatifs, puſſent troubler le repos public. Mais on hazarde ſouvent tout, pour augmenter ſon pouvoir, & l'on ne veut pas courir la moindre riſque pour rétablir entre les hommes l'Equité, qu'ils auroient naturellement les uns pour les autres, ſi on ne les en détournoit pas.

Que les diſputes ſont utiles. Si l'on conſideré, avec quelque attention, ces Diſputes, on trouvera qu'elles ne font d'elles mêmes aucun mal, mais qu'au contraire elles ſervent beaucoup. Par exemple, quel mal faiſoient à la Grece, & à l'Empire Romain les Diſputes des Philoſophes diviſez en tant d'opinions differentes ? Empêchoient-elles que l'on n'obſervât les loix du Droit Naturel, ou celles du Droit Civil ? Les villes de la Grece s'en ſont-elles mal trouvées, & l'Empire Romain, qui les ſoumit, s'eſt-il plaint que les Philoſophes empêchaſſent les particuliers de bien vivre les uns envers les autres, ou les portaſſent à l'Anar-

l'Anarchie ? Je ne me ſouviens pas d'avoir rien lû de ſemblable, & je ne croi pas qu'on le pût dire avec quelque raiſon. Au contraire par le moien de ces Diſputes, les Grecs & les Romains découvrirent mille veritez importantes, & les établirent ſur des fondemens, deſquels les plus habiles gens ſe ſervent encore aujourdhui. On peut même dire, qu'après la bénediction du Ciel, qui eſt la cauſe premiere de l'admirable révolution, qui arriva dans l'Empire Romain, lors que la Religion Chrétienne y devint la dominante; les diſputes des Philoſophes, & la liberté, qu'ils prenoient d'examiner tout ne contribuerent pas peu à diſpoſer les hommes à embraſſer l'Evangile. A force de raiſonner & de ſe réfuter même les uns les autres, ils reconnurent la plûpart des défauts du Paganiſme, & découvrirent des Veritez, dont les Chrétiens ſe ſervirent en ſuite très-avantageuſement contre eux. C'eſt ce que l'on peut voir, dans les plus anciens Apologiſtes de la Religion Chrétienne, & particulierement dans *Clement* Alexandrin, & dans *Euſebe*; qui ont ramaſſé une infinité de paſſages des Philoſophes Grecs, par leſquels ils ruinent le Paganiſme, & établiſſent les dogmes de l'Evan-

l'Evangile, d'une maniére à laquelle les Paiens n'avoient rien à repliquer de raisonnable. *Lactance* a aussi montré, parmi les Latins, par quantité de passages remarquables des plus habiles d'entre les Romains, comme de *Ciceron* & de *Seneque*, que la Religion Payenne étoit ridicule, & qu'il n'y a rien de plus conforme au bon sens, que le Christianisme.

Quand ce dernier commença à gagner quelque nombre de personnes, dans l'Empire Romain; c'est à dire, peu de temps après la mort des Apôtres; il s'éleva quantité de gens, qui se trouverent dans des sentimens fort éloignez les uns des autres, & qui exciterent de très-grandes disputes dans le Christianisme. Il y eut encore davantage de divisions, dans les siecles suivans; comme ceux, qui ont quelque teinture de l'Histoire Ecclesiastique, le savent assez. Ces disputes auroient beaucoup pû servir à réduire la Théologie Chrétienne, dont il n'y avoit plus alors de Maître inspiré du Ciel, aux idées de ses premiers fondateurs, & à les mettre dans leur veritable jour; si ceux qui avoient le plus d'autorité, & le plus grand nombre de sectateurs n'avoient emploié que des raisons,

con-

contre leurs Adversaires ; car on auroit enfin reconnu le fonds des choses, & découvert la veritable maniére d'entendre les Ecrits des Apôtres, & des Prophetes. Mais après avoir emploié quelques raisons, bonnes ou mauvaises, le Parti qui se trouvoit le plus foible étoit accablé d'excommunications, pendant qu'il résistoit, & de pénitences mêmes souvent honteuses, s'il vouloit rentrer dans le plus fort. Quand les Empereurs furent Chrétiens, les Excommunications furent suivies de confiscations, d'emprisonnemens & d'exils. Des traitemens si durs n'éteignirent pas les disputes, mais ils empêcherent que l'on n'y apportât la liberté nécessaire pour découvrir, ou pour expliquer la Verité. Ce qui se trouvoit autorisé par le plus grand nombre des Evêques, ou par le pouvoir des Empereurs, avoit le dessus ; & l'on faisoit d'étranges cabales, pour gagner les uns & les autres. Après quoi, il ne s'agissoit plus que de chercher des moiens de défendre les dogmes, qui avoient prévalu, & que l'on n'avoit plus la liberté d'examiner, sans s'exposer aux peines que l'on faisoit souffrir à ceux que l'on nommoit *Hérétiques* ; c'est à dire, à ceux qui ne se soumettoient pas à l'autorité

du

du grand nombre. Il falloit avoir beaucoup de fermeté & de constance, ou, si l'on veut, d'opiniatreté & d'entêtement, pour abandonner le gros Parti. Ceux qui se donneront la peine de lire, avec quelque soin, l'Histoire des disputes, concernant le culte des *Images*, y trouveront des exemples remarquables de ce que je viens de dire. L'Histoire même de *Louïs Maimbourg*, quoi que peu fidele & peu exacte, peut suffire pour cela, si on la lit avec quelque discernement. Mais les Protestans y peuvent joindre * celle de Mr. *Spanheim*, où il a relevé les fautes du Jesuite, & établi la verité des faits dont il est question.

* *Imprimée in 8. à Leide en* 1686.

On ne peut regarder ces sortes de disputes, où il ne s'agit pas tant du Vrai & du Faux, que de la réputation, de l'autorité, & des avantages mondains du Parti victorieux, & au contraire de la honte & de la ruine du vaincu; que comme une espece de guerre civile, plus propre à cacher ou à opprimer la Verité, qu'à la découvrir, & à lui donner de l'éclat. L'évenement, dans des querelles qui ne se terminent que par le nombre des suffrages, ou par une autorité qui n'est nullement infaillible, est aussi peu propre à nous découvrir qui a raison;

son ; que le bon ou le mauvais succès d'une guerre civile l'est à nous montrer de quel côté étoit la justice. Comme personne ne peut conclurre que Pompée avoit tort, parce qu'il fut vaincu ; on ne peut pas dire non plus que le Parti, par exemple, qui fut le plus foible au second Concile de Nicée, & qui rejettoit le culte des images, soûtenoit une fausse doctrine. Les décisions des Assemblées Ecclesiastiques, considerées en elles mêmes, & destituées de raisons, ne sont pas plus infaillibles, en matiére de Doctrine ; que le sont celles des armées victorieuses, en matiére de Justice. Ainsi comme il seroit ridicule de faire battre des armées, pour savoir ce qui est juste ou injuste : ce seroit se conduire, avec beaucoup d'imprudence, que de chercher la Verité, en faisant disputer deux Partis, pour se remettre à la décision de celui qui n'auroit que l'autorité & la multitude de son côté.

Feignons qu'un peuple voulant savoir qui auroit raison des Stoïciens, ou des Epicuriens, les fit assembler pour se remettre à la décision des suffrages. Ajoûtons à cela que les principaux de l'Etat favorisassent l'un ou l'autre parti. Il ne seroit pas difficile de savoir qui auroit le

le dessus. Si les Epicuriens étoient en plus grand nombre, & si l'Etat les favorisoit, qui doute qu'ils ne l'emportassent ? Il faut dire la même chose des Stoïciens. Si l'on joint encore à tout cela, que le Parti le plus fort chassera, s'il veut, ceux qui auront soûtenu l'autre, qu'il leur ôtera leurs êmplois, qu'il confisquera leurs biens, & qu'il sera en son pouvoir d'attacher une espece d'infamie au Parti vaincu ; bien tôt cet infortuné Parti se trouvera réduit à rien, & l'opinion du vainqueur recevra seule les honneurs qu'on ne doit qu'à la Verité.

On m'objectera peutêtre, que dans tout le discours, que je viens de faire, je semble supposer que ceux, à qui j'entreprends de persuader que les disputes sont utiles, sont dans l'Erreur ou dans le Doute; au lieu qu'ils supposent que la Verité est établie parmi eux, & qu'il ne s'agit que de la conserver, en ne permettant pas que l'on attaque les sentimens reçus. Je répons à cela premierement, que chaque Parti m'accordera au moins, qu'il seroit à souhaiter que les autres, qu'il croit être dans l'Erreur, fussent convaincus de la solidité de mes raisons. Secondement, que s'il veut que

ceux qui ſe trompent, quoi qu'ils ne le croient pas eux mêmes, aient aſſez de douceur pour s'entendre contredire, ſans ſe fâcher : il n'eſt pas moins juſte que ceux qui poſſèdent effectivement la Verité témoignent de la moderation, envers ceux qui ſe trompent ; car ſi l'on veut être traité avec douceur par les autres, il faut les traiter de même. Il ne faut pas dire que la Verité a droit de maltraiter l'Erreur, ſans que cela ſoit reciproque, puis que c'eſt porter toutes les Societez à la violence ; parce que chacune d'entre elles eſt perſuadée qu'elle a la Verité de ſon côté, de ſorte que pendant qu'elle ſera dans cette perſuaſion, on ne pourra pas trouver mauvais qu'elle ſoûtienne ſes opinions par la force. Je répons en troiſiéme lieu, que ſi l'on eſt perſuadé, par de bonnes raiſons, qu'on a la Verité de ſon côté, on ne peut rien craindre pour elle, pourvu qu'il ſoit toûjours permis de la défendre & qu'on ne lui oppoſe que des raiſonnemens. On ne la peut veritablement conſerver dans l'eſprit des hommes, que par les mêmes moiens, par leſquels elle y eſt entrée, c'eſt à dire, par la lumiére, & par le raiſonnement. Si elle n'eſt pas ſi commune, parmi les hommes, qu'elle

le devroit être, ce n'eſt pas qu'il ſoit difficile de détruire l'Erreur, par des raiſons; mais c'eſt qu'on leur oppoſe la violence. Suppoſé que ces deux Adverſaires n'emploiaſſent que le ſeul raiſonnement, la Verité auroit bien tôt le deſſus. J'avouë que je ne puis m'empêcher de ſoupçonner de peu de ſincerité ceux qui diſent qu'ils ſont perſuadez, par de bonnes raiſons, que la Verité eſt dans leur Parti, & qui croient néanmoins qu'elle a beſoin de toutes les recompenſes & de toutes les peines des Loix Civiles; pour ſe ſoûtenir contre l'Erreur deſtituée de raiſons ſolides, & qui n'emploie ni recompenſe, ni peine pour gagner perſonne. Il faut avoir, quoi qu'on diſe, bien mauvaiſe opinion de ce qu'on veut nommer la Verité, pour la croire toûjours prête à ſuccomber, ſi on ne la ſoûtient par la force.

Ce qu'il faut obſerver dans les diſputes, à l'égard de ceux qui attaquent.

III. Il paroit par là que les diſputes ſervent à découvrir ce qui eſt veritable, & que l'autorité & la violence ne ſont propres qu'à opprimer ceux qui ſe trouvent les plus foibles, ſoit qu'ils aient tort, ou non. Mais on demandera s'il eſt beau, & s'il eſt utile pour la Societé de voir les Gens de Lettres, & ſur tout les Théologiens, perpetuellement

aux prises, se dire tout ce que la passion leur suggere, ou au moins se tourner en ridicule les uns les autres. Si cela est nuisible & honteux, comme on ne peut guere en douter; on demandera encore, ce qu'il faudroit observer dans les contestations, pour les rendre utiles & honêtes. Je répons qu'il y a deux choses principalement, à quoi il faut prendre garde, & que si l'on observe avec soin, les disputes deviendront aussi avantageuses, & aussi honêtes, qu'elles sont ordinairement nuisibles & indignes de ceux qui cherchent la Verité.

La premiere est, qu'il faut distinguer les opinions des personnes; & comme il ne s'agit pas des dernieres, mais seulement des sentimens; on doit éviter avec soin, en les attaquant, de mêler rien de personnel. La haine, ou le mépris, que l'on peut exciter contre les personnes, n'ont aucun rapport avec les dogmes; qui peuvent être également vrais ou faux, quelques sentimens que l'on ait pour ceux qui en font profession. Ceux qui soûtenoient la Verité ont été aussi souvent méprisez, ou haïs, que ceux qui défendoient le Mensonge; & ces derniers ne se sont pas moins souvent attiré le respect & l'a-

 mour

mour des peuples, que ceux qui avoient la Verité de leur côté. Il eſt donc ridicule de parler de la perſonne, lors qu'il s'agit des ſentimens. „ On ne „ peut pas à la verité ſe diſpenſer de dire „ ce que l'on deſapprouve, dans les „ ſentimens dont on eſt éloigné. C'eſt „ pourquoi on ne peut pas blâmer les „ critiques reciproques de ceux qui ſont „ dans des penſées contraires; mais les „ injures, les paroles choquantes, les „ emportemens, les querelles, & les „ combats opiniâtres dans la diſpute me „ paroiſſent indignes de la Philoſophie. „ Si l'on ne peut pas diſputer, ſans ſe „ critiquer les uns les autres; on ne peut „ pas bien diſputer, lors que la colere, „ ou l'opiniâtreté s'en mêlent. Ce ſont „ les ſentimens de * *Ciceron*, dont on aimera peutêtre mieux lire les paroles Latines: *Fieri nullo pacto poteſt ut non dicas quid non probes ejus à quo diſſentias, — Quamobrem diſſentientium inter ſe reprehenſiones non ſunt vituperandæ; maledicta, contumeliæ, tum iracundiæ, contentiones, concertationéſque in diſputando pertinaces, indigna mihi Philoſophia videri ſolent. — Neque diſputari ſine reprehenſione, nec cum iracundia aut pertinacia rectè diſputari poteſt.*

* *Lib. I. de Fin. numm. 27. & 28*

C'eſt

C'eſt néanmoins ce que l'on fait tous les jours. Au lieu de réfuter les raiſons, on ramaſſe contre les perſonnes tout ce que l'on peut trouver de propre pour leur attirer la haine, ou le mépris de ceux qui ne pénetrent pas le fonds des choſes, & qui n'en jugent que par le dehors. S'il s'agit, par exemple, de réfuter *Epicure*, qui parmi bien des fauſſetez avoit dit mille choſes très-veritables & très-utiles; on ſe jette ſur ſa vie, dans laquelle on tâche de trouver à reprendre le plus que l'on peut, pour rendre ſuſpects ſes ſentimens les plus veritables. C'eſt ainſi que faiſoient les anciens Stoïciens, contre leſquels le fameux *Gaſſendi* a ſi bien défendu ce Philoſophe. Il en faut néanmoins excepter *Seneque*, qui ne fait pas difficulté de ſe ſervir des préceptes & des regles d'*Epicure*, lors qu'il les juge conformes à la Verité. Il finit * diverſes de ſes Lettres, par des ſentences de ce Philoſophe, dont les Stoïciens étoient ennemis jurez; & il ne ſe peut rien de plus juſte que ce qu'il répond, à ceux qui lui objectoient „ qu'*Epicure* avoit dit „ ce qu'il donnoit pour d'admirables „ avis, & qu'il ne devoit rien avoir de „ commun avec un Philoſophe d'une au-

* *Lib.* I.

 „ tre

* Ep. 12. „ tre Secte * *Epicurus dixit, quid tibi cum alieno?* „ Tout ce qui eſt vrai, diſoit- „ il, eſt à moi, je continuerai de vous „ produire Epicure, afin que ces gens, „ qui ſuivent aveuglément leurs maî- „ tres, & qui n'ont point d'égard à ce que „ l'on dit, mais ſeulement à celui qui „ parle, ſâchent que tout ce qu'il y a „ de meilleur eſt commun. *Perſeverabo Epicurum tibi ingerere, ut iſti qui in verba jurant, nec quid dicatur æſtimant, ſed à quo, ſciant quæ optima ſunt eſſe communia.* Bien des gens auroient beſoin aujourdhui d'une ſemblable leçon; puiſque ſouvent ce qu'ils objectent de plus fort aux ſentimens qui leur déplaiſent, c'eſt qu'ils viennent de perſonnes qui ne ſuivent pas le plus gros Parti, ou que des gens, diffamez par le titre odieux d'*Heretiques*, ont dit quelque choſe de ſemblable. Les Janſeniſtes accuſent les Jeſuites de *Pelagianiſme*, ou de *Demi-pelagianiſme*, pour le moins; & les Jeſuites les traitent eux mêmes de *Calviniſtes* ou de *Lutheriens*; injures qui ſont également dangereuſes dans l'Egliſe Romaine, mais qui dans le fonds ne peuvent ſervir à décider aucune queſtion. Tout ce que *Pelage* & ſes ſectateurs ont dit n'eſt pas néceſſairement faux

&

& tout ce que leurs Adversaires ont écrit n'est pas toûjours veritable, témoin leurs rétractations. Il en est de même de *Luther* & de *Calvin*, & de ceux qui ont disputé contre eux; aussi bien que de tous les autres hommes, qui ont écrit les uns contre les autres.

Les Protestans ne doivent pas imiter ces reproches, sur tout faisant profession de ne rien recevoir, & de ne rien rejetter qu'après un mûr examen; comme de n'avoir aucun égard à la qualité, ni au nombre des personnes. Cependant la coûtume s'établit, parmi plusieurs d'entre eux, de se traiter reciproquement de *Sociniens*; dès qu'ils croient remarquer quelque chose dans leurs Adversaires, qui approche de quelque sentiment de *Socin*; comme s'il ne falloit que contredire cet Auteur, pour trouver à coup sûr la Verité, & si avoir quelque chose de commun avec lui suffisoit pour être indigne d'être écouté. Il faut répondre à ces gens-là, ce que *Seneque* a répondu, dans une * autre Lettre, à une semblable objection, en changeant seulement les personnes: „Il „se pourra faire que vous me demanderez, pourquoi je rapporte tant de „belles paroles de *Socin*, & non de nos

* Ep. 8.

 „Théolo-

„ Théologiens. Mais pourquoi les pre-
„ nez-vous pour des penſées de *Socin*,
„ & non pour des paroles qui appar-
„ tiennent à tout le monde ? Combien
„ les *Héterodoxes* ont-ils dit de choſes,
„ que les Théologiens *Orthodoxes* ont
„ dites, ou qu'ils devoient dire ? *Poteſt fieri ut me interroges, quare ab* Epicuro *tam multa bene dicta referam, potius quàm noſtrorum. Quid eſt tamen quare tu iſtas* Epicuri *voces putes eſſe non publicas? Quàm multa Poëta dicunt, quæ à Philoſophis aut dicta ſunt, aut dicenda?*

Sans ſe mettre en peine de qui viennent certaines penſées, ſi on les juge fauſſes, il les faut réfuter en elles mêmes ; premierement en montrant directement que les fondemens, ſur leſquels elles ſont bâties, ne ſont pas ſolides, ou que les raiſons, ſur leſquelles on les appuie, ſont fauſſes ; & en ſecond lieu en prouvant les ſentimens contraires, par des principes inconteſtables. C'eſt là la ſeconde choſe, qu'il faut obſerver dans les Diſputes. Je n'ajoûte pas qu'il faut agir en ceci de bonne foi, & n'attribuer à ſon Adverſaire aucun ſentiment, que ceux qu'il ſoûtient veritablement. C'eſt un principe dont tout le monde convient, & que ceux là même, qui

qui le violent, prétendent obſerver, tant il eſt conforme à la juſtice!

Cette maniére de réfuter l'Erreur & d'établir la Verité, eſt la ſeule qui éclaire l'eſprit, qui en arrache les Erreurs pour jamais, & qui au contraire y fait entrer ce qui eſt vrai, en ſorte que rien n'eſt capable de l'en faire ſortir. C'eſt la ſeule voie, qui ſoit digne de ceux, qui ſouhaitent que l'on croie que c'eſt l'amour de la Verité qui les porte à écrire, contre ceux dont ils deſapprouvent les ſentimens. Tout le reſte n'eſt propre qu'à deshonorer la Verité, & qu'à donner de l'apparence à ce qui lui eſt contraire. Car enfin l'on ſe perſuade, pour peu que l'on ſâche raiſonner, que ceux qui emploient volontiers cette ſorte d'armes ne ſont pas trop aſſûrez de ce qu'ils diſent, & qu'ils ne ſe ſervent de termes outrageans, que parce qu'il y a plus de paſſion dans leur fait, que de perſuaſion claire & ſolide.

Cela eſt ſi veritable, que l'on remarque clairement dans les controverſes, que les Chrétiens ont les uns avec les autres, que ceux qui croient le plus pouvoir ſe défendre par de bonnes raiſons, & réfuter leurs Adverſaires de même, n'emploient jamais, ou au moins

beaucoup plus rarement que les autres, des considerations personnelles dans leurs Disputes. On remarque dans leurs Ecrits une certaine confiance, que l'on ne voit point dans ceux des Partis opposez ; & par laquelle ils témoignent être persuadez, que, si l'on écoutoit leurs raisons ils auroient infailliblement le dessus ; pourvû qu'il ne s'y mêlât aucune consideration étrangere, & que l'on permît à la Verité de produire tout l'effet, qu'elle peut avoir, lors que rien de violent n'arrête sa force. Ces gens-là se persuadent même, que lors que l'on a une fois compris leurs raisons, on ne les sauroit jamais mépriser ; quoi que des interêts mondains obligent souvent ceux qui en sont frappez de dissimuler ce qu'ils en pensent, ou même de dire le contraire. Ils n'ont nullement peur que ceux, qui les ont une fois goûtées, ne soient gagnez par les raisonnemens de leurs Adversaires. Ils ne craignent point leur commerce, ni leurs sophismes ; pourvû qu'il ne s'y mêle rien d'autre. Cette genereuse confiance fait voir, par quels principes ils sont persuadez ; & au contraire ceux des Partis, qui sont dans le fonds plus foibles en raison, & qui sont plûtôt animez par un esprit de faction,

ou

ou entêtez des préjugez de leur enfance, que convaincus par lumiére, paroissent avoir peur que leurs raisons ne fassent pas assez d'effet; s'ils n'y mêlent mille *personalitez*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qui leur donnent, comme ils le croient, une force qu'elles n'auroient pas toutes seules. Ils tremblent que le commerce de ceux, qui sont dans des sentimens opposez, ne leur enleve leurs admirateurs. Ils croient qu'il est fort facile d'abandonner leur opinion, pour passer à une autre; parce que, quelque mine qu'ils fassent, ils sont dans le fonds convaincus qu'elle ne tient dans les esprits, que par de très-foibles racines, & qu'il est facile d'arracher en raisonnant.

Ceux qui se sentent forts en raisons consentent qu'on dépouille les questions controversées de tout ce qui n'a aucun rapport essentiel au Vrai & au Faux; qu'on les examine froidement, comme si l'on n'y avoit aucun interêt; qu'on raisonne à la rigueur, & que l'on pousse le raisonnement si loin que l'on voudra, pourvû que l'on garde toûjours les regles de la bonne Logique. Rien de tout cela ne leur fait peur, & ils esperent même d'y trouver infailliblement leur

comp-

compte; prêts à changer de ſentiment, en cas qu'on leur fît voir qu'ils s'étoient trompez, en faiſant quelque ſuppoſition fauſſe, ou en raiſonnant mal. Mais ceux qui n'ont de confiance que dans la grandeur de leur Parti, ou en d'autres choſes ſemblables, qui d'elles mêmes n'ont point de liaiſon avec la Verité, ne veulent pas permettre que l'on dégage les opinions des circonſtances perſonnelles de ceux qui les défendent, ou qui les attaquent. Ils ne peuvent ſouffrir qu'on parle d'examiner les leurs, comme s'il y avoit à craindre pour la Verité dans un examen, quelque rigoureux qu'il ſoit. Ils ſe déchainent contre la Raiſon, comme s'ils craignoient que les lumiéres que le Ciel nous a données, par la nature même de nôtre Ame, & par l'uſage des regles les plus aſſurées du bon raiſonnement, ne ſoient contraires à la Révelation; ce qui eſt la même choſe, que dire que celui, qui a éclairé d'une maniére extraordinaire les Prophetes, & les Apôtres, peut être oppoſé à celui qui a créé la nature humaine, & qui lui a donné des facultez par leſquelles elle diſcerne le Vrai du Faux, & diſtingue ce qui eſt incertain de ce qui ne l'eſt pas. Ils s'attachent à ce qu'ils font pro-

feſſion de croire comme veritable, avec un air auſſi timide, que ceux qui dans un procès ſoûtiennent un Acte douteux, mais qui paſſant pour vrai leur peut faire gagner leur cauſe. Ils voudroient bien qu'on le reçût, ſans l'examiner, & ils tremblent dès qu'ils voient l'Avocat de leur Partie tomber ſur cette matiére. Il n'y a perſonne, qui ſoit un peu éclairé, qui ne s'apperçoive qu'ils ont peur qu'on ne les convainque de s'être trompez.

Cette diſpoſition d'eſprit produit un effet très-nuiſible à la recherche des veritez que l'on ignore, & à la confirmation de celles que l'on ſait déja. C'eſt que ceux, qui ſont dans cette ſituation, imitent les chicaneurs, & ceux qui ſont convaincus de la foibleſſe de leur cauſe. Soit qu'ils attaquent les ſentimens des autres, ou qu'ils défendent les leurs, ils font naître mille queſtions incidentes, qui n'ont que peu ou point de rapport avec le fonds des choſes, comme pour empêcher qu'on ne s'apperçoive de ce qui eſt principalement en queſtion, & pour en retarder le plus qu'ils peuvent le jugement, qu'ils croient leur pouvoir être deſavantageux.

Quoi que l'on n'ait que trop d'exem-

ples

ples modernes de cette étrange maniére de disputer, & que l'on pourroit facilement produire ; il vaut mieux que le Lecteur les devine, & que ceux qui sont coupables se fassent justice à eux mêmes ; que de les irriter peutêtre inutilement, en les nommant. Je me contenterai donc de faire application de ce que je viens de dire à ceux qui ont eu autrefois des demêlez, avec les premiers Chrétiens. Les Juifs & les Payens n'eurent pas plûtôt ouï les sentimens des Chrétiens, sur la Religion, qu'ils ramassérent avec soin tout ce qu'ils purent trouver de plus propre à rendre les Chrétiens odieux ou méprisables. * On les traita par tout de *Novateurs*, on ne parla que de leur petit nombre ; de la basse extraction de ceux qui prêcherent les premiers le Christianisme, de leur ignorance dans les belles Lettres ; si on les comparoit avec leurs Adversaires, des supplices honteux qu'ils avoient soufferts, de la haine qu'ils s'étoient attirée, & d'autres choses qui regardoient purement leurs personnes. Au contraire on faisoit beaucoup valoir l'antiquité du Judaïsme & du Paganisme, la multitude de ceux qui en faisoient profession, les Puissances & les personnes de qualité qui

* *On trouvera des exemples de tout ceci dans les Apologies des Chrétiens, & sur tout dans celles de* Tertullien, & d'Arnobe.

qui les soûtenoient, le grand savoir des Sacrificateurs Juifs, & des Philosophes Payens, l'état florissant des uns ou des autres, pendant plusieurs siecles, & l'éclat dans lequel ils avoient vécu & dans lequel ils étoient morts, & tout ce qui peut faire estimer une doctrine, par rapport à ceux qui l'ont cruë. Jamais il ne vint dans l'esprit à ces gens là, qu'il en doit être des opinions, comme des mœurs. Comme on ne doit pas haïr les personnes, à cause de leurs vices: on ne doit pas aussi aimer les vices, à cause des liaisons que l'on a avec ceux qui y sont engagez. On ne doit non plus ni embrasser, ni rejetter les opinions, à cause de ceux qui les défendent, ou qui les attaquent; mais à cause des opinions mêmes, selon que l'on a reconnu qu'elles sont ou veritables, ou fausses. * „ Celui qui vit selon Dieu, „ dit S. *Augustin*, doit avoir une hainè „ parfaite pour le mal, mais en sorte „ qu'il ne haïsse pas les hommes, à cau- „ se du vice; ni qu'il n'aime pas les vi- „ ces, à cause des hommes; mais qu'il „ ait de la haine pour le vice & de l'a- „ mour pour les hommes. *Perfectum odium debet malis, qui secundum Deum vivit; ut nec propter vitium oderit hominem,*

* *De civit. Dei Lib XIV.* c. 6.

nem: nec amet vitium, propter hominem. On doit dire de même, que celui qui veut trouver ou défendre la Verité, doit avoir une averſion parfaite pour l'Erreur; en ſorte qu'il n'embraſſe aucune opinion, parce qu'il aime ou qu'il reſpecte ceux qui la ſoûtiennent; & qu'il n'en rejette non plus aucune, parce qu'il voit que ceux qui la défendent ſont haïs, ou mépriſez. La Verité eſt toûjours Verité, de quelque bouche qu'elle ſorte; & l'Erreur n'en eſt pas moins Erreur, pour venir de gens que l'on cherit, ou que l'on honore. Le Vrai & le Faux ſont tout à fait indépendans des perſonnes qui les attaquent, ou qui les défendent.

Les Juifs, ni les Payens ne montrerent jamais, d'une maniere qui pût ſouffrir le moindre examen, que les fondemens du Chriſtianiſme ne ſont pas inébranlables. Jamais ils ne prouverent que leurs ſentimens étoient veritables, par des preuves que l'on pût recevoir en bonne Logique. Ils ne parloient que des traditions de leurs Peres, ou des Loix que les Puiſſances, qu'ils reſpectoient, avoient faites en faveur de leurs opinions, ou contre les Chrétiens; raiſons que toutes les Nations, qui ont été pendant quelques ſiecles dans l'Erreur,

reur, ont pû alleguer, avec autant de fondement qu'eux, à ceux qui ont tâché de les en tirer.

Les Juifs & les Payens ne pouvoient souffrir que l'on examinât à la rigueur leurs pensées. Ils trembloient que le Judaïsme, entant qu'il est opposé à la Religion Chrétienne, & que le Paganisme ne tombassent tout d'un coup, si l'on donnoit aux Chrétiens une pleine liberté de les examiner & de découvrir leurs défauts. Ils croioient déja voir leurs Temples & leurs Autels abandonnez devenir le mépris de cette nouvelle secte; qui alloit remplir tout l'Univers, si l'on ne s'y opposoit, par des voies violentes. Le sentiment interieur de la foiblesse de leur cause, qu'ils ne pouvoient étouffer, quoi qu'ils fissent, les porta à tenter les dernieres extremitez, pour opprimer les Chrétiens, avant qu'ils eussent gagné trop de monde.

Ils crioient les uns & les autres contre la Raison, comme contre un guide infidele, qui ne pouvoit que conduire dans de grands égarements, en matiére de Religion. Quelques Rabbins, * qui ont suivi sans doute les sentimens de leurs Peres, nous disent *qu'en matiére de Théologie, celui qui suit sa Raison & ses pen-*

* *Voiez* Buxtorf *dans son* Florilegium, *au titre de* Ratio humana.

pensées, marche sans bâton & sans soûtien, & qu'il est semblable à un homme qui marcheroit seul la nuit dans un desert, ou dans un lieu ténebreux; qu'il va à sa perte, & qu'il tombe dans des fosses & dans plusieurs dangers: Que dans le culte de Dieu l'opinion, la Raison & la sagesse n'ont aucun lieu, & autres choses semblables. Les Payens avoient leurs Mysteres, * sur lesquels il étoit si peu permis de raisonner, qu'il y alloit de la vie, si l'on en disoit un mot devant ceux qui n'étoient pas initiez. Un fameux Historien Grec, avant que de raconter la fable d'Hercule, * „ dit que dans les fables, que l'on „ raconte, il ne faut pas chercher rigoureusement la verité. Car dans les „ Théatres, dit-il, quoi que nous soyons persuadez qu'il n'y a jamais eu „ de centaures composez de deux natures differentes, ni de Geryon, qui „ ait eu trois corps; néanmoins nous ne „ laissons pas d'approuver ces fables & „ d'y applaudir, en l'honneur de la Divinité. Un Historien Latin * dit aussi „ que l'on avoit crû témoigner plus „ de respect aux Dieux, en croiant leurs „ actions, qu'en voulant savoir si elles „ étoient veritables. *Sanctius ac reverentius visum de actis Deorum credere, quàm*

* *Voiez* J. Meursii *Eleusinia*. Ch. XX.

* Diodore de Sicile *Bibl. Lib.* IV.

* Tacite *dans sa Germanie*, C. 34.

quàm scire. En effet, si les Juifs s'étoient mis à examiner leurs opinions, opposées à celles des Chrétiens, sur la durée & sur l'excellence de leur Loi comparée à celle de Jesus-Christ; il n'auroit pas fallu raisonner long-temps, pour voir que la Loi Mosaïque ne contient, comme * parle S. Paul, que *de foibles & de pauvres élemens*, si on la considere par rapport à l'excellence de l'Evangile. Les Payens auroient encore reconnu beaucoup plus facilement la fausseté de la Religion, dans laquelle ils avoient été élevez. Il ne faut donc pas s'étonner si ceux qui avoient un interêt temporel, dans la conservation de ces Religions, crioient tant contre l'examen & la Raison. Quand on a attaché des avantages mondains à certaines opinions, ou que ces opinions en sont la source; ceux qui jouissent de ces avantages ne peuvent souffrir qu'on les mette en compromis, en disputant des opinions sur lesquelles ils sont fondez. C'est là ce qui rend certaines gens si fort ennemis de l'examen, & non l'amour de la Verité. Les Missionaires éprouvent encore aujourdhui, que rien n'est si contraire à l'établissement, ou à l'avancement de la Religion Chrétienne, parmi les peuples de l'Asie,

* *Gal.* IV. 9.

ſoit Gentils, ſoit Mahometans; que parce que ees malheureuſes nations ne raiſonnent point, en matiére de Religion, & ne ſont point en état de diſtinguer une ſuppoſition chimerique d'un principe aſſuré, ni une conſéquence bien tirée d'une fauſſe. Il en eſt de même des Juifs, qui ne ſe mettent en peine que d'apprendre par cœur les traditions de leurs Rabbins. Pour reconnoître la verité & l'excellence de la Religion Chrétienne, il faut être homme, c'eſt à dire, raiſonnable; ſans quoi, on ne ſauroit revenir d'aucune erreur, en matiére de Religion.

Dès que le Chriſtianiſme a eu le deſſus, les Juifs & les Payens opiniâtres, aulieu d'examiner le fonds de la Religion, tel qu'on le trouve dans les Ecrits des Apôtres, qui en ſont l'unique ſource, ſe ſont mis à incidenter ſur mille choſes, qui n'ont point de liaiſon néceſſaire avec l'eſſentiel du Chriſtianiſme. Les Juifs ont objecté aux Chrétiens leurs diviſions, & les erreurs de quelques uns d'entre eux. Ils ont chicané ſur quelques paſſages du Nouveau Teſtament, où il y a de l'obſcurité; comme ſi le Vieux n'étoit pas plein de ſemblables & de plus grandes difficultez, & comme ſi

leur

leur Nation avoit toûjours été d'accord ſur tous les articles de leur créance. Les Payens en ont uſé à peu près de même, comme on le peut voir par les fragmens qui nous reſtent de *Porphyre*, dans les Oeuvres de S. *Jerôme* & ailleurs ; & par les objections de *Julien* l'Apoſtat, que l'on trouve dans *S. Cyrille* d'Alexandrie. S'ils avoient cherché la Verité, avec la même application, avec laquelle ils ont cherché à faire des difficultez, il leur auroit été facile de voir que ces menuës objections ne ſauroient rendre ni douteux, ni obſcur le fonds de la Religion Chrétienne. Mais ils ont imité ceux qui font naître le plus d'incidens qu'ils peuvent, dans un procès, afin de retarder le jugement du principal.

Il eſt viſible que des gens, qui diſputent de la ſorte, ne diſputent, que pour diſputer, & nullement pour venir à la connoiſſance de la Verité; qui doit être la fin de toutes les controverſes. Cependant il faut avouër, à la honte de nôtre ſiecle, quelque éclairé qu'il ſoit, que c'eſt là la méthode de la plûpart des controverſiſtes d'aujourdhui.

De ceux qui ſe défendent.

IV. Ce que j'ai dit juſqu'ici regarde principalement ceux qui commencent quelque diſpute, ou qui ſont les

aggresseurs. Ceux qui se défendent sont dans une situation un peu differente, & on leur peut passer bien des choses, qu'on ne sauroit pardonner à ceux qui attaquent. Mais il faut voir, un peu plus distinctement, les devoirs ausquels ils sont obligez ; pour rendre fructueuses les disputes, dans lesquelles ils sont contraints d'entrer.

La premiere chose, qu'ils doivent observer, c'est qu'ils ne se doivent jamais fâcher que l'on attaque leurs sentimens ; ou en ruinant les preuves, dont ils se servent pour les établir ; ou en prouvant des opinions, qui leur sont opposées. Puis qu'ils ont crû que la justice demandoit qu'on leur permît de dire leurs sentimens, lors qu'ils l'ont trouvé à propos, soit pour prouver leurs pensées, ou pour résoudre les difficultez qu'on leur peut objecter ; il faut qu'ils souffrent, de bonne grace, que les autres prennent la même liberté. Ce seroit une tyrannie insupportable, si dès que quelcun auroit écrit quelque chose, ou feroit profession de certains sentimens ; il n'étoit permis à personne d'en parler, que pour les louër. On n'a pas donc droit de se plaindre, ou de se fâcher, simplement parce que l'on se voit réfuté. C'est un

avis que *Ciceron* donne, * avec beaucoup de bon sens: „ souffrons, dit-il, qu'on „ nous reprenne & qu'on nous réfute. „ Personne ne s'en chagrine, que ceux „ qui sont comme livrez & consacrez à „ certains sentimens fixes, & liez si étroi- „ tement qu'il faut qu'ils défendent mê- „ me les choses qu'ils n'approuvent pas, „ de peur de paroître inconstans. Mais „ nous, qui ne suivons que ce qui est „ probable, & qui ne pouvons pas aller „ plus loin que ce qui nous paroît vrai- „ semblable, nous pouvons réfuter sans „ opiniâtreté, & être réfutez sans nous „ mettre en colere. *Nos ipsos redargui, refellique patiamur ; quod ii ferunt iniquo animo, qui certis quibusdam destinatisque sententiis quasi addicti & consecrati sunt, eáque necessitate constricti, ut etiam quæ non probare soleant, ea cogantur, constantiæ causâ, defendere. Nos qui sequimur probabilia, nec ultra id quod verisimile occurrit progredi possumus, & refellere sine pertinacia, & refelli sine iracundia parati sumus.* Il est vrai que, dans ces dernieres paroles, *Ciceron* parle des Academiciens, qui croioient qu'il n'est pas possible de découvrir la Verité, avec certitude, & qui réduisoient toutes nos connoissances, ou plûtôt nos opinions à plus, ou moins de

* *Tuscul. Quæst. Lib.* II. c. 5.

vrai-ſemblance ; mais il ſeroit honteux, à ceux qui ſe croient aſſurez de la Verité, de témoigner moins de modération qu'eux ; puis qu'ils ſont perſuadez que la Verité l'emporte toûjours ſur les ſimples apparences, pourvû qu'elle ait le temps & la liberté de paroître.

On ne peut l'attaquer que par ignorance, ou par malice. Si ce n'eſt que par ignorance, il eſt facile de convaincre ceux qui ſont dans l'erreur, non en ſe fâchant, mais en les inſtruiſant mieux. S'il y a de la malice, il faut bien ſe garder de ſe mettre en colere ; parce que c'eſt faire ce que les perſonnes malicieuſes ſouhaitent ; car elles ne cherchent qu'à chagriner ceux qu'elles attaquent, & qu'à leur arracher quelque expreſſion, peu circonſpecte, telles que ſont ordinairement celles que la colere dicte ; pour leur en faire des affaires & pour les rendre odieux dans le monde. Ainſi, l'on doit ſouffrir patiemment les attaques, auſquelles tous ceux qui contrediſent les ſentimens des autres ſont néceſſairement expoſez.

Mais on doit remarquer, en ſecond lieu, que ceux qui ſe trouvent engagez dans une diſpute, qu'ils n'ont pas recherchée, ne ſont pas toûjours en état

de

de choisir la maniére dont il faut qu'ils se défendent. Quoi qu'ils aient proposé leurs pensées, sans y mêler rien de ce qui regarde les personnes de ceux qui sont dans des sentimens opposez, & qu'ils se soient attachez à la recherche de la Verité en géneral; ceux qui entreprennent de les réfuter attaquent souvent bien plus dangereusement leurs personnes que leurs discours. Comment se défendre contre ces gens-là? si l'on ne dit rien des personalitez, il semble quelquefois que l'on est coupable. Si l'on en parle, on pert de vuë le principal sujet de la dispute, qui est l'éclaircissement de la Verité. Ce dernier inconvenient est sans doute grand, sur tout quand les querelles personnelles sont longues; mais il faut souvent s'y exposer, malgré qu'on en ait. Sans cela, on seroit en danger de perdre sa réputation, & en suite les moiens de subsister, & d'être utile à la Societé, dans laquelle on vit. Souvent tout ce que l'on a de douceur & de repos, dans la vie, en dépend; & la vie elle même y est quelquefois attachée. Lors qu'on se rencontre en de semblables conjonctures, il est visible que l'on est obligé de repousser la calomnie, par des considerations person-

nelles, dans lesquelles il ne ſeroit pas beſoin d'entrer autrement. Si le Public ſe plaint alors de cette maniére d'écrire, s'il condamne ceux qui l'emploient; ſes plaintes & ſes condamnations doivent s'adreſſer à ceux qui commencent à en uſer de la ſorte, & non à ceux qui n'y entrent que malgré eux.

Suppoſons qu'un Théologien attaque quelcun, non ſeulement en diſputant contre ſes opinions; mais encore en emploiant tout ce que ceux, qui ſont indignes de ce beau nom, ſavent mettre en œuvre pour rendre odieux ceux qui leur déplaiſent; que peut faire celui qui eſt obligé de repouſſer les traits empoiſonnez d'une ſi dangereuſe calomnie? Il eſt contraint de faire voir que celui, qui l'attaque, eſt un calomniateur, & par conſéquent indigne que l'on ajoûte foi à ſes diſcours; ce qui ne ſe peut faire, ſans bien des perſonalitez. Mais eſt-ce à l'aggreſſeur, ou à celui qui ſe défend, qu'il s'en faut prendre?

En troiſiéme lieu, quoi que l'on ne puiſſe pas aſſez blâmer un aggreſſeur, qui entre dans un combat, par des diſcours où il s'applaudit à lui même, avant que d'avoir vaincu, & où il mépriſe ſon Adverſaire, qu'il prétend terraſſer ou

per-

perdre entierement de reputation, par l'air hautain & méprisant dont il en parle; on ne doit pas trouver étrange que celui, qui répond, dise de lui même ce qu'autrement il n'en devroit pas dire. J'avouë qu'il n'est jamais permis de se louër directement; mais pour repousser un mépris injuste, il est permis de faire voir que l'on n'est point méprisable; non par de vains discours, ou des promesses chimeriques de ce que l'on fera, mais par une énumeration modeste de ce que l'on a déja fait, pour l'utilité publique. Il est permis d'en user ainsi, non pour s'attirer la loüange des autres, mais pour faire voir l'injustice de ceux qui méprisent ce qu'ils devroient estimer.

Plutarque * dans son traité *de la maniére de se louër, sans s'attirer de l'envie*, fait voir même qu'en de certaines occasions, personne n'est surpris que l'on se louë soi même. „ On peut se louër, „ dit-il, sans en être blâmé, lors que „ c'est pour se défendre contre quelque „ calomnie, ou contre quelque accusa- „ tion; comme lors que Periclès disoit: „ *vous vous mettez en colere contre un hom-* „ *me comme moi, qui ne suis inferieur à* „ *qui que ce soit d'entre vous, ni dans la con-* „ *noissance*

* Tom. II. p. 539.

„ *noissance de ce qu'il faut faire, ni dans*
„ *l'art de le faire comprendre aux autres,*
„ *& qui suis plein d'amour pour ma patrie,*
„ *& de mépris pour les richesses.* Non
„ seulement on ne l'accusa point de ven-
„ terie, de vanité, ou d'ambition, en
„ parlant si avantageusement de lui mê-
„ me; mais il fit paroître l'élevation de
„ son esprit & la grandeur de sa vertu;
„ qui en ne s'humiliant point, humilia
„ & surmonta l'envie. On ne sauroit
„ condamner après cela des gens de cette
„ sorte; au contraire on imite avec joie
„ l'élevation de leur esprit, & l'on est
„ extraordinairement touché de leurs
„ loüanges; pourvu qu'elles soient soli-
„ des & veritables, comme l'évenement
„ l'a fait voir. Les Géneraux des The-
„ bains accusez, parce que le temps de
„ leur Géneralat étant expiré ils n'étoient
„ pas revénus à Thebes, mais qu'ils
„ avoient mis ordre aux affaires de Mes-
„ sene; les Béotiens eurent beaucoup de
„ peine à absoudre Pelopidas, qui par-
„ loit avec soumission & qui imploroit
„ leur misericorde; mais ils n'oserent
„ pas même mettre en déliberation l'af-
„ faire d'Epaminondas, qui avoit décrit
„ d'une maniere sublime ce qu'il avoit
„ fait pour l'Etat, & qui avoit dit,
pour

„ pour conclusion, qu'il étoit prêt de „ mourir, si les Thebains avoüoient „ qu'on ne le condamnoit à la mort, „ que pour avoir pillé la Laconie, (*au* „ *delà du temps de sa Magistrature*) pour „ avoir mené une colonie à Messene, „ & avoir rétabli l'Arcadie, malgré les „ Lacedemoniens. Les Thebains se re„ tirerent en riant & pleins d'admiration „ pour lui.

Il ajoûte un peu plus bas un autre exemple de la même chose, qui n'est pas moins remarquable : „ Les Ro„ mains, dit-il, ne purent souffrir que „ Ciceron fît souvent l'éloge de ce qu'il „ avoit fait contre Catilina ; mais Sci„ pion étant accusé devant eux, & aiant „ dit qu'il n'étoit pas séant que ceux„ là jugeassent de Scipion, qui lui „ étoient redevables du pouvoir qu'ils „ avoient de juger de tous les hommes, „ ils monterent avec lui couronnez au „ Capitole, & assisterent au sacrifice „ qu'il y fit. C'est que Ciceron se loüoit „ lui même, par vanité, sans que rien „ l'y obligeât ; & que le danger, où „ étoit Scipion, le délivroit de l'envie.

C'est ainsi que les plus modestes mêmes en ont usé. S. Paul voiant l'honneur de son Apostolat attaqué chez les

Corinthiens, se crut obligé de dire * la vérité de lui même, comme il l'auroit dite d'un autre; c'est à dire, d'en parler très-avantageusement. On ne peut donc pas douter que cela ne soit permis en certaines conjonctures, ou lors que cette conduite est tout à fait nécessaire, pour soûtenir une réputation, qu'on ne recherche pas, pour elle même, mais seulement pour être en état de servir plus utilement la République des Lettres. On doit dire de tout le monde ce que *Plutarque* dit de l'homme d'Etat, dans le Traité que j'ai cité : „ L'homme „ d'Etat, dit-il, ne recherche pas la „ gloire, comme une recompense, ou „ comme une consolation de sa vertu; „ il n'aime pas à cause de cela, qu'elle „ accompagne ses actions; mais parce „ que la confiance que l'on a en lui, „ & la bonne opinion que l'on a de sa „ probité, lui donnent occasion de faire „ un plus grand nombre de bonnes acti„ ons, & d'en faire même de plus bel„ les. Nous pouvons être utiles, avec „ plaisir & avec facilité, à ceux qui ont „ de la confiance en nous & qui nous „ aiment; mais si les soupçons & la ca„ lomnie prévalent contre nous, nous „ ne saurions emploier par force nôtre

„ ver-

* Chapp. XI, & XII.

„ vertu , envers des gens qui fuient
„ nos bienfaits.

En quatriéme lieu, on doit regarder un homme, qui ſe défend, dans une querelle ou litteraire, ou théologique, avec le même œuil que ceux qui repouſſent la guerre que l'on porte dans leur païs. Si l'ennemi n'obſerve pas les loix ordinaires de la guerre, comme s'il manque de parole à ceux qui ſe rendent à lui, s'il fait main baſſe ſur tout ce qu'il rencontre, s'il met en feu tout ce dont il ſe rend maître; l'attaqué eſt contraint de faire la guerre de la même maniére, juſqu'à ce que l'aggreſſeur la faſſe, avec plus d'humanité & de retenue; parce qu'il ne peut arrêter autrement la rage de ſon ennemi. On ne trouve rien à redire dans la conduite de celui qui ſe défend de la ſorte; on en donne tout le tort à celui qui le premier n'a pas vouler faire *bonne guerre*, comme l'on parle, à ceux qu'il eſt allé attaquer. On ſait qu'il y a des gens ſi durs & ſi aveugles, qu'ils ne ſentent pas qu'il font mal; juſqu'à ce que l'on en uſe envers eux, comme ils en uſent envers les autres. Ils commencent ſeulement alors à ſentir, par leur propre experience, l'injuſtice & l'inhumanité de leur premiere conduite,

te. Il faut juger de même de ceux, qui foulant aux pieds toute forte d'équité & d'honêteté, vomissent des livres pleins de fiel & d'emportement, contre leur prochain; sans se mettre le moins du monde en peine du tort qu'ils lui font, & sans se demander jamais s'ils voudroient bien qu'on les traitât de la sorte, s'ils étoient dans la place de ceux qu'ils ont attaquez. On les voit commencer de gaieté de cœur des querelles, qui ne tendent principalement qu'à diffamer, par mille artifices honteux, des gens qu'ils ne connoissent quelquefois pas; comme s'il étoit honête de faire, dans des livres imprimez, ce qu'on ne souffriroit pas dans la conversation de personnes un peu reglées; & qu'on ne pourroit faire, sans infamie, devant le tribunal d'un Juge, qui demanderoit qu'on prouvât tout ce que l'on avance. Dès qu'on répond à ces gens-là, avec un peu de vigueur, pour les faire rentrer en eux mêmes; il leur semble qu'on viole tous les droits humains & divins; sans penser qu'ils n'ont aucun droit de se plaindre d'être traitez, comme ils ont traité les autres. Cependant si on ne le faisoit pas, ils ne s'appercevroient peutêtre jamais de leur injustice, & ils passeroient leur vie à diffa-

à diffamer & à perdre leur prochain, en riant, & cet honête amusement feroit leur unique plaisir.

Il est vrai que les spectateurs de cette sorte de combats, après avoir blamé l'aggresseur, blâment aussi quelquefois celui qui se défend, comme on l'a attaqué. On ne peut pas douter qu'ils n'aient raison, si celui qui se défend le fait sans aucune nécessité; c'est à dire, lors que les injures & les calomnies de l'aggresseur ne lui font aucun mal, quoi qu'il y réponde froidement, ou qu'il garde le silence. Repousser, avec trop de vigueur, ce qui ne fait aucun tort, c'est imiter ceux qui tuent un homme, pour en avoir reçu un coup de coude, par accident. Mais lors que la calomnie peut faire beaucoup de mal à celui qui est attaqué, s'il ne se défend, & s'il ne le fait même avec chaleur; il est injuste de le blâmer. Si on le fait, cela ne vient nullement d'un principe d'équité & de douceur; mais de ce que l'on ne ressent point les injures, que l'on fait aux autres. On a toûjours mille belles leçons de moderation à leur donner, parce qu'il s'agit de leur honneur & de leur repos, & non de l'interêt de ceux qui leur conseillent le silence. Quand il est question de re-

gler la dépense d'un autre, on est toûjours extrémement génereux, parce qu'il n'en coûte rien; & l'on n'est pas moins liberal de la réputation d'autrui.

J'avouë néanmoins, que l'on a raison de se plaindre de ceux qui non contens de défendre & leur innocence & la verité de leurs sentimens, s'emportent jusqu'à rendre à leurs Adversaires les injures qu'ils leur ont dites. Non seulement l'Evangile ne le permet pas, mais la Raison même le condamne. Il ne faut pas abandonner une bonne cause, il la faut défendre comme elle le mérite; mais il faut épargner les personnes autant qu'il est possible, afin de les gagner à la Verité, si cela se peut, par la moderation & par la douceur; ou au moins de lasser leurs emportemens, en les laissant fâcher tous seuls.

Je n'entreprendrai pas de montrer ici, en quel cas il faut repliquer aux calomnies, & en quel cas il vaut mieux se taire; cela a été fait dans une Dissertation Latine, qui est à la fin du Troisiéme Tome de l'*Ars Critica*, & qui est intitulée *s'il faut toûjours répondre aux calomnies des Théologiens.* Je remarquerai seulement deux choses; la premiere est que toutes les disputes doivent finir aussi prompte-

promptement qu'il est possible, parce que lors qu'elles sont longues, elles dégenerent inévitablement en querelles personnelles, & en discussions concernant la bonne & la mauvaise foi de ceux qui disputent, ce qui est la chose du monde la plus ennuieuse; & parce qu'il faut nécessairement tomber dans des redites, qui ne fatiguent pas moins les Lecteurs, que les discussions personnelles. On ne sauroit produire presque aucun exemple de longue dispute, d'où l'on n'ait vû naître ces inconveniens. Ainsi on ne doit jamais se faire un point d'honneur de parler le dernier, ni une nécessité de relever toutes les fautes de son adversaire. „ Quand finiroit-on de disputer & „ de parler, s'il falloit toûjours repli- „ quer à ceux qui répondent? Car ceux „ qui ne peuvent pas entendre ce que „ l'on dit, ou ceux qui, par un esprit „ de contradiction, sont si durs, que quoi „ qu'ils comprennent qu'ils ont tort, „ ils ne veulent pas se rendre, répon- „ dent, comme dit l'Ecriture, disent „ des choses injustes, & ne se lassent „ point de leur vanité. Si nous vou- „ lions réfuter ce qu'ils disent contre „ nous, toutes les fois qu'ils se résol- „ vent impudemment de ne se mettre

„ pas en peine de ce qu'ils difent, pour„ vû qu'ils contredifent en quelque for„ te nos difcours ; ce ne feroit jamais „ fait, & il faudroit s'engager dans un „ grand & infructueux travail. * *Quis difceptandi finis erit, & loquendi modus, fi refpondendum effe refpondentibus femper exiftimemus? Nam qui vel non poffunt intelligere quod dicitur, vel tam duri funt adverfitate mentis, ut etiamfi intellexerint, non obediant; refpondent, ut fcriptum eft* (Pfalm. XXXI, 1.) *& loquuntur iniquitatem, atque infatigabiliter vani funt. Quorum dicta contraria fi toties velimus refellere, quoties obnixâ fronte ftatuerint non curare quid dicant, dum quocumque modo noftris difputationibus contradicant, quàm fit infinitum, & ærumnofum & infructuofum vides.* Il feroit quelquefois à fouhaiter que ceux, qui difputent, fuffent renfermez dans une certaine étendue de paroles qu'il ne leur fût pas permis de paffer : * de même que l'on regloit la longueur des plaidoyers à Athenes, par des clepfydres. On en donnoit une ou deux à l'accufateur, & le double au défenfeur, felon la gravité & l'étenduë de la caufe ; & dès qu'elles étoient écoulées, il falloit que les Avocats fe tuffent, & qu'ils fouffriffent qu'on jugeât le procès. Autrement les Grecs

* *Auguftinus de Civ Dei Lib.* II. c. I.

* *Voyez le Threfor de la Langue Greque fur le mot κλέψυδρα.*

Grecs étant aussi grands parleurs qu'ils l'étoient, on n'auroit pû juger aucune cause, qu'après une infinité de plaidoyers, qui auroient fait enfin perdre de vuë les principales questions. Il seroit souvent utile de regler de même le nombre & la grandeur des feuilles, qu'on pourroit remplir pour attaquer & pour défendre, dans les disputes que les gens de Lettres ont tous les jours les uns avec les autres. On ne verroit pas emploier volumes sur volumes, à embrouiller, plûtôt qu'à éclaircir les questions que l'on entreprend de traiter; ou à dire & à repousser des injures, qui n'ont point de rapport avec les doctrines contestées. La seconde chose, que j'ai à remarquer, c'est que les Savans intentent bien des procès, qui peuvent être jugez, sans qu'il soit besoin de replique; en comparant seulement les endroits des livres, que l'on attaque avec ce que l'on y oppose. Il vaut souvent mieux que celui, qui est attaqué, demande simplement au Public qu'il compare l'accusation, avec l'endroit que l'on accuse, sans rien repliquer. Il obtient souvent ainsi plus de justice, qn'il ne feroit par de longues défenses; ou s'il n'obtient pas ce que la justice de la cause demanderoit,

il y a moins à perdre pour lui, qu'il n'y auroit en prenant la peine de repliquer. On louë quelquefois la justice des Turcs, qui décident tout dès la premiere instance, ou dont les promtes injustices valent souvent mieux que la lenteur, avec laquelle on rend justice en bien des Tribunaux, qui ruinent également par là les deux parties. Pour moi, je croirois souvent moins perdre, en étant d'abord condamné, quoi qu'injustement, par des Lecteurs ou prévenus, ou iniques; que si j'étois obligé de faire des volumes, pour me défendre, & pour gagner un Procès litteraire, qui ne vaut pas la dépense du temps, pour ainsi dire, qu'il y faudroit emploier.

II. *Pensées sur la nécessité & sur la maniére d'étudier, pour les personnes qui ne sont pas profession de Lettres.*

Que tout le monde juge nécessairement d'une infinité de choses.

I. SI l'on pouvoit passer sa vie dans la suspension des Pyrrhoniens, & dans l'inaction des Quietistes; c'est à dire, en considerant ce qui se passe autour de nous, & ce que nous entendons dire, sans juger si ce que l'on dit est vrai ou faux, & si ce que l'on fait est juste ou in-

injuste, & sans rien faire qui eût aucun rapport à l'un ou à l'autre ; il ne seroit pas nécessaire de s'informer de quoi que ce soit, & l'on regarderoit tout, comme une espece de Comedie, dans laquelle on ne prendroit aucune part. Tel seroit l'état des habitans des autres Planetes (supposé qu'il y en ait) s'il arrivoit qu'ils pussent venir voir ce qui se passe sur nôtre Terre, entendre tout ce que disent les differentes nations, entre lesquelles sa surface est partagée, & comprendre les motifs de leurs actions. Comme je suppose qu'ils n'y vinssent que par pure curiosité, & qu'ils ne s'interessassent dans rien de ce qui nous regarde; ils verroient avec étonnement nos occupations, nôtre bonne & nôtre mauvaise conduite, nos plaisirs & nos malheurs; ils seroient surpris de l'étrange varieté de nos opinions & ils auroient de quoi faire à leur retour des rélations très-divertissantes aux Citoyens, s'il est permis de parler ainsi, de ces Mondes qui ne s'interessent point dans ce qui arrive parmi nous. Il en seroit de même de nous, à leur égard, si nous pouvions quitter ce Séjour, parcourir, sans en être empêché par la pesanteur ni par les besoins de nôtre corps, les espaces immenses qui

nous environnent, & voiager dans les Mondes qui nagent dans la matiere fluide, que nous voyons de toutes parts, autour de nôtre Soleil, & autour de ceux qui éclairent les autres Tourbillons. Mais il faut néceſſairement que nous jugions de ce qui ſe dit & de ce qui ſe fait parmi les hommes, & ſur tout parmi ceux qui ſont membres des mêmes Societez Eccleſiaſtiques & Politiques, que nous. Il faut que nous aiyons des principes, ſur leſquels nous reglions nôtre conduite, dans la prodigieuſe varieté des conjonctures, dans leſquelles nous nous trouvons. Nous ne pouvons pas ne nous mêler en aucune ſorte de mille choſes & publiques & particulieres, ſur leſquelles il ne nous eſt pas libre de ne prendre point de parti. C'eſt une néceſſité indiſpenſable, pour tous les habitans de cette Terre, & dont aucun genre de vie ne peut entierement exempter. Dieu nous a faits non ſeulement pour contempler ſes Ouvrages, mais encore pour juger & pour agir; comme nous en ſommes convaincus par la nature même de nôtre Eſprit, & de nôtre Corps: auſſi bien que par celles des Societez, que nous avons formées, pour vivre ici bas, avec quelque tranquillité. Car enfin on

doit

doit regarder, comme une inſtitution de l'Auteur du genre humain, tout ce qui eſt une conſéquence néceſſaire de la nature de l'homme, qui eſt ſon ouvrage.

Il eſt donc viſible qu'il y a une infinité de choſes, dont il faut juger & qu'il faut faire, ſans qu'on puiſſe s'en exemter; mais on les peut réduire à trois chefs géneraux, auxquels elles ſe rapportent. Les unes concernent la Morale, entant qu'elle regarde la conduite de chaque homme, ou de chaque famille en particulier : les autres regardent la Politique, & renferment tout ce qui appartient à la Societé en géneral; & les dernieres enfin ſont des queſtions de Théologie, qui ſont ſouvent de la derniére importance, à cauſe de leurs ſuites. On ne peut pas demeurer ſans principes, à l'égard de ces trois choſes; & de plus il faut, autant qu'il eſt poſſible, ſavoir l'art de ramaſſer ces principes & de diſtinguer le Vrai du Faux, ſans quoi toute l'Experience & toute la Lecture du monde ſeroient ſouvent inutiles, & même nuiſibles.

Il faut premierement que nous jugions de ce qui eſt bon ou mauvais, à l'égard de nôtre conduite envers nous mêmes, & envers les autres; pour nous regler

ſur ces jugemens. Nous devons être déterminez ſur ce que l'on appelle Vertu & Vice, ſans quoi nous ne ſaurions ce que nous ferions. Il faut ſavoir ſi la Sobrieté, la Chaſteté, l'Application au travail, la Patience dans le mal, l'Amour de la Verité &c. ſont des Vertus, c'eſt à dire, des Habitudes utiles & ſouhaitables; & au contraire ſi l'Excès dans les plaiſirs, l'Oiſiveté, la Molleſſe, le mépris de la Verité ſont des Vices, ou des habitudes nuiſibles, & que l'on doit fuïr. Nous ne pouvons pas non plus demeurer en ſuſpens, ſur la Juſtice, & ſur les devoirs qui en dépendent, ſur la Charité, ſur la Miſericorde, & ſur les autres Vertus qui regardent le prochain.

Comme nous ne vivons pas ſeuls, ou avec nôtre ſeule famille, dans des bois, ou dans des deſerts, où l'on a feint que les premiers hommes avoient vêcu; mais dans des Villes, dans des Républiques, dans des Royaumes, qui renferment de grandes Societez, qui vivent ſous les mêmes Loix, & ſous les mêmes Magiſtrats; il faut prendre parti, ſur l'obſervation de ces Loix & ſur l'obeïſſance, que nous devons à leurs Miniſtres. Il faut même ſavoir ce à quoi nous ſommes obligez à l'égard des Societez

cietez voisines, ou éloignées, & de ceux d'entre leurs membres, avec qui nous avons à faire.

Le genre humain n'étant pas assez heureux pour être tout attaché au culte du vrai Dieu, & pour n'avoir que de droites & de nobles idées de ce qui est dû à cette haute Majesté; nous sommes dans la nécessité de choisir un parti; car il n'est pas sûr de demeurer neutre, ni à l'égard de Dieu, ni à l'égard des hommes. Dieu n'approuve pas également toutes sortes de sentimens, & les hommes sont bien éloignez de les souffrir.

Il faut donc nécessairement juger, & pour bien juger des questions particulieres, qui se présentent à nôtre esprit, & que les disputes ont fait naitre, en si grande quantité, il faut s'être déterminé sur la maniere la plus sure de se conduire dans la recherche de la Verité. Autrement on ne jugera que par routine, comme l'on dit; ce qui ne differe guere de juger par hazard, & ce qui est sujet à de très-grands inconveniens, comme je le montrerai dans la suite. On me dira peut-être, que tout le monde n'est pas en état de juger, ni de savoir quelles précautions il faut prendre pour n'être pas trompé; ou plûtôt que la plû-

part

part des hommes ſont hors d'état de juger de rien, par eux mêmes; parce que des néceſſitez indiſpenſables de la vie ont empêché leurs parens de leur donner l'éducation qu'il faut pour cela, & qu'eux mêmes ne ſont nullement en état de réparer les défauts de leur éducation. Je dirai en ſuite ce que le Bon Sens & l'Equité demandent de ces gens-là; il me ſuffit ici que l'on m'accorde, que l'on engage par tout ces gens-là à juger, en leur perſuadant qu'il faut qu'ils ſuivent les ſentimens de ceux qu'ils croient plus éclairez qu'eux & de la probité de qui ils ont bonne opinion. Croire que le plus ſûr pour eux eſt d'en uſer de la ſorte, & vouloir ſe tenir à ce principe eſt un jugement très-conſiderable & de très-grande importance, puis que de là dépend toute la conduite de leur vie. Un Chinois, qui croit qu'il doit ſuivre les Loix Religieuſes & Civiles du Royaume, dans lequel il eſt né, ſans les examiner, parce qu'il ſent que cela eſt au deſſus de ſa portée, fait un jugement géneral qui eſt en ſuite la regle de toutes ſes actions particulieres. Un Indien, ou un Siamois, qui s'en rapporte aux *Bramines*, ou aux *Talapoins*, juge par là, qu'ils ſont dignes de foi. Un Mahome-

hometan, qui s'en remet aux *Mouftis*, ou aux *Alfaquis*, fait le même raiſonnement. Un Moſcovite, qui ſe ſoumet au jugement du *Czar* & du Clergé de Moſcovie, en uſe de même. Tous ces gens-là, quoi que dans une honteuſe ignorance, pour ne pas parler de la populace de l'Europe plus civiliſée, jugent auſſi déciſivement, & peutêtre plus, que les perſonnes les plus éclairées. Ils livrent, pour ainſi dire, une fois en leur vie leur Raiſon à ceux qui les conduiſent, & ſont prêts de croire & d'executer tout ce qu'ils leur commendent; ſans faire en ſuite aucun uſage de leur Raiſon, que pour obeïr aux ordres qu'on leur donne.

II. PUIS qu'il n'eſt au pouvoir de perſonne de demeurer dans la ſuſpenſion ou dans l'inaction, ſur tant de choſes, comme je viens de le montrer; il s'enſuit néceſſairement que tout le monde eſt obligé de s'inſtruire, au moins en quelque ſorte, des matiéres dont il entreprend de juger. Il eſt viſible qu'on ne peut porter aucun jugement ni particulier, ni géneral, d'une choſe, que l'on ne connoit point; ſans s'expoſer à l'erreur, & à toutes ſes conſéquences. Pour conteſter ce principe, il faut renoncer

Que tous ceux qui veulent juger doivent s'inſtruire.

au

au Sens Commun, & se jetter dans des extrémitez mille fois pires que le plus outré Pyrrhonisme.

Le Sens Commun nous convainc que juger déterminément d'une chose particuliere que l'on ne sait pas, ou se rapporter de tout à l'autorité de quelcun, sans en avoir aucune raison solide, c'est jetter au sort la décision du Vrai & du Faux, du Juste & de l'Injuste; puis que l'on n'a aucune certitude que l'on ne se trompe pas. Si ceux qui se conduisent de la sorte, parmi les Chrétiens, étoient nez Chinois, Indiens, ou Mahometans; par ce même principe, qui les attache aux sentiments des lieux où ils sont nez, ils seroient dans les opinions des Asiatiques, parmi lesquels la Providence les auroit fait naître, quelques absurdes que soient ces opinions. Est-ce donc que l'on croit que chaque païs a sa Verité & sa Morale à part? Nullement. Chacun croit-il que, par un ordre du Ciel, la Verité & la Vertu sont attachées aux lieux, dans lesquels il est né? On n'oseroit le dire, car on n'en sauroit produire de raison. Que croit-on donc? Que l'on a raison, sans savoir pourquoi; ce qui est tout à fait hazarder sa créance. Car s'il est arrivé, sans que je le sâche, que la

Ve-

Verité & la Vertu ſe ſoient établies dans mon païs, ce ſera un bonheur pour moi, qui n'en ſais rien; mais ſi au contraire le Menſonge & le Vice y regnent, ce ſera un malheur, dans lequel je ſerai tombé, ſans le ſavoir. C'eſt là l'état d'un homme, qui juge ſans connoiſſance de cauſe & ſans ſavoir à quoi l'on diſcerne le Vrai du Faux.

Les Pyrrhoniens ſoûtenoient que tout eſt incertain, appuiez ſur des principes qui les embarraſſoient, & dont ils ne décidoient même pas. Ils diſoient ſeulement qu'après avoir tout conſideré, ils trouvoient par tout des ſujets de douter, dont rien ne les pouvoit dégager; de ſorte qu'ils étoient inévitablement tombez dans le doute, ſans en pouvoir ſortir. Ils ne diſoient pas qu'il n'y a point de Verité, mais ſeulement qu'ils ne la pouvoient trouver. Je ne veux pas entreprendre de les réfuter, & il n'eſt pas néceſſaire; parce qu'il n'y a que fort peu, ou point d'eſprits qui ſoient engagez dans le Pyrrhoniſme. Mais il eſt certain que ceux, qui jugent, ſans ſavoir pourquoi, ſont dans un état pire qu'eux. Car enfin on peut amener par degrez un Pyrrhonien, parce qu'il raiſonne, à quelque certitude; mais ceux qui

qui jugent, ſans raiſon, & qui n'en veülent point entendre, ne peuvent être deſabuſez de rien; parce qu'ils rejettent l'unique moien d'être détrompez, qui eſt la Raiſon. Un Pyrrhonien demeure en ſuſpens, parce qu'il croit ne pouvoir ſe déterminer, pendant qu'il voit des apparences égales de tous les côtez; mais un homme qui juge au hazard, & qui n'en veut pas revenir, décide par ſa conduite que la Verité, & la Vertu ne ſont que des chimeres, pour leſquelles on ne doit avoir aucun égard; & que chacun a droit de jetter au ſort de quelle opinion il ſera, & de quelle maniere il vivra, après quoi il devra ſuivre aveuglément ce que le ſort aura décidé.

Si l'on ne veut admettre ces abſurditez, il faut tomber d'accord de ce principe; qu'il faut être inſtruit de ce dont on entreprend de juger, & avoir quelques Regles, pour diſtinguer le Vrai du Faux.

On ne peut pas dire qu'il ne s'agit pas, en cette occaſion, de choſes de grande importance, & qu'il importe peu de quelque côté que l'on ſe jette. Que peut-il y avoir de plus important, & pour cette vie & pour l'autre, que les veritables principes de la Morale, de la Poli-

Politique & de la Théologie ? Peut-on dire qu'il n'importe pas beaucoup, quelque parti que l'on embrasse dans ces sortes de choses ? Sans parler des funestes consequences, qui naissent d'un mauvais choix, à l'égard de l'autre vie ; l'état présent des hommes sur cette Terre est si different, selon le parti qu'ils ont suivi, qu'on ne peut pas douter qu'il ne soit de la derniere importance d'examiner celui que l'on choisit, & de s'instruire avec soin sur les matieres dont il faut nécessairement juger.

Si les particuliers prennent une mauvaise Morale pour bonne, ils se jettent dans une conduite suivie de desordres, de crimes, de chagrins, & souvent même d'infamies & de peines corporelles. La Volupté, l'Ambition, ou l'Avarice se rendant maîtresses d'un esprit aveugle, & qui croit que tout est bon, pourvû qu'il parvienne à posseder les plaisirs, les honneurs, ou les richesses qu'il souhaite, lui font commettre tous les desordres & toutes les méchancetez imaginables ; dont il est rare qu'il ne recueuille ensuite des fruits très-amers, & qui lui font perdre entierement le bonheur, qu'il avoit crû trouver en s'abandonnant à ses passions. Il est vrai qu'il y a peu de gens, parmi

les Chrétiens, qui portent les choses aux derniers excès ; mais c'est qu'il y a peu de gens, qui ne fassent quelque reflexion sur leur devoir, & qui ne s'en instruisent en quelque sorte. Il paroît par là qu'il est nécessaire d'étudier la Morale, puisque ceux qui prennent un bon parti là dessus, ou au moins qui en approchent, évitent mille crimes & mille malheurs, dans lesquels les autres tombent.

Il y a néanmoins des nations entieres, qui se mettent si peu en peine de savoir si elles jugent bien ou mal de ces matieres ; qu'elles suivent les coûtumes établies parmi elles, par des gens qui n'y avoient fait aucune reflexion, sans vouloir seulement essayer de s'en dégager. Je parle de la multitude, car il y a sans doute des particuliers, qui s'instruisent de leurs devoirs & qui desapprouvent les mauvaises moeurs qui y regnent ; mais ils sont en très-petit nombre, en comparaison des autres. „Il y en a peu qui „reglent leur conduite, après y avoir „bien pensé, les autres, comme le „bois qui nage sur les rivieres, sont „plûtôt emportez par la coûtume, qu'ils „ne marchent dans le chemin qu'ils ont „jugé le meilleur : * *Pauci sunt, qui con-*
silio

* *Seneque* Ep. XXIII.

filio se suaque disponant; ceteri, eorum more quæ fluminibus innatant, non eunt, sed feruntur. Quelques peuples, sobres d'ailleurs pour le manger & pour le boire, croient que la débauche des femmes & l'oisiveté sont presque des vertus; ou au moins des défauts si legers, que les plus honêtes gens y sont sujets, sans aucune sorte d'infamie. S'ils n'osent pas louër ouvertement le premier de ces vices, ils ne font pas difficulté de louër le second, & de regarder le travail, sur tout s'il est assidu, comme une espece de supplice, auquel personne n'est soumis que par force. Ils aiment mieux vivre dans l'indigence d'une infinité de choses, & s'accoûtumer à s'en passer, que de s'engager dans un travail, qui demande quelque vigueur & quelque assiduité. Ils n'aspirent qu'à avoir des emplois ou dans l'Etat, ou dans l'Eglise; non pour être utiles au Public, mais pour avoir sans peine des revenus, qui leur donnent lieu de s'abandonner tout à leur aise à la Volupté & à la Fainéantise. C'est là leur Morale, comme il paroît par leurs discours & par leur conduite. Mais comme ils l'ont embrassée, plûtôt par imitation que par connoissance, ils n'en ont pas vû les inconveniens;

& les habitudes qu'ils ont contractées de s'abandonner au Plaisir & à l'Oisiveté sont si fortes qu'une grande partie de leur prétenduë Vertu consiste non à travailler à se guerir de leurs Vices, mais à supporter patiemment les affreuses consequences de leurs desordres. La Fornication, l'Adultere, la mauvaise Education de leur famille, la Vengeance, les Jalousies, les Divisions, les Meurtres, race maudite de l'Amour déréglé du Plaisir & de la Faineantise, sont les inconveniens, contre lesquels il faut qu'ils s'arment de constance, s'il est permis de donner ce nom à une Insensibilité vicieuse, pour continuer de vivre comme ils font. S'ils habitent des païs délicieux, dont le doux climat, & dont la fertilité leur donneroient, avec fort peu de peine, ce qui est nécessaire à la vie; s'ils ont des trésors, dans d'autres, cachez dans les entrailles de la Terre; ils n'en sont pas plus heureux pour cela, parce qu'il faut tirer une infinité de choses des nations voisines plus industrieuses qu'eux, & ausquelles leur Faineantise les rend comme tributaires. Ils ont besoin de tant de choses, qui sont des fruits d'une industrie inconnue chez eux, que les vastes païs qui leur obeïssent peuvent à pei-

à peine produire de quoi payer ce qu'ils achetent des étrangers ; qui exigent souvent d'eux des prix excessifs, pour les choses les plus viles. Il arrive encore de là qu'on les regarde eux & leur païs, comme une proie assurée à ceux qui auront la hardiesse de s'en saisir, dès que les conjonctures seront favorables.

S'il falloit continuer à donner des exemples des tristes suites d'une mauvaise Morale embrassée au hazard, parmi des nations entieres, jusqu'à ce qu'on eût épuisé le sujet ; après avoir parcouru une grande partie de l'Europe, il faudroit représenter le miserable état de presque tous les peuples de l'Asie ; car pour ceux de l'Amerique & de l'Afrique, ils sont pour la plûpart si ignorans & si malheureux, qu'ils ne méritent pas qu'on en parle. Mais il paroît assez, par les exemples que l'on vient de rapporter, quel danger il y a de juger d'une chose aussi importante que la Morale, sans l'avoir étudiée, & sans y avoir fait de longues & de fortes réflexions.

Puis qu'il faut que les Particuliers & les Societez entieres vivent sous des Loix, & sous une certaine forme de gouvernement; ils ne sont pas moins obligez de se former des idées de Politique aussi nettes & aussi

justes qu'il leur est possible. Ceux qui ont les premiers formé les Etats firent au commencement des Loix fort simples & fort grossieres, & établirent diverses formes de gouvernement ou par force, ou par le consentement libre des peuples, selon qu'ils le jugerent à propos. Depuis on a ajoûté & changé diverses choses, par la volonté des Souverains, ou à la priere des peuples, selon les temps & les lieux. Il auroit bien été à souhaiter que les premiers qui fonderent les Societez, ou ceux qui ont corrigé les établissemens de leurs prédecesseurs, eussent été infaillibles; en sorte qu'on ne vît en aucun lieu que de bonnes loix, & que d'excellentes formes de gouvernement. Mais puis que cela n'a point été, ni ne sera, & que toutes les choses humaines sont sujettes à de grands changemens; il est necessaire que ceux qui gouvernent & ceux qui obeissent se forment des Idées raisonnables concernant la Politique; ce qui ne se peut faire, sans application & sans étude.

J'avouë que ce n'est pas un usage fort établi, & que la plûpart même de ceux qui se destinent aux Emplois publics, & qui concernent l'administration de l'Etat,

l'Etat, y apportent très-peu de préparation. On regarde ordinairement les Dignitez & les Charges, comme des moyens de vivre dans l'eclat & dans l'abondance; & l'on ne tâche d'y parvenir que par ambition, ou par avarice. Quand on y est parvenu, par faveur & par intrigue, plûtôt que par mérite; on se conduit ou par caprice, ou par les lumieres des autres, & l'on n'apprend enfin que par la coûtume, & avec la longueur du temps, à gouverner les peuples, ce qui est néanmoins la chose du monde la plus difficile. Ceux qui se trouvent sujets à quelque passion violente tournent même souvent toute leur administration de ce côté-là, sans se mettre en peine, si cela est utile à la Societé, ou non. Cependant dans toutes les autres professions, qui sont de beaucoup moindre conséquence, on se conduit d'une maniére toute differente; puis que l'on s'attache à apprendre les Sciences ou les Arts, qui sont néceſsaires pour exercer ces professions avec honneur, & avec sûreté. Aussi de cette négligence de s'instruire de ce qu'il est néceſsaire de savoir, pour gouverner les peuples, naissent une infinité de malheurs, dans lesquels les Societez se trouvent enveloppées, avec ceux qui les

les conduisent. On croit en bien des lieux qu'il n'y a point de forme de gouvernement meilleure que celle, qui fait dépendre tout de la volonté d'un seul homme, au caprice de qui l'on soumet toutes les Loix. Ceux qui approchent le plus près de sa personne, n'oublient rien pour gagner sa faveur, & lui sacrifient l'Equité, la Justice, le bien de toute la Societé, & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus inviolable parmi les hommes. Par là ils acquierent des biens immenses, ils gouvernent avec lui l'Etat, ils vivent dans les délices; sans se mettre en peine ni du bien public, ni de celui des particuliers. Si le Prince n'est pas content des Etats, qu'il a reçu de ses prédecesseurs, s'il a de l'envie contre ces Voisins; ces indignes Courtisans applaudissent à ces passions, & ne s'occupent qu'à chercher les moyens de les satisfaire. Là dessus on fait des guerres funestes, qu'on ne peut soûtenir sans rendre la vie amere à une infinité de gens, par des exactions excessives, & qui sont accompagnées des plus horribles desordres, que l'on puisse imaginer, & pour ceux qui attaquent & pour ceux qui se défendent. C'est là ce que l'on appelle bonne Politique, comme si cette Science

n'avoit

n'avoit d'autre but que de rendre les Societez malheureuſes, pour ſatisfaire les paſſions déreglées des Souverains, & de ceux qui ont part à leur faveur. Cependant ceux qui gouvernent de la ſorte ſentent ſouvent eux mêmes des revers fâcheux, & s'expoſent à des malheurs qui leur font comprendre, mais trop tard, que juſqu'à lors ils avoient exercé un mêtier, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'ils n'entendoient pas.

Ceux qui n'ont aucune part au gouvernement de l'Etat ne ſont pas à la verité obligez de s'appliquer ſi fortement à connoître la veritable Politique, dans toute ſon étendue. Mais au moins il faut qu'ils ſâchent deux choſes, qu'ils ne peuvent ignorer tout à fait, ſans s'expoſer aux dangereuſes conſéquences d'une ignorance trop groſſiere. La premiere renferme les principes géneraux, ſur leſquels toutes les Societez ſont bâties; tels que ſont par exemple, la ſubordination, qui doit être dans un Etat, pour l'entretien de la Juſtice & de la Tranquillité, & l'obeïſſance que tous les membres de la Societé doivent rendre & aux Loix & à leurs Miniſtres. Si un peuple n'eſt inſtruit de ces veritez, en ſorte qu'il n'en doute point, il

eſt néceſſairement exposé à des troubles & à des ſéditions, dès qu'il s'en préſente quelque occaſion. L'autre choſe, que chaque Particulier doit ſavoir, c'eſt quelle forme de gouvernement eſt la plus propre pour rendre la Societé heureuſe ; afin de la conſerver dans ſa patrie, ſi elle y eſt établie, ou de l'aller chercher ailleurs, ſi elle ne ſe trouve point chez lui, & s'il n'y a point d'apparence qu'elle s'y introduiſe. Je ne ſai leſquels ſont les plus malheureux de ceux, qui vivant ſous un gouvernement doux & juſte, autant qu'il le peut être dans l'état où ſont les choſes humaines, cherchent à le troubler : ou de ceux qui étant ſoumis à une puiſſance tyrannique, ſous laquelle rien n'eſt aſſuré, n'ont pas le courage d'abandonner les lieux ſoumis à ce joug inſupportable, lors qu'il n'eſt pas poſſible de le ſecouër. Les derniers gemiſſent dans un eſclavage perpetuel, auquel ils ne trouvent aucun remede, que de s'endurcir contre la miſere : & les premiers inquiets & turbulens, pour ne pas ſentir leur bonheur, cherchent des maux, qu'ils n'aiment que parce qu'ils ne les ont jamais éprouvez. Les uns fuyent, comme des inſenſez, la Liberté & la Juſtice, dont ils

ils ont vû les heureuses suites: & les autres n'ont pas assez de résolution, pour fuir les Fers & l'Injustice, qui les accablent. Les uns ne veulent obeïr à rien, qu'à ce qui accommode leurs interêts particuliers: & les autres sont prêts à obeïr aux commendemens les plus injustes, sans les examiner. D'où vient cela, si ce n'est que ni les uns, ni les autres, n'ont presque aucune idée de la veritable Politique, dont ils entreprennent néanmoins de juger?

Il n'est pas moins visible, qu'il faut que chacun s'instruise des sentimens, que l'on doit avoir de la Divinité & de la Révelation, autant qu'il luy est possible; puis qu'il faut se déterminer là-dessus, & que si l'on s'y trompe, on se jette dans des dangers & dans des malheurs effroiables. La plûpart des Chrétiens croient qu'on ne peut esperer le salut éternel, que dans la Societé dans laquelle ils se trouvent; ou au moins qu'il est plus difficile d'être sauvé dans les autres, que dans la leur. Avant que de juger de la sorte, dans une chose de si grande importance, il faudroit être assuré qu'on ne se trompe pas; & comment en être assuré, sans avoir fait de grandes & de fréquentes réflexions sur la Reli-

Religion, & ſans y avoir apporté beaucoup d'attention & d'étude? J'avoüe que les perſonnes même les plus ſavantes s'y peuvent tromper, parce qu'elles ne ſont pas exemptes de préjugez; mais les ignorans ſont ſans doute en plus grand danger, & ils ne ſe déterminent qu'au hazard.

La Théologie ne regarde pas ſeulement l'autre vie, mais en conſéquence des ſentimens, que l'on a embraſſez, il faut ſe conduire diverſement avec les hommes, & s'expoſer quelquefois à de grands dangers & à de grands maux. Si je me ſuis mis dans la tête, que, ſans rien examiner, parce que je ne croi pas en être capable, je dois ſuivre les ſentimens établis dans les lieux, où je ſuis né, & agir ſelon l'avis des Théologiens que je connois; ſuppoſé que ces derniers ſe trompent, ce que je ne ſai point, & que leur conduite ſoit injuſte, ce que j'ignore entierement; je me rendrai coupable de leurs erreurs & de leur injuſtice. Si je veux examiner les ſentimens divers, qui diviſent le Chriſtianiſme, comme je le dois faire pour en juger; il faudra que je me réſolve à faire ce que ma conſcience me dictera, après cet examen; comme ſera peutêtre, de

me déclarer très-éloigné des ſentimens de ceux que j'ai reſpectez & aimez, toute ma vie; de ſortir des lieux, où il ne me ſera pas permis d'en faire profeſſion; d'abandonner, ſi je ne puis faire autrement, mes biens & mes amis, & d'aller vivre dans des pays où je n'ai ni connoiſſances, ni moyens de ſubſiſter. Voilà de fâcheuſes extrémitez, & dont les exemples néanmoins ne ſont pas rares, parmi les Chrétiens. Si l'on n'examine point, on s'expoſe à un danger manifeſte; & ſi l'on examine, il y a ſouvent d'autres extrémitez à craindre. Il n'y a pourtant aucun milieu, entre examiner & n'examiner pas; entre ſuivre les mouvemens de ſa conſcience & ne les pas ſuivre. Lequel des deux embraſſerons-nous? Le parti où le danger eſt moindre: c'eſt à dire, celui dans lequel nous jugeons qu'il n'y a que nos interêts temporels qui courent riſque, & où nous nous aſſurons, autant qu'il eſt en nous, de la faveur du Ciel & de la felicité éternelle. Ce parti, qui eſt celui de l'examen, eſt non ſeulement le plus ſûr, mais encore le plus honête; car enfin on ne peut, ſans en avoir honte ſoi même, faire profeſſion des ſentimens qu'on ne croit pas, & agir contre toutes les

lu-

lumiéres de sa conscience. On ne peut juger non plus de ce qu'on n'entend point, ni sur tout condamner qui que ce soit; sans être assuré qu'il se trompe, par lumiére & par examen, & sans avoir par consequent étudié la matiére.

Il faut donc avoüer que quelques que puissent être les suites de l'examen, on doit s'y exposer, puis qu'il faut nécessairement que nous jugions; & que l'on doit aquerir les lumiéres nécessaires, pour juger solidement.

J'avouë que la plûpart du monde juge, sans bien savoir pourquoi; mais la multitude de ceux qui agissent imprudemment & injustement ne change pas la nature des choses. Ce sera toûjours, quoi qu'il arrive, une extrême imprudence, & une injustice criante, que de condamner ou d'absoudre, sur tout dans une chose de grande importance, sans en avoir de raison. Ce sera toûjours, quoi que l'on dise, une lâcheté honteuse & extravagante, & un mépris visible de la Verité, que de préferer les interêts temporels à ceux de l'autre vie. Pour en convaincre les Chrétiens, il faut leur représenter cette conduite dans une autre Religion. Que l'on demande à quelque Secte du Christianisme, que l'on vou-

voudra, si les Mahometans font bien de n'examiner point leur Religion, & de condamner la Chrétienne, sans la connoître? Elle répondra, sans doute, que non. Si l'on demande encore, si un Mahometan laique fait bien de suivre aveuglément les suggestions des Moufti & des Alfaquis, contre les Chrétiens? On répondra indubitablement qu'il fait fort mal. Si l'on continue à demander, si un Mahometan, après avoir reconnu la verité de la Religion de Jesus-Christ & la fausseté de celle de Mahomet, peut dissimuler toute sa vie & continuer à faire profession du Mahometisme, à cause du danger qu'il y auroit à faire autrement? On répondra, qu'il doit mépriser ce danger, & s'exposer à tout, plûtôt que de trahir sa conscience. Que l'on fasse donc generalement ce que l'on exige des autres; car il est visiblement injuste de faire des loix, que l'on ne veut pas observer soi même.

Ainsi puis qu'il faut juger, il faut examiner, & s'instruire, quoi qu'il en puisse arriver. Ceux qui ne le font pas doivent passer pour des insensez & pour des aveugles, qui négligent la Verité, & leurs plus précieux interêts qui en dépendent; ou pour des juges temerai-

res

res & injuſtes, qui abſolvent & qui condamnent ſans connoiſſance de cauſe ; ou enfin pour des timides & pour des lâches, qui n'oſent pas ſuivre les lumiéres du Bon Sens, de peur de s'attirer des affaires ; en un mot pour des gens dignes d'être mis dans le rang des Mahometans ignorans, ou perfides.

Mais pour raiſonner d'une maniére juſte, ſur des ſujets difficiles & embarraſſez, tels que ſont quantité de controverſes ; il faut avoir pris quelque ſoin de cultiver ſon jugement, par la connoiſſance des regles, qui nous apprennent à diſcerner le Vrai du Faux, & à conduire nos penſées, dans la recherche de la Verité. Quand il s'agit de choſes, qui tombent ſous nos ſens, ou qui dépendent de l'experience ; la connoiſſance, que l'on en acquiert, par l'uſage même de la vie, fait que l'on connoit ſi les raiſonnemens, que l'on fait ſur ces ſortes de choſes, ſont concluans ou non. On ne trompe guere un laboureur, par des raiſonnemens captieux, concernant le labourage ; il voit facilement que l'on raiſonne mal, quoi qu'il ne le puiſſe pas prouver par les regles de l'Art. Chaque artiſan, qui ſait ſon mêtier, par l'experience, eſt à couvert par là contre

tous

tous les sophismes, qu'on lui peut proposer. Mais un laboureur, ni quelque artisan que ce soit, n'apprend pas, en exerçant son mêtier, à juger solidement de matiéres spéculatives; comme sont quantité de questions Théologiques, sur lesquelles on oblige néantmoins ces gens-là de prendre parti. Au lieu de prendre des exemples tirez du plus bas peuple, venons, si vous voulez, à ceux qui se destinent aux Charges de l'Etat, ou qui y sont déja arrivez. Peut-on dire que ces gens-là, ou en faisant leurs charges, ou en brigant pour y parvenir, se mettent en état de bien raisonner, sur les disputes qui divisent le Christianisme; & se forment des regles sûres, pour ne s'y pas tromper, lors qu'ils sont obligez d'en raisonner? Je ne croi pas que l'experience, qu'ils acquierent dans les affaires du monde, leur rende l'esprit plus exact & plus juste en d'autres matiéres. En effet, on voit tous les jours, je ne dirai pas de simples Magistrats, mais de puissans Princes & de grands Rois consommez, comme l'on croit, par une longue experience, dans l'art de conduire les peuples, publier des Déclarations & des Arrêts, sur des matieres de Religion, dont l'exposé est pitoiable, & les

raisonnemens ridicules. S'ils n'étoient soûtenus de l'autorité souveraine, armée de loix civiles & ecclesiastiques, qui traînent après elles d'un côté les recompenses & de l'autre les peines; on s'en moqueroit publiquement, & l'on montreroit qu'ils sont pleins de faux raisonnemens. Il faudroit donc que ceux, que leur naissance, ou leur éducation, ou quelque autre conjoncture appelle à des Emplois relevez, étudiassent non seulement la Politique en géneral, & en particulier la constitution de l'Etat, dont ils sont membres, & les Loix de leur païs; mais encore l'Art de penser juste & de ranger ses pensées dans l'ordre, dans lequel elles doivent être rangées pour éviter l'Erreur & pour trouver la Verité.

J'avoüe que bien des gens, sans s'être appliquez particulierement à cette étude, raisonnent souvent fort bien, & disent en bon ordre & avec netteté ce qu'ils veulent. Mais si l'on y prend garde, on trouvera premierement que c'est pour la plûpart du temps, lors qu'il s'agit de choses que l'experience leur a apprises, comme je l'ai déja dit. En second lieu, on verra que si ce sont d'autres matieres, ils les ont tirées d'Auteurs habiles & exer-

& exercez dans l'Art de bien raisonner. Cette lecture seule sert beaucoup à former l'esprit & le jugement, parce qu'en lisant avec assiduité des Livres, où la clarté & l'ordre regnent par tout, quoi qu'on ne sâche pas distinctement les regles que ceux qui les ont écrits ont suivies, on s'accoûtume insensiblement à raisonner comme eux. Comme les enfans aprennent à bien parler, par l'usage seul, quand ils sont élevez, par des personnes qui parlent bien, quoi qu'ils ignorent les regles des Grammairiens: il y a des gens, qui apprennent à penser, comme il faut, par le commerce perpetuel qu'ils ont avec des Auteurs, à qui les Loix du bon raisonnement n'ont pas été inconnues. Cependant il est certain que quand il s'agit de choses que l'on n'entend pas bien, & dont on veut juger, on court grand risque de raisonner mal; si l'on n'est point aidé par les secours, que l'Art fournit, pour ne se point tromper. On remarque, dans ces occasions, une très-grande difference entre ceux qui sont éclairez par les lumiéres de la bonne Logique & ceux qui ne le sont pas. C'est que les premiers trouvent plus facilement la Verité, si on la peut trouver, qu'ils expliquent plus net-

tement leurs penſées, & qu'ils prouvent ſans peine aux autres ce dont ils ſont convaincus. Ils diſtinguent facilement ce qui n'eſt que vrai-ſemblable de ce qui eſt aſſurément vrai; & ils ne parlent de chaque choſe qu'à proportion du degré de clarté, dans lequel elle leur eſt connue. Si on ne peut pas parvenir à la connoiſſance de la Verité, ils s'apperçoivent, en peu de temps, que ceux qui la cherchent travaillent en vain; & ils ſont en état de leur montrer, pourquoi on ne peut pas trouver ce qu'ils cherchent; ce qui, en quelques occaſions, n'eſt guere moins important, que la découverte même de la Verité. S'il eſt à ſouhaiter, que l'on puiſſe découvrir ce qui eſt encore caché, il n'eſt pas moins ſouhaitable de ne croire pas avoir trouvé ce que l'on cherchoit, quand en effet on ne l'a point encore trouvé. Au contraire ceux à qui les regles, que l'on emploie pour ne ſe pas tromper, ſont inconnues, ont beaucoup de peine à découvrir la Verité, dans des matiéres, dans leſquelles ils ne ſont pas exercez; & ils ne ſont point en état de faire voir aux autres les lumiéres, dont ils ont été frappez, lors qu'il leur arrive de découvrir quelque verité inconnue. Ce qu'il

y a de

y a de pire, c'eſt que très-ſouvent, s'ils ne prennent pas des fauſſetez manifeſtes pour des veritez, ils s'arrêtent aux moindres vraiſemblances, & croient avoir trouvé ce qu'ils n'ont pas ſeulement entrevû. Après s'être trompé eux mêmes de la ſorte, ils travaillent, ſans le ſavoir, à tromper les autres, non ſeulement par de mauvais raiſonnemens, mais encore par toutes les mauvaiſes voies, dont ils peuvent s'aviſer. Ceux qui prennent pour la Verité de legeres vraiſemblances, ſoûtiennent ordinairement les phantômes, dont ils ſe repaiſſent, avec la derniére violence. Outre cela, ceux qui ne raiſonnent que par coûtume, & qui n'ont pas une connoiſſance diſtincte des regles, ne raiſonnent ſouvent bien que par hazard; & pour un bon raiſonnement ils en font pluſieurs mauvais, dont ils ne s'entêtent pas moins que des meilleurs; aulieu que ceux qui ont examiné avec ſoin les démarches, que les Maîtres de l'Art diſent qu'il faut faire pour découvrir la Verité, ne s'égarent que rarement, & plûtôt par quelque paſſion, dont la plus exacte Logique ne prévient pas les mauvais effets, que par ignorance, ou par oubli.

Que l'on feroit heureux, ſi ceux que

la Providence a appellez à la conduite des autres, aimoient autant les bons raisonnemens, qu'ils aiment l'obeïssance aveugle! On verroit la tranquillité des Societez établie sur des fondemens inébranlables; & chacun instruit & convaincu de ses devoirs s'en aquiter avec fidelité & avec exactitude, & contribuer au bonheur de l'Etat, autant qu'il lui seroit possible. Les lumiéres se répendant depuis ceux qui occupent les postes les plus relevez, jusqu'à ceux qui font le moins de figure dans le monde; le Bon Sens prendroit de si profondes racines, parmi les hommes, qu'aucune Puissance ne seroit capable de le déraciner.

Comment on peut s'instruire. III. On demeurera peutêtre d'accord de tout ce que je viens de dire, ou du moins on m'en accordera une bonne partie; mais on me demandera de quelle maniere on peut étudier les quatre Sciences que je soûtiens être nécessaires, pour bien juger de tant de choses, dont on doit nécessairement juger, dans quelque état que l'on se trouve. On souhaitera que je montre le chemin qu'il faut tenir, pour arriver à la connoissance de la Verité; sur tout à ceux qui non seulement ne sont pas gens d'étude, mais à qui la maniére dont ils ont été éle-

élevez, & leurs occupations perpetuelles ne permettent pas de s'appliquer à examiner des choses aussi difficiles, que le sont la Morale, la Politique, la Théologie & la Logique. Quelques fortes, que puissent paroître les raisons, que j'ai données de la nécessité de cet examen; peutêtre que tout ce que j'ai dit paroîtra inutile, ou même captieux, si je n'en montre la possibilité; car enfin ce qui est impossible ne peut jamais être imposé aux hommes, comme nécessaire.

Pour satisfaire à ces difficultez, il faut, avant toutes choses, partager le genre humain, en divers ordres, selon les differens états où il se trouve. Premierement il y a des gens qui n'ont naturellement aucune pénetration, ou qui ont été si mal élevez, qu'ils ne savent pas seulement lire, & que les nécessitez de la vie occupent si fort, qu'ils n'ont que très-peu de temps de reste, qu'ils puissent emploier à d'autres choses. Secondement il y a d'autres personnes, qui quoi qu'elles ne soient pas dans une semblable pauvreté, & qu'elles aient été mieux instruites & mieux élevées, sont néanmoins très-peu appliquées à la lecture, & à s'instruire de ce qu'elles ne savent

vent pas. Le Commerce, par exemple, ou des occupations militaires emportent presque tout leur temps; & ce qu'elles en ont de reste, elles l'emploient à se divertir; c'est à dire à penser à toute autre chose, qu'à s'instruire des sentimens de Morale, de Politique & de Théologie, dont elles ne jugent pas moins que les autres, & qu'à cultiver leur esprit & leur jugement. Enfin l'ordre le plus relevé de tous est celui des Magistrats & des Princes, qui auroient assez de temps, s'ils vouloient, pour s'instruire des matiéres, que l'on vient de marquer, autant qu'il seroit nécessaire; si les intrigues inutiles, & les plaisirs ne consumoient une très-grande partie de leur vie. Je ne parle pas des gens de Lettres, qui font profession d'étudier, parce que l'on suppose qu'ils emploient leurs temps, comme ils doivent. S'ils ne le font pas, rien ne peut les excuser.

Devoirs des plus ignorans. Pour commencer par le premier ordre, c'est à dire, par ceux qui sont incapables d'examiner méthodiquement des choses difficiles, sans pouvoir remedier à leur incapacité; on voit bien que je n'ai garde d'exiger d'eux ce qu'ils ne sauroient faire. Que peut-on donc deman-

der

der de ces gens-là? Trois choſes, ce me ſemble, très-poſſibles & très-juſtes. La premiere eſt qu'ils faſſent le meilleur uſage, qu'ils pourront, de leurs petites lumiéres; qu'ils évitent tout ce que l'expérience la plus commune de la vie, jointe avec le peu d'inſtruction qu'ils ont, leur a fait connoître n'être pas permis; comme, de nuire de gaïeté de cœur à quelcun, de noircir ſa réputation par des calomnies, de lui enlever ſon bien, de le maltraiter en ſa perſonne, & autres choſes ſemblables; & qu'au contraire ils diſent toûjours la verité, qu'ils conſervent, autant qu'ils peuvent, le bien de leur prochain, & qu'ils en uſent bien envers tout le monde. Si l'on doutoit ſi les plus ſimples ſont perſuadez, par raiſon, de la néceſſité de ces devoirs; il ſeroit facile de découvrir ce qu'ils en penſent, quand même ils entreprendroient de le cacher; ou en leur demandant s'ils voudroient qu'on leur fît le mal qu'ils ſont aux autres, ou en le leur faiſant effectivement. On verroit à l'inſtant, par leurs réponſes, ou par leurs plaintes, & par leurs actions, qu'ils regardent ces ſortes de choſes comme mauvaiſes, & qu'ils croient qu'on a raiſon de les leur défendre. Il n'y a

personne, qui ne se plaigne, si on le calomnie, si on le vole, ou si on le maltraite. Les plus grossiers ont alors assez d'esprit, pour faire voir qu'on leur fait injustice. On a donc raison de les condamner, par leur propre jugement, & ils ne peuvent pas s'excuser sur leur ignorance. Si l'on supposoit qu'il y a des peuples, ou des hommes, qui ne sont pas même capables de cette connoissance génerale; pour ne pas dire que cette supposition ne seroit pas conforme à la verité, je répondrois que des hommes si grossiers ne mériteroient pas d'être traitez de même que ceux qui ont quelques lumiéres; mais d'être soumis à un empire despotique, qui exigeât d'eux une obeïssance aveugle; jusqu'à ce qu'ils eussent apris, par l'experience, les principes de Morale, sans lesquels aucune Societé ne peut subsister.

La seconde chose, à quoi le Bon Sens oblige les personnes même les plus simples, c'est à tâcher d'augmenter leurs lumiéres autant qu'il leur est possible, selon l'état dans lequel elles se trouvent. Dès que l'on a acquis des connoissances, telles que sont celles, dont j'ai parlé; on peut facilement les augmenter, autant que cela est nécessaire à la condi-

tion

tion dont on est; à moins que par malice & par brutalité, on ne veuille rien apprendre, à dessein de satisfaire plus tranquillement quelque passion dereglée dont on est agité. Par exemple, il y a des gens adonnez à l'oisiveté & au larcin, qui ferment les oreilles à ce qu'ils entendent dire contre ces vices, & qui ne veulent pas voir les desordres qu'ils causent, dans la Societé; à cause du plaisir, qu'ils trouvent à s'y abandonner; & qui pourroient facilement s'instruire & se corriger, s'ils le vouloient. Aussi les Legislateurs ont-ils condamné à des peines severes tous ceux qui troublent la Societé, par des crimes défendus par les Loix; dans la supposition qu'il n'y a personne, qui soit si stupide, qui ne comprenne qu'il fait mal en les violant, ou qui puisse dire qu'il n'a pas eu de moien de sortir d'une si grossiere ignorance.

En effet, le seul usage de la vie, dans quelque Societé que ce soit, joint avec tant soit peu de réflexion, & d'envie d'apprendre, fournit aux plus grossiers les principes de Morale, de Politique & de Théologie, dont ils ont nécessairement besoin, dans l'état dans lequel ils sont. Ils se peuvent même former le

le jugement, s'ils en ont la moindre envie, ou par la réflexion, ou en écoutant quelquefois parler ceux qui en savent plus qu'eux. On peut dire qu'il en est de ce qui est absolument nécessaire à l'esprit, pour mettre l'homme en état de vivre conformément à la nature, qu'il a reçuë du Ciel, de même que de ce qui est tout à fait nécessaire au corps. L'un & l'autre est facile à aquerir; l'un & l'autre est proportionné à tout le monde. La Societé étant nécessaire aux hommes, pour jouïr de mille biens & se garentir d'une infinité de maux; il n'y a personne, qui n'aime mieux vivre en societé, que tout seul. Or la Societé ne pouvant être heureuse, qu'à proportion qu'on y observe les regles de la Morale la plus juste; on ne peut vivre parmi les hommes, sans s'en appercevoir, & sans se former là dessus des principes fixes & qui s'étendent à la plûpart des actions de la vie; à moins que, par quelque mauvaise habitude, où l'on se jette volontairement, on ne ferme malicieusement les yeux à ce que l'on voit tous les jours.

On acquiert de même quelque idée des devoirs de ceux qui conduisent les peuples, envers ceux qui leur obeïssent; & des

&des peuples, à l'égard de ceux qui les conduisent. On sent le bon & le mauvais ordre, par leurs suites avantageuses, ou desavantageuses. On ne confond point un gouvernement doux & juste, avec une violente tyrannie. On voit facilement si le peuple est heureux, ou malheureux, dans l'état auquel il est; à moins que la coûtume de tyranniser n'ait tout à fait endurci le cœur, ou que la longue servitude n'ait entierement abatu le courage. Encore est-il très-difficile, que l'on ne s'en apperçoive pas; pour peu que l'on ait conservé de sens commun, dans la haute fortune, ou dans la basse condition. J'avouë qu'il faut encore ici être capable de quelque réflexion; mais on ne donne pas des préceptes à ceux, qui ne les sauroient comprendre, ni réflêchir sur ce qu'ils voient, si tant est qu'il y ait des gens dans ce degré de stupidité. Plus on fera de réflexion sur ce que l'on voit, & que l'on entend dire tous les jours; plus on sera capable de juger de cette sorte de choses.

A l'égard de la Religion ou de la Théologie, il est facile d'augmenter ses lumiéres; si en suppoſant toutes les Veritez assurées de Morale & de Politique,

que l'on aura découvertes par l'experience & par la réflexion ; on vient à considerer les corps qui sont autour de nous & l'ordre merveilleux que les plus simples y remarquent. Ils recueuillent très-facilement de là, que si les ouvrages de l'art ne se font pas d'eux mêmes, ceux que l'on nomme les Ouvrages de la Nature ne se sont pas formez sans aucune Cause intelligente, & par consequent que ce que l'on dit de l'existence de Dieu est veritable. Il ne faut pas être non plus fort subtil, pour comprendre que ce Dieu, qui a fait les hommes, comme tout le reste, & qui les a mis dans la nécessité de former des Societez, approuve tout ce qui est utile à la conservation de la Société & au bonheur des hommes, & désapprouve au contraire ce qui leur est opposé ; c'est à dire, que l'observation d'une bonne Morale & d'une bonne Politique lui est agreable, & au contraire que la violation des regles, qu'elles nous prescrivent, lui déplaît. Comme il peut tout, ainsi qu'il paroît par ses ouvrages (car que peut-on concevoir de plus difficile à faire, que ce qu'il a fait?) les seules lumiéres de la Raison apprennent aux hommes qu'il y a une très-grande apparence

rence que Dieu veut recompenser ceux qui auront vêcu d'une maniére qui lui est agreable, & punir ceux qui auront fait tout le contraire. Que si l'on joint la Révélation à la Raison, pour peu que l'on soit capable de réflexion, on comprendra par la seule lecture du Nouveau Testament, ou par ce qu'on en entend dire à ceux qui l'ont lû, qu'il n'y a rien qui ne s'accorde parfaitement bien aux idées de Morale & de Théologie, que la seule Raison est capable de former dans nos esprits & qu'elle avoit en effet formées dans ceux des Payens. Plus on fera de réflexion sur ces sortes de choses, plus on sera convaincu, & plus on augmentera ses lumiéres; sans qu'il soit besoin d'y emploier trop de temps.

Si l'on s'applique à ces recherches, autant que l'état où l'on est le souffre, dans la seule envie de savoir la Verité & de s'affermir dans sa connoissance, sans avoir aucune vûë d'interêt, ou d'avancement; il est bien difficile qu'on ne voie le fonds des choses, & qu'on ne découvre, au moins dans ce qui est nécessaire, le véritable sens de Jesus-Christ & de ses Apôtres. Mais dans quelque dégré de connoissance, que l'on soit,

il y a une troisiéme chose à observer, qui est à la portée des plus simples. C'est que comme l'on est obligé de faire ce que l'on juge être bon : il faut éviter au contraire géneralement de faire non seulement ce que l'on juge mauvais, mais encore tout ce dont on doute, sur tout si ce sont des choses dont les conséquences sont importantes à la vie. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup de pénetration, pour se faire cette regle; puis que tous les hommes, qui font quelque usage de leur raison, l'observent constamment, à moins que quelque passion, ou quelque interêt présent ne les en détourne. Quoi qu'ils la violent en des cas particuliers, aveuglez par quelque cupidité qui les agite, ils conviennent néanmoins toûjours de sa justice, à la considérer en general. Si l'on demande aux plus ignorans, s'il est permis de ne pas faire une chose, que l'on sait être bonne & agreable à Dieu ; ils ne manqueront pas de dire que non, & de blâmer ceux qui se conduisent de la sorte. Si on leur demande encore, s'il ne faut pas éviter de faire ce que l'on juge être mauvais; ils diront qu'ouï, & condamneront, sans hésiter, ceux qui ne s'abstiennent pas de le faire. Enfin ils ne

nie-

nieront nullement qu'il y a un très-grand danger à faire des actions importantes & dont les suites peuvent être dangereuses; pendant que l'on ne sait point, si ces actions sont permises, ou non. Si un Juge condamnoit un homme à la mort, comme aiant commis un crime, que les Loix punissent par ce supplice; quoi qu'il ne sût pas bien si cet homme auroit commis ce crime, & qu'il ignorât de quelle peine les Loix ordonnent qu'on le punisse; & qu'on racontât aux plus ignorans cette action, qui peut douter, qu'ils ne la blâmassent?

Cela étant ainsi, il n'y a personne qui ne comprenne facilement qu'en matiére de Religion, il ne faut rien assûrer que l'on n'ait jugé être veritable, ni rien faire que l'on ne soit persuadé être agreable à Dieu. Ainsi s'il arrive que l'on veuille contraindre quelcun de condamner des sentimens, qu'il n'est pas en état de comprendre, ni d'examiner, ou l'obliger de maltraiter ceux qui sont dans ces sentimens; le Sens Commun lui apprend que ceux, qui le veulent faire agir de la sorte, l'engagent dans un très-grand danger; puis qu'il ne sait pas s'il ne condamne point la Verité, & s'il ne maltraite point l'Innocence. Voulez-

vous vous assurer s'il est convaincu de ce principe géneral du Bon Sens & de l'Equité? Servez vous de la méthode, que j'ai emploiée plus d'une fois, dans ces Pensées diverses; racontez lui qu'un autre a fait ce que je viens de dire, & vous verrez ce qu'il vous répondra. On pourra comprendre par là, qu'il n'y a personne qui soit si ignorant, qui ne soit convaincu qu'il faut s'abstenir de juger des controverses de Théologie, que l'on n'entend pas; & de rien faire contre ceux, dont on ne peut pas examiner les sentimens. Aulieu de cette retenue si naturelle & si nécessaire, la multitude aveugle s'ingere presque par tout de juger des controverses les plus obscures & les plus embarrassées, & sert d'instrument aux personnes mal-intentionnées, pour maltraiter, pour persecuter cruellement, & pour faire perir par toute sorte de supplices, ceux qui s'éloignent des sentimens reçus publiquement, quoi que d'ailleurs irréprochables dans leurs mœurs. C'est là ce qui s'appelle se dépouiller de la Raison, pour suivre une impetuosité aveugle & semblable à celle des bêtes; & se défaire de l'humanité, pour imiter, non celles que leur commerce avec les hommes a apprivoisées, mais

mais les lions, les tigres, & toutes les plus farouches qui se trouvent dans les montagnes les plus desertes & dans les plus impénetrables forêts.

On dira peutêtre que le petit peuple ne peut pas juger des Controverses, en les examinant en elles mêmes, mais qu'il peut juger qu'il s'en doit fier à ceux qui le conduisent & qui ont plus de lumiére que lui. Mais je demande s'il doit s'y fier sans examen, & sans être assuré, par des raisons claires & solides; ou si ce n'est qu'après s'être assuré que ceux, à qui il s'en remet, ne le trompent pas par malice, on ne se trompent point eux mêmes par ignorance, par peu d'attention, ou par passion? Si l'on dit qu'il doit s'y fier, sans examen, & seulement par le sentiment qu'il a de sa propre incapacité; je soûtiens qu'il est inutile de lui parler de quoi que ce soit, car enfin ceux qui doivent croire leurs conducteurs sans savoir pourquoi, & faire tout ce qu'ils leur ordonnent, sont incapables d'aucune action morale, puis qu'ils dépendent absolument d'un autre. S'ils sont tels, qu'on les décrit, je ne vois pas en quoi ils different, au moins à cet égard, des bêtes farouches, ausquelles on expose, en quelques lieux,

les criminels condamnez à mort. Qu'on ne les louë donc pas de ce qu'ils font, & qu'on ne les blâme de quoi que ce soit; non plus que les bêtes que l'on lâche contre les criminels, de ce qu'elles les dévorent. Cependant on n'oseroit rabaisser les peuples à ce point-là, & les Loix que l'on veut qu'ils observent font bien voir qu'on les suppose plus raisonnables, que lors que l'on abuse de leur ignorance d'une maniere si scandaleuse. On ne fait pas des Loix pour les bêtes & l'on ne leur propose ni recompenses, ni peines. Si l'on dit qu'avant que la multitude s'en fie à ses conducteurs, il faut qu'elle s'assûre de leurs lumiéres & de leur bonne foi, en sorte qu'elle soit persuadée, par de bonnes raisons, qu'ils ne la trompent pas; je répons à cela, qu'on tombe d'accord par là, que le peuple le plus ignorant est assez éclairé pour décider, en raisonnant, d'un point aussi délicat & aussi important que celui-là. On accorde qu'il doit s'en fier à sa Raison, pour savoir s'il doit se soumettre à celle des autres; & qu'il ne doit venir à cette soumission, qu'après s'être clairement convaincu lui même qu'il ne sauroit mieux faire; en sorte qu'il ait assez de confiance en sa propre Raison, pour

croire

croire qu'elle ne le ſauroit tromper, dans ce raiſonnement. Si l'on a cette opinion des plus ignorans, je ne vois pas pourquoi on prétendroit les éloigner de toute ſorte d'examen, à l'égard des queſtions particulieres, qui ſont bien moins importantes & bien moins difficiles que celle-là. Outre cela, ſi l'on veut avouër la verité, on tombera d'accord, que, pour peu que l'on entre dans l'examen de l'autorité des Puiſſances, qui veulent qu'on s'en fie en elles; on aura beaucoup plus de raiſons de s'en défier, que de s'y ſoumettre. Cette ſeule préſomption, que ceux qui parlent de la ſorte ont un interêt temporel très-conſiderable à faire en ſorte que l'on ſe confie en eux, les doit néceſſairement rendre ſuſpects, à tous ceux qui ne ſont pas tout à fait ſtupides. Il n'y a rien de ſi doux, que d'être conſiderez comme les arbitres du Vrai & du Faux, du Juſte & de l'Injuſte, dans la matiére du monde la plus importante; c'eſt à dire, dans la Religion; & d'être reſpectez, à cauſe de cela, par un très-grand nombre de ſes ſemblables. Il n'y a rien de ſi agréable, que de tirer un tribut conſiderable de la multitude, qui ſe croit obligée à le payer, par un principe de conſcien-

ce. A moins que d'être tout à fait aveugle, on voit qu'on a grand sujet de se défier de ceux qui tirent un si grand profit de la confiance, qu'ils veulent que l'on ait en eux.

Quelques uns de ceux, qui tomberont d'accord de ce que je viens de dire, m'objecteront peutêtre que ce que j'ai dit, de la maniere dont le peuple peut s'instruire de la Religion, & dont il doit se conduire à l'égard des dogmes qu'il n'entend pas, peut être veritable; mais qu'il n'est d'aucun usage dans les lieux où il n'y a point de liberté de conscience, & où il faut se soumettre sans examen aux décisions des Theologiens, à moins que de vouloir se perdre. Là les Laïques ne peuvent juger de rien, pas même s'il est juste de se soumettre, parce qu'il n'est pas permis de mettre en doute ce principe fondamental du gouvernement Ecclesiastique. Pourquoi parler d'étude & d'examen à des gens, qui ne peuvent s'y engager sans risquer tout? J'avouë que le meilleur conseil, qu'on pût donner à ces peuples seroit de se retirer des lieux soumis à une semblable domination, à moins que d'être en état de secouër d'un commun accord, ce joug insupportable. Mais cela n'em-

pêche

pêche pas que ce que j'ai entrepris de prouver ne ſoit veritable; c'eſt que l'on peut augmenter ſes lumiéres, autant que cela eſt néceſſaire, pour juger des dogmes, ſur leſquels on ne peut pas demeurer en ſuſpens.

Il eſt vrai que la multitude ignorante ne ſauroit ſe former de regles diſtinctes du bon raiſonnement, qu'elle puiſſe conſiderer d'une maniere génerale & abſtraite; mais il y a deux choſes, qui lui peuvent beaucoup ſervir, pour l'empêcher de tomber dans l'erreur. L'une c'eſt l'amour de la Verité, dont elle peut être auſſi capable que les gens d'étude. Ces derniers ont ſouvent envie d'apprendre, plûtôt par vanité, ou pour s'avancer dans le monde, que pour s'inſtruire & ſe ſatisfaire d'une connoiſſance ſolide. Auſſi cherchent-ils plûtôt les moiens de paroître habiles à ſoûtenir les ſentimens reçus, qu'à les examiner à la rigueur. Au contraire, il arrive ſouvent que ceux qui n'ont aucune étude aiment plus la Verité, que les ſentimens reçus dans leur païs. L'autre choſe, que l'on remarque aſſez fréquemment, c'eſt que le peuple eſt beaucoup moins aveuglé de préjugez, que ceux qui ſe piquent de ſcience; parce qu'on n'a

pas eu ſoin de lui inſpirer de certains ſentimens de Philoſophie & de Théologie, qui ſervent à prévenir les eſprits, & à les empêcher de reconnoître la Verité, lors qu'elle ſe préſente à eux. Ceux qui croient ſavoir quelque choſe, mais qui ſe trompent, ſont beaucoup moins en état de la recevoir; que ceux, qui, convaincus de leur ignorance, n'ont aucuns ſentimens formez ſur les choſes qu'ils n'ont point examinées. Ainſi le peu de préjugez, dont ils ſe trouvent prévenus, & l'amour ſincere de la Verité leur tiennent lieu de Logique, & les empêchent de ſe tromper.

C'eſt là la raiſon, pour laquelle on a ſouvent remarqué que le peuple recevoit la Verité, avec plus de facilité que ceux qui ſembloient avoir beaucoup plus de lumiere. Quand Jeſus-Chriſt prêchoit l'Evangile aux Juifs, il ſembloit que les Docteurs de la Loi devoient être les premiers à l'embraſſer; parce qu'ils étoient plus capables d'examiner les miracles de Jeſus-Chriſt & de reconnoître l'excellence de ſa doctrine, que ne l'étoit le Vulgaire ignorant. Cependant le contraire arriva, & Jeſus-Chriſt reconnut cet effet de la ſageſſe divine, en s'adreſ-

s'adressant à Dieu, en ces termes: * *Je te louë, ô Pere Seigneur du ciel & de la terre, de ce que qu'aiant caché ces choses aux sages & aux prudens, tu les a découvertes aux simples.* On avoit remarqué la même chose, lors que S. Jean Baptiste avoit commencé à prêcher. * *Tout le peuple l'ayant ouï, & même les Péagers, ils justifierent Dieu, aiant reçu le baptême de Jean; mais les Pharisiens & les Docteurs de la Loi ont rendu sans effet le conseil de Dieu à leur égard, n'aiant pas été baptizez par lui.* On vit de même, lors que l'Evangile fut prêché aux Payens, peu de Philosophes l'embrasser, & quantité de personnes sans Lettres s'y soumettre avec joie. Une des principales raisons de cela, c'est sans doute que le peuple aimoit plus la Verité, & avoit beaucoup moins de préjugez que les Philosophes; qui étoient entêtez de leurs anciens sentimens, & qui avoient pris parti sur plusieurs choses, où ils se trouvoient opposez à la doctrine de l'Evangile. Je pourrois produire des exemples plus récens d'une semblable conduite, mais ceux-là suffisent pour établir ce que j'ai avancé, touchant la capacité des plus ignorans à prendre parti, pourvû qu'ils suivent les lumieres du Bon Sens.

* Matt. XI, 25. Luc X. 21.

* Luc VII, 29.

Ce que je viens de dire du bon ufage que le peuple a fouvent fait de fes lumiéres, quoique petites, fait voir que rien n'excufe ceux qui en ufent autrement; mais il ne faut pas croire qu'en géneral les ignorans foient plus propres à reconnoître la Verité. „ Quelquefois „ le Vulgaire a le goût bon, mais il fe „ trompe auffi fouvent: *

Interdum Vulgus rectum videt, est ubi peccat.

* Horatius Ep. I. 63. Lib. 2.

La plus grande partie du peuple Juif & Payen rejetta autrefois l'Evangile, & ceux qui ont aujourdhui la multitude pour eux n'ont pas pour céla la Verité de leur côté. Mais fi l'on y prend garde, on s'appercevra que le Vulgaire ne fe trompe pas fi fréquemment, en fe confiant à fes lumiéres & en les fuivant, qu'en les facrifiant à l'autorité de ceux qu'il croit plus habiles que lui. On doit très-fouvent attribuer les fautes qu'il commet à ceux, qui abufent de la confiance qu'il a en eux. „ Celui-là fe „ trompe, dit un Orateur, qui croit „ que, dans les chofes humaines, il y „ ait aucun crime que l'on doive attri- „ buer au Public. Tout ce qu'une „ ville

„ ville fait doit être attribué à l'autori-
„ té de ceux qui le lui persuadent ; &
„ dans toutes les actions du peuple, il
„ ne se fâche qu'à proportion qu'ils l'ir-
„ ritent: * *Fallitur quisquis ullum facinus, in rebus humanis, publicum putat. Persuadentium vires sunt quidquid civitas facit; & quodcumque facit populus, secundùm id quod exasperatur, irascitur.*

* Quintilianus Orat. XI. pro Divite.

De quelle maniere ceux qui sont d'une meilleure condition peuvent s'instruire.

Après avoir montré que les plus ignorans peuvent s'instruire, autant qu'il leur est nécessaire, de Morale, de Politique & de Théologie, & se conduire, dans la recherche de la Verité, selon les regles de la droite Raison ; il sera bien moins difficile de prouver la même chose, à l'égard de ceux qui ont reçû une meilleure éducation, & qui peuvent emploier quelque temps à la lecture ; quoi qu'ils soient attachez à des occupations fort éloignées de l'étude. Outre qu'ils ont tous les secours, dont nous avons fait voir que les plus ignorans peuvent se servir avec succès ; il y a une infinité de livres écrits dans les Langues modernes, sur les matiéres que j'ai marquées, dans lesquels ils peuvent s'instruire avec facilité.

Je ne veux pas entreprendre d'en donner ici une liste. Il y en a sur-tout en Fran-

François, en Anglois & en Flamand une si grande quantité, que personne n'en peut manquer. Mais comme il y en a beaucoup plus de mauvais, que de bons, je tâcherai de donner de certaines marques, ausquelles on pourra s'assurer qu'un livre est bon, & qu'il mérite d'être lû.

A quoi l'on connoit un bon Livre.

Toutes sortes de Livres doivent avoir trois qualitez, pour mériter d'être lûs par des gens, qui ne sont pas profession de Lettres; car ces derniers sont souvent obligez de lire des livres peu utiles, pour des raisons que je ne dirai pas. Premierement le stile en doit être clair & net; & en second lieu l'ordre en doit être commode & facile. Sans cela, ils ne font qu'embarrasser ceux qui ne sont pas accoûtumez à pénetrer le sens d'un livre mal écrit, ni à redresser dans leur esprit le desordre & la confusion qu'ils remarquent dans ce qu'ils lisent. Il leur semble qu'ils sont dans une épaisse forêt, où ils ne voient que quelques sentiers entrouvers, & dont ils ne peuvent se dégager. Aussi après l'avoir lû avec attention, ils ne peuvent se former aucune idée nette & suivie de ce qu'ils ont lû; ce qui fait qu'ils l'oublient bien tôt, si ce n'est peutêtre quelque pensée détachée,

chée, plus brillante & mieux exprimée que les autres. C'eſt à quoi l'on peut connoître ſi un livre eſt écrit avec ordre & avec netteté. Car il n'eſt pas poſſible qu'un homme capable de quelque attention & qui n'eſt pas deſtitué de mémoire, ne retienne en gros le plan d'un Ouvrage, & ſes principales penſées; ſi cet Ouvrage eſt clair & méthodique. Que ceux qui entendent le Flamand, ou l'Anglois faſſent cette experience, en liſant quelques Sermons d'*Iſaac Barrow*, fameux Théologien & Geometre, de *Jean Tillotſon*, Archevêque de Cantorbery, ou de *Simon Epiſcopius*, fameux Théologien parmi ceux que l'on nomme *Arminiens*, ou *Remontrans* dans les Provinces Unies. Ces trois Auteurs étant d'un ordre & d'une clarté extraordinaires, pour ceux qui entendent leur Langue; ils verront que toute la ſuite de leurs diſcours, & leurs principales raiſons leur demeureront dans l'eſprit, après les avoir lûs, & qu'ils pourront s'en ſervir au beſoin. Qu'ils liſent au contraire, s'ils entendent le François, *les Eſſais de Morale*, & ils trouveront qu'il n'en demeure rien dans l'eſprit, excepté l'élegance du ſtile, & quelques penſées détachées. La troiſiéme choſe, que

que doit avoir un Livre, pour être lû avec fruit, par ceux qui n'ont pas le loisir d'emploier beaucoup de temps à la lecture; c'est qu'il doit prouver ce qu'il entreprend de persuader au Lecteur, par des raisons concluantes; sans quoi il ne remplit l'esprit que de vrai-semblances & de probabilitez, qui peuvent envelopper des mensonges, aussi bien que la Verité. On s'apperçoit que des raisons sont solides, non seulement en les lisant, mais encore en ce qu'après les avoir luës, plus on les médite, plus on s'en trouve convaincu. On voit qu'on en peut tirer quantité de conséquences utiles, & dont on ne manque pas de se servir, lors que l'occasion s'en présente. Au contraire quand des pensées ont plus de brillant que de solidité, si elles surprennent d'abord, l'éclat qu'elles avoient eu à la premiere lecture diminue à mesure qu'on y pense; & ce feu, qui avoit frappé l'esprit, devient en peu de temps une fumée qui s'évanouït. Elles n'ont que des conséquences, dont l'absurdité fait connoître la fausseté des principes dont elles naissent. On peut ajoûter à cela que l'on connoit un raisonnement solide à ceci, c'est qu'on le peut facilement exprimer en toute sorte de Langues,

gues, & qu'il paroît aussi fort, par exemple, en François qu'en Latin. Il est visible qu'un raisonnement, qui dépend si fort d'une Langue, qu'il paroit foible traduit dans une autre, consiste plûtôt dans le tour & dans l'expression, que dans la chose même; car les idées & leur arrangement sont de toutes les Langues, mais les figures ne le sont pas. Quand je parle de *traduire*, je n'entends pas mot pour mot; il est vrai qu'on ne le peut pas toûjours faire, à cause de la difference des Langues; mais on peut exprimer clairement, dans toutes, un raisonnement que l'on a une fois clairement conçu, & il n'est pas possible que ce qui est un bon raisonnement en Latin paroisse un sophisme en François, si l'on en rend fidelement le sens. La Raison, & l'art de s'en bien servir sont de tous les temps & de tous les lieux; il n'y a que l'expression, qui n'est pas la même. C'est à quoi l'on peut reconnoître la vanité des pensées poëtiques, qui paroissent souvent admirables exprimées en termes poëtiques, & considerées avec leur cadence; mais qui semblent ridicules, si on met leurs expressions dans leur ordre naturel, & si on les change en d'autres synonymes. Il en est

eſt des vers, comme d'une femme d'une médiocre beauté, ou même laide, que ſa parure fait ſouvent paroître charmante, ou au moins agreable; mais qui retombe dans ſa médiocrité, ou dans ſa laideur, dès qu'elle a poſé ſa coiffure. Une veritable beauté a plus d'agrément lors qu'elle eſt bien miſe, je l'avouë; mais elle conſerve néanmoins ſes charmes naturels, lors même qu'elle eſt négligée; & il y a bien des yeux, auſquels elle plait davantage en cet état, que ſoûtenue par l'artifice de la parure. On doit être perſuadé qu'un diſcours, veritablement beau & ſolide, ne pert rien de ſa force & de ſa ſolidité, mis dans une autre Langue, par un homme qui l'a bien entendu, & qui s'exprime facilement dans la Langue, dans laquelle il le traduit.

Ce ſont là des marques certaines auſquelles on peut connoître la bonté d'un livre, & ſans leſquelles on aura raiſon de croire qu'il ne mérite pas d'être lû. Peu de feuillets ſuffiſent, pour en faire l'épreuve; & après l'avoir faite, ceux qui ne ſont pas nez, pour emploier leur vie à toutes ſortes de Livres, feroient mal d'en continuer la lecture.

Ces remarques ſont importantes, ſur tout

tout pour les livres de Morale, qui ne renferment souvent qu'un amas confus d'expressions figurées; qui n'expriment rien de clair, & qui ne renferment que très-peu de raisonnemens concluans. Ceux qui les ont lûs ne sauroient en faire aucun usage, ni dire en autres termes ce qu'ils y ont appris; semblables à ceux qui vantent un Sermon, qu'ils ont, disent-ils, trouvé admirable, mais dont ils ne sauroient redire une pensée solide; ce qui fait voir qu'ils ont été charmez de l'exterieur du Prédicateur & de ses expressions; mais non pas persuadez, par ses raisonnemens. Si l'on fait réflexion sur ce que je viens de dire, on sera capable de choisir les livres, qui méritent d'être lûs, & dont on doit faire son étude.

Dès que l'on a découvert des Livres, où l'on trouve de la clarté, de l'ordre, & de la solidité; il faut s'y tenir, & les relire plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on en puisse avoir d'autres du même caractere, en sorte que l'on ne perde rien au changement de sa lecture. Je voudrois pouvoir en indiquer ici un bon nombre, afin de prévenir le dégoût des Lecteurs par la varieté; mais j'avouë que je n'en sai pas beaucoup, qui soient de l'excel-

lence des trois que j'ai nommez. D'ailleurs comme on en publie tous les jours, si je ne nommois que les ouvrages des morts, on me soupçonneroit d'envie, envers les vivans ; & si je nommois ceux des derniers, on pourroit croire que je les flatte. Si j'omettois ceux que quelques personnes estiment, & que peut-être je n'estime pas, ils se plaindroient ou de ma négligence, ou de mon mauvais goût. Ainsi il est plus sûr pour moi de m'en tenir à ces remarques génerales.

Si l'on lit plusieurs fois & avec application des Ouvrages de cette nature, dans peu de temps on se formera une idée de Morale assez étenduë & assez exacte, pour s'en servir en toutes sortes d'occasions, & pour bien juger de tous les cas particuliers, qui arrivent dans la vie. Je conseillerois à ceux, qui veulent serieusement apprendre à vivre, de reduire tout ce qu'ils lisent en Maximes & en Regles, & de les écrire, selon l'ordre qui leur paroîtra le plus facile & le plus commode. La raison de cela est que la lecture d'un Livre étendu ne fait pas assez d'effet sur nous, si l'on ne le resserre, pour ainsi dire, dans son esprit, pour en retenir la substance. Peu de gens ont la mémoire assez bonne,

pour se ressouvenir long-temps de ce qu'ils ont lû, au moins d'une maniere distincte, & pour pouvoir en faire application à ce qu'ils voient arriver tous les jours; sans avoir quelque secours, qui aide leur mémoire.

Par exemple, après avoir lû le LII. Sermon de *Tillotson*, qui traite de l'éducation des enfans, on en peut tirer diverses excellentes maximes * & entre autres celle-ci, touchant la nécessité de joindre la Connoissance à la Pratique:

* *Pag.* 623. *Ed. in folio.*

„ La Connoissance & la Pratique s'entraident & s'augmentent l'une l'autre. „ La Connoissance prépare & dispose „ à la Pratique; & la Pratique est la „ meilleure maniére de perfectionner la „ Connoissance. La simple spéculation „ est très-imparfaite & très-grossiere, en „ comparaison d'une Connoissance distincte acquise par l'experience. La „ plus grande capacité d'un Géographe, „ qui n'a vû un païs que sur la Carte, „ n'est rien en comparaison de la connoissance d'un homme qui a joint les „ voiages à la spéculation, & qui a vû „ lui même les lieux dont il avoit lû la „ description dans les Géographes. Le „ plus habile homme, dans l'Art & dans „ les Regles de la navigation, n'est nul-

„ lement comparable à un pilote experimenté. C'eſt qu'il y a autant de difference entre la Connoiſſance, perfectionée par la Pratique, & la ſimple ſpéculation; qu'il y en a entre avoir ouï dire comment il faut faire quelque choſe & le ſavoir faire. On peut facilement n'entendre pas bien les Regles, mais une longue & frequente Experience trompe rarement. Donnez moi un homme qui ait fait conſtamment bien certaine choſe, & je croirai qu'il ſait comment il la faut faire. On pourroit abreger davantage cette maxime; mais il me ſuffit ici d'avoir produit un exemple, pour faire comprendre ce que je veux dire.

On m'objectera peut-être que j'éxige bien du travail de ceux à qui je donne ces conſeils, & que j'ai oublié que je les ſuppoſe fort occupez. Mais je répons à cela, qu'il n'y a point de vie ſi occupée, où l'on ne puiſſe trouver quelques heures par ſemaine, pour s'appliquer à lire & à recueuillir quelque choſe de ce qu'on a lû, tantôt plus, tantôt moins, ſelon l'importance des occupations que l'on a. En voulez-vous une preuve ſenſible? Voiez combien d'heures ces gens occupez, à ce qu'ils diſent, donnent à d'inu-

d'inutiles converſations, & à des divertiſſemens ſouvent dangereux ; & vous comprendrez que, s'ils vouloient, ils auroient aſſez de temps pour faire ce que je leur conſeille.

Un autre dira encore que cela eſt trop difficile, & qu'il ne peut pas faire attention à tant de choſes. Si cela eſt, qu'il ſouffre qu'on le range deſormais parmi la populace ignorante, parmi les laboureurs & les bergers. Qu'il n'entreprenne plus de juger de ce qu'il n'entend pas, & qu'il renferme ſa conduite dans les bornes de ſes petites lumiéres. Mais c'eſt ce que cette eſpece de gens ne ſauroit ſouffrir. Elle veut juger de la conduite de tout le monde, & décider, ſans aucunes Regles, de la Vertu & du Vice de tout le Genre Humain.

Il faudroit donner un ſemblable ſoin à l'étude de la Politique, quoi qu'il ne ſoit pas beſoin d'y prendre tant de peine ; parce que tout le monde eſt appellé à bien vivre, & qu'il n'eſt pas appellé à la conduite des peuples. Ainſi une connoiſſance plus génerale de la Politique lui doit ſuffire. On la peut apprendre dans des Livres, qui ont été faits exprès, ou dans des Ouvrages qui n'en parlent qu'en paſſant. Les Livres d'*Hugues Grotius*

du Droit de la Guerre & de la Paix, & celui de *Samuel Pufendorf*, intitulé *du Devoir de l'Homme & du Citoyen* ſont admirables pour les principes géneraux. Le ſecond principalement, qui eſt le plus court, établit, avec beaucoup de netteté & d'ordre, les fondemens de la Morale, de la Politique & de la Juriſprudence. Si on le lit avec ſoin, on y trouvera des principes ſuffiſans, pour ſoudre la plûpart des queſtions principales que l'on agite dans ces Sciences.

On voit là la ſpéculation de la Politique, mais ſi on en veut voir la pratique, il faut lire les Hiſtoires, dont on a une grande quantité en toutes les Langues. Il faut choiſir ſeulement les plus exactes & les plus ſinceres, & où l'on voit par tout beaucoup de liberté & de moderation; en ſorte que l'Hiſtorien s'éloigne également de la flatterie & de la ſatire. Ces deux dernieres qualitez ſautent aux yeux des Lecteurs. Mais on peut reconnoître ſi un Hiſtorien eſt exact, & à ſa narration, & au ſoin qu'il prend de marquer les Auteurs qu'il a ſuivis. Pour la ſincerité, on peut s'en aſſurer; premierement, ſi l'on voit que l'Hiſtorien louë & blâme ſans façon les mêmes perſonnes, ſelon qu'il croit qu'elles

les se sont bien ou mal conduites; & en second lieu, s'il n'a eu aucun interêt à déguiser, ou à dissimuler la verité. Dès que l'on est convaincu, ou que l'on soupçonne qu'il y a eu à gagner, ou à craindre, en favorisant ou en blàmant quelcun, & que l'on voit un Auteur parler conformément à ses interêts; il est très-difficile de s'y fier. Pour les autres, qui font plûtôt des Plaidoyers, que des Histoires, à dessein de faire estimer ou de rendre odieux quelcun; il ne faut lire leurs Ecrits, que comme des *Factums*; que l'on doit comparer les uns aux autres, avant que d'en juger.

Comme cette espece d'étude est très-agreable, il y a peu de gens à qui elle ne plaise. On peut même dire que l'on apprend ordinairement, par le goût du Public, & par la réputation des Livres de cette sorte, ceux qui méritent d'être lûs. On n'a rarement vû paroître d'Histoire exacte, sincere, moderée & libre en même temps, sans être presque géneralement applaudie; & * celles, par exemple, des *De Thous* & des *Burnets* ne periront jamais, à cause des qualitez, que je viens de dire. Au contraire les *Maimbourgs* & les *Varillas* ont été géneralement contredits, & ont même survê-

* *Le premier a écrit* l'Histoire Universelle de son temps, *& le second celle de* la Réformation d'Angleterre.

cu au peu de réputation, qu'ils s'étoient acquise dans l'esprit des personnes peu éclairées. Si nous avons lû leurs livres, à cause du bruit qu'ils ont fait de nos jours; la géneration prochaine ne daignera pas les regarder.

Pour venir à l'étude de la Théologie, le premier & l'unique fondement qu'elle doit avoir, c'est l'étude de l'Ecriture Sainte & principalement du Nouveau Testament. Les Chrétiens, quoique divisez, reconnoissent tous que c'est là au moins la plus pure source d'où nous puissions puiser la connoissance de la Religion Chrétienne. Quoi que quelques uns d'entre eux disent qu'il faut l'entendre comme l'Eglise, c'est à dire, leur Parti, l'explique, & que sans cette explication on n'y entend rien; il n'y a qu'à le lire, pour se convaincre que ces discours ne sont que des chicaneries de gens qui ont peur qu'on n'y trouve autre chose que ce qu'ils souhaitent, & qu'on n'y trouve pas au contraire ce qu'ils voudroient bien que l'on y trouvât. Ceux qui avouënt que c'est l'unique regle infaillible de la Verité, ou au moins quelques uns d'entre eux, disent aussi quelquefois qu'il y faut joindre le consentement des Chrétiens anciens & modernes, & les

C on-

Confeſſions de foi. Mais à l'égard du conſentement des Chrétiens de tous les ſiecles, il n'y a que les gens d'étude & encore qu'un très-petit-nombre, qui puiſſent s'en aſſûrer; car il faut une prodigieuſe lecture, pour s'inſtruire avec quelque exactitude du ſentiment de tous les ſiecles; outre qu'on peut faire mille difficultez ſur ce conſentement, leſquelles il n'eſt pas poſſible de ſoudre. Où Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres nous ont-ils donné cet avis? Faut-il renfermer toutes ſortes de Chrétiens, dans le nombre de ceux, dont on demande le conſentement? Si l'on y met ceux que l'on nomme *Hérétiques*, & qu'on ne prenne pour l'eſſence de la Religion Chrétienne, que ce dont ils ſont convenus, on la réduira à peu d'articles, & l'on en effacera des dogmes qui ſont plus clairs que le jour, dans le Nouveau Teſtament, & qui nous ſont recommendez comme abſolument néceſſaires. Si on en exclut les *Hérétiques*, c'eſt à dire, ceux qui ont été condamnez par les autres, ſoit qu'ils aient été plus forts ou plus foibles, car la multitude n'y fait rien; quel ſens aura ce que l'on veut dire? Qui ſera *Héretique*, & qui ſera *Orthodoxe?* Chaque Parti prétendra être Orthodore, & il n'ad-

mettra dans le nombre de ceux, dont le conſentement eſt requis, que ceux qu'il croira favorables à ſes opinions; & ce qu'on veut dire reviendra à ceci, c'eſt qu'il s'en faut remettre au conſentement de ceux qui auront l'approbation des Théologiens, qui nous font ces beaux-diſcours. A l'égard des Confeſſions de Foi, elles ne peuvent paſſer que pour des explications du ſentiment de ceux qui les ont faites, qui n'étoient comme on l'avouë, nullement infaillibles, & dont par conſéquent les opinions ne ſont recevables, qu'autant qu'elles ſont conformes au Nouveau Teſtament. Ainſi il eſt inutile d'en parler, lors qu'il s'agit de la Regle infaillible de la Foi. Elles ne ſervent que pour entendre les ſentiments de ceux qui les ont faites, & non pour s'y fier. Ceux qui en parlent autrement ne le feroient pas, s'ils entendoient ce qu'ils diſent, ou ſi l'eſprit de diſpute ou de domination ne les faiſoit pas parler contre leurs propres principes. Il faut donc lire & relire le Nouveau Teſtament, ſans aucun deſſein, que d'y chercher la doctrine infaillible de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres; & comme tout n'eſt pas également clair, dans leurs Ecrits, la premiere choſe, qu'il faut faire,

re, c'eſt de s'attacher à méditer tout ce qui eſt clair; pour s'en former une idée auſſi nette & auſſi exacte qu'il ſera poſſible, afin de l'avoir toûjours préſente à l'eſprit, & de regler là deſſus tous ſes jugemens. Après s'être formé cette idée, on peut venir à l'examen des paſſages, qui ſont obſcurs; qu'il faut conſtamment expliquer, par ceux qui ſont clairs, en ſorte que jamais on ne torde un paſſage clair, pour le concilier avec un paſſage obſcur, mais que l'on ſuppoſe toûjours que ce qu'on n'entend pas bien doit être conforme à ce que l'on entend clairement. Il eſt viſible que le Bon Sens demande que l'on en uſe ainſi, puis que c'eſt là la maniére conſtante dont on explique tous les Livres & tous les Actes, que l'on ſuppoſe avoir été faits par des perſonnes raiſonnables & ſinceres. Comme on croit qu'ils ne ſe ſont pas contredits & qu'ils ont ſû ce qu'ils diſoient, on juge qu'on ne peut mieux expliquer leurs intentions cachées, que par leurs plus claires penſées, avec leſquelles elles ont été ſans doute conformes. S'il arrive qu'on ne trouve aucune explication de ces paſſages obſcurs, qui ſatisfaſſe l'eſprit, il faut ſuſpendre ſon jugement, en attendant que l'on puiſſe trou-

trouver les lumiéres que l'on cherche; & s'il n'arrivoit jamais que l'on pût se satisfaire, il faudroit ranger ces passages, parmi ceux qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, puis que rien de ce qui est au dessus de nos forces ne peut nous être nécessaire. On doit se garder sur tout de deux choses; la premiere est d'abandonner les dogmes, que l'Ecriture sainte nous enseigne en termes clairs & formels, pour s'attacher à des pensées tirées de passages obscurs. Quand les propositions, sur lesquelles un raisonnement est fondé, sont obscures, il s'ensuit de là nécessairement que les conséquences en sont douteuses; car on ne peut pas ne point douter de ce qui est obscur, si l'on sait raisonner. Dire qu'une proposition est obscure, & dire qu'on ne peut pas s'assurer du sens qu'elle renferme, & que par conséquent on doit demeurer en suspens là dessus; c'est tout un. L'autre chose, dont on doit se garder, c'est d'inventer aucune hypothese sur tout peu croiable, ou opposée à des lumiéres certaines, pour expliquer un passage obscur. Toutes les idées & toutes les expressions dont on se sert, pour l'explication de l'Ecriture sainte, qui est un Livre à l'usage de tout le monde, doivent

vent être tirées du Livre même, ou des lumieres génerales du Sens Commun. Autrement, on rendroit le plus admirable Livre, qui ait jamais été fait, le plus absurde de tous les Livres; parce que l'on y trouveroit toutes sortes de chimeres. Il y a eu des Héretiques, que l'on nommoit * *Docetes*, parce qu'ils disoient que Jesus-Christ *sembloit* bien avoir eu un corps comme le nôtre; mais qu'il étoit dans le fonds d'une nature toute differente. Ce sentiment, comme l'on voit, est tout à fait contraire au Nouveau Testament, qui nous apprend très-clairement que le Corps de Jesus-Christ étoit comme les nôtres, & ces Héretiques n'y étoient tombez, que parce qu'ils croioient devoir l'entendre, selon cette idée étrangere, qu'ils s'étoient formée; qu'un Corps, dans lequel la Divinité habitoit d'une maniére toute particuliere, ne devoit pas être fait comme ceux des hommes. Sur cette idée, qui étoit de leur pure invention, ils avoient renversé le sens des passages les plus clairs du Nouveau Testament. D'autres pour expliquer à la Lettre des passages figurez, ont imaginé des hypotheses absurdes, & inconcevables; qui n'ont aucun rapport avec le reste de l'Ecriture Sain-

* *Du mot Grec* δοκεῖν, *sembler.*

te,

te, ni avec le génie, s'il faut ainsi dire, de la Religion Chrétienne. Si l'on admettoit cette méthode, on tireroit tout ce qu'on voudroit de l'Ecriture Sainte, pourvu que la lettre semblât en quelque sorte le favoriser. L'absurdité du dogme ne serviroit de rien, pour en faire voir la fausseté; on auroit incessamment recours au mystere & à la puissance divine, qui s'étend plus loin que nos connoissances. C'est ainsi que les *Anthropomorphites* prétendoient prouver, par la lettre de l'Ecriture Sainte, que Dieu a un corps semblable à ceux des hommes. Ils opposoient à tous les raisonnemens, que l'on faisoit contre eux, les passages de l'Ecriture, où elle attribue des yeux, des mains, & d'autres membres à Dieu; & ils prétendoient qu'il falloit que la Raison humaine se tût, lors que la Révelation parloit.

Il faut éviter, avec soin ces extrémitez, dans lesquelles on ne tombera pas, si on lit fréquemment l'Ecriture Sainte; & si l'on se sert des Interpretes, qui l'ont expliquée à la Lettre, & qui n'ont eu d'autre but que de faire entendre ses expressions. Il est fâcheux qu'il y en ait si peu, dans les Langues modernes; mais il faut se servir de tout ce qu'on pourra trou-

trouver, en attendant que l'on ait davantage de ſecours pour cela. Je ſuis perſuadé que ceux qui apporteront à cette étude beaucoup d'amour pour la Verité, & d'envie de s'inſtruire, ſans ſe laiſſer prévenir par aucuns préjugez, c'eſt à dire, par aucun ſentiment duquel ils n'aient aucune preuve, découvriront bien-tôt de quel côté ſe trouve la Verité, pourvu qu'ils s'appliquent ſerieuſement à cette étude. On peut même dire que lors qu'ils auront fait de bonne foi ce qu'ils auront pû pour s'inſtruire, ils auront aquis toutes les lumiéres qui leur ſeront néceſſaires; parce que c'eſt une Regle de juſtice, que nul n'eſt obligé d'obſerver une Loi, qu'autant qu'il l'entend, après avoir apporté pour l'entendre tout le ſoin dont il eſt capable. Ainſi ſuppoſé que quelcun liſe l'Ecriture Sainte, avec les diſpoſitions que je viens de dire; ce qu'il y aura entendu ſuffira pour lui. Il ne s'agira plus que de regler tous ſes jugemens & toute ſa conduite ſur les lumieres qu'il en aura tirées. Il ſeroit à ſouhaiter que plus de gens vouluſſent faire l'épreuve de cette verité; on verroit qu'ils deviendroient, par cette ſeule lecture, beaucoup plus éclairez, qu'on ne le pourroit peutêtre croire.

Quoi-

Quoique je ne parle que de la lecture de l'Ecriture Sainte, & sur tout du Nouveau Testament, je ne prétends pas déconseiller la lecture des livres de Théologie & de Controverse. Il y en a quantité, qui peuvent être très-utiles, pour se former une idée juste de la Religion, & que l'on peut lire, selon la commodité que l'on a de les trouver, ou selon qu'on les peut entendre. Mais il faut toûjours se ressouvenir que l'Ecriture Sainte en est la source, & puiser d'elle seule le fonds de la Religion: par lequel on juge de ces Livres, qu'on ne doit estimer qu'autant qu'ils y sont conformes. Il faut donc demeurer longtemps appliqué à la seule lecture des Livres Sacrez, avant que de venir aux autres qui traitent de Théologie, & ne l'abandonner jamais. Si on ne prend garde à cela, il arrivera que, sans y penser, on n'entendra l'Ecriture Sainte, que par rapport aux Livres de Théologie, que l'on aura lûs, & que l'on y cherchera leur doctrine; que l'on y troüvera aisément dès qu'on l'aura cruë, quoi qu'il n'y ait rien de semblable. Dès qu'une opinion, quelque mal fondée qu'elle soit, s'est rendue maîtresse de l'esprit; on en trouve la confirmation par tout, & même

même dans les passages, qui lui sont le plus opposez. Il faut donc commencer par les Livres, qui ne peuvent pas nous tromper, si nous apportons seulement à leur lecture l'envie d'apprendre la Verité, & l'attention qui est nécessaire pour cela.

J'ai déja dit que la lecture fréquente des Livres, écrits avec l'ordre & avec l'exactitude, que l'Art demande, forme le jugement & accoûtume à raisonner juste; mais que lors que l'on joint la connoissance des Regles au commerce, s'il faut parler ainsi, que l'on a avec de bons Auteurs; on est plus en état d'éviter l'Erreur & de découvrir la Verité. Comme on ne manque pas de livres de cette sorte en François, & dans d'autres Langues modernes, ceux qui peuvent donner quelque temps à la lecture auront suffisamment de quoi se satisfaire. La *Logique de Port-Royal*, & la *Recherche de la Verité* peuvent apprendre à raisonner solidement & à bien disposer ses pensées. On n'y peut trouver à redire, que quelques sentimens particuliers, qui ne font rien au but géneral de ces Ouvrages, & qui n'empêchent pas qu'on ne les puisse lire avec plaisir & avec utilité. Telles sont par exemple, la pensée de l'Auteur

de la *Recherche de la Verité*, que l'on voit toutes choses en Dieu ; & la coûtume qui lui est commune avec l'Auteur de la *Logique*, de renoncer aux principes les plus certains du Sens Commun, lors qu'il s'agit de dogmes Théologiques, qui s'y trouvent contraires. On peut aussi tirer de très-grandes lumiéres de l'*Essai Philosophique touchant l'Entendement humain*, qui après plusieurs Editions Angloises vient enfin de paroître en François. En nous représentant la maniere dont les hommes ramassent les idées qu'ils ont, & dont ils tombent dans l'erreur, & en traitant de quantité de matiéres curieuses & utiles ; l'Auteur donne insensiblement, ou fait pratiquer les Regles du bon raisonnement.

Jusqu'au milieu de ce siecle, ou environ, ce que l'on appelloit Logique n'étoit qu'un amas inutile de spéculations creuses, suivi des Regles des Syllogismes. On ne peut pas nier que ces Regles ne soient vraies, mais comme elles ne servent à découvrir aucune Verité d'importance, mais seulement à disputer dans un Auditoire ; on méprisoit generalement la Logique, comme une science puerile & pédantesque ; mais depuis que *Descartes* eut publié sa Méthode, & qu'on

qu'on eut formé là dessus de nouvelles Logiques, on s'apperçut de l'utilité infinie de cette Science; non seulement dans les Auditoires de Philosophie, mais dans la Chaire, dans le Barreau, & dans toutes les Consultations les plus importantes & les plus serieuses. On vit dans les discours de ceux qui avoient pris l'esprit géometrique, s'il faut ainsi dire, de la méthode Cartesienne, infiniment plus de clarté & plus d'ordre, que dans ceux à qui elle étoit inconnue; & l'on comprit l'usage que l'on en pouvoit faire en toutes sortes de Sciences, & en toutes les occasions, où il s'agit d'éclaircir quelque question embrouillée.

Ceux qui n'ont jamais lû cette espece de Livres croient ordinairement qu'ils sont extrémement difficiles, & par conséquent ennuyeux; quoi que dans le fonds il n'y ait rien de si facile, parce qu'il s'agit dans ces Ouvrages d'idées ou simples, ou generales, qui sont infiniment plus claires, que celles des choses ordinaires de la vie, qui sont extrémement composées & qui ne regardent que des choses particulieres, & par conséquent difficiles à former, en sorte qu'on en conçoive distinctement toutes les parties. J'avouë qu'il faut être un peu

accoûtumé à penser, pour pouvoir faire attention à des choses abstraites; mais on peut former cette habitude, en assez peu de temps, si l'on s'attache à cette lecture, avec quelque passion & dans le dessein de ne la pas abandonner qu'on n'ait une idée nette de la maniére dont il faut chercher la Verité, & dont il faut disposer ses pensées, pour la faire entrer dans l'esprit de ceux qui ne la connoissent pas encore. S'il y a quelque peine à essuyer d'abord, on doit penser que cette peine ne sera pas perdue, si l'on se résout de continuer; puis que la maniére de bien raisonner est d'un usage infini dans tous les états où l'on se trouve. On s'applique souvent à apprendre des Arts Méchaniques, que l'on ne veut savoir que par par divertissement, & l'on y emploie infiniment plus de temps & plus d'attention, qu'il n'en faut pour lire & pour entendre les livres que j'ai nommez. Pourquoi donc ne prendroit-on pas la même peine, pour apprendre l'Art de ne se pas tromper, dans les raisonnemens que l'on est obligé de faire sur des sujets de la derniere importance? Si l'on plaint sa peine, dans cette occasion, il faut se résoudre à demeurer dans le suspens & dans le silen-

ce,

ce, & à descendre dans le rang de la plus basse populace. Il est ridicule d'entreprendre de juger & de parler de ce qu'on n'entend point.

Ce que doivent faire ceux qui aspirent aux charges.

Ce que je viens de dire des études de tous ceux qui peuvent emploier quelque temps à la lecture, de quelque condition qu'ils soient, & de quelque maniére qu'ils veuillent passer leur vie; regarde encore plus particulierement ceux qui se destinent à des Emplois publics, & à des charges considerables dans l'Etat. Il est d'autant plus important qu'ils ne se trompent pas, que les autres, de qui les erreurs n'ont le plus souvent que peu ou point d'influence que sur peu de gens qu'ils fréquentent; que les fausses opinions de ceux qui gouvernent la Societé & leur peu de capacité à distinguer le Vrai du Faux, le Juste de l'Injuste & l'Utile du Nuisible influe le plus souvent sur tout l'Etat. Les débauches, la tyrannie, la superstition, l'ignorance, le mépris des Arts & des Sciences sont rarement les vices des Chefs de la Societé, s'ils la gouvernent long-temps, sans devenir les défauts de ceux qui leur obeïssent. Les Puissances barbares, par exemple, qui se sont rendues maîtresses de l'Asie & de l'Afrique, pour ne pas

parler des autres parties du Monde, y ont répandu tous les desordres ausquels elles étoient sujettes. Ils y regnent avec elles, depuis plusieurs siecles, & y régneront jusqu'à ce que quelque révolution plus heureuse y porte avec elle les bonnes qualitez, que l'on n'y connoit plus depuis si long-temps.

Ainsi ceux qui se destinent à des Emplois relevez doivent avoir soin, plus que tous les autres hommes, à se former des idées droites de Morale, de Politique, & de Religion, &, pour ne pas y être trompez, à aquerir l'Art, qui donne des Regles, pour bien juger de toutes sortes de sujets. S'ils y sont plus obligez que les autres, il est certain aussi qu'ils ont plus de moyens de le faire que la plûpart de ceux, qui ne pensent qu'à obeïr, n'en peuvent avoir; étant beaucoup plus occupez à aquerir ou à conserver ce qui leur est néceſſaire, pour se soûtenir parmi leurs semblables. Ceux qui aspirent au Gouvernement ont ordinairement plus de richesses, & de temps pour s'appliquer à l'étude, & pour avoir des Maîtres dans les Sciences, qui leur sont nécessaires. Il leur est donc facile de faire non seulement ce que l'on peut exiger de ceux, dont j'ai parlé auparavant;

vant; mais encore de s'instruire de tout, avec plus d'exactitude.

Quoi qu'il y ait des gens qui par l'attention & par l'experience jointes avec une assez médiocre lecture, ne jugent pas mal d'une infinité de choses; il faut néanmoins que l'on tombe d'accord que s'ils avoient plus de lecture, la connoissance acquise par cette voie rendroit leurs jugemens plus assurez & plus exacts. Car enfin il est certain que plus un esprit, d'ailleurs solide & pénetrant, a de lumieres, plus il est en état de juger solidement, & d'embrasser plus de choses, dans ses vuës. D'ailleurs il y a peu de gens de ce caractere, & la plûpart ont besoin des lumiéres des autres, pour être en état de ne se tromper pas.

Il seroit donc à souhaiter que les gens, qui se destinent à des Emplois de cette sorte, eussent assez de connoissance des Belles Lettres, pour lire tout dans les Originaux & pour voir tout par leurs yeux. Ils devroient être capables de lire des livres Latins; ou au moins, si on n'a pas eu soin de leur faire apprendre cette Langue, dans leur enfance, ils en devroient savoir plusieurs modernes, afin d'être en état de profiter des lumieres des nations voisines. Le François, surtout,

& l'Anglois me paroiſſent d'une tres-grande utilité, pour pouvoir lire une infinité de livres de toutes ſortes, que l'on a publiez dans ces deux Langues * pendant ce XVII. ſiecle. Il n'y a guere de matiéres, que l'on n'ait traitée dans l'une ou dans l'autre, d'une maniere plus nette & plus ſolide, que l'on n'avoit fait dans les ſiecles précedens.

** On écrit ceci, la derniere année de ce Siecle.*

Si quelcun m'objecte que je prétends charger d'une grande peine ceux à qui je conſeille toute cette Etude ; & que de grands hommes d'Etat s'en étant bien paſſez juſqu'à préſent, on s'en paſſera bien encore à l'avenir ; je réponds à cela premierement que l'on ne peut pas entreprendre en conſcience d'exercer des Emplois conſiderables, ſans être capable de ſupporter beaucoup de peine. Ce n'eſt pas un jeu, que d'être au timon de l'Etat, ou d'opiner tous les jours de choſes de la derniere importance ; & ce n'eſt pas une témerité ſupportable, que d'entreprendre de dire ſon ſentiment de choſes que l'on n'entend point, & que l'on eſt incapable d'entendre, faute d'un peu d'étude, & de contraindre en ſuite les perſonnes les plus éclairées de s'y ſoumettre. Si l'on veut joüir des avantages & des douceurs, que donnent de

grans

grans Emplois, il est juste qu'on prenne la peine, qui est nécessaire pour se rendre capable de s'en aquiter dignement. En second lieu, il y a très-peu d'hommes d'Etat, qui aient été fort utiles à leur patrie, sans étude & sans lecture; sur tout lors qu'ils se sont trouvez dans quelques conjonctures délicates, où il faut nécessairement de grandes lumieres pour prendre le bon parti. Combien y a-t-il eu de Cours ignorantes & présomtueuses, qui pour ne se mettre en peine de rien que de satisfaire leurs passions, uniques lumieres qu'elles consultoient, en ont suivi aveuglément la pente, & ont perdu par là & leur autorité & les peuples qui y étoient soumis? Combien y a-t-il eu de Princes, de Grands & de Magistrats, qui n'ont été que les vils ministres de l'ignorance & de l'injustice de ceux à qu'ils avoient livré leur Raison, pour suivre sans examen leurs conseils, & pour ce qui regarde les choses de cette vie, & pour ce qui concerne l'autre? Je ne veux pas entreprendre d'en faire le catalogue, ni même d'en donner des exemples. Si l'on n'en trouve pas chez soi, que l'on en cherche chez les voisins, & l'on sera pleinement convaincu de ce que je viens de dire.

III. *Moyens de rendre une République heureuse.*

JE n'entreprens pas ici de composer un traité complet de Politique, sur les moyens de rendre une République heureuse ; pour faire un ouvrage de cette nature, il faudroit remplir plus d'un volume, comme celui-ci. Je veux seulement donner quelques avis, qui me paroissent de grande conséquence, pour le bonheur de la Societé ; sans m'engager à rien faire d'achevé, ni à reprendre les choses à leur source. Ceux qui voudront savoir comment les Societez se forment, & quels sont les fondemens sur lesquels elles sont bâties, pourront s'en instruire ailleurs. Un très-habile homme a publié en Anglois en 1690. un petit traité, intitulé, * *Essai touchant la veritable origine, l'étendue & la fin du Gouvernement Civil*; & l'on peut trouver dans ce Livre, si on le lit avec attention, dequoi se satisfaire. On le traduisit en François l'année suivante, & on le publia à Amsterdam. Si l'on ne voit pas, dans la version, autant de clarté que dans l'Original, & si le Traducteur s'en est éloigné en

* *On en voit l'Abregé dans le XIX. Tome de la Biblioth. Universelle.*

en quelques endroits, on y verra néanmoins le fonds de la matiére.

Les avis que l'on peut donner, pour rendre une République heureuse, concernent trois choses; les Loix, les Chefs de la Societé, & le Peuple. Il est visible que si les Loix sont mauvaises, ou trop défectueuses, si ceux qui les doivent faire observer s'acquittent mal de leur commission, ou si le peuple n'observe pas ce qui est bien établi, une République ne sauroit être heureuse. On a déja touché diverses choses, qui ont du rapport à cette matiére, dans le premier Tome de cet Ouvrage, dans des réflexions sur *les raisons de la Décadence de divers Etats.* On ne les redira pas ici, mais on fera quelques autres réflexions sur les Loix, sur leurs Ministres, & sur les Peuples.

I. On peut dire en general qu'une Loi n'est autre chose *qu'un Ordre du Corps entier de la Societé, ou de ceux qui la représentent, où il y a quelque recompense attachée pour ceux qui l'observent & quelque peine pour ceux qui le violent.* Il n'importe que cet Ordre soit écrit, ou non, pourvû que l'on convienne qu'il a été observé auparavant & qu'il le doit être encore. Il y a diverses sortes de Loix, selon

Des bonnes & des mauvaises Loix en général.

la

la difference des choſes qu'elles reglent. Les unes regardent la forme du Gouvernement en géneral, les droits des Chefs de la Societé, leurs fonctions & la maniere dont ils doivent les exercer. Les autres regardent le Corps Eccleſiaſtique, qui eſt comme une autre Societé, unie très-étroitement avec la Societé Civile. Les autres enfin regardent la vie, les biens & l'honneur des particuliers. On peut nommer les premieres *Politiques*, les ſecondes *Eccleſiaſtiques* & les troiſiéme *Civiles*. On fera quelques remarques ſur ces trois eſpeces de Loix, en particulier, après les avoir conſiderées en géneral.

Je ſuppoſe ici qu'aucune Societé ne peut ſubſiſter ſans Loix, parce que c'eſt une choſe qu'on ne peut nier, & qui a été prouvée dans le Livre que j'ai nommé, & dans celui de *Samuel Pufendorf*, dont j'ai parlé ailleurs, où il traite *des devoirs de l'Homme & du Citoyen*, pour ne pas parler des autres Livres de Politique. Il faut ſeulement remarquer qu'on regarderoit comme deſtituée de Loix une République ; dans laquelle les recompenſes & les peines qui y ſont attachées ſeroient ſans effet ; parce que la plûpart des hommes ne les obſervent que pour être recompenſez, ou de peur d'être

d'être punis. L'ignorance & les passions, qui les aveuglent, les empêchent d'envisager le bien & le mal, lors qu'ils sont éloignez; & l'avantage présent, qu'ils tireroient en leur particulier d'une mauvaise action, ne permettroit pas qu'ils pensassent qu'ils seroient exposez au même mal qu'ils feroient aux autres, & aux desordres qui arriveroient, si chacun en usoit comme eux. Cette idée, de laquelle naît celle du devoir & de l'obeïssance aux Loix, leur paroît dans un trop grand éloignement, pour les ébranler, & ne seroit jamais capable, sans des biens & sans des maux présens, de les retenir dans l'ordre. * La plus légitime soumission, comme un excellent Historien moderne l'a fort bien remarqué, n'étant
„ dans la plûpart des hommes, que com-
„ me un ressort contraint, & sans cesse
„ en effort contre le poids qui le presse;
„ l'esprit d'indépendance est toûjours
„ prêt de se mettre au large, dans ceux
„ qui ne sont pas retenus par l'amour de
„ leur devoir. Ainsi lors que les peines, qui sont comme la force qui arrête l'effet de ce ressort, viennent à cesser; il n'y a aucun crime, auquel les hommes ne se portent.

* *Vie de S. Louïs sur la fin du Liv. I.*

Mais il ne suffit pas, pour le bonheur

de la Societé, qu'elle ait des Loix soutenues de recompenses & de peines, il faut que ces Loix soient faites pour son bien, en sorte que l'Etat en géneral, & les Particuliers, qui le composent, en reconnoissent l'utilité par l'experience. Souvent il arrive qu'une Societé entiére, ou ceux à qui elle a donné le pouvoir de faire des Loix, en font qu'ils croient justes & avantageuses; mais que la suite fait voir être nuisibles. Ni la multitude ni ceux qui la gouvernent ne sont pas exempts d'erreurs & de passions, même lors qu'il s'agit de choses de la derniere importance; de sorte que les Societez n'ont point de moien de remedier au mal, qu'elles se font quelquefois à elles mêmes, sans y prendre garde, que d'abolir les établissemens dont l'experience a fait voir les défauts. Comme le but unique de la Societé est le bien géneral de ceux qui la composent, on peut dire que c'est la seule Loi suprême & immuable; à laquelle toutes les autres doivent ceder, dès qu'il arrive qu'elles se trouvent en opposition avec elle. Les hommes sont faits pour être heureux, & ne se sont engagez à l'observation des Loix particulieres, que dans cette seule vuë. S'ils n'arrivent à ce but,

but, qu'ils se sont proposez, par le chemin qu'ils avoient crû le plus droit & le plus sûr ; ils ne sauroient demeurer en repos, il faut qu'ils y aillent par un autre.

Mais on demandera ce qu'il faut observer dans les Loix, pour ne pas en faire, qui soient opposées à ce but géneral, & nécessaire de la Societé ? Je réponds à cela, qu'il faut qu'elles soient conformes aux Loix de la nature, qui sont fondées sur l'état auquel Dieu a mis les hommes sur la Terre. Telles sont par exemple, ces propositions génerales qu'il y a un Dieu éternel, ami des bons, ennemi des méchans, & auquel les hommes doivent rendre un culte religieux: Qu'en matiere d'opinions, personne n'est obligé de croire plus que ce qu'on lui prouve, ou de regarder les choses comme plus certaines qu'elles ne lui paroissent: Que chacun est maître de ce qu'il a acquis par son industrie, sans faire tort à personne: Que les Peres & les Meres doivent avoir du soin de leurs Enfans, & les Enfans réciproquement du respect & de l'amitié pour eux : Que l'on ne doit pas faire à un autre, ce qu'on ne souffriroit pas de lui, sans croire avoir raison de s'en plaindre : Que les hommes

mes doivent composer ensemble des Societez, pour passer la vie plus heureusement, &c. Les Loix qui seroient opposées à ces veritez ne pourroient passer pour de bonnes Loix ; & s'il arrivoit (ce qui n'est arrivé que trop souvent, même parmi des nations assez éclairées) qu'on en établît quelques unes de cette sorte, dans peu de temps on en verroit de dangereux effets, ausquels on ne pourroit apporter de remede, qu'en changeant, ou qu'en négligeant ces Loix.

Pour en donner des exemples, supposons que dans une République, on fût persuadé qu'il n'y a point de Divinité de qui la Vertu pût attendre des recompenses, & le Vice craindre des peines, & par conséquent point de culte religieux à rendre à qui que ce soit ; & que l'on fît des Loix fondées sur cette opinion, comme si l'on défendoit toute sorte de culte de la Divinité ; dans peu de temps, on verroit que ceux qui obeïroient à ces Loix n'auroient d'autre maxime que celle-ci ; c'est que tout ce qu'on peut faire, sans être puni par les hommes, est permis. De là il arriveroit que les Princes & les personnes trop puissantes, contre qui on ne peut pas toûjours faire executer les Loix, se croiroient permis

tout

tout ce que leurs passions leur suggereroient; & que les autres ne feroient conscience de rien, pourvû qu'ils esperassent de pouvoir cacher leurs crimes; ce qu'ils espereroient facilement, si ces crimes leur apportoient quelque grand avantage; parce qu'on croit sans peine ce que l'on souhaite avec passion. Ces desordres se multipliant feroient bien tôt apercevoir qu'il y a une si grande liaison entre ces deux veritez; que les hommes ne peuvent être heureux que vivant en Societé, & qu'il y a un Dieu qui aime ceux qui l'entretiennent, & qui hait ceux qui la détruisent; que l'une ne peut subsister sans l'autre. Les Rélations de la Chine, qui nous apprennent que les Chinois de qualité ne croient ni l'existence d'une Divinité, qui gouverne toutes choses, ni l'immortalité de l'Ame; nous disent aussi que * toute la vertu des Chinois ne consiste que dans une profonde dissimulation de leurs vices. Parmi les Juifs, les Sadducéens, * qui nioient l'immortalité de l'ame, quoi qu'ils crussent une Divinité, mais à qui ils ôtoient toute Providence, faisoient aussi paroître dans leurs mœurs, qu'on ne peut être dans ces sentimens, sans devenir ennemi de la Societé. *Les*

* *Mém. de la Chine* T. I. L. 5. & T. II. L. 1.

* *Joseph de la Guer. Jud.* *Lib.* 11. c. 12.

Saducéens, dit l'Hiſtorien Juif, *ſont farouches les uns envers les autres, & cruels dans le commerce qu'ils ont avec leurs ſemblables* (c'eſt à dire, avec les autres Juifs) *comme à l'égard des étrangers.*

Suppoſons encore que, dans quelque autre païs, on s'imaginât, ſans ſavoir pourquoi, que la Verité dépendît des déciſions de quelques perſonnes, qui ne ſeroient nullement obligées d'en apporter des raiſons, ou (ce qui eſt néanmoins tout un, dans le fonds) dont les raiſons dûſſent être reçues, avec ſoumiſſion; à peine d'être diffamé, déclaré incapable de parvenir à aucun Emploi, de perdre les biens, & même la vie. Cette conduite, qui eſt entierément oppoſée à la nature raiſonnable que les hommes ont reçuë du Ciel, & qui leur défend de rien croire, ſans ſavoir pourquoi, produiroit de très-méchants effets dans la Societé. Premierement dans la ſuppoſition incertaine que l'on feroit que ces gens-là ne pourroient ni tromper, ni être trompez, on ſe livreroit à toutes les ſuites fâcheuſes, qui naiſſent naturellement d'une ſi dangereuſe ſuppoſition. Ces gens-là pourroient faire paſſer mille menſonges, pour des veritez; ſoit à l'égard de la ſpéculation, ſoit à l'égard de la pra-

pratique. Après avoir établi comme incontestablement vrais des dogmes faux & absurdes, ils seroient en état de les imposer par force à ceux qui vivroient dans l'étendue des païs, où leur autorité seroit reconnue. Ils n'écouteroient ni raisons, ni remontrances, quelques fortes, & respectueuses qu'elles fussent ; parce que ce n'est pas là coûtume de ceux, qui ont reçu une autorité qui ne leur appartient pas, d'avouër qu'ils ont eu tort. L'orgueuil de l'esprit humain, lors que rien ne l'arrête, ne trouve quoi que ce soit d'excessif ; & le plaisir, qu'il y a, d'être regardé comme infaillible, est trop grand, pour s'en priver, & souffrir patiemment la contradiction. Outre cela, on se mettroit par là en état d'aller d'erreur en erreur, sans pouvoir revenir jamais de rien ; puis qu'après avoir fait une décision fausse, il en faudroit soûtenir toutes les conséquences, qui sont infinies. Dès que l'on s'est une fois égaré du droit chemin ; plus il semble que l'on marche droit, plus on s'en éloigne. Enfin cette étrange supposition étoufferoit peu à peu tout ce qu'on appelle Raison, & Bon Sens. Toutes les lumieres naturelles, toutes les Regles de la Logique devroient ceder aux

décisions de cette autorité, que l'on croiroit infaillible ; & dès lors on n'auroit plus de moien de discerner le Vrai du Faux ; parce que dès qu'on a une fois renoncé aux lumiéres les plus claires, il n'y a plus aucune certitude. Tout ce qui nous paroit vrai peut être faux, & tout ce qui nous paroît faux peut être vrai.

Les Romains supposoient quelque chose de semblable, lors que le Christianisme commença à faire des progrès. Ils prétendoient que la Religion, établie par leurs Peres, étoit veritable, sans en donner d'autres raisons. * Ils opposoient aux Chrétiens les Loix de l'Etat, qui ne permettoient pas que l'on fit aucun changement dans la Religion que par l'autorité du Senat ; qui s'en tenant aux anciens usages, ne vouloit entendre parler d'aucune correction, comme si l'Antiquité avoit été infaillible. Cette conduite étoit sujette à toutes les mauvaises suites, que j'ai marquées. Pour les éviter, il n'y avoit point de remede que de la changer, & de corriger les Loix, qui avoient été faites par des gens sujets à se tromper. * „ Si je trouve, leur „ disoit un Chrétien, que ce que vôtre „ Loi a défendu est bon ; elle ne peut „ pas,

* *Tertulliani Apolog. c.* IV.

* *Tertull. ibidem.*

„ pas, par ce préjugé, me le défendre
„ avec justice, comme elle le feroit, si
„ cela étoit mauvais. Si vôtre Loi s'est
„ trompée; c'est, comme je croi, qu'el-
„ le a été faite par des hommes, car
„ elle n'est pas tombée du ciel. Vous
„ étonnez-vous, que des hommes se
„ soient pû tromper, en faisant une
„ Loi; ou se soient ravisez, en la des-
„ approuvant? *Si bonum invenero esse quod Lex tua prohibuit; nonne ex illo præjudicio prohibere me non potest, quod si malum esset, jure prohiberet? Si lex tua erravit, puto ab homine concepta est; neque enim de cœlo ruit. Miramini hominem aut errare potuisse, in lege condenda, aut resipuisse in reprobanda?* Quand on opposoit aux Chrétiens le respect, qu'on doit avoir pour les Loix, ils repliquoient
„ qu'aucune Loi ne doit cacher la justi-
„ ce sur laquelle elle est fondée, qu'il
„ faut qu'elle la fasse connoître à ceux,
„ dont on s'attend qu'elle doit être ob-
„ servée: Que la Loi, qui ne veut pas
„ qu'on l'examine, doit être suspecte; &
„ que celle qui sans être approuvée,
„ après l'examen que l'on en a fait, de-
„ meure encore en vigueur, ne vaut
„ rien. *Nulla lex sibi soli conscientiam justitiæ suæ debet, sed eis, à quibus obsequium ex-*

exspectat. Ceterùm suspecta Lex est, quæ probari se non vult; improba autem, si non probata dominetur. On ne doit entendre cela que des Loix, qui regardent des opinions, ou des actions qui n'ont aucun rapport avec les Loix Politiques & Civiles; car au reste les Chrétiens ne parloient d'aucune innovation, dans la forme du Gouvernement; ils obeïssoient, en toute autre chose, aux Empereurs; & ils observoient, aussi exactement, que qui que ce fût, les Loix Civiles, quoi qu'ils condamnassent la Religion établie, par autorité publique.

On pourroit donner un autre exemple d'une très-grande Societé, qui occupe les plus belles Provinces de l'Empire Romain, & qui a entrepris, depuis plusieurs siecles, de se rendre maîtresse de la liberté naturelle des hommes, à l'égard des opinions. Il seroit facile de faire voir qu'elle a éprouvé toutes les mauvaises suites de cette espece de tyrannie. La Verité opprimée, le Mensonge mis en sa place, la Violence, l'Injustice, l'Oppression des peuples, la Superstition, les Tromperies, la Cruauté & tout cela sans aucune esperance d'y voir apporter aucun remede, sont les fruits de cette étrange Loi, qui dépouille

la

la plûpart des hommes de leur Raiſon, pour les aſſujetir aux caprices de quelques autres, & pour les rendre tributaires de leurs Cupiditez. Elle eſt encore ſuivie, à l'égard de beaucoup de gens, de la ruine entiere du Bon Sens ; qui fait que, dès qu'il s'agit de Religion, ils paroiſſent être en délire ; quoi que d'ailleurs ils ſâchent l'Art de raiſonner, & qu'ils raiſonnent fort bien de ce qui n'y a point de rapport. D'autres s'appercevant de l'incertitude des principes fondamentaux, qu'on leur a appris, non ſeulement ne peuvent s'empêcher d'en douter, mais ne croiant pas qu'il y ait rien de meilleur, viennent à douter de tout, & du Pyrrhoniſme tombent dans l'Atheïſme, dont ils ne reviennent jamais ; parce qu'ils ne travaillent pas aſſez à augmenter leurs lumieres & à cultiver leur Raiſon, pour ſe dégager de leurs doutes. Les commoditez de la vie les empêchant de ſe déclarer, ils font ſans ſcrupule, tout ce qu'il faut faire, pour en joüir tranquillement : comme ils ne font point de conſcience de s'abandonner à tout ce qui ne peut pas nuire à leurs interêts temporels, en particulier ; ſans ſe mettre en peine ni des droits inviolables de la Societé, ni de ce qu'il y a

à attendre dans une autre vie de celui qui a créé les hommes, pour s'aider les uns les autres. Je n'en dirai pas davantage là deſſus. Il eſt facile d'entendre ce que je veux dire.

Si dans un Etat on introduiſoit cette maxime; ſavoir, que ce que chacun s'acquiert par ſon induſtrie n'eſt pas à lui, mais au Prince, qui en peut diſpoſer, comme il lui plait; cette penſée étant contraire au Droit naturel détruiroit bien-tôt l'induſtrie des peuples, de laquelle il ne pourroit reſter guere au delà de ce qui eſt tout à fait néceſſaire à la vie. Car enfin qui voudroit ſe donner beaucoup de peine, pour acquerir un bien, dont il n'eſt nullement le maître, & qui lui peut être enlevé à toute heure? Peut-on avoir le courage de travailler, avec application, pour voir un autre vivre dans les délices du gain, que l'on a fait avec peine, pendant que l'on ſe voit replongé dans la pauvreté? Auſſi par ce dogme, ou plûtôt par cette coûtume tyrannique, les plus beaux païs de l'Aſie ſont-ils devenus deſerts; ou s'ils ſont habitez, ce n'eſt que par des eſclaves malheureux, dont la plûpart vivent dans une extrême indigence. C'eſt ce que l'on peut apprendre particulierement

ment dans les Rélations de la Turquie & des Indes.

On a vû autrefois, dans la Grece & dans l'Empire Romain, une abominable coûtume opposée aux devoirs naturels, ausquels les peres & les meres sont obligez envers leurs enfans; & cette coûtume a duré si long-temps, que les Empereurs Chrétiens ont eu de la peine à la déraciner. * Dès que l'on se sentoit trop chargé de famille, ou qu'on ne croioit pas pouvoir nourrir les enfans qui naissoient; on les pouvoit exposer impunément en les laissant dans les ruës, dans les bois, & en quelque lieu que l'on trouvât à propos. Ils perissoient souvent de faim, ou de froid, ou ils étoient déchirez par les bêtes sauvages. On pouvoit encore les tuer soi même, si on le vouloit. La meilleure fortune, qui pût arriver, à ces innocens, étoit d'être enlevez par quelque Maquereau, ou par quelque Marchand d'Esclaves; qui ne les élevoient, que pour les vendre ou pour les prostituer. Ainsi sans parler de l'inhumanité de cette conduite, la République perdoit une infinité de Citoyens, qui lui auroient pû être utiles quelque jour; ou ne faisoit qu'augmenter le nombre de ses Esclaves, & des

* *Voiez le* Julius Paulus *de Mr. Noodt, où il a épuisé cette matière.*

des gens de mauvaise vie. Pour moi, je me persuade que ce fut là une des raisons, qui fit que l'Empire Romain manqua à la fin de Soldats, nez dans l'Italie, pour se défendre, & qu'il fut obligé de remplir ses armées de Gaulois, de Germains, & d'autres peuples encore plus barbares, qui parvinrent en suite aux premieres dignitez de l'Etat, & donnerent même des Maîtres à l'Empire.

Le soin que l'on a de secourir les pauvres, en plusieurs Etats de la Chrétienté, & sur tout en quelques uns, comme dans les Provinces Unies, fait un effet tout contraire. On n'y manque ni de soldats, ni de matelots, ni d'artisans; dont il faut qu'il y ait toûjours une très-grande quantité, pour entretenir le commerce, & pour être en état de se défendre contre les invasions des voisins.

Aussi les Philosophes ont-ils reconnu, que lors qu'il y a de mauvaises Loix dans l'Etat; pour défendre ceux qui les ont violées, il est permis d'opposer à ces Loix le droit naturel autorisé par le consentement des autres nations, l'équité & l'utilité publique. * *Si la Loi écrite*, disent-ils, *est contraire à vôtre affaire, il est visible qu'il faut emploier la Loi commune à tous les hommes, & l'Equité, comme*

* *Arist. Rhet. Lib. 1. c. 5.*

me étant plus justes. — Il faut dire que l'Equité est toûjours la même & ne change jamais, non plus que la Loi commune à tout le genre humain, parce qu'elles sont fondées sur la nature; aulieu que les Loix écrites changent souvent. — Il faut montrer que ce qui est juste est vrai & utile, & non ce qui paroît l'être; de sorte que la Loi écrite (qui y est contraire) *n'est pas une Loi, puis qu'elle ne s'acquite pas du devoir de la Loi.* Ce devoir c'est de procurer *l'utilité publique*, à laquelle les Loix, dont j'ai parlé, sont tout à fait contraires.

On peut se convaincre, par ces exemples & par quantité d'autres, qu'il est facile de trouver dans l'Histoire, qu'un Etat ne sauroit être heureux, si l'on y viole impunément quelques unes des Loix de la Nature; ou de la justice & de l'utilité desquelles on est convaincu, par la seule Experience, pour peu que l'on y joigne de raisonnement. Si l'on y prend garde, on trouvera que plus on s'y attache, plus la Societé devient heureuse; comme elle devient au contraire plus malheureuse à mesure que l'on s'en éloigne.

Des Loix Politiques.

II. J'ai dit que l'on pouvoit nommer *Loix Politiques* celles qui reglent la forme du Gouvernement. Telles sont les

les Loix, qui déterminent le nombre de ceux qui doivent être les Chefs de la Societé, qui marquent la maniere dont on doit parvenir aux dignitez, soit qu'elles soient héréditaires, ou qu'on y soit élevé par élection; qui donnent des bornes à leur autorité, & qui décrivent l'exercice de leurs charges, & les devoirs ausquels ils sont obligez. Il y a diverses formes de Gouvernement, comme tout le monde le sait, que je n'entreprendrai pas de décrire, & l'on peut même assurer qu'une semblable forme ne seroit pas également bonne par tout, à cause du different génie des peuples. Les uns sont si accoûtumez au Gouvernement Monarchique, qu'ils n'en pourroient pas souffrir un autre; & au contraire il y en a, qui ne pourroient vivre tranquillement, que sous une République.

Mais quoi que l'humeur des peuples soit fort differente, il y a néanmoins de certaines maximes generales, qui sont utiles dans toutes les formes de Gouvernement, & que l'on ne sauroit négliger, sans que la Societé en souffre.

1. Par exemple, il faut par tout que les Loix soient la souveraine Regle, dont il ne soit pas permis de s'éloigner, non seulement aux Particuliers, mais

pas

pas même aux Magiſtrats & aux Princes. Dès qu'elles ont été une fois établies, par le conſentement de la Societé, & qu'elles n'ont point été révoquées par le même conſentement, il faut qu'elles ſubſiſtent. Autrement on changeroit tous les jours de Loix, en faveur des Princes, ou des perſonnes puiſſantes; ſelon que cela s'accommoderoit avec leurs paſſions, ou avec l'envie qu'ils auroient de perdre ou de favoriſer quelcun. On viendroit même peu à peu à n'avoir aucune Loi, que leur volonté; & la Societé ceſſeroit d'être libre. Car toute la difference d'un homme libre & d'un eſclave; c'eſt que ce dernier eſt ſujet au caprice changeant de ſon maître, aulieu que le premier n'obeit qu'aux Loix, qui doivent être immuables, tant qu'elles ſont utiles à la Societé; comme elles le ſont en effet, à moins que quelque faction trop puiſſante ne vienne à les renverſer. Pour éviter cet inconvenient, on doit bien ſe garder de donner à qui que ce ſoit ou aſſez d'autorité, ou aſſez de force, pour les pouvoir violer impunément. On peut dire qu'il en eſt de même des membres de l'Etat, que des voiſins; leur trop grande puiſſance eſt toûjours formidable.

* *Polybe*

* *Polybe* remarque qu'Hieron, Roi de Syracuse, après avoir vû les victoires que les Romains avoient remportées sur les Carthaginois en Sicile, crut qu'il étoit important pour affermir sa domination, & pour faire alliance avec les Romains, de conserver les Carthaginois; *de peur*, dit ce judicieux Historien, *qu'il ne fût permis aux Romains, qui se trouveroient les plus puissans, de faire tout ce qu'il leur plairoit, sans courir aucun risque. En quoi il raisonnoit très-prudemment; car il ne faut jamais négliger cette sorte de choses, ni donner à qui que ce soit, une si grande puissance, qu'on ne puisse pas soûtenir contre elle ce qui est reconnu juste de tout le monde.*

* Lib. I. p. 117. Ed. Amstel.

Les Atheniens avoient si peur de tomber dans cet inconvenient, que pour le prévenir, ils envoioient en exil, pour dix ans, ceux qui avoient aquis trop d'autorité dans leur République; même par de belles actions, & avantageuses à leur patrie. On en peut voir des exemples, dans les vies de Cimon, de Themistocle & d'Aristide. Je ne saurois approuver cette conduite, qui n'étoit propre qu'à dégouter les plus braves gens de servir l'Etat, & qui faisoit qu'il valloit mieux avoir mal fait son devoir, que de s'être trop sagement conduit. Mais les Athe-

niens auroient eu raison de chercher quelque autre voie, pour empêcher qu'aucun citoyen ne vînt à avoir plus d'autorité que les Loix.

La peur que les Romains eurent que la grande autorité de Scipion l'Africain ne diminuât enfin leur liberté, ou ne servît d'exemple à ceux, qui seroient parvenus aux premieres charges de l'Etat, fit qu'une ridicule accusation intentée contre lui l'obligea de sortir de Rome, pour n'y jamais retourner. * On disoit à Rome „ qu'aucun citoyen ne devoit „ être si fort distingué des autres, qu'on „ ne le pût appeller en justice; que rien „ n'étoit plus propre à conserver la liberté égale à tout le monde, que de „ pouvoir obliger les plus puissans à se „ défendre devant les juges; qu'on ne „ pourroit rien confier à qui que ce soit „ avec sureté, & encore moins les affaires de la République, que toute „ autre chose, si on ne pouvoit pas faire „ rendre compte; que la force étoit permise contre un homme, qui ne vouloit pas que ses concitoyens eussent „ les mêmes droits que lui: *Neminem unum civem tantùm eminere debere, ut legibus interrogari non possit; nihil tam æquandæ libertatis esse, quam potentissimum quemque*

* T. Live Liv. XXXVIII. c. 50.

que

que posse dicere causam ; quid autem tutò cuiquam, nedum summam Reipublicæ permitti, si ratio non sit reddenda? qui jus æquum pati non possit, in eum vim haud injustam esse.

On vit en suite qu'une semblable crainte, quoi qu'injuste à l'egard de Scipion, n'étoit que trop bien fondée, dans les guerres civiles de Sylla & de Marius, & ensuite dans celle de Pompée & de Cesar. Les grandes armées qu'ils avoient commendées, à diverses reprises, ou même plusieurs années de suite, les mirent en état de mépriser toutes les Loix, & changerent enfin la forme de la République, en celle d'une Monarchie, dans laquelle les Empereurs firent tout ce qu'ils voulurent.

On a accoûtumé de dire, que lors que la puissance des Chefs de la Societé (soit qu'on les nomme Rois, ou Magistrats) est bornée ; ils sont hors d'état de faire quantité de belles actions qu'ils feroient, si leur autorité n'étoit pas limitée par les Loix. Comme il ne manque jamais de personnes peu éclairées, ou mal-intentionnées, qui ont néanmoins souvent beaucoup d'influence dans les Conseils ; les meilleurs desseins échouënt par ignorance, ou par envie, sous pré-

texte

texte que les Loix ne permettent pas aux plus éclairez & aux mieux intentionnez de rien executer, malgré leur consentement. On ne manque pas d'étaler ici quantité d'exemples, par lesquels il paroît que la discorde, ou la malice de divers Magistrats égaux en autorité, ou les trop longues déliberations ont été cause de bien des maux. On conclut de tout cela, qu'il vaut mieux remettre la suprême autorité entre les mains d'un seul; qui n'observe des Loix, que ce qu'il trouve à propos.

On ne sauroit nier qu'un homme seul, si on le suppose extrémement éclairé & vertueux, ne soit capable de gouverner mieux l'Etat; qu'une Assemblée, dont la plûpart des membres n'ont ni tant de lumiéres, ni tant de vertu que lui. Mais aussi s'il arrive que cet homme manque ou de la capacité nécessaire, ou d'une intention droite; il fera beaucoup plus de mal à l'Etat, par sa mauvaise conduite, que n'en pourra faire une Assemblée, qui ne va pas si vîte dans ses résolutions, & dont chaque membre craint au moins d'être censuré du Public. Peu de personnes sages empêchent souvent de prendre des résolutions pernicieuses, que l'on prendroit sans leurs

avis. Outre cela, il ne faut point ſuppoſer qu'il y ait communément plus de lumiéres & plus de droiture dans la tête d'un ſeul homme élevé à l'autorité ſuprême, & environné de flatteurs, qui ne cherchent que leurs interêts particuliers, ou de perſonnes timides, qui n'oſent pas lui dire leurs penſées; que dans une Aſſemblée des principaux de l'Etat. Pour un Prince de ce caractere, on en voit mille qui ne ſont propres qu'à rendre malheureux ceux qui leur obeïſſent; & il eſt bien difficile que cela ne ſoit ainſi, ſi l'on conſidere la maniére, dont les Princes ſont élevez. Nourris dans les délices, & inſtruits par des flatteurs, qui travaillent à ſe rendre maîtres de leurs eſprits, dès leur enfance, par une complaiſance criminelle, afin d'en profiter lors que ces Princes prendront le gouvernement de l'Etat; obſedez de gens qui leur applaudiſſent, dans le même deſſein, & qui ne cherchent que les moiens de les ſatisfaire, afin de regner avec eux; faut-il s'étonner ſi peu à peu ils s'imaginent que leur volonté eſt la regle du bien & du mal, & qu'ils ſont maîtres légitimes, ou plûtôt proprietaires de la vie & des biens de ceux qui leur obeïſſent? Il n'y a abſurdité, que leurs

leurs Courtisans ne leur persuadent:
„ Il n'y a rien, dit * un Poëte, que * *Juven. Sat. IV. v. 70.*
„ la puissance égale aux Dieux ne puisse
„ croire d'elle même, lors qu'on la
„ loue.

——— *Nihil est quod credere de se*
Non possit, cùm laudatur Diis æqua potestas:

De là est venuë l'étrange coûtume d'appuier l'autorité des Déclarations, non sur leur conformité avec les Loix, & sur l'utilité dont elles peuvent être; mais sur la *volonté*, & sur le *bonplaisir* de ceux qui les font. *Tertullien* * traitoit * *Apol. Cap. IV.* autrefois de tyrans les auteurs des Loix contre les Chrétiens, parce qu'ils se fon-doient sur un semblable principe: „ Lors
„ que vous parlez, disoit-il, avec dure-
„ té, en nous disant: *il ne vous est pas*
„ *permis d'être Chrétiens*, & que vous
„ n'en dites aucune raison équitable,
„ vous faites profession de n'emploier
„ que la violence; & vous ressemblez
„ à ces tyrans qui dominent dans un
„ lieu dont ils ont saisi la forteresse, si
„ vous niez qu'il nous soit permis d'être
„ Chrétiens, seulement parce que vous
„ ne le voulez pas, & non parce que
„ ce doit être une chose défendue: *Cùm*

durè definitis, dicendo: non licet esse vos; *& hoc, sine ullo retractatu humaniore, præscribitis, vim profitemini; & iniquam ex arce dominationem, si ideò negatis licere,* QUIA VULTIS, *non quia debuit non licere.*

Dès que le Souverain, sur tout dans une Monarchie, en est venu à ce degré d'autorité, on doit s'attendre à voir arriver deux choses. L'une est d'être à tous momens en guerre, avec les Voisins, & l'autre d'être chargé d'impôts excessifs. L'Ambition, que l'on croit être une vertu dans les Princes, les rend non seulement si sensibles aux moindres apparences d'injure, mais encore si entreprenans, & si envieux de ce que les Voisins possedent, qu'ils sont prêts de courir aux armes, à l'occasion du moindre démêlé, & que le plus leger prétexte suffit, pour désoler de vastes provinces, & pour réduire en cendre les villes les plus florissantes. Il y a longtemps qu'on fait consister * l'art de regner en certains rafinemens d'interêts, qui sont une source inépuisable de démêlez, & dans l'habileté à forger ou à grossir des prétextes, pour inquieter les Voisins, ou pour les dépouiller de ce qu'ils possedent le plus légitimement, dès qu'on espere de le pouvoir faire avec succès.

* *Vie de S. Louïs Liv. XI.* §. I.

Pour

Pour cela, il faut perpetuellement être en guerre, ou au moins toûjours armé, pour être en état de se faire craindre. Il faut avoir des sommes prodigieuses d'argent, que l'on ne peut exiger des peuples, sans faire une infinité de malheureux; car il s'en faut bien que les conquêtes fournissent de quoi les conserver. Et les Provinces conquises & celles qui ont aidé à les soumettre se trouvent aussi malheureuses les unes que les autres. Pendant la guerre, il faut des subsides extraordinaires, pour la soûtenir avec honneur; pendant la paix, il en faut pour entretenir ce que l'on garde de Troupes, & pour se dégager des dettes, que l'on a contractées pendant la guerre; de sorte que le temps ne se trouve jamais propre à soulager les peuples, qui gémissent en vain sous ces exactions insupportables. Je ne parle pas du faste, de la magnificence, & de la profusion, qui sont les moindres défauts de ceux qui croient n'être responsables à personne de leur conduite; ni des crimes, que ceux, qui s'égalent à Dieu ne regardent, comme l'on parle, que comme des pechez véniels. Les Histoires des Monarchies les plus puissantes sont pleines d'exemples de tout ce que je viens de remarquer; &, s'il faut

dire la verité, nous n'avons pas même besoin d'en chercher dans les Livres.

Il ne faut donc pas suppofer tout le contraire de ce qui eſt fondé ſur l'état, où eſt la nature humaine, & confirmé par l'Experience de tant de ſiecles. Au contraire, on doit s'attendre conſtamment à voir ceux, qui ſont au deſſus des Loix, abuſer de leur pouvoir. Les hommes étant faits, comme ils le ſont, cela ne manquera preſque jamais d'arriver ; on doit compter là deſſus. J'ai de la peine à croire qu'il y ait perſonne, qui puiſſe dire ſerieuſement qu'il eſt perſuadé du contraire ; mais comme il y a à gagner, en bien des lieux, à parler autrement, il n'eſt pas ſurprenant de voir écrire pour ce qui apporte du profit. Non ſeulement une recompenſe préſente, mais la plus légere eſperance de plaire à ceux qui croient être au deſſus des Loix, ou qui aſpirent à cette autorité exceſſive, eſt capable de toucher de certains eſprits ; qui ne le ſont nullement par les idées de la Juſtice, de l'Equité, & du Bonheur des peuples. Tout cela leur paroît des chimeres, pourvû qu'ils profitent en leur particulier de leurs flatteries.

2. S'il ne faut pas faire dépendre les Loix, c'eſt à dire, l'unique fondement du

du repos & du bonheur de la Societé, du caprice d'un ſeul homme; il ne faut pas non plus s'en remettre à la diſcretion de quelque peu de perſonnes, ſoûtenues par la populace. C'étoit un défaut eſſentiel dans la conſtitution des Démocraties de la Grece & de la République même de Rome. Dès que les Démagogues, ou Orateurs publics, entreprenoient quelcun à Athenes, par exemple, il étoit perdu ſans reſſource. Les Tribuns avoient le même pouvoir à Rome, & il n'étoit preſque pas poſſible de leur réſiſter. Ces gens-là, pour peu qu'ils euſſent d'éloquence populaire, échauffoient ſi fort la multitude ignorante, & envieuſe, contre ceux qui étoient en quelque ſorte diſtinguez, qu'il n'étoit plus poſſible de la faire revenir. Plus ils s'échauffoient, plus ils étoient formidables; aulieu que dans une République bien reglée, leurs emportemens les auroient dû rendre ſuſpects. L'Hiſtoire Greque & l'Hiſtoire Romaine ſont pleines d'exemples illuſtres de grands hommes, & à qui leur patrie avoit des obligations infinies, ruinez ou exilez; non pour avoir été convaincus d'aucun crime, mais ſeulement pour avoir été accuſez, par les Orateurs, ou par les Tribuns. Ceux

qui recherchoient ces Emplois, & qui y vouloient réüssir, n'avoient besoin que de deux choses; l'une étoit de passer pour populaires, ce qui n'étoit nullement difficile; & l'autre de parler hardiment & avec quelque sorte de grace, selon le goût de la multitude. Pourvû qu'ils eussent ces deux choses, aucun vice ne leur pouvoit nuire. Ils avoient beau être ignorans, malicieux, fiers, vindicatifs, violens, cruels; ils couvroient tous ces défauts du voile specieux de l'amour, pour le bien public, & leur facilité à parler leur tenoit lieu de lumieres, dans l'esprit de la multitude encore moins éclairée qu'eux. Quoi qu'il semblât qu'ils dûssent se rendre odieux, en témoignant trop de hauteur & de dureté envers ceux qu'ils accusoient; le peuple aveugle & credule n'y prenoit pas garde, & prenoit leurs passions les plus envenimées, pour un zele extraordinaire pour le bien de l'Etat. *Aristophane*, * dans sa Comedie des Cavaliers, introduit Demosthene, l'un des Generaux des Atheniens, en ce temps-là, voulant persuader à un vendeur de Saucisses, d'entreprendre de se mêler des affaires de l'Etat; & comme cet homme faisoit difficulté de s'engager dans un Emploi, dont il ne se sentoit

* *In Equitibus Act. 1. S. 2.*

toit point capable, n'aiant jamais pensé à autre chose, qu'à ses Saucisses, le Poëte fait parler ainsi Demosthene: „ Il n'y „ a rien de plus facile, faites ce que „ vous avez accoûtumé de faire. Brouïl- „ lez, confondez tout, & feignez toû- „ jours d'être populaire, en adoucis- „ sant vôtre discours par quelques ter- „ mes de cuisine. Pour le reste, vous „ avez tout ce qu'il faut, pour faire un „ Orateur public. Vous avez la voix „ forte, vous êtes méchant, on vous „ voit tous les jours dans la place pu- „ blique; vous avez tout ce qu'on doit „ avoir, pour se mêler du gouverne- „ ment. C'étoit là le portrait de Cleon, violent Démagogue joüé dans cette Comedie; qui de corroyeur devint homme d'Etat, & qui donna bien de la peine aux plus honêtes gens d'Athenes, & aux plus grands Géneraux de cette République. C'est aussi le portrait des Tribuns du Peuple, chez les Romains; comme on le peut voir, dans toute leur Histoire, Des gens qui n'avoient jamais donné aucune preuve de leur capacité, ni de leur amour pour leur Patrie, étoient élus pour cet emploi; seulement parce qu'ils faisoient les populaires, & qu'ils paroissoient ennemis de la Noblesse & du Senat.

Des gens de ce même caractere ont souvent causé de grands desordres, dans des brouilleries publiques, & dans les Assemblées des Etats de divers Royaumes. On nomme ordinairement ces gens-là *des Clefs de meute*, parce que comme les chiens, que l'on appelle ainsi, mettent en mouvement une meute entiére, en aboyant les premiers : dès que ces grands parleurs ont dit ce qu'ils jugent de plus plausible, pour parvenir à leurs fins, on voit la multitude se déclarer pour eux & étourdir de cris & d'injures ceux qui osent s'y opposer. Il y a un Royaume, qu'il n'est pas besoin de nommer, où l'on assûre qu'il ne faut que gagner cinq ou six des plus grands & des plus hardis parleurs dans l'Assemblée des Etats, pour être maitre des suffrages. Quand ces gens-là sont favorables à un dessein, quelque déraisonnable & quelque injuste qu'il soit, il ne manque presque jamais de réüssir; & au contraire quand ils n'approuvent pas quelque proposition, le Bon Sens, la Justice, l'Equité, l'Utilité publique ne sont pas d'un assez grand poids, pour faire pencher l'Assemblée du côté qu'ils desaprouvent.

Pour rendre inutile la facilité que ces gens-

gens-là, ont à parler, qui fait ordinairement plus de mal que de bien, & qui est toûjours dangereuse ; il faudroit séparer les membres de l'Assemblée, avant que d'opiner, comme l'on dit que Ptolemée *Philadelphe* sépara les LXXII. Interpretes Juifs, à qui il fit traduire le Vieux Testament ; c'est à dire les mettre dans des Cellules séparées, & les obliger d'opiner par écrit, & chacun à part. Il y a grande apparence qu'alors ils ne seroient pas si bien d'accord à commettre des injustices, que l'on dit que les Interpretes Juifs le furent à traduire l'Ancien Testament. Chacun disant son sentiment indépendamment des autres, on ne se laisseroit pas tromper par les impressions d'une éloquence, dont les manieres hardies & décisives tiennent souvent lieu de raisons. Il y a même de l'apparence que le Bon Sens & la Justice prévaudroient, chacun rentrant plus facilement en soi même, lors qu'il se verroit seul dans sa Cellule, pour y consulter la Raison. Au moins on préviendroit des maniéres contagieuses des imaginations fortes, qui entrainent souvent après elles les mieux intentionnez, & qui ne manquent jamais d'ébranler la multitude, quand il n'y a que la Raison

ſon qui la retienne dans le devoir. Il faudroit en même temps prendre des meſures, pour empêcher qu'il ne ſe fit des brigues & des cabales, avant les déliberations ; ce qui ſe pourroit faire de diverſes manieres, auſquelles je ne m'arrêterai pas.

3. Mais comme, malgré toutes les Loix, les paſſions de ceux qui ſe trouvent les plus forts, dans l'agitation perpetuelle où ſont les choſes humaines, leur font paſſer les bornes que les Loix leur ont marquées, dès qu'ils croient n'avoir plus de ſujet de craindre les peines qu'elles impoſent à ceux qui les violent ; il faut pour les arrêter, quelque autre frein, qui ſubſiſte toûjours, & qui prévienne également les entrepriſes illégitimes de ceux qui gouvernent, & les mouvemens irréguliers de ceux qui doivent obeïr aux Loix & à leurs Miniſtres. Si les Peuples ne craignent pas que les Princes, ou les Magiſtrats ne ſoûtiennent l'autorité des Loix, ils ſe laiſſent aiſément ſéduire à ceux qui trouvent leurs interêts particuliers à les violer ; & c'eſt là une ſource perpetuelle de brouilleries & de ſéditions, qu'il eſt impoſſible d'épuiſer. C'eſt ce qu'on a ſouvent vû, pendant la Minorité des Princes, ou

dans

dans d'autres desordres inévitables, ou imprévûs, qui ont troublé les Etats les mieux reglez. La justice ne pouvant être exercée, des esprits inquiets & turbulens, inspirent bien tôt à d'autres leurs mauvais sentimens; en leur faisant voir qu'il n'y a point de risque à courir, en essayant de rendre leur condition meilleure. Il y a toûjours grand nombre de gens, qui n'étant pas satisfaits de l'état auquel ils se trouvent & qui ne pouvant que gagner au changement; sont prêts à écouter les premieres propositions, qu'on leur fait. Pour prévenir & pour arrêter ces sortes de mouvemens, il est absolument nécessaire que les Peuples sâchent * *que ce n'est pas en vain que le Magistrat porte l'epée, & qu'il est le Ministre de Dieu* (Auteur de la Societé, à qui il a donné le droit de se choisir des Chefs pour sa conservation), *en punissant ceux qui font mal.* Il faut qu'ils craignent cette épée, qui est donnée à ceux qui les gouvernent, pour faire observer les Loix, & pour défendre la Justice & l'Innocence. La force, sans les Loix, est sans doute une pure tyrannie, qu'on a droit de secouër, dès que l'on peut; mais les Loix, sans la force nécessaire pour les soûtenir, contre ceux qui ont plus d'égard à leurs passi-

* Rom. XIII, 4.

passions qu'à la Justice, ne sont que des toiles d'araignée, que l'on rompt sans peine. On peut dire, en renversant & en changeant un peu les premieres paroles des Institutes de *Justinien*, „ que la „ souveraine Majesté doit non seulement „ être vénerable, à cause des Loix; „ mais encore redoutée, à cause des ar- „ mes : *Imperatoriam Majestatem non solum Legibus decoratam, sed etiam armis oportet esse metuendam.*

Mais d'un autre côté, puis que nous supposons que les plus grandes Puissances ne sont établies, que pour faire executer les Loix, & pour le bien de la Societé; & que les Puissances peuvent abuser de la force qu'elles ont en main, en l'emploiant à se rendre maitresses absoluës & des peuples & des Loix; on demandera quelles précautions on peut prendre, pour les en empêcher. * *Quis custodiet ipsos custodes?* „ Comment se „ gardera-t-on de ceux à qui la Societé „ a donné la commission de garder les „ autres? J'avouë que ce n'est pas une chose facile, sur tout s'ils sont en trop petit nombre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le Peuple doit être extrémement jaloux de sa liberté, & se plaindre des premieres infractions que l'on y fait,

* *Juvenal. Sat.* VI. 348.

fait, afin de ſe faire en quelque ſorte craindre à ſon tour. Comme il n'obeïroit pas, ſans avoir peur des peines; on ne le gouverneroit pas, avec aſſez de Juſtice & d'Equité, ſans avoir peur de lui. De l'humeur dont les hommes ſont, la plûpart ne gardent les devoirs réciproques de la Societé, que de peur de ne trouver pas leur compte à les violer. Si le peuple Romain n'eût pas eu peur des faiſſeaux de haches & de verges, que les Licteurs portoient devant les Magiſtrats; s'il n'avoit pas été tenu dans le reſpect, par les Préteurs & par les Juges des affaires civiles & criminelles ; la Nobleſſe auroit été foulée aux pieds par la canaille; ſi au contraire la Nobleſſe n'avoit pas craint le peuple, parce qu'elle avoit beſoin de ſes ſuffrages pour parvenir aux Charges de l'Etat; ſi les Tribuns ne ſe fuſſent pas fait redouter; le peuple Romain ſeroit tombé dans un pur eſclavage. Les ſeditions que les Tribuns exciterent de temps en temps, quoi que dangereuſes, ne laiſſerent pas de rendre la Nobleſſe plus retenue ; qui autrement auroit traité le peuple, avec une hauteur inſupportable. Il n'y a perſonne, qui n'avouë qu'il valut mieux que le peuple Romain cauſât quelquefois du deſordre;

dre; que de laiſſer faire aux Patriciens tout ce qu'ils vouloient & devenir ainſi leur eſclave, de peur de troubler la tranquillité publique. Il vaut mieux ſans doute ſe quereller quelquefois, que d'être eſclave pour jamais.

Il y a un certain peuple en Europe, qui a été & qui eſt ſouvent en querelle avec ſes Roix, enſorte que tantôt les Roix font peur à leurs ſujets, & tantôt les Sujets effraient réciproquement ceux qui regnent chez eux. Par cette eſpece de flux & de reflux, les Roix empêchent que les peuples n'abuſent trop de leur liberté; & les peuples de leur côté arrêtent l'ambition démeſurée des Roix. Cela ne ſe peut faire, ſans quelque tumulte, & ſans riſquer quelque choſe; mais ces tumultes & ces riſques ne ſont pas comparables à l'état des peuples qui ont une fois baiſſé le cou ſous le joug, pour le porter éternellement. Un corps malade paſſe ſouvent d'un mal extrême à un meilleur état, par des criſes violentes, qui l'agitent & qui le mettent en danger; mais ſans ces criſes, il n'en reviendroit jamais. Il eſt fâcheux, que pour conſerver un bien il faille paſſer par un mal; mais c'eſt là la nature des choſes humaines, & l'on a ſujet de ſe félici-

féliciter, lorſque le bien eſt plus long & plus conſiderable que le mal, que l'on ſouffre pour en joüir.

Mais afin que les Peuples puiſſent s'oppoſer, ſans ſédition & ſans guerre civile, à l'abus que les Chefs de la Societé pourroient faire de leur puiſſance; il ſeroit à ſouhaiter que dans tous les Royaumes, auſſi bien que dans les Républiques, il y eût des Aſſemblées, qui repréſentaſſent le peuple; tel qu'eſt encore aujourdhui le Parlement d'Angleterre, & tels qu'étoient autrefois les Etats de France; où les Députez chargez des plaintes que l'on feroit, dans les lieux d'où ils viendroient, obligeaſſent les Roix de les écouter, & d'y mettre ordre. Mais pour mettre ces Aſſemblées en état de ſe faire craindre, ſans quoi toutes les remontrances ſont bien ſouvent vaines, il faut que les Loix les autoriſent à pouvoir refuſer aux Roix quelque choſe, dont ils aient beſoin; telles que ſont les impoſitions extraordinaires; privilege que l'Angleterre a heureuſement conſervé, & ſans lequel il y a long temps qu'elle ſeroit dans l'eſclavage. Quand on n'a que des remontrances à oppoſer aux paſſions d'une Puiſſance armée & fournie de tout ce

qui est nécessaire pour se faire obeïr ; on s'apperçoit bien tôt qu'elle aime mieux emploier les moyens qu'elle a de les satisfaire, que d'écouter la Raison & la Justice, qui s'y opposent. Ainsi il faudroit qu'il y eût par tout des Assemblées Politiques, qui représentassent les peuples, & qui pûssent s'opposer aux entreprises excessives des Chefs de la Societé. Sans cela, ou il faut souffrir tout, ou s'opposer à eux d'une maniére qui a l'apparence d'une sédition, & qui est d'une dangereuse conséquence.

Des graces & de l'explication des Loix.

4. Il y a encore une chose fort périlleuse, dans l'administration de ceux qui ont la commission de faire executer les Loix ; c'est l'autorité qu'on leur donne de faire grace à ceux qui les ont violées, & de les expliquer, lors qu'elles sont conçues en termes ambigus, ou trop generaux. Ils peuvent beaucoup nuire à l'Etat, en abusant de ce pouvoir, ou par ignorance, ou à dessein. En donnant grace trop facilement, sur tout à des crimes odieux & commis à dessein, ils peuvent rendre la justice méprisable, & être cause ainsi de mille maux. En explicant les Loix, ils les peuvent entendre d'une maniere toute opposée au dessein du Legislateur. Cependant la

Societé ne peut ſe paſſer d'une Puiſſance, qui puiſſe faire grace, en de certains cas; où il y a plus de malheur que de malice, en ceux qui violent les Loix, & où l'Etat perdroit plus par leur perte, qu'il ne gagneroit par l'exercice d'une juſtice rigoureuſe. Les Loix étant conçuës néceſſairement en termes généraux ſont ſujettes à des ambiguitez & à des exceptions; dont il faut faire juge quelcun.

A l'égard des graces, il faudroit que les Loix marquaſſent clairement en quel cas on les peut accorder; depeur que ceux, qui les accordent, ne les étendiſſent trop loin. Quoi qu'une ſéverité exceſſive paroiſſe difficile à ſupporter, ſi elle demeure néanmoins exactement dans les limites preſcrites par les Loix, elle n'eſt pas ſi nuiſible à la Societé; que la mauvaiſe coûtume de faire grace à toutes ſortes de crimes, ou que l'impunité. Comme il n'y a que les peines, qui retiennent la plûpart des hommes dans le devoir; dès qu'ils peuvent eſperer d'obtenir facilement grace d'un crime, ils ne prennent pas les précautions qu'il faut prendre pour s'empêcher d'y tomber, & lors que quelque paſſion, ou quelque mauvaiſe habitude les y porte, ils

ſe mettent peu en peine de réſiſter à ce penchant. On en a vû un exemple en France, pendant pluſieurs ſiecles. Malgré les Loix, qui depuis S. Louïs juſqu'à Louïs XIII. avoient défendu les duels, on ne laiſſoit pas de ſe battre tous les jours, & il periſſoit par là une infinité de gens très-capables de ſervir utilement l'Etat; parce qu'on accordoit facilement grace, pour cette ſorte de crime que l'humeur bruſque & peu endurante de la nation rendoit très-commun. Rien n'a pû arrêter cette fureur qu'une juſtice inexorable; & cette juſtice a fait infiniment moins perir de gens, qu'il n'en périſſoit par les duels, en peu d'années. C'eſt de quoi l'on ne peut ôter la gloire à Louïs XIV. ſans malignité, & ſans envie; & les ſujets de la France ne peuvent que ſouhaiter que ſes ſucceſſeurs en uſent à l'avenir, avec la même ſéverité que lui. On dit que ſous le Pontificat de Gregoire XIII. qui ſe faiſoit honneur de faire grace aux coupables des plus grands crimes, Rome étoit devenue comme un bois, où l'on voloit & l'on tuoit impunément; de ſorte que Sixte V. ſon ſucceſſeur fut obligé d'être extraordinairement ſévere, pour rétablir la ſûreté publique. Mais s'il fit

mourir

mourir beaucoup de criminels, pendant les premieres années de son Pontificat, les dernieres, la justice eut beaucoup moins d'exercice; & avec tout cela, il fit peutêtre moins mourir de coupables, que Grégoire, par une indulgence excessive, n'avoit laissé perir d'innocens.

Il n'y a pas long-temps, que dans un Roiaume, dont les Monarques jurent d'être soumis aux Loix, on s'avisa de dire qu'à la verité le Roi seul n'avoit pas le pouvoir de faire de nouvelles Loix, ni d'abroger les anciennes, pour permettre ce qui étoit défendu, ou pour défendre ce qui étoit permis; mais qu'il pouvoit *dispenser des Loix*, c'est à dire, permettre de les violer, lors qu'il le trouvoit à propos, comme par grace. Mais on s'apperçut d'abord, que par le moien de cette *dispense*, il alloit rendre toutes les Loix inutiles; car enfin il n'y a pas grande difference, à l'égard de l'autorité suprême, entre abroger une Loi & en *dispenser* ses Sujets, quand il lui plait. Les *dispenses* pourroient enfin devenir si fréquentes, qu'on n'observeroit plus les Loix les plus importantes. On doit donc bien prendre garde à ne pas confondre ce prétendu droit, avec celui de faire grace. Celui qui reçoit grace

avouë qu'il est criminel, & punissable par les Loix qu'il étoit obligé d'observer; mais celui qui a reçu une *dispense* prétend qu'il n'est pas obligé de leur obeïr, & qu'en les violant, il ne mérite aucune peine.

Il seroit bien à souhaiter que les Loix fussent conçuës d'une manière si claire, qu'il n'y eût aucune ambiguité, & même qu'elles pussent exprimer tous les cas; mais comme c'est une chose impossible, parce qu'il y a une infinité de cas, & qu'il n'y a que très-peu de Regles, qui ne soient sujettes à quelque exception; il faut nécessairement s'en remettre en plusieurs choses, à la discretion des Ministres des Loix. Ce qu'on doit faire en cette occasion, c'est que dans l'explication d'une Loi, ou dans une application douteuse, que l'on en fait à un cas particulier, il faut toûjours pencher du côté le plus doux. * Un Orateur Payen, dans une harangue, qu'il a adressée à l'Empereur Constanse, a fait quelques réflexions là dessus, que ceux, qui n'ont pas lû cet Orateur, ne seront peutêtre pas fâchez de voir ici. Après avoir dit quelque chose des punitions, qui servent à tout autre, qu'à celui qui les souffre, il continue en ces termes:

* *Themistius Or. I. ad Constantium p. 14. Ed. Paris. 1684.*

» C'est

„ C'eſt ce que vous avez très-bien com-
„ pris, ô très-ſage Empereur, lors que
„ vous avez jugé qu'entre les peines la
„ mort eſt un remede ridicule; puis que
„ l'on avouë qu'il ne ſert de rien à celui
„ qui eſt malade (*c'eſt à dire, au coupa-*
„ *ble*) mais ſeulement à ceux qui ſe por-
„ tent bien. Quelle ſageſſe y a-t-il à
„ ſe ſervir d'un remede, qui ne guerit
„ point celui à qui on l'applique; &
„ qui eſt utile ſeulement à ceux à qui
„ on ne l'applique pas? Il faut, ſelon
„ moi, qu'un remede ſerve, avant tou-
„ tes choſes, à celui à qui on le fait;
„ or il lui ſert, non lors qu'il le fait pe-
„ rir, mais lors qu'il le rend meilleur.
„ On eſtime habile, non le Medecin,
„ qui coupe d'abord une jambe malade,
„ mais celui qui tâche auparavant de la
„ guerir. Je vous dirai la raiſon, que
„ j'ai d'être de ce ſentiment. Les an-
„ ciennes Loix voulant, comme je croi,
„ épouvanter les hommes, menacent le
„ plus ſouvent de l'épée, & condam-
„ nent également à la mort des crimes
„ fort inégaux. C'eſt parce qu'on ne
„ pourroit faire aucune Loi, ſi l'on
„ entreprenoit d'entrer dans le détail des
„ fautes; car l'inégalité des actions des
„ hommes, qui ſont ſujettes à toutes

„ sortes de differences, engageroit à un
„ travail infini ceux qui les voudroient
„ toutes exprimer. C'est pourquoi,
„ ce me semble, on a crû que le meil-
„ leur étoit de prononcer en peu de
„ mots un seul jugement de tout, &
„ pour tous les temps à venir, autant
„ qu'il étoit possible de le faire à l'égard
„ des crimes, qui n'étoient encore ja-
„ mais arrivez. Il n'y a donc qu'une
„ seule chose, qu'on a laissée * au pou-
„ voir du Legislateur; à cause de quoi
„ la Loi, comme un homme difficile &
„ chagrin, fait souvent la même répon-
„ se à ceux qui ne lui font pas la mê-
„ me demande. Cela étant ainsi, & la
„ Loi faisant nécessairement un sembla-
„ ble jugement de choses differentes; un
„ juge trop sévere s'attache opiniâtré-
„ ment aux paroles de la Loi, & à
„ cause de cela fait souvent mourir des
„ gens, que la Loi même auroit absous,
„ si elle avoit pû ajoûter encore une
„ parole, & commet une injustice en
„ observant la Loi. Mais un Prince,
„ qui a de l'humanité, pardonne à la
„ Loi son peu d'exactitude, & y ajoû-
„ te ce qu'elle ne peut pas ajoûter elle
„ même.

* *C'est d'expliquer les Loix.*

Il n'y a personne, qui puisse desap-
prou-

prouver ce que l'on vient de lire, mais les paroles ſuivantes de *Themiſtius* renferment une honteuſe flatterie, & digne ſeulement des Grecs de ce temps-là, accoûtumez depuis longtemps à l'eſclavage. Les voici: „ le Prince étant, comme je croi, lui même une Loi, & „ élevé au deſſus des Loix. Mais quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'elles ont très-ſouvent beſoin d'explication, & que cette explication peut être bonne, ou mauvaiſe. C'eſt aux Etats du Roiaume, ou à l'Aſſemblée des principaux Magiſtrats de la République à y mettre ordre. Autrement un Prince ou un homme puiſſant trouve facilement des Juriſconſultes, qui ſont prêts à donner aux Loix le ſens qu'il ſouhaite qu'elles aient. On a vû, il n'y a pas longtemps, un Prince conſulter les Juges de ſon Roiaume, non pour ſavoir ſi les Loix lui permettoient de faire certaines choſes, comme il le diſoit; mais pour en tirer la réponſe, qu'il leur avoit dictée, & afin de paroître faire par leur conſeil ce qu'il ſouhaitoit.

Moiens de rendre durable un bon Gouvernement.

5. Après avoir donné au Gouvernement la forme qui paroît la plus convenable à la Juſtice naturelle, & la plus propre au génie du peuple que l'on gouverne;

verne ; pour rendre cette forme de Gouvernement éternelle, autant qu'il est possible, il faut tâcher de faire deux choses. La premiere c'est qu'il faut persuader aux peuples que le Gouvernement, sous lequel ils vivent, ne sauroit être changé, sans qu'ils y perdent beaucoup. Cette persuasion les tient fortement attachez aux interêts de l'Etat, & les remplit de zele pour la tranquillité publique ; qu'ils sont prêts alors à conserver, aux dépends de leurs biens & de leurs vies. Mais s'ils s'imaginent communément qu'il n'y a rien à perdre dans le changement, ou même qu'il y a à gagner ; on peut regarder l'Etat, où cette pensée s'est rendue maîtresse des esprits, comme étant à la veille de sa ruine. Pour y faire le changement desiré, ou aumoins regardé avec indifference ; il faut seulement qu'il se présente quelcun, qui soit en état de se soûtenir quelque temps, contre la puissance de ceux qui ont interêt à la conservation du Gouvernement. Un grand Prince, que je ne nommerai pas, s'étant rendu odieux à ses Sujets, & aiant allumé dans leur cœur, par sa conduite, un brulant desir de voir du changement dans l'administration de l'Etat, les a vûs, à la premiere apparence

rence de ſe pouvoir ſoûtenir contre lui, ſe ſouſtraire à ſon obeïſſance, & a été obligé d'abandonner un Etat, où ſon adminiſtration faiſoit ſoupirer ſes Sujets pour un autre. Il y a un certain Etat, qui n'en eſt pas éloigné de mille lieuës, & dont le Gouvernement eſt un des plus juſtes & des plus doux, dont on ait jamais ouï parler. Cependant une partie du peuple, par pure ignorance, comme je croi, y a aſſez de penchant à voir les Loix, qui y regnent autant qu'en aucun lieu, ſoumiſes à la volonté d'un ſeul; ou au moins verroit, ſans chagrin, ce changement, où il y auroit infiniment à perdre. Déja plus d'une fois, par des malheurs attachez à toutes les choſes humaines, on y a vû ſuſpendre pour un peu de temps l'obſervation des Loix Politiques, à certains égards; avec l'applaudiſſement de la multitude aveugle, qui ne voioit pas le danger où elle étoit. On auroit à donner, ſi cela étoit permis, un conſeil à cet Etat, dont il ne pourroit que ſe bien trouver. C'eſt d'avoir quelques perſonnes habiles & bien intentionnées, qui de vive voix, ou par écrit entrepriſſent de mettre dans l'eſprit des peuples les veritables principes de la bonne Politique, pour leur faire aimer

la

la douceur & la juſtice du Gouvernement, auquel ils ſont ſoumis. Il ſeroit beaucoup plus utile d'avoir quelques Profeſſeurs *du Droit de la Nature & des Gens*, tel que le fameux *Samuel Pufendorf* l'étoit dans le Palatinat & en Suede, que d'en avoir un ſi grand nombre dans les autres Sciences. Ils pourroient fournir à la Jeuneſſe des principes utiles, à quelque genre de vie qu'elle voulût s'engager, les confirmer par des exemples tirez, non ſeulement des Anciens, mais encore de l'Hiſtoire Moderne, & lui apprendre même cette Hiſtoire, & la maniére de la lire utilement. Ils pourroient produire quantité d'Ouvrages, qui empecheroient que les idées de la Juſtice, de l'Equité, & de l'Ordre ne s'éteigniſſent dans les eſprits de la plûpart des hommes. Je ne doute pas même qu'on n'en vît bien tôt des fruits, par l'affermiſſement de la tranquillité publique, & par l'attachement des peuples à conſerver les choſes dans l'état le plus conforme aux Loix, & à la Liberté. Cela ſoit dit en géneral & avec tout le reſpect, qui eſt dû à ceux que la Providence a appellez au Gouvernement d'un Etat, à qui tout ce qu'il y a de perſonnes équitables au monde, ont ſu-

jet

jet de souhaiter toutes sortes de biens.

L'autre chose qu'il faut faire, pour rendre durable un bon Gouvernement, c'est qu'il faut interesser, dans sa conservation, le plus de gens qu'il est possible; non seulement par l'interêt, qui est commun à tous ceux qui lui obeïssent, mais encore par les Charges & les bienfaits particuliers. Lors qu'un seul homme jouït de divers Emplois, qui pourroient suffire à plusieurs autres, ou que trop peu de familles se partagent entre elles tous les avantages, que l'on peut esperer en servant le Public; cette conduite ne manque jamais d'exciter l'envie d'une infinité de gens, qui croient avoir autant de droit d'y prétendre, que les autres. Si l'on ajoûte à cela que pour conferer les bienfaits on n'ait aucun égard à la capacité & au mérite; premierement les personnes indignes, que l'on en fait jouïr, s'attirent en particulier le mépris & la haine du Public, en s'acquitant mal de leurs Emplois, ou en méprisant leurs Concitoyens; & en second lieu tout le corps, pour ainsi dire, du Gouvernement est chargé des fautes que ces gens-là commettent. On le regarde même, comme une Societé de gens qui s'entraident les uns les autres, non

non à faire du bien à l'Etat, mais à se partager ses dépouilles. Dès que le Public est prévenu de semblables pensées, il ne s'interesse plus pour l'état présent du Gouvernement, & il embrasse la premiére occasion de le changer, qui se présente, ou au moins ne s'y oppose point. Il faut donc partager, & répandre les bienfaits aussi loin que l'on peut, & avoir égard, autant qu'il est possible, à la capacité de ceux à qui on les donne; afin d'attacher aux interêts du Gouvernement présent le plus grand nombre de personnes qu'il se peut, & les plus capables de le soûtenir.

La République Romaine fut dans des troubles perpetuels, pendant que les Charges furent entre les mains des seules familles Patriciennes; exposées par là à l'envie implacable des Plebeïennes, qui ne se plaignoient pas sans fondement, de ce que prenant autant de peine, & courant autant de dangers pour servir l'Etat, que les Patriciennes, & étant aussi capables de le gouverner qu'elles, elles étoient néanmoins éloignées de presque tous les Emplois. S'il arrivoit quelque accident fâcheux, par l'imprudence des Géneraux ou des Magistrats, le peuple crioit contre le Corps des Patriciens,

ciens, comme s'ils eussent été tous coupables de la faute de quelques uns d'entre eux. Les armées leur obeissoient souvent même fort mal, à dessein de leur attirer encore davantage la haine publique. Enfin il n'y eut pas d'autre moien d'appaiser ces desordres, qu'en partageant tous les Emplois, avec les familles Plebeïennes.

Il y a une certaine Monarchie, dans l'Europe, d'une espece toute particuliere, qui n'a de l'autorité & de l'influence par tout, & ne se conserve dans un état florissant & formidable, contre toutes les raisons imaginables tirées de la Religion, de la Politique, & du Bon Sens, qu'on lui oppose depuis long-temps; que par le grand nombre d'Emplois & de recompenses, qu'elle donne à ceux qui la servent. Elle a trouvé moyen par là d'interesser à sa conservation un nombre prodigieux de personnes de toutes les qualitez; aiant des recompenses de toutes sortes, pour les grands & pour les petits. Ceux qui y possedent quelque Emploi ne pensent qu'à en joüir, avec sûreté; & plus il est considerable, plus ils s'échauffent à défendre la Monarchie de qui ils le tiennent. S'il est petit, ou au moins s'il ne satisfait pas la cupidité

de celui qui l'a, l'esperance de parvenir à un meilleur Emploi l'y tient fortement attaché; parce qu'en effet toutes sortes de gens y parviennent aux plus hautes Dignitez. Pendant qu'elle aura ce grand fonds de recompenses, & qu'elle les répandra sans distinction, sur tous ceux qui voudront la servir ; tous les raisonnemens du monde , quelques solides & quelques évidens qu'îls puissent être, ne pourront pas la détruire. Les recompenses feront toûjours plus d'effet sur l'esprit interessé des hommes , que la Verité quoi qu'accompagnée de toutes les Vertus & de toutes les Sciences.

Il ne faut pas imiter cette Monarchie, en ce qu'elle peut avoir de mauvais; mais il faut profiter de son exemple, en ce qu'elle a de prudent & de sage. On ne sauroit témoigner plus de zele, pour la conservation d'un Gouvernement, dont on souhaite la prosperité ; qu'en lui conseillant de multiplier le plus qu'il pourra, & d'étendre ses bienfaits , sur tout à l'égard de ceux qui en sont dignes.

Des Loix Ecclesiastiques.

III. QUAND on auroit fait non seulement tout ce que j'ai dit, mais en géneral tout ce qui est utile pour bien regler la Societé Civile , & pour

pour la rendre florissante ; on n'auroit encore rien fait, si l'on n'avoit établi de bonnes Loix dans une autre espece de Societé, que la Religion Chrétienne a introduite dans le monde. Comme le Christianisme y entra, malgré les Puissances, à qui les Juifs & les Payens obeïssoient, les Chrétiens pour conserver leur Religion, furent obligez de former une Societé à part, sans quoi ils auroient infailliblement succombé sous la persecution. Chaque Assemblée se soumit donc à la conduite d'un Evêque, qui présidoit sur un certain nombre de Prêtres & de Diacres, plus ou moins grand, selon la ville où ils étoient. Ils furent chargez du soin d'administrer le Baptême à ceux qui vouloient se faire Chrétiens, & l'Eucharistie à ceux qui étoient déja membres de l'Assemblée. Comme il importoit infiniment que la réputation des Chrétiens fût sans tache ; c'est à dire, qu'ils passassent pour des gens de bien & inviolablement attachez à la doctrine de Jesus-Christ & de ses Apôtres ; les Chefs de l'Assemblée eurent soin d'en exclurre ceux dont les mœurs étoient scandaleuses, ou qui abandonnoient la doctrine Apostolique en leur refusant l'Eucharistie, ou même

la porte des lieux, où l'on s'assembloit. Si quelcun inventoit quelques nouveaux dogmes, dont on n'eût pas ouï parler, & qui ne se trouvât pas dans les livres des Apôtres & qu'il voulût néanmoins faire passer pour un dogme Apostolique & nécessaire au salut, on le mettoit hors de l'Eglise. On en usoit de même envers ceux, qui faisoient quelque acte de Paganisme, défendu par la doctrine des Apôtres. Si les uns ou les autres vouloient ensuite rentrer dans l'Eglise Chrétienne, de peur de se diffamer en recevant des personnes légeres, & prêtes à changer à la premiére occasion, on les faisoit passer par une assez longue & une assez difficile Pénitence. Outre ces soins, les Evêques & les autres Ecclesiastiques avoient l'administration de l'argent que l'Assemblée offroit pour leur entretien & pour celui des pauvres, & des biens consacrez à cet usage. Le nombre des Chrétiens s'étant beaucoup augmenté, ces biens s'augmenterent à proportion & rendirent les Ecclesiastiques beaucoup plus considerables. Constantin aiant trouvé les Eglises en cet Etat, au commencement du quatriéme siecle, accorda de nouveaux privileges aux Ecclesiastiques, comme on le peut voir dans

* les *Codes Theodosien & Justinien*. De là se forma peu à peu cette Monarchie, dont nous avons parlé plus d'une fois. Je n'entre pas dans le détail de cette Histoire, ni je ne prétends pas examiner le changement qui s'est fait, dans la Discipline Ecclesiastique, parmi la plûpart des Protestans. Il me suffit ici de supposer ce que l'on voit par tout, c'est que l'Eglise est comme une Societé à part, gouvernée par d'autres que par ceux qui gouvernent la Societé Civile. Cette distinction a souvent excité de grands desordres, les Chefs de l'une & de l'autre Societé empietant, tour à tour, sur les droits, qu'on croioit ne leur appartenir pas. Les Ecclesiastiques ont prétendu non seulement être exempts de la Jurisdiction Civile, mais être Juges suprêmes de la conduite des Puissances Temporelles, dans ce qui peut avoir quelque rapport à l'Eglise; & ces derniéres ont eu souvent toutes les peines imaginables de soûtenir leur autorité contre les censures des Ecclesiastiques. Pour prévenir ces desordres, & tous les autres semblables, aussi bien que pour rendre le Ministere Ecclesiastique fructueux, c'est à dire, propre à engager les Chrétiens à l'observation de l'Evangile, on peut

* *Lib. I. utriusque Codicis.*

prendre diverſes précautions, dont je marquerai ici quelques unes des principales.

Qu'il ne faut pas mêler les Interêts du Clergé avec ceux de l'Etat.

1. Pour s'acquiter exactement des devoirs d'un bon Eccleſiaſtique, il faut premierement les ſavoir, & enſuite avoir, ou aquerir les qualitez néceſſaires pour les pouvoir mettre en pratique. Tout le monde ſait que ſes principaux devoirs ſont d'inſtruire les peuples de ce que l'Evangile demande d'eux, & de réfuter par de bonnes raiſons les ſentimens qui y ſont oppoſez. On ſait auſſi que, pour s'en aquiter, avec ſuccès, il faut beaucoup d'application & d'étude, non ſeulement dans la jeuneſſe, mais encore pendant toute la vie. Cela demande donc un homme tout entier, & qui n'ait rien d'autre à faire. J'avouë qu'il n'eſt pas poſſible d'éviter mille petites affaires domeſtiques, dont il faut que les Eccleſiaſtiques prennent ſoin, comme les autres; mais au moins il eſt dans leur pouvoir de ne pas ſe mêler des affaires politiques, parce qu'ils ne le ſauroient faire, en s'acquittant fidelement de leur Emploi.

Auſſi les premiers Chrétiens ne s'en mêloient-ils pas, car l'Empire Romain étant Payen ne le leur auroit pas permis;

outre

outre que la forme du Gouvernement de ces temps-là ne souffroit pas qu'on se mêlât de ce dont les Loix chargeoient les Empereurs & les Magistrats, qu'autant qu'ils le vouloient. Mais les Empereurs étant devenus Chrétiens, les Evêques comme je l'ai dit, en reçurent de grands privileges; ils commencerent à se mêler des affaires civiles, & dans les siecles suivans & les Evêques & d'autres Ecclesiastiques des Ordres inferieurs devinrent les Conseillers & les Ministres des Princes, & en divers lieux Princes eux mêmes. Ils regarderent ce mêlange de soins Politiques & Ecclesiastiques comme quelque chose de la derniere importance pour eux; parce que cela leur donna lieu d'emploier l'autorité civile pour établir, ou pour soûtenir, non pas tant les dogmes de l'Evangile, que ceux qui servoient à augmenter leur autorité & leurs revenus. Dès lors ce qui se devoit faire, par la persuasion & par les raisons, commença à se faire par l'autorité & par la force. Il ne fut plus besoin de savoir & d'étude, pour réfuter ce que l'on soûtenoit être faux, mais seulement de la Puissance Temporelle, qui executât les arrêts des Ecclesiastiques contre ceux qui croioient devoir s'éloi-

gner de leurs ſentimens, parce qu'ils les jugeoient oppoſez à ceux de l'Evangile. Auſſi les Eccleſiaſtiques ne travailloient-ils à autre choſe, qu'à donner un certain tour aux affaires Politiques, qui les rendît toûjours plus puiſſans; & il n'y avoit ni Juſtice, ni Equité, ni Humanité, qu'ils ne ſacrifiaſſent au projet qu'ils s'étoient formez de regner & ſur les eſprits & ſur les corps. C'eſt de là que ſont nées une infinité de violentes perſecutions, contre ceux qui oſoient s'oppoſer au Clergé, qui ont de beaucoup ſurpaſſé celles des Empereurs Payens. C'eſt de là encore que ſont venues tant de querelles & de brouilleries, dans la plûpart des Etats, où l'Autorité Civile ne s'eſt pas trouvée aſſez grande pour reprimer les efforts des Eccleſiaſtiques, & pour calmer leurs agitations.

Il eſt viſible que les Princes & les Magiſtrats doivent ſe propoſer, avant toutes choſes, la tranquillité de la Societé Civiles; & il eſt viſible encore que c'eſt un ſoin dont la Providence, qui veut que les hommes vivent en Societé, les a chargez. La Religion Chrétienne, qui vient du même Dieu par lequel la Societé Civile a été établie, ne ſauroit être contraire à cela; & en effet l'Evangile ne recom-

recommende rien tant, que la charité & la paix. S'il arrive donc que, sous prétexte de Religion, on veuille troubler l'Etat, en l'engageant à maltraiter une partie de ses membres, quoi que d'ailleurs ils observent toutes les Loix Civiles; c'est aux Princes & aux Magistrats, qui sont les défenseurs de ces Loix, à s'y opposer de toutes leurs forces, & à renvoier les Ecclesiastiques à leurs fonctions; qui ne consistent que dans la persuasion, ou tout au plus dans l'infliction des peines Ecclesiastiques, à l'égard de ceux qui sont de mauvaises mœurs, ou qui attaquent l'essence du Christianime. Si sous l'ancienne Rome, on avoit attaché le repos de l'Etat, à la concorde des Philosophes des differentes Sectes entre lesquelles la Philosophie étoit partagée; ou si l'on avoit crû qu'il falloit en faire regner une seule, en contraignant tous les autres Philosophes de souscrire à ses dogmes, par des peines pécuniares, ou corporelles, ou même infamantes; non seulement on auroit commis une extrême injustice, mais encore on auroit troublé le repos de l'Empire, sans que la Societé Civile en tirât le moindre avantage. Les Philosophes n'auroient pû souffrir qu'on leur imposât un

ſemblable joug, & ils auroient enſeigné leurs dogmes en public, ou en ſecret, malgré l'autorité tyrannique, qui les auroit voulu ranger à une uniformité de ſentimens, que la Raiſon Humaine ne ſouffre pas. Auſſi les Magiſtrats les laiſſoient-ils diſputer, tant qu'il leur plaiſoit ; ſans prêter main forte à aucun d'eux, pour opprimer les autres. On n'avoit garde de faire dépendre le repos de la Societé de l'uniformité de la Philoſophie, ou d'une choſe auſſi changeante que le ſont les opinions des hommes, en matieres ſpéculatives. Il en faut faire de même, à l'égard des ſentimens de Théologie, qui n'ont point de rapport avec l'obeïſſance que l'on doit aux Loix & aux Magiſtrats, ni avec les autres devoirs d'un bon Citoyen. Sans cela, ou le repos de l'Etat ſera toûjours chancelant, ou il ne ſera fondé que ſur une injuſtice criante ; car il n'y a pas moins d'injuſtice (pour ne pas dire qu'il y en a beaucoup plus) à contraindre de faire profeſſion de certains ſentimens de Théologie, purement ſpéculatifs, qu'il y en auroit d'établir, par autorité publique, la maniere dont on doit philoſopher. Ainſi il faut bien ſe garder d'établir, comme un principe de la bonne Politique,

que

que la Societé ne peut être tranquille, à moins que l'on n'y fasse profession de certaines spéculations de Théologie, à l'exclusion de tous autres dogmes.

On peut même dire que l'Autorité Civile est beaucoup mieux établie & plus assurée, là où il y a quelque diversité de sentimens, que là où par une Loi de l'Etat, on n'en souffre qu'un. Les differentes opinions, en partageant les Citoyens, diminuent beaucoup la puissance formidable des Directeurs de la Societé Ecclesiastique; parce qu'ils ont moins de gens qui dépendent d'eux, & qu'ils sont beaucoup moins entreprenants, les Partis opposez les empêchant de s'émanciper trop. Pendant que tout l'Occident, à l'exception de très-peu de gens, étoit sous une seule Monarchie Ecclesiastique, les entreprises perpetuelles de ses Ministres, sur la liberté publique, tenoient tous les Occidentaux en inquietude. On ne voioit qu'usurpations sur l'autorité des Princes; qu'injustices des Ecclesiastiques, que l'exemption de la Justice Civile empêchoit de punir; que pilleries, sous prétexte de lever des dîmes, pour faire la guerre aux ennemis de Dieu & de l'Eglise; qu'Excommunications & qu'Interdits, contre

les Particuliers, & même les Royaumes entiers, dès que l'on avoit quelques démêlez avec les Ecclesiastiques, depuis le moindre Evêque jusqu'à celui qui s'attribue une espece d'Episcopat Universel; que guerres cruelles, où l'on a vû succomber les plus grands Princes & les plus grands Empereurs, sous le poids des plus injustes excommunications; enfin que desordres scandaleux, dont l'un donnoit la naissance à l'autre. L'Histoire des siecles XIII. & XIV, ou, si l'on veut, l'Histoire seule de ce qui s'est passé sous le Regne de S. Louïs, en fournit un très-grand nombre d'exemples. Ce n'a été que depuis que l'Europe s'est partagée en differens sentimens; & que l'on a détaché l'interêt des opinions Ecclesiastiques du repos de l'Etat, que l'on a vû cesser les entreprises du Clergé; même parmi ceux qui lui accordent le plus d'autorité, depeur qu'ils n'imitassent ceux qui ont entierement secoüé son joug.

Il y a d'ailleurs de l'imprudence à faire dépendre le bonheur public de certaines choses, qui n'ont aucune liaison naturelle avec la félicité des peuples. On a déja assez de peine à arrêter le cours des mauvaises actions & des vices, qui troublent la tranquillité de l'Etat & qui empê-

empêchent les peuples d'être aussi heureux qu'ils le seroient, sans cela; sans s'entêter de soûtenir, au hazard de troubler l'Etat, de certaines opinions, qui ne sauroient contribuer en rien à le rendre plus florissant. Les Magistrats sont assez occupez à reprimer les funestes effets de l'ambition, de l'avarice & de l'amour dereglé des plaisirs, qui déchirent par tout le cœur humain; sans s'embarrasser d'opinions, qui ne servent nullement à brider les passions. Quand je pense à ceux, qui en usent de la sorte, il me semble que je vois des gens qui ont toutes les peines du monde d'arrêter une mer orageuse par des digues & des levées, & qui aulieu de s'attacher uniquement à tenir ce terrible élement dans ses bornes, se mettent dans la tête d'arrêter le cours des vents, dans leur païs. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura parmi eux des opinions, aussi inconstantes & aussi difficiles à retenir que les vents. Comme il faut nécessairement laisser souffler les vents, & bâtir des maisons, qui puissent résister à leur violence: il faut laisser parler les hommes de ce qu'ils ne savent point, & appuier le repos de l'Etat sur des fondemens, que de vaines opinions ne puissent pas renverser.

2. Pour

Ne donner à personne le droit de décider.

2. Pour venir plus facilement à bout de cela, il ne faut pas souffrir qu'aucune Assemblée fasse de décisions, au delà de ce qui est tout à fait nécessaire pour obeïr aux préceptes clairs de l'Evangile, dans l'esperance de la felicité éternelle qu'il nous promet, à cette condition. Les décisions renfermées dans l'enceinte des dogmes absolument nécessaires, pour bien vivre & pour esperer le salut, selon les promesses de l'Evangile, sont si raisonnables, si justes, & si clairement fondées sur l'Ecriture Sainte; que toutes les sectes, qui l'ont reçue, les ont toûjours reconnues & les reconnoissent encore, malgré toutes leurs disputes, & toutes les animositez qui sont entre elles. Il est seulement arrivé qu'elles y ont ajoûté plus ou moins, selon l'humeur des Théologiens qui ont fondé ces sectes. C'est en quoi les Chrétiens ont sujet de bénir la Providence Divine, qui a mis le nécessaire au dessus de toutes disputes; par la simplicité & la clarté de la Religion Chrétienne. Avant que de passer plus outre, & de penser à se quereller les uns les autres, comme font les Chrétiens, ils devroient s'attacher à cet unique nécessaire; & ils verroient que les dogmes & la pratique, qui en est une con-

conféquence, leur donneroient aſſez d'occupation, pour emploier leur vie entière à les méditer, & à faire ce qu'ils demandent de nous. Ils éprouveroient que cette retenue eſt infiniment plus propre à calmer l'eſprit & à donner du repos à la conſcience ; que de diſputer ſans fin, ſur des queſtions épineuſes. On n'oſeroit dire qu'un homme qui recevant l'Ecriture Sainte, en retiendroit tout ce qu'il y pourroit entendre, & obſerveroit, de bonne foi, ſur ce fondement, tous les préceptes dont il comprendroit le ſens ; ſans tordre ni les dogmes, ni les préceptes, par paſſion ; ne fût un homme d'une pieté exemplaire, & très-agreable à Dieu, quoi qu'il ne ſût rien des controverſes, qui diviſent les Chrétiens. On oſeroit encore moins ſoûtenir qu'un homme de cette ſorte ne fût un très-bon Citoyen, & digne de jouïr de toute la tranquillité que les Loix Politiques & Civiles promettent à ceux qui les obſervent.

Cela étant ainſi, il eſt de l'interêt & de l'Etat & de l'Egliſe, d'empêcher qu'on ne faſſe aucune déciſion ſur les dogmes obſcurs, ou douteux ; ou ſans leſquels on peut être homme de bien. Tout le monde y eſt engagé & par la

justice de la chose considerée en elle même, & par la grande utilité, que l'on en peut retirer.

Puis qu'il n'y a aucune autorité infaillible sur la terre, qui puisse décider du sens de la Révelation, en sorte qu'un homme sage & sincere doive soumettre sa Raison & ses lumiéres à ses décisions, & les recevoir, quoi qu'il lui semble que le contraire est plus vrai-semblable; il est injuste de vouloir contraindre qui que ce soit de se soumettre à la décision d'un autre homme, malgré les lumiéres de sa conscience; & on ne peut, sans une inhumanité effroiable, le mal-traiter là dessus. On doit être content de ce qu'il embrasse tout ce qu'il entend, & qu'il fait tout ce qu'il croit lui être commendé, autant que la fragilité humaine le permet.

Il est vrai qu'une partie considerable des Chrétiens prétend qu'il y a une autorité infaillible, à laquelle il faut se soumettre; mais pour ne pas dire qu'ils n'ont jamais rien répondu de solide à ceux qui le nient, & qui ont montré le contraire; si cet homme, dont nous parlons, qui reçoit les principes communs du Christianisme, & dont les moeurs sont irréprochables, n'est nullement tou-

ché

ché de leurs raisons, après les avoir examinées, peuvent-ils avec justice, supposé même que la Verité soit de leur coté, emploier la violence, pour lui faire dire ce qu'il ne croit pas? Pour assûrer que cela est juste, il faudroit s'être dépouillé de l'Equité naturelle, que l'on exige des barbares mêmes. Peuvent-ils soûtenir qu'il est permis de le maltraiter & d'ôter la vie à un homme tel que je l'ai décrit, de peur qu'il n'attire les autres dans son sentiment? Il faudroit pour cela produire quelque Loi de l'Evangile qui fût claire, ce qu'on ne fera jamais. Pour ceux, qui avouent qu'il n'y a aucune autorité infaillible parmi les hommes; ils seroient encore moins excusables, s'ils en usoient ainsi. Car de vouloir que l'on se soumette à une autorité, que l'on croit non seulement sujette à l'erreur, mais même actuellement dans l'erreur; & au défaut de cela, persecuter, ou tuer les gens, c'est une conduite monstrueuse, & qui n'en a pas de pire parmi les Mahometans & les Payens.

Outre cela, si l'on permet que l'on fasse des décisions, dont on peut se passer, on se hazarde sans nécessité à tomber dans mille erreurs; car dans peu de

temps

temps les décisions se multiplient étrangement, comme on l'a vû par l'experience, & plus il y en a, plus le danger de se méprendre est grand, ceux qui les font étant sujets, comme les autres à se tromper. Quand même on ne se tromperoit pas, à quoi bon mettre à la gêne les esprits, pour des opinions, qui pour le moins ne sont pas necessaires pour s'aquiter des devoirs d'un homme de bien & d'un bon Citoyen; & dont l'utilité, par rapport à l'autre vie, est très-douteuse? C'est prendre plaisir à irriter les esprits & à multiplier les disputes, qui ne manquent jamais de naître des décisions inutiles.

Je sai que l'on a accoûtumé de dire que les Chefs des deux Societez, qui se trouvent parmi les Chrétiens, sont obligez en conscience de soûtenir & de répandre ce qu'ils croient être veritable, & de s'opposer au contraire aux erreurs, & aux fausses explications de la Révelation. On dit qu'ils doivent avoir soin du salut éternel des peuples, & de les y conduire autant qu'il leur est possible; à quoi si toutes les Veritez ne sont pas nécessaires, elles sont au moins utiles. J'en tombe d'accord, mais ce doit être par des voies permises, & sans s'arroger une autorité

torité que personne n'a sur la terre. Qu'ils empêchent seulement que l'Erreur n'emploie aucunes autres armes que des raisons, & qu'ils fassent en sorte que la Verité puisse paroître dans toute son étendue; il y aura bien du malheur, si elle ne prévaut bien tôt, les esperances étant égales des deux côtez. Que si l'on demeure, après avoir bien raisonné, dans quelque diversité de sentiments, ce ne sera que dans des choses douteuses, où chacun peut embrasser sans danger ce qu'il croit de plus vrai semblable, ou même demeurer en suspens. Mais quelque effet que pût produire la liberté de dire son sentiment en matiére de Religion, en obeïssant d'ailleurs à toutes les Loix Politiques & Civiles; il n'est pas plus permis aux Magistrats d'emploier les recompenses & les peines, pour soûtenir leurs sentimens, qu'il ne l'est aux Ecclesiastiques; les uns n'étant pas plus infaillibles que les autres, & personne n'étant obligé de suivre en cela leurs lumieres, plûtôt que les siennes.

J'avouë que je ne puis comprendre ce que la Religion Chrétienne & la Societé Civile pourroient perdre à cela, quoi que je ne disconvienne pas que l'autorité de divers Chefs des Societez Ecclesia-

stiques seroit un peu moins grande ; lors que leurs Décisions ne seroient pas reçues, comme des oracles. Mais la Societé Ecclesiastique est-elle faite pour ses Chefs & afin de leur procurer de l'autorité ; ou les Chefs sont-ils établis, pour le bien de la Societé ? On ne peut pas douter que la seconde partie de cette alternative ne soit veritable, à l'égard de cette Societé, aussi bien qu'à l'égard de la Societé Civile. Il n'y a donc pas à balancer là dessus ; que leur autorité diminue, à la bonne heure, pourvû que le Christianisme, & la Societé Civile y gagne. On n'a que trop long-temps, souffert les funestes effets de cette autorité sans bornes, & l'on n'est que trop assuré, par l'experience, de ses dangereuses suites.

Mais quoi, dira quelque Déclamateur, enleverez-vous aux Pasteurs la conduite de leurs Brebis, du salut desquelles ils doivent répondre à l'Auteur de la Societé Ecclesiastique? Si ces Brebis étoient en effet des Brebis, c'est à dire, des bêtes, & les Pasteurs des hommes, je n'aurois garde de dire qu'il ne faut pas qu'elles soient soumises aveuglément aux décisions de ceux qui les conduisent. Je souffrirois sans peine que ces Bergers les frap-

frappassent de la houlette, si elles s'égaroient du chemin par où ils les veulent conduire; & même qu'ils les tondissent & les mangeassent, quand ils voudroient, pourvû qu'elles fussent à eux. Mais ici le nom de Brebis ne dégrade pas de la Raison, & le nom de Pasteur n'éleve pas au dessus des lumieres & des foiblesses humaines. Si les Pasteurs doivent veiller sur leurs Brebis, les Brebis ne doivent pas s'endormir entre leurs mains, comme s'il n'y avoit rien à craindre, en se confiant aveuglément en eux. Il faut qu'ils se puissent rendre raison réciproquement de leur conduite, & qu'ils en puissent tous répondre un jour au Souverain Pasteur; qui ne pardonnera pas plus aux peuples de s'être laissez séduire & porter à mal faire par ses Pasteurs, qu'aux Pasteurs d'avoir négligé, ou mal conduit leurs troupeaux. L'autorité des uns, ni l'obeïssance des autres ne seront comptées pour rien; il n'y aura que l'observation des préceptes de l'Evangile, qui soit reçuë en ce jugement: comme il n'y a que cela seul, qui soit utile à la Societé Civile.

Corriger, s'il le faut, les Loix Ecclesiastiques.

3. Il s'ensuit de là que s'il y avoit des Loix Ecclesiastiques, qui fussent mauvaises & contraires à la justice & aux Re-

Regles de l'Evangile, il les faudroit corriger, ou les abolir, après l'avoir reconnu: de même que l'on abroge les Loix Civiles, quand on reconnoit, par experience, qu'elles ſont nuiſibles. Il faut remarquer que par les Loix Eccleſiaſtiques je n'entends pas les préceptes de l'Evangile, à l'obſervation deſquels le ſalut eſt attaché; mais ſeulement les additions que les Chefs de la Societé Eccleſiaſtique y peuvent avoir faites, à divers deſſeins, bons ou mauvais. Les premiers ſont abſolument immuables, & ne dépendent que de Dieu ſeul, qui les a donnez, & qui ne peut rien avoir commendé de mauvais, ou qui puiſſe être redreſſé par les hommes. Mais les établiſſemens faits par les hommes, étant ſujets à l'erreur, ſont auſſi ſujets au changement; & il y auroit même de la folie à ne pas changer ce dont on voit les mauvaiſes conſéquences.

Quoi que les Payens n'euſſent ni Societé, ni Loix Eccleſiaſtiques, ils avoient pourtant des Loix, concernant la Religion, en vertu deſquelles ils prétendoient pouvoir perſecuter avec raiſon les Chrétiens. *Celſe* avoit commencé par là l'Ouvrage qu'il avoit fait contre eux; mais ces derniers ne faiſoient point de diffi-

difficulté d'accuser ces Loix d'injustice, comme on le peut voir par le commencement du premier Livre d'*Origene*. *S'il arrivoit à quelcun*, * dit-il, *d'être engagé parmi les Scythes, sans en pouvoir sortir, se trouvant réduit à vivre au milieu de ces peuples, dont les Loix sont abominables; il seroit en droit, pour maintenir la Verité & ses Loix, qui passent pour criminelles parmi eux, de faire des assemblées avec ceux qui sont du même sentiment que lui, bien qu'il ne le pût faire, sans choquer les Loix du païs: ainsi lors qu'il s'agit de ces Loix, qui établissent parmi les nations le culte des simulacres, & l'adoration de plusieurs Dieux, qui est un vrai Atheïsme; l'on ne doit pas trouver étrange que ceux, qui connoissent la Verité, fassent des assemblées pour ses interêts, malgré les Loix qui, devant son tribunal, sont jugées aussi impies, & plus impies même, s'il se peut, que celles des Scythes.* C'est pour cela que *Tertullien* en demandoit le changement: * „ Vous étonnez-vous, disoit-„ il, qu'un homme ait pû se tromper, „ en faisant une Loi; ou qu'il se soit ra-„ visé, en la desapprouvant? Les Loix „ même de Lycurgue, corrigées par „ les Lacedemoniens, ne causerent-elles „ pas une si grande douleur à leur au-„ teur, qu'il s'en condamna lui même à

* *Je me sers de la version de M. Boubereau, qui est exacte & fidele.*

* *Apol.* c. 4.

„ mourir de faim, dans sa retraite? Vous
„ mêmes par les lumiéres, que l'expe-
„ rience vous donne tous les jours, n'é-
„ clairez-vous pas les ténebres de l'An-
„ tiquité, & ne retranchez vous pas dans
„ l'ancienne & l'épaisse forêt des Loix,
„ ce que vous trouvez à propos, par de
„ nouvelles Ordonnances des Empe-
„ reurs? Severe, le plus constant de
„ tous les Princes, n'a-t-il pas depuis
„ peu après tant d'années, révoqué la
„ vaine Loi Papienne, qui ordonnoit
„ que l'on eût des enfans, avant que la
„ Loi Julienne ordonnât le mariage? Il
„ y avoit encore des Loix, qui permet-
„ toient aux créanciers de partager en-
„ tre eux le corps des débiteurs condam-
„ nez, qui ne les payoient pas; mais on
„ a aboli ensuite cette cruauté, par un
„ consentement public; & la peine de
„ mort a été changée en une peine infa-
„ mante, en faisant vendre publique-
„ ment les biens des débiteurs. On a
„ mieux aimé leur causer de la honte,
„ que de répandre leur sang. Combien
„ n'y a-t-il pas encore de Loix, que
„ vous ne savez pas, à réformer parmi
„ vous; puisque ce n'est ni le nombre
„ des années, ni la dignité de ceux qui
„ les ont faites, mais la seule équité qui

„ les

„ les rend recommendables? C'est pour-
„ quoi, quand on a reconnu qu'elles
„ sont injustes, on les condamne avec
„ raison. *Miramini hominem aut errare potuisse, in Lege condenda; aut resipuisse, in reprobanda? Non enim & ipsius Lycurgi leges, à Lacedæmoniis emendatæ, tantum auctori suo doloris incusserunt, ut in secessu inediâ de semetipso judicarit? Nonne & vos quotidie, experimentis illuminantibus tenebras antiquitatis, totam illam veterem & squalentem sylvam legum novis principalium Rescriptorum & Edictorum securibus truncatis & cæditis? Nonne vanissimas Papias Leges, quæ ante liberos suscipi cogunt, quàm Juliæ matrimonium contrahi, post tantæ auctoritatis senectutem, heri Severus constantissimus Principum exclusit. Sed & judicatos in partes secari à creditoribus leges erant; consensu tamen publico crudelitas postea erasa est, & in pudoris notam capitis pœna conversa est; bonorum adhibitâ proscriptione. Suffundere maluit hominis sanguinem, quàm effundere. Quot adhuc vos repurgandæ Leges latent; quas neque annorum numerus, neque conditorum dignitas commendat, sed æquitas sola? Et ideo cùm iniqua recognoscuntur, meritò damnantur, &c.* Les Interpretes de *Tertullien* ont fait voir, par d'autres exemples de Loix corrigées, qu'il ne disoit rien que de très-veritable.

 Cela

Cela étant ainſi, je ne vois pas pourquoi l'on feroit plus de ſcrupule de corriger les Loix Eccleſiaſtiques, que les Civiles. Cependant ceux, qui ont interêt à la conſervation de certains abus, introduits dans des ſiecles d'ignorance, en parlent comme ſi l'on n'y pouvoit toucher ſans ſacrilege; quoi que diverſes de ces Loix ne ſoient fondées ni ſur la Révelation divine, ni ſur la Raiſon, & que l'Experience ait fait voir, qu'elles ſont nuiſibles à la Societé Eccleſiaſtique auſſi bien qu'à la Civile. Par exemple, on a crû, que ce qu'une Aſſemblée d'Eccleſiaſtiques avoit une fois décidé étoit inviolable; quoi qu'il ſoit viſible que ces Aſſemblées ne ſont pas plus infaillibles, en matiéres de dogmes Théologiques, que les Etats des Roiaumes ne le ſont, dans les affaires Politiques & Civiles. On a crû encore que le Chef d'une certaine Egliſe particuliere étoit élevé au deſſus de toutes les autres, quoi que cette opinion n'ait aucun fondement; & parce que c'eſt une Loi établie dans une grande partie de l'Occident depuis quelques ſiecles, on n'oſe pas y rien changer. Néanmoins l'une & l'autre de ces opinions ont cauſé une infinité de maux, depuis qu'elles ſe ſont introduites, comme

me l'Histoire Ecclesiastique nous l'apprend.

D'autres, qui rejettent avec raison ces pensées, soûtiennent néanmoins que les Chefs de la Societé Ecclesiastique ayant une fois établi un certain systeme de doctrine; il n'est permis, dans cette Societé, de l'examiner, que pour le trouver bon, & pour l'apprendre, afin de l'enseigner; ce qui, dans le fonds, revient à la même chose, que le dogme, dont nous avons d'abord parlé. Quoi que l'on sâche que la plûpart de ces systemes ont été faits assez à la hâte, & par des gens, qui n'étoient pas extraordinairement éclairez; on s'y tient opiniâtrément attaché, comme s'ils avoient été infaillibles. Il n'est pas même sûr d'y trouver quelque chose à redire, avec quelque modestie qu'on le fasse, & quelques raisons que l'on en apporte. On s'attire à l'instant des Censures, & des Excommunications, à moins que l'on ne se dédise; pour ne pas parler d'autres persecutions plus violentes. Il est visible qu'il y a une contradiction palpable, dans ces dogmes & dans cette conduite.

Cependant ceux qui sont pour l'immutabilité des Loix Ecclesiastiques ré-

pondent à cela trois choſes. La premiere c'eſt qu'il faut obſerver un certain ordre dans l'Egliſe, & que par conſéquent on ne doit rien changer dans ſes dogmes, juſqu'à ce que cela ſe faſſe par autorité publique. Autrement, diſent-ils, chacun y enſeigneroit ce qui lui plairoit, & cette diverſité de doctrines produiroit une trop grande confuſion. Je replique à cela premierement, que ſi les Chefs de la Societé Eccleſiaſtique ont pour maxime de ne changer jamais rien, dans leurs dogmes; on ne doit attendre d'eux aucune correction. Que faut-il donc faire? Il faut que le changement ſe faſſe inſenſiblement, par le moien des Particuliers. C'eſt ainſi que parmi les Lutheriens, on a ſuivi plûtot le ſentiment de *Melanchthon*, que celui de *Luther*, touchant la Predeſtination & la Grace; non par autorité d'aucun Synode, mais par le ſoin des Particuliers, qui ont défendu le ſentiment de *Melanchthon*, dans leurs Ecrits. C'eſt ainſi encore qu'en Angleterre on a approuvé la même opinion, plûtôt que celle de *Calvin*; quoi que cette derniére ſe trouve dans la Confeſſion de l'Egliſe Anglicane. Si l'on avoit autrefois aſſemblé des Synodes là deſſus, ils ſe ſeroient, ſans doute, op-

poſez

posez à ce changement; & comme il ne s'en est point tenu, on auroit attendu en vain la décision d'une autorité publique, pour oser dire ce que l'on croioit veritable. En second lieu l'ordre, qui doit être dans l'Eglise, ne s'étend proprement qu'à l'essentiel de la Religion; c'est à dire, à l'obeïssance à l'Evangile, & aux dogmes sans lesquels on ne peut pas lui obeïr; & non à des subtilitez Théologiques, qui sont si peu nécessaires, que le peuple ne les sauroit entendre. Il doit y avoir là dessus la liberté de penser & de dire sans emportement ce que l'on en juge de plus vrai-semblable, ou au moins de se taire de ce qu'on ne croit pas veritable, pour ne pas se quereller, avec des gens qui ne cherchent que cela, afin de faire du bruit dans le monde; sans être cependant obligé de parler contre ce que l'on pense, ni d'approuver ce que l'on ne croit pas veritable. Si l'on vouloit, il seroit fort facile de vivre en paix de cette maniere, sans troubler l'ordre que la Societé demande nécessairement. Mais en exigeant une parfaite conformité, en des choses qui ne sont point nécessaires, & dans lesquelles on ne s'accorde pas, on cause nécessairement des divisions & des Schismes. Enfin il

est

eſt faux que chacun prêcheroit ce qu'il lui plairoit, ſi les Particuliers oſoient changer quelque choſe dans la doctrine reçuë; car l'eſſentiel demeureroit toûjours le même, quoi que l'on changeât quelques dogmes particuliers; comme il paroit, par les exemples que j'ai rapportez. Que ſi quelcun entreprenoit de le changer, ce ſeroit alors à la Societé à s'y oppoſer. Quelque diverſité de ſentimens entre les Docteurs ne feroit aucune confuſion, pourvû qu'ils ne ſe querellaſſent pas, & qu'ils ne tâchaſſent point de former des partis parmi le peuple, afin de s'accabler mutuellement, par la multitude.

On peut remarquer tout cela, dans la Societé Civile, où ſans aucun deſordre on néglige diverſes Loix, non néceſſaires pour la conſervation de l'Etat; que l'on abolit ſouvent enfin par là, ſans faire aucune Loi contraire. Cependant on ne laiſſe pas d'obſerver les Loix fondamentales, auſquelles on ne pourroit toucher, ſans ébranler toute la Societé. Dans tous les changemens qui arrivent, elles demeurent dans leur entier; & c'eſt auſſi ce qui a fait que la plûpart des peuples un peu polis ont toûjours eu des Loix aſſez ſemblables, dans le gros, quoi qu'el-

qu'elles fussent assez differentes en diverses particularitez. Pour quelque négligence, ou pour quelque petit changement, qui arrivent dans l'observation des Loix, ou dans les sentimens que l'on en a; on n'excite pas des tumultes, & l'on n'arme pas la populace pour vanger une bagatelle, aussi séverement qu'une trahison. Par cette sage conduite des Magistrats, la Societé Civile joüit d'une profonde paix, & l'ordre y regne; pendant que les Ecclesiastiques, se querellant pour rien, troublent eux mêmes l'ordre essentiel, en demandant qu'on le garde en des choses de nulle importance. Ils font ce que feroit un homme qui mettroit le feu à la maison de son Voisin, parce qu'on auroit négligé, en la bâtissant, quelque ordre peu important de la ville; sans néanmoins l'avoir rendue moins habitable, & sans avoir incommodé les Voisins.

La seconde chose, que l'on dit contre les changemens, c'est que si l'on en laisse introduire, ou si l'on en accorde quelques uns; on s'expose à perdre même l'essentiel, que quelque esprit inquiet entreprendra de renverser. Mais à l'égard de ce dernier point, il sera toûjours temps de s'y opposer; car enfin

il

il ne s'ensuit pas de ce qu'on change quelque chose, pour de bonnes raisons, que l'on doive changer ce qui est bien établi. Dans les Loix Civiles on change souvent diverses choses, sans avoir peur, pour cela, qu'il faille changer les Loix fondamentales de la Societé. Ainsi on ne sauroit se servir ici de cette mauvaise regle de politique : *aqua negantur, ne flagitentur iniqua*, on refuse des choses justes, de peur qu'on n'en demande d'injustes: d'où il s'ensuivroit qu'il ne faudroit jamais corriger un mauvais établissement, ce qui est contraire à l'experience de tous les jours. Mais il est facile de reconnoître que ceux qui disent qu'il ne faut rien changer, dans la Societé Ecclesiastique, ne sont pas ennemis du changement en géneral ; mais seulement du changement en mieux, lors qu'ils croient qu'il est contraire à leurs interêts ; en ce que si on leur propose quelque nouveauté, par le moyen de laquelle ils puissent voir leurs revenus & leur autorité s'augmenter, ils l'embrassent avidement, & n'oublient rien pour la faire recevoir ; sans se mettre en peine si elle est fondée sur la Verité & sur la Justice, ou si elle leur est contraire. C'est là le principe, par lequel on a intro-

introduit avec facilité dans l'Eglise Chrétienne, pendant plus de mille ans, quantité de dogmes faux & de coûtumes injustes, parce qu'il y avoit à gagner pour les Chefs de cette Societé; & qu'on a toûjours eu toutes les peines du monde à en obtenir quelque petite réformation, quoi que les abus fussent visibles.

On dit en troisiéme lieu, que si l'on changeoit facilement, même les choses, qui pourroient être mieux reglées, & qu'il seroit en effet à souhaiter que l'on redressât; il se trouveroit tous les jours des gens, qui proposeroient de nouveaux changemens à faire, & que pour arrêter cette inquietude de l'esprit humain, il vaut mieux ne rien changer, ou au moins ne le faire qu'avec beaucoup de peine. Pour ne pas redire ce que j'ai déja dit, je replique à cela, que si c'est là un moien d'empêcher que l'on n'aille de mal en pis, c'en est un aussi qui empêchera toûjours qu'on n'aille de mal en bien. Si l'on avoit eu cette maxime dans la Societé Civile, il y auroit encore quantité de mêchantes Loix, établies dans des temps barbares, quoi que l'on vît qu'elles sont mauvaises. On ne trouveroit pas dans le *Corps du Droit* tant de Loix abrogées, avec beaucoup

de

de raiſon, que l'on y en trouve. Si l'on n'avoit rien corrigé dans les Loix Romaines, pourroit-on èxcuſer les Préteurs & les Empereurs ; en diſant qu'ils n'y avoient rien voulu changer, de peur que ſi on y corrigeoit quelque choſe, il ne ſe trouvât tous les jours des gens, qui parleroient de nouvelles corrections ? Cette excuſe ne vaudroit rien, & l'on diroit à ceux qui s'en ſerviroient qu'il y avoit un milieu à ſuivre entre ces deux extremitez; qui conſiſtoit à ne changer que pour de bonnes raiſons, & après les avoir mûrement examinées. C'eſt ce que l'on doit dire auſſi à l'égard des Loix Eccleſiaſtiques, & que tout le monde trouveroit ſans doute bon ; s'il n'y avoit de certaines gens, qui comme je l'ai dit, craignent de perdre quelque choſe dans la réformation des abus.

Par cette opiniâtreté, les Eccleſiaſtiques ſe ſont attirez, en divers lieux, la réputation d'avoir fort peu de Religion, & de ſacrifier la Verité & la Juſtice à leurs interêts temporels. Ils ont beau faire profeſſion du contraire, il eſt viſible, par leur conduite perpetuelle, que lors que la Juſtice & la Verité ſont, pour ainſi dire, dans une balance & leurs interêts dans l'autre, ceux-ci ſont con[illegible]

[illegible]t

ment pencher la ballance, lors que cela dépend d'eux. On les accuse, à cause de la même conduite, de se soucier peu de la Societé; dont ils ne procurent point le bien, & aux desirs de laquelle ils ne satisfont jamais, s'ils croient qu'il y ait la moindre chose à perdre pour eux. On a vû une fameuse Assemblée, dans l'Occident, refuser opiniâtrément des changemens très-justes & très-legitimes; malgré les souhaits de toute l'Europe, qui demandoit avec passion quelque correction dans des dogmes & des pratiques qu'on ne sauroit défendre. Qu'est-il arrivé de là? C'est qu'un Schisme, qu'on auroit pû faire cesser, s'est confirmé plus que jamais, & a donné & donnera des peines infinies à ceux qui devoient souhaiter, plus que qui que ce soit, d'en voir la fin. Avant même que ce Schisme se formât, il auroit été facile de le prevenir, ou de l'étouffer au moins dans sa naissance; si ceux qui gouvernoient en ce temps-là avoient eu quelque sorte d'Equité, & d'amour pour la Verité. On pourra s'en assurer, si on ne le sait pas, par la lecture du I. Livre de l'Histoire de *Jean Sleidan*.

Pour ne rien corriger, les Chefs de la Societé Ecclesiastique se sont souvent ser-

vis d'une raison, qui fait voir qu'ils ont infiniment plus à cœur leur autorité, que la Verité, ni l'avantage de ceux qui sont soumis à leur conduite. C'est qu'après qu'ils ont fait quelque décision ou quelque Etablissement; s'il arrive que des personnes plus éclairées, ou mieux intentionnées découvrent ensuite que ces décisions, ne sont pas conformes à la Verité, ou que ces Etablissemens sont nuisibles; on oppose aux raisons les plus claires & les plus solides de ces gens-là *l'honneur*, comme l'on parle, *de l'Eglise* *, qui seroit blessé, si l'on avouoit qu'elle s'est trompée, ou qu'elle n'a pas toûjours été tout à fait bien intentionnée. Par ce principe, on s'obstine à ne jamais rien changer; c'est à dire, qu'on se met bien en état d'aller de mal en pis, mais qu'on ferme la porte à toute sorte de réformation. Cependant personne ne doute, qu'il n'en soit des Directeurs de la Societé Ecclesiastique, comme de ceux de la Societé Civile, & qu'ils ne soient également susceptibles & d'erreurs & de mauvaises intentions; puis qu'ils sont sujets à toutes les mêmes passions & à tous les mêmes vices. Quand je dis que *personne n'en doute*, j'en excepte néanmoins le Vulgaire, c'est à dire le petit peuple

* *C'est à dire, des Ecclesiastiques.*

&

& ceux qui ne sont pas plus éclairez, entre lesquels il n'y a que trop de gens du premier rang. „ J'appelle le Vulgaire, „ disoit un Philosophe, tant ceux qui „ sont vêtus de pourpre que la multitu- „ de. Car je ne regarde pas la couleur „ des habits, qui environnent le corps; „ quand il s'agit de juger d'un homme, „ je ne m'en fie pas à mes yeux. * *Vulgum autem tam chlamydatos, quàm coronam voco. Non enim colorem vestium, quibus prætexta corpora sunt, adspicio; oculis de homine non credo.*

* Seneca de Vita Beata c. 2.

Mais pour revenir aux Ecclesiastiques souvent il est arrivé que le peu d'esperance que les peuples mêmes ont vû d'obtenir quelque chose d'équitable d'eux; soit à cause de leur opiniâtreté, soit par un honneur mal entendu; les ont engagez à se séparer d'eux violemment, & à les envoier gouverner; non pas des hommes, qui ne veulent rien faire contre la Raison; mais de veritables brebis, c'est à dire, des gens qui suivent leurs décisions sans examen; * *qui pecorum ritu sequuntur antecedentium gregem, pergentes, non quà eundum est, sed quà itur;* „ qui comme des bêtes, mar- „ chent après le troupeau qui les pré- „ cede, & qui ne regardent pas, où il „ faut aller, mais où l'on va. Ils ne

* Ibid. c. 1.

doivent attribuer ces desordres qu'à leur opiniatreté & à leur orgueuil; auxquels les Chefs de la Societé Civile, s'ils sont sages, ne doivent jamais ceder.

Que les peines Ecclesiastiques ne doivent pas être civiles.

4. Je ne veux pas traiter ici de l'origine des peines Ecclesiastiques, ni de leur bon & de leur mauvais usage; je remarquerai seulement que ces Censures étant infligées, non seulement à cause des fautes que l'on commet contre les bonnes moeurs, mais encore à cause de quelques opinions opposées à celles des Conducteurs de la Societé Ecclesiastique, mais qui n'ont aucune mauvaise influence dans la pratique; c'est aux Magistrats à prendre garde que ces peines ne deviennent civiles. Car enfin il n'est pas juste qu'un homme, qui s'aquite de tous les devoirs d'un bon Citoyen, & dont les moeurs sont irréprochables, souffre, pour une simple opinion, quelque peine civile. Cependant les Censures Ecclesiastiques deviennent des peines civiles, lorsque, malgré ce que je viens de dire, un homme censuré devient infame, ou se trouve par là exclus des privileges dont les autres Citoyens jouïssent.

Je ne prouverai pas, en cet endroit, qu'une opinion speculative, quoi qu'erronée, n'est pas un crime, quand elle n'est

n'est suivie d'aucune mauvaise action; & que par conséquent elle n'est punissable par aucunes Loix. Quand je parle d'opinion, je n'entends pas un sentiment qui demeure caché dans l'esprit & qui n'est connu que de Dieu & de celui qui l'a; car il est visible que les hommes n'ont point de pouvoir sur ce qu'ils ignorent; mais d'une opinion que l'on dit ouvertement, à ceux qui la veulent savoir, & que l'on publie, ou pour en persuader le Public, ou pour en être soi-même desabusé, si elle est fausse. Je soûtiens que s'il n'y a rien contre les bonnes moeurs, ni contre la Societé Civile, on n'a aucune raison de s'en formaliser. Mais elle est, dites-vous, contre les Loix de la Societé Ecclesiastique, qui ont consacré d'autres sentimens. Tout ce qui s'ensuit de là, c'est que ces Loix de la Societé Ecclesiastique subsistant, si elles ne souffrent pas qu'un de ses membres fasse profession de cette opinion; il faut que celui qui les professe, après avoir essaié de ramener les autres au sentiment qu'il croit vrai, se taise s'il ne le croit pas nécessaire, ou au moins important à la Religion; ou qu'il sorte d'une Societé, qui ne le veut pas souffrir, ou qui lui veut imposer la nécessi-

té de condamner ce qu'il croit veritable, pour vivre avec ceux qui s'acommoderont de ses sentimens, ou qui le voudront bien supporter. Mais on ne doit pas souffrir que cette séparation soit jointe avec aucune note d'infamie, ni aucune perte dans la Societé Civile; si cet homme est d'ailleurs de bonnes mœurs, comme je l'ai déja dit, & obeït aux Loix de l'Etat.

Mais la Societé Ecclesiastique qui n'avoit été instituée originairement que pour instruire & pour porter les hommes à la vertu & les conduire par là au bonheur éternel; étant devenue une Monarchie, ou une Aristocratie Politique, dont les Chefs cherchent pour le moins autant leurs avantages temporels, & leurs prérogatives, que les Princes & les Magistrats dans la Societé Civile; la Societé Ecclesiastique, dis-je, étant changée de la sorte, ses Chefs ont prétendu avoir droit de punir toutes les opinions, qui iroient à diminuer en quelque sorte leur autorité, leur reputation, ou leurs revenus, comme des crimes d'Etat. Ils ont crû pouvoir rendre infames & odieux ceux qu'ils ne vouloient pas souffrir dans leurs assemblées, empêcher qu'on n'eût du commerce avec eux, & faire même

en

en ſorte qu'ils fuſſent déchus de tous les privileges des Loix Civiles, quoi qu'ils ne les euſſent nullement violées. Ainſi il eſt arrivé qu'on n'a plus eu d'égard à la verité ni à la fauſſeté des ſentimens; ni à la bonté, ou à la dépravation des mœurs; ni à l'utilité publique, ou au mal qui en peut arriver à la Societé en géneral; mais à la fantaiſie ou à l'interêt des Chefs de cette Societé. Ce qu'il y a eu de pire, c'eſt que les Princes & les Magiſtrats ſont devenus eux mêmes ſujets à ces Cenſures, lors qu'ils ont témoigné d'avoir des ſentimens differents de ceux des Eccleſiaſtiques, ou les vils exécuteurs de leurs arrêts, pour maltraiter, empriſonner, chaſſer ou faire mourir ceux contre qui les cenſures Eccleſiaſtiques avoient été lancées, ſans pouvoir en examiner les raiſons.

Il eſt viſible que par là les plus grandes Puiſſances de la Societé Civile ſont devenues dépendantes, & pour le ſpirituel & pour le temporel, des Chefs de la Societé Eccleſiaſtique, au moins indirectement. On a beau le nier, dans les païs, dans leſquels la Monarchie Eccleſiaſtique de l'Occident s'étend; il n'y a rien de plus veritable. S'il eſt permis de mal-traiter en toutes manieres non

ſeulement une ou deux perſonnes, mais des peuples entiers, pour des ſentimens ſpéculatifs, qui ſe trouvent contraires aux dogmes établis; ſi c'eſt mal-fait de les ſouffrir & de les proteger; les Puiſſances ne peuvent pas manquer d'encourir les Cenſures de l'Egliſe, ſi elles le font, & de déchoir elles mêmes des droits de leurs dignitez. On devra regarder un Prince déclaré Héretique, ou Fauteur d'Héretiques, comme un homme flétri, dangereux, & dont il faut éviter le commerce, pour ſe joindre aux Puiſſances Eccleſiaſtiques, & le réduire à ſon devoir. Pourquoi ſouffriroit-on dans un Prince ce qui eſt crime dans une Nation entiere? Pourquoi en ſeroit-il quitte à meilleur marché, lui dont les ſentimens ont infiniment plus d'influence ſur le Public, que ceux des Particuliers? Auſſi les défenſeurs de la Monarchie Eccleſiaſtique le ſoûtiennent-ils ouvertement; & elle n'a pas manqué de les mettre en pratique, lors qu'elle a crû pouvoir le faire avec ſûreté. L'Hiſtoire Eccleſiaſtique des ſiecles XII. & ſuivans en fournit une infinité d'exemples, & il n'y a perſonne, qui ne ſâche que les Princes Proteſtans ont été excommuniez, & leurs ſujets abſous du ſerment de fidelité. C'eſt

C'eſt à eux à prendre garde, que cette rédoutable autorité & ces étranges coutumes ne ſe rétabliſſent chez eux, par quelques autres voies, & ſous d'autres noms. Souvent on a vû la Puiſſance tyrannique des Eccleſiaſtiques, ſortir par une porte de devant, & rentrer un moment après déguiſée par une porte de derriére.

On ne préviendra néanmoins jamais cet inconvenient, qu'en réduiſant les fonctions des Eccleſiaſtiques à prêcher l'eſſence de l'Evangile, & à louër les Vertus & à blâmer les Vices; ſans emploier jamais aucunes cenſures contre ceux qui font profeſſion de croire l'Evangile & dont la conduite ne dément pas la profeſſion, par aucune mauvaiſe action; mais ſeulement contre ce que tout le monde reconnoit être vicieux, & dont les mauvaiſes conſéquences ſont viſibles dans la Societé Civile. La doctrine de l'Evangile eſt ſi parfaitement conforme aux lumiéres de la nature, qu'on ne ſauroit la ſuivre ſans rendre la Societé Civile heureuſe; ni la violer, ſans faire tort à cette même Societé. C'eſt à quoi l'on peut reconnoître & la verité de cette divine doctrine, & les parties même eſſentielles dont elle eſt

composée. Dès qu'un dogme peut être indifferemment suivi, ou rejetté, sans aucun inconvenient, dans la Societé Civile; on peut s'assurer que ce dogme n'est pas un dogme essentiel de l'Evangile. Qu'on en fasse l'essai, & l'on reconnoîtra la verité de ce que je viens de dire. Qu'on repasse dans son esprit tous les dogmes & les préceptes de Jesus-Christ & de ses Apôtres; & l'on verra si l'on en peut trouver un, qui ne soit utile à la Societé, & qu'on puisse négliger sans lui nuire. Si l'on renfermoit les discours & les exhortations Ecclesiastiques, dans l'enceinte de ces préceptes, & des dogmes sans lesquels on ne les peut observer; il n'arriveroit jamais, comme il arrive tous les jours, que ce que l'on juge utile à la Societé Ecclesiastique fût inutile ou même nuisible à la Societé civile.

Si les peines Ecclesiastiques ne regardoient que les Vices, & les sentimens inventez pour les autoriser; elles ne pourroient consister que dans des actions par lesquelles on feroit voir que l'on n'a de la haine que pour le Vice, & que l'on ne demande autre chose que les bonnes mœurs, & des sentimens propres à y conduire dans ceux qui veulent être

mem-

membres de la Societé Ecclesiastique, Ce soin que l'on auroit de les tenir dans leur devoir, à cet égard, rejailliroit sur la Societé Civile, qui est d'autant plus florissante qu'il y a plus de Vertu dans ceux qui la composent. Mais le malheur est que l'on y supporte les Vices & les Vicieux; aulieu que l'on s'irrite au dernier point contre des opinions, qui n'ont aucun rapport aux Vices, ni à la Vertu. On pourroit faire plusieurs autres remarques là dessus, qui ne seroient pas moins importantes; mais il faudroit faire un Traité complet sur cette matiere.

5. Les Ecclesiastiques étant, ou devant au moins être des maîtres publics de la Vertu pour le peuple, qui les écoute volontiers, & qui a beaucoup de confiance en eux; il est de grande importance d'en faire un bon choix, sur tout dans les lieux, où il y a beaucoup de peuple. Ils sont à quelque égard, comme les Démagogues des Grecs & comme les Tribuns des Romains; excepté qu'ils ne se mêlent pas, ou ne doivent pas se mêler d'affaires politiques. Ceux qui plaisent à la multitude la peuvent souvent enflammer & la retenir, comme ils veulent; lui inspirer telle passion *Du choix des Ecclesiastiques.*

qu'ils trouvent à propos, ou au contraire la porter à la moderation & à la paix. Si le peuple prend occasion de quelque accident, ou de quelque opinion, de causer des brouilleries; ce n'est pas tant au peuple qu'il s'en faut prendre, qu'à ceux qui le poussent, & qui l'irritent. On n'a guere vû de ville s'émouvoir malgré le consentement de ceux qui font profession de l'instruire, ou en public, ou en particulier.

Ceux qui entreprennent de s'acquiter de ce difficile Emploi doivent avoir principalement trois qualitez. La premiere est qu'ils sachent la Religion, c'est à dire, qu'ils aient étudié avec soin l'Ecriture Sainte, & qu'ils l'aient méditée; en sorte qu'ils sachent à fonds tous les devoirs du Christianisme, & toutes leurs suites, avec les fondemens sur lesquels ils sont bâtis. Ce doit être là le fonds de leurs études & la fin à laquelle toutes leurs lectures & toutes leurs méditations tendent. Ils doivent rapporter à cela tout ce qu'ils savent d'Histoire, de Morale, de Philosophie, de Belles Lettres, & généralement tout ce à quoi ils s'appliquent, & ne l'estimer qu'à proportion de ce qu'il peut servir à les mettre plus en état de porter les hommes à obeïr à l'Evangile. La

La seconde qualité, qu'ils doivent avoir, & qui n'est pas moins importante que la premiere; c'est que leurs mœurs doivent être conformes à la doctrine qu'ils enseignent; en sorte qu'ils puissent être un exemple des Vertus Chrétiennes, qu'ils prêchent aux autres. Quoi qu'on ne puisse pas demander d'eux une perfection Angelique, qui est au dessus des forces de la nature humaine, & qu'on leur doive même pardonner leurs foiblesses, aussi bien qu'aux autres hommes; il est néanmoins certain que l'on exige d'eux, & avec raison, non seulement plus de lumiére, mais encore plus de Vertu, que l'on n'en demande de ceux qui suivent une autre profession. On appelle communément un *honête homme*, parmi ceux qui suivent un autre genre de vie, un homme qui ne fait rien d'infamant, ni de punissable par les Loix, & qui s'acquite des devoirs exterieurs de la Societé, en sorte qu'on ne lui peut rien reprocher de honteux, selon la maniére de vivre & l'usage de son païs, pour les personnes de sa condition. Cette idée d'un *honête homme* est compatible avec toutes les mauvaises coûtumes, & toute la dépravation des temps & des lieux, où ceux qui la for-

forment ont été élevez ; & quoi que la corruption des mœurs ne ſoit pas égale par tout, & n'ait pas toûjours été la même, il eſt néanmoins certain qu'il n'y a aucun lieu, où les hommes ne s'entre-pardonnent bien des vices, & même dans un degré qui eſt beaucoup au delà de ce que la regle Evangelique en ſouffre, & qu'aucun ſiecle n'a été exempt de ce deſordre. Par exemple, on peut être très ambitieux, ou aſpirer à des Emplois dont on n'eſt pas capable, & tâcher d'y parvenir par toutes les voies qui ne ſont pas puniſſables, pour ſatisfaire à ſa vanité, & non dans le deſſein d'être utile au Public ; ſans paſſer pour mal-honête homme, & ſans être regardé avec indignation de perſonne. On peut, en conſervant cette même réputation, être infiniment plus avare, & plus adonné aux plaiſirs que l'Evangile ne le permet ; ou faire tout ce qui n'eſt pas honteux dans les lieux où l'on vit, ou puniſſable par les Loix Civiles, pour gagner de l'argent, ou pour augmenter ſon bien, ou pour paſſer ſa vie, dans les délices. Il s'en faut de beaucoup qu'un *honête homme* de cette ſorte puiſſe paſſer pour un *homme de bien*, ſelon les Loix de l'Evangile, ou même ſelon celles de la

Morale

Morale Philosophique. Ceux qui font profession d'enseigner la Religion aux autres ne doivent pas se contenter d'être *honêtes gens*, selon le sens que l'on donne communément à ces paroles ; mais ils doivent être gens de bien, selon le sens Evangelique ; c'est à dire, n'être sujets à aucun peché d'habitude, sur tout de ceux qui sont tout à fait incompatibles avec la pieté.

Si l'on ne les choisit irréprochables, il en arrive nécessairement deux maux. Le premier est que leur mauvais exemple fait infiniment plus de mal, que leurs bons discours ne peuvent faire de bien. Les hommes sont naturellement beaucoup plus disposez à imiter le mal & le bien, qu'ils voient faire qu'à profiter des plus beaux discours ; & ainsi un Ecclesiastique, qui vit bien, persuade plûtôt par ses mœurs qu'il faut bien vivre, que le plus grand Orateur ne le peut faire par le discours le plus étudié : comme au contraire, s'il vit mal, ses mauvaises mœurs font plus d'impression sur les esprits, que tout ce qu'il sauroit dire. Il n'est pas besoin de le prouver, c'est un fait que l'experience de tous les jours apprend à tout le monde. Ainsi on a beau avertir les peuples, qu'il faut

faire

faire ce que ces gens-là disent, & non pas ce qu'ils font; on imitera toûjours le mal qu'ils feront, & l'on oubliera tout ce qu'ils diront de bien. Jamais Ecclesiastique ambitieux, ou querelleux n'a inspiré, par ses discours, le mépris des honneurs du monde, ou l'amour de la paix. Jamais avare Prédicateur n'a rendu ses auditeurs liberaux. Jamais Theologien voluptueux n'a persuadé à personne qu'il faut fuïr les plaisirs ou en user avec beaucoup de retenue; au moins lors que ces gens-là ont été connus pour tels qu'ils étoient.

C'est pour le dire en passant, ce qui empêchoit les beaux discours des Philosophes Payens de faire aucun effet sur ceux qui les écoutoient. „ Combien, „ disoit un grand Orateur, * trou„ vera-t-on de Philosophes, dont les „ mœurs soient reglées, & l'esprit dis„ posé comme la raison le demande? „ qui croient que leur science n'est pas „ une ostentation de savoir, mais une „ Loi pour la conduite de leur vie? qui „ s'obeïsse à lui même, & qui observe „ ses dogmes? Vous voiez les uns si „ pleins de vanité, & de venterie, qu'il „ vaudroit mieux qu'ils n'eussent rien „ appris; les autres avides de l'argent, „ quel-

* *Ciceron Tuscul. Quæst. Lib.* II. *num.* II.

„ quelques uns de la gloire, & beaucoup esclaves des plaisirs; en sorte
„ qu'il y a une étrange opposition entre leur vie & leurs discours, ce qui
„ me paroit la chose du monde la plus
„ honteuse. Car comme si un homme,
„ qui fait profession de Grammaire, parle
„ d'une maniere barbare, ou si un homme, qui veut passer pour Musicien,
„ chante mal; il est d'autant plus blâmable, qu'il peche dans la chose qu'il
„ fait profession de savoir: ainsi un Philosophe, dont les mœurs sont mauvaises, est d'autant plus digne de censure, qu'il peche dans les devoirs,
„ qu'il pretend apprendre aux autres,
„ & qu'il manque dans l'art de se conduire dans la vie, dont néanmoins il
„ fait profession. *Quotus quisque Philosophorum invenitur, qui sit ita moratus, ita animo ac vitâ constitutus, ut ratio postulat? qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet? qui obtemperet ipse sibi, & decretis suis pareat? Videre licet alios tantâ levitate & jactatione, iis ut fuerit non didicisse melius; alios pecuniæ cupidos, gloriæ nonnullos, multos libidinum servos, ut cum eorum vita mirabiliter pugnet oratio, quod quidem mihi videtur esse turpissimum*, &c.

Seneque dans sa Lettre CVIII. a touché cette matiere avec beaucoup de force. „ Personne, dit-il entre autres choses, ne fait, selon moi, tant de mal aux hommes, que ceux qui ont apris la Philosophie comme un mêtier, que l'on enseigne pour de l'argent; & qui vivent autrement, qu'ils ne l'ordonnent. Ils portent avec eux des exemples de l'inutilité de leur savoir; étant sujets à tous les vices, qu'ils condamnent. Un maître de cette sorte ne peut pas m'être plus utile, qu'un Pilote, qui a mal au cœur dans une tempête. *Nullos pejus mereri de omnibus mortalibus judico, quàm qui Philosophiam, velut aliquod artificium venale, didicerunt; qui aliter vivunt, quàm vivendum esse præcipiunt. Exempla enim se ipsos inutilis disciplinæ circumferunt, nulli non vitio, quod insequuntur, obnoxii. Non magis mihi potest quisquam talis prodesse præceptor, quàm gubernator in tempestate, nauseabundus.* Il ne se peut rien de mieux, que cela; mais le malheur est que *Seneque* avouë * ailleurs que ni les anciens Philosophes, ni lui même ne faisoient ce qu'ils enseignoient aux autres. Il introduit des gens qui lui font cette objection; *Quid ergo tu? fortiùs loqueris, quàm vivis*

* *De vita beata c.* 17. *& seq.*

„ Et vous, ne parlez-vous pas mieux, „ que vous ne vivez; Il joint à cela divers reproches, qui n'étoient que trop bien fondez, à quoi il replique avec plus de verité, que peut-être il ne pensoit: „ Je ne suis pas sage, &, pour satisfaire „ votre malignité, je ne le serai pas. „ J'exige de moi même, non d'égaler „ les meilleurs, mais d'être meilleur que „ ceux qui ne valent rien. Ce m'est „ assez de diminuer tous les jours mes „ vices & de censurer mes fautes: *Non sum sapiens, &, ut malevolentiam tuam pascam, nec ero. Exigo itaque à me non ut optimis par sim, sed ut malis melior. Hoc mihi satis est, quotidie aliquid ex vitiis meis demere & errores meos objurgare.* Il avoüe, dans la suite, qu'on avoit fait la même objection aux anciens Philosophes, comme à Platon, à Epicure, à Zenon: *aliter loqueris, aliter vivis*: vous parlez d'une façon & vous vivez d'une autre. „ Car „ tous ces gens-là, dit-il, disoient, non „ comme ils vivoient eux mêmes, mais „ comme il falloit vivre: * *Omnes enim isti dicebant, non quemadmodum ipsi viverent, sed quemadmodum vivendum esset.*

Il est facile de voir le tort que cela faisoit à la Philosophie, que bien des gens soûtenoient à cause de cela n'être point

* *Vide eumdem apud Lactantium Lib. III. c. 15. Inst. Div. & Lucianum passim.*

point telle que les Philoſophes la repréſentoient. „ Tant s'en faut, diſoit *Cor-* „ *nelius Nepos*, que je croie que la Philo- „ ſophie apprend à vivre, & qu'elle „ nous rend heureux ; que je ſuis per- „ ſuadé que perſonne n'a plus beſoin de „ maître pour cela, que la plûpart de „ ceux qui ſont occupez à l'expliquer. „ Car je vois qu'un très-grand nombre de „ ceux qui dans l'école donnent des pré- „ ceptes très-ſubtils de pudeur & de re- „ tenue, vivent en toute ſorte de cupi- „ ditez & de plaiſirs : * *Tantùm abeſt ut ego magiſtram eſſe putem vitæ Philoſophiam, beatæque vitæ perfectricem, ut nullis magis exiſtimem opus eſſe magiſtris, quàm pleriſque, qui in ea diſputanda verſantur. Video enim magnam partem eorum, qui in Schola de pudore & continentia præcipiant argutiſſimè, eoſdem in omnium libidinum cupiditatibus vivere.*

* *Apud Lactantium Ibidem.*

C'eſt auſſi ce qui fait beaucoup de tort, en divers lieux, à la Religion ; car on croit, en ſecond lieu, à cauſe de la mauvaiſe vie de ceux qui l'enſeignent, non ſeulement qu'on n'eſt pas obligé de vivre mieux qu'eux, mais encore que la Religion même n'eſt qu'un prétexte pour tromper le Vulgaire. En effet les richeſſes immenſes, dont jouiſſent les Eccleſiaſti-

clesiastiques, dans une grande partie de la Chrétienté; le luxe & le faste, dans lesquels ils vivent; l'orgueuil & la hauteur, que l'on voit dans leurs manieres à l'égard de leurs inferieurs; la colere implacable, avec laquelle ils vangent les injures qu'ils croient avoir reçues, sur tout de ceux qui jugent qu'ils abusent de la Religion, pour satisfaire leurs passions; pour ne pas parler des autres vices plus grossiers, que l'on remarque parmi eux aussi communément que parmi les Laïques; tout cela fait croire à ceux, qui ne connoissent la Religion Chrétienne que par leur ministere, ou par ceux qui dépendent d'eux, & qui aspirent tous à la même Dignité, que la Religion n'est autre chose qu'un moyen de s'avancer dans le monde, & de parvenir à la jouïssance des richesses, des honneurs & des plaisirs, en criant contre; de peur que le peuple ne s'apperçoive que c'est là l'unique but, que l'on se propose. Ceux qui ont lû le Nouveau Testament, & qui savent de quelle maniére la Religion Chrétienne s'est établie parmi les hommes, voient facilement que la vie de ces gens-là ne peut pas être tirée en conséquence pour rendre la Religion douteuse; mais ceux qui

ne ſavent de la Religion, que ce qu'on leur en montre, & qui voient la conduite de ceux qui prétendent être ſes principaux Miniſtres, ne peuvent s'empêcher de croire que c'eſt une pure Comedie, & que ceux qui la jouënt en ſont plus convaincus que qui que ce ſoit. De là vient que l'on a des proverbes, qui marquent qu'il ne faut que voir ces lieux pour perdre la foi.

J'avouë qu'il n'en eſt pas de même par tout, & qu'il y a des lieux où les Miniſtres de la Religion font un bon uſage de leurs revenus, & d'autres où les revenus ne ſont nullement proportionnez à la peine dont ils ſont chargez. Mais on ne laiſſe pas d'y voir ſouvent autant de mauvaiſes moeurs, que l'état auquel ils ſe trouvent le peut permettre. Si l'on n'y remarque pas ſi ſouvent les vices groſſiers, qui ſont ordinairement les fruits de l'opulence, & des dignitez; l'envie, la malignité, les médiſances, les haines implacables, les cabales pour opprimer ceux que l'on n'aime pas, l'eſprit de domination, la dureté inexorable que l'on témoigne à ceux que l'on a trouvé moien de mettre dans la dépendance, & d'autres vices ſpirituels y regnent preſque autant qu'ailleurs. Ces vices ſont auſſi

auſſi oppoſez à la Religion Chrétienne, que les autres, & ne ſont pas moins contraires au repos de la Societé. C'eſt donc à ceux, qu'élиſent ceux qui doivent inſtruire le Public, à y prendre garde; de peur que leurs mauvaiſes mœurs ne débauchent leurs Auditeurs, ou ne les jettent dans des doutes touchant la Religion.

On accuſe une République d'Italie de choiſir plus volontiers des gens de mauvaiſes mœurs & même ſcandaleux, pour de certains poſtes importans, que des gens irréprochables; ſous prétexte que les premiers ne ſauroient cauſer de desordre, parce qu'on eſt en état de les punir, pour leurs mauvaiſes mœurs; outre que, pourvu qu'on leur permette leurs débauches, ils ne ſe mettent en peine de rien. Au contraire des gens reglez pourroient, comme ils le croient, faire ſouvent de la peine à la République, dans le temps de quelques démelez avec ce qu'on appelle l'Egliſe, ſans qu'on pût les châtier. Mais c'eſt un grand malheur, que de ſe trouver réduit à permettre la débauche, pour avoir la paix; & il n'y a rien qu'on ne dût faire, pour corriger une ſi mauvaiſe conſtitution. Pour ne pas parler des Loix de

l'Evangile, il est visible qu'un Etat n'est pas en danger de perir par la débauche publique, que par la division. Il n'y a rien de si facile aux Voisins que de l'accabler, s'il arrive qu'ils soient moins débauchez.

On ne peut pas douter que toutes sortes de vertus ne soient très-avantageuses & à ceux qui les ont, & aux autres qui vivent avec eux; mais il y en a une, qui est principalement nécessaire à ceux qui enseignent la Religion, & qui est le caractere particulier de l'esprit Evangelique; c'est l'amour de la paix, qui fait éviter toutes sortes de divisions & de querelles, & qui finit facilement, autant qu'il est en ceux en qui cette vertu se trouve, celles qui naissent malgré eux dans la Societé Civile & dans la Societé Ecclesiastique. Cet amour de la paix est la troisiéme qualité, que l'on doit particulierement rechercher dans ceux qui aspirent à l'honneur d'enseigner les autres. Quoi qu'on eût pû renfermer cette vertu sous le nom géneral de bonnes mœurs, ausquelles elle appartient nécessairement; on la regarde comme quelque chose de si important, qu'il est bon de faire quelques réflexions en particulier, sur cette qualité d'un Ministre

Evangelique; & cela est d'autant plus nécessaire, qu'il arrive très-souvent que des gens, qui sont irréprehensibles dans le reste, font plus de mal par leur humeur inquiete & turbulente; qu'ils n'en feroient par une grossiere débauche, s'ils y étoient adonnez.

Quand on parle ici de *l'amour de la paix*, on voit bien que l'on n'entend pas proprement *la paix civile*, qui dépend des Princes & des Magistrats, & que l'on ne peut troubler, sans être soumis aux peines des Loix Civiles; mais la paix de la Societé Ecclesiastique, qu'il dépend, en grande partie, des Ecclesiastiques d'entretenir, ou de troubler, selon l'humeur dont ils se trouvent. S'ils sont naturellement chagrins & querelleux, ou fiers & opiniâtres, il y a fort peu de paix à esperer de leur part. La moindre diversité de sentimens, & le moindre differend, même concernant des choses, qui n'ont point de rapport avec la Religion, suffisent pour exciter des querelles éternelles ou qui ne finissent, que par la ruine entiere du Parti contraire. Mais lors que les Ecclesiastiques sont d'une humeur douce & pacifique, & se piquent de modestie, & d'entendre raison; s'il s'éleve des controverses con-

ſiderables, on ne les pouſſe jamais à l'extrémité, & par là elles s'éteignent peu à peu; ou ſi elles ne ſont pas conſiderables, elles ſont bien tôt finies, en ſe ſupportant les uns les autres. Les premiers, changent, pour ainſi dire, les mouches en élephans, & multiplient à l'infini les ſujets de ſe quereller; & les ſeconds n'eſtiment chaque choſe, que ſelon ſon importance, & s'abſtiennent avec ſoin de remuer des queſtions inutiles, ou dont l'obſcurité n'eſt propre qu'à embarraſſer les eſprits.

Il eſt donc de très-grande importance, pour ceux qui ſouhaitent de conſerver la paix, dans la Societé Eccleſiaſtique, de prendre garde à l'humeur de ceux qu'ils choiſiſſent pour en occuper les poſtes les plus conſiderables. On peut même dire, que, ſi l'on y prend garde, c'eſt de là que dépend non ſeulement le repos préſent, mais encore celui de la poſterité. On a vû, au milieu du XVII. ſiecle, dans une Academie d'Allemagne un Profeſſeur en Théologie d'une humeur querelleuſe, fiere & contrariante, répandre la même aigreur dans l'eſprit de ſes diſciples; qui regardent la paix, avec ceux qui ne ſont pas tout à fait du même ſentiment qu'eux, comme le der-

dernier des malheurs, & qui traitent d'impies & d'athées ceux qu'ils nomment *Syncretistes*, c'est à dire, ceux qui voudroient se reconcilier à des conditions justes & équitables, avec un Parti qui n'est point à mépriser & dont les sentimens ne sont éloignez des leurs, dans aucune chose essentielle. Au contraire, on a vû un autre Professeur, dans une autre Academie d'un païs voisin, qui soûtenoit que ces deux Partis devroient se supporter l'un l'autre, & ne se plus quereller; de peur qu'un troisiéme, qui est leur commun ennemi, ne profite de leurs divisions, comme il l'a fait plus d'une fois, & ne les accable enfin tous deux. Les disciples de ce Théologien, animez du même esprit de paix & de moderation, soûtiennent encore à présent la même chose. Si dans toutes les Academies, où l'on va étudier la Théologie, on avoit soin de mettre des Professeurs moderez & pacifiques, on pourroit voir, dans peu d'années, toutes les aigreurs cesser, & la charité & la paix prendre par tout la place de l'esprit de division & de discorde. Ce seroit là un conseil à donner à un grand Prince, dont les Etats sont partagez en deux Partis, qui se querellent depuis leur établissement, sans

ſans que rien puiſſe appaiſer l'aigreur réciproque, qui eſt entre eux. S'il n'appelloit dans ſes Academies que des Profeſſeurs moderez & propres à accommoder, par la douceur, les Partis irritez, on en verroit bien tôt des fruits; ou par une Réunion ſi long-temps deſirée, ou au moins par une Tolerance mutuelle, qui ſeroit un grand acheminement à une entiere paix. Sans faire aucune violence à perſonne, & ſans employer l'autorité, dans une occaſion où les ſeules raiſons doivent avoir lieu; mais ſeulement en ſoûtenant & en favoriſant les eſprits pacifiques; on déracineroit, dans peu d'années, la plus grande partie des animoſitez. Mais pendant qu'on n'a aucun égard à cela, & que l'on choiſit indifféremment des boutefeux & des gens d'une humeur plus douce, ou même que l'on préfere des Théologiens querelleux & opiniâtres, aux pacifiques, on ne verra jamais de paix entre ces deux Partis.

C'eſt pourquoi on ne peut qu'approuver la conduite de bien des Magiſtrats, qui ont beaucoup plus d'égard à l'humeur tranquille & douce de ceux qu'ils appellent pour inſtruire les peuples, qu'aux talents exterieurs, qui plaiſent ſi fort à la multitude. Il importe peu

qu'elle

qu'elle ait des Maîtres, qui flattent ses oreilles; car il ne s'agit pas de la divertir, mais de l'instruire. Il lui importe au contraire infiniment de ne pas s'engager dans des brouilleries, à l'exemple & par la persuasion de ceux qui l'instruisent. Souvent même il arrive que ceux, que la multitude estime les plus éclairez, ne sont rien moins que ce qu'elle croit; & qu'il n'y a de difference entre ceux, que l'on nomme habiles gens, & les ignorans; si ce n'est que les uns ont un peu moins d'exterieur, & les autres beaucoup plus de présomption. Qui peut douter que de deux Orateurs de ce caractere, le moins dangereux ne soit celui qui est le moins propre à soulever le peuple? Les Magistrats, qui ont à cœur la tranquillité publique, ont donc raison de préferer les pacifiques.

Revenus des Ecclesiastiques.

6. L'Emploi d'enseigner la Religion au peuple, ou à ceux qui se destinent à l'enseigner aux autres, étant si l'on s'en acquite bien, un Emploi de grande étendue & très-difficile; il faut nécessairement y consacrer tout son temps, & consumer même assez de bien; ou pour avoir des livres, ou pour aller chercher des Maîtres, dans des lieux quelquefois assez éloignez de chez soi. Après cela, il

il faut vivre d'une maniére, qui ne permet pas que l'on augmente son bien, ou que l'on répare la dépense, que l'on peut avoir faite; parce qu'on ne peut se mêler d'autre chose, que de son Emploi. Il faut encore avoir quelque douceur, dans la vie, soit pour soi même, soit pour les autres, si l'on veut réussir. Si l'on est obligé de vivre avec trop d'économie, parce que l'on ne pourroit autrement fournir aux dépenses les plus nécessaires; & que l'on se voie à la veille de laisser une famille malheureuse, & exposée à la misere; l'occupation chagrine, que l'on a, & les craintes de l'avenir abatent entierement le courage & troublent l'esprit; en sorte que l'on n'est capable de rien de relevé. On peut dire, avec bien plus de raison, de cette occupation, que *Juvenal* ne l'a dit de celle de faire des vers; „ que nos esprits „ ne sont pas capables de deux soins, „ en même temps, & que c'est l'ouvrage d'un esprit relevé & qui n'est pas „ en peine pour trouver de quoi acheter „ une couverture de lit. *

* Sat. VII. 65.

Pectora nostra duas non admittentia curas.
Magnae mentis opus, nec de lodice paranda
Attonitae.

On dira que ni la crainte de l'avenir, ni la disette pour le présent ne doit troubler l'esprit de ceux qui savent les promesses de l'Evangile, envers ceux qui s'acquitent de leur devoir & qui les croient veritables. Je l'avouë, mais si *l'esprit est fort*, il faut tomber d'accord que *la chair est foible.* On doit supposer les hommes tels qu'ils sont, & non tels qu'ils devroient être ; & d'ailleurs si ces foiblesses ne sont pas dignes d'un esprit détaché des vanitez de la vie, il est encore moins digne d'une Societé Chrétienne de tenir ceux, qui emploient tout leur temps à la servir, dans la misere & dans la crainte de laisser une famille mandiante.

Outre cela, il est certain que la plûpart des hommes, parmi les Chrétiens, comme parmi les Chinois, viennent facilement à concevoir du mépris pour ceux qu'ils voient dans la pauvreté, & que ce mépris va ensuite jusqu'à mépriser l'Emploi d'enseigner la Religion, & peutêtre enfin la Religion même. Il y a certains lieux, où le peu de revenus des Maîtres publics de la Religion empêche très-assurément que ceux, qui sont un peu accommodez des biens, que l'on nomme de la fortune, ne veuillent destiner

ſtiner leurs enfans à cet Emploi, qu'ils regardent comme un mêtier infructueux, & incapable d'entretenir honêtement une famille. Il arrive, à cauſe de cela, que la plûpart de ceux qui prétendent à cet Emploi ne ſont que du menu peuple, qui n'ont eu ſouvent ni éducation honête, ni exemple raiſonnable devant les yeux; ce qui fait que leurs manieres groſſiéres les rendent, & eux & leur Emploi, encore plus mépriſables qu'auparavant. Quoi que le reſpect, que l'on a pour une profeſſion, doit être fondé ſur l'utilité, & l'importance de la profeſſion même, & ſur la maniére dont on s'en aquite, ſans avoir aucun égard aux perſonnes; il eſt pourtant certain que les perſonnes relevent ſouvent l'éclat de leur Emploi, non ſeulement par leurs qualitez perſonnelles, mais encore par l'eſtime que l'on a pour leurs parens & pour leur famille. On a plus d'égard communément pour un homme de bonne famille, que pour un autre, quoi qu'ils s'acquittent également bien de leurs devoirs. Il faut des talens tout à fait extraordinaires, pour faire conſiderer les gens de la lie du peuple. Souvent même leurs parens aiant de la peine à les entretenir ſans rien gagner, & n'étant nulle-
ment

ment en état de leur acheter les livres dont ils auroient besoin ; ils tâchent, s'il est permis de parler ainsi, de se faire passer au plûtôt maîtres dans ce triste mêtier, pour avoir du pain. Pour cela, tout ce qu'on tâche d'acquerir c'est la facilité de parler élegamment sa langue maternelle, & de réciter en public avec quelque hardiesse. Si l'on peut contracter cette habitude, & si l'on a naturellement la voix forte & agréable, on s'avance bien tôt aux postes les moins mauvais de cette profession.

Voilà des inconveniens presque inévitables, comme l'experience le fait voir, de la pauvreté des Ecclesiastiques, parmi les Protestans. D'un autre côté, souvent les trop grandes richesses les séduisent: comme on le voit dans les lieux, où leurs revenus sont trop grands. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il n'y a aucune proportion entre les revenus ; les uns en ayant beaucoup plus qu'il ne faut, & les autres manquant du néceslaire. Les premiers s'attirent l'envie & la haine du Public, par leurs dépenses fastueuses, & par la vie oisive & délicieuse qu'ils ménent ; & les autres le mépris, par la pauvreté, dans laquelle ils se trouvent. Il seroit facile, si l'on vouloit,

de prendre un milieu, & de faire au moins en sorte que personne ne manquât du nécessaire; sans ôter même l'inégalité des revenus, afin de conserver la subordination dans les Emplois, & de donner de l'émulation à ceux qui y prétendent.

Sans entrer dans le détail de tout cela, on peut dire que les Societez Civile & Ecclesiastique ne pourroient que tirer beaucoup d'avantage d'un reglement qui en mettant les Ecclesiastiques au dessus du mépris & de la misere, feroit qu'ils pourroient se rendre dignes de leurs Emplois, & que ces Emplois seroient recherchez des meilleures familles. Comme on leur donneroit le moyen de s'en aquiter, comme il faut, on seroit en droit de se plaindre lors qu'ils ne le feroient pas; au lieu que de la maniére dont on les traite, il y a peu de sujet de trouver mauvais qu'ils ne fassent pas ce qu'ils pourroient faire, si leurs revenus étoient un peu plus grands.

Il est vrai qu'il y a des ames genereuses & élevées au dessus de tous les intérêts mondains, qui semblent n'avoir aucun égard à la condition où ils se trouvent, & qui s'aquitent de leurs devoirs, avec autant de courage & de vigueur,

que

que si on les recompensoit, comme on devroit. Mais il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes de cette sorte, & la plûpart ont besoin de soûtien, pour ne pas perdre courage.

Une autre chose, qui décourage beaucoup ceux, qui n'ont pas bien de la constance & bien de l'attachement à leur devoir; c'est lors qu'ils voient dans les postes les plus avantageux, ou les moins mauvais, non ceux qui les méritent, mais ceux qui ont plus de parens ou d'amis, ou qui ont mieux sû briguer, & qui n'ont d'ailleurs d'autre talent que celui de manger & de boire, & de jouïr agreablement de leurs revenus, en prenant le moins de peine qu'il leur est possible. Il semble que souvent on ne cherche nullement des gens, qui soient capables de se bien acquiter des Emplois qu'on leur donne, ou de servir utilement le Public, pour les revenus, ou les gages qu'ils en tirent; mais que l'on considere seulement si ces émolumens les accommodent, ou s'ils en ont besoin, comme si c'étoit par pitié qu'on les leur donnât. Il semble que les Emplois, avec les profits qui y sont attachez, ne sont pas tant fondez pour l'utilité de la Société, que pour donner moyen à quel-

ques particuliers de vivre plus à leur aiſe, quoi qu'ils ne ſoient bons à rien. On ne doit pas s'étonner, ſi le Public murmure quelquefois contre cette eſpece de gratification; qui eſt ſans doute une veritable prodigalité, & que l'on ne ſauroit excuſer, ſur tout ſi les Emplois ſont de conſéquence. Ceux qui aiment le bien public, & qui ſouhaitent que leur adminiſtration ait l'approbation génerale, doivent s'abſtenir, s'il eſt poſſible, de cette eſpece de liberalité mal-entendue, & chercher conſtamment des hommes propres aux Charges, qu'ils leur donnent, & non diſtribuer les charges ſeulement en faveur de l'indigence, ou de la cupidité de ceux qui les recherchent.

Des Loix Civiles.

IV. APRÈS avoir tant dit de choſes concernant la Societé Eccleſiaſtique, il faut, avant que de finir ces réflexions, dire quelque choſe des Loix Civiles. Je n'entrerai néanmoins ici dans aucun détail, non plus qu'à l'égard des autres Loix dont j'ai parlé; je ferai ſeulement quelques remarques génerales, qui me paroiſſent importantes & dont on pourra tirer des conſéquences propres à rendre la Societé Civile plus heureuſe.

Inſtruire les peuples.

1. Comme les Loix ne peuvent pas être bien obſervées par ceux qui les ignorent,

rent, il semble que l'on devroit avoir soin d'en instruire les membres de l'Etat, autant qu'il est possible. Cependant il n'y a guere de choses, que l'on néglige davantage, & si l'on en veut savoir la raison, la voici telle que je l'ai trouvée dans *S. Augustin*, * „ Les Roix, dit- „ il, ne se mettent pas en peine si leurs „ sujets ont de la vertu, mais seulement „ s'ils leur sont bien soumis. Les pro- „ vinces obeïssent aux Roix, non com- „ me à des gens qui doivent regler les „ mœurs de leurs peuples; mais com- „ me à des maîtres, qui doivent avoir „ soin de leur procurer des plaisirs. El- „ les ne les honorent pas sincerement; „ mais elles ont peur d'eux, comme les „ méchants esclaves ont peur de leurs „ maîtres: *Reges non curant quàm bonis, sed quàm subditis regnent; provinciæ Regibus, non tamquam rectoribus morum, sed tamquam rerum dominatoribus & deliciarum suarum provisoribus serviunt; eósque non sinceriter honorant, sed nequiter ac serviliter timent. Sallust*e, ou l'Auteur des Discours à Jules Cesar, touchant la maniére de regler la République, l'avoit dit avant lui, dans le premier de ces Discours: „ La „ plûpart, dit-il, de ceux, qui sont „ maîtres de l'Etat, suivent un mauvais

Civit. Dei * *Lib. II. c. 20.*

 „ con-

„ conſeil; ils ſe croient d'autant plus en „ ſûreté, que ceux à qui ils commendent ont moins de vertu. Mais il faut „ tâcher de faire tout le contraire, & „ d'être non ſeulement vous même bon „ & vigilant, mais de rendre encore, le „ plus qu'il eſt poſſible, honêtes gens „ ceux à qui vous commendez. Car „ ce ſont les plus mal-honêtes gens, qui „ ſouffrent, avec le plus de peine, ceux „ qui les gouvernent. *Plerique rerum potentes perverſè conſulunt, & eò ſe munitiores putant, quò illi, quibus imperitant, nequiores fuere. At contra id eniti decet, cùm ipſe bonus atque ſtrenuus ſis, uti quàm optimis imperites.*

Je ſuppoſe que les Loix Civiles ſont équitables & juſtes, comme elles le ſont en effet ordinairement, pour la plûpart; de ſorte qu'elles ſont proprement des préceptes de juſtice & de vertu. Cela étant ainſi, on ne peut s'en inſtruire, ſans apprendre en même temps ce qu'on doit obſerver à l'égard du prochain. Cependant il n'y a que les Juriſconſultes, qui s'en inſtruiſent, avec quelque ſoin; tout le reſte du monde ne les ſait, que par routine & fort confuſément. De là il arrive que moitié par paſſion, & moitié par ignorance, on fait beaucoup de

tort

tort aux autres & à ſoi même, en violant les Loix. On ôte injuſtement aux autres ce que les Loix leur ont donné, avec beaucoup de raiſon; & l'on ſe jette dans des procès fâcheux, d'où l'on ne ſort bien ſouvent que ruiné, pour n'avoir pas bien ſû ce que les Loix permettent, ou défendent.

Je ne prétends pas néanmoins que tout le monde devienne Juriſconſulte. Cela ne ſe peut, & ſi un peuple s'entêtoit un peu trop de Juriſprudence, il deviendroit bien-tôt tel que l'on décrit les habitans d'une Province de France; qui, à ce qu'on dit, ne peuvent vivre, ſans avoir trois ou quatre procès, & qui donnent à leurs filles en mariage une corbeille pleine de procès bien fondez. Mais je voudrois qu'avec la connoiſſance des Loix qu'on acquiert, par l'uſage de la vie, & à laquelle on joint, en cas de beſoin, les lumiéres & l'experience des Juriſconſultes, on fût bien inſtruit des principes géneraux de la Juſtice & de l'Equité. Bien ſouvent on ne peche pas tant, parce qu'on ignore les Loix particulieres, que parce qu'on ne ſait preſque ce que c'eſt que Juſtice & qu'Equité en géneral; aulieu que ſi on le ſavoit, on en tireroit facilement les con-

séquences, qui en naissent, qu'on appliqueroit aux cas particuliers de la vie.

Ceux qui n'ont pas ces idées generales ne savent point les raisons, sur lesquelles les Loix particulieres sont fondées ; & les regardent souvent comme de purs caprices des Législateurs, qui auroient pû également bien établir tout le contraire. Il leur semble, pour peu qu'ils aient d'intêret à le croire, que l'on ne leur en peut demander l'observation exacte, que par pure tyrannie. Dans cette persuasion, ils n'y obeïssent qu'avec toutes les peines du monde, & dès qu'ils croient les pouvoir violer impunément, ils ne manquent pas de profiter de l'occasion.

Par exemple, les Loix défendent presque par tout de briguer une Charge, & d'employer autre chose que sa seule capacité pour y parvenir. Il y a même, en bien des lieux, des peines établies & contre ceux qui briguent, & contre ceux qui promettent leur suffrage. Cependant on trouve fort peu de gens, qui en fassent scrupule, & qui n'emploient même des voies illicites pour diffamer leurs competiteurs, s'ils en ont, afin de les faire éloigner. J'avouë que cela vient en grande partie d'amour propre, d'ambition,

bition, ou d'avarice; mais il eſt certain qu'on fait très-peu de réflexion ſur les principes de Juſtice, ſur leſquels les Loix, contre les brigues ſont fondées, pais qu'on n'a pas le moindre ſcrupule de les avoir violées. On néglige de même mille Loix particulieres, ſans aucun ſcrupule; non ſeulement parce qu'on préfere ſes interêts particuliers à ceux du Public; mais auſſi parce qu'on ignore les raiſons génerales, qui ont fait établir ces Loix, & qu'on croit qu'il n'y a aucun mal à les violer, ſi on le peut faire impunément.

Mais on ne commet point, à cet égard, de faute plus grande & plus conſiderable, que celles qui regardent les Loix Politiques, qui concernent l'établiſſement & la forme de la Societé. Bien des gens ont entrepris de la troubler, par des guerres civiles, ou par des ſéditions, & ont entrainé une infinité de monde après eux, comme ſi ces mouvemens étoient une choſe indifferente; parce que la plûpart du monde ne ſait ce que c'eſt que ces Loix fondamentales, que l'on ne peut violer, ſans mettre la Societé dans un très-grand danger. Lors que ceux qui n'ont aucun Emploi dans l'Etat, ou qui ſont deſtituez de bien, par leur faute ou autrement, conſide-

rent l'éclat dans lequel les Roix & leurs Miniſtres, ou même les premiers Magiſtrats des grandes Républiques vivent ordinairement, leurs richeſſes, leur autorité, les bienfaits qu'ils répandent ſur leurs créatures, les plaiſirs dont ils jouiſſent, & en géneral tout ce qui eſt attaché à une haute fortune; ils leurs portent beaucoup d'envie, ils en parlent mal, ils en ſont en colere, & s'il ſe trouve quelque occaſion apparente de ſe mettre en leur place, ils ne manquent pas de le faire, avec beaucoup d'avidité. Il leur ſemble que les Dignitez & les Charges de l'Etat ſont comme une proie, qu'il eſt permis d'enlever à ceux qui l'ont, dès que l'on ſe trouve le plus fort; en ſorte que ſi on ne le fait pas, ce n'eſt que par pure foibleſſe. En effet s'ils obeïſſent au Gouvernement, ce n'eſt que parce qu'ils ne peuvent pas lui deſobeïr impunément. Mais ſi ces gens-là conſideroient les fondemens, ſur leſquels la Societé eſt bâtie, ils auroient de toutes autres idées. Ils verroient qu'elle ne peut pas ſubſiſter, ſans des Magiſtrats, ou ſans des Miniſtres Publics de ſes Loix; puiſque le peuple ne pouvant s'aſſembler tous les jours, pour les faire obſerver, il a été abſolument néceſſaire

qu'il

qu'il ſe déchargeât de ce ſoin ſur quelcun. Ils comprendroient qu'arracher violemment, aux Miniſtres des Loix, l'autorité que la Societé leur a confiée; c'eſt premiérement s'attribuer un droit qu'aucun Particulier n'a, & en ſecond lieu la diſſoudre entierement & mettre toutes choſes, dans l'état où elles ſeroient, ſi perſonne ne ſe croioit obligé d'obſerver aucune Loi, mais de faire pour lui & pour ſa famille tout ce qu'il trouveroit à propos, ſans ſe mettre en peine, s'il feroit tort aux autres. Car enfin s'il eſt permis à un Particulier d'emploier la violence, pour accommoder ſes affaires; s'il peut ſe mettre à la tête de la Societé, ſans ſon conſentement; pourquoi la même choſe ne ſera-t-elle pas permiſe à un autre? Il n'y en a aucune raiſon; & ſi cela eſt, que deviendra le genre humain? Il ne ſera plus composé de Societez de gens raiſonnables, qui ſe joignent pour procurer leur bien commun; mais de troupeaux de bêtes ſauvages, qui ne feront que s'entredéchirer les uns les autres; tels que ſont ces troupes de Caffres & d'Anthropophages, auſſi abominables que malheureuſes, qui courent les deſerts de l'Afrique & de l'Amerique, & qui ſe mangent

gent les unes les autres, ſans ſe faire aucun quartier. Voilà quelles ſont les affreuſes conſéquences des rebellions & des ſéditions injuſtes.

Mais on dit que les Princes, les Grands & les Magiſtrats abuſent ſouvent de l'autorité qu'on leur a confiée, & qu'ils ne penſent à la conſervation de l'Etat, qu'autant qu'elle eſt jointe à leur interêt particulier, & que le faſte & les plaiſirs les occupent entierement. Je réponds à cela en ſecond lieu que ceux qui parlent de la ſorte, ſont bien moins touchez de l'envie de rendre, s'ils le pouvoient, la Societé plus heureuſe, ou pénetrez d'indignation contre ces défauts, que fâchez de n'en pouvoir pas faire autant. Si l'on examine les diſcours que tenoient *Olivier Cromwel* & ceux de ſon parti, avant qu'ils ſe fuſſent rendu maîtres du Gouvernement de l'Angleterre; il ſembloit qu'ils n'avoient d'autre deſſein, que celui de rendre leur patrie heureuſe, en corrigeant les défauts que l'on avoit remarquez dans la conduite de *Charles* I. Mais dès qu'ils furent les maîtres, il parut clairement qu'ils n'aſpiroient à autre choſe qu'à en faire eux mêmes autant que lui, quoi que d'une maniére differente. C'eſt ce que l'on peut voir aſſez claire-

ment

ment dans les Mémoires d'*Edmond Ludlow* & ailleurs. Outre cela, le repos de la Societé est de si grande importance, & il y a tant de danger à la troubler; qu'on ne doit jamais en avoir la moindre pensée, pour de legers défauts, & desquels fort peu de gens sont exempts. Il ne faut pas demander des Chefs de l'Etat, des perfections Angeliques, & que presque personne n'auroit, s'il étoit en leur place; puis qu'après avoir fait un changement si périlleux, à cause de cela, on se trouve dans le même état qu'auparavant. Il est absurde de hazarder une guerre civile, ou une sédition, qui sont ordinairement accompagnées d'une infinité de desordres & de crimes; pour se trouver dans le même état qu'auparavant, après la prétendue réformation que l'on y aura faite.

Il arrive très-rarement des révolutions semblables à celle qui est arrivée depuis peu en Angleterre, sous la conduite du Roi Guillaume III. où sans aucune effusion de sang & sans desordre, ce Prince a rétabli la liberté & les Loix, & mis le Parlement, asservi sous les deux Regnes précedens, en état d'user de son autorité, dans toute son étendue. Cet exemple est si extraordinaire, qu'il ne doit

doit pas être tiré en conséquence, & les Anglois ont autant de sujet de soûtenir le Gouvernement présent, qu'ils en avoient de se plaindre des précedents. Il ne pourroit y arriver du changement, qui ne leur fût très-desavantageux, puis qu'ils ne pourroient mieux joüir de leurs Privileges & de leurs libertez.

Prévenir les desordres.

2. Il devroit donc y avoir des Loix Civiles, qui fissent quelque établissement, par lequel les peuples fussent instruits de leurs devoirs. Mais il ne suffit pas d'éclairer l'esprit des peuples, si l'on n'éloigne autant qu'il est possible les occasions d'agir contre leurs lumieres. Les passions, dont les hommes sont agitez, & leurs mauvaises habitudes font qu'ils agissent à tous momens & contre leur conscience, & contre leurs veritables interêts, lors qu'ils en ont des occasions trop fréquentes. Personne ne doute que la débauche ne soit nuisible, & si quelcun en doutoit, il seroit très-facile de l'en convaincre, & de tirer cet aveu de sa bouche. Cependant combien ne voit-on pas de gens, qui s'y plongent d'une maniére honteuse? Ainsi pour déraciner les vices, autant que cela se peut, il faut non seulement que les Loix punissent les crimes, lors qu'ils sont arrivez; mais qu'el-

qu'elles les préviennent, en ôtant aux Citoyens les occasions de les commettre. C'est apparemment ce que *Periandre* vouloit dire, par ces paroles, que * l'on trouve dans *Diogene Laërce* & ailleurs: *ne punissez pas seulement ceux qui commettent quelque faute; mais empêchez que ceux, qui la commettroient, n'y tombent.*

* *In Periandro* §. 98. *ubi vide Menagium.*

Pour faire comprendre ce que je veux dire, il faut rapporter quelques exemples, qui fassent voir l'importance de cet avertissement. La coûtume, qui regne dans les Etats les plus florissants, & qui est ordinairement une suite de l'abondance & des richesses, de faire beaucoup de dépense; & qui se répand, pour ainsi dire, depuis les plus riches jusqu'aux moins accommodez; est la source de mille maux & de mille crimes, dont on préviendroit une bonne partie, si l'on faisoit ce qui se peut, pour en faire tarir la source. Mais comme on n'y touche pas, il n'y a aucunes Loix, ni aucunes exhortations, qui en puissent arrêter les dangereuses suites.

Ceux qui sont accoûtumez à une grande dépense se plaisent si fort à cette maniere de vivre, qu'ils regardent enfin cette dépense comme absolument nécessaire, & qu'ils ne peuvent s'en passer, sans

ſans un chagrin extraordinaire. Outre que c'eſt là un mal attaché à toutes les longues coûtumes, les exemples que l'on voit de tous côtez de gens de ſa condition, qui font une certaine dépenſe, irritent ſi fort le luxe, auquel on eſt ſujet, qu'on ne peut ſe ſentir hors d'état d'en faire autant, ſans une extrême douleur. Il n'y a guere de chagrins égaux à celui que reſſent un homme glorieux, ou une femme vaine, lors qu'ils voient qu'ils ne ſauroient égaler la dépenſe de leurs égaux. Leur train, leurs domeſtiques, leurs maiſons, leurs meubles, leurs tables ſont tout autant d'objets, qui déchirent le cœur de ceux qui n'en peuvent pas faire autant. S'ils ne peuvent paroître comme leurs égaux, il leur ſemble que tout le monde les regarde de haut en bas & mépriſe leur pauvreté. Ces penſées & ces agitations s'augmentent, lors qu'ils voient ceux qui font belle dépenſe, avec un air content & des maniéres hautaines, faire oſtentation de leurs richeſſes; & lors qu'ils remarquent qu'on a des égards & des empreſſemens pour eux, que l'on n'a point pour ceux, dont la fortune eſt moindre, quoi qu'ils ſoient d'auſſi bonne condition qu'eux. Il n'eſt pas poſſible qu'un cœur, qui n'eſt

pas

pas entierement gueri des vanitez du siecle, ou une imagination foible résiste à l'impression que ces objets font sur les Sens. „ Lors qu'un honête homme, dit
„ *Sallufte* dans son second discours à Ce-
„ sar, voit un homme, qui ne le vaut
„ pas, plus estimé & plus honoré que
„ lui, à cause de ses richesses ; d'abord il
„ se chagrine, & se trouve agité de di-
„ verses pensées ; mais quand il voit que,
„ de jour en jour, on préfere la répu-
„ tation à l'honneur, & les richesses à
„ la vertu ; son esprit abandonne la ju-
„ stice, & ne cherche que ce qui peut
„ faire du plaisir. *Ubi bonus deteriorem divitiis magis clarum, magisque acceptum videt ; primò æstuat multaque in pectore volvit ; sed ubi gloria honorem magis in dies, virtutem opulentia vincit, animus ad voluptatem à vero deficit.*

Les esprits étant très-communément dans cette disposition, il arrive de là que ceux, qui sont accoûtumez à la dépense, sont prêts à tout faire, plûtôt que de manquer de quoi soûtenir leur faste. Pour cela on foule aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, & l'on n'a aucun égard à quoi que ce soit. On change de Religion, on parle contre sa conscience, on viole toutes les regles de

la Juſtice, il n'y a fourberie, ni méchanceté que l'on ne faſſe. Un homme d'Etat vend, pour ainſi dire, Dieu & ſa patrie; une femme vaine ſe proſtitue honteuſement, ſans penſer aux ſuites de ce qu'ils font; un Eccleſiaſtique embraſſe le gros parti, contre toutes ſes lumiéres, & ne veut pas entendre parler de réformation, qui diminue le moins du monde ſes revenus. Si toute la multitude des gens du monde, qui n'a pas de quoi faire la dépenſe qu'elle ſouhaiteroit paſſionnément de pouvoir faire, ne va pas pour cela aux derniers excès; c'eſt que tous ne ſont pas également entêtez du faſte, ou qu'ils ont d'autres vices qui contreballancent l'amour du luxe, ou que les occaſions de faire éclatter leur paſſion ne ſe préſentent pas. Cependant l'amour de la dépenſe inutile n'eſt pas éteint dans leur cœur, & ils ſont dans une tentation perpetuelle de mal faire, que la premiere occaſion met en mouvement.

Ceux qui ont beſoin de beaucoup d'argent, & qui n'en ont que peu, à proportion de la dépenſe qu'ils font, ou qu'ils voudroient faire, ſont comme dans une contrainte perpetuelle, d'où ils ſortent dès qu'ils trouvent quelque voie de s'enri-

s'enrichir ; sans se mettre en peine, si elle est juste, ou injuste. L'Histoire nous apprend que Jules César n'entreprit de se rendre maître de la liberté de sa patrie ; * que parce qu'il ne savoit comment payer ses dettes, contractées par une prodigalité excessive, ni comment soûtenir la dépense prodigieuse qu'il faisoit. Bien des gens n'entrerent dans son parti, ou dans celui de Pompée, que parce qu'ils n'avoient plus de quoi fournir au luxe, dans lequel ils étoient engagez, & qu'ils esperoient de gagner, par la guerre civile, de quoi soûtenir leur premier faste. C'est ce que l'on peut apprendre dans les deux Discours de *Salluste*, que j'ai déja citez, & dans d'autres Auteurs de ce temps-là. Si les Romains avoient été alors de l'humeur de ce Curius, * que les Samnites trouverent faisant cuire des raves ; lors qu'ils essaierent de le corrompre ; ils n'auroient pas été tentez, par l'amour des richesses, non plus que lui, de ruiner leur patrie. En effet un homme, qui vivoit de raves, qu'il avoit fait cuire lui même, n'avoit que faire de l'or des Samnites. On dit que François de Mendoze, Amiral d'Arragon, qui avoit été fait prisonnier, par le Prince Maurice de Nassau,

* *Voiez* Suetone *dans sa vie c.* 30.

* *Voiez* Plutarque, *dans la vie de Caton l'Ancien.*

à la bataille de Nieuport, ſouhaita, pendant qu'il étoit arrêté à la Haie, de voir l'Aſſemblée des Etats de Hollande, & qu'après avoir vû des gens bien éloignez du faſte Eſpagnol, & qui avoient la mine de ne ſouper gueres mieux que Curius, & de dépenſer dans le reſte à proportion; il dit, qu'il voioit bien qu'il n'y avoit point d'apparence que ſon Prince corrompît jamais des gens, qui avoient beſoin de ſi peu d'argent.

Ce que je viens de dire de ceux qui ont trahi l'interêt de leur patrie pour de l'argent, qui leur étoit néceſſaire pour ſoûtenir leurs vaines dépenſes; on le peut dire de toutes ſortes de crimes, qui, pour parler ainſi, heurtent à toute heure à la porte des perſonnes indigentes & faſtueuſes, & qui ſont rarement exclus, quand ils viennent accompagnez d'une bonne ſomme d'argent. Pour prévenir ces maux & ces deſordres, il n'y a rien de plus utile, que de bonnes Loix ſomptuaires; qui repriment le luxe, & que l'on faſſe executer rigoureuſement. On coupe ainſi, par la racine, toutes les tentations, que j'ai décrites; & l'on arrête l'envie exceſſive d'avoir de grandes richeſſes, qui deviennent preſque inutiles, dès qu'on ne peut pas s'en faire

hon-

honneur dans son païs. „ Il faut que
„ vous fassiez en sorte, disoit *Salluste*
„ * à Cesar, que le menu peuple, que
„ l'on corrompt par des largesses & en
„ lui distribuant du bled, ait ses occupa-
„ tions, qui l'empêchent de nuire au
„ Public; & que la Jeunesse s'attache à
„ la Vertu & au Travail, & non pas à
„ faire de la dépense, & à tâcher de
„ gagner des richesses pour la soûtenir.
„ Cela arrivera, si vous ôtez à l'argent,
„ qui est la chose du monde la plus nui-
„ sible, son usage & son lustre. *Providendum oportet uti plebes, largitionibus & publico frumento corrupta, habeat negotia sua, quibus ab malo publico detineatur; juventus probitati & industriæ, non sumtibus, neque divitiis studeat. Id ita eveniet si pecuniæ, quæ maxuma omnium pernicies est, usum atque decus demseris.* Par là, on procure encore un autre avantage à l'Etat, qui n'est pas de petite conséquence c'est que l'on se marie beaucoup plus facilement, lors qu'il ne faut pas faire trop de dépense, pour soûtenir une famille; que lors qu'on ne peut pas éviter honêtement cette dépense, à laquelle néanmoins il y a beaucoup d'honêtes gens, qui ne peuvent pas suffire. Aussi *Auguste* voulant corriger les mœurs des Romains,

* *Orat. I. de Repub. ordinanda.*

entre diverses Loix, qu'il fît, ou qu'il renouvella, * rétablit en même temps & la Loi somptuaire, & celle qui imposoit aux Romains la nécessité de se marier, *de maritandis ordinibus*. S'il ne put obliger les Romains à observer la seconde, il y a grande apparence, que ce ne fut que parce que la premiere n'étoit pas assez sévere. On pourroit produire là dessus l'histoire d'Hortalus qui, quoi que d'une famille illustre, ne se seroit jamais marié, si Auguste ne lui eût fait présent de soixante & quinze mille francs. On la peut voir au long dans le II. Livre des Annales de *Tacite*, c. 37.

* Suetone. c. 34.

Il faut remarquer que bien des gens, qui fuyent le mariage pour la raison que j'ai dite, ne font aucun scrupule de commettre toutes sortes de débauches; qui vont à la ruine totale & des familles & de l'Etat, & que l'on préviendroit par les Loix, dont je viens de parler.

On louë la République de Venise, de ce qu'il y a des Loix somptuaires, qui retiennent la Noblesse à quelque égard, & qui conservent ainsi les anciennes maisons. Je n'en ai pas assez de connoissance, pour dire si ces Loix sont d'une assez grande étendue, & si elles s'observent avec assez d'exactitude; mais je connois

nois une autre République beaucoup plus petite, où ces Loix sont d'une grande utilité; quoi qu'elles ne soient pas observées, avec assez de rigueur & de constance. Sans cela, les habitans glorieux, & excitez par le faste d'une nation voisine, se ruineroient en peu de temps; très-peu de gens y ayant des revenus assez grands, pour soûtenir une dépense considerable. Ainsi l'on ne peut que louër ceux qui ont établis ces Loix, également conformes à la bonne Politique & à la Morale Chrétienne. Il seroit à souhaiter qu'on les imitât par tout, & principalement dans les Etats, où la veritable Politique, & la Morale de l'Evangile sont plus connues qu'ailleurs. On préviendroit bien des maux, qui leur arriveront infailliblement, s'ils n'y prennent garde.

Une autre source d'une infinité de desordres, c'est l'Oisiveté, ou le manquement d'occupation utile & honête. L'Esprit Humain étant d'une nature aussi agissante qu'il l'est, il ne peut pas demeurer dans l'inaction; & s'il n'est occupé de quelque chose de bon, il s'applique inévitablement au mal. Car quoi qu'il y ait des choses indifferentes, elles deviennent mauvaises, lors qu'elles occu-

pent seules l'esprit ; s'il est vrai néanmoins qu'il y ait des personnes oisives, qui s'occupent d'avantage de choses indifferentes, que de mauvaises. Les hommes sont nez, pour s'aider les uns les autres à passer doucement cette vie, & à regler leurs mœurs, en sorte qu'ils puissent esperer d'être heureux dans l'autre. S'occuper à ce qui peut nuire aux autres, dans les affaires d'ici bas, ou à ce qui peut faire perdre le bonheur éternel, est sans doute une maniére de vie qu'on ne peut que blâmer ; mais louëra-t-on ceux qui emploient tout leur temps à des choses, qui ne sont ni utiles aux hommes, ni agréables à Dieu ? On ne le sauroit ; s'il est vrai, comme on ne peut pas en douter, que les hommes soient créez pour faire du bien. Mais ceux qui n'ont rien à faire ne se contentent pas seulement de ne pas faire ce qu'ils devroient ; ils font ce qu'ils ne devroient pas. Les choses indifferentes ne suffisent point, pour occuper l'activité de l'esprit humain ; si on ne la tourne du côté du bien, elle s'attache infailliblement au mal. C'est comme un torrent, qu'on ne sauroit arrêter en lui opposant des digues ; il faut seulement tâcher de regler son cours, en le faisant passer par des

des lieux, où il ne puiſſe pas faire de ravage. Auſſi voit-on, par l'Experience, que ceux qui ne s'appliquent à aucune occupation honête, ſe jettent ordinairement dans la débauche, ou dans le jeu. C'eſt en vain qu'on les exhorte de s'abſtenir de l'un, ou de l'autre; ſi on ne trouve moien de les occuper à quelque choſe d'utile, ils ne pourront s'empêcher de tomber dans le deſordre; car enfin on ne peut pas demeurer, ſans rien faire.

Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'il y eût des Loix contre l'Oiſiveté, pour prévenir ſes mauvaiſes ſuites, & qu'il ne fût permis à perſonne de vivre, ſans avoir quelque occupation honête, ou de l'eſprit, ou du corps. Tous ne ſont pas nez, je l'avouë, pour les arts méchaniques, ou pour le commerce, ou pour exercer quelque profeſſion plus relevée, afin d'en tirer de quoi ſubſiſter; il y a des gens, que l'on deſtine aux Emplois politiques, eccleſiaſtiques ou militaires, qui ne doivent pas s'occuper à gagner leur vie, comme les autres. Mais ces derniers doivent s'attacher à étudier les Sciences, dont on a parlé dans le ſecond Article de ce Volume, ſans quoi ils ſont indignes d'obtenir aucun Em-

ploi. Il ne devroit donc pas être permis à la Jeuneſſe, qui y aſpire, de paſſer dans l'Oiſiveté le temps de leur vie le plus propre à l'étude de la Morale, de la Politique, de la Religion, de l'Art de raiſonner juſte, &, ſi l'on veut, des Mathematiques & de l'Hiſtoire. Il y a encore d'autres perſonnes, qui ne ſe deſtinent à rien, mais ſeulement à manger tranquillement les revenus que leurs Parens leur ont laiſſez, & qui ne ſe ſoucient d'apprendre quoi que ce ſoit; aſſez ſatisfaits d'eux mêmes, s'ils ne conſument pas leur capital. Toute la vertu de ces gens-là conſiſte à regler leur dépenſe, en ſorte qu'elle n'aille pas au delà de leurs revenus. Mais ſi ces revenus ſont conſiderables, il arrive infailliblement qu'ils en abuſent & qu'ils ſe jettent en mille débauches; de ſorte qu'ils deviennent inutiles & aux autres & à eux mêmes. Il n'y a aucun moyen de les retirer de leurs deſordres, que de les obliger de s'occuper à quelque choſe d'honête & d'utile; ſans quoi toutes les raiſons du monde ne ſervent de rien, pour les en détourner. C'eſt le conſeil que donnoit un Poëte, qui n'avoit que trop éprouvé les mauvais effets de l'Oiſiveté.
„ Lors que vous croirez, dit-il, pou-
„ voir

„ voir être gueri, par mon art, la pre-
„ miere chose, selon moi, que vous
„ devez éviter c'est l'Oisiveté. C'est
„ elle qui vous rend amoureux; c'est
„ elle qui soûtient vôtre mauvaise con-
„ duite, dès que vous y êtes engagé;
„ c'est elle qui est la cause & la nourri-
„ ture de cet agreable mal. Si vous
„ ôtez l'Oisiveté, l'arc de l'Amour est
„ perdu, & il est obligé de jetter son
„ flambeau éteint. *

* Ovide de Remedio Amoris.

Ergo ubi visus eris nostræ medicabilis arti,
Fac monitis fugias otia prima meis.
Hæc ut ames faciunt, hæc ut fecere tuentur,
Hæc sunt jucundi causa cibusque mali.
Otia si tollas, periere cupidinis arcus,
Contemtaque jacent & sine luce faces.

Il continue la même pensée, dans la suite; que l'on pourra voir, si l'on veut, dans l'Original.

Justice à tout le monde.

3. J'ai déja dit, en parlant des Loix Politiques, qu'un des plus grands desordres, qui pût arriver dans un Etat, c'étoit lors que les Loix n'y sont point observées. Il faut remarquer à l'égard des Loix Civiles en particulier, qu'il ne doit y avoir aucune acception de personnes, lors qu'il s'agit de juger entre les

les Concitoyens. Autrement si les uns sont punis, lors qu'ils violent ces Loix, & que les autres les puissent négliger impunément; ces Loix ne seront faites que pour une partie de la Societé, & l'autre en sera exempte; ce qui divisera l'Etat en deux ordres de Citoyens, dont les uns auront des privileges, que les autres n'auront pas. Cette distinction est propre à entretenir une division éternelle, car il n'est pas possible que ceux qui se voient punir, pour avoir fait ce que les autres font impunément, ne trouvent cette conduite injuste, & ne conçoivent beaucoup d'envie & de haine, pour ceux qui prétendent être privilegiez. Ces passions ne manquent pas de paroître, lors que l'occasion se présente; & d'éclater avec violence, contre ceux qui les ont fait naître.

On dit qu'un Païsan aiant eu une de ses vaches tuées, par un taureau d'un Gentilhomme du voisinage, & ne sachant comment faire, pour en tirer raison, prit ce tour pour lui faire comprendre qu'il lui devoit payer sa vache. Il fut chez le Gentilhomme & débuta par lui dire, qu'il venoit lui demander pardon d'une disgrace, qui lui étoit arrivée; *c'est*, dit-il, *qu'un taureau que j'ai s'étant échappé,*

il

il est entré dans une de vos prairies, & y a tué une de vos vaches, d'un coup de corne. Là dessus le Seigneur, prenant un air chagrin, lui répondit qu'il n'avoit point d'autre faveur à lui accorder, que celle de lui abandonner sa vache, en payant ce qu'elle seroit estimée. Le Païsan eut beau le prier de considerer qu'il ne pouvoit ni vendre, ni garder pour lui la chair de cette vache; le Seigneur conclut toûjours qu'il falloit qu'il la payât, & qu'il n'y avoit rien de plus juste, puis qu'il n'avoit pas eu soin de renfermer son taureau, ou de l'embarrasser en sorte qu'il ne pût pas sortir de son pré, pour aller sur les terres des voisins. Il soûtint son droit par la coûtume & par les Loix, qui étoient visiblement pour lui. Il fit même estimer à l'instant la vache, qu'il croioit avoir perdue, fort haut, & ne voulut recevoir aucune excuse du Païsan. Ce dernier crut alors qu'il étoit temps de découvrir la verité du fait, & lui dit naïvement: *Monsieur, c'est vôtre taureau, qui a tué une de mes vaches, qui paissoit dans mon pré, & que vôtre Fermier n'a pas renfermé, comme il devoit. Faites moi donc la grace de me la payer, selon l'estimation que l'on vient d'en faire, par vôtre ordre.* Alors le Gentilhomme,

qui

qui s'étoit condamné lui même, par sa propre bouche, en changeant de couleur, changea aussi de langage, & se mit à soûtenir hardiment que ce n'étoit plus la même question. Comme il n'avoit point de raison, la colere y suppléa, & il dit mille injures au païsan, qui n'en eut d'autre satisfaction.

Il y a bien des lieux, où il en est des Juges comme de ce Gentilhomme; c'est à dire qu'ils rendent fort bonne justice aux Superieurs, lors qu'ils ont à faire à leurs Inferieurs surpris en quelque faute; mais qui regardent les mêmes questions comme très-differentes, lors que les Loix sont en faveur de ces derniers. C'est ce que l'on remarque dans tous les lieux, où la Noblesse est trop considerée. Ce qui n'est qu'une bagatelle dans un Gentilhomme, est un crime capital à un Roturier, & ce dernier ne peut obtenir aucune justice contre le précedent. L'Allemagne & la Pologne en sont des exemples sensibles, où les Païsans sont plûtôt d'infortunez Esclaves, exclus des privileges des Loix; que des membres libres de la Societé. Aussi ont-ils causé quelquefois de terribles mouvemens, dans ces lieux-là, lassez de la tyrannie de la Noblesse. L'an MDXXV. les

les Païsans exciterent une guerre très-dangereuse contre la Noblesse de Suaube & de Franconie ; & peutêtre qu'ils ne manquerent que de Chefs, pour la ruiner de fonds en comble. On en peut voir l'histoire dans le V. Livre des Mémoires de *Jean Sleidan*. Et de qui pense-t-on qu'étoient formées les redoutables armées de Gustave Adolfe & de ses Géneraux, qui désolerent l'Allemagne pendant tant d'années; sinon de Païsans Allemands, qui se trouvoient bien mieux de se joindre aux ennemis de l'Allemagne & de la piller avec eux ; que de défendre les terres de la Noblesse, dans lesquelles, avec tout leur travail, ils avoient toutes les peines du monde à vivre; & contre laquelle, ils ne pouvoient avoir aucune justice.

Quoi que les Loix ne fassent pas tout le monde égal, à l'égard des Charges & des Dignitez ; ce qui feroit changer la Societé en une pure Anarchie, & la détruire; elles rendent néanmoins égaux tous ses membres à l'égard de cette Justice generale, qui regarde la proprieté des biens, & qui conserve à chacun ce qui lui appartient. Le moindre des Citoyens doit posseder aussi sûrement ce qu'il a acquis, ou qu'il possede selon les Loix,

Loix, que les plus considerables. Qu'il soit d'ancienne ou de nouvelle famille, il n'importe; pourvu qu'il soit dans le nombre des Citoyens, c'est à dire, qu'il vive sous la protection des Loix, en leur obeïssant, il doit posseder avec toute sûreté ce qu'il a, & être en état d'obtenir justice contre les injures, que les plus anciens Citoyens pourroient entreprendre de lui faire. Outre que la Justice le demande ainsi, c'est le moyen de rendre la Societé beaucoup plus florissante, & d'y attirer de toutes parts de nouveaux membres. Il y a quelques années qu'une grande Princesse étant venue voir la plus considerable ville des Provinces Unies, & admirant la grandeur & la régularité des ruës, la beauté & la propreté des bâtimens, où l'on ne voit rien qui blesse la vuë; on lui dit que cette ville étoit parvenue à cette grandeur dans l'espace d'assez peu d'années, & qu'elle étoit très-peu considerable à la fin du siecle passé. Elle demanda là-dessus ce qui avoit si fort contribué à l'aggrandir, & on lui repondit „ que cette ville devoit son ac-„ croissement & sa grandeur principale-„ ment à trois choses. La premiere c'est „ que l'on n'y persecute personne, pour „ la Religion; la seconde, que l'on y

„ prend

„ prend un ſoin extraordinaire des pau-
„ vres: & la troiſiéme, que l'on y rend
„ juſtice, ſans acception de perſonnes,
„ aux nouveaux venus, comme à ceux
„ qui y ſont établis depuis longues an-
nées. Quoi que, dans les choſes humaines, il y ait toûjours quelques défauts; il eſt certain néanmoins qu'il n'y a point de lieu au monde, où l'on obſerve autant ces devoirs de Pieté, de Juſtice & de bonne Politique, qu'on le fait dans cette fameuſe ville. Si elle continue de ſuivre la même route, comme on a tout ſujet de l'eſperer, on la verra toûjours fleurir & croître; pendant que ceux, qui ont des maximes contraires, éprouveront les mauvais effets de leur Superſtition, de leur Injuſtice, & de leur Politique mal entendue.

L'Auteur de la vie de * S. Louïs, après avoir rapporté divers exemples particuliers de la juſtice de ce Prince, fait là deſſus des réflexions qui méritent d'être rapportées ici, & qui devroient être gravées dans le cœur des Princes: *Le fruit préſent*, dit-il, *de cette conduite fut d'établir l'abondance & le repos dans ſon Etat, & d'augmenter en même temps les revenus de la Couronne; & c'eſt là ce qu'on peut appeller le Chef-d'œuvre de ceux qui gou-*

* Ad ann. 1262. T. 2. p. 329.

gouvernent. Car ce ne fut point, par des impositions extraordinaires qu'il s'enrichit; on ne les connoissoit presque point en ce temps-là &c. Tenant pour maxime que rien ne sauroit être avantageux au Prince, de ce qui est à charge au peuple; *il ne laissoit point subsister les levées, tant soit peu onereuses, quand elles n'étoient pas autorisées, par une coutume immémoriale. Ainsi la France, que le mauvais ordre avoit presque rendu deserte, se repeuploit à vuë d'œuil. On venoit de toutes parts y* CHERCHER LA JUSTICE, *qui ne se trouvoit point ailleurs; & la paix profonde, dont elle jouïssoit, pendant que la guerre ravageoit l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-bas, & l'Italie. De sorte que le commerce reprenant comme une nouvelle vie, & rien ne demeurant inutile, chacun faisoit valoir ce qu'il avoit, & tout cela ne pouvoit être que les revenus de la Couronne ne s'en ressentissent considerablement. Aussi augmentoient ils tous les ans de moitié, à ce que dit Joinville, quoi que le Roi continuât de renoncer à tout ce qui lui paroissoit douteux.* Ce sont là les fruits, non seulement de la Justice que S. Louïs rendoit aux Princes voisins, mais encore de celle qu'il faisoit à ses propres sujets, sans avoir aucun égard aux personnes, comme son Historien le fait

voir

voir en plusieurs rencontres.

Qu'il faut favoriser le Commerce & les beaux Arts.

4. J'ai déja montré, dans le premier Volume de ces Recueuils, là où j'ai traité *de la Décadence de quelques Etats*, qu'il est de la derniere importance de favoriser le Commerce. Il n'est pas besoin que je redise ce que j'ai déja dit, mais j'ajoûterai à cela trois remarques qui me paroissent importantes. La premiere est que toute la faveur, que l'on peut faire au Commerce, consiste principalement à ne charger point d'impositions exorbitantes les marchandises qui sortent du païs, soit qu'elles y soient crues, soit qu'elles y soient travaillées; à charger très-peu celles qui viennent du dehors non travaillées, sur tout si on ne les peut pas tirer de son propre païs; enfin de mettre les principales impositions sur celles dont on peut facilement se passer, & qui viennent toutes travaillées d'ailleurs, sur tout si ce n'est que pour vendre dans le païs, & non pour envoyer dehors. Par là, on donne lieu à l'industrie des Ouvriers du païs de s'exercer & de s'entretenir, en sorte qu'elle devient fructueuse à l'Etat. Par là, on donne moyen aux Marchands de pouvoir négotier avantageusement avec les Etrangers, & d'établir leur commerce malgré

leurs oppoſitions ; parce qu'ils peuvent donner leurs marchandiſes à meilleur marché qu'eux. Du reſte on ne doit nullement gêner le Commerce, mais s'en remettre à l'adreſſe des Particuliers, que leur interêt & leur experience rendent plus habiles dans ces matiéres, que les plus grands Miniſtres d'Etat. Mais les voiſins, direz-vous, en feront autant, chez eux, & vôtre ſoin de favoriſer le Commerce ne ſera pas d'une grande utilité. Je répons prémierement que le Commerce iroit encore plus mal, ſi on ne faiſoit pas ce que je viens de dire, parceque les voiſins l'attireroient tout à eux. Mais après que la Puiſſance Souveraine a fait ce qui eſt en elle, pour le faire fleurir; c'eſt aux Particuliers à ſeconder ſes ſoins, par leur travail, & par leur induſtrie. Le principal moyen de ſe rendre maître d'un certain Commerce, qui dépend de quelque manufacture, c'eſt de pouvoir donner une marchandiſe auſſi bien travaillée, qu'on le peut faire ailleurs, à meilleur marché que les autres. Sans cela, on ne ſauroit y réüſſir. Mais je n'ai pas entrepris de faire ici un traité du Commerce.

En ſecond lieu, il faut remarquer qu'en favoriſant le Commerce, on ſe doit

doit bien garder d'une faute, que l'on voit commettre très-fréquemment en certains lieux. C'eſt que l'on y favoriſe une partie de l'Etat contre l'autre, ou plûtôt quelque peu de Particuliers contre tout l'Etat; ou parce que la Puiſſance Souveraine, ou ſes Miniſtres y gagnent; ou parce que les Particuliers, qui en tirent de l'avantage, ſavent ſi bien cabaler, qu'ils obtiennent des Loix, qui leur ſont favorables, quoi que contraires au bien public.

Dans un Royaume fameux, lors que quelques puiſſans Marchands ſont chargez de quelque Marchandiſe, ſur laquelle ils craignent de perdre, ſi le Négoce a ſon cours ordinaire; lors qu'ils peuvent avoir quelque accès auprès des Miniſtres, ils ne manquent pas d'entreprendre de leur perſuader qu'il eſt de l'interêt de l'Etat, de faire défendre qu'il n'entre point de ces Marchandiſes dans le Royaume; parce qu'il y en a déja aſſez, & que l'on empêche que les Etrangers n'attirent par là chez eux l'argent des ſujets de l'Etat. Ces raiſons paroiſſent plauſibles à des gens qui ne ſavent pas que ceux, qui ont ſoin de les étaler, ne penſent qu'à leur interêt particulier; mais s'ils ne les goûtent pas aſſez pour

entreprendre de porter la Puiſſance Souveraine à faire quelque Déclaration en faveur de ces gens-là ; on ne manque pas de leur faire ouvrir les yeux, en leur offrant une ſomme conſiderable d'argent, s'ils obtiennent une Déclaration telle qu'on la demande. Dès lors, les Miniſtres comprennent très-clairement qu'il eſt de l'interêt de l'Etat de défendre les marchandiſes, dont il eſt queſtion, & ils ne manquent pas de communiquer leurs lumiéres au Souverain, qui fait la Déclaration que l'on ſouhaite, & qui commet de plus les Interéſſez eux mêmes, pour veiller à ſon execution. Alors ces marchandiſes augmentent conſiderablement de prix, parce que perſonne n'en peut faire venir, que les Intereſſez, qui y mettent tel prix qu'ils veulent. Ainſi aulieu de favoriſer le Commerce dont une infinité de gens profitent, & dont l'Etat tire de grands revenus; on favoriſe un Monopole, où il n'y a que très-peu de gens qui gagnent, ſans qu'il en revienne aucun avantage à l'Etat. On trompe le Souverain, en mille maniéres ſemblables; & c'eſt ce qui fait qu'on voit à tous momens des Déclarations & des Arrêts, qui ne font que faire & défaire les mêmes choſes; pendant que les

Etats,

Etats, où le Négoce eſt beaucoup plus grand, abandonnent ces ſortes de choſes à l'habileté & aux ſoins des Particuliers, & s'en trouvent beaucoup mieux. La regle génerale, que l'on doit ſuivre en ces ſortes de matiéres, c'eſt de rejetter tout ce qui a quelque apparence de Monopole, ou qui le favoriſe en quelque choſe, lors qu'il s'agit d'un commerce établi.

On doit encore ſe garder d'une autre tromperie des Particuliers, qui préferant leurs interêts au bien géneral de l'Etat, obtiennent par ſurpriſe des défenſes qui lui ſont contraires. Suppoſons, par exemple, qu'il y ait un païs, dont une des principales richeſſes conſiſte en pâturages; de ſorte que les plus accommodez aient leurs biens en prairies & en bêtail. Suppoſons encore que ce païs ſoit composé de diverſes Provinces, dont quelques unes aient beaucoup plus d'autorité, que les autres, dans l'Aſſemblée Génerale des Etats du Royaume. Il peut arriver que les Particuliers de ces Provinces, par autorité, par cabale, ou par adreſſe, perſuadent aux Etats, qu'il eſt avantageux au Public que l'on ne vende que la chair de leur bêtail & que la ſeule laine de leurs moutons. On peut

colorer les plus mauvais conſeils de raiſons aſſez plauſibles, pour tromper la multitude; principalement lors que ces conſeils ſont ſoûtenus, par l'autorité & par l'intrigue & qu'une bonne partie des membres de l'Aſſemblée a le même interêt. S'ils obtiennent ce qu'ils ſouhaitent, il eſt vrai que leurs revenus augmentent conſiderablement; mais ceux de l'Etat diminuent, & les Provinces, qui rendroient beaucoup, ſi on leur permettoit de négotier librement de leur bêtail & de leur laine, ne rendent preſque plus rien. On fait, en cette occaſion, ce que la Comedie a joüé depuis longtemps; c'eſt que l'Etat ſe coupe un bras, afin que l'autre ſoit plus gras. Mais lors qu'il arrive quelque choſe de fâcheux, & qu'il faut prendre les armes; il s'en faut de beaucoup que l'Etat ne puiſſe faire, avec un ſeul bras, ce qu'il pourroit faire avec tous les deux.

Si l'on dit que toutes les Provinces du Royaume ne ſont pas égales, & que quelques unes ayant été conquiſes, elles ne doivent pas avoir les mêmes privileges que les autres; il eſt facile de répondre qu'étant permis aux anciens ſujets de l'Etat de s'habituer dans les Provinces conquiſes, ils peuvent s'y établir, & effa-

effacer tous les veſtiges de la conquête, en les rempliſſant de Colonies, qui n'auront point été conquiſes. C'eſt ainſi que faiſoient les Romains, en envoiant des Colonies dans les païs conquis; où bien loin de perdre leurs anciens droits, elles les communicoient * avec les habitans des lieux auſquels elles ſe joignoient. Il eſt ſurprenant qu'il y ait des Etats, où il ſemble que l'on ne comprend pas encore l'excellence de cette maxime. Il faut donc favoriſer le Commerce, non ſeulement de quelques Provinces, mais en géneral de toutes les parties de l'Etat.

* *Voiez le paſſage de* Denys d'Halicarnaſſe *cité p. 268. du I. Vol.*

On doit auſſi, en même temps, favoriſer tous les autres Arts & méchaniques & liberaux; ce qui ſe fait en recompenſant liberalement toutes les inventions nouvelles, & en favoriſant ceux qui ont donné des marques d'un genie extraordinaire. Par des recompenſes répandues ſur des perſonnes indignes, on n'avance nullement les Arts & les Sciences; au contraire on eſt cauſe qu'on les néglige, parce qu'on voit qu'elles ne ſervent de rien, pour être conſideré dans la Societé, & qu'elles ne ſauroient produire ce que l'art de mendier & de briguer produit. Mais ſi l'on apporte quel-

que discernement dans les recompenses, & que le Public s'apperçoive que l'on a égard au mérite; tous ceux, qui ont du génie, se sentent animez à perfectionner les Arts & les Sciences, & à employer pour la Societé tous les talents qu'ils ont reçus du Ciel. *Jaques Auguste de Thou*, dit dans la Préface * de son Histoire, ,, qu'il faut qu'un Etat ,, périsse, dès que ceux qui le gouver- ,, nent ne distinguent plus les honêtes ,, gens, des mal-honêtes gens : *Eam Civitatem interire necesse est, cujus præfecti probos ab improbis discernere nesciunt*; mais on peut dire que l'Etat, où les Magistrats ne distinguent point le savant homme de l'ignorant, l'homme propre à servir le Public de celui qui n'est bon qu'à vivre à ses dépends; que cet Etat, dis je, est à la veille de tomber dans la derniere barbarie, & d'être exposé à toutes ses suites. La raison en est sensible, car le savoir & la capacité fuient d'un lieu où on leur égale, & où souvent même on leur préfere l'ignorance & la mal-habileté. Mais que dira-t-on des lieux, où le mérite non seulement ne sert de rien, pour jouïr de quelque douceur dans la Societé, mais même est nuisible; en attirant une infinité d'en-

vieux

* *Vers la fin.*

vieux & de médisans, qui par leur discours seditieux & pleins de calomnies, empêchent les Chefs de la Societé de faire du bien à ceux qui le méritent, & les portent de plus à leur faire du mal? Si on n'en doit pas faire le jugement qu'*Heraclite* fit des Ephesiens, il est certain que cette Societé marche à grands pas à sa ruïne. Il y avoit alors à Ephese un excellent homme, nommé *Hermodore*, & dont le mérite étoit si grand & si distingué, que ces Concitoyens ne le purent souffrir, & firent à son occasion une Loi tout à fait scandaleuse. Ils l'envoierent en exil, simplement parce que personne n'égaloit sa capacité, & firent en même temps une Loi, dont voici les termes: *Que personne d'entre nous ne soit plus habile que les autres, en quoi que ce soit; que s'il arrive que quelcun le devienne, qu'il s'en aille ailleurs & qu'il demeure avec d'autres.* * Ἡμέων μηδὲ εἷς ὀνήϊςος ἔςω· εἰ δέ τις τοιῦτος, ἄλλῃ τε καὶ μετ' ἄλλων. *Nemo de nobis unus excellat; sed si exstiterit, alio in loco & apud alios sit.* *Heraclite* jugeoit tous les Ephesiens adultes dignes de mort, pour cette infame action; en sorte qu'il n'y avoit que ceux qui n'avoient pas atteint l'âge de puberté, qui pussent échapper au supplice. C'est qu'il croioit,

* *Diog. Laërt. in Heraclito.* §. 2.

croioit, & avec raiſon, que chacun étoit obligé de s'oppoſer aux affronts que l'on entreprenoit de faire à ceux qui ne les avoient pas mérité. *Il faut*, diſoit il, *éteindre un affront, avec plus de ſoin qu'un incendie. Il faut que le peuple combatte pour ſes Loix*, (qui ne permettent nulle part qu'on faſſe une injuſtice, comme celle que les Epheſiens avoient faite à Hermodore) *comme pour ſes murailles.* Cet excellent homme s'étant retiré en Italie, ſe refugia à Rome; où les Romains furent ravis de profiter de ſes lumiéres, lors qu'ils voulurent former le corps de leur Juriſprudence, contenu d'abord dans les XII. Tables; en reconnoiſſance de quoi ils lui dreſſerent une ſtatue, dans le *Comice*, ou dans la place des aſſemblées publiques du Peuple.

Abreger la Juriſprudence.

5. Cet exemple me fait reſſouvenir d'une autre choſe, qui me paroit de la derniere importance, dans un Etat bien reglé. C'eſt que les Loix y doivent être nettes & claires & en petit nombre; de peur que par leur obſcurité, ou leur multitude, elles ne faſſent naître une infinité de procès, & ne paroiſſent plûtôt faites pour faire gagner les gens de Pratique, que pour faire regner la Juſtice. * *Corruptiſſimâ Republicâ*, dit Tacite, *plu-*

* *Annal.* Lib. III. c. 27.

plurimæ leges. Plus la République a été corrompue, plus il y a eu de Loix. L'Empereur *Justinien* tâcha, à cause de cela, d'abreger, autant qu'il fut possible, les Loix Romaines par le moyen de *Tribonien*; mais on accuse ce Jurisconsulte d'en avoir fait un veritable cahos, & d'y avoir apporté des changemens malicieux, & causé beaucoup d'obscurité. L'on peut consulter sur cela le fameux *François Hotoman*, dans son *Tribonianisme* adressé au *Chancellier de l'Hôpital*, où il accuse le Travail de *Tribonien* de desordre, de confusion, & de contrarieté; & soûtient qu'on n'étudie pas ses *Pandectes* à cause de leur excellence, & de leur utilité, mais seulement à cause du profit qu'on en retire, par les chicaneries qu'ils font naître. Il prétend que Justinien par ce Recueuil & par ces Institutes a fait la même chose que *Cadmus*, lors qu'en semant les dents du Dragon, qui gardoit la fontaine de Mars, il en vit naître des hommes armez, qui se tuerent les uns les autres; c'est, à dire, que des Institutes & des Pandectes est née cette grande quantité de Notaires, de Solliciteurs, de Procureurs, d'Avocats, & de Juges, que l'on voit dans toute l'Europe; mais qui n'ont garde néanmoins

moins de se ruiner les uns les autres, comme firent ces hommes nez des dents du Dragon de Cadmus.

Le Droit Romain étant confondu avec le Droit qui avoit été établi en France, ou par une ancienne coûtume, ou par les Réglemens des Roix, y avoit causé une étrange obscurité, & donné occasion à une infinité de procès. C'est ce qui obligea Henry III. & qui a obligé encore depuis Louïs XIII. & Louïs XIV. des faire des Ordonnances, dont sont composez les *Codes*, qui portent leurs noms; afin d'abreger les procès, & de couper par la racine mille chicaneries, qui naissoient de l'obscurité des Loix. Il est certain que leur siecle & la posterité leur auront, à cause de cela, une obligation éternelle.

On assûre que les Loix d'Angleterre auroient extrémement besoin d'une semblable réformation, étant composées d'une infinité d'Actes des Parlemens, pleins d'ambiguitez & d'Antinomies; qu'il est très-difficile d'éclaircir, & de concilier. On s'y plaint communément de la longueur insupportable de la Justice, & de la dépense qu'il faut faire, pour la meilleure cause du monde; défauts qui ne regnent que trop par tout, mais

mais que l'on dit être en leur comble en ce païs-là. Aussi dit-on que Londres est comme les mines de *Potosi*, pour les gens de Pratique. *Edmond Ludlow* nous apprend, dans ses Mémoires, que l'on eut, de son temps, plusieurs fois le dessein de corriger cet abus; mais que les interêts particuliers de diverses personnes empêcherent qu'on ne l'executât. Je ne sai si l'on y a pensé depuis, mais les choses sont demeurées dans le même état qu'auparavant.

Le retranchement des superfluitez dans les Loix, leur éclaircissement, & l'abrogation de celles qui font naître trop de procès & de difficultez, produiroient encore ce bon effet; c'est que ceux qui se destinent à des Emplois de Judicature pourroient plus facilement les étudier, & juger en suite plus conformément aux Loix; au lieu que souvent ils ne les entendent pas, & qu'il faut qu'ils s'en fient aux Avocats.

Il y a des lieux, où l'on supplée en quelque sorte à ce défaut, en jugeant des questions qui ne sont pas formellement décidées par les Loix, plûtôt par l'Equité naturelle, *ex æquo & bono*; que selon les termes rigoureux des Loix, que l'on suppose devoir être entendus con-

conformément aux regles de l'Equité. On ne peut pas blâmer cette conduite, lors qu'effectivement les jugemens ne sont contraires à aucune Loi décisive, & qu'ils sont conformes à l'Equité, qui doit être la base de toutes les Loix. Mais il y a néanmoins quelques inconveniens, dans cette pratique, que l'on doit éviter avec soin. Par exemple, il arrive quelquefois, que ceux qui sont élevez sur les Tribunaux de Justice; soit dans les lieux où les Charges de Judicature sont vénales, & à vie, soit dans ceux où l'on y parvient par élection, & où l'on ne les possede que peu de temps; n'ont que peu ou point d'étude non seulement des Loix, mais pas même de l'Equité. Il y a à la verité des personnes, qui par une droiture de cœur, & une pénetration d'esprit naturelle, jointes à leur éducation & à quelque experience des affaires de la vie, acquierent; sans grande lecture, assez de capacité pour juger solidement d'une infinité de choses. Mais il y en a beaucoup d'autres, qui n'ont ni droiture, ni pénetration, ni experience, que l'on voit souvent assis dans les Tribunaux les plus relevez. Il est facile à un Avocat, ou à un Procureur habile de donner un tour à ce qu'ils propo-

proposent, qui fait paroître aux yeux de ceux, qui ne pénetrent pas le fonds des choses, non seulement conforme aux Loix, mais même équitable, ce qui est opposé & aux Loix & à l'Equité. Qu'on ne dise pas que l'Avocat de la partie a assez de soin de découvrir l'artifice de son Antagoniste, ou que les Juges éclairez servent de guide à ceux qui ne le sont pas tant. Souvent il arrive que le plus habile Avocat est celui, qui a tort, & que son adversaire n'est pas capable d'écarter la poudre qu'il a jettée aux yeux des Juges. Souvent les Juges les plus éclairez ne sont pas assez attentifs, ou quelquefois mêmes assez bien intentionnez pour prendre le bon parti; & il est toûjours hazardeux de se fier à un autre d'une chose, que l'on n'entend pas, & d'être de son sentiment seulement parce qu'on le croit habile homme, & qu'on n'est pas capable de juger par connoissance de cause.

Aussi arrive-t-il souvent que le hazard décide des choses, dans ces Tribunaux; où les Loix ne sont pas assez connuës, & où sous prétexte que l'Equité naturelle sert beaucoup à bien juger, on se contente d'apporter le peu de Sens Commun, que l'on a reçu de

la nature, & que l'on n'a point eu de soin de cultiver. Un Juge de ma connoissance, qui étoit un homme éclairé & integre, ayant un jour rencontré, au sortir de l'Audience, deux Avocats qui venoient de plaider, avec beaucoup d'art & d'étude, une cause un peu embarrassée, l'un contre l'autre, s'arrêta avec eux, & leur demanda s'ils croioient avoir beaucoup mieux fait, que s'ils engageoient leurs Cliens à décider leur procès, par le sort? Chacun se crut obligé de dire qu'il avoit trop de confiance dans la bonté de sa cause & dans la Justice de la Cour, pour penser rien de semblable. Le Juge leur repondit: „ croiez vous donc, Messieurs, que „ tous les Juges aient été attentifs à „ toute la suite de vos Plaidoyers? „ Mais mettez que tous aient été attentifs; croiez vous qu'ils aient tous „ compris la force de vos raisons? Cro- „ iez vous encore que ceux qui l'ont „ comprise soient sans préjugez, ou „ qu'ils soient tous résolus de juger se- „ lon leurs lumieres? Les Avocats ne repondant rien à ces questions, il ajoûta que l'inadvertence, l'ignorance, les préjugez, ou le peu de droiture des Juges ne font guere moins perdre de bon-

nes

nes causes, que l'on en perdroit si l'on s'en remettoit à la décision du sort. Je ne sai si cet habile homme pensoit à ces Loix Romaines, où la décision des procès se nomme le hazard des jugemens, ou la destinée des causes, * *fortuna judicii, fata causarum*. Les Jurisconsultes, qui ont écrit des remarques de Critique sur les Loix Romaines, doutent si dans certaines paroles * d'*Hermogenien*, il faut lire *Fortuna judicium*, le jugement de la Fortune, ou *fortuna judicii*, le hazard du jugement; mais suivez laquelle de ces deux maniéres de lire, qu'il vous plaira, elle quadre également bien aux décisions des Juges peu éclairez, qui décident de ce qu'ils n'entendent pas.

* *Voyez G. Menage* Amœnit. Juris c. 6.

* *Tit. de Stat. Hom. l.* 13.

C'EST ce que j'avois à dire touchant ce qui peut rendre une République heureuse. Je sai que tout ce que j'ai dit ne regarde que l'interieur de l'Etat & les temps de Paix, & qu'il faudroit encore traiter de la maniére dont on doit se conduire avec les Etats voisins & dans la Paix & dans la Guerre. Mais je ne me suis engagé à rien de complet, & ces recherches me meneroient trop loin. Il y auroit un très-grand nombre de fausses maximes de Politique à réfuter, & bien des remarques à faire non seulement

ſur les Guerres juſtes & injuſtes ; mais encore ſur la maniére de la faire, que l'on ſuit préſentement, comparée avec celle des Anciens Grecs & Romains, & des temps moins éloignez du nôtre. Tout cela, quoi que traité légerement, & en choiſiſſant les endroits que l'on voudroit, demanderoit un aſſez long diſcours, ſi l'on vouloit laiſſer dans l'eſprit du Lecteur une entiere conviction de ce qu'on auroit entrepris de prouver. Peutêtre qu'on le fera, dans quelque autre occaſion ; peutêtre auſſi qu'on gardera le ſilence, ſur des matiéres, que les paſſions préſentes décident bien plus, que ce qu'on en trouve dans les livres.

Au reſte, je n'ai qu'à finir ces Réflexions, par le vœu, par lequel *Salluſte* finit celles qu'il envoia à Ceſar, touchant la maniére de regler l'Etat après la guerre civile, & que j'ai déja citées plus d'une fois: „ Il ne me reſte plus, „ que de ſouhaiter que le Ciel faſſe „ réüſſir tout ce qui ſera jugé bon par „ la Puiſſance Souveraine : *Reliquum eſt optare uti quæ tibi placuerint ea Dii immortales approbent, benéque evenire ſinant.* „ Je „ prie le Ciel, que de quelque maniére „ qu'elle agiſſe, tout réüſſiſſe avanta„ geuſement & pour elle, & pour tout

„ l'Etat:

„ l'Etat : *Ceterùm Deos immortales obtestor, uti, quocumque modo ages, ea res tibi Reique publica prosperè eveniat.* C'eſt à quoi ſe doivent réduire les penſées de tous ceux qui écrivent de matiéres politiques. Après avoir dit avec ſincerité, mais ſans invective & ſans eſprit de ſédition, leurs penſées, ſur les matiéres qu'ils entreprennent de traiter ; ils doivent être auſſi prêts à ſe ſoumettre aux déciſions des Miniſtres ſuprêmes des Loix, que ceux qui n'y ont jamais penſé ; & faire des ſouhaits pour le bien de l'Etat en géneral & pour ſes Conducteurs en particulier, quelque parti qu'ils puiſſent jamais prendre. Ni la Raiſon, ni l'Evangile ne nous défendent pas de demander au Souverain Légiſlateur de tout le Genre Humain, qu'il veuille procurer l'execution des bons deſſeins, & détourner le mal qui pourroit arriver, par les fautes, que l'on commet par imprudence ou autrement. Il n'y a que lui, qui le puiſſe faire, & qui ſâche parfaitement ce qui eſt utile ou nuiſible à la Société. Au contraire, & l'Evangile & la Raiſon obligent à cela tout le monde & principalement ceux qui ne peuvent ſervir le Public, que de leur plume & de leurs ſouhaits. C'eſt auſſi ce que je

fais, de tout mon cœur, à l'égard de toutes les Puiſſances Souveraines, & Subalternes, & ſur tout de celles à qui les Provinces Unies & celle de Hollande en particulier obeiſſent. Qu'elles puiſſent conſerver éternellement tout ce qui eſt veritablement utile à elles & à leurs peuples, & corriger tout ce qui peut leur être nuiſible; en ſorte que leur République, leurs Provinces & leurs Villes ſoient des Ecoles de Bon-Sens & de Vertu, & des Modeles de l'Etat le plus heureux, que l'on puiſſe imaginer ſur cette Terre!

IV. *Réflexions ſur l'Amitié & ſur ſes devoirs, où l'on fait voir qu'elle peut être entre des gens qui ne ſont pas du même ſentiment ſur des choſes très-importantes.*

EN liſant dans l'Hiſtoire des exemples de perſonnes illuſtres, entre leſquelles il y a eu une très-grande amitié, quoi qu'elles fuſſent dans des ſentimens oppoſez, ſur des choſes de la derniére importance; & au contraire une infinité d'autres exemples de ceux, que la diverſité des ſentimens a rendu ennemis; j'ai tâché de rechercher les raiſons d'une con-

conduite si differente, & de découvrir lesquels agissent plus conformément aux Regles de la bonne Morale, & doivent nous servir de modeles. Pour cela, il a fallu considerer la nature de l'Amitié en géneral, & ses devoirs. Voici donc ce qui m'en semble, que je soumets néanmoins au jugement des personnes éclairées en cette sorte de choses, comme tout le reste de ce que j'écris; aussi prêt à changer de sentiment, si l'on me fait voir que j'ai tort, que disposé à défendre ce que je croi veritable.

I. Je commencerai par l'Amitié & par ses devoirs, dont je ne dirai pourtant que ce qui peut servir à soudre la question que j'ai proposée. Il me semble que l'Amitié n'est autre chose, *qu'une estime & une bien-veuillance réciproque, qui fait que les amis se réjouissent & s'affligent mutuellement du bien & du mal qui leur arrive, & se rendent les uns aux autres tous les devoirs dont ils sont capables, & que la Vertu permet de rendre.* Pour avoir de l'estime pour un autre, il faut être persuadé qu'il a des qualitez, qui méritent en effet d'être estimées; car l'estime ne peut naître que de là. Il est contradictoire que l'on estime un homme, que l'on regarde avec mépris. On peut se trom-

Ce que c'est que l'Amitié.

per, à la verité, dans le jugement que l'on fait des personnes, comme on voit tous les jours que nous avons de meilleurs sentimens de nos proches, qu'ils ne le méritent; mais il est constamment vrai que l'estime est fondée sur un jugement avantageux, que l'on fait de ceux que l'on aime. La bien-veuillance naît de la même chose, car on ne veut du bien qu'à ceux que l'on croit en être dignes; & l'on n'en croit dignes, que ceux que l'on juge avoir quelque chose d'estimable. J'avouë que la bien-veuillance est aussi fondée sur d'autres choses, comme sur la ressemblance d'humeur, d'inclination, de desseins & d'interêts; mais l'estime est nécessairement jointe à cette ressemblance. Comme chacun s'estime & s'aime soi même, il est difficile de voir un autre qui nous ressemble, en tant de choses, sans l'estimer & sans l'aimer. On croit même communément que c'est là le plus fort lien de l'Amitié. ,, Souhaiter & craindre les mêmes choses, ,, dit Catilina dans * *Salluste*, c'est là ,, l'amitié la plus solide : *Idem velle atque idem nolle, ea demum firma amicitia est.*

* *In Bello Catilinario.*

Mais il faut remarquer ici qu'il y a principalement deux sortes de person-

nes,

nes, qui peuvent avoir de l'estime & de la bien-veuillance les unes pour les autres; & que l'on peut faire aussi deux sortes de souhaits, en faveur de ceux que l'on estime & à qui l'on veut du bien. On voit souvent de très-grandes liaisons entre des personnes vicieuses, à cause de la ressemblance de leurs vices, & des mêmes interêts, qui les lient ensemble. Tels étoient les amis de Catilina, que *Salluste* décrit au commencement de son Histoire. C'étoient des gens également abîmez par la débauche & par le luxe, & qui ne pouvoient trouver moyen de continuer de vivre dans les plaisirs, ou de payer leurs dettes, qu'en causant une guerre civile. Ils souhaitoient également qu'il arrivât quelque brouillerie dans l'Etat, pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble; & ils craignoient tous que la Justice & les Loix ne subsistassent trop long-temps, pour eux, parmi les Romains. Voila ce qui unissoit Catilina, & la Noblesse débauchée, qui étoit dans son Parti. Ces gens-là, qui n'avoient aucune idée de Vertu, & qui ne pensoient qu'à satisfaire à leurs passions, n'estimoient que ceux, qui leur ressembloient, & ne souhaitoient du bien, qu'à des gens comme

eux. Ils haïssoient mortellement ceux qui passoient pour vertueux dans l'Etat, tels qu'étoient Ciceron & Caton ; parce qu'ils avoient des qualitez tout à fait opposées aux leurs, & qu'ils étoient interessez dans la tranquillité de l'Etat. Les Anciens, qui ont traité de l'Amitié, nient quelquefois que ces gens-là soient unis par un si beau lien, & soûtiennent qu'il n'y a de l'Amitié, qu'entre les personnes vertueuses. Ils appellent l'union, qu'il y a entre les personnes vicieuses, * *conjuration*, plûtôt qu'Amitié ; & en effet si l'Amitié est le nom d'une Vertu, & si elle doit être définie, comme nous l'avons définie, il est visible qu'elle ne peut être qu'entre des personnes vertueuses.

* *Voiez Arist. Nic.* VIII, I. & *Ciceron de Offic. Lib.* III. *c.* 10. *de Amic. c.* 5.

Aussi, si l'on y prend garde, cette Amitié prétendue n'étant principalement fondée que sur l'interêt présent, elle ne dure qu'autant que ces gens-là ont besoin l'un de l'autre. Si Catilina se fût rendu maître de l'Etat, par le moien des troupes, qu'il avoit rassemblées ; il se seroit très-peu mis en peine de ceux de la Noblesse Romaine, avec lesquels il avoit conspiré, & il n'auroit point voulu partager avec eux l'autorité souveraine. S'il avoit été besoin de les faire perir, pour

pour n'avoir point de Collegue, il n'en auroit fait aucune difficulté. On vit de même Jules-Cesar jouir seul de la Dictature perpetuelle, sans en faire part à aucun de ses Amis. L'Amitié d'Antoine, de Lepide, & d'Auguste ne dura non plus, qu'autant qu'ils eurent besoin les uns des autres. Les Philosophes ont donc raison de refuser le nom d'Amitié à ces liaisons vicieuses & interessées, que l'on ne contracte que pour un temps.

L'Amitié solide & de durée ne peut être qu'entre des gens, qui s'aiment réciproquement, à cause des Vertus solides, qu'ils voient les uns dans les autres. Tant que ces Vertus durent, (& elles durent très-long temps, lors qu'elles ont pris de profondes racines) l'Amitié demeure inébranlable, quelque changement, qui arrive d'ailleurs dans la fortune des Amis. Comme on ne les a estimez & qu'on ne leur a voulu du bien, qu'à cause de leurs qualitez personnelles; pendant que ces qualitez subsistent, on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ainsi Atticus touché, depuis sa jeunesse, des belles qualitez de Ciceron, l'aima jusqu'à sa mort, & ne témoigna pas moins d'empressement pour lui dans son exil, qu'il en avoit témoigné pendant son

ſon Conſulat. C'eſt que les raiſons, qu'Atticus avoit d'aimer Ciceron, bien-loin d'être changées, ſe trouvoient plus fortes dans ſa diſgrace; qui ne fut qu'une épreuve de ſa Vertu, qui en parut davantage. On peut dire la même choſe, de l'Amitié réciproque, que Ciceron eut pour Atticus.

Que s'il arrive néanmoins qu'un homme, en qui l'on avoit d'abord vû de la Vertu, vienne à ſe laiſſer ſéduire, comme il arrive ſouvent à ceux dont la Vertu n'eſt pas aſſez confirmée; alors il n'eſt pas poſſible que ceux,qui demeurent conſtamment attachez à la Vertu, continuent d'être Amis de ceux qui l'ont abandonnée. Ce qui avoit fait naître l'Amitié & ce qui l'avoit entretenue n'étant plus; il ne peut pas ſe faire qu'elle ſubſiſte davantage. Il peut bien arriver, qu'à cauſe de l'ancienne Amitié, on ait encore des égards pour ceux que l'on voit s'écarter du chemin de la Vertu; & qu'on en ait même plus de pitié & de douleur, que d'indignation & de colere; mais il y a une très-grande difference entre la pitié, & l'eſtime. Il arrive encore que, comme l'Amitié ne s'éteint pas tout d'un coup, on ne ceſſe pas d'aimer ceux que l'on a une fois aimez, d'a-

bord

bord que l'on s'apperçoit qu'ils abandonnent la Vertu ; parce que l'on espere de les pouvoir ramener à leur devoir, jusqu'à ce que l'on voie, par l'experience, qu'ils l'ont abandonnée sans retour. Pendant qu'il y a quelque esperance, on continue d'avoir de l'Amitié pour eux ; mais dès que l'on desespere, on la pert entierement, & elle se change même souvent non en haine (car il n'est jamais permis de haïr qui que ce soit) mais en une certaine indignation, qui vient de l'attachement que l'on a pour la Vertu, & de l'éloignement où l'on est à l'égard du Vice. „ Il arrive souvent, dit * *Ciceron* dans son Livre de l'Amitié, que „ les Vices des Amis viennent à éclatter „ contre leurs Amis, ou contre ceux avec „ qui ils n'ont point de liaison, mais en „ sorte que l'infamie de ces Vices rejaillit sur leurs Amis. Il faut insensiblement se défaire de ces Amitiez, & détacher plûtôt les liens, qui nous unissent à ces gens-là, comme je me souviens de l'avoir oui dire à Caton, „ que de les rompre violemment ; à „ moins qu'ils ne nous aient fait quelque „ tort tout à fait insupportable, en sorte qu'il ne soit ni juste, ni honête, ni „ même possible de differer de rompre

* *Cap.* 21.

„ avec

„ avec eux. *Erumpunt sæpe vitia amicorum, cùm in ipsos amicos, tum in alienos; quorum tamen ad amicos redundet infamia. Tales igitur amicitiæ sunt, remissione usûs, eluendæ, & , ut Catonem dicere audivi, dissuendæ magis, quàm discindendæ; nisi quædam admodum intolerabilis injuria exarserit, ut neque rectum, neque honestum sit, neque fieri possit ut non statim alienatio, disjunctióque facienda sit.* „ Il faut tâcher, „ dit-il un peu plus bas, de faire en „ sorte, qu'on ne vienne pas à rompre „ avec ses Amis; mais si cela arrive, il „ faut qu'il paroisse que l'Amitié s'est „ plûtôt éteinte d'elle même, qu'elle „ n'a été étouffée par quelque violence. *Danda opera est, ne qua amicorum discidia fiant; sin tale aliquid evenerit, ut extinctæ potiùs amicitiæ, quàm oppressæ esse videantur.*

La Bien-veuillance est aussi de deux sortes, parce que l'on peut souhaiter deux sortes de biens, selon les idées que l'on en a. Ceux qui ne savent ce que c'est que Vertu, & qui n'ont d'idée d'autre Bonheur, que de celui, qui consiste dans les Richesses, les Honneurs & les Plaisirs, ne souhaitent d'autres biens à leurs Amis: comme ils n'en souhaitent en effet pas d'autres, pour eux mêmes. Tout ce que l'Amitié la plus sincere, selon

lon eux, puisse faire est de souhaiter à ses Amis cette sorte de biens, & de les leur procurer, lors qu'il est possible; sans qu'il entre dans cette vuë la moindre idée de Vertu, qu'il, regardent comme je ne sai quoi, qui est tout à fait hors d'œuvre, & qui ne sert de rien à passer heureusement la vie. S'étonneroit-on qu'ils ne la souhaitent pas à leurs Amis, puis qu'ils ne la souhaitent pas pour eux mêmes? S'ils s'avisent de demander des bénedictions au Ciel, par ces bénedictions, ils n'entendent que les instrumens, pour ainsi dire, de leurs cupiditez; c'est à dire, les Richesses & les Honneurs, qu'ils ne souhaitent que pour leur satisfaire.

Au contraire, la Bien-veuillance des personnes vertueuses va directement à souhaiter, à ceux qu'elles aiment, une augmentation de ce qu'elles estiment & qu'elles aiment le plus; c'est à dire, qu'ils soient de jour en jour plus confirmez dans toutes les dispositions, qui sont conformes à l'excellence de la nature qu'ils ont reçuë du Ciel. Ils font des vœux, pour les voir plus éclairez dans les choses, que tout le monde doit savoir, & particulierement dans celles que l'état où ils sont demande qu'ils sachent, avec plus d'exacti-

d'exactitude que les autres ; pour leur voir une force de bon Sens, qui les empêche de s'égarer dans aucune erreur nuisible ; pour les voir enfin marcher constamment selon leurs lumiéres, & demeurer inébranlablement attachez à tout ce qui est agréable à l'Auteur de la Nature Humaine. Ils ne leur souhaitent de Richesses, d'Honneurs & de Plaisirs, qu'autant que cela se trouve compatible avec les dispositions vertueuses, qu'ils demandent au Ciel pour eux. Ils croiroient l'offenser, s'ils lui demandoient, pour leurs Amis, avec passion des choses, qui de leur nature sont indifferentes, & que Dieu répand également sur ceux qui en usent bien & qui en abusent ; & s'ils ne témoignoient que de la froideur pour les biens, que Dieu lui même estime le plus, parce qu'ils nous rendent semblables à lui, & ausquels il a attaché le bonheur éternel.

Ceux qui ne sont touchez, que de ce qui regarde le Corps & les Sens, ne s'affligent nullement lors qu'ils voient leurs Amis abuser de leurs Richesses & de leurs Honneurs & se plonger dans les Plaisirs défendus ; tout le plus grand chagrin qu'ils ont, c'est de les voir privez des Biens & des Honneurs dont ils abusoient

ſoient & réduits à ſe paſſer des Voluptez les plus illégitimes. Ils ne connoiſſent pas d'autre malheur, que celui-là. Ils ne ſe réjouïſſent que de voir jouïr leurs Amis, de ce qui lui eſt opposé; c'eſt à dire, de les voir riches & honorez, ſans ſe mettre en peine s'ils font un uſage raiſonnable de ce qu'on nomme leur bonne Fortune.

Mais ceux qui ont goûté ce que c'eſt, que les lumiéres de l'Eſprit, & la droiture inviolable du Cœur, ne ſe réjouïſſent qu'à proportion qu'ils voient leurs Amis éclairez & vertueux ; & ne s'affligent que lors qu'ils remarquent que ces lumiéres s'éteignent en eux, ou qu'ils commencent à agir d'une maniére qui leur eſt opposée. A l'égard des Biens, des Honneurs & des Plaiſirs de la vie, ils ne les regardent que comme des choſes indifferentes; dont on ne doit pleurer la perte, que lors qu'elle met la vertu de nos Amis dans une trop grande tentation; & dont on ne doit féliciter ſes Amis, que lors qu'ils les emploient ſelon les regles de la Vertu, & pour la ſoûtenir dans les autres, de peur que l'indigence, la honte, & la vie trop dure & trop peinible n'en triomphent à la fin, à cauſe de la foibleſſe de la nature humaine.

Les personnes, qui ne sont occupées que de ce qui frappe les sens, trouveront cette idée de l'Amitié bien éloignée de la leur, & diront peutêtre que j'ai entrepris de décrire une Amitié Angelique, & non telle qu'elle se trouve parmi les hommes ; & que c'est outrer la matiére, que de demander qu'on pense & qu'on agisse tout autrement, que ne fait la plus grande partie du genre humain, depuis que Dieu l'a mis sur cette Terre. Je répons à cela, que si l'on se formoit une idée des Vertus, sur ce que fait la multitude, elle seroit tout à fait contraire à la droite Raison, & que même l'on en auroit honte. Si je décrivois la veritable Amitié, telle qu'est celle de ceux que j'ai dit n'avoir aucune idée de Vertu; ne diroit-on pas que je la veux faire passer pour un Vice, & en inspirer de l'horreur? Ne faut-il pas que l'Amitié soit conforme aux lumiéres du Bon Sens & à celles du Christianisme, que l'on n'en peut plus séparer, dès qu'on en a été éclairé? Il n'y a rien d'outré dans un portrait, sur lequel il faut nécessairement, que nous nous reglions; si nous ne voulons passer, dans l'esprit des personnes sages, non seulement pour des impies, mais même pour des foux. Car

enfin

enfin c'est une veritable folie, que d'estimer ce qui n'est point digne d'estime & d'aimer ce qui n'est point aimable, si on l'examine avec un peu de soin ; & au contraire de mépriser & de haïr ce qui est seul digne de nôtre estime & de nôtre Amitié.

II. IL est facile de recueuillir de ce que je viens de dire, qu'il ne faut pas faire des Amis au hazard, sans les connoître, & qu'il doit y avoir divers degrez d'Amitié, selon les degrez de Vertu de ceux que l'on aime ; mais il est bon de faire quelques remarques sur cette matiére. *Choix des Amis.*

Puis qu'on ne doit lier Amitié qu'avec des personnes vertueuses, & qu'il n'y a que leurs bonnes qualitez, qui les doivent faire aimer ; il est visible que l'unique chose, que l'on doit chercher dans ses Amis, ce sont les lumiéres de l'Esprit, & les bonnes dispositions du Cœur. Il ne faut pas supposer que ceux qui recherchent nôtre Amitié, ou qui l'accepteroient, si nous la leur offrions, ont les qualitez que l'on demande dans un Ami, avant que de les avoir bien examinez. Il arrive si souvent que l'on est trompé à l'exterieur, lors qu'on s'en tient là ; que c'est une extrême impru-

dence, que de s'y fier. Mais comment se gardera-t-on de ces apparences trompeuses, pour n'en être pas surpris ? Je pose en fait qu'un homme vertueux, qui n'est pas destitué de pénetration, & qui a quelque usage de la vie, ne peut pas fréquenter un homme, pendant quelque temps, sans s'appercevoir non seulement des lumiéres de son Esprit, mais encore des dispositions de son Cœur. En parlant sur une infinité de sujets, comme l'on fait avec ceux que l'on voit familierement, il est bien difficile qu'on ne découvre non seulement ses sentimens, mais encore ses inclinations; sur tout lors que l'on est observé par des gens, qui ne sont pas aveugles. Il se trouve, outre cela, tous les jours, tant d'occasion d'agir, qu'il n'est pas possible de se contraindre perpetuellement, & de cacher si bien ses passions, qu'elles ne paroissent aux yeux de ceux qui sont témoins de ce que l'on fait. Ceux qui sont plus pénetrans que les autres distinguent même assez facilement un air affecté & forcé, des maniéres simples & naturelles de la veritable Vertu. Un Hypocrite, si l'on y prend bien garde, s'acquite tout autrement des devoirs exterieurs de la Vertu, que ne font ceux qui en sont veritable-
ment

ment touchez. Le ſoin qu'il a de paroître homme de bien, dans les choſes exterieures, fait connoître qu'il ne l'eſt pas dans le Cœur.

Il y a néanmoins des perſonnes ſi adroites, & des embuches, pour ainſi dire, ſi cachées, que l'on dreſſe à ceux dont on veut gagner l'amitié, qu'il eſt quelquefois difficile de ne s'y pas laiſſer tromper. Ceux qui forment ce deſſein tâchent de reconnoître la paſſion dominante de celui, de qui ils veulent ſe faire aimer; & après l'avoir reconnue, ils feignent d'entrer dans toutes les penſées, qui ſont des ſuites de cette paſſion. Comme on s'aime naturellement ſoi même, & que l'on croit ſes paſſions légitimes, comme elles le ſont en effet quelquefois, on conçoit facilement de l'amitié, pour ceux qui les approuvent, & qui paroiſſent être poſſedez du même eſprit. Dès lors, on n'examine plus aſſez attentivement leurs diſcours & leur conduite; & la conformité apparente d'humeur, que l'on remarque en eux, ſert à couvrir tous leurs défauts. C'eſt pourquoi les plus habiles gens ont dit, „ qu'il ne falloit aimer, qu'après avoir „ jugé des perſonnes; & non en ju- „ ger, après avoir pris de l'amitié pour

* Ciceron de Amicit. c. 22.

„ elles: * *cùm judicaveris, diligere oportet; non cùm dilexeris, judicare.* Il faut être assûré de la Vertu de ceux, avec qui l'on voudroit faire amitié, avant que de s'engager dans aucune liaison particuliére.

J'avouë que cette conduite rend ces liaisons un peu difficiles, parce qu'il faut du temps, avant que de s'assurer de la Vertu de qui que ce soit. Mais il vaut mieux lier Amitié, avec quelque peine, que de s'engager facilement avec des gens, avec qui l'on sera peutêtre obligé de rompre peu de temps après; ce qui ne se peut jamais faire sans beaucoup de chagrin, & souvent même n'est pas sans danger, lors que l'on a eu beaucoup de confiance en ceux, avec qui l'on est obligé de rompre. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais fideles, & qui le soient pendant toute nôtre vie; que d'en avoir beaucoup, avec qui l'on coure risque de se brouiller.

En cette occasion, on peut dire que les Grands & tous ceux, qui sont relevez au dessus des autres, sont plus malheureux que ceux qui n'ont ni grandeurs, ni Dignitez. Ces derniers qui ne recompensent l'Amitié, que l'on a pour eux, que par une Amitié réciproque, & en

en qui un homme vertueux ne peut estimer que ce qui est veritablement estimable, sont beaucoup plus assûrez de la sincerité de leurs Amis; que ne peuvent être ceux, de l'Amitié de qui on peut tirer des avantages considerables. Car enfin on peut dire souvent, à quoi bon recherche l'amitié d'un honête homme, en le trompant; puis qu'il n'y a rien à gagner avec lui, qu'une Amitié vertueuse? Ce n'est pas là, ce que les trompeurs cherchent. Mais on peut être avancé par un grand Seigneur, ou par un Magistrat, & tirer beaucoup d'avantage de l'Amitié feinte, qu'on lui témoigne; de sorte qu'il lui est très-difficile de s'assûrer si ceux, qui lui marquent de l'estime, en ont effectivement. S'il n'avoit que de l'Estime & de la Bien-veuillance, pour payer les égards & les empressemens que l'on a pour lui, il verroit le plus souvent disparoître tous ceux qui lui font la cour avec le plus d'assiduité.
„ On feint de respecter ces gens-là, pour
„ un temps; & s'il arrive qu'ils viennent
„ à tomber, ce qui n'est pas rare, alors
„ on voit combien peu ils avoient d'a-
„ mis. C'est ainsi qu'on assûre que Tar-
„ quin, étant en exil, disoit qu'il re-
„ connoissoit ceux qui lui avoient été
 „ fide-

„ fideles amis, & ceux qui avoient été „ infideles, depuis qu'il ne les pouvoit „ plus recompenser. * *Coluntur tamen simulatione, dumtaxat ad tempus. Quòd si fortè, ut fit plerumque, ceciderint; tum intelligitur quàm fuerint inopes amicorum; quod Tarquinium dixisse ferunt tum exsulantem se intellexisse, quos fidos amicos habuisset, quos infidos, cùm jam neutris gratiam referre posset.* Il leur arrive ce qu'un * Comique Grec a représenté fort agréablement, dans un homme, qu'il avoit fait venir sur le Théatre vêtu d'habits magnifiques, & à qui tout le monde faisoit civilité, à cause de cela, mais qui y revenant mal vêtu n'avoit été regardé de personne: *Tout le monde, comme il me semble,* disoit cet homme, *parloit à mon habit, & non a moi; car personne ne me parle à présent.* Combien de gens n'y a-t-il pas, parmi les Grands, qui se croient environnez d'Amis, & qui les verroient tous disparoître, s'ils cessoient de faire les personnages qu'ils font? Souvent même, s'il faut dire la Verité, ils méritent qu'on les traite de la sorte, parce qu'en effet ils n'ont rien d'aimable en eux mêmes, & qu'il n'y a que les services, qu'ils peuvent rendre, qui les puissent faire considerer, par ceux qui ont besoin

* Ciceron Ibid. c. 15.

Posidippus in * *Floril. Stob. t. 14.*

ſoin de leur faveur. S'ils n'ont point d'Amis fideles on ne doit nullement le trouver étrange, non ſeulement parce qu'ils ne méritent pas d'en avoir de meilleurs; mais parce qu'ils ne ſauroient diſtinguer un Ami d'un flateur, un homme qui a de la vertu d'un autre qui n'en a point. Ils n'eſtiment les gens qu'à proportion de la baſſe complaiſance qu'ils ont pour eux, & de l'encens qu'ils leur prodiguent. Ils ne ſauroient ſouffrir non ſeulement ceux qui les contrediſent en quelque choſe, mais pas même ceux qu'ils ſoupçonnent avoir des principes de Morale indépendans de leurs volontez. En un mot, ils veulent avoir des Eſclaves & non des Amis, & ils ne manquent pas de trouver ce qu'ils cherchent.

Degrez de l'Amitié.

Mais pour laiſſer ces gens-là, qui ne connoiſſent de l'Amitié que le nom: ceux qui ſont capables d'avoir de veritables Amis, & qui ne cherchent en eux que les lumiéres & la Vertu, ſont obligez d'avoir des Amis de differens ordres, ſelon les degrez des qualitez aimables qu'ils remarquent en eux. Comme l'Amitié n'eſt pas une liaiſon aveugle, mais une ſuite d'un jugement éclairé, elle eſt plus ou moins grande, ſelon que ceux, pour qui on l'a conçue, méritent d'être aimez.

On ne peut pas douter qu'il n'y ait differens ordres de personnes veritablement vertueuses. Les lumiéres & les Vertus ne sont pas également éclattantes, ni également étendues dans tous ceux qui en ont; & ceux qui surpassent les autres méritent que l'on ait plus de consideration pour eux. Mais il y a encore une autre chose, qui met de la difference entre les Amis; c'est que les lumiéres & les Vertus sont accompagnées dans les uns d'agrémens, qu'elles n'ont pas dans les autres. Il y a des gens dont la vertu est si austere, ou se trouve jointe avec une humeur si peu commode, qu'elle répand je ne sai quoi de rude dans leurs maniéres; qui rebute quelquefois ceux qui d'ailleurs les aiment, à cause de leurs bonnes qualitez. Il n'y a guere de gens, qui puissent faire liaison avec ceux, qui ont des maniéres trop rudes, & un accueil rebutant, quoi que d'ailleurs sinceres & incapables de nuire malicieusement. Il semble que la douceur dans les maniéres soit comme un assaisonnement de la Vertu, qui ne la rend pas à la verité plus estimable en elle même, mais qui la fait mieux recevoir, même à ceux qui l'aiment sincerement. Les personnes les plus vertueuses ayant toûjours quel-

quelque chose à se reprocher, & n'étant pas d'ailleurs parfaitement assurées de la constance des autres, ne peuvent aborder un Ami, dont l'air a je ne sai quoi de chagrin; sans craindre d'en être querellé, ou de lui entendre dire quelque chose qui fasse voir que son Amitié est diminuée. Les personnes un peu délicates, parce qu'elles croient qu'on a sujet de les aimer, ne peuvent souffrir que l'Amitié que l'on a pour elles paroisse sous le même visage que la Haine. C'est ce qui fait que lors que les Vertus de deux Amis, que l'on a, sont égales, on ne les aime néanmoins pas également, si leur douceur est inégale. Celui, dont les maniéres sont engageantes, l'emporte toûjours sur celui dont l'air est plus rude.

J'ai souvent ouï parler, parmi les peuples du Nord, de leur amitié & de celle des peuples plus Méridionaux. Comme chaque Nation ne manque pas de préferer ses maniéres à celle de toutes les autres, parce que l'on aime ce à quoi l'on est accoûtumé dès l'enfance; j'ai plusieurs fois ouï dire que l'Amitié est plus forte parmi les peuples des Climats plus froids, que parmi ceux sur qui les rayons du Soleil tombent moins obliquement. Je ne doute pas qu'il ne se trou-

ve autant d'Amitié dans le Nord, que dans le Midi, parmi les personnes vertueuses, mais je doute qu'il s'en trouve plus. J'ai connu par tout des gens, qui m'ont paru être fort bons Amis, & d'autres qui n'aimoient proprement que leurs interêts; ou leurs passions présentes, & qui n'avoient d'Amis, que par rapport à cela. Mais il faut avouër, que dans les Climats plus doux l'Amitié est aussi communément plus douce, & par consequent plus agréable. Que l'on suppose que les Vertus sont égales dans le fonds en deux personnes, dont l'une est née au Nord du cinquantiéme degré de Latitude Septentrionale, & l'autre cinq ou six degrez au Midi; il est certain qu'elles auront un exterieur plus aimable, dans celle qui sera née du côté du Midi. Cela fait que l'on jouït de ses Amis & de toutes leurs Vertus avec plus de plaisir, dans les Climats plus doux; & cela étant il n'est pas possible que, géneralement parlant, l'Amitié des peuples plus Méridionnaux n'ait quelques degrez de plus que celle des Septentrionnaux. On peut dire qu'il en est de l'Amitié, à cet égard, de même que des viandes les plus nécessaires à la vie. Tout le monde aime les viandes, & les mange

avec

avec plaisir; mais il est certain que quand elles sont bien aprêtées, on les mange plus avidement, que quand elles ne le sont pas. Rien n'est plus agréable que l'Amitié, lors qu'elle est sincere; mais quand elle est de plus assaisonnée d'un air accueuillant & de mille petits empressemens, elle donne infiniment plus de plaisir, & elle devient plus ardente & plus vive.

Ainsi les differents degrez des lumiéres & des Vertus, & les maniéres differentes de les faire paroître font que l'on aime plus ou moins ses Amis; quoique l'Amitié soit également sincere.

III. Le premier devoir de l'Amitié c'est qu'elle soit sincere; autrement ce n'est qu'une apparence d'Amitié; que l'on doit plûtôt nommer feinte ou dissimulation, qui sont des noms de Vices, que du nom d'une Vertu. Tous les discours des Amis doivent être parfaitement sinceres, & éloignez de toute supercherie & de toute tromperie; puis qu'il est visible qu'on ne sauroit regarder comme son Ami un homme que l'on tâche de surprendre & de tromper. Comme il n'y a rien pour quoi l'on ait plus d'éloignement, que d'être la dupe de qui que ce soit: il est impossible que l'on

Devoirs de l'Amitié.

fasse

faſſe à ceux, à qui l'on eſt veritablement Ami, ce que l'on ſeroit bien fâché d'éprouver de leur part. „ Il n'y a rien, „ dit *Ciceron* * dans l'Amitié de feint, „ ni de ſimulé; tout ce qu'elle renferme „ eſt ſincere & part du cœur: *In Amicitia nihil fictum, nihil ſimulatum; & quidquid in ea eſt, id eſt verum & voluntarium.* Dès que ceux qui ont été Amis, ou qui ont crû l'être, ſe déguiſent, & tâchent de s'entreperſuader qu'ils penſent ce qu'ils n'ont point dans le cœur; ils ceſſent dès lors d'être Amis. On peut concevoir par là, qu'il ne ſauroit y avoir de veritable amitié entre des gens, qui en ſont aux complimens les uns envers les autres. C'eſt une eſpece de fauſſe monoie, que l'uſage a introduite dans le monde, & que l'on veut bien recevoir de ceux, pour qui l'on n'a point d'Amitié, pour la leur rendre, lors que la coûtume le demande. Mais dès que l'Amitié eſt formée entre deux perſonnes, les Complimens réduits à leur juſte valeur, ſont, s'il eſt permis de parler ainſi, renvoyez au billon, & n'ont plus de cours. Dès que vous voyez des gens s'entre-complimenter, ſoyez perſuadez qu'il n'y a pas grande Amitié entre eux; & ſi quelcun vous aborde, l'encenſoir à

* De Amic. c. 7.

la main, ſâchez qu'il n'a pas encore conçu beaucoup d'Amitié pour vous.

Il eſt vrai qu'il y a des gens, qui ſont ſi fort accoûtumez à recevoir & à donner de l'encens, qu'on ne peut en approcher ſans cela ; mais jamais je ne chercherois d'Amis, parmi les gens de ce caractere. On accuſe les Nations Méridionales d'être plus ſujettes à faire des complimens peu ſinceres, que les autres ; & l'on n'a pas tout à fait tort ; parce qu'elles en font une ſi grande quantité, & à tant de gens, qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils partent tous du cœur. Mais ceux qui les connoiſſent interieurement ſavent que ceux, qui ſont veritablement Amis, parmi ces Nations, n'emploient aucuns complimens entre eux, & vivent enſemble avec une liberté & une franchiſe, qui ne ſont que peu connuës aux peuples du Nord. Cette ouverture de cœur & ces maniéres ſimples & naïves de la forte Amitié ſont incompatibles avec beaucoup de petites façons gênées, que l'on y appelle Civilité. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait en cela des exceptions, & des Amitiez auſſi dégagées des formalitez inutiles, au deça de cinquantiéme degré de Latitude Septentrionale, qu'au de là.

Le

Le Second devoir, ou, si l'on veut, le second caractere de l'Amitié, c'est que dès qu'elle est parvenue à sa perfection, elle est égale, & se soûtient toûjours dans le même degré ; pendant que la Vertu, qui l'a fait naître, demeure dans le même état. On voit des gens, qui ont l'humeur si inégale, &, pour ainsi dire, si journaliére, qu'après en avoir été reçu un jour avec le meilleur visage du monde & avec tous les empressemens de la veritable Amitié ; on est surpris en suite du froid, avec lequel on en est accueuilli quelques jours après, sans qu'il se soit rien passé qui les puisse avoir desobligé, ni rien dit qui leur puisse avoir causé ce refroidissement. Quand ils sont de bonne humeur, leurs Amis, ou ceux qu'ils nomment ainsi, sont les bien-venus; mais s'ils sont chagrins, ou par bizarrerie ou autrement, ils les querellent ou les reçoivent avec un froid propre à les glacer. S'ils étoient veritablement Amis, ils n'en useroient pas ainsi; car il n'y a rien de plus sûr qu'on aime non seulement à répandre sa joie dans le sein de ses Amis; mais que leur vuë, rejouït & console, dans tous les chagrins que l'on a. „ Qu'y a-t-il de plus doux „ que d'avoir quelcun, avec qui vous „ puis-

„ puissiez vous entretenir de tout, com-
„ me vous faites avec vous-mêmes.
„ Quel avantage si grand pourriez vous
„ retirer de la prosperité, si vous n'a-
„ viez quelcun qui s'en réjouît autant
„ que vous? Pour l'adversité, il vous
„ seroit difficile de la supporter con-
„ stamment, sans avoir quelcun, qui y
„ prît plus de part, que vous même.
„ Enfin dans tout le reste de ce que l'on
„ souhaite, chaque chose n'est bonne
„ qu'à un seul usage; les richesses ne
„ sont que pour s'en servir, la puissan-
„ ce n'est que pour être respecté, les
„ honneurs ne sont que pour s'attirer
„ des loüanges, les voluptez que pour
„ se réjouïr, la santé que pour n'avoir
„ pas de douleur, & pour s'acquiter de
„ toutes les fonctions du corps. L'Amitié
„ renferme plusieurs choses; de quelque
„ côté, que vous vous tourniez, elle est
„ prête à vous rendre service; on ne
„ l'exclut d'aucun lieu; jamais elle n'est
„ hors de saison, jamais elle n'est fâ-
„ cheuse. C'est pourquoi nous ne nous
„ servons pas de l'eau & du feu, com-
„ me l'on dit, en plus de lieux que de
„ l'Amitié. * *Quid dulcius quàm habere quicum omnia audeas sic loqui, ut tecum? Quis esset tantus fructus in prosperis rebus,* „ *nisi*

* Ibid. c. 6.

nisi haberes qui illis, æquè ac tu ipse, gauderet? Adversas verò ferre difficile esset, sine eo, qui illas graviùs etiam, quàm tu, ferret. Denique cetera res, quæ expetuntur, opportuna sunt singula rebus ferè singulis; divitiæ ut utare, opes ut colare, honores ut laudere, voluptates ut gaudeas, valetudo ut dolore careas & muneribus fungare corporis. Amicitia res plurimas continet; quoquò te verteris, præsto est; nullo loco excluditur; numquam intempestiva, numquam molesta est. Itaque non aquâ, non igni, ut aiunt, pluribus locis utimur, quàm amicitia. Quand on voit donc qu'un jour on est bien reçu & un autre mal, on peut s'assûrer que l'on n'est pas fort avant dans l'Amitié de ceux qui en usent de la sorte.

Le troisiéme devoir de l'Amitié, c'est qu'elle doit être pleine de confiance réciproque. Quand on s'estime mutuellement, il n'est pas possible qu'on n'ait de la confiance l'un pour l'autre; parce que l'on ne sauroit estimer une personne capable d'abuser de la confiance, qu'on auroit en elle. On ne sauroit non plus avoir de la bien-veuillance pour ceux que l'on soupçonne d'infidelité, ou de trahison, envers ceux dont ils font profession d'être Amis. Il est vrai que l'usage donne quelquefois le nom d'Ami à des

des gens, que l'on fréquente; & avec qui l'on en use civilement; mais sans avoir aucune liaison particuliere, & sans s'être jamais fait confidence de rien. C'est alors un simple terme de civilité; qui signifie que l'on connoit les gens, qu'on les voit quelquefois, & qu'on n'a aucun démêlé avec eux. Mais il vaudroit mieux n'employer ce terme, que dans son sens propre; pour marquer un homme, pour qui l'on eût au moins quelque degré d'estime & de bien-veuillance particuliere, & de qui l'on fût consideré de la même maniére. C'est ce qui fait que *Seneque* * censure *Lucile* d'avoir nommé *son Ami* un homme, en qui il ne se fioit de rien: „ Vous dites, lui dit-il, que vous avez „ donné vos Lettres à porter à un de vos „ *Amis*; & ensuite vous m'avertissez „ que je ne lui communique pas tout ce „ qui vous regarde, parce que vous n'a- „ vez pas accoûtumé de le faire. Ainsi „ dans la même Lettre vous avez dit „ qu'il étoit vôtre *Ami*; & vous l'avez „ nié. Vous vous êtes servi de ce mot „ dans un sens vulgaire, & vous l'avez „ nommé vôtre *Ami*, comme on appel- „ le *honêtes gens* tous ceux qui préten- „ dent à quelque Charge, & comme „ nous traitons de *Seigneurs* ceux que

* Ep. III.

„ nous rencontrons, lors que nous ne
„ nous ſouvenons pas de leur nom.
„ Mais laiſſons paſſer cela. Si vous cro-
„ yez que quelcun ſoit vôtre Ami, en
„ qui néanmoins vous n'ayiez pas autant
„ de confiance qu'en vous même ; vous
„ vous trompez infiniment, & vous ne ſa-
„ vez pas ce que c'eſt que la veritable Ami-
„ tié. Déliberez de tout, avec vôtre
„ Ami ; mais auparavant déliberez de lui
„ même. Après avoir fait Amitié, il
„ faut avoir de la confiance ; mais avant
„ que de lier Amitié, il faut juger des
„ perſonnes. *Epiſtolas ad me perferendas tradidiſti, ut ſcribis, amico tuo. Deinde admones me ne omnia cum eo ad te pertinentia communicem, quia nec ſoleas ipſe quidem hoc facere. Ita eadem Epiſtolâ illum & dixiſti amicum & negaſti. Itaque ſic priore illo verbo, quaſi publico uſus es, & ſic illum* Amicum *vocaſti, quomodo omnes Candidatos* bonos viros *dicimus, quomodo obvios, ſi nomen non ſuccurrit,* dominos *ſalutamus. Hoc abierit ; ſed ſi aliquem amicum exiſtimas, cui non tantumdem credis, quantum tibi, vehementer erras, & non ſatis noſti vim veræ amicitiæ. Tu verò omnia cum amico delibera, ſed de ipſo priùs. Poſt amicitiam, credendum eſt ; ante amicitiam, judicandum.* Voiez le reſte de cette Let-
tre,

tre, où il parle du soin que l'on doit apporter au choix de ses Amis. Après les avoir donc choisis, comme l'on doit, il ne leur faut faire paroître aucune défiance. *Ciceron* le montre au long, dans son Livre de l'Amitié, & voici le résultat de ce qu'il en dit*: „ Quand les mœurs „ des Amis sont bonnes, alors on leur „ doit tout communiquer, tous ses des-„ seins & toutes ses volontez, sans au-„ cune exception. *His igitur finibus utendum arbitror, ut, cùm emendati mores amicorum sint, tum sit inter eos omnium rerum, consiliorum, voluntatum, sine ulla exceptione, communitas.*

*Cap. 17.

Comme on suppose que l'un & l'autre Ami est vertueux, on suppose en même temps & qu'ils sauront bien se retenir de dire ce qui pourroit nuire à leur Ami, & qu'ils ne feront rien dont il soit trop honteux de faire confidence à un autre. „ Pensez long-temps, dit *Sene-* „ *que*, si vous devez recevoir quelcun „ dans vôtre Amitié; & quand vous au-„ rez résolu de le faire, recevez-le de „ tout vôtre cœur, & entretenez vous „ avec lui, aussi hardiment qu'avec vous „ même. A la verité vous devez vivre „ en sorte, que vous ne fassiez rien, que „ vous ne puissiez confier même à vôtre

„ Ennemi; mais parce qu'il arrive des
„ choses, que la coûtume veut que l'on
„ tienne secretes, faites part à vôtre Ami
„ de toutes vos inquietudes & de toutes
„ vos pensées. Vous le rendrez fidele,
„ si vous le croiez tel; car il y a bien
„ des gens, qui ont appris aux autres à
„ les tromper, en craignant de l'être, &
„ qui par leurs soupçons ont donné aux
„ autres le droit de pécher contre l'A-
„ mitié: * *Diu cogita an tibi in amicitiam aliquis recipiendus sit; cùm placuerit fieri, toto illum pectore admitte; tam audacter cum illo loquere, quàm tecum. Tu quidem ita vive, ut nihil committas, nisi quod committere etiam inimico possis; sed quia interveniunt quædam, quæ consuetudo fecit arcana, cum amico omnes curas, omnes cogitationes tuas misce. Fidelem si putaveris, facies: nam multi fallere docuerunt, dum timent falli, & aliis suspicando jus peccandi fecerunt.*

* *Ibid.*

En quatriéme lieu, comme lors que l'on a commis quelque faute, on ne manque pas de se la reprocher à soi même, & d'en être fâché, dès qu'on la reconnoit: on ne doit pas trouver mauvais, qu'un Ami, qui s'en apperçoit le premier, en avertisse, ou pour réparer le mal que l'on peut avoir fait, ou pour

se

se garder à l'avenir de commettre rien de semblable. Quoi que je suppose que l'Amitié, que je décris, n'est qu'entre des personnes vertueuses; je ne suppose pas que ceux, que je nomme ainsi, soient impeccables, ou qu'ils soient tous parvenus à un degré de Vertu, qui exclue toutes sortes de défauts. Si cela étoit, il ne pourroit y avoir de l'Amitié qu'entre les Anges & les Esprits Bienheureux; & ce seroit, à nôtre égard, une liaison de l'autre vie, & non de celle-ci.

La veritable Vertu, autant qu'on la possede ici bas, est compatible avec bien des foiblesses & bien des fautes; qu'il faut que l'Amitié corrige, ou supporte. Il y a des personnes très-vertueuses d'ailleurs, qui ont des défauts, qui sont plûtôt des Travers d'Esprit, comme l'on parle, que des Vices du Cœur; ou si ce sont des Vices, ils font si peu de mal à ceux qui en sont atteints, & à ceux qui ont à faire avec eux, que ce sont des défauts véniels, & que l'on doit supporter, sans que l'Amitie en souffre, si on ne les peut corriger. Telles sont, par exemple, diverses opinions spéculatives, ou qui n'influent nullement dans la conduite de nos Amis, & dans lesquelles

néanmoins, ils se trompent. Telles sont une promptitude à parler, ou à agir un peu trop grande : ou au contraire une lenteur, qui cause de l'impatience à ceux qui sont un peu plus ardents ; trop de hardiesse, ou trop de timidité ; des maniéres un peu trop particulieres, & qui blessent en quelque sorte l'usage reçu parmi ceux qui ont quelque politesse, & autres choses semblables. Ce sont là des défauts, dont on doit souhaiter que ses Amis soient exempts, & tâcher de les en corriger; mais si on ne peut en venir à bout, comme en effet souvent les plus honêtes gens ne s'en corrigent jamais entierement, il les faut supporter, & les pardonner à ses Amis, à cause des bonnes qualitez, qu'ils ont d'ailleurs. Il en est, en cette occasion, d'un Ami, comme d'une Femme. Il faut guerir ses défauts, ou les souffrir; si on les guerit, on a un Ami dont les opinions, ou les maniéres sont meilleures ; si on ne les guerit pas, & qu'on les souffre patiemment, on devient soi même meilleur. *Vitium uxoris*, disoit *Varron* dans une Satire Menippée, touchant le devoir des Maris, qui s'est perdue, *aut tollendum, aut ferendum est. Qui tollit vitium, uxorem commodiorem præstat; qui fert, se se meliorem facit.*

Mais

Mais il arrive encore qu'on fait des fautes considerables, parce que les Vertus de cette vie ne sont pas inamissibles, comme parlent les Théologiens, & parce qu'encore que l'on ne perde pas une bonne habitude, on agit quelquefois contre son penchant, à cause de quelque tentation violente. Les fideles avertissemens d'un Ami sont, en cette occasion, de grande utilité ; puis qu'ils soûtiennent la Vertu chancelante, contre la violence de la tentation, & qu'ils la remettent en pleine possession d'un cœur, où elle ne regnoit plus aussi absolument qu'auparavant, & d'où elle étoit peut-être prête à s'enfuir.

Ces avertissemens doivent être réciproques, selon le besoin des Amis, & donnez avec toute la douceur, que l'Amitié demande ; c'est à dire, avec la même douceur avec laquelle on se traite soi même, quand on se reproche quelque faute ; en sorte que l'on témoigne beaucoup de douleur & point du tout de colere, & que l'on fasse voir, que l'on ne demande autre chose, si ce n'est que celui qui a fait la faute n'y retourne plus, & que l'on est prêt à cette condition de conserver pour lui toute l'Amitié que l'on a euë auparavant, sans se sou-

ſouvenir plus du paſſé. Des reproches que l'on fait d'une choſe, où l'on ne retombe plus, ſeulement pour humilier les gens, & pour prendre au deſſus d'eux un air de ſuperiorité, ne ſont pas compatibles avec la veritable Amitié. Ce ſont là des diſcours d'un Maître, & non d'un Ami. Mais comme celui, qui reprend, le doit faire avec douceur: celui, qui eſt repris avec juſtice, doit écouter patiemment les cenſures de ſon Ami. S'il s'agit ſur tout d'une faute, dont il faut ſe repentir; c'eſt à dire, qu'il faut éviter à l'avenir, à moins que l'on n'abandonne une Vertu eſſentielle à un homme de bien; il faut ſouffrir d'être repris, & faire voir par la ſuite que l'on a profité des avertiſſemens de ſon Ami. Sans cela, l'Amitié ne pourroit plus ſubſiſter, puis qu'elle ne peut être qu'entre des gens de bien.

Pour les affaires de la vie, où il n'y a proprement ni bien, ni mal, par rapport à la Morale, mais tout au plus de la prudence, ou de l'imprudence à ſe conduire d'une certaine façon; il faut qu'il y ait beaucoup de liberté & de complaiſance entre les Amis; enſorte qu'ils puiſſent prendre le parti, qu'ils trouvent le meilleur; ſans ſe choquer les uns les autres,

tres, que l'on n'ait pas ſuivi leurs avis.

Ciceron qui a été lui même un des modelles de la plus belle Amitié, que l'on ait vuë parmi les Payens, nous en a donné de très-belles leçons dans le Livre qu'il a écrit ſur cette matiére. J'en traduirai ici un paſſage remarquable, * où *Lelius*, qui dans ce Livre explique la nature de l'Amitié, parle de la ſorte: „ Je ne ſai „ comment il arrive qu'il n'y a rien de „ ſi vrai, que ce que dit mon Ami (*Te-* „ *rence*) dans l'Andrienne: *La Complai-* „ *ſance fait des Amis, mais la Verité pro-* „ *duit de la Haine.* La Verité eſt fâ- „ cheuſe, s'il en naît de la Haine, qui „ eſt le poiſon de l'Amitié; mais la Com- „ plaiſance eſt bien plus fâcheuſe, lors „ que par indulgence pour les fautes de „ ſes Amis, on permet qu'ils ſe préci- „ pitent dans le Vice. Celui qui a le „ plus grand tort eſt néanmoins celui „ qui rejette la Verité, & que la Com- „ plaiſance ſéduit. Il faut donc avoir „ beaucoup de ſoin, dans toute cette af- „ faire, premierement que les avertiſſe- „ mens ſoient ſans aigreur, enſuite que „ la cenſure ne ſoit accompagnée d'au- „ cun affront, & que dans la Complai- „ ſance, (pour me ſervir encore du ter-

* *Cap.* 24. & 25.

„ me

„ me de *Terence*, ce que je fais volon-
„ tiers) il y ait de la Civilité. Mais pour
„ ce qui regarde la Flatterie, qui ne sert
„ qu'à favoriser le Vice, il la faut en-
„ tierement éloigner. Bien-loin d'être
„ digne d'un Ami, elle n'est pas seule-
„ ment digne d'un homme libre ; car
„ enfin on vit autrement avec un ty-
„ ran, & autrement avec un Ami. On
„ doit desesperer d'un homme, dont les
„ oreilles sont si fort fermées à la Veri-
„ té, qu'il ne la peut même oüir dire à
„ ses Amis. Caton disoit fort bien, en
„ cette rencontre, comme en plusieurs
„ autres : *Qu'il y a des gens à qui leurs*
„ *ennemis font plus de bien, que leurs amis*
„ *qui leur paroissent les plus agreables ; parce*
„ *que ceux-là disent souvent la Verité, que*
„ *ceux-ci ne disent jamais.* Ce qu'il y a
„ d'absurde, c'est que ceux, que l'on
„ avertit de leur devoir, ne se chagri-
„ nent pas de ce qui les doit chagriner,
„ & au contraire se chagrinent de ce qui
„ ne leur devroit donner aucun chagrin.
„ Ils ne sont pas fâchez d'avoir commis
„ une faute, mais ils souffrent avec pei-
„ ne qu'on les en reprenne ; au lieu qu'ils
„ devroient avoir du chagrin d'être tom-
„ bez en faute, & de la joie de s'enten-
„ dre censurer. Comme donc avertir &
„ être

„ être averti est le propre de la verita-
„ ble Amitié ; dans laquelle on avertit
„ librement, mais sans aigreur, & l'on
„ reçoit les avertissemens avec patience
„ & sans peine : il faut être persuadé
„ qu'il n'y a point de plus grande peste
„ dans l'Amitié, que la Flatterie, les
„ Caresses, & la mauvaise Complaisan-
„ ce : *Nescio quomodo verum est quod in Andria familiaris meus dicit :* Obsequium Amicos, Veritas Odium parit. *Molesta veritas, si quidem ex ea nascitur odium, quod est venenum Amicitiæ ; sed obsequium multò molestius, quod peccatis indulgens præcipitem amicum ferri sinit. Maxima autem culpa in eo est, qui & Veritatem aspernatur & in fraudem obsequio impellitur. Omni igitur hac in re, adhibenda ratio & diligentia est ; primùm ut monitio acerbitate, deinde objurgatio contumelia careat ; in obsequio autem (quoniam Terentiano verbo libenter utimur) comitas adsit : adsentatio, vitiorum adjutrix, procul amoveatur, quæ non modò amico, sed ne libero quidem digna est ; aliter enim cum tyranno, aliter cum amico vivitur. Cujus autem aures Veritati clausæ sunt, ut ab amico verum audire nequeat, hujus salus desperanda est. Scitum est enim illud Catonis, ut multa :* meliùs de quibusdam acerbos inimicos mereri, quàm

eos amicos, qui dulces videantur; illos verum sæpe dicere, hos numquam. *Atque illud absurdum est, quod ii qui monentur, eam molestiam, quam debent capere, non capiunt; eam capiunt, quâ debent vacare. Peccasse enim se non anguntur, objurgari molestè ferunt; quod contrà oportebat, delicto dolere, correctione gaudere. Ut igitur & monere & moneri proprium est veræ Amicitiæ, & alterum liberè facere, non asperè: alterum patienter accipere, non repugnanter; sic habendum est, nullam in Amicitiis pestem esse majorem, quam adulationem, blanditiam, adsentationem.* Le passage est un peu long, mais la Latinité en est si belle, que ceux qui l'entendent ne s'ennuieront pas plus à le lire, que je ne me suis ennuié à le copier.

Le cinquiéme devoir de l'Amitié, est de secourir & d'aider ses Amis, en tous leurs besoins, autant qu'on le peut faire. Il faut prendre leur parti, lors que leur réputation est attaquée; soit que l'on invente d'eux des choses absolument fausses; ou que l'on fasse paroître leurs défauts plus grands qu'ils ne sont, pour les diffamer; ou que l'on tourne odieusement quelques unes de leurs actions ou de leurs paroles, qui peuvent avoir été faites ou dites innocemment. Comme

j'ai

j'ai déja dit plusieurs fois, qu'il n'y a que les personnes vertueuses, avec qui l'on puisse avoir une Amitié solide ; on voit bien que je n'ai garde de dire que la veritable Amitié engage à mentir pour ses Amis, ou à soûtenir leurs Vices, ou leurs mauvaises actions ; puis qu'un Ami vertueux n'a que faire d'un semblable secours. S'il tombe néanmoins dans quelque faute, qui soit connue, on ne le doit pas défendre, en niant un fait averé, ni en soûtenant que ce qui est mal est bien, ni même en diminuant une faute inexcusable ; car on ne doit pas servir ses Amis aux dépends de la Verité & de la Vertu, ou mentir & établir de fausses maximes de Morale, pour sauver leur réputation. Tout ce qu'on peut faire, c'est de faire remarquer qu'ils ne péchent pas par habitude, de donner esperance qu'ils ne tomberont plus à l'avenir dans de semblables fautes, & de contrebalancer leurs fautes, par leurs bonnes qualitez & leurs belles actions.

Si l'on attaque un Ami, dans ses biens, c'est à dire, si on tâche de l'en dépouiller injustement ; il est de l'Amitié de le défendre, par toutes les voies que la Justice permet. Mais il n'est pas de l'Amitié de l'aider à retenir le bien d'au-

d'autrui, ou à l'enlever à qui que ce soit. Ce seroit se rendre complice d'Injustice ou de Larcin; ce qui rendroit l'Amitié une espece de cabale nuisible à la Societé. Car enfin les Amis conspireroient en quelque sorte contre les Loix, & feroient, pour ainsi dire, une Ligue offensive & défensive contre le Droit, & la Justice; ce qui est tout à fait contraire à la description de l'Amitié vertueuse, que j'ai d'abord proposée. Tout ce que peut faire un Ami, dans une semblable occasion, c'est de détourner son Ami d'un si pernicieux dessein; & de rompre avec lui, s'il s'obstine à vouloir fouler aux pieds la Justice & les Loix, c'est à dire, s'il veut abandonner la Vertu, sans vouloir rentrer dans son devoir, quelque remontrance qu'on lui puisse faire. Que s'il arrive que par malheur il soit hors d'état de payer ce qu'il doit légitimement, il faut l'aider à le payer, si l'on peut, ou de son propre bien, ou par quelque voie honête qu'on lui suggere; mais non pas en lui fournissant les moyens que la Chicane inspire, pour faire perdre ceux à qui il doit, ou en emploiant son autorité, si l'on en a, à l'empêcher d'être poursuivi par ces légitimes Créanciers. L'Amitié vertueuse est une liai-

son,

ſon, qui engage à tout faire pour ſes Amis, excepté ce qui eſt mauvais. Mais ſi l'on attaque la vie d'un Ami, *Ciceron* permet que l'on aille un peu plus loin.
„ Il faut, dit-il, ſe renfermer dans ces
„ bornes, c'eſt que lors que les mœurs
„ de ſes Amis ſont bonnes, il faut que
„ tout ſoit commun entre eux, ſans
„ aucune exception, deſſeins, volontez
„ & tout le reſte; en ſorte que ſi, par
„ hazard, il arrive qu'il faille ſoûtenir
„ quelques volontez injuſtes de nos Amis,
„ où il s'agit de leur tête, ou de leur
„ réputation, on ſe détourne un peu du
„ droit chemin, pourvu que cela ſe
„ puiſſe faire, ſans une trop grande in-
„ famie. On peut pardonner à l'Ami-
„ tié, jusqu'à un certain point: * *His finibus utendum arbitror, ut cùm emendati mores Amicorum ſint, tum ſit inter eos omnium rerum, conſiliorum, voluntatum, ſine ulla exceptione communitas; ut etiam, ſi qua fortuna acciderit, ut minùs juſta Amicorum voluntates adjuvanda ſint, in quibus eorum aut caput agatur, aut fama, declinandum ſit de via, modò ne ſumma turpitudo ſequatur. Eſt enim quatenus Amicitiæ dari venia poſſit.* Ce grand Orateur ſe contredit en cette occaſion, car comment eſt-il poſſible qu'un Ami de bonnes mœurs exige de

* Cap. 17.

ses Amis qu'ils favorisent ses injustices? Lui même ne dit-il pas ailleurs, qu'il ne peut y avoir d'Amitié qu'entre les personnes vertueuses, & que cet agreable lien est rompu, dès que d'un côté ou de l'autre on rompt avec la Vertu? On verra encore, dans la suite, qu'il soûtient qu'on ne peut rien exiger d'injuste de ses Amis.

Mais pour parler plus distinctement du secours, que l'on doit à ses Amis, quand ils sont en danger de perdre la vie; il est indubitable qu'on les doit secourir de toute sa force, c'est à dire, qu'on ne doit épargner ni soins, ni sollicitations, ni peines, ni dépenses pour la leur sauver, par toutes les voies que la Justice ne condamne point. On doit même les secourir, autant que l'on peut, lors qu'ils sont en danger de la vie, pour quelque crime que les Loix condamnent justement; pendant que l'on peut croire que leur vie est plus utile, ou au moins aussi avantageuse à la Societé, que leur mort. Alors il les faut défendre, non en palliant leur crime, ou en soûtenant qu'ils ont bien fait; mais en implorant la misericorde du Souverain, & en faisant tout ce qu'il est possible de faire pour obtenir leur grace. On ne sauroit être blâmé d'en user ainsi, prin-

principalement lors que le crime dont il s'agit, est un crime commis plûtôt par accident, & dans l'ardeur d'une passion, dont il est difficile d'être le maître, qu'à dessein prémedité & de sang froid. Les personnes vertueuses, pendant qu'elles conservent quelque habitude à bien faire, ne peuvent guere commettre cette derniére espece de crime; & s'il arrive que des gens, en qui l'on avoit remarqué de la Vertu, le fassent, c'est une marque qu'ils l'ont abandonnée, & qu'ils ont entierement ruiné les fondemens de l'Amitié, que l'on avoit pour eux. Outre cela, il est infiniment plus important, pour la conservation des Loix de la Vertu & de la Societé parmi les hommes, que ces gens-là périssent, qu'il n'est avantageux & honête à leurs Amis de les conserver.

Il faut donc ne rien épargner, pour secourir ses Amis vertueux, dans leurs besoins, & leur aider, autant qu'il est possible, à passer leur vie avec quelque douceur, sans abandonner jamais la Vertu. On ne doit pas craindre une fausse infamie, dont on tâche quelquefois de les couvrir, ni la puissance de qui que ce soit qui les veuille perdre injustement. C'est le plus beau sacrifice, que l'on

puiſſe faire non ſeulement à l'Amitié, qui eſt ce qu'il y a de plus doux parmi les hommes, mais à la Juſtice & à l'Innocence, ou plûtôt à Dieu, qui eſt l'auteur & le rémunerateur de toutes ces Vertus. Ce n'eſt pas être Ami, que d'eſtimer quelcun, & de ſouhaiter du bien à ſes Amis; ſans que cette eſtime & ſes ſouhaits produiſent jamais aucun effet, quoi qu'on le puiſſe faire, ſans s'incommoder, & que l'on ſâche que ſes Amis ont beſoin que l'on faſſe quelque choſe pour eux. Ce n'eſt pas être Ami de la Vertu, que de l'honorer dans le fonds de ſon Ame, & de faire en ſecret de ſimples ſouhaits pour elle, lors qu'elle a beſoin de quelque choſe de plus. Ce n'eſt pas l'aimer, que de faire paroître ſon amour par de ſimples paroles, & lors ſeulement qu'elle n'a que faire d'autre ſecours plus réel. C'eſt l'abandonner honteuſement, que de cacher ſes ſentimens ou d'en demeurer-là, ſans vouloir rien hazarder pour elle, dans un temps fâcheux & où elle a beſoin des effets les plus ſolides de l'Amitié.

Ce que j'ai dit de la maniére, dont il faut aider ſes Amis, me conduit à un ſixiéme avertiſſement que j'ai à donner à ceux qui veulent entretenir, avec leurs Amis,

Amis, une liaison vertueuse. C'est qu'il n'y a point d'Ami, qui puisse exiger d'un autre, qu'il fasse du mal en sa faveur. *Ciceron* nous l'enseigne, en très-beaux termes, en plus d'un endroit du Livre, que j'ai déja cité tant de fois. „ Il faut, „ dit-il, établir cette Loi dans l'Amitié, „ qu'on ne demande à ses Amis rien „ de honteux, ni qu'on ne fasse rien de „ semblable, si l'on en est prié. C'est „ une mauvaise excuse, & que l'on ne „ peut recevoir, ni pour quelque autre „ faute que ce soit, ni lors que l'on „ avoue que l'on a fait quelque chose, „ contre le bien de l'Etat, en faveur „ d'un de ses Amis. * *Hæc lex in Amicitia sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, & minimè accipienda, cùm in ceteris peccatis, tum si quis contra Rempublicam se amici causâ fecisse fateatur.* En suite, il rapporte l'exemple de quelques illustres Romains, qui avoient été abandonnez par leurs Amis, dans les entreprises, qu'ils avoient faites contre l'Etat; après quoi il conclut encore en ces termes: „ Que ce soit donc la premiere Loi, „ que l'on établisse dans l'Amitié, que „ l'on ne demande de ses Amis que des „ choses honêtes, & que l'on ne fasse

* *Cap.* 12.

 „ pour

„ pour eux que ce qui est honête ; que
„ l'on n'attende pas même d'être prié ;
„ qu'on leur fasse toûjours plaisir, avec
„ ardeur & sans retardement ; que l'on
„ se réjouisse d'en recevoir des conseils
„ libres ; que l'autorité des Amis, qui
„ conseillent bien, soit de grand poids
„ dans l'Amitié ; qu'on l'emploie non
„ seulement pour avertir avec franchise,
„ mais encore avec force, si la chose le
„ demande ainsi, & qu'on lui obeïsse:
Hæc igitur prima lex Amicitiæ sanciatur, ut ab amicis honesta petamus, amicorum causâ honesta faciamus ; nec exspectemus quidem, dum rogemur ; studium semper adsit, cunctatio absit ; consilium verò dari gaudeamus liberè ; plurimum in amicitia amicorum bene suadentium valeat auctoritas ; eáque & adhibeatur ad monendum non modò apertè, sed etiam acriter si res postulabit, & adhibitæ pareatur.

Fins de l'Amitié. Ces veritez n'ont pas besoin d'un plus long commentaire ; on en recueuillira seulement, que l'utilité, que l'on doit rechercher dans l'Amitié, n'est autre chose que de s'aider mutuellement à passer vertueusement la vie ; à quoi la sincerité de l'Amitié, sa constance, la confiance réciproque que les Amis ont les uns pour les autres, les avertissements fide-

fideles qu'ils s'entredonnent, & les secours qu'ils se rendent réciproquement, sans s'entredemander jamais rien d'injuste, servent infiniment. On a raison de s'aimer soi même, on n'a pas tort de chercher son avantage, j'en conviens; mais il faut savoir auparavant ce qui nous est veritablement avantageux, & ce qui nous peut faire le plus de bien. Or il n'y a rien, qui nous soit plus utile, que de passer la vie en sorte, que lors que nous irons en rendre compte, nous n'ayons pas à nous reprocher de l'avoir passée dans le desordre & dans le Vice.

Si l'on a pour but de retirer cette utilité de l'Amitié, on n'aura guere que des Amis vertueux & fideles. Mais si l'on y cherche des avantages, qui n'ont aucun rapport avec la Vertu, comme font la plûpart des gens; on ne se conduit ni en veritable Ami de soi même, ni en homme qui recherche à lier une Amitié solide, avec ceux qui en sont capables. Il est bon d'écouter là dessus *Epictete*, * qui après avoir montré que la liaison du sang, ni les caresses réciproques ne font pas l'Amitié, continuë de la sorte:
„ Ne vous y trompez point; il n'y a
„ rien à quoi aucun animal soit plus

* *In Dissert. Lib.* II. c. 22.

„ fortement attaché, qu'à ſa propre
„ utilité. Tout ce qui paroît y appor-
„ ter de l'empêchement, quand ce ſe-
„ roit ſon frere, ſon pere, ſon enfant,
„ celui qu'il aime le plus, ou dont il
„ eſt le plus aimé; il le hait, il l'a en
„ horreur, il le déteſte. Car il ne ſau-
„ roit rien aimer, à l'égal de ſa propre
„ utilité. C'eſt là ſon pere, ſon frere,
„ ſon parent, ſa patrie, ſon Dieu. Nous
„ maudiſſons les Dieux mêmes, lors
„ qu'ils nous y paroiſſent oppoſez, nous
„ renverſons leurs ſtatues & nous bru-
„ lons leurs Temples: comme fit Ale-
„ xandre, après la mort de ſon cher He-
„ pheſtion, à l'égard des Temples
„ d'Eſculape. C'eſt pourquoi ſi quel-
„ cun confond ce qui lui eſt utile, avec
„ ce qui eſt ſaint, ce qui eſt honête, ſa
„ patrie, ſon pere & ſa mere, ſes amis,
„ il conſervera tout cela en même temps;
„ mais s'il diſtingue ſon utilité propre
„ de ſes amis, de ſa patrie, de ſes parens,
„ & même de ce qui eſt juſte, tout ce-
„ la eſt perdu, l'utilité propre lui étant
„ préferée. Il eſt de néceſſité que l'a-
„ nimal penche vers le côté, où eſt,
„ pour ainſi dire, * le MOI & le
„ MIEN. Si c'eſt dans des choſes
„ charnelles, elles feront ſa paſſion do-
„ minan-

* Τὸ ἐγὼ καὶ τὸ ἐμόν.

„ minante ; si c'est dans des choses spi-
„ rituelles, il y sera fortement attaché.
„ Si donc ce que je regarde comme le
„ MOI, qui m'appartient, est du côté
„ de l'esprit ; alors seulement je pourrai
„ être Ami, Fils, Pere, tel que je le
„ dois être. Alors je jugerai qu'il m'est
„ utile d'être fidele, plein de pudeur,
„ retenu, éloigné des plaisirs, bien fai-
„ sant ; & d'observer tous les devoirs
„ auxquels je suis obligé. Que si je me
„ sépare de ce qui est honête, le dogme
„ d'*Epicure* prévaudra, qui dit que l'Ho-
„ nête n'est rien, ou ne dépend que de
„ l'opinion des hommes. Pour avoir
„ ignoré ces veritez, les Atheniens &
„ les Lacedemoniens se firent autrefois
„ la guerre, les Thebains se brouillerent
„ avec ces deux peuples, le Grand Roi
„ avec les Grecs, les Macedoniens avec
„ les uns & les autres : comme aujour-
„ dhui les Romains le font avec les Ge-
„ tes. C'est encore pour cela, que se
„ fit autrefois la guerre de Troie. Ale-
„ xandre (*Paris*) avoit été logé chez
„ Menelas, & si quelcun eût vû les ca-
„ resses qu'ils se faisoient l'un à l'autre ;
„ il n'auroit jamais pû croire qu'ils n'é-
„ toient pas Amis. Mais une belle fem-
„ me fut entre eux, comme un mor-

 „ ceau,

„ ceau, que l'on jette à deux chiens, „ & causa la guerre dont je viens de „ parler. Présentement lors que vous „ voyez des freres, qui paroissent être „ d'accord, ne jugez point par là de „ leur Amitié; quand même ils en jure- „ roient, & qu'ils diroient qu'il leur est „ impossible de vivre séparément les uns „ des autres. L'esprit d'un homme vi- „ cieux est infidele, inconstant, irréso- „ lu, & succombe sous les phantômes „ de son imagination. Ne recherchez „ pas, comme les autres, s'ils sont nez „ de mêmes parens, s'ils ont été nourris „ ensemble, s'ils ont eu le même pré- „ cepteur; mais seulement en quoi ils „ font consister leur utilité propre, si „ c'est dans les choses exterieures, ou „ dans celles qui regardent l'esprit. Si „ c'est dans les choses du dehors, vous „ ne les pouvez pas nommer Amis, plû- „ tôt que fideles, constans, hardis, ou „ libres, &c. Mais si vous apprenez que „ ces gens-là croient en effet que le vrai „ bien ne se trouve que dans les choses „ qui concernent l'esprit, & dans un bon „ usage de ce qui frappe l'imagination; „ ne vous informez pas s'il s'agit d'un „ fils, ou d'un pere, ou de freres, ou „ s'ils ont vecû long-temps ensemble,

„ ou

„ ou entretenu un long commerce les
„ uns avec les autres. Dès que vous
„ avez ſû cela, dites hardiment qu'ils
„ ſont Amis, de même que fideles &
„ juſtes. Car où ſeroit l'Amitié, ſi ce
„ n'eſt là où eſt la fidelité, là où eſt la
„ pudeur, & là où on ne s'entrecom-
„ munique rien que ce qui eſt honête?
Il n'y a rien de mieux que ce que dit ce Philoſophe, & je voudrois avoir pû rendre en François toute la force de ſes expreſſions. Ceux que la Vertu lie enſemble ſe trouvent avoir les mêmes inclinations, & les mêmes vuës, & poſſeder les mêmes biens, ſans que ce que l'un a puiſſe diminuer ni augmenter ce que l'autre poſſede. Comment pourroient-ils ſe connoître, ſans s'aimer; & comment ne s'aimeroient-ils pas, s'ils demeurent dans les mêmes diſpoſitions? Au contraire ceux qui ne s'aiment que pour quelque interêt d'avantages temporels, que l'un croit tirer de l'autre, partagent néceſſairement ce qu'un ſeul voudroit bien poſſeder, & ne peuvent rien s'entrecommuniquer, ſans que l'un perde ce que l'autre gagne. Cela produit facilement de la diviſion, & s'ils s'entreconnoiſſoient bien, ils ne pourroient que ſe haïr; parce qu'ils ſont rivaux, & éper-
du-

dument amoureux d'un objet qu'aucun d'eux ne peut posseder entierement, sans en priver les autres.

Amitié entre des personnes de differentes opinions.

IV. APRÈS avoir décrit de la sorte l'Amitié & ses devoirs, il faut venir à la question, qui a été l'occasion de ce que l'on vient de lire. Je soûtiens qu'il peut y avoir une très-grande Amitié entre des personnes de differens sentimens, même en des choses de grande importance. Ma raison génerale est, que l'on peut avoir de la Vertu, quoi qu'on soit dans des sentimens très-éloignez; & que la Vertu étant la base de l'Amitié, la diversité des sentimens ne sauroit la détruire.

Quoi que j'aie supposé la Vertu telle qu'elle est, selon les idées du Christianisme, dans la description que je viens de faire de l'Amitié; il faut néanmoins reconnoître qu'il y avoit parmi les Payens, & qu'il peut encore y avoir une espece de Vertu, qui naît des lumiéres naturelles, & qui consiste à vivre conformément à ces lumiéres. Ainsi deux Payens, qui vivoient de cette maniére, étoient vertueux, & pouvoient lier entre eux une Amitié aussi forte qu'il y en pouvoit avoir de ce temps-là. Je sai que quelcun a appellé les vertus des Payens des

des *vices éclattans*; mais pour avoir droit de parler ainsi, il faudroit qu'il eût montré auparavant que les lumiéres naturelles que l'on a touchant le bien & le mal sont fausses, & que c'est mal fait de vivre conformément à ces lumiéres. Autrement il faut convenir que ceux, qui profitent de leurs lumiéres, autant qu'il leur est possible, font bien & peuvent être nommez vertueux. Il est vrai qu'il peut entrer dans la conduite de ces gens-là des motifs, qui ne sont pas conformes à la Raison; mais alors c'est par leur faute, la Raison seule en fournissant de très-beaux & de très-légitimes, comme il seroit facile de le montrer. D'ailleurs la faute de quelques Payens, qui s'attachoient peutêtre à la Vertu, par vanité, n'empêche pas que d'autres ne pussent s'y attacher par des motifs très-raisonnables & très-solides, & ne doit pas être regardée par conséquent comme un défaut de la Vertu Payenne en géneral: non plus que l'hypocrisie de quantité de Chrétiens, qui se servent du prétexte de la Religion pour regner sur les peuples, pour s'enrichir, & pour vivre dans les délices, ne peut passer pour un défaut de la Vertu Chrétienne.

Ce que je dis de la Vertu des Payens, il

il le faut entendre auſſi, ſi l'on veut, de celle des Mahometans & de ceux d'entre les Chrétiens, dont les penſées ſont les plus éloignées de celles des Apôtres, quels qu'ils puiſſent être, ce que je ne décide point ici. Quoi qu'ils ſoient dans l'erreur, à quantité d'égards, s'ils reglent leur vie ſur les idées de Vertu, qui leur ſont demeurées, ſoit par les lumiéres naturelles, ſoit par celles qu'ils ont tirées de la Révelation, quoi que corrompue par leurs erreurs, on les peut nommer vertueux.

Ainſi l'ambiguité du mot de *Vertu*, étant ôtée, on comprend facilement que quoi que la Vertu d'un veritable Chrétien ſoit la plus parfaite & la plus relevée de toutes, & par conſéquent le fondement le plus inébranlable de la belle & de la ſolide Amitié; les Payens, les Mahometans, & les Chrétiens les moins éclairez ne laiſſent pas d'être capables d'un certain degré de Vertu, ſur lequel on peut bâtir une Amitié, que l'on ne ſauroit nommer mal fondée. On peut encore comprendre par là que par les *ſentimens*, dont la diverſité n'empêche pas l'Amitié, je n'entends pas des ſentimens, qui détruiſent les idées que cette liaiſon ſuppoſe néceſſairement, telles que ſont

les

les idées de Vertu & de Vice, qui doivent être nécessairement conformes, à plusieurs égards, entre les Amis. Si quelcun appelloit Vice, ou regardoit avec mépris, ou avec haine tout ce que noûs nommons Vertu; il est visible qu'il ne seroit pas possible de faire Amitié avec lui. J'entends donc par ces sentimens, dans lesquels les Amis peuvent être éloignez, sans qu'ils en soient moins Amis, des opinions qui laissent dans leurs Esprits des idées communes de Vertu & de Vice, & des dispositions semblables dans leurs Cœurs, à l'égard de l'un & de l'autre. Il faut encore remarquer qu'on doit distinguer les sentimens considerez en eux mêmes, des conséquences qu'on en tire; soit qu'elles en naissent nécessairement, ou qu'on les en tire sans raison; parce qu'il arrive très-souvent que ceux, qui font profession de certains sentimens, rejettent leurs conséquences, qu'ils croient n'en pouvoir être tirées, soit qu'ils se trompent, ou non Ainsi il pourroit arriver que des sentimens, dont les conséquences légitimes seroient incompatibles, avec la veritable Vertu, se trouveroient néanmoins joints avec elle dans une même personne, qui rejetteroit ces conséquen-

ces. Ainſi un Academicien pouvoit être un homme de bonnes mœurs ; quoi que les conſéquences, qui naiſſent de l'opinion des Academiciens touchant l'incertitude de toutes choſes, ſoient incompatibles avec la Vertu. On doit dire la même choſe d'un Epicurien, à l'égard des ſentimens d'*Epicure*, concernant la Providence, qu'il nioit tout à fait, & la mortalité de l'Ame, qu'il ſoûtenoit. Si l'on preſſoit les conſéquences de ces ſentimens, la Vertu ſe trouveroit réduite à une ſimple adreſſe de vivre auſſi doucement qu'il ſeroit poſſible, ſans être ni deshonoré, ni puniſſable par les Loix ; & par conſéquent un Epicurien ne pourroit paſſer, pour un homme *vertueux*. Mais on ſait qu'il y en a eu, qui ont porté la vertu beaucoup plus loin, & j'en donnerai deux illuſtres exemples.

Après ces éclairciſſemens, je ſoûtiens qu'il y a pû avoir une étroite amitié entre deux Philoſophes de Sectes oppoſées, ou entre deux perſonnes qui ſuivoient les ſentimens de diverſes Sectes. Prenons les deux Sectes, dont nous venons de parler, je dis qu'un Academicien, ou un homme qui a embraſſé une bonne partie de leurs ſentimens, a pû être Ami intime d'un Epicurien, dont les principes

ſont

ont été très-éloignez de ceux des Academiciens. Je n'entre pas dans la discussion de ces sentimens, qui sont d'ailleurs assez connus. La raison de cela est, qu'un Academicien & un Epicurien ont pû convenir, malgré la diversité de leurs idées spéculatives, qu'il falloit vivre de la même maniére, pour passer sa vie conformément à la droite Raison. Quoi que les fondemens de leur Philosophie fussent très-differens & que les Academiciens prétendissent qu'il falloit suivre ce qui étoit le plus vrai-semblable; néanmoins un honête homme Academicien & un honête homme Epicurien n'étoient pas fort differens dans leurs mœurs. *Epicure* n'a pas vécu moins sobrement, par exemple, que *Socrate* ou *Carneade*, comme on le peut voir dans la vie du premier composée par *Gassendi.*

Cela étant ainsi, cette ressemblance de mœurs, ou de Vertu, a pû lier, entre deux personnes de la sorte, une très-étroite Amitié. Nous en avons deux exemples remarquables, dans l'Amitié qui étoit entre *Ciceron* & *Atticus*, & dans celle qui étoit entre *Brutus* & *Cassius* chefs de ceux qui tuerent Jules-Cesar, pour délivrer la République de sa tyrannie. Tous ceux, à qui les Ecrits de *Ciceron* sont un

peu connus, savent qu'il suivoit les sentimens des Académiciens, & qu'il se servoit même des idées des Stoïciens, comme dans ses livres des Offices. Ils savent encore, qu'il crie à tous momens contre les sentimens d'*Epicure*, & qu'il en parle en termes très-desavantageux, même dans les Livres, qu'il a dédiez à *Atticus*, qui étoit Epicurien, comme ceux de la Vieillesse & de l'Amitié. Cependant ce dernier, qui croioit sans doute qu'il se trompoit, ne l'en aimoit pas moins pour cela, ne lui reprochoit nullement les services qu'il lui avoit rendus, & ne lui en rendit pas de moindres, dans la suite. * La sœur d'*Atticus* étoit mariée à *Quintus Ciceron*, & *Marc Ciceron* avoit fait ce mariage. Il avoit vêcu dans une très-grande union avec *Atticus*, depuis qu'ils avoient été à l'Ecole ensemble, & étoit même plus familier avec lui, qu'avec son frere *Quintus*; desorte, dit l'Auteur de la vie de cette illustre Chevalier Romain, qu'on pouvoit voir, que la ressemblance des mœurs étoit plus propre à former l'Amitié, que le parentage. Il assista *Ciceron* dans tous les dangers, ausquels il s'exposa pour la République, & lors qu'il fut obligé de quitter sa patrie, il lui fit présent de deux cents cinquant[e]

* *Cornel. Nepos in Attico* c. V. & *alibi*.

quante mille ſeſterces, c'eſt à dire de plus de cinq mille écus, il eut ſoin de toutes ſes affaires, & il travailla beaucoup à le faire rappeller de ſon exil. Du temps de la proſcription des Triumvirs, Antoine étant rentré en Italie, il n'y eut perſonne, qui ne crut qu'*Atticus* ſeroit en très-grand danger, à cauſe qu'il étoit Ami intime de *Ciceron* & de *Brutus*. C'eſt pourquoi il ſe cacha chez P. Volumnius, Ami d'Antoine, à qui il avoit rendu auparavant un ſervice important; mais Antoine quoi que ſi irrité contre *Ciceron*, qu'il haïſſoit tous ſes Amis, & qu'il les vouloit proſcrire, ſe ſouvint néanmoins d'une obligation qu'il avoit à Atticus, & s'étant informé du lieu où il étoit, lui écrivit de ſa main qu'il n'eût point peur, & qu'il l'avoit ôté du nombre des proſcrits.

Une marque particuliére de l'Amitié d'*Atticus* & de *Ciceron*, c'eſt qu'encore que le premier fût pour le parti de la liberté, auſſi bien que ſon Ami; il ne ſe crut pas néanmoins obligé d'entrer dans toutes ſes paſſions, en matiére d'Etat, ſans qu'il paroiſſe qu'il l'en ait moins aimé. * Antoine, aiant été jugé ennemi de l'Etat, ſortit de l'Italie, ſans qu'il eût aucune eſperance de ſe rétablir. * *Id. Cap. IX.*

 Alors

Alors on vit non seulement ses ennemis, qui étoient puissants & en grand nombre, mais même ses amis se joindre au parti qui lui étoit opposé, comme s'il y avoit eu à gagner à lui nuire. Ils le maltraitoient, en toute occasion, & tâchoient même de dépouiller Fulvie sa femme & de tuer ses enfans. Mais *Atticus*, quoi qu'intime de *Ciceron*, & grand ami de *Brutus*, ne voulut jamais, pour leur faire plaisir, nuire à Antoine. Au contraire, il aida ses amis, autant qu'il put, à sortir secretement de Rome. Il rendit de si grands services à P. Volumnius, qu'un pere n'en pourroit pas rendre de plus grands à son fils. Il prit le parti de Fulvie, avec tant de soin, que dans un temps où elle avoit beaucoup de procès, & où on lui faisoit de grandes frayeurs, elle ne comparut pas une seule fois devant les Juges, sans Atticus, & qu'il répondit toûjours pour elle. Ayant même acheté un fonds, dans sa bonne fortune, qu'elle devoit payer à un certain terme, & ne pouvant pas trouver de l'argent à emprunter, dans son malheur; *Atticus* intervint, & lui prêta l'argent dont elle avoit besoin, sans interêt & sans obligation. Il croioit que c'étoit beaucoup gagner, que de faire voir qu'il avoit

de

de la reconnoiſſance, & qu'il n'étoit pas Ami de la fortune, mais des perſonnes. On ne pouvoit croire qu'il s'accommodât au temps, car qui que ce ſoit ne ſoupçonnoit alors qu'Antoine pourroit ſe rendre maître de l'Etat. On ne peut guere douter que *Ciceron* ne deſapprouvât la bonté de ſon Ami, & l'Auteur de ſa vie remarque que quelques uns des principaux le reprenoient de ce qu'il ne paroiſſoit pas aſſez ennemi des mauvais Citoyens. On peut voir par là que *Ciceron* n'étendoit pas les droits de l'Amitié, juſqu'à impoſer la néceſſité de ſuivre en tout ſes ſentimens, & qu'Atticus ne croioit pas être moins bon Ami de *Ciceron*, en traitant ſi génereuſement Antoine & tous ceux qui lui appartenoient. Auſſi toutes les maniéres d'*Atticus* étoient ſi pleines de bonté & de génerofité, & ſes mœurs étoient ſi reglées, qu'il n'étoit pas poſſible de n'aimer pas cet obligeant & cet honête Epicurien. Aujourd-hui même en liſant ſa vie, on a, s'il faut ainſi dire, de l'inclination pour l'idée que l'on s'en forme ; & l'on ſeroit diſpoſé à lui faire mille careſſes, s'il revenoit du lieu d'où perſonne ne vient nous revoir. En liſant les Lettres que *Ciceron* lui a écrites, pleines des plus vives mar-
 ques

ques d'une tendre Amitié, & d'une Confiance, sans réserve ; il n'y a personne qui ne voulût être le troisiéme, dans une semblable Amitié. Il n'y a qui que ce soit, qui ne souhaitât d'avoir des Amis, dont le Cœur fût aussi bon & les maniéres aussi aimables que celles de ces deux illustres Romains. Cependant ces gens-là étoient très-éloignez de sentimens & dans la Philosophie, & dans les maximes concernant la conduite de la vie, à l'égard de la République.

Pour venir présentement à *Brutus* & à *Cassius*, *Plutarque* témoigne au commencement de la vie du premier, qu'il savoit les sentimens de toutes les Sectes des Philosophes; mais qu'il s'étoit attaché particulierement aux disciples de Platon, & à l'ancienne Academie; car il n'approuvoit pas la moyenne, ou la nouvelle. Il admiroit sur tout *Antiochus* d'Ascalon, dont un frere, nommé *Ariston*, étoit son ami & mangeoit à sa table. Cependant il semble que *Brutus* penchoit un peu du côté des Stoïciens, à cause de *Caton* d'Utique son Oncle & en suite son Beau-pere ; qui avoit ouvertement favorisé cette Secte, & que *Brutus* se proposoit comme un modele de sagesse, qu'il tâchoit d'imiter. *Cassius* au contraire,

traire, Beaufrere de *Brutus*, étoit Epicurien, comme Plutarque l'assure dans la vie de * Jules-Cesar, & dans * celle de *Brutus*. Cependant non seulement ils étoient alliez, comme je viens de le dire, mais encore très-bons Amis, & ils entreprirent ensemble de délivrer leur patrie de la tyrannie de Jules-Cesar. Il semble qu'un Epicurien ne devoit pas trop se fier à un Platonicien, parce que le Platonisme étoit assez plein de superstitions, dont les Epicuriens se moquoient ouvertement; & qu'au contraire un Platonicien devoit avoir de l'aversion pour un Epicurien, qui non seulement rejettoit les superstitions vulgaires, mais encore se moquoit de tout ce qu'on disoit de la Divinité & de la Providence. Mais comme l'un & l'autre vivoit d'une maniére aussi reglée, & que *Cassius* étoit si éloigné de la débauche qu'il ne buvoit pas même de vin; outre qu'ils étoient tous deux passionnez pour la liberté de leur patrie; ils s'unirent aussi étroitement, que s'ils avoient été en tout de la même opinion. Il paroît encore, par cet exemple, que la conformité des sentimens n'est pas une chose nécessaire pour lier Amitié; & qu'il suffit que l'on ait de certains principes

* *Pag.* 739. *Ed. Vechel.*
* *Pag.* 1002.

de Vertu, & de conduite dans la vie, que l'on approuve également. Si *Brutus* eut été un débauché, & un lâche, jamais *Cassius*, que l'on décrit comme un homme pâle, ſerieux, penſif, & ennemi juré des tyrans & de la tyrannie, n'auroit fait amitié avec lui; & ſi *Cassius* avoit vêcu, comme les Epicuriens auroient dû vivre, ſelon les principes de leur Philoſophie, & avoit préferé ſes plaiſirs au bien public, jamais *Brutus*, admirateur de Caton, ne ſeroit devenu ſon Ami. Mais la vertu Romaine, qui leur étoit commune, les lia pendant leur vie, & fit même que l'un ne voulut pas ſurvivre à l'autre.

On me demandera peutêtre ici, s'il eſt vrai que la diverſité des ſentimens de Philoſophie ne devoit nullement être une raiſon d'inimitié entre ceux, qui ſuivoient des Sectes differentes, d'où vient que les Philoſophes Grecs étoient perpetuellement en querelle les uns avec les autres, comme on le voit par ce que *Lucien* racconte en divers endroits de leurs démêlez. Je réponds à cela, qu'on ne doit pas attribuer ces querelles à la diverſité des opinions, mais à l'eſprit querelleux des Grecs, qui ne pouvoient pas vivre en paix, ni dans leurs Républi-

ques,

ques, ni dans leurs Ecoles. Ils se piquoient si fort de savoir bien défendre un sentiment, & de bien attaquer un adversaire, qu'ils faisoient beaucoup plus de cas de ceux qui entendoient l'art de disputer, que celui de trouver la verité. C'est ce qui est connu à tous ceux, qui sont un peu versez dans l'histoire de leurs Philosophes; & c'est aussi ce que les Romains leur reprochoient. * *Græculi*, disoient-ils, *contentionis cupidiores, quàm Veritatis*; les Grecs aiment mieux se quereller, que de trouver la Verité. Outre cela l'interêt, qui se trouvoit joint à cette humeur querelleuse, leur faisoit faire mille choses indignes du nom de Philosophe. Ils croioient qu'il s'agissoit de leur réputation, & de leur profit, dans les querelles qu'ils avoient entre eux. Un Stoïcien se croioit faire plus estimer, s'il décrioit non seulement la Philosophie d'Epicure, mais les personnes mêmes des Epicuriens; & cette estime lui attiroit un plus grand nombre de disciples & par conséquent plus de profit. Il en étoit de même d'un Epicurien, à l'égard des Stoïciens, & de tous les autres Philosophes qui étoient ennemis les uns des autres, & qui rendoient la Philosophie méprisable, par leurs querelles. La dif-

* *Cicero de Oratore Lib.* I. c. 11.

ference des ſentimens n'étoit point, dans le fonds, la veritable cauſe de leurs démêlez; mais l'eſprit de chicane, ſi eſtimé parmi les Grecs, la vanité, & l'avarice de ceux, qui faiſoient profeſſion de ne rechercher que la Verité, & de mépriſer également & la gloire & les richeſſes. Pour s'aſſurer de cela, ſi ç'avoit été une choſe douteuſe, il n'auroit fallu qu'ériger dans une ville deux Auditoires, & les donner à deux Philoſophes de la même Secte, ſans leur accorder de gage que ce qu'ils pourroient tirer de leurs Ecoliers; on auroit vû bien tôt deux Stoïciens, par exemple, ſe quereller auſſi âprement que ſi l'un d'eux eût été Epicurien, quoi qu'ils fuſſent des mêmes ſentimens. Deux Philoſophes qui auroient vêcu auparavant en bonne intelligence, & qui auroient, ſi vous voulez, étudié ſous le même Maître, de qui ils auroient tiré leurs opinions, ne ſe ſeroient pas plûtôt vûs réduits à moiſſonner le même champ, je veux dire, à vivre des diſciples qu'ils pourroient avoir dans une meme ville; que l'on entendroit *Zenon* dire des injures à *Cleanthe*, & être traité de même par ſon Rival. C'eſt là la principale ſource des querelles des Philoſophes.

C'eſt

C'eſt pour cela qu'un * Rhéteur Grec, qui connoiſſoit le génie de ceux de ſa nation, déconſeille à ceux, qui veulent bien vivre enſemble, d'exercer la même profeſſion, quoi que d'ailleurs il attribue les querelles, plûtôt au mauvais naturel, qu'au mêtier commun. „ Il eſt dangereux, dit-il, que la reſ- „ ſemblance des inclinations, qui fait „ ſouhaiter les mêmes loüanges, n'en- „ gage inſenſiblement à ſe quereller. „ C'eſt pourquoi ſi la fortune a lié d'a- „ mitié un Orateur avec un Orateur, „ un Médecin avec un Médecin, un „ Grammairien avec un Grammairien; „ qu'il n'entreprenne pas de diſputer avec „ ſon Ami, mais qu'il combatte plûtôt *Heſiode*, (*qui a dit que les gens du même mêtier s'envioient les uns aux autres*) „ & „ qu'il tâche de faire voir, non que ſon „ Ami ne l'égale pas lui même en ſa- „ voir, mais que le Poëte n'a pas dit la „ verité. Qu'il cede à ſon Ami le pre- „ mier rang dans la réputation, & qu'il „ ſe contente du ſecond, quoi que le „ premier lui ſoit dû légitimement. S'il „ ſe conduit de la ſorte, nous n'aurons „ plus de ſujet d'admirer les vers d'*He-* „ *ſiode*, mais nous lui dirons plûtôt: ô „ Poëte admirable, & qui n'étiez rede- „ vable

* *Themiſtius in Orat. de Amicitia*, p. 275.

„ vable de l'art de faire des vers qu'à vous
„ même, ce n'eſt pas la reſſemblance
„ des arts qui produit la colere & les
„ querelles, mais le naturel des hom-
„ mes. S'ils ſont doux & moderez, leur
„ art commun ne les émouvra pas mal à
„ propos les uns contre les autres; mais
„ s'ils ſont d'une humeur oppoſée, l'i-
„ gnorance, auſſi bien que le ſavoir, les
„ empêchera de s'unir jamais d'Amitié.

Les illuſtres Romains, que j'ai nommez, n'étant point d'une humeur querelleuſe, en matiéres de Philoſophie, & n'aiant aucun bas interêt, ni pécuniaire, ni de réputation, de faire triompher le Platoniſme, l'Epicureïſme, ou *la nouvelle* Academie, & de ruïner de réputation & de biens ceux, qui n'étoient pas de leurs ſentimens, vivoient enſemble dans une auſſi parfaite union, que s'ils avoient tous été dans une même penſée. Ils combattoient cependant de part & d'autre auſſi librement les ſentimens de leurs Amis, que ſi ces derniers n'y avoient pris aucune part. Mais ils diſtinguoient avec ſoin les opinions des perſonnes; & *Ciceron*, qui fait mille invectives contre l'Epicureïſme, louë les mœurs d'*Epicure* & de quantité d'Epicuriens de ſon temps, qui vivoient en

une très-grande Amitié. Il seroit à souhaiter que nous eussions encore les Ecrits d'*Atticus*, & sur tout ses Lettres à *Ciceron*; nous y verrions sans doute les loüanges d'*Epicure*, aussi bien que celles des Academiciens, dans les Ecrits de *Ciceron*.

Il faut que j'ajoûte à ces exemples d'Amitié, entre des Payens de divers sentimens, un exemple beaucoup plus remarquable d'Estime, de Confiance & de Génerosité entre un Empereur Chrétien, & un Roi de Perse; qui adoroit à la verité un Dieu suprême, mais qui rendoit encore un culte superstitieux aux Elemens & sur tout au Feu. Malgré l'énorme difference, qu'il y a entre la doctrine du Nouveau Testament & celle du * *Zend*, un Empereur Chrétien, charmé sans doute des belles qualitez d'un Roi de Perse, eut pour lui la plus grande confiance, qu'on puisse avoir pour qui que ce soit; & ce Prince touché, de son côté, de cette marque d'Amitié, rendit à l'Empereur un service, que son propre frere ne lui auroit peut-être pas rendu avec la même facilité. Sa conduite me paroît avoir quelque chose de si grand & de si plein d'Amitié; que je ne puis m'empêcher de ressentir quelque

* *C'est ainsi que les Perses appellent les livres* de Zoroastre, *Auteur, ou Réformateur de leur Religion.*

que espece d'indignation contre les Historiens Chrétiens, qui ne l'ont pas assez louée, ou qui n'en ont rien dit, en haine apparemment de la Religion des Persans; comme si le mal devenoit bien entre les mains des Chrétiens, & que le bien devint mal entre celles des Payens; sans penser à celui qui nous a dit que ceux qui n'ont point reçu la Loi seront jugez sans la Loi, par leurs propres lumiéres: comme ceux, qui ont reçu la révelation, seront jugez par la révelation. Mais c'est une matiére, dont je n'ai pas entrepris de traiter ici.

Pour ne pas tenir le Lecteur plus long-temps en suspens, l'Empereur, *dont je* veux parler, c'est *Arcadius*, & le Roi de Perse c'est le fameux *Isdegerde* ou *Jezdegherd* qui vivoit, aussi bien que cet Empereur, sur la fin du IV. siecle, & au commenement du V. Voici ce qu'en raconte *Procope*, qui est le seul Historien Chrétien, qui ait parlé de cette action, avec l'éloge qu'elle méritoit. * „ Arcadius Empereur de Byzance étant prêt „ de mourir, & en peine touchant son „ successeur Théodose son fils, * qui „ étoit encore au berceau, cherchoit „ dans son esprit quel tuteur il pourroit „ lui donner, pour gouverner l'Etat „ pen-

* *De bello Pers.* Lib. I.

* *Socrate* Lib. VI. c. 23. *dit qu'il avoit* 8 *ans.*

„ pendant sa minorité, pour l'élever comme il faut, pour repousser ses ennemis & pour lui remettre ensuite l'Empire en bon état. Comme il n'avoit aucun parent à Constantinople, plusieurs de ceux, qui lui venoient dans l'esprit, lui paroissoient plus disposez à devenir tyrans, qu'à être tuteurs. Pour son frere Honorius, il ne le jugeoit pas propre à cela, parce que les affaires étoient brouillées en Italie; outre qu'il y avoit sujet de craindre que les Persans, méprisant l'enfance de Théodose, n'attaquassent l'Orient. Arcadius étant dans cet embarras, quoi que d'ailleurs d'un esprit fort médiocre, forma un dessein salutaire, par lequel il sauva son fils & l'Empire. Soit que ce fût de l'avis de ses principaux Ministres, qui ne l'abandonnoient point, ou par une inspiration divine, il fit un Testament, dans lequel il fit son fils héritier, & déclara tuteur Isdegerde Roi de Perse; qu'il pria de diverses choses & principalement de conserver en son entier, par sa prudence & par ses forces, l'Empire à son fils Theodose. Après avoir reglé les choses de la sorte, il mourut. Si jamais Isdegerde fut estimé

„ pour

„ pour ſon bon naturel & pour ſa gran-
„ deur d'ame, il parut principalement
„ digne d'admiration, dès qu'il eut lû
„ le Teſtament qu'on lui préſenta. Loin
„ de mépriſer la commiſſion qu'Arca-
„ dius lui avoit donnée, & la confiance
„ qu'il avoit témoignée d'avoir en lui;
„ pendant tout le temps qu'il regna, il
„ fut en paix avec les Romains, & il
„ écrivit d'abord au Senat (*de Conſtanti-*
„ *nople*) qu'il acceptoit le ſoin dont Ar-
„ cadius l'avoit chargé, & promit de
„ défendre l'Empire d'Orient contre
„ tous ſes ennemis. On pourra voir la confirmation de cette Hiſtoire dans *Théophane*, & dans l'Auteur de l'Hiſtoire Mêlée qui l'a traduit. Ils y ajoûtent quelques circonſtances, comme qu'Iſdegerde envoya un habile homme à Conſtantinople, nommé *Antiochus*, pour ſervir de Tuteur en ſa place.

La mémoire de cette action d'Amitié d'Iſdegerde envers Arcadius, ſe conſerva long temps, dans l'Empire d'Orient, comme *Agathias* le témoigne dans le Livre IV. de ſon Hiſtoire; mais perſonne, comme il le dit, n'en avoit rien écrit avant *Procope*, quoi que pluſieurs Hiſtoriens euſſent écrit l'Hiſtoire de la mort d'Arcadius. *Agathias* paroît être ſur-

surpris de ce silence, mais pour moi je soupçonne que l'envie des Chrétiens de ce temps-là, passion tout à fait indigne de la Religion, dont ils faisoient profession, n'ait suprimé cette belle action d'*Idegerde*, dont peutêtre très-peu d'Empereurs Chrétiens auroient été capables. Il reprend de plus *Procope* d'avoir loüé *Arcadius*, de la confiance qu'il avoit eüe dans le Roi de Perse. Il ne peut comprendre comment Arcadius pouvoit recommender en mourant ce qu'il avoit de plus cher, à un étranger, à un barbare, au Roi d'une nation ennemie de l'Empire, à un homme d'une opinion differente, de la justice & de la fidelité duquel il ne pouvoit pas être assûré. Il ajoûte que si *Isdegerde* en usa, comme il devoit, il mérite bien davantage d'en être loüé, qu'Arcadius d'avoir eu cette confiance en lui. Mais quoi qu'on n'ait pas sujet de croire qu'Arcadius ait été un grand homme, rien n'empêche qu'on ne puisse juger qu'il avoit assez de connoissance de la générosité d'Isdegerde, dont les Etats touchoient les siens, & avec qui il devoit avoir fréquemment des affaires. Il est même tout à fait incroyable que le Roi de Perse ne fût très-connu à Constantinople, & qu'Arca-

dius, assisté de ses Conseillers, mît la Tutelle de son fils unique, & l'administration de l'Empire entre les mains d'un Prince dont la Vertu ne lui auroit pas été connue. Car enfin que pouvoit-on faire de pis, quand tout auroit été perdu? Ne valloit-il pas mieux confier Théodose à la conduite de quelques uns de ses Ministres, qu'il connoissoit, au moins en quelque sorte, que de livrer tout entre les mains d'un Prince formidable, & d'un Prince qu'il n'auroit point connu? Il y a donc toutes les apparences du monde qu'*Arcadius* connoissoit à fonds la haute génerosité d'Isdegerde, & qu'il étoit pleinement persuadé que, malgré les superstitions du *Zend*, qu'il prenoit mal à propos pour un livre divin, il ne violeroit jamais la justice envers son pupille. En effet quoi que *Zoroastre* ait inventé ou rétabli un grand nombre de céremonies superstitieuses, que les anciens Persans prenoient pour des commendemens divins; il a laissé quantité de beaux préceptes de Morale, & persuadé à ses disciples, qu'il y aura une résurrection, où les gens de bien seront recompensez & les méchans punis. Un savant homme * qui vient de nous don-

* Mr. Hyde, *dans*

donner tout fraîchement un Traité très-savant & très-curieux de la Religion des Anciens Perſans, nous en a fourni des preuves inconteſtables. Il ſeroit bien à ſouhaiter que pendant la vie de cet habile homme, qui entend preſque toutes les Langues de l'Orient, & même la Langue morte du *Zend*, on pût acheter ce livre dans les Indes ou dans la Perſe; où l'on pût lire les paroles mêmes de *Zoroaſtre* dans ſa Langue, & dans ſes caracteres. Ce ſeroit ſans doute un thréſor, pour l'intelligence des Antiquitez Orientales & même de pluſieurs endroits du vieux Teſtament, où il y a quantité d'alluſions aux mœurs des peuples plus Orientaux. Mais pour revenir à *Agathias*, il eſt étonnant qu'un Payen, comme lui, ait trouvé mauvais qu'un Chrétien ſe fiât en un Perſan. Il ſe peut faire qu'étant Juriſconſulte, & verſé dans la chicane, il fût devenu plus défiant, qu'il n'auroit été. Peutêtre auſſi qu'il jugeoit de la généroſité d'Iſdegerde, par lui même, & que ne ſe ſentant pas capable de faire rien de ſemblable il a douté de la verité de cette hiſtoire, & condamné Arcadius d'imprudence, ſuppoſé qu'il eût fait ce que *Procope* avoit écrit de lui, & que l'on diſoit

ſon livre de Religione vett. Perſarum.

 ſoit

soit communément. „ Bien des gens „ ne croyent pas que l'on fasse ce qu'ils „ ne sauroient faire, & jugent de la „ Vertu, par leur foiblesse : * *Non putant fieri posse quidquid facere non possunt, ex infirmitate sua de Virtute ferunt sententiam.* Quoi qu'il en soit, les Historiens qui avoient écrit l'Histoire des regnes d'Arcadius, ou de Theodose son fils, depuis le temps de ces Princes, jusqu'à celui de Justinien, auquel vivoient *Procope* & *Agathias*, n'étoient pas pardonnables d'avoir omis un évenement aussi remarquable & aussi extraordinaire que celui-là. On ne peut pardonner ce silence à *Socrate* & à *Sozomene*, qui ont tous deux écrit sous *Theodose* le Jeune, & qui ont étendu leurs Histoires jusqu'à son temps, & dont le premier a même parlé d'Isdegerde comme d'un Prince qui avoit de bons sentimens * pour la Religion Chrétienne. C'est une dissimulation honteuse & pour eux & pour le regne de Théodose, si l'on pouvoit soupçonner qu'ils ne dissimulassent, que parce que la Cour le trouvoit à propos. Si cela étoit, on ne pourroit pas laver la mémoire de ce Prince, de la plus honteuse ingratitude, dont on ait jamais oui parler, car il est certain que plus la gé-

* *Seneca* Ep. LXXI.

* *Socr.* L. VII. c. 8.

nerosité d'Isdegerde avoit été grande, plus le manque de reconnoissance dans Theodose étoit blâmable.

On voit assez, par ces raisons & par ces exemples, que l'on peut être de differens sentimens dans des choses de grande importance & néanmoins Amis; d'où l'on doit conclurre qu'il se pourroit faire qu'entre les Chrétiens, tous divisez qu'ils sont, les personnes vertueuses lieroient une forte Amitié ensemble, quoi qu'elles vécussent en differens Partis. Ces Partis, quoi qu'on en puisse dire, ont beaucoup plus de choses communes ensemble, & de plus grande importance; que n'en avoient les illustres Amis, dont j'ai parlé. Si l'on observoit ce dont on convient de tous les côtez, on ne pourroit pas disconvenir que l'on ne vêcût d'une maniére très-vertueuse; & par conséquent on seroit en état de contracter des Amitiez solides & bien fondées, les uns avec les autres. D'où vient donc qu'on ne le fait, que fort rarement? C'est, s'il faut dire la verité, que les prétenduës Vertus de bien des Chrétiens sont des Vertus de faction & d'interêt, & non des Vertus Evangeliques. On est attaché à certains sentimens, & on les défend avec chaleur; à cause des Hon-

neurs, des Richesses, & des Plaisirs, dont chaque Parti recompense, non l'amour de la Verité, l'Erudition & les bonnes mœurs, mais la passion que l'on témoigne pour ses sentimens. C'est ce qui fait qu'on décrie, non seulement les sentimens des Partis contraires, mais encore les personnes qui les soûtiennent, & qu'on craint de passer pour leurs Amis; de peur d'être soupçonné de manquer de zele, ou de n'être pas *orthodoxe* à la mode des lieux où l'on vit. Les Partis sur tout destituez de bonnes raisons sont étrangement soupçonneux, dans ces sortes de choses, & ils craignent même l'ombre d'un Héterodoxe. On n'ose ni le fréquenter, ni le loüer, comme on reconnoit en secret qu'il le mérite; & l'on veut paroître estimer des gens & être attaché à eux, quoi qu'on les méprise dans le fonds de l'Ame. Mais si, par miracle, on détachoit par tout les avantages mondains des opinions, qui divisent le Christianisme, & qu'il n'y eût pas plus à craindre, ni à esperer de quelque côté qu'on se tournât, & de quelque sentiment que l'on fit profession, qu'il n'y avoit à craindre ou à esperer pour les Senateurs & les Chevaliers Romains, à l'égard de la Secte de Philosophie

phie qu'ils préferoient aux autres ; on verroit bien tôt la chaleur que l'on témoigne pour ses sentimens particuliers se diminuer, & le zele se refroidir. On n'auroit plus d'aversion pour personne, à cause de ses opinions, & l'on n'auroit égard qu'aux Vertus, qui sont d'usage dans la Societé Civile. Le Catholique Romain s'uniroit d'Amitié avec le Protestant, & le Protestant avec le Catholique Romain, sans aucun scrupule; pourvû qu'ils trouvassent réciproquement, dans leurs Amis, les Vertus sur lesquelles l'Amitié est fondée. Il en seroit de même des Sectes, qui divisent les Protestans, & qui peuvent beaucoup plus facilement se réünir. Personne n'entreprendroit plus d'imposer à son Voisin la nécessité d'embrasser de certains sentimens; parce qu'il n'y auroit rien à gagner pour lui en cela, ni rien à craindre s'il ne le faisoit pas.

Ainsi l'interêt de ceux, qui ont de l'avantage à soûtenir de certains sentimens, les a rendu ennemis de tous ceux qui n'en sont pas, & même de ceux qui ont plus de moderation qu'eux, quoiqu'ils soient dans les mêmes idées ; & cette passion s'est répandue sur les autres membres de la Societé, soit par imitation, ou par

ignorance, ou par timidité; de sorte que ceux là même qui sont dans le fonds les moins entêtez font souvent les zelez, de peur d'avoir à dos toute la cabale passionnée pour la Diane des Ephesiens; c'est à dire, pour le profit, que l'on couvre du voile de la Pieté. Cela fait que l'on trouve moins d'exemples parmi plusieurs d'entre les Chrétiens d'Equité, de Moderation; de grandeur d'ame, & de vertueuse Amitié, qu'il n'y en a eu parmi les Payens. S'il y en a encore quelques uns, ils ne se trouvent que parmi ceux, qui ne vivent pas d'opinions, s'il m'est permis de parler ainsi, & dont ni les Honneurs, ni les Biens, ni *la* Douceur de la Vie n'en dépendent point. Tel étoit, par exemple, l'illustre Président *Jaques Auguste de Thou*, qui avoit plusieurs Amis Protestans, & entre autres *Joseph Scaliger* & *Isaac Casaubon*, à qui il donnoit publiquement de très-grands éloges, comme il l'a fait dans la Préface de son Histoire. C'est ce que n'auroit jamais fait un Ecclesiastique, quelque persuadé qu'il eût été du mérite de ces deux grands hommes. S'ils donnent quelque loüange aux Hétérodoxes, c'est avec de malins correctifs, & des restrictions odieuses, en disant

qu'ils

qu'ils voudroient que leur Religion leur permît d'en dire davantage ; comme s'ils avoient peur que la bonne opinion, que l'on a du mérite personnel des habiles gens, ne rejaillît sur leurs sentimens. Ces Ames vénales & artificieuses ont fait, par leurs bas interêts, que la Religion Chrétienne dont l'ame est la Charité ; qui est une Amitié génerale pour tous les hommes, & qu'une Amitié plus étroite suppose nécessairement ; aulieu de réünir tout le genre humain, comme elle le devoit faire naturellement, a produit contre l'intention de son Auteur, des divisions, des querelles, des persecutions, des guerres sous prétexte de Religion, desquelles on n'avoit encore vû aucun exemple. Mais il ne faut pas que je finisse cet article, qui traite de l'Amitié, par rien qui puisse ressentir l'aigreur. Puisse le Ciel faire en sorte que l'on voie enfin le temps auquel le loup demeurera avec l'agneau, & le tigre se reposera avec le chevrau ; c'est à dire, auquel les hommes cessant d'imiter les bêtes farouches se feront honneur de posseder la vertu qui tire son nom d'eux !

V. *Caracteres du vrai & du faux* ZELE, *& de celui qui est douteux.*

Ce que c'est que Zele en general.

QUOIQUE le mot de *Zele* soit Grec, & que l'on en doive chercher l'origine dans la langue Greque; il a eu une signification particuliere parmi les Juifs, de qui elle est passée aux Chrétiens. Comme l'Ecriture Sainte nous représente Dieu, comme un *Dieu jaloux*, c'est à dire, qui ne permet pas qu'on en adore un autre que lui, & qui punit ceux qui le font: elle nous décrit aussi les personnes attachées à la Loi de Dieu, comme ne pouvant souffrir qu'on introduisît aucun autre usage, & c'est pour cela qu'elle les nomme * *jalouses.* Les Interpretes Grecs du Vieux Testament & les Auteurs du Nouveau se sont servis du mot de *Zele*, qui signifie *jalousie*, pour exprimer cette disposition d'esprit; qui étant jointe avec beaucoup d'ardeur, ce mot-là a signifié ensuite parmi les Juifs & les Chrétiens *une certaine ardeur, avec laquelle on défend, ou l'on execute ce que l'on croit révelé de Dieu, ou au moins lui être agreable.* Comme on peut se tromper, dans cette créance, ou que l'on

* *Num.* XXV, 11.

peut même feindre d'être persuadé de ce que l'on ne croit pas, pour en tirer quelque avantage, en trompant les autres : il peut y avoir un vrai & un faux *Zele*; de sorte que ce mot est devenu équivoque, & se prend également en bonne & en mauvaise part; pour une ardeur blâmable, aussi bien que pour une disposition d'esprit digne de loüange. Quoi que tout Zele soit nécessairement ou bon, ou mauvais, ceux qui en jugent ne peuvent pas toûjours discerner l'Erreur ou la Tromperie de la Verité, & de la Bonne-Foi, & c'est en ce sens-là qu'on peut dire qu'il y a un Zele douteux; lors qu'on n'y peut remarquer auçun caractere assuré, qui convainque que ceux, qui en paroissent animez, aiment veritablement la Verité & la Vertu & qu'ils agissent par ce principe.

Avant que d'examiner en détail ces trois sortes de Zeles, il faut montrer en peu de mots que celui que l'on nomme un bon Zele est tout à fait nécessaire. Personne ne peut disconvenir qu'il ne faille aimer la Verité & la Vertu; & l'on peut dire aussi que tout le monde, & même les plus corrompus les aiment, à quelque égard, au moins dans les autres & autant qu'il est de leur interêt particulier.

Si

Si l'on mettoit le Menſonge & la Verité en general dans le même rang, il n'y a perſonne qui ne s'écriât contre un goût ſi extravagant. Si c'étoit à la verité dans des choſes de nulle conſéquence, & dans leſquelles ſoit que l'on ſe trompe, ou que l'on ait raiſon, on ne voit aucune ſuite avantageuſe pour ceux qui ne ſe trompent pas, ni deſavantageuſe pour ceux qui ſe trompent; on pourroit pardonner l'indifference que l'on auroit, pour le Vrai & le Faux, ſur tout s'il étoit difficile de découvrir ce qui en eſt. Par exemple, que l'on prenne, ſi l'on veut, un point conteſté de l'hiſtoire Greque ou de l'hiſtoire Romaine; il importe ſi peu de ſavoir ce qui eſt vrai, ou faux, qu'on a raiſon de s'en mettre peu en peine. Ce n'eſt pas que, ſi l'on avoit à choiſir, on n'aimât mieux ne s'y tromper pas, que de s'y tromper; pourvu qu'on pût s'aſſûrer, ſans beaucoup de peine, de ce qui eſt vrai. Car enfin on aime à tout ſavoir, quand il n'en coûte rien, & l'on n'aime point à ſe tromper. Mais on ne ſauroit poſer pour maxime generale, qu'on peut regarder avec indifference le Vrai & le Faux. On ne peut pas faire une démarche raiſonnable dans la vie, ſans ſuppoſer de cer-

certaines veritez comme assûrées; & l'on sent bien que, si l'on s'y trompoit, il en arriveroit de grands desordres, selon l'importance des choses dont il s'agiroit. Que si cela est constant, dans les choses de la vie, qui n'ont aucune conséquence pour l'éternité, & si nous souhaitons passionnément de savoir la Verité, quand il s'agit de quelque interêt que l'on regarde communément comme important; comment peut-on être indifferent, sans extravagance, à l'égard des veritez qui concernent la Religion, dont les suites sont de la derniére importance, pour cette vie, ou pour l'autre? Est-il indifferent pour le repos & pour le bonheur de cette vie même, quelque sentiment que l'on ait en matiére de Religion? Personne ne le peut dire, qui sâche la difference qu'il y a & pour le repos d'esprit & pour la Societé Civile, entre une Religion raisonnable & une autre qui ne l'est pas. Il n'y a aucun mal, que les Religions extravagantes n'aient fait commettre aux hommes; & il n'y a qu'une Religion conforme aux lumiéres de la Raison, telle qu'est la Chrétienne, qui y puisse remedier. On ne peut pas dire non plus que pour la vie à venir, s'il y en a une (je parle dans la suppositionde

ceux

ceux qui doutent) il n'importe point de savoir la Verité, en matiére de Religion. Comme les Incredules ne sauroient prouver qu'il n'y a point de Dieu, ils ne sauroient non plus faire voir qu'il n'y a point d'autre vie, & qu'il n'y a pas des recompenses & des peines à attendre, selon qu'on aura vêcu dans celle-ci, comme la Religion Chrétienne l'assure. Quand la chose seroit incertaine, il n'y a personne qui ne dût souhaiter passionnément de savoir ce qui en est ; car enfin si quelque chose doit nous toucher, c'est l'esperance d'un bonheur éternel, ou la crainte d'un supplice dont on ne voit point de fin. Pour n'avoir que de l'indifference pour ces recherches, il faut être visiblement extravagant. Mais si l'on ajoûte à cela, que la Religion Chrétienne donne des preuves solides d'une autre vie, où il y a des recompenses & des peines, selon qu'on aura vécu ici bas ; on ne peut plus regarder ces dogmes avec froideur, & comme s'il s'agissoit de spéculations inutiles, sans devenir ennemi de soi même.

Si l'on considere d'un autre côté la Vertu & le Vice, & les suites avantageuses de l'une, & les malheurs dont l'autre est suivi, dans cette vie même ; il

il n'y a personne qui ne doive ardemment souhaiter que les hommes deviennent vertueux, & qu'ils s'éloignent du Vice. Il n'y auroit point de Societé au monde, dont le bonheur approchât de celui d'une Societé, dont tous les membres vivroient selon les regles de la Vertu; & si tout le Genre Humain gardoit cette conduite, il ne seroit presque inferieur aux Anges, que par la mort, qui ne finiroit cette aimable vie, que pour aller jouïr d'une autre plus heureuse. Mais ni le Genre Humain en géneral, ni aucune Societé en particulier, ne régloant assez exactement sa conduite sur les idées de Vertu, que l'on peut se former par la seule Raison; il en arrive les malheurs, que l'on voit regner plus ou moins, parmi toutes les Nations, selon que la Vertu y est plus ou moins négligée. Si la Vertu, comme la Religion Chrétienne l'assure, est recompensée dans l'autre vie d'une félicité qui ne finit point, & le Vice puni de supplices sans bornes; peut-on penser à cela, sans se sentir saisir d'une très-grande envie de gagner cette recompense & d'éviter ces peines? On ne sauroit ne pas sentir ce mouvement, à moins qu'on ne regarde ce qu'en dit la Religion Chrétienne comme faux; ce
qu'il

qu'il eſt impoſſible de prouver, & que les raiſons des Chrétiens au contraire rendent ſi vrai ſemblable, qu'on ne peut refuſer de le croire, ſans tomber dans un ridicule Pyrrhoniſme.

Ainſi les Veritez que la Religion Chrétienne nous enſeigne & les préceptes qu'elle nous donne, également utiles pour cette vie & ſoûtenus des recompenſes & des peines d'une autre; doivent néceſſairement, ſi nous ſommes tant ſoit peu raiſonnables, nous enflammer d'un Zele qui nous porte premiérement à ſavoir & à pratiquer nous mêmes tout ce qu'elle nous enſeigne, & en ſuite à tâcher d'éclairer les autres des mêmes lumiéres dont nous avons été frappez, & à les engager à l'obſervation des mêmes commendemens, dont nous admirons la ſageſſe & la ſainteté. Car c'eſt un de ſes préceptes les plus eſſentiels, que d'aimer ſon Prochain comme ſoi même; ce qu'on ne peut faire, ſans bruler d'envie de lui montrer le chemin de la félicité, en cas qu'il l'ignore, & de lui perſuader de le ſuivre, s'il ne le fait pas. Comme la Religion Chrétienne veut qu'on traite ſon Prochain, comme ſoi même; elle n'ordonne pas ſeulement qu'on le ſecoure dans les néceſſitez de la vie, mais

aussi dans des besoins bien plus importans, c'est à dire, lors qu'il lui manque quelque chose ou utile, ou nécessaire pour parvenir au salut éternel. Si l'Evangile ne promet point le salut à ceux qui ne secourent pas leur prochain, autant qu'ils le peuvent, lors qu'il est dans l'indigence : il le promet encore moins à ceux, qui ne font pas ce qu'ils peuvent, non pour le délivrer de quelques incommoditez de la vie, mais pour le mettre en état d'être éternellement heureux. C'est pour cela que Jesus-Christ envoia ses Disciples, pour prêcher l'Evangile par tout l'Univers, malgré les dangers auxquels ils s'exposoient, & les peines infinies qu'il falloit qu'ils prissent; & que ces saints hommes lui obeïrent, avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils compterent pour rien leurs peines & leurs vies, pourvu qu'ils lui obeïssent, & qu'ils gagnassent quelques Ames à leur Maître. C'est pour cela encore qu'il étoit venu lui même au monde, & que la vie la plus austere, & la mort la plus cruelle & la plus honteuse, qu'il lui fallut subir, ne l'empêcherent pas d'executer son dessein. Il est vrai que tout le monde n'est pas appellé au même Emploi que Jesus-Christ & ses Apô-

tres, & n'a pas reçu les talens du Ciel, qui seroient néceſſaires pour faire ce qu'ils firent. Mais on eſt néanmoins obligé de les imiter, autant qu'il eſt poſſible & ſelon les circonſtances dans leſquelles on ſe trouve. *Si quelcun parmi vous*, dit * S. Jaques, *s'égare de la verité, & que quelcun le faſſe retourner* (dans le bon chemin), *qu'il ſache que celui qui a fait revenir un pecheur de ſon égarement, délivrera une ame de la mort & couvrira une multitude de pechez.*

* C. v, 20.

Il eſt donc viſible que ſoit que l'on doute de la Religion, pour ne la pas aſſez connoître, ſoit que l'on en ſoit convaincu; on ne peut pas demeurer dans la froideur & dans l'indifférence, à l'égard de la Verité & de la Vertu, du Menſonge & du Vice; ſans mépriſer également & les lumiéres du Bon Sens, & celles de l'Evangile. Ne ſe ſoucier pas de les connoître, quand on n'en eſt pas inſtruit, eſt un aveuglement qui dégrade l'homme, pour le mettre au rang des bêtes, qui ne cherchent que le préſent & que ce qui frappe leurs ſens. Ne ſentir pas ſon bonheur, quand on les connoit; & n'être pas plein d'ardeur à regler ſes mœurs ſur ſes lumiéres, & à faire triompher & dans ſoi même & dans

les

les autres la Verité du Mensonge & la Vertu du Vice, autant qu'il est possible; c'est être, à quelque égard, encore pire que les bêtes, qui jouïssent au moins avec plaisir des biens qu'elles ont, & qui ne se les laissent enlever qu'avec toutes les peines du monde. Il est donc facile de comprendre que les tiedes & les froids, en ces sortes de choses, sont tout à fait inexcusables.

C'est ce dont on peut encore se convaincre plus clairement, si l'on prend garde de quelle maniére ces gens, si froids en matiére de Religion, s'échauffent pour les choses de la vie, dans lesquelles ils s'interessent. Qu'on attaque leur réputation, qu'on leur enleve justement ou injustement quelque petite partie de leur bien, qu'on les empêche de prendre les plaisirs ausquels ils sont accoûtumez; on les voit tout émûs faire leur apologie, & étaler leur innocence à tous ceux qui la veulent ouïr; implorer le secours des Loix pour défendre leurs droits, ou se jetter dans tous les labyrinthes de la Chicane, pour ne pas payer; crier d'une maniere tragique, contre la rigueur ou la dureté de ceux qui sont causes qu'ils ne vivent pas si agreablement qu'ils avoient accoûtumé.

On ne remarque alors rien en eux de foible & de languiſſant, ils ſe donnent les plus violens mouvemens, pour ſe défendre, & rien ne peut ſatisfaire leur impatience & leur ardeur. S'agit-il encore d'augmenter les honneurs dont ils jouiſſent, leurs biens, ou leurs plaiſirs, lors mêmes qu'ils en ſont comblez ? Il n'y a point d'aſſiduité, ni de vigilance, qui ſoit comparable à la leur. Néanmoins non ſeulement les Chrétiens, mais même les plus ſages d'entre les Payens, tombent géneralement d'accord, convaincus par l'évidence de la choſe, que ce qui regarde la Verité & la Vertu, ſur tout en matiére de Religion, *eſt infiniment plus important, que tout ce qu'on peut poſſeder de plus agréable dans cette vie.* D'où vient donc que l'on n'a que de la froideur, pour la Verité & pour la Vertu, pendant que l'on eſt ſi échauffé pour tout le reſte; & comment peut-on excuſer ceux qui en uſent de la ſorte? Le Bon Sens permet-il de s'emporter beaucoup pour ce qui importe peu, & de vivre dans l'indolence à l'égard de ce qui eſt de la derniére conſéquence? Ou il ne faut s'échauffer pour rien, ou il faut témoigner de l'ardeur, à proportion de l'importance des choſes dont il s'agit.

Mais

Mais comme il y a une infinité de gens, en qui l'on remarque cette indifference; il y en a aussi beaucoup d'autres, en qui l'on voit un Zele si peu reglé, & si peu sage, qu'il n'est propre qu'à diffamer la Religion & à la rendre ou ridicule, ou odieuse. C'est peutêtre même là une des raisons, qui font que bien des gens, qui ont d'ailleurs de l'esprit, agissent avec plus de froideur, qu'il ne faudroit, en matiére de Religion; pour s'éloigner des maniéres indiscretes & violentes des Esprits trop bouillants, qu'ils ont raison de desapprouver. Mais ils devroient plûtôt distinguer le vrai Zele du faux, ou du douteux; que de se jetter dans une extrémité vicieuse, qui les fait agir avec une nonchalance blâmable. Pour les aider à faire cette distinction, & pour empêcher qu'ils ne condamnent le bien & le mal en même temps; j'entreprendrai de donner les caracteres differens de ces trois especes de Zele, par lesquels il sera facile de les distinguer.

Caracteres du vrai Zele.

I. Le premier caractere du Zele loüable, c'est qu'il naît d'une connoissance claire, que l'on a de la doctrine, ou de la conduite que l'on défend; en sorte que l'on sait qu'elle est ou veritable, ou

agréable à Dieu ; ou au contraire que ce qu'on attaque est faux, ou opposé à la volonté divine. Pour cela, il faut avoir examiné soigneusement & sans préjugé les matiéres, dont il s'agit, en sorte que l'on soit pleinement assuré que l'on ne se trompe point. Il faut avoir lû & écouté le pour & le contre, sur tout quand il est question de condamner quelcun, à moins que ce ne soit une chose tout à fait claire. S'il faut agir contre quelcun, la justice de ce qu'on entreprend de faire, doit être si claire, que ceux-là même, contre qui l'on agit, soient obligez d'en convenir. Ainsi * Phinées, qui est le premier *Zelateur*, dont l'Ecriture Sainte parle avec éloge, ayant remarqué que Zimri violoit une Loi de Dieu, dont le sens est clair & indubitable, & ne pouvant pas douter du fait qu'il voioit, & que les Juges d'Israël laissoient impuni, par pure lâcheté, le tua lui & la femme Madianite, qu'il avoit amenée dans sa tente. L'action criminelle étoit hors de doute, & la défense de Dieu d'avoir commerce avec des femmes étrangeres & adonnées à l'Idolatrie, étoit aussi sans équivoque. Zimri lui même n'auroit pû en disconvenir, si on l'avoit examiné sur le crime qu'il avoit commis.

* *Num.* xxv, 7. & *seqq.*

C'est

C'eſt une Régle de Morale que l'Ecriture Sainte donne & que tous les Sages Payens, & Grecs & barbares ont approuvée, qu'avant que de rien faire, il faut ſavoir ſi ce qu'on va faire eſt bon ou mauvais. S. Paul * après avoir montré que chacun doit ſe conduire ſelon les ſentimens de ſa conſcience, dit que *tout ce qui ne vient pas de la foi eſt un peché*, c'eſt à dire, qu'en matiere de Morale, on commet un peché, lors que l'on agit, ſans être entierement convaincu que l'on fait bien. *Ciceron* a dit de même, que „ ceux-là nous donnent un bon avis, qui „ nous défendent de rien faire de ce dont „ nous doutons s'il eſt juſte ou injuſte: * *Bene præcipiunt qui vetant quidquam agere, quod dubites æquum ſit, an iniquum.* Les Diſciples de Zoroaſtre diſent de même: * *Quand il ſe préſente quelque action douteuſe, que vous ne ſavez pas ſi c'eſt une bonne action ou un peché, il ne faut pas la faire, jusqu'à ce que vous vous en ſoyiez informé du Deſtur.* (C'eſt ainſi qu'ils nomment les Docteurs de leur Religion.) *Car il eſt certain dans la Religion, que Dieu a dit en ſecret à Zoroaſtre : ne faites pas l'action, de laquelle vous ne ſavez pas ſi elle eſt bonne, ou ſi c'eſt un peché ; & ne tâchez pas d'obtenir ce que vous ne connoiſſez pas.*

* Rom. xiv, 23.

* Offic. Lib. 1. c. 9. ubi vide Intt.

* In Sadder, portâ 30. apud Th. Hyde.

Informez vous, & vous instruisez, après quoi vous agirez; mais ne faites rien, avant que de vous être informé. Il n'y a rien de si juste que cette maxime, puis qu'agir sans une connoissance certaine, c'est visiblement s'exposer à tomber dans l'Erreur; & à s'engager dans toutes ses mauvaises suites. On ne peut pas s'échauffer avec plus de raison, pour une chose, que l'on ne sait pas si elle est bonne ou mauvaise, permise ou défendue; qu'un Juge ne peut absoudre ou condamner une personne accusée, sans savoir assurément si elle a observé, ou si elle a violé les Loix.

Mais direz-vous, les Zelez *prétendent* souvent qu'ils sont instruits de ce qu'ils ignorent. Pour les desabuser, il n'y a qu'à les prier de rendre raison de leur Zele, * „ Si c'est le devoir de chacun, comme S. Pierre nous l'apprend, „ *d'être prêt de répondre à tous ceux qui lui „ demandent compte de l'esperance qui est en „ lui:* il est sans doute beaucoup plus du „ devoir de chacun d'être en état de „ rendre raison de son Zele; parce que „ le Zele de chacun a beaucoup d'in„ fluence pour le Public & lui est de „ beaucoup plus grande importance, „ que ce qu'un homme croit ou espere „ en son particulier.

* *Mr. Sharp Archevêque d'York Serm. X.*

Le

Le second caractere du Zele loüable, c'est qu'il embrasse toute la Révelation, sans excepter aucun des commendemens de l'Evangile. Il ne s'attache pas à quelques points de spéculation, ou à quelques céremonies, pour abandonner l'observation de la Morale. Ce qui inspire du Zele pour la Religion, c'est son Auteur; c'est la grande utilité & la grande importance de ce qu'elle nous enseigne; & par consequent il la faut recevoir & la soûtenir toute entiere, ou à cause de son Auteur, ou à cause des grands avantages que nous en tirons. Qui pourroit souffrir qu'un serviteur choisit entre les ordres qu'on lui auroit donnez, & n'executât que ceux qui s'accommoderoient avec son humeur & négligeât les autres? On diroit que ce serviteur s'aimeroit lui même, & non pas son Maître. On soutiendroit, avec raison, qu'il n'a aucun zele pour son service. Au contraire on estimeroit infiniment un serviteur, qui étant une fois instruit de la volonté de son Maître, fait ponctuellement tout ce qu'il lui a commendé; sans avoir aucun égard à sa propre inclination, ni à sa commodité. Tel fut le Zele de nôtre Seigneur, à obeïr à Dieu son Pere, * *en accomplissant* *toute*

* Matt. III, 15.

toute justice. Il ne se contenta pas d'observer ce qui pouvoit être facile à observer dans la Loi Morale, ou Céremonielle; il accomplit géneralement tous les commendemens, sans aucune exception. Il executa de même à la rigueur tous les ordres qu'il avoit reçus de son Pere, dans les fonctions particulieres de son office de Rédempteur des hommes. Comme il ne put souffrir que l'on fît du Temple * un lieu de commerce, quoi qu'il ne fût destiné qu'au culte de Dieu, parce que *le Zele de la maison de Dieu le consumoit:* il ne put souffrir non plus que les Scribes & les Pharisiens corrompissent, comme ils faisoient, la Loi de Dieu par leurs fausses explications, & il le leur reprocha ouvertement, sans craindre leurs cabales, ni leur cruauté. Ses Apôtres en userent de même, & témoignerent autant d'attachement, pour ce qu'il y avoit de plus difficile & de plus austere, dans les fonctions de leur Apostolat, que pour ce qu'il y avoit de plus facile.

* *Joan.* C. II, 11.

Il faut néanmoins remarquer, que le troisiéme caractere du Zele légitime consiste à distinguer les doctrines & les pratiques les plus importantes, de celles qui le sont moins. Car enfin toutes les doctrines veritables ne sont pas toutes nécess-

néceſſaires au ſalut, & toutes les pratiques utiles ne le ſont pas également, ni ne peuvent pas être exigées d'une maniére indiſpenſable. Les Juifs enſeignoient avec raiſon qu'il ne falloit rien faire le jour du Sabbath, ſelon les préceptes de Moïſe, & étoient extraordinairement zelez pour l'obſervation de ce jour-là. Ce commendement n'étoit néanmoins pas d'une ſi grande importance, qu'il fallût néceſſairement ſouffrir un dommage conſiderable, plûtôt que de faire quelque choſe le jour du Sabbath. C'eſt pourquoi lors que les Diſciples de Jeſus-Chriſts fatiguez & mourant de faim, friérent entre leurs mains quelques épis de bled, pour pouvoir continuer leur chemin; il répondit aux Phariſiens, qui les reprenoient, comme ayant fait une choſe, qu'il n'étoit pas permis de faire le jour du Sabbath : * *n'avez-vous pas lû ce que fit David, ayant faim, auſſi bien que ceux qui étoient avec lui? comme il entra dans la Maiſon de Dieu & qu'il prit les pains préſentez à Dieu, dont il mangea & dont il donna à ceux qui étoient avec lui, quoi qu'il ne ſoit permis d'en manger qu'aux ſeuls ſacrificateurs? Il leur dit encore que le fils de l'homme étoit maître du Sabbath*; c'eſt à dire, comme il s'exprime * ailleurs, que

* Luc. VI, 3.

* Marc. II, 27.

que *le Sabbath a été établi à cause de l'homme, & non l'homme à cause du Sabbath.* Quoi que S. Paul fût très-zelé pour toutes les doctrines de l'Evangile, il distinguoit pourtant avec soin ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas. Quoi qu'il * soûtînt fortement qu'on ne devoit point imposer aux Gentils la nécessité d'observer les céremonies Judaïques, & que Dieu n'en exigeoit plus l'observation de qui que ce soit; il souffroit néanmoins que les Juifs, qui faisoient scrupule de les négliger, les observassent encore, pourvû qu'ils n'entreprissent pas de contraindre les autres à la même observance. * Il distingoit *le fondement de ce qu'on bâtit dessus*, & pourvu qu'on retînt le premier, c'est à dire, que Jesus-Christ est le Messie, en qui il faut croire, & aux commendemens de qui il faut obeïr, il n'excluoit pas du salut ceux qui mettoient sur ce fondement des matiéres moins precieuses; c'est à dire, des erreurs, qui ne le détruisoient pas.

* *In Epp. ad Rom. & ad Gal.*

* *1 Cor.* III, 11.

Le quatriéme caractere du veritable Zele, c'est qu'il ne se trouve jamais en opposition, avec aucune Vertu, que la Raison, où l'Evangile nous ait enseignée. Puis que ce n'est autre chose qu'une ardente envie de servir Dieu, & d'exe-

cuter

cuter ſes volontez, il eſt viſible qu'il ne peut qu'être conforme à ce qu'il a commendé, & ſur tout aux principaux de ſes commendemens; qui ſont exprimez, dans le Nouveau Teſtament, avec beaucoup de force & de clarté. Quel ſerviteur pourroit paſſer pour un homme zelé pour les interêts de ſon Maître, qui en faiſant ſemblant de le ſervir avec ardeur, violeroit ſes ordres les plus précis & les plus fréquemment réïterez? S'il trompoit ceux qui ne ſeroient point informez de la volonté de ſon Maître, il ne ſauroit paſſer pour un bon Serviteur, dans l'eſprit de ceux à qui elle ſeroit connue, & encore moins dans celui de ſon Maître.

C'eſt pour cela que de très habiles gens ont judicieuſement remarqué que pour être zelé d'une maniére qui ſoit loüable il faut que l'ardeur, que l'on témoigne pour le ſervice de Dieu, ſoit jointe avec la charité envers le Prochain, qui après l'amour de Dieu eſt la plus grande & la plus recommendée de toutes les vertus Chrétiennes. * „ Le zele, qui eſt ſelon la connoiſſance, eſt toûjours accompagné d'une charité ſincere. Ce n'eſt point cette amere paſſion, dont l'Apôtre parle, qui traine

Mr. Sharp Arch. d'York Serm. x.

„ avec

„ avec soi la haine, l'envie, & l'*esprit*
„ de contention. Il est bien faisant, il
„ est sociable. il est doux , même à
„ l'égard de ceux qui ne sont pas du mê-
„ me sentiment. C'est cette *sagesse qui*
„ *vient d'enhaut, qui est premierement pure,*
„ *& ensuite amie de la paix, facile & trai-*
„ *table*. C'est un zele qui aime Dieu
„ & sa verité sincerement, & qui est
„ prêt à faire tout ce qui lui est possi-
„ ble pour l'honneur de Dieu & pour
„ l'avancement de la Verité ; mais qui
„ en même temps aime aussi tous les
„ hommes. C'est pourquoi dans toutes
„ les choses, où il paroît, il examine
„ d'abord l'importance des questions
„ dont il s'agit; mais il laisse les person-
„ nes à part. La marque assurée d'un
„ zele ignorant & mal conduit, c'est
„ lors que l'on n'a point d'égard aux
„ questions, & à l'interêt que l'on doit
„ prendre dans la gloire de Dieu ; &
„ que l'on tourne toute son ardeur con-
„ tre ceux à qui l'on à faire ; lors que
„ l'on est de mauvaise humeur & en co-
„ lere contre ceux, avec qui l'on est
„ en dispute; lors que l'on ne se con-
„ tente pas d'opposer argumens à argu-
„ mens, & de gagner sa cause par un
„ raisonnement calme & tranquille :
„ mais

„ mais que l'on s'emporte d'une maniére furieuse & pleine de rage, après quoi l'on ne s'informe plus de ce qui est séant, & l'on attaque aigrement tous ceux qui se trouvent en des partis opposez.

En géneral le Zele, qui est veritablement Chrétien, comme les mêmes l'ont très-bien dit, „ ne se propose que des fins légitimes, aux quelles il ne tâche de parvenir que par des moyens légitimes. Il ne fait jamais aucun mal, pour soûtenir la bonne cause. C'est ce que S. Paul nous a donné, comme une regle, qui doit être éternellement observée par les Chrétiens; lors que dans le Chapitre III. de l'Epître aux Romains, il déclare que *la condamnation de ceux-là est juste, qui disent : faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien.* Quand la cause que nous défendons seroit la meilleure, & la plus importante du monde, néanmoins si nous emploions quelques moyens deshonêtes & illicites pour la gagner; je veux dire, si nous faisons quelque chose, qui soit en soi même mauvais, & qui paroisse être tel par les lumiéres naturelles, ou qui soit défendu par les Loix de nôtre Sainte Religion; il est

„ cer-

„ certain que nous ſommes coupables.
„ Encore que nôtre cauſe ſoit très-bon-
„ ne & que les fins, que nous nous pro-
„ poſons, ſoient très-loüables ; néan-
„ moins puis que les moyens, par leſ-
„ quels nous y allons, ſont inſoûtena-
„ bles, toute nôtre action & toute nô-
„ tre procedure ne valent rien, de quel-
„ que zele qu'elles puiſſent proceder. Car
„ le vrai zele ſuppoſe également une in-
„ ſtruction exacte, à l'égard de ce qui
„ en fait la matiére ; & que l'on agit
„ par des voies honêtes, afin de ne par-
„ venir à ſes fins que par des *moyens le-*
„ *gitimes.*

En cinquiéme lieu, le veritable Zele ne s'attache jamais à cenſurer ou à corriger les défauts du Prochain, qu'après avoir ſanctifié ceux qu'il anime ; & lors qu'il regarde les autres, il eſt plus à leur avantage, qu'à l'avantage de celui qui en eſt enflammé. Si c'eſt l'amour des Loix divines, & l'envie de les voir obſervées qui échauffe nos cœurs ; il eſt viſible que la premiere penſée, qui nous doit venir, c'eſt de voir ſi nous les obſervons nous mêmes. Si nous avons quelque interêt à corriger les autres, nous en avons infiniment plus à nous corriger nous mêmes. Les Loix divines ſont faites égale-

également pour tout le monde, & l'on n'est pas dispensé de les observer, parce que l'on travaille à faire que les autres les observent. S'il résulte quelque avantage temporel de l'observation des Loix divines, cet avantage doit être principalement pour ceux qui les observent & non pour ceux qui les portent à cela; de peur que l'on ne croie que ce n'est pas tant l'amour des Loix divines, qui anime ces derniers, que le profit qu'ils esperent de tirer de ceux qu'ils auront engagez à les observer. C'est ce que l'on peut voir clairement, dans le zele de Jesus-Christ & de ses Apôtres, qui ne prêchoient aucune Vertu, dont ils ne fussent eux mêmes des modeles: & qui ne tiroient aucun avantage temporel de ceux qu'ils avoient amenez à la Vertu, si ce n'est ce qui leur étoit nécessaire, pour vivre dans une grande austerité, & pour pouvoir donner tout leur temps à la prédication de l'Evangile. A cela il étoit facile de connoître qu'ils étoient pénetrez de l'amour des Loix divines, qu'ils observoient les premiers, avec beaucoup d'ardeur & d'exactitude, sans qu'ils tirassent aucun profit mondain d'une si sainte & d'une si édifiante vie.

Marques du faux zele.

III. CE sont là les marques assurées

du Zele, qui est digne de loüange; voions à présent celles du Zele blâmable, dont l'opposition rendra les précedentes encore plus sensibles. Comme il y a parmi les hommes beaucoup plus de zele vicieux, que de zele estimable, on en pourroit fournir bien plus d'exemples; mais ceux qui se donneront la peine de lire ceci n'auront qu'à y ajoûter les exemples, qui seront venus à leur connoissance.

La premiere chose, que l'on remarque ordinairement dans le faux zele, c'est qu'il est destitué de connoissance. *Il ne connoit bien ni les Loix divines*, ni les infractions que l'on y peut faire; & ce qu'il y a d'étrange, c'est que moins il les connoit, plus il est violent. Tel étoit le zele des Payens contre la Religion Chrétienne, dont ils ne connoissoient presque que le nom, comme ses anciens Apologistes le leur reprochent. Ils ne savoient pas non plus eux mêmes, pourquoi ils supposoient comme veritable la Religion de leurs Peres; & ils ne pouvoient rendre, que des raisons ridicules, de leur conduite. Tel étoit encore le zele des Juifs, contre la même Religion Chrétienne, que * S. Paul dit *avoir été un zele de Dieu, mais qui n'étoit*

* Rom. x, 2.

pas

pas selon la connoissance; c'est à dire, que quoi qu'à parler en géneral, ils fussent zelez pour les Loix du vrai Dieu, néanmoins en cette occasion ils faisoient une mauvaise application de leur zele; parce qu'ils ne savoient pas, que les Loix du Christianisme étoient des Loix du même Dieu, qui avoit donné celles de Moïse.

Mais il n'est pas besoin d'aller chercher dans les siecles passez, ou parmi les Infideles, des exemples de zele aveugle. On n'a qu'à jetter les yeux sur celui qu'une grande partie des Chrétiens se font honneur d'avoir contre ceux, qui ne sont pas de leur Communion. Les uns font non seulement profession de s'en fier à leurs Conducteurs, sur ce qu'il faut croire, sans aucun examen; mais encore de condamner touttes les opinions, qu'ils desapprouvent, sans vouloir écouter les raisons de ceux qui les soûtiennent, ni lire leurs Livres. D'autres, qui censurent avec raison cette foi aveugle, ne laissent pas d'irriter souvent les peuples, autant qu'ils peuvent, contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment; quoi qu'ils se gardent bien de les exhorter à lire les livres de leurs Adversaires, pour juger par eux mêmes de quel côté est la Ve-

 rité.

rité. Si l'on ſait quelcun, qui les *lit*, avec attention, & qui ne veut pas juger ſans connoiſſance de cauſe; on le tient d'abord pour ſuſpect, & dans les lieux, où le zele aveugle regne le plus, cette lecture ſuffit pour être condamné. Comment peut-on néanmoins s'ériger en juge, dans des cauſes ſi importantes, & condamner premierement aux flammes éternelles, autant qu'il eſt en ſoi, ceux dont on n'a point examiné les raiſons, & en ſuite les regarder avec horreur, ou au moins avec averſion; pour ne pas parler ici des mauvais traitemens, *que l'on* fait à ceux que l'on a une *fois condamnez*? J'avouë que je ne comprends pas quelle Injuſtice on peut condamner, ſi l'on approuve ce Zele aveugle, que l'on tâche néanmoins d'allumer dans le cœur des peuples les plus ignorans. Cette mauvaiſe coûtume de porter les gens à juger de ce qu'ils n'entendent pas, & de les détourner en même temps de s'en inſtruire, en écoutant également les deux Partis, a produit quelquefois un étrange effet. C'eſt que le peuple mal informé a condamné, ſans y prendre garde, les perſonnes de ceux dont il approuvoit les ſentimens, ſans le ſavoir: & au contraire a ſoûtenu, par un Zele extravagant,

vagant, ceux dont il desapprouvoit les opinions. L'Auteur de la Vie de *Simon Episcopius* * rapporte qu'un Charpentier, qui s'étoit aidé à piller la maison du frere de ce grand homme à Amsterdam, sous prétexte d'Arminianisme, étant interrogé par un Magistrat, pourquoi il étoit entré dans la maison de *Rembert Episcopius*, lui répondit, *que c'étoit par un bon zéle, pour attaquer les Arminiens, qui étoient assemblez-là.* Comme on lui demanda d'où venoit qu'il avoit tant de haine pour les Arminiens, *faut-il supporter*, reprit cet homme, *des gens qui prêchent une fausse doctrine, & qui disent que Dieu a créé les uns pour les damner, & les autres pour les sauver?* Tout le monde sait, que c'est là le dogme des *Supralapsaires*, que les Arminiens ont le plus fortement attaqué. Un Soldat * de la garnison de *Louvestein* étoit aussi dans la même erreur, & avoüa à un Ministre Arminien, qui étoit prisonnier dans ce Château, qu'il avoit mal-traité des gens, dans les sentimens de qui il étoit, sans le savoir.

* *Pag.* 104.

* *Ibid. p.* 311.

Un autre exemple remarquable du Zele sans connoissance, c'est celui des Fanatiques, qui avoüant qu'ils ne peuvent point prouver leurs dogmes par des

raisons, & se fondant sur des sentimens interieurs qu'ils ont, disent-ils, de la verité de ce qu'ils soûtiennent, ne laissent pas de mal-traiter, au moins de paroles, ceux à qui ils ne sauroient prouver leur prétenduë inspiration. Ils ne peuvent leur donner aucune raison solide, pour laquelle ils croient que les mouvemens, dont ils sont animez, viennent de l'esprit de Dieu, plûtôt que de colere, d'orgueuil ou de mélancholie; & par conséquent ils ne savent eux mêmes ce qu'ils font. Si leurs passions ou leur temperament ne sont pas la cause des excès qu'ils commettent, c'est quelquefois l'esprit d'imitation, qui les porte à faire ce que font leurs Conducteurs; sans savoir s'ils font bien ou mal, en les imitant. „ Les uns sont zelez, dit un „ excellent Auteur, * seulement à cau„ se qu'ils voient que leurs Docteurs, „ ou que ceux qu'ils fréquentent le sont. „ Ils suivent le torrent, sans examiner „ les choses. D'autres ont un principe „ de zele, qui est au delà de tout ce„ la. Ils sont émûs, disent-ils, inte„ rieurement à suivre un certain Parti; „ & leur esprit est poussé à cela, d'une „ maniére à laquelle ils ne peuvent ré„ sister. Mais ce fondement ne peut „ justi-

* Mr. Sharp. Serm. x.

„ justifier personne. Car si ces mouvemens, dont ils parlent, venoient de „ Dieu, ils seroient accompagnez de „ telles raisons, en faveur du Parti pour „ lequel ils sont zelez; qu'en les produisant, elles satisferoient & convain„ croient toutes les personnes raisonna„ bles, aussi bien qu'eux. Il est ridi„ cule de s'imaginer que Dieu agisse „ aujourdhui sur les hommes, par des „ voies qui ne soient pas conformes à la „ Raison, & à la régle qu'il nous a don„ née dans sa Parole; & si le zele peut „ être justifié par l'une ou l'autre, on „ n'a que faire d'inspiration pour cela.

En second lieu, le faux Zele n'embrasse point toutes les Loix divines, mais seulement celles qu'il peut observer, sans que ceux qui en sont animez se corrigent de leurs plus grands défauts. Ils choisissent, dans la révelation, seulement ce qui les accommode, & qui les laisse dans leurs mauvaises dispositions, & abandonnent tout le reste. C'est ce que faisoient les Pharisiens, du temps de nôtre Seigneur, comme il paroît par cette censure qu'il leur adresse: * *Malheur à vous, Scribes & Pharisiens hypocrites; parce que vous payez la dîme de la menthe, de l'anet & du cumin, & vous abandonnez*

* Matth. XXIII, 23.

les préceptes plus importans de la Loi, la justice, la misericorde & la fidelité. Il falloit faire ces choses-ci & ne négliger pas celles-là. La raison de cette conduite, c'est qu'ils pouvoient observer rigoureusement la Loi Céremonielle & en faire encore plus que Moïse n'avoit commendé; sans cesser d'être orgueilleux, avares, inhumains, vindicatifs & d'avoir mille autres défauts, beaucoup plus grands que n'auroit été la négligence de quelques Céremonies. Ces observances gênoient à la verité, mais elles n'avoient aucune influence sur le cœur, & l'on ne sauroit dire que l'exactitude, dans ces sortes de choses, vînt d'un veritable Amour de Dieu, pendant que l'on négligeoit ses autres commendemens. Si les Phariſiens croioient veritablement être agreables à Dieu, par cette étrange conduite, il faut avouër que leurs passions les aveugloient étrangement. Car enfin il faut bien être aveugle, pour croire pouvoir plaire à Dieu, en négligeant ses plus importantes Loix, pour s'attacher seulement aux Céremonielles. Cependant il y a de l'apparence qu'il y en avoit nombre, qui se trompoient de bonne foi; si l'on considere l'exemple de S. Paul, qui étoit attaché à cette Secte,

& qui témoigne que ce n'étoit que *par ignorance. Quand la ſuperſtition s'eſt une fois rendue maîtreſſe d'un eſprit, les plus groſſieres erreurs & les abus les plus ſcandaleux de la Religion ne paroiſſent plus ce qu'ils ſont en effet, & paſſent même ſouvent pour des Vertus.

* 1 Tim. 1, 13.

On voit encore des gens aujourdhui, parmi les Chrétiens, qui ont un Zele extraordinaire pour tout le dehors de la Religion, qui n'en eſt, pour ainſi dire, que l'habit, & qui en négligent entierement le dedans & le corps même. Ces gens-là ſont auſſi déraiſonnables, que ceux qui négligeroient leur ſanté, & qui croiroient ſe porter bien, parce qu'ils ſeroient bien vêtus. Ils aſſiſtent régulierement à tous les exercices publics de la Religion & s'aquittent de toutes les Cérémonies que l'on y pratique; mais ils ne laiſſent pas d'être ennemis de la Verité, voluptueux, avares, ambitieux, fiers, intraitables, trompeurs, calomniateurs & adonnez en un mot à tous les Vices que les Loix Civiles ne puniſſent pas. On remarque même ſouvent que ceux, qui ſont les plus zelez pour l'exterieur de la Religion, ſont ordinairement des gens, en qui on ne peut guere ſe fier. On ne peut pas les blâmer de leur aſſi-

duité dans les exercices publics, ni de leur exactitude dans l'obſervation des Céremonies inſtituées par Jeſus-Chriſt, ou même par les Conducteurs de la Societé Eccleſiaſtique; lors que ces dernieres n'ont rien de mauvais, ni de ſuperſtitieux; mais on a raiſon de cenſurer l'eſprit dans lequel ils le font, auſſi bien que leurs mauvaiſes moeurs. Il paroit qu'ils regardent ce dehors comme la Religion même, aulieu que ce n'en eſt qu'une ſimple profeſſion; qui eſt loüable, quand on obeït d'ailleurs aux préceptes de l'Evangile, mais qui eſt blâmable quand on s'en tient-là. Car il ſemble que l'on prétend ſatisfaire Dieu & les hommes de quelques pratiques exterieures, qui ne font aucun changement dans le cœur; ce qui eſt la derniere ſuperſtition, ou la derniere hypocriſie. La Religion ſeroit une choſe très-inutile dans le monde, ſi les plus corrompus pouvoient faire tout ce qu'elle ordonne, ſans renoncer à leurs corruptions; mais elle eſt d'une nature, qu'il n'y a que les gens de bien, c'eſt à dire, ceux qui obſervent également toutes les Vertus Chrétiennes qui ſoient religieux aux yeux de Dieu, & des hommes mêmes, qui ont un peu étudié la nature de la Religion:

* *Le*

* *Le culte pur & sans tache aux yeux de Dieu, qui est nôtre pere, c'est de visiter les orphelins & les veuves, dans leur affliction, & de se conserver sans être souillé par le monde.* *Jaq. 1, 27.

La troisiéme marque du faux Zele c'est qu'il ne fait aucune distinction entre les sentimens, & les fautes. Toutes les opinions, que ceux, qui en sont prévenus, ont embrassées, sont essencielles; toutes les fautes, ou ce qu'ils jugent être tel, méritent les plus severes peines ecclesiastiques & civiles. Cette étrange humeur, qui les fait emporter pour rien, & qui les conduit aux derniers excès, leur fait non seulement violer entierement la Justice & la Charité; mais les empêche même de penser à se corriger de leurs mauvaises moeurs.
„ Ils s'interessent si fort, * dit un illu- *Jean
„ stre Prélat Anglois, dans de petites Tillotson
„ opinions spéculatives, qu'ils appellent Serm.
„ toûjours articles fondamentaux de la XXXIV.
„ foi, qu'ils négligent presque entiere-
„ ment la pratique de la Religion. Ils
„ sont si occupez à épier & à censurer
„ les erreurs & les hérefies dans les au-
„ tres, qu'ils ne pensent jamais à se gue-
„ rir des Cupiditez, des Vices & des
„ Passions, qui regnent si visiblement

en

„ en eux. Que ces gens-là ſe trompent
„ qui ne conſiderent pas que la plus
„ grande héreſie du monde c'eſt la mau-
„ vaiſe vie, parce qu'elle eſt directement
„ oppoſée à tout le deſſein de la Reli-
„ gion Chrétienne ; & qui ne penſent
„ pas que Dieu pardonnera plûtôt à un
„ homme cent défauts de ſon Entende-
„ ment, qu'une ſeule faute de ſa Vo-
„ lonté!

* *Mr. Sharp. Serm. x.*

Un autre * Prélat de la même Egliſe a très-bien décrit & ce faux Zele & celui qui lui eſt oppoſé, en ces termes:
„ Le Zele, qui eſt ſelon la connoiſſan-
„ ce, eſt régulier dans ſes meſures. Ce-
„ lui qui en eſt rempli prend garde de
„ ne paſſer pas certaines bornes, com-
„ me font les zelez ignorans. Il diſtin-
„ gue les differens objets, pour leſquels
„ il a du zele, & s'y intereſſe ſeule-
„ ment à proportion qu'ils le méritent,
„ & pas davantage. S'il ne s'agit que
„ d'une choſe peu importante, il ne s'y
„ intereſſe que peu. Si c'eſt une choſe
„ de grande conſéquence, il y emploie
„ tous ſes ſoins. Mais il regarde, com-
„ me folle & téméraire, & comme l'ef-
„ fet de beaucoup d'ignorance & de foi-
„ bleſſe, la conduite de ceux qui s'échauf-
„ fent & ſe paſſionnent également pour

„ tout. Nous regarderions, comme
„ un enfant, ou comme un ſimple,
„ celui qui ſe plaindroit en termes auſſi
„ forts d'une petite coupure qu'on lui
„ auroit faite au doit, que ſi on lui avoit
„ caſſé une jambe. C'eſt commettre la
„ même faute, que de faire grand bruit,
„ pour des choſes de nulle conſéquen-
„ ce, & dans leſquelles ni la Religion,
„ ni la Tranquillité publique ne ſont
„ que très-peu intereſſées; comme ſi
„ nos vies & nôtre ſalut étoient en dan-
„ ger. C'eſt pourquoi toutes les per-
„ ſonnes prudentes & ſages doivent ſe
„ garder d'employer leur zele pour de
„ legers ſujets, & de témoigner trop de
„ paſſion & de véhemence pour des cho-
„ ſes qui ne le méritent pas. Si nous
„ voulons faire paſſer les choſes, pour
„ être de plus grande importance qu'el-
„ les ne le ſont en effet; ſi nous té-
„ moignons autant de chaleur pour des
„ queſtions peu conſiderables, que s'il
„ s'agiſſoit des fondemens de nôtre foi;
„ nous ſommes à la verité *zelez*, mais
„ non pas *ſelon la connoiſſance*.

La quatriéme marque du faux Zele, c'eſt que ſous prétexte de défendre la cauſe de Dieu, il viole les devoirs que la Nature nous apprend, & que la Reli-

gion

gion Chrétienne nous prescrit. Supposons qu'il défende en effet une verité, que quelcun attaque, sans la connoître; ou qu'il desapprouve une conduite, que ceux qui la suivent croient bonne, quoi qu'elle soit mauvaise; il ne s'ensuit pas, qu'à cause de cela, il faille violer la Justice, l'Equité naturelle, ou la charité Chrétienne. Les Loix de la Religion, qui nous ordonnent de rechercher la Verité, de la suivre, & de nous conduire sagement, ne nous ordonnent pas moins de rendre Justice aux autres, & d'avoir de l'Equité & de la Charité pour tout le monde.

Nous avons des exemples de ce Zele mal-entendu dans le Nouveau Testament, même dans les Apôtres, mais avant qu'ils fussent assez instruits de l'Evangile. * Quelques Samaritains ayant refusé de donner logement à Jesus-Christ, qui passoit par leur païs, parce qu'ils le prenoient pour un simple Juif, qui alloit à Jerusalem; Jaques & Jean, fils de Zebedée, irritez de ce refus, & d'ailleurs haïssans ce peuple, selon la coûtume des Juifs, voulurent faire tomber le feu du ciel sur ces Samaritains; sans avoir aucun égard à leur ignorance & aux sujets que les Juifs leur donnoient

* *Luc* IX, 51.

tous

tous les jours de n'en user pas mieux envers eux. Ils demanderent à leur Maître qu'il le leur permît, ou plûtôt qu'il fît en sorte qu'à leurs prieres le feu du ciel tombât sur eux; mais Jesus-Christ les censura & leur dit: *vous ne savez de quel esprit vous êtes; car le fils de l'homme n'est pas venu pour faire perir les ames des hommes, mais pour les sauver.* C'est comme s'il leur eût dit, qu'ils ignoroient la disposition d'esprit que l'Evangile demande de ceux à qui il est révelé, & sur tout de ses Ministres; & qu'ils devoient savoir que cette disposition d'esprit étoit la patience, la douceur, la charité, la misericorde; vertus absolument nécessaires aux Ministres du Messie, qui étoit venu non pour punir les hommes, & les envoyer incessamment dans les lieux des peines duës à leurs pechez, comme quelques Prophetes, en certaines occasions; mais pour n'oublier rien de ce qu'il seroit possible de faire, pour les ramener à leur devoir & les sauver.

Tel fut encore le Zele de S. Pierre, qui, lors que l'on prit son Maître, mit l'épée à la main & coupa l'oreille * au serviteur du Souverain Pontife; comme si Jesus-Christ avoit eu besoin d'une semblable

* *Matth.* XXVI, 51.

blable défense. Dieu demandoit de lui qu'il se laissât prendre & mener au supplice, sans aucune résistance; & ne vouloit pas punir sur le champ le crime, que faisoient les Juifs. Prendre l'épée, pour attaquer ceux qui venoient le prendre, c'étoit premierement s'opposer au dessein, aux prédictions & au commendement de Dieu; & ensuite violer la Charité, qui ne permettoit pas qu'on blessât un miserable serviteur, qui ne faisoit qu'executer la volonté de son Maître, le premier Magistrat que les Juifs eussent en ce temps-là de leur nation, & qui ne savoit pas qui étoit Jesus. C'est pourquoi Nôtre Seigneur ordonna à S. Pierre de remettre son épée en son fourreau, & lui dit que ceux *qui auroient pris l'épée periroient par l'épée*; c'est à dire, que le temps viendroit, sans qu'il s'en mêlât, auquel ceux qu'il voioit armez, pour prendre son Maître, periroient eux mêmes, par les armes de leurs ennemis. Ce qui arriva sans doute dans les guerres, qu'il y eut en suite dans la Judée.

On peut encore mettre le Zele de S. Paul avant sa conversion, dans le même rang; car outre qu'il pechoit par ignorance, pour soûtenir la Loi de Moïse, il renversoit toutes les régles de la Ju-

stice

ſtice & de la Charité; lors * qu'entrant dans les maiſons il en tiroit les hommes & les femmes, par force, & les faiſoit mettre en priſon; * lors qu'il étoit plein de menaces & ne reſpiroit que le ſang des Diſciples du Seigneur; * lors qu'il perſecutoit, comme il le dit lui même, & qu'il ravageoit avec excès l'Egliſe de Dieu, ſe ſignalant dans le Judaïſme au deſſus de pluſieurs de ceux de ſa nation & de ſon âge, & ayant un Zele démeſuré pour les traditions de ſes peres. Les Chrétiens de la Judée & du voiſinage, que S. Paul perſecutoit ſi violemment en ce temps-là, n'étoient pas puniſſables, non ſeulement ſelon les Loix de l'Equité naturelle, mais pas même ſelon la Loi de Moïſe. Car enfin ayant été Juifs, avant que d'être Chrétiens, ils obſervoient cette Loi comme auparavant, & ils n'y ajoûtoient autre choſe, que la créance que Jeſus étoit le Meſſie, à qui il falloit obeïr, & qui viendroit juger les vivans & les morts. Suppoſé qu'ils ſe fuſſent trompez, ce qui n'étoit pas poſſible, on ne leur pouvoit néanmoins rien faire, en vertu de la Loi de Moïſe, qui ne puniſſoit aucune opinion, qui n'introduiſoit pas un nouveau Dieu, ni un nouveau culte. On pouvoit n'être

* *Act.* VIII, 3.
* *Ib.* IX, 1.
* *Gal.* I. 13.

pas du même ſentiment, ſur les traditions, ſans rien craindre; la Loi n'ayant rien dit là deſſus, & la pratique même des Juifs permettant aſſez de diverſitez d'opinions, comme on le voit par les trois Sectes, dans leſquelles ils étoient diviſez. Ainſi c'étoit contre toute raiſon, que l'on mal-traitoit les Chrétiens, quand même ils ſe ſeroient trompez. Cependant le Zele Phariſaïque, qui alloit toûjours à l'extremité, s'il n'étoit retenu par la force, ne pouvoit pas ſouffrir les Chrétiens, & faiſoit commettre à S. Paul mille injuſtices, & mille cruautez.

Les Apôtres, ſelon leur ſincerité ordinaire, ayant fait voir eux mêmes que leur Zele étoit blâmable, & tout à fait contraire à l'eſprit du Chriſtianiſme, comme ils l'avoient appris de leur Maître; il eſt ſurprenant que les Chrétiens aient depuis aimé mieux imiter le zele aveugle de S. Paul encore Phariſien, ou des autres Apôtres encore peu inſtruits; que leur conduite, après qu'ils eurent été éclairez par le S. Eſprit. Une infinité d'entre eux ſoûtiennent que la perſecution pour des ſentimens de Religion, qui n'ont point de rapport avec les bonnes mœurs, eſt permiſe, & perſecutent

autant

autant qu'ils peuvent ceux qui ne sont pas de leur sentiment. C'est une abominable coûtume, établie depuis plusieurs siecles, & que les Zelez entretiennent autant qu'ils peuvent, contre toutes les lumiéres de la Raison & de la Révelation. On diroit que Dieu n'exige des Chrétiens qu'une charité bornée à ceux qui sont du même sentiment; & que les autres, qui refusent de changer de pensées, quoi que d'ailleurs ils soient de bonnes mœurs, sont exclus du nombre de ceux que Jesus-Christ veut que nous regardions comme nos Prochains. A en juger, par la conduite de bien des gens, on diroit que les régles d'Equité & de Justice, que la Religion & la Raison nous apprennent, doivent être renfermées dans les bornes de leur Societé, & que c'est un privilege du ciel qui leur est particulier. Cette conduite est si indigne de Chrétiens & d'hommes raisonnables, qu'on la peut prendre pour l'un des principaux caracteres du Zele blâmable.

La derniére marque du faux Zele est lors qu'il se tourne entierement du côté des autres, & qu'il ne produit aucun effet en ceux qui en sont animez. Il est visible qu'il n'y a rien de si absur-

de que d'exhorter, avec beaucoup de Zele, les autres à faire des choses que l'on ne veut pas faire soi même. On peut pourtant tromper le monde, en se conduisant de la sorte, pourvu que l'on ait soin de couvrir les dehors de quelque belle apparence. Bien des Docteurs de la Loi passoient pour des personnes très-pieuses, pendant * *qu'ils chargeoient les hommes de fardeaux insupportables, qu'ils n'eussent pas voulu avoir touchez du bout du doit*. Combien de gens ne voit-on pas encore, qui prêchent avec succés la modestie & l'humilité, en donnant des marques d'un orgueuil insupportable, & d'une ambition sans bornes; qui crient contre l'amour des richesses, & qui ne parlent que du mépris qu'on doit avoir pour elles, pendant qu'ils jouïssent de très-grands revenus, qu'ils ont recherchez par toutes sortes de brigues, ou dont ils font une ostentation pleine d'une grossiere vanité; qui déclament sans fin contre les plaisirs des autres, quelques innocents qu'ils soient, & qui ne meinent rien moins qu'une vie austere? Personne ne lira ceci, qui n'en puisse fournir un bon catalogue, que je laisserai à chacun le soin de faire.

* Luc. XI, 46.

Mais

Mais d'où vient, dira quelcun, que ce faux Zele étant si facile à connoître, on s'y laisse surprendre depuis tant de siecles? Pourquoi ne se détrompe-t-on point, sur des choses si claires? Il est aisé d'en trouver la raison, si l'on considere de quelle sorte d'esprits la multitude est ordinairement composée. Les uns sont tout à fait stupides, & se laisseroient tromper encore plus grossiérement, & ce sont ceux qui font le grand nombre. Les autres, qui peuvent s'appercevoir de la tromperie & qui sont beaucoup moins, sont de deux ordres. Il y en a qui font semblant de n'en rien voir, & qui n'en disent mot, afin de profiter à leur tour de l'utilité que l'on retire de ce Zele affecté, ou mal-conduit; ou de peur de s'attirer des affaires, par trop de sincerité. S'ils n'en profitent pas eux mêmes, ou s'ils n'ont rien à craindre, ce sont leurs parens, ou leurs Amis; ce qui suffit pour les faire taire. D'autres, qui sont en très-petit nombre, ont assez de sincerité, de desinteressement & de courage; pour dire tout ce qu'on en a dit, ou même davantage; mais le grand profit qu'il y a à les laisser dire sans entreprendre de rien ré-

 former,

former, & le danger où l'on se met, en s'opposant au faux Zele, fait que leurs avertissements ne produisent presque aucun effet.

Il y a particulierement une puissante Cabale de gens animez du Zele blâmable, que je viens de décrire; qui tient, depuis plusieurs siecles, dans l'esclavage les plus beaux pays du monde, sans qu'ils pensent à secouër ce joug, pour les raisons que j'ai dites. On y voit une infinité de gens s'emporter, sur des opinions qu'ils n'entendent point; choisir de la Religion *ce qui les accommode* & *abandonner tout le reste*; s'échauffer excessivement pour des sentimens qui ne sont d'aucune conséquence, ni pour cette vie, ni pour l'autre; violer les plus grandes Vertus, pour s'opposer à des dogmes, que l'on peut croire sans être engagé dans aucun Vice; prêcher enfin aux autres, avec la derniere véhemence, ce qu'ils seroient bien fâchez de faire eux mêmes; & après tout cela être considerez, honorez, respectez comme des modeles de Vertu, & comme les arbitres suprêmes du salut de ceux qu'ils tyrannisent en cette vie. Faut-il s'étonner après cela si le faux Zele dure

dure si long temps, puis qu'il y a tant à gagner à en suivre les mouvemens, & tant à craindre si l'on entreprend de le décrier?

III. J'ai dit, depuis le commencement de cet Article, qu'il y a un Zele, que l'on peut nommer douteux; parce qu'il est difficile de savoir s'il vient d'un bon, ou d'un mauvais principe. Il est facile de reconnoître le Zele, qui mérite des loüanges, & celui que l'on doit blâmer, aux marques que j'en ai données, & qui ne sont point équivoques, lors qu'elles se trouvent toutes ensemble. Mais il arrive souvent que l'on n'en voit qu'une partie & que le mélange du mal & du bien fait douter de la disposition de ceux en qui on les remarque. On ne peut accuser un homme de faux Zele, parce que sa conduite n'est pas telle, que l'on décrit celle de ceux qui en sont animez; & l'on ne peut pas non plus le juger, avec certitude, homme de bien, parce que les marques exterieures de Vertu, qu'il donne, pourroient venir d'un principe qui n'a rien de loüable. Il est vrai qu'il y a une régle de Morale, qui ordonne de regarder chacun comme vertueux jusqu'à ce que l'expe-

rience faſſe voir le contraire ; mais on a oui dire à un fameux Druïde, que cette régle étoit bonne pour les autres profeſſions ; mais que tout Druïde devoit paſſer pour malhonête homme, juſqu'à ce qu'il eût fait voir, par ſa conduite, qu'il ne l'étoit pas. On eſt ſi fréquemment trompé, en ces ſortes de choſes, qu'on a ſujet de ſe défier de tout. Il y a néanmoins deux choſes principalement, qui peuvent faire douter de la droiture des intentions de ceux qui paroiſſent zelez. La premiere c'eſt lors que l'on fait principalement paroître ſon zele, en des choſes qui font honneur dans le Parti où l'on eſt, qui peuvent ſervir à s'avancer, à augmenter ſes revenus, à s'attirer la faveur des Grands ; à ruiner des ſentimens & des perſonnes, que l'on n'aime pas ; enfin en tout ce dont on peut tirer quelque avantage temporel. Suppoſé même que ceux, en qui l'on voit ce zele, aient des ſentimens droits de la Religion, qu'ils aient du ſavoir, & de la conduite, & que leurs mœurs ſoient irréprochables, ſelon l'uſage de leur temps & des lieux dans leſquels ils vivent ; il peut ſe faire très-facilement que l'ardeur qu'ils témoignent pour ce qu'ils défen-

défendent & contre ce qu'ils attaquent ne vienne pas d'un bon principe, mais ſeulement de l'envie de ſe ſignaler dans le Parti, & de s'y avancer aux premieres Dignitez. Le veritable Zele naît uniquement de l'envie de faire ſon propre ſalut, & de ſauver les autres, ſelon les regles que l'Evangile nous a marquées. Il n'y entre rien du tout, que ces vuës, que l'on ne ſauroit aſſez louër. Mais lors qu'en paroiſſant travailler à ſon ſalut, & à celui des autres, on gagne des Dignitez, des revenus, & beaucoup de douceur dans la vie; il eſt difficile aux autres de ſavoir ſi ces dernieres choſes ne ſont point les principaux motifs, qui ébranlent les zelez. C'eſt pourquoi il ſemble que la Providence ne voulut accorder aucune ſemblable recompenſe aux premiers fondateurs du Chriſtianiſme; que l'on vit mépriſez, pauvres, miſerables, expoſez à mille contradictions, du dedans & du dehors, courir les terres & les mers avec des fatigues incroiables pour répandre l'Evangile, & enfin mourir, pour la plûpart, par des ſupplices cruels & honteux. Cette vie, malheureuſe aux yeux des hommes, étoit une marque certaine de la ſincerité de leurs diſcours & de leur Zele. Car enfin des gens,

qui n'auroient pas brulé d'une veritable envie d'obtenir le salut éternel pour eux mêmes, & d'y conduire les autres, auroient bien tôt abandonné un Emploi; dont ils ne tiroient aucun avantage, à l'égard de cette vie. Supposez au contraire que les Apôtres ayant gagné la plus grande partie de l'Empire Romain & les Empereurs mêmes, eussent fondé douze sieges Apostoliques, dans lesquels ils eussent vêcu dans le même éclat, dans la même abondance & avec la même douceur, que ceux qui prétendent aujourdhui avoir succedé à S. Pierre; *il seroit bien difficile de persuader au monde*, qu'ils n'auroient eu aucun égard à ces agreables effets de leur prédication. Qui voudroit croire qu'ils auroient joui de tant d'honneur, sans s'en soucier; qu'ils auroient consumé leurs grands revenus, pour soûtenir, comme l'on dit, l'honneur de l'Eglise, en méprisant les richesses; qu'ils auroient eu des tables magnifiques, des trains superbes, des palais, & des jardins délicieux, sans que le plaisir les y interessât en aucune maniére? Certainement il faudroit peu connoître le cœur humain, pour pouvoir se le persuader. Après cela, que peut-on dire de ceux, à qui le Zele ne manque pres-

presque jamais de procurer des honneurs, des richesses, & des délices, ou au moins beaucoup de douceur? On ne peut pas toûjours dire qu'ils soient de mal-honêtes gens, selon la maniére de vivre qui est établie aujourdhui, ni qu'il y ait de l'hypocrisie dans leur Zele; mais il est difficile de croire qu'il ne s'y mêle beaucoup de desirs mondains, & l'on a bien de la peine à se persuader que leur Zele fût le même, s'il n'étoit recompensé que d'ignominie, de pauvreté, de peines, de chagrins, & de souffrances.

Ce qui rend encore ce Zele plus douteux, c'est que s'il paroit souvent avoir les marques du veritable, à divers égards; on voit pourtant en ces gens là communément beaucoup plus d'ardeur contre ce qu'il est honorable & avantageux de condamner, que contre ce qui est plus mauvais & plus dangereux, mais qui est en usage. Qu'il s'éleve, par exemple, quelque hérefie, que je suppose une veritable erreur, mais spéculative; on les voit s'échauffer tout autrement contre cette hérefie, que contre ceux qui persecutent ceux qui en sont infectez; quoi qu'ils soient convaincus que la persecution n'est pas permise, & que les Persécuteurs sont mille fois pires, que les Héretiques. On

n'a garde de refuser la Communion aux premiers & on la refuse à des gens qui ont de simples erreurs spéculatives; quoi qu'il n'y ait aucune comparaison entre le crime des Persecuteurs, qui est un des plus énormes, que l'on puisse commettre, & des erreurs de l'entendement, qui sont souvent involontaires, & toûjours plûtôt des foiblesses, que des pechez. D'où vient cela? C'est qu'il y a alors du deshonneur à proteger l'innocence noircie & opprimée, & qu'il n'y en a point à regarder comme freres les plus violens Persecuteurs. Peu de gens ont le courage d'imiter * S. *Martin* de Tours, qui refusa de communier avec les Persecuteurs des Priscillianistes, quoi qu'étrangement diffamez; parce que si l'on a du Zele pour l'honneur de Dieu, on est également sensible pour celui du monde, ou pour le moins on paroît l'être. On prend quelquefois le parti de l'innocence, je n'en disconviens pas; mais c'est lors que cela se peut faire, avec l'approbation du Public; autrement on l'abandonneroit, si sa protection attiroit la haine, ou les censures de la multitude.

* *Vide Sulpitium Severum* Lib. II. *sub fin.*

L'autre marque du Zele douteux, c'est l'indiscretion qui l'accompagne le plus souvent. Il se peut faire que l'ardeur, que

que l'on témoigne, ſoit dàns le fonds loüable, & qu'il n'y paroiſſe aucun des caracteres du Zele vicieux ; mais on ne peut pas s'en aſſurer, lors qu'on y remarque trop d'indiſcretion. Dire tout ce qu'on penſe, quoi que veritable, en tout temps, en tous lieux, & ſans avoir égard aux perſonnes devant qui l'on parle, ni à la maniére dont on doit propoſer la Verité, ni aux autres circonſtances où l'on ſe trouve ; c'eſt une indiſcretion, qui vient ſouvent plûtôt d'ardeur de temperament & d'impetuoſité naturelle, que d'envie d'obeïr aux préceptes de l'Evangile. Il nous ordonne d'être *prudens comme les ſerpens & ſimples comme les colombes* ; c'eſt à dire, d'être prudens ſans fourberie, & ſinceres ſans indiſcretion. Ceux qui ſe croient animez d'un Zele loüable doivent s'examiner, ſelon cet avertiſſement, & prendre garde de ne donner pas dans l'indiſcretion, auſſi bien que dans la tromperie ; quand ce ne ſeroit que parce qu'un Zele indiſcret n'édifie perſonne, & offenſe une infinité de gens.

ON pourroit dire beaucoup d'autres choſes, ſur les trois eſpeces de Zele dont j'ai parlé ; on les pourroit encore ſoûtenir de quantité d'exemples & d'autori-

tez

tez des fiecles paffez & du nôtre ; mais il faudroit faire un volume exprès, & il vaut mieux laiffer à ceux, qui liront ceci, le foin d'augmenter & de confirmer ce qu'on a dit, par leur propres recherches, & par l'experience qu'ils en auront faite. En parlant trop de ces fortes de chofes, & en faifant l'application des principes géneraux à ce qui fe paffe devant nos yeux, fi l'on ne bleffoit pas la *fimplicité* loüée dans l'Evangile ; il feroit dangereux qu'on ne pechât, contre les regles de la *prudence*, qu'il nous a également recommendée.

F I N.

INDICE



INDICE DES MATIERES

Du Tome II.

2. *Que*

FIN.

CA-

CATALOGUE

DE

LIVRES

Imprimez chez HENRI SCHELTE, & de quelques autres dont il a nombre.

AMerique Angloise, avec des Cartes & des Fig. 12.

Andry, Réflexions sur l'usage présent de la Langue Françoise, in 12.

--- De la Generation des vers dans le corps de l'homme, in 12.

Apologetique de Tertullien, de la traduction de Mr. *Giry* de l'Academie Fr. avec le Texte latin à côté. in 8.

Art de guerir les maladies. 12.

Art de plaire dans la Conversation. 12. N. Ed.

Le grand Atlas de Blaeu en Espagnol. 10. Voll. in fol. grand papier.

--- Idem en Latin. 11. Voll.

Audiffret, Histoire & Geographie Ancienne & Moderne. 3 Voll. 12.

Bayle (Pierre) Critique generale de l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg. 4 Voll. 12.

Beaujeu (le Chevalier de) ses Memoires, contenant ses Voyages en Pologne, en Allemagne & en Hongrie, avec des Relations particulieres des Guerres & des Affaires de ces Païs-là. 12.

Bellegarde (Abbé de) Réflexions sur ce qui

peut plairre ou déplairre dans le Commerce du Monde. 12.
- - - Suite des Réflexions sur ce qui peut plaire, &c. 12.
- - - Réflexions sur le Ridicule. 12.
- - - Suite des Réflexions sur le Ridicule. 12.
- - - Modelles de Conversations. 12.
Le Berger Fidelle. Traduit de l'Italien en vers François. 12. Fig.
Bigarrures Ingenieuses. 12.
Bibliotheque Universelle & Historique. 25. Voll. 12.
Bizardiere (Michel de la) Histoire de la Scission ou Division arrivée en Pologne le 27. Juin 1697. au sujet de l'Election d'un Roy. 12.
Blanc (Thomas) Abregé de l'Histoire de la Maison de Savoye. 3 Voll. *in 12. Lyon* 1693.
Le Songe de Bocace. Traduit de l'Italien. 12.
Boileau Despreaux (Nicolas) ses Oeuvres diverses. N. Edit. augmentée de 3 Epitres Nouvelles. 2 Voll. in 12. Fig.
Bussy-Rabutin (le Comte de) ses Memoires. 2 Voll. in 12. N. Ed. augmentée de son Discours sur l'usage des Adversitez.
- - - Idem de l'Edition de Paris en 2 Voll. in 4.
Caracteres, Pensées, Maximes & sentimens, dédiez à M. de la Rochefoucaut. 12.
Chapelle (Emanuel Louillier) Voyage de Bachaumont & la Chapelle. Nouv. Edition. 12.
Chapelle (Jean de la) de l'Academie Françoise, ses Oeuvres. 2 Voll. in 12.
Clerc (Jean Le) Entretiens sur diverses matieres de Theologie. 12.

- - - Par-

- - - Parrhasiana ou Pensées diverses de Critique, d'Histoire, de Morale, & de Politique. in 8.
- - - Idem Tome Second.

Commentaire Philosophique sur ces Paroles *contrain les d'entrer*. 4 Voll. 12.

Comte (Le P. Le) Nouveaux Mémoires de la Chine. 2 Voll. 12. Fig.

Courtin, Nouveau Traité de la Civilité Françoise. 12.

Darsy (Jean Louïs) Dictionaire Flamand & François, & François & Flamand. 2 Voll. in 4.

D'herbelot, Bibliotheque Orientale. in Folio, Paris 1699.

Dictionaire de l'Academie Françoise, de l'Edition de Paris 1694. 4 Voll. in Fol.
- - - Historique de Morery, Huitiême Edition, corrigée & augmentée par Mr. *Le Clerc*. 4 Voll. in Fol.
- - - Historique & Critique de Bayle. 4. voll. in Fol.
- - - Etymologique, de la Langue Françoise. Par Menage. Avec les Origines Françoises de Caseneuve. in Fol. Paris, 1694.
- - - François de Richelet. Dern. Edition de Geneve. 1694. in 4.

Edouard, Histoire d'Angleterre. 12.

Fenelon (François de Salignac, Archevêque de Cambray) Education des Filles. Nouv. Edition augmentée d'une Instruction d'une jeune Princesse, par M. *de la Chetardye*. 12.
- - - Explication des Maximes des Saints. N. Ed. où l'on a ajouté diverses pieces concernant ce Livre; & l'Instruction Pastorale touchant le même Livre. in 12.

- - - Avantures de Telemaque, cinquiéme Edit. in 12.

Fontaine (Jean La) ses Oeuvres Posthumes. 12.

Froger, Ingenieur, Relation du Voyage de Mr. de Gennes, au Détroit de Magellan. Enrichie d'un grand nombre de Figures dessinées sur les Lieux. 12.

Gouvernement Civil. Traduit de l'Anglois.

Gracian, Son Criticon, ou l'Homme détrompé. Traduit de l'Espagnol. 12.

Gustave Vasa, Histoire de Suede. 12.

Histoire des trois derniers Empereurs Turcs. 12.

- - - Des Diables de Loudun. 12.

Laune (de) ses Satyres. 12.

Leti (Gregoire) La Vie d'Olivier Cromwel, Traduite de l'Italien. 2 Voll. in 12. Fig.

- - - Vie de Sixte V. in 12.

- - - Idem en Flamand.

- - - Vita dell'Imperadore Carlo V. 4. Voll. in 12.

Limborch (*Phil. à*) *Historia vitæ Simonis Episcopii*, in 8.

Locke (Jean) Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain, où l'on montre quelle est l'Etenduë de nos Connoissances certaines & la maniere dont nous y parvenons. Traduit de l'Anglois par *Pierre Coste*, sur la quatriéme Edition augmentée par l'Auteur. in 4.

- - - De l'Education des Enfans. Traduit de l'Anglois par le même. in 8.

Loix Civiles dans leur Ordre naturel par M. d'Aumat, Avocat du Roy au Siege Presidial de Clermont. 3 Voll. in 8.

Maire (Le) Voyage aux Isles Canaries. 12. Fig.

Marsolier, Histoire du Cardinal Ximenès. 12.

Mar-

Martene (*Edm.*) *de Antiquis Ecclesiæ Ritibus Libri IV. Tomus I.* in 4.

- - - *Veterum Scriptorum Collectio Nova.* in 4.

Marthe (Le P. Denis de Ste) Vie de Cassiodore. 12.

Matthiole, Commentaires sur Dioscoride, Traduits du Latin en François. Dern Edit. enrichie d'un grand nombre de Figures in Fol. à Lyon 1680.

Mazarin (Le Cardinal) ses Lettres en 2 Voll. 12.

Menestrier (Le P.) Les divers Caracteres des Ouvrages historiques. Avec le Plan d'une Nouvelle Histoire de Lyon. 12. à Lyon 1694.

- - - Histoire de la Ville de Lyon. in Fol. à Lyon 1699.

Mezeray (François de) Abregé Chronologique de l'Histoire de France. 7 Voll. 12. Fig. N. Ed. Augmentée.

- - - Sa grande Histoire de France, en 3. Voll. in Fol. à Paris.

Nani (Baptiste) Procurateur de S. Marc. Histoire de la Republique de Venise. Traduite de l'Italien. en 4 Voll. in 12. dont le III & le IV. sont sous la presse avec Fig.

Noble (Le) Avantures Provinciales, ou Voyage de la Falaise. 12.

- - - Avantures Provinciales, ou la Fausse Comtesse d'Ilamberg. 12.

- - - Ses 12 Promenades, 2 Voll. 12.

- - - Idem, les 2 voll. à part.

Nodot, Sa Traduction de Petrone, suivant le MS. trouvé à Belgrade en 1688. 2 voll. Fig.

Recueil des Opera, représentez par l'Acade-

mie Royale de Musique, 50 pieces qui sont 7 voll. 12. Fig.

Orleans (Le P. d,) Histoire des Revolutions d'Angleterre. 3 voll. 12.

Ovidii *Opera*, *ex recensione Nic. Heinsii.* 3 voll. in 24.

Pays (René Le) Amitiez, amours & amourettes. 12.

- - - Nouvelles Oeuvres. 2 voll. 12.

Pointis (Mr. de) Relation de son Expedition de Carthagene faite en 1697. 12. Fig.

Pontis, ses Memoires. 2 voll. 12.

Pradon, ses Comedies & Tragedies. 12.

Quinault (Philippe) son Theatre en 2 voll. in 12. Fig.

Racine (Jean) ses Oeuvres, en 2 voll. 12. Fig.

Recueil des Apophtegmes des Anciens & des Modernes. 12.

Religion des Dames. Discours où l'on montre que la Religion est & doit être à la portée des plus simples, des femmes, & des gens sans Lettres. Traduit de l'Anglois. 12.

Que la Religion Chrêtienne est très-raisonnable, telle qu'elle nous est représentée dans l'Ecriture. Traduit de l'Anglois. in 8.

Rosini (Joh.) *Antiquitatum Romanarum Corpus absolutissimum cum Notis* Th. Dempsteri. 4. Ed. Nova.

Ross, Religions du Monde, 3. voll. 12. Fig.

Segrais, de l'Academie Françoise, Zayde, Histoire Espagnole. dern. Edit. revuë par l'Auteur. Avec le Traité de l'Origine des Romans par M. *Huet* Evêque d'Avranches. 12.

Sylvii Deleboë (*Francisci, Opera Medica.* in 4.

Vertot (l'Abbé de) Histoire des Révolutions de Suede. 12. 2 voll.

Villiers (Abbé de) Traité de la Satire. 12.

